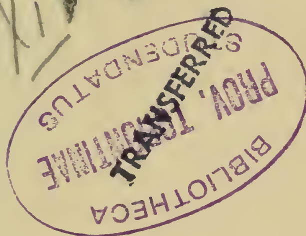

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05001691 4


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
S. DENDATUS
TRANSFERRED


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TORONTO

LE DIALOGUE

DE

SAINTE CATHERINE

DE SIENNE

I

APPROBATIONS

Lu et approuvé

F. A. Blanche . Fr. Monpeurt

Nihil obstat

Fr. Raymond Boulanger

des Frères Prêcheurs.

Imprimatur

Parisiis, die 31 A Maii 1913

H. ODELIN, Vic. Gen.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en juillet 1913.

LE DIALOGUE

DE

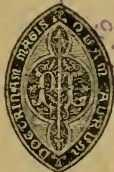
SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Traduction nouvelle de l'Italien

Par le R. P. J. HURTAUD, O. P.

MAITRE EN SACRÉE THÉOLOGIE

TOME PREMIER



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

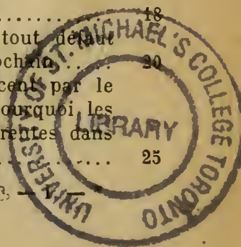




TABLE DES MATIÈRES

Ire RÉPONSE : MISÉRICORDE A CATHERINE --

LE DON DE LA DISCRÉTION OU DISCERNEMENT SPIRITUEL



IIe RÉPONSE : MISÉRICORDE AU MONDE

1° LE DON DU VERBE INCARNÉ

2° LE DON DE LA CONFORMITÉ AU CHRIST

Chapitres

Chapitres

3° LE DON DES LARMES

APPENDICE. ÉCLAIRCISSEMENT SUR LE DON DE DISCERNEMENT

Chapitres

PRÉFACE

L'auteur du Livre. — L'un des confesseurs de sainte Catherine de Sienne, Frère Barthélemy Dominici, déclarait au procès de Venise (1411) : « Il y avait des envieux qui allaient répétant que c'était nous, les religieux, qui l'instruisions de la doctrine, quand c'était elle, notre maître à tous. Mais peu à peu, par une expérience quotidienne, le monde entier, peut-on dire, a reconnu que sa *science lui était infusée par Dieu même*, tant dans ses lettres que dans ses discours, et spécialement dans le Livre qu'elle dicta, au sein même de l'extase [1]. »

Le témoignage de ce fidèle disciple de la vierge siennoise a eu cette divine fortune d'avoir formulé, cinquante ans à l'avance, le jugement même de la sainte Eglise. « Nul ne l'approcha jamais, proclamait la bulle de canonisation de Pie II, sans s'en aller ou plus savant ou meilleur. *Sa doctrine fut infuse, non acquise*. Elle apparut comme un maître avant d'avoir été disciple. Les docteurs des saintes Lettres, les évêques des grandes églises lui proposaient sur la Divinité les questions les plus difficiles : ils en recevaient les réponses les plus

1. *Procès de Venise*, f. 150, et dans Gigli, *Dialogue*, préface XIX.

sages, et s'en allaient doux comme des agneaux après être venus à elle fiers comme des lions et menaçants comme des loups[1]. » Combien alors se mettaient à son école en la suppliant non seulement d'éclairer et de nourrir leur pensée, mais encore et surtout de régler leur vie.

Ce caractère de sa science est surtout manifeste dans ce Livre qu'elle dicta elle-même, alors que son esprit ravi en Dieu, se mirait, suivant son expression, dans la Vérité éternelle et s'alimentait à ce foyer de toute lumière.

Dans l'*Avertissement au lecteur* qu'il a placé en tête de sa traduction française[2], le P. Louis Chardon, tout en appelant le Dialogue « un ouvrage de Dieu vivant inspiré à sainte Catherine de Sienne » relate cependant « qu'elle l'a dicté *en sortant de ses extases* ». Deux fois il produit cette affirmation. Il reconnaît « l'infusion surnaturelle des lumières divines » qui font l'entretien délicieux où l'intelligence, « en peu de temps, comprend plus de vérités qu'elle en saurait apprendre en plusieurs années d'études ». C'est « dans les colloques de cette nature que sainte Catherine a étudié toutes les leçons ravissantes du Père »; mais, ajoute-t-il encore : « Elle les prononçait verbalement *en sortant de ses extases*[3]. »

Il est manifeste que ce détail n'est qu'un accident de

1. Bulle *Misericordias Domini* 28 juin 1461.

2. *La Doctrine de Dieu enseignée à Saincte Catherine de Sienne de l'Ordre de Saint-Dominique*, en forme de dialogue. Donné au public en nostre langue par le R. P. F. Louis Chardon, prédicateur du couvent du mesme ordre en la rue neuve Saint-Honoré. A Paris, chez Sébastien Hure, rue Saint-Jacques, au Cœur-Bon. MDCXLVIII. Avec privilège du Roy et approbation des Docteurs.

3. *Advertissement au lecteur*, 1-5.

la pensée du savant et pieux Prêcheur. Ce qu'il entend affirmer principalement, c'est que toute sa doctrine, notre sainte l'a reçue du Verbe divin et qu'elle n'a point eu d'autre maître pour devenir elle-même la Lumière des docteurs. Mais ce détail, cet accident, n'en est pas moins une méprise assez grave et qui atténue dans une mesure très appréciable le caractère divin et les garanties de la doctrine exposée dans ce Livre. Par cette méthode de composition, Catherine nous aurait transmis, au sortir de son ravissement, ce que sa mémoire avait conservé de ses colloques avec le Seigneur. Elle se fut trouvée par là même, pour sa rédaction, en des conditions psychologiques inférieures à celles où elle se trouvait pour concevoir sa doctrine.

Cependant tous les témoignages primitifs sont concordants pour nous dire que ce n'est point par l'intermédiaire de la mémoire, par le canal du souvenir, que cette eau vive est venue jusqu'à nous; elle a été captée à sa source divine et dans l'acte même de son premier jaillissement. C'est en pleine extase, nous assure Raymond de Capoue, son confesseur privilégié et son premier historien, qu'elle dicta son Livre : « Les secrétaires de la sainte eux-mêmes lui ont affirmé qu'elle n'avait rien dicté de tout cela pendant qu'elle jouissait de l'usage de ses sens, mais seulement quand, ravie hors d'elle-même, elle parlait avec son Epoux ». Aussi estime-t-il que ce livre a été composé évidemment par l'Esprit Saint lui-même «qui le dicta par la bouche de Catherine [1] », « qui avait prié ses secrétaires de se tenir prêts à écrire dès qu'ils la verraient entrer en extase [2] ».

« Ce qu'il y a de singulier et de merveilleux dans cette dictée, ajoute-t-il encore, c'est qu'elle fut faite dans

1. *Légende*, 1° Prologue.
2. *Légende*, IIIe partie, c. I.

le temps même où son esprit était ravi hors d'elle-même et qu'elle demeurait privée de l'usage de ses sens extérieurs ». Non que l'on puisse dire toujours d'une façon si absolue que « les yeux ne voyaient point, les oreilles n'entendaient point, son odorat ne percevait aucune odeur, son goût aucune saveur, son toucher n'avait plus de sensibilité pendant toute la durée de son ravissement ». Catherine nous décrit elle-même les conditions physiologiques de l'extase, mais en se servant de termes moins catégoriques et qui expriment, sous une contradiction apparente, un état qui n'est pas aussi simple que l'impression produite par la description de Raymond de Capoue. « L'œil en voyant ne voit pas, l'oreille en entendant n'entend pas, la main en touchant ne touche pas, les pieds en marchant ne marchent pas : tous les organes sont liés et retenus par le lien de l'amour ». Ces formules seraient inintelligibles si elles ne réservaient une sorte d'opération sourde, mais dont la conscience ne parvient pas au centre de l'âme. Sainte Thérèse a décrit aussi ce rétrécissement de la conscience dans l'instant même où l'âme, concentrant ses puissances spirituelles sur l'objet divin, se retire en quelque sorte de la sensibilité : « Les yeux se ferment sans qu'on veuille les fermer et, si on les tient ouverts, on ne voit presque rien. Veut-on lire, on ne parvient pas à rassembler les lettres, et c'est à peine si on les distingue clairement. On voit bien qu'elles sont là, mais l'esprit ne prêtant plus son concours, on se trouve, quoiqu'on fasse, hors d'état de lire. On entend, mais on ne comprend pas ce qu'on entend. Ainsi les sens ne sont à l'âme d'aucune utilité; ils entravent plutôt sa jouissance et lui nuisent au lieu de la servir. Parler devient impossible : on n'arrive pas à former intérieurement un seul mot, et quant à l'articuler, le plus violent effort n'en donne pas le moyen. » La description toute expérimentale de la sainte exta-

tique d'Avila nous fait apercevoir ce qu'il y a d'activité latente dans la sensibilité ; mais la conscience de la sensation va diminuant jusqu'à être réduite à rien par l'absorption de l'esprit dans le grand et divin objet qui le ravit. C'est l'explication de Thérèse, comme c'est celle de Catherine qui nous dit au nom du Père éternel : « La mémoire (intellectuelle) n'est remplie que de Moi ; l'intelligence n'a d'yeux que pour ma vérité ; la volonté, qui suit l'intelligence, est tout amour pour l'objet contemplé par le regard de l'esprit. Toutes les puissances de l'âme étant ainsi rassemblées et unies ensemble, plongées et abîmées en moi, le corps perd tout sentiment [1]. »

Notre-Seigneur, pour expliquer à Thérèse un cas analogue d'opération obscure et indéfinissable, se servait en l'interprétant de la formule même de Catherine décrivant le sommeil de la sensibilité : « Comme l'âme ne peut saisir ce qu'elle entend, c'est ne pas entendre tout en entendant. »

« L'on ne saurait, dit la sainte du Carmel, parler plus clairement. Mais, pour comprendre quelque peu le sens de ces paroles, il faut avoir passé par là [2]. »

Quand l'âme de Catherine, s'arrachant ainsi à la vie sensible, s'élevait dans la contemplation de la Vérité éternelle, les pieds et les mains se contractaient. Cette contraction prenait d'abord les doigts, puis les membres se raidissaient dans une adhérence si forte aux lieux qu'ils touchaient, qu'on les eût rompus plutôt que de les en arracher. Les yeux fermés ou mi-clos, la tête s'inclinait légèrement, et dans cette position le cou prenait une telle rigidité qu'il y avait péril à vouloir le

1. *Dialogue*, ch. 79.
2. *Œuvres de Sainte Thérèse*, Paris, Retaux, t. I, pp. 223-226 *passim*.

toucher en cet état. Parfois Lapa, sa mère, peu au courant des conditions de l'extase, voyant sa fille immobile dans l'attitude où l'Esprit l'avait saisie, et la tête penchée, voulut lui ramener le cou à la ligne normale. La sainte n'eut pas plutôt repris ses sens qu'elle en éprouva une douleur intolérable, comme si on l'avait meurtrie en la frappant violemment. Elle déclarait elle-même que si sa mère eût mis plus de force à lui redresser la tête, elle lui eût totalement rompu le cou.

Lorsque, dans les grandes détresses ou les grandes luttes, avec plus d'ardeur encore et plus d'angoisse, son âme tourmentée par le désir s'élançait vers le Seigneur, elle entraînait le corps avec elle, et on voyait la sainte suspendue en l'air au-dessus du sol. Maconi l'un de ses secrétaires déclare avoir été maintes fois témoin de ce prodige et en compagnie de plusieurs personnes.

C'est chaque jour à cette époque de sa vie, et plusieurs fois par jour, que la vierge de Sienne élevait ainsi son âme au-dessus des conditions ordinaires de la connaissance humaine. Elle ne pouvait seulement réciter un *Pater*, sans entrer en extase, et il suffisait qu'elle se trouvât mêlée à quelques conversations trop humaines pour que son esprit s'évadât de ces mondanités et prît son vol vers les régions de la lumière [1].

Mais, nous l'avons pu noter, dans l'état normal de l'extase, la dictée n'est pas possible. Raidis dans une rigidité cadavérique, les organes n'ont plus la mobilité nécessaire à leur fonction naturelle : « La langue en parlant ne parle pas », dit Catherine, et Thérèse d'Avila témoigne que parler « devient impossible, qu'on n'arrive pas à former intérieurement un seul mot, et quant à l'articuler, le plus violent effort n'en donne pas le moyen. » C'est donc à une intervention toute spéciale de

1. *Déposition de Maconi.*

Dieu qu'est due cette infraction aux conditions normales de l'extase. Et c'est ce que Catherine a noté formellement dans le dialogue. Quand le Père éternel explique que « la langue en parlant ne parle pas », il ajoute aussitôt : « sinon comme il arrive parfois sous la pression du cœur, quand je permets à la langue d'exprimer le trop plein de l'âme pour la gloire et l'honneur de mon nom. Mais cette exception mise à part, la langue ne parle pas [1]. »

Evidemment cette exception si expressément réservée ici se réfère au fait même de notre Sainte, tel qu'il nous a été décrit par les témoignages contemporains. Comme plus tard sainte Catherine de Ricci et sainte Madeleine de Pazzi, la vierge de Sienne, par un nouveau miracle de Dieu, pouvait donc parler dans ses extases. Déjà, bien avant la composition du livre, elle avait été favorisée de cette mobilité de la langue, tous les autres organes conservant leur rigidité extatique. C'est ainsi que l'on a pu recueillir d'elle un certain nombre d'oraisons qu'elle faisait parfois à haute voix, dans les ravissements qui suivaient la réception de la très sainte Eucharistie. Mais ici l'exception même semble prévue, concertée, ordonnée comme une règle portée d'avance. C'est l'extatique elle-même qui « demande à ses secrétaires de se tenir prêts à écrire dès qu'ils la verront entrer en extase » ; c'est elle qui dispose tout pour la dictée qu'elle doit faire.



Les secrétaires. — Quels étaient ces secrétaires?

Raymond de Capoue nous a conservé les noms de ces secrétaires qui furent parmi les principaux témoins

1. *Dialogue*, c. 79.

sur lesquels il s'appuie pour établir son récit. C'est Barduccio Caniggiani, c'est Etienne Maconi, c'est Neri Pagliaresi. A propos de ce dernier il dit : « C'est lui qui avec Etienne et Barduccio écrivit le Livre, ainsi qu'une partie des Lettres [1]. »

Barduccio Caniggiani était Florentin, et le dernier des trois qui s'était attaché à Catherine. Il avait quitté sa famille et son pays pour vivre dans sa familiarité. Il la suivit à Rome et ne la quitta point durant ces dernières années qu'elle vécut dans la ville éternelle. Raymond de Capoue dit avoir remarqué qu'il était le plus tendrement aimé. Il recueillit avec le dernier soupir de sa mère spirituelle la recommandation de suivre le P. Raymond et de se diriger d'après ses conseils. Il mourut de langueur peu après Catherine.

Néri ou Rainieri di Landoccio Pagliaresi, d'une noble famille siennoise, fut des premiers disciples de la sainte. Il s'attacha à son service, et il fut employé à diverses missions auprès de Grégoire XI, auprès d'Urbain VI, auprès de la reine de Naples. Après la mort de Catherine et sur son conseil, il se retira dans un ermitage et après une vie pénitente fit une mort de bienheureux.

Etienne di Corrado Maconi était Siennois. Il est entré en relation avec Catherine en 1376. Jusqu'à cette date, ainsi qu'il en témoigne lui-même au procès de Venise, elle lui est demeurée totalement inconnue ainsi qu'à tous ceux de sa parenté. Il fut conquis dès sa première rencontre et tout de suite admis dans la confiance de la sainte, qui lui demanda ses services pour écrire quelques-unes des lettres qu'elle dictait. Il l'accompagna à Avignon, à la cour pontificale, il fut près d'elle à Florence, dans les négociations qui amenèrent la paix avec le Saint-Siège, il la rejoignit à Sienne un peu avant

1. *Légende*, III, c. I.

qu'elle commençât de dicter le Dialogue. Mais il ne l'accompagna pas à Rome dans les dernières années. Prévenu miraculeusement, il put cependant arriver près d'elle pour la voir mourir et recevoir de ses lèvres, avec une dernière bénédiction, le conseil de se faire chartreux. Dom Etienne le Chartreux est dans le catalogue des bienheureux.

Voilà quels furent les trois secrétaires qui, au dire du bienheureux Raymond de Capoue, lequel a recueilli leur témoignage, écrivirent, sous la dictée de la sainte, le Livre de *la Divine Doctrine*.

Cristoforo di Gano Guidini, un autre de ses familiers dépose dans le même sens. Cristoforo est Siennois, il a été converti par Catherine, il s'est fait son disciple, et quand elle mourut, il renonça à ses fonctions de notaire pour se consacrer au service des pauvres dans le célèbre hospice de la *Scala*. Son témoignage a sur celui du bienheureux Raymond cet avantage, aux yeux de la critique, d'être immédiat. Il atteste ce qu'il a vu et entendu, il y était, le fait s'est passé sous ses yeux, et voici ce qu'il dit : « La bienheureuse vierge Catherine parlait, et l'un des secrétaires écrivait, tantôt Ser Barduccio, tantôt dom Etienne, tantôt Néri di Landoccio ».

Cristoforo apporte cependant une précision. C'est Etienne Maconi qui aurait recueilli *la plus grande partie* des discours de la sainte pendant ses ravissements. Et il ajoute un détail. Ce n'est pas à huis clos que le fait se passa, mais en présence d'un grand nombre de personnes, *dinanzi da più e più*.

Cartier a voulu adjoindre à ces trois noms, comme ayant écrit à son tour sous la dictée de la voyante, Cristoforo di Gano lui-même[1]. Le traducteur a trop étendu

1. *Dialogue*, traduction Cartier, Paris, Lethielleux, 10, rue Cassette, 1892. Avant-propos, p. XVII.

le sens d'une phrase de Cristoforo. Parlant du miracle de la dictée en extase, celui-ci dit : *Questo pare che sia cosa da non credare ; ma coloro che lo scrissero, et udiro non lo pare cosi;* ET IO SONO DI QUEGLI [1].

Cristoforo indique ici deux catégories: les secrétaires qui écrivaient, et les simples assistants qui entendaient, tous invoqués à titre de témoins. Cristoforo fut de ceux qui étaient présents aux extases et *entendirent* les discours de la vierge parlant avec Dieu : il se range parmi ceux dont il a dit plus haut : *dinanzi da più e più*, mais sans prétendre être de ceux qui écrivaient. Ceux-ci, il nous a donné leurs noms à la phrase précédente : c'étaient tantôt Barduccio, tantôt Etienne, tantôt Néri di Landoccio.

Ces témoignages, est-il besoin de le noter, méritent le plus grand crédit. Raymond de Capoue, alors prieur de la Minerve, en résidence à Rome, n'a pas été témoin des faits qu'il raconte. Mais il a interrogé les trois secrétaires. Barduccio était mort quand il acheva la Légende, mais restaient Néri et surtout Dom Etienne. Il le déclare lui-même, c'est à leurs dépositions orales ou écrites qu'il s'en réfère pour tous ces faits. « Maconi, dit-il, est le témoin de tout ce que j'ai écrit dans cette histoire, et je pourrais dire comme Jean l'Evangéliste : *Ille scit quia vere dicit.* Etienne le Chartreux sait que Raymond le Prêcheur dit vrai, qui, malgré son peu de mérite et son indignité, a composé cette Légende [2]. »

Quant à Cristoforo di Gano, il assista personnellement aux événements qu'il raconte, il a vu la sainte en extase,

1. *Dialogue.* Gigli, préface, p. III, IV. — Memoriale di me Cristoforo di Gano notaio da Siena del Popolo de S. Pietro di Ovile, di certe mie cose. Autogr. Arch. de l'hôpital Santa·Maria. Arm. nº 2, dans le registre : Eredità Ser Cristoforo di Gano.

2. *Légende*, III, c. I.

il a entendu sa parole, il a vu les secrétaires écrire sous sa dictée, il les nomme, il remarque qu'ils n'écrivent pas ensemble, mais à tour de rôle. Si, malgré ces garanties, quelque détail avait pu lui échapper, il a pu se renseigner tout à loisir. Il a vécu dans l'intimité de Dom Etienne, Prieur de la chartreuse de Pontignano, aux portes de Sienne, il a collaboré avec lui à une traduction latine du *Dialogue*. De plus Cristoforo était notaire : ses fonctions même avaient développé chez lui l'amour et l'habitude du détail précis et la crainte de toute méprise.

Cependant une particularité s'est glissée avec le temps dans les histoires de la sainte. C'est que Catherine aurait écrit elle-même, de sa propre main, à différentes reprises, plusieurs feuillets du *Dialogue* qui ne sont pas autrement désignés.

C'est le P. Thomas Caffarini, avec sa déposition au procès de Venise, qui est la source de ce récit.

1° « Je tiens, atteste-t-il, de Dom Etienne de Sienne, qui me le conta dans une lettre, qu'après que cette vierge eut appris miraculeusement à écrire, au sortir de son extase, elle rédigea quelques mots en langue vulgaire qu'elle adressa à Dom Etienne avec cette note : « Sache, mon Fils très cher, que cette lettre est la première que j'aie jamais écrite ».

2° Dans la même missive, Dom Etienne Maconi aurait encore raconté au P. Thomas Coffarini « qu'en sa présence maintes fois il vit la sainte écrire de sa propre main, et en particulier plusieurs feuillets du Livre qu'elle composa en langue vulgaire ». Ces autographes, Dom Etienne les aurait déposés à la chartreuse de Pontignano près de Sienne. « J'écrivis, dit Caffarini, à Dom Etienne pour qu'il voulut bien me faire envoyer l'une de ces écritures de notre vierge, mais je n'ai jamais rien reçu[1]. »

1. Procès, fol. 34. Gigli, *Préface aux Lettres*, III.

Après ces dépositions devant les juges de Venise qui mettaient en cause Maconi, Caffarini écrivit lui-même à Dom Etienne, alors prieur de la chartreuse de Pavie, pour « le prier et requérir avec instance » de lui envoyer une « *information juridique en forme publique* et *sous la foi du serment* ».

Dom Etienne envoie à Caffarini son témoignage *sur tous les faits dont il a été témoin* personnellement depuis l'année 1376, où il a connu la sainte et commencé de vivre habituellement dans sa compagnie, « abandonnant père, mère, frères, sœurs, toute sa parenté, pour le bonheur de jouir de la présence virginale et de la familiarité de Catherine ». Mais, dans sa déposition, pas un mot de cette lettre, la première écrite par Catherine, le premier témoignage de la faveur divine dont son secrétaire préféré aurait reçu la première confidence. Cette lettre que Maconi aurait conservée comme une relique, non seulement n'a jamais été retrouvée, on ne la possède pas, mais lui-même l'ignore. Qu'on n'invoque point un certain sentiment d'humilité excessive qui l'aurait porté à se taire sur cette faveur. Il ne craint point de parler de l'affection maternelle toute particulière, de la prédilection que la sainte avait pour lui et qui n'était pas sans causer à ses compagnons quelque jalousie. Il n'a d'humilité que pour se reconnaître indigne d'une si grande grâce.

Silence encore sur ces lettres, qu'au dire de Caffarini, la vierge aurait rédigées elle-même de sa propre main sous les yeux de son secrétaire. Deux fois, il fait mention des Lettres de Catherine, une première fois pour dire que dès ses premières visites, elle le pria d'en écrire quelques-unes *sous sa dictée;* une seconde fois, pour témoigner que plus que beaucoup d'autres, il vécut dans sa familiarité, *écrivant ses lettres* et ses affaires secrètes. Pas la moindre allusion à celles qu'il l'aurait vu écrire elle-même.

Deux fois également il parle du *Dialogue*, du Livre qu'elle composa, et uniquement pour noter que la sainte *le dictait de sa bouche virginale* et que lui Maconi en écrivit une partie. Rien de ces pages écrites sous les yeux d'Etienne par Catherine et de sa propre main. Ces feuillets autographes de Catherine, conservés à Pontignano, Dom Etienne ne paraît pas les connaître. Caffarini raconte lui avoir déjà écrit pour le prier de lui envoyer quelque écriture de la sainte, mais il doit avouer qu'il n'en a reçu aucune réponse.

Enfin Dom Etienne termine sa lettre en forme publique pour les juges de Venise et adressée à Caffarini par cette protestation significative : « J'ai remarqué dans votre lettre une parole que je ne veux pas laisser passer sans la relever. Vous m'avez demandé d'envoyer à votre charité une information véridique. Je ne voudrais pas que personne pût croire, et spécialement les hommes sages, que je puisse sciemment introduire dans mes écrits ou dans mes discours rien qui fût contraire à la simple et pure vérité. Comment concevoir un pareil dessein si opposé à la loyauté, à la tranquillité et à la pureté de ma conscience? Je sais trop que la langue qui ment est mortelle pour l'âme. Dieu n'a pas besoin de nos mensonges? Non, il n'est pas permis de faire le mal sous le prétexte qu'il en résulte quelque bien. Tenez donc pour certain que c'est la pure vérité telle du moins que je la crois connaître que je vous écris suivant votre demande et que de plus je suis prêt à l'attester sous la foi du serment, en quelque forme que l'on jugera expédiente. Que dis-je, je suis prêt à mettre les mains au feu. pour confirmer cette vérité[1].

Quand on songe aux dépositions du P. Thomas, qui mettaient si formellement en cause Dom Etienne à

1. Procès, fol. 133

la confirmation qu'il attendait de son témoignage, à la sommation qu'il lui envoyait de déposer véridiquement, comment ne pas comprendre que le silence du prieur de la chartreuse de Pavie est ici, dans ces conditions, un désaveu. Si l'on se réfère à la règle de correction fraternelle divinement enseignée par Catherine (*Dialogue*, c. 102) et qui consiste à reprendre un défaut dans les autres en le réprouvant en soi-même, on ne peut se défendre de penser que, dans la protestation finale, il y a une admonition qui ne manque ni d'énergie ni de chaleur, à l'adresse de ceux qui ont publié les récits sur lesquels il se tait.

Cette protestation n'atteint pas sans doute la personne même de Caffarini. On ne saurait le suspecter d'avoir supposé la lettre de Dom Etienne et son contenu. Mais Frère Thomas de Sienne, compatriote et disciple de Catherine, ardent promoteur de son culte, zélateur de sa mémoire, grand collectionneur de reliques, devait être très accueillant à tous les récits qui semblaient favoriser la gloire de la bienheureuse. Evidemment, autant que dom Etienne, il était persuadé que « Dieu n'a pas besoin de nos mensonges », que les saints sont et ont avantage à demeurer ce que le Christ les a faits, et que c'est témoigner trop peu de confiance dans la miséricorde divine et trop de complaisance dans sa propre sagesse que de prétendre ajouter à l'œuvre de Dieu, avec la pensée de l'embellir. Il n'eut pas imaginé lui-même de ces embellissements; il était tout prêt à croire aux imaginations d'autrui. Cet infatigable apôtre de Catherine, qui ne prêchait guère que la doctrine et la vie de la sainte, devait provoquer des réactions qui se firent jour dans le procès de Venise. Il y en eut vraisemblablement de moins solennelles : il dut se rencontrer des esprits plus amis de la facétie que des procès, qui durent prendre un trop humain plaisir à mystifier le zèle et la sincérité du directeur du Tiers-Ordre de Ve-

nise. La lettre apocryphe de Dom Etienne à Frère Thomas Caffarini doit rentrer dans cet ordre et appartenir à ce genre.

Si le prieur de la chartreuse de Pavie n'a pas dit un mot qui pût appuyer les récits de son correspondant, par contre il a apporté une confirmation éclatante aux affirmations de Raymond de Capoue : « Tout ce qu'il a écrit, dit-il, je crois indubitablement que c'est sous la dictée de l'Esprit-Saint qu'il l'a écrit » : « Quelle cose c'ha scritto, io credo indubitamente che per dettatura dello Spirito Santo egli abbia scritto [1] ».

Or, pour Raymond de Capoue, c'est le Livre *tout entier* que Catherine dicta en extase, pour nous faire entendre, ajoute-t-il, que ce n'est pas par une force naturelle, mais par la seule action du Saint-Esprit qu'il a été composé : *Et tamen Domino sic operante, Virgo Sacra in illa extasi posita* TOTUM ILLUM LIBRUM DICTAVIT, *ut daretur nobis intelligi quod liber ille non ex aliqua naturali virtute sed a sola Sancti Spiritus infusione processit* [2]. Ce fait, déclare-t-il, il le tient des secrétaires. Il ne soupçonne aucun autre mode de composition que celui de la dictée, et les particularités il les note soigneusement. Il n'est pas aisé de se persuader que si Maconi ou quelque autre eut vu Catherine écrire de sa propre main plusieurs pages du Livre, il n'en eût pas informé Frère Raymond, qui se montrait si avide de détails précis. Il est encore moins facile d'expliquer comment, lorsque ce récit circule attribué à Maconi, ce même Maconi dont on invoque le témoignage garde un silence obstiné sur ce fait et ne retrouve toute son éloquence que pour rendre hommage à la véridicité de Raymond de Capoue [3].

1. Gigli, vol. I. Lettre de Maconi, § 26.

2. *Légende*, III, c. I.

3. Dans son émouvante histoire de la sainte, Mme la comtesse de Flavigny explique que « le Prieur de la Minerve était

Si Catherine elle-même a écrit, dans quel état a-t-elle écrit? En extase? Comment le croire quand on pense aux conditions normales de l'extase, à cette aliénation des sens, à cette insensibilité décrite par Catherine elle-même dans son *Dialogue* (c. 79). Demandera-t-on pourquoi dès lors elle a pu parler, et ayant pu parler pourquoi elle n'aurait pu écrire?

C'est par une dispensation toute particulière, nous l'avons vu, que Catherine pouvait parler et dicter dans cet état d'insensibilité propre à l'extase. Cette dérogation est notée dans le Livre et il n'est pas douteux que ce soit le propre cas de notre sainte qui est ici visé. « La langue ne parle pas, dit le Père éternel, sinon, comme il arrive parfois sous la pression du cœur, quand je permets à la langue d'exprimer le trop plein de l'âme pour la gloire et l'honneur de mon nom. Cette exception mise à part, la langue ne parle pas. » Mais il n'est fait mention d'aucune exception providentielle qui aurait permis à la main d'écrire, au cours même de l'extase.

Mais en dehors de l'extase? Catherine n'aurait-elle pas écrit des pages du Livre, alors qu'elle aurait repris

alors à Rome; il parle d'après le témoignage d'autrui, tandis qu'Étienne Maconi déclare au P. Caffarini, qu'il a vu la sainte écrire de sa propre main plusieurs pages du *Dialogue* ».

Me sera-t-il permis d'observer que les termes précis de ce problème de critique sont autres:

1° Ni Raymond de Capoue ni Caffarani ne sont témoins immédiats;

2° Tous deux invoquent le témoignage d'Étienne Maconi;

3° Étienne Maconi apporte à Raymond de Capoue la plus éclatante confirmation: il garde un silence tout chargé de désaveu, devant la sommation de Thomas Caffarini.

Ici, encore une fois, ne suffit-il pas de bien poser la question, pour l'avoir déjà résolue.

la liberté des mouvements corporels et l'usage de ses sens?

Outre que cette hypothèse paraît bien contraire au sentiment fondamental de son historien et des témoignages invoqués, tout le *Dialogue* lui-même ne proteste-t-il pas contre elle? C'est bien dans l'extase que la sainte, ravie hors d'elle-même, se présente dès le début; c'est toujours dans l'extase qu'elle parle : « Alors cette âme, ravie hors d'elle-même, contemplait dans la Vérité éternelle... » Il n'est pas une demande, pas une prière, pas une action de grâces, pas une intervention de Catherine au cours de ce colloque mystique où elle n'apparaisse l'esprit perdu en Dieu. Et quand le Père éternel lui répond, il commence toujours par l'appeler hors d'elle-même : « Ouvre, ma fille très chère, l'œil de ton intelligence... » Rien donc qui relève du jeu normal des facultés laissées à leur propre initiative.

Si, pour finir, nous regardons à la conclusion de l'entretien, nous y voyons le Père éternel résumer lui-même toutes les conversations avec sa Fille bien-aimée et en revendiquer pour Lui tout l'enseignement. Dans ces conditions, n'y aurait-il pas eu supercherie de la part de la sainte, à mêler à ces discours ses pensées humaines, si hautes fussent-elles, et de son propre mouvement, sans nous en prévenir!

Ainsi la pieuse crédulité des collectionneurs de reliques, en quête d'autographes de Catherine, a couru le risque de nous gâter la plus précieuse de ses reliques, le plus pur joyau qui nous reste de sa pensée et de sa vie : *le Dialogue !*

De cet examen, ne sommes-nous pas en droit de conclure : Catherine n'a rien écrit de son livre : elle l'a dicté tout entier à ses secrétaires. Ces secrétaires sont au nombre de trois, écrivant à tour de rôle : Etienne Maconi, Barduccio Caneggiani, Néri Pagliaresi. Exté-

rieurement, c'est dans ces lignes précises que s'est définie cette merveille de Dieu.

Si l'on regarde au dedans, l'on ne trouve point dans ce livre — ou du moins c'est l'exception — ces révélations particulières qui n'ont aucun rapport essentiel avec les vérités de l'enseignement catholique, et qui, même approuvées par la Sainte Eglise comme n'enfermant rien de contraire à ses dogmes, ne s'imposent rigoureusement à la foi de personne, tout en sollicitant, et non sans contrôle, la pieuse croyance de tous. La doctrine du *Dialogue* c'est la doctrine de l'Evangile; ce sont les mystères mêmes de la foi, ce sont les lois mêmes de la vie chrétienne, avec ses étapes successives, avec son progrès continu, qui sont exposées dans cet ouvrage. Rien donc de substantiellement nouveau. Aucune vérité, aucune direction, aucune promesse qui ne fût déjà dans l'inépuisable trésor de la sainte Eglise.

Ce qu'il y a d'étrange ici et de merveilleux, c'est de voir l'intelligence d'une humble fille qui n'a pu étudier ni les lettres divines ni les lettres humaines, appliquée à la contemplation de la Vérité éternelle, du mystère de la Divinité, de la Providence, de l'Amour, de la Miséricorde, des abîmes d'iniquité et des magnificences de grâce que peuvent recéler les consciences humaines, avec une telle aisance et une telle pénétration que l'on dirait qu'elle y est dans son élément, que son esprit se meut et se joue dans cette lumière, suivant une comparaison où elle se plaît, comme le poisson dans l'eau. L'on demeure confondu de ces termes si précis que ne trouvent les docteurs qu'après de longues méditations et des efforts soutenus, et dans lesquels cette vierge exprime simplement, sans hésitation et avec sécurité, sans recherche et pourtant avec une exacte mesure, la plus haute sagesse et les plus profonds mystères. Comment n'être pas convaincu que ce n'est pas des hommes qu'elle tient sa science, quand ces sublimités,

pour lesquelles les contemplatifs de l'Ecole ont préparé toute une langue de convention en dehors de laquelle, semble-t-il, il est périlleux, sinon impossible, de les dire, on les entend se parler tout à coup dans le langage du peuple, dans *le vulgaire*, disent les érudits, à peu près comme le Verbe éternel du Père, dédaignant les pompes royales, revêtait la forme de l'esclave et choisissait de naître dans une crèche. Par un prodige nouveau, de même que l'étable s'est élargie en basilique, ce dialecte vulgaire sublimé par le même Verbe divin est devenu, sur les lèvres de cette illettrée, au contact de l'Esprit, une langue d'élection qui, dans la formation de la littérature italienne, rivalise sans effort par la pureté, l'élégance, la richesse, avec celle de Pétrarque lui-même. Tant il est vrai qu'une puissante intelligence se rend maîtresse des formes d'art par lesquelles elle s'exprime et qu'en vérité les grandes pensées font seules le grand style ! Ici, l'intelligence de cette épouse du Christ était en puissance de la Sagesse de Dieu.

*
*

La date de la composition. — Les critiques qui ont voulu déterminer la date de la composition de ce Livre se sont livrés à des inductions qui ne les ont conduits qu'à des conclusions approximatives. Raymond de Capoue, dont la chronologie est moins précise que les circonstances qui importent à la réalité même des faits qu'il raconte, a noté que « c'est deux ans environ avant sa mort qu'elle reçut de Dieu de telles clartés qu'elle se vit obligée de répandre ses lumières au dehors en les confiant à l'écriture [1] ». Préalablement il nous avait

1. *Légende*, III, c. III. La même attestation se trouve dans la légende de Thomas Caffarini et dans la déposition de l'In-

donné un detail précieux. On sait l'ambassade dont fut chargée la sainte à Florence par le pape Grégoire XI et qui lui fut continuée par son successeur Urbain VI, pour réconcilier la République avec le Saint-Siège. Malgré les oppositions et les menaces et les périls auxquels elle fut en butte, elle ne voulut jamais quitter le territoire florentin que la réconciliation ne fût accomplie avec le Vicaire du Christ. Le traité fut signé à Florence vers la fin de juillet 1378 : « La paix conclue, dit son biographe, Catherine revint à Sienne et s'occupa le plus activement qu'elle put à la composition d'un livre qu'elle a dicté en langue vulgaire sous l'inspiration d'en haut [1]. » Une note sur le manuscrit original indiquant le 13 octobre comme le jour où fut achevé l'ouvrage, c'est entre les premiers jours d'août et le 13 octobre que l'on en place la composition [2].

On peut s'étonner à bon droit que les critiques n'aient pas accordé plus d'attention, sur ce point, au manuscrit de Sienne. Cette copie est certainement d'un disciple de la Sainte qui a vécu dans sa familiarité et qui ne s'est pas encore consolé de sa mort. Après le texte du *Dialogue* et quelques lettres de Catherine vient le récit de sa dernière heure avec ce titre : « Maintenant j'écrirai en partie du moins le récit de la glorieuse et heureuse fin de cette douce vierge, autant du moins que nos basses intelligences la pourront comprendre, absorbées qu'elles sont par une si grande douleur ». Mais un autre détail désigne, parmi ces disciples, Maconi. A la fin du texte du Dialogue on lit : *Prega per lo tuo inutile fratello peccatore :* Prie pour ton frère inutile qui est pécheur. Cette formule était familière à Maconi, qui

quisiteur de Ferrare au procès de Venise. Mais ces témoignages ne font que reproduire celui de Raymond de Capoue.

1. *Légende*, III, c. I.

2. Gigli, Préface à la *Légende*, p. XI.

l'ajoutait même souvent au bas des lettres à lui dictées par Catherine[1].

Ce Codex est donc d'un témoin qui a vu. Or voici ce qu'il écrit simplement, sans préoccupation que de dire ce qui est, après avoir écrit le dernier mot du Dialogue.

Ici finit le livre, fait et composé par la très vénérable Vierge, servante très fidèle et épouse de Jésus-Christ crucifié, Catherine de Sienne, de l'habit de saint Dominique en l'an du Seigneur 1378, *au mois d'octobre*[2].

Gigli a lu cette attestation, mais seulement pour remarquer en une note marginale que ce Livre fut *terminé* au mois d'octobre. Ce témoignage dit autre chose, il affirme que c'est au mois d'octobre qu'il fut *fait et composé*. Il dit bien: « *Qui finisce il libro* », mais il est bien évident qu'il n'entend pas, par ces mots, marquer la fin de l'acte même de la composition, mais la fin du Livre dans sa matérialité, et que ces termes se réfèrent non à la date qui suit, mais à tout le texte qui précède et se termine là. C'est le point final. Ce qui se rapporte à la date suivante, ce sont ces termes *fatto e composto*, qui expriment non plus seulement l'achèvement, mais toute la rédaction de l'ouvrage. Ces simples constatations nous amènent à conclure que c'est dans le courant du mois d'octobre que fut commencé et achevé le Dialogue.

Il n'est pas impossible, croyons-nous, de préciser encore davantage, à l'aide d'une lettre de la sainte à son confesseur le P. Raymond, dont la vraie date n'a pas été reconnue[3]. La finale de cette lettre, telle que du moins

1. Gigli, Préface du *Dialogue*, p. VII.

2. Qui finisce el libro fatto e composto per la Venerandissima Virgine, fidelissima serva e sposa di Giesù Cristo crocifisso, Caterina da Siena, dell'abito di Santo Domenico sotto gli anni Domini 1878, del Mese d'Ottobre. Amen.

3. Cette lettre est la 90e dans Gigli, la 136e dans la traduction Cartier, la 272e dans Tommasco.

elle nous est parvenue, témoigne qu'elle a été écrite dans l'île de la Roche. Les historiens ont noté qu'il s'agit ici du château de Rocca d'Orcia appartenant aux Salimbeni ; ils ont évoqué le séjour qu'y fit la sainte dans la dernière moitié de l'année 1377. Et dès lors, avec le P. Burlamacchi ils ont conclu que cette lettre avait été écrite en 1377 au mois d'octobre parce qu'on y parle de la fête de saint François (4 octobre). Nous nous occuperons de cette finale à la fin ; en attendant, étudions cette lettre et voyons ce qu'elle nous révèle.

Il suffit de la lire pour apercevoir aussitôt le rapport étroit qui existe entre elle et le Livre. Aussi Cartier, tout en la datant de 1377, a-t-il noté que « cette longue lettre est comme l'*ébauche* du Dialogue que sainte Catherine a dicté à ses disciples vers le milieu de l'année 1378[1] ».

De part et d'autre, en effet, la ressemblance est telle qu'elle saute aux yeux. Si l'on ne se contente pas de ce regard superficiel, l'on arrive à constater que cette similitude ne concerne pas seulement la doctrine théorique qui fait le fond de l'un et l'autre écrit. Cette doctrine d'ailleurs n'est pas uniquement d'ordre spéculatif et je dirais extra-temporel. Communiquée dans l'extase, elle se pose comme un fait. Or si l'on regarde à la nature de ce fait, aux éléments qui le composent, aux circonstances dans lesquelles il se produit, à tout cet ensemble d'incidences et de concordances qui déterminent une contingence, qui constituent les notes individuantes, le signalement, la carte d'identité d'un fait, l'on est amené sans peine à convenir, qu'ici et là, dans l'Épître et dans le Livre, l'on se trouve en présence d'un fait unique parfaitement identique.

Dans l'Épître, Catherine a reçu de son confesseur une

1. Traduction française des lettres, vol. II, p. 389, en note.

lettre qui l'a pénétrée de douleur pour le malheur de l'Église et l'amertume qu'en éprouve son père spirituel.

Dans le *Dialogue*, elle vient de recevoir une lettre où le Père de son âme, lui exprimait la peine et la souffrance intolérable qu'il éprouvait de l'offense faite à Dieu, de la perte des âmes et de la persécution de la sainte Église.

Dans l'Épître elle raconte qu'après l'amertume que lui causa cette nouvelle, elle a eu la consolation. Par ces effets de la grâce divine, elle éprouva dans son âme un plus vif désir et une allégresse sans mesure. Dans le *Dialogue*, elle sent s'animer en elle le feu du saint désir et à la douleur de l'offense faite à Dieu se mêlait l'allégresse d'une vive espérance, dans l'assurance que Dieu pourvoirait à tant de maux.

Dans l'Épître, elle a hâte de voir arriver le matin pour avoir la messe. Ce matin est le jour de Marie. L'heure venue, elle se rend à l'Église ; elle gagne sa place absorbée dans une vraie connaissance d'elle-même, rougissant devant Dieu de son imperfection. Mais emportée au-dessus d'elle-même par l'ardeur de son désir, elle fixe le regard de son intelligence sur la Vérité première et lui adresse quatre demandes. Dans le *Dialogue*, elle a un grand désir de voir venir le matin pour assister à la messe et s'unir plus étroitement à Dieu dans la sainte Communion. Ce matin est également le jour de Marie. Le moment arrivé, à l'heure de la messe, elle se met à sa place, plongée dans la connaissance d'elle-même, s'humiliant devant Dieu de son imperfection et se regardant comme la cause de tout le mal qui se faisait de par le monde. Si elle ne mentionne pas ici les quatre demandes c'est qu'elles viennent d'être formulées précédemment et que ce récit vient après coup pour expliquer l'état d'âme qui les lui a fait concevoir.

Dans l'Épître, ces quatre demandes ont pour objet :

1° La réforme de la sainte Église ;

2° Le salut du monde entier;

3° Son Père spirituel ;

4° La divine Providence et son intervention dans un cas récent.

Dans le Dialogue, Catherine prie :

1° Pour elle-même afin de se rendre plus utile au prochain ;

2° Pour la réforme de la sainte Église ;

3° Pour le salut du monde entier ;

4° Pour avoir l'explication de l'action providentielle dans un cas récent.

L'on aura noté une différence dans l'ordre des demandes. Mais il faut remarquer que Catherine n'attache pas d'importance à ce point. Dans le *Dialogue* lui-même, les réponses de Dieu ne suivent pas l'ordre des demandes, et dans la conclusion de l'ouvrage, les demandes ne sont pas rappelées dans le même ordre où elles sont proposées dans le début.

La dissemblance est en ceci que l'une de ces demandes, dans le *Dialogue*, concerne Catherine elle-même, et dans l'Epître, son confesseur. Mais cette différence est toute apparente. Catherine ne sépare jamais d'elle son confesseur. Elle le déclare elle-même (c. 19). « Ce père de son âme elle le portait toujours devant la divine bonté, la priant de répandre sur lui une lumière de grâce, pour que vraiment il pût suivre cette Vérité. », On comprendra pourquoi, dans la lettre à son confesseur, elle ne parle que de lui, mais il n'est pas absent du *Dialogue*. Bien plus, si nous voulons nous rendre compte du rang qu'il occupe dans les demandes de l'épître, c'est au dialogue qu'il nous faut revenir.

C'est que l'exposé de ces trois premières demandes dans l'Epître est beaucoup moins un raccourci, —

ébauche ou résumé — du Livre, que la reproduction d'une extase particulière du colloque divin.

Après que Dieu a expliqué à Catherine l'ordre que l'on doit mettre dans les vertus par la lumière de la très sainte foi, en laquelle nous trouvons ce discernement, cette discrétion qui nous fait rendre à chacun — à Dieu, au prochain, à nous-mêmes — ce que nous devons à chacun, Catherine ravie dans la bonté divine prie pour la Sainte Église et Dieu lui répond (c. 15).

Encouragée par la réponse divine, elle prie dès lors pour tous les chrétiens, pour tous les infidèles, pour tous les hommes. Dieu lui répond (c. 16-18).

Enfin en troisième lieu (c. 19) elle prie spécialement pour son confesseur : « Elle voyait et goûtait dans la divine charité combien nous sommes obligés d'aimer et de rechercher l'honneur et la gloire du nom de Dieu par le salut des âmes. Elle voyait que c'était à cela qu'étaient appelés les serviteurs de Dieu ; à cela qu'en particulier la Vérité éternelle appelait et élisait le Père de son âme. Ce Père, elle le portait toujours devant la divine Bonté, la priant de répandre en lui une lumière de grâce pour que vraiment il pût suivre cette Vérité. » Alors Dieu (c. 20), répondant à la *troisième*[1] demande, inspirée par le désir du salut de son Père spirituel, lui disait : « Ma fille, je veux que lui-même cherche à me plaire, à moi la Vérité, par la faim du salut des âmes et son zèle à s'y dépenser. Mais cela, ni lui, ni toi, ni aucun autre ne le pouvez obtenir sans de nombreuses persécutions, dans la mesure où il me plaira de vous les ménager. Par conséquent, si vous souhaitez voir

1. Le texte italien dit bien : « Allora Dio respondendo à la *terza* petitione della fame della salute del Padre dell'anima sua. » Cartier a traduit : « Alors Dieu répondit à cette demande que lui inspirait... » Il a laissé tomber le numéro d'ordre de cette demande.

mon honneur dans la sainte Église, vous devez donc avoir l'amour des souffrances et la volonté de les endurer avec une véritable patience. C'est à ce signe que je connaîtrai que lui et toi et mes autres serviteurs vous cherchez vraiment mon honneur. C'est alors qu'il sera mon Fils très cher, et il reposera lui et les autres sur la poitrine de mon Fils unique dont j'ai fait un pont par lequel vous puissiez tous arriver à votre fin et recevoir le fruit de toutes les peines que vous aurez endurées pour moi. »

Cette réponse du Dialogue est, peut-on dire, textuellement celle qu'elle lui transmet dans l'Epître [1]. Dans cette extase particulière d'où elle semble tirée, elle est placée la *troisième*, comme dans l'Épître. Ici donc s'affirme encore une fois de plus le rapport étroit, et jusque dans le détail, de ces deux documents.

Cette dépendance s'affirmera une fois de plus si nous examinons la quatrième demande qui est la même de part et d'autre. Ici et là la réponse divine verse des lumières sur la sagesse universelle de sa providence, mais ce qui rapproche ici les deux récits jusqu'à les confondre, c'est l'explication apportée par le Père éternel de ce fait particulier et récent qui semblait faire échec à sa Providence et à sa miséricorde. Des deux côtés c'est le même cas proposé dans les mêmes termes, et c'est la même solution formulée avec les mêmes mots.

Si la lettre était de 1377, Catherine connaîtrait depuis une année, la solution de cette difficulté. Quel besoin aurait-elle d'en demander à nouveau l'explication ? Pourquoi présenter ce cas comme un fait qui venait de se produire ? Et sans doute ce fait même ancien et la

1. Dans le passage de la lettre, où se trouve consignée la réponse de Dieu, il est impossible de ne pas remarquer la parfaite identité des formules.

réponse divine auraient pu prendre place dans le *Dialogue*, comme d'autres faits passés et d'autres réponses déjà faites, mais non à titre de fait récent et d'explication inédite.

Et donc toutes les circonstances du fait décrit dans l'Épître et raconté dans le Livre sont les mêmes : elles attestent non pas seulement la ressemblance de deux épisodes mais l'identité d'un seul fait. Ce fait, nous savons qu'il s'est produit pour le Dialogue en octobre 1378. Et donc pareillement ce n'est pas en 1377 que s'est produit l'événement raconté par l'Epître. Ces deux documents sont contemporains. La lettre a été écrite en même temps ou immédiatement après le Livre.

Mais cette finale de la lettre, qu'en faut-il penser ? Cette finale la voici :

« Cette lettre et une autre que je vous ai envoyées, je les ai écrites moi-même de ma propre main sur l'île de la Rocca avec beaucoup de soupirs et une telle abondance de larmes que mes yeux n'y pouvaient plus voir. Mais je n'en étais pas moins remplie d'admiration de la bonté divine et de ce qu'elle accomplissait en moi, dans la contemplation de sa miséricorde envers les créatures raisonnables et de sa providence envers moi, qui libéralement me donnait le réconfort. Privée d'une consolation que mon ignorance ne me permettait pas, elle avait pourvu à ma détresse en me donnant la faculté d'écrire, afin qu'en descendant des hauteurs, je puisse ainsi trouver avec qui épancher mon cœur tout prêt à se briser. Comme sa bonté ne voulait pas me retirer encore de cette vie ténébreuse, elle forma cette science dans mon esprit et d'une manière merveilleuse, comme le fait le maître pour l'enfant auquel il présente un modèle.

« Aussitôt donc que vous m'eûtes quittée, je commençai ainsi d'apprendre comme en sommeil avec le secours du glorieux évangéliste Jean et de Thomas

d'Aquin. Pardonnez-moi de trop écrire : les mains et la langue sont d'accord avec le cœur. Doux Jésus, Jésus d'amour ! »

Ce récit termine la lettre qui vient d'être analysée. Il est donné dans toutes les éditions ; c'est à cette place qu'il figure dans le recueil des Epitres fait par les ordres du maître général Raymond de Capoue et déposé par lui au couvent de Saint-Dominique de Sienne. C'est le texte de ce M. S. que reproduit Gigli.

Il y est bien dit que la sainte écrit de l'île de la Roche. Ce qui ne peut s'entendre que du château-fort des Salimbeni ; il est noté que son confesseur vient de la quitter, ce qui s'accorde avec le séjour de Catherine à la Rocca. Le P. Raymond était avec elle, et c'est à la prière de sa pénitente qu'il partit pour Rome où il fut élu prieur du couvent de la Minerve. Ces faits se passent en 1377. C'est bien le lieu et la date qui conviennent à ce récit.

Mais ni ce lieu ni cette date ne peuvent s'adapter à la lettre qui précède : d'où la conclusion que cette finale n'appartient pas à cette lettre. Elle est une addition au texte primitif. Quelle en est la nature ? invention du copiste ou simple transposition d'un feuillet appartenant à quelque lettre perdue, il ne m'appartient pas de le dire : mais addition. Un examen des alentours, pour peu que l'on consente à le rendre attentif, recèle vite la soudure. La lettre est déjà terminée avant que ce récit ne commence, et par les formules habituelles qui viennent clore les épîtres de la sainte. « *Altro non dico. Permanete nella santa e dolce dilettione di Dio. Benedicite Frate Matteo in Cristo dolce Jesù.* Il n'y a plus qu'à ajouter les deux mots *Jesù amore*, qui sont comme le sceau de Catherine, qui toujours signe du nom de son Epoux.

C'est ici que s'insère cette finale. C'est après avoir déclaré qu'elle n'a plus rien à dire que la correspon-

dante entame toute une narration dont je ne veux pas critiquer le fonds : c'est affaire aux historiens de la sainte. Mon seul rôle ici est de l'étudier en regard du Dialogue. Il me suffit d'avoir établi que ce récit n'appartient pas à cette lettre et que cette lettre dépend étroitement du Dialogue. J'ai montré déjà que le fait qu'il renferme, le miracle de l'écriture (s'il a existé), a été sans influence sur la rédaction du Livre [1].

1. C'est ce récit qu'invoquait en troisième lieu Caffarini pour établir le miracle de l'écriture. Nous avons vu ce qu'il fallait penser des deux premiers faits sur lesquels il appelait le témoignage de Maconi : voici ce récit lui-même devenu fort suspect. Ce miracle, la sainte, au dire de ceux qui l'admettent, en aurait été favorisée pour correspondre avec son confesseur : c'est ce qui explique qu'elle se sert toujours de secrétaire pour écrire à d'autres. Mais ce miracle, son confesseur, Raymond de Capoue, ne paraît pas l'avoir soupçonné. Lui qui nous a décrit, avec des détails si minutieux et des circonstances si précises, le miracle de la lecture, ne nous dit pas un mot de ce miracle de l'écriture dont il aurait eu les témoignages entre les mains. Il interroge les autres pour connaître des faits dont il n'a pas été témoin et il omet d'utiliser les documents personnels et les faits dont il peut témoigner lui-même.

Il ignore le fait tout aussi bien que Dom Étienne ignore les feuillets écrits sous ses yeux de la main de Catherine, et la première lettre autographe écrite à son Stéfano.

Le quatrième fait invoqué par Caffarini est la fameuse cédule au cinabre écrite par Catherine au sortir de l'extase et contenant une prière connue. Cette cédule a été remise comme une relique à Caffarini par un prédicateur vénitien, Dom Léonard Pisani, qui la tient de Frère Jérôme de Sienne, un disciple de la sainte, à qui elle aurait été apportée par un messager particulier, *per singularem nuntium*. Ni Léonard ni Jérôme ne sont là, au procès de Venise, pour attester l'origine de la relique. Pour le singulier courrier, nul ne peut dire son nom ni sa qualité.

Cette lettre une fois restituée à son cadre, remise en son temps et en son lieu, écrite à Sienne en octobre 1378, vous apporte à son tour des précisions nouvelles.

1° Catherine y expose qu'elle a reçu une lettre : *La lettera del dolce Babbo e vostra.* Voilà une lettre qui est à la fois du doux papa et du P. Raymond. Quel est ce doux papa? Nous savons qu'elle donnait parfois à son confesseur cette appellation affectueuse et filiale empruntée à la langue enfantine. Mais elle n'est pas coutumière de ces tournures indirectes : elle eut dit alors simplement : J'ai reçu votre lettre, mon doux papa. Ici elle parle de la lettre *du doux papa qui est aussi vôtre.* C'est que ce doux papa c'est le Pape lui-même. Il suffit de parcourir les lettres de Catherine à Grégoire XI et à Urbain VI pour constater que c'est fréquemment qu'elle use avec eux de cette expression. Il ne peut donc s'agir ici que d'une lettre écrite par le P. Raymond et sienne à ce titre, mais écrite aussi par commission du Saint-Père et pouvant ainsi être dite, pour cette raison, lettre du Pape ;

2° Cette lettre romaine arrive à Sienne avant la Saint François, avant le 4 octobre : elle y apporte l'annonce d'événements qui ont rempli d'amertume l'âme du confesseur, et mis en détresse le *Babbo*; il y est question de la persécution qui s'est abattue sur la sainte Eglise, de l'honneur de Dieu offensé, de la perte des âmes. Quel événement, à cette date, a pu provoquer tant d'émoi et causer tant d'alarmes?

Quelques jours auparavant, le 20 septembre, les car-

Quant à la composition de la cédule, nul n'a vu Catherine écrire. Ce sont là tous les témoignages en faveur du miracle de l'écriture. Mais leur critique relève de l'histoire de la sainte · je n'ai à traiter ici que du *Dialogue.*

dinaux réunis à Fondi sous la protection de la reine de Naples, après avoir déclaré Urbain VI apostat et intrus, ont élu à sa place Robert de Genève, qui a pris le nom de Clément VII. C'est le schisme, prévu et prédit par Catherine. Quelle nouvelle plus poignante pouvait apporter à cette heure la lettre de Raymond de Capoue? La teneur de cette missive, qui nous est ainsi dévoilée avec précision par le rapprochement des dates, nous conduit à ce que raconte l'historien de la sainte dans sa Légende.

« C'est au moment où elle s'appliquait à la composition de son Livre qu'Urbain VI me demanda de lui écrire pour qu'elle vînt le visiter à Rome ; il l'avait connue lors de son séjour à Avignon, et il avait été fort édifié de ses discours et de ses actions, alors qu'il n'était encore qu'archevêque d'Acerenza. Il me confia cette commission parce que j'étais le confesseur de Catherine[1]. »

La vierge s'empressa de répondre au Souverain Pontife lui-même[2] : « Hélas! hélas! hélas! lui disait-elle, ne vous laissez pas arrêter par l'épreuve. N'ayez nulle crainte pour la vie du corps, n'ayez peur de la perdre, Dieu est pour vous! S'il faut donner sa vie, c'est de plein cœur qu'il faut la donner. Oh ! malheureuse mon âme, cause de tous ces maux! Ce n'est pas un Christ sur terre, que ces démons incarnés ont élu ! Ils n'ont produit qu'un antechrist contre vous, le vrai Christ sur terre... Ainsi donc hardiment, Très saint Père et sans peur! » En terminant elle demande la bénédiction du Pontife et elle ajoute : « *Je vous prie aussi de me faire connaître en toute vérité votre volonté*, afin que j'accom-

1. *Légende*, III, 1.
2. Cette lettre est du 5 octobre, s'il faut en croire la date mise dans l'édition d'Aldo ; elle est la 18e dans Gigli et dans Cartier.

plisse par obéissance tout ce qui sera honneur de Dieu et commandement du vicaire du Christ crucifié, auquel je veux demeurer soumise en toute chose... »

C'est que dans le même temps elle envoyait au confesseur la réponse que voici : « Père, plusieurs de nos concitoyens, nombre de leurs femmes et même des sœurs de mon Ordre se sont scandalisés, et gravement, des voyages trop fréquents, à leur avis, que j'ai faits de divers côtés. Il ne convient pas, disent-ils, qu'une vierge consacrée à Dieu soit si souvent par les chemins. Je sais bien que par toutes ces courses je n'ai pas commis la moindre faute. Toutes ces pérégrinations je ne les ai entreprises que pour obéir à Dieu et à son vicaire et pour le salut des âmes. Toutefois, comme je ne voudrais pas de moi-même fournir à ceux dont j'ai parlé matière à scandale, je ne puis me résoudre à quitter Sienne dès maintenant. Si le vicaire du Christ *veut absolument* que j'aille à Rome, que sa volonté se fasse et non la mienne. Mais, s'il en est ainsi, faites en sorte que sa volonté me soit consignée par écrit, afin que ceux qui se scandalisent voient clairement que ce n'est pas de ma propre initiative que j'entreprends ce voyage[1].

Au reçu de cette lettre, le prieur de la Minerve alla porter la réponse au Souverain Pontife, qui le chargea d'envoyer à Catherine le précepte formel au nom de la sainte obéissance de venir à Rome.

Voilà les circonstances au milieu desquelles commence la rédaction du Livre. Mais à quelle date précise?

La lettre de la sainte nous fournit ici un détail précieux qui a été omis dans le prélude du *Dialogue*[2]. La

1. Cette lettre n'a été conservée que par la citation qu'en a faite le B. Raymond dans sa Légende.

2. *Légende*, III, I.

missive de son père spirituel lui causa une grande douleur ; elle en était toute pénétrée le *jour de saint François* (4 octobre). Et c'est le *jour de Marie*, c'est-à-dire le samedi suivant, qu'eut lieu la première extase et la première dictée du livre. Ce dernier détail est commun à la fois à la lettre et au livre.

En 1378, la fête de saint François (4 octobre) tombait un lundi. C'est donc le samedi suivant, c'est-à-dire le 9 octobre, après la sainte communion qu'elle fit ce jour-là, qu'eut lieu la première extase.

Combien dura la rédaction ! Peu de temps au dire de Raymond de Capoue, *brevi tempore*[1]. C'est l'attestation que reproduit Caffarini dans sa Légende abrégée. Une note recueillie par Gigli sur le M. S. de Maconi nous apprendrait que l'ouvrage fut terminé le 13 octobre. Quelle est l'autorité de cette note postérieure? Il est assez difficile de le dire. En acceptant cette indication, le livre commencé le 9 aurait donc été composé en cinq jours. Le fait peut paraître extraordinaire, mais cette œuvre aussi relève du merveilleux et faut-il la mesurer à la seule vertu de l'effort humain? Tout le rôle de la critique se réduit ici à l'examen et au contrôle des agents extérieurs et des conditions matérielles qui concoururent à la rédaction de l'ouvrage.

Nous savons que la sainte ne dicta qu'en état d'extase, alors qu'elle conversait avec son Epoux, il importe donc de déterminer la fréquence et la durée de ses extases pour juger si elles rendent possible la composition d'un livre pareil au cours de cinq journées. Dom Etienne témoigne que c'est tous les jours que son âme était ainsi ravie en Dieu, et plusieurs fois par jour. Le moindre incident l'y provoque. Si elle parle de Dieu, son esprit s'absorbe en lui ; si elle entend parler de choses étrangères à Dieu, elle se réfugie en lui.

1. *Légende*, IIIe, c. 2.

Frère Barthelémy Dominici, qui fut l'un de ses confesseurs, atteste à son tour qu'après chacune de ses communions elle avait des ravissements qui duraient trois heures et plus. Avec quelques extases d'une durée bien moindre dans le reste du jour, il est aisé de comprendre qu'elle pouvait être ainsi absorbée en la Vérité divine cinq et six heures dans une journée, pendant lesquelles elle pouvait dicter à ses secrétaires ce que le Verbe de Dieu parlait en elle.

Ses dictées, Raymond de Capoue nous apprend ce qu'elles étaient : « Elle dictait ses lettres avec rapidité, sans aucun arrêt dans la pensée, si minime fût-il, comme si elle avait lu dans un livre ouvert devant elle tout ce qu'elle disait. » « Je l'ai vue, dit-il, et maintes fois, dicter simultanément à deux secrétaires des lettres distinctes pour diverses personnes et pour des affaires différentes. Aucun d'eux n'avait à attendre le moindre instant ce qu'elle leur devait dire, et chacun recueillait d'elle exactement ce qui convenait à son sujet. Comme je m'en étonnais grandement, plusieurs personnes qui l'avaient connue avant moi et avaient assisté à cette opération, me répondirent qu'elle occupait ainsi parfois trois et même quatre secrétaires en même temps, avec la même célérité de parole et la même sûreté de mémoire [1]. »

L'historien ne parle ici que de la rédaction des lettres, mais qui croira que la dictée était moins rapide pour la composition du livre, alors que dans l'extase elle recevait de Dieu sa pensée comme toute faite. Il faut noter cependant qu'à cette écriture elle n'employa qu'un seul secrétaire à la fois, tantôt Bauduccio, tantôt Neri, tantôt Stefano.

La présente traduction, en défalquant les titres des

1. *Légende*, 1er Prologue.

chapitres, les notes et les blancs, forme environ sept cents pages. La sainte pouvait aisément, suivant la méthode décrite par son hagiographe, dicter trente pages par heure, ce qui requiert quatre à cinq heures d'extase par jour durant cinq jours pour l'ensemble du Livre.

Qu'étaient pour Catherine quatre à cinq heures de dictée chaque jour durant cinq jours? C'était période de repos en regard de ses habitudes. Elle ne parlait que de Dieu ou de choses qui élèvent à Dieu. Mais elle en parlait sans cesse, infatigablement, raconte Maconi. Tant qu'elle trouvait quelqu'un pour l'écouter, elle ne pouvait consentir à se taire. Plutôt se passer de nourriture et de sommeil que de demeurer muette devant une âme à qui elle peut faire connaître et aimer son Seigneur! « Nous voulûmes un jour la mettre à l'épreuve », assure son secrétaire. Ce jour-là, elle ne mangea ni ne dormit, elle parla sans relâche [1].

Ce court espace de temps a donc pu suffire à la rigueur à la composition du Livre, et rien ne nous obligerait à rejeter la note marginale conservée par Gigli, si la valeur du témoignage était bien établie. Concluons :

Ce qui doit être tenu comme certain c'est que le Dialogue fut écrit dans le courant du mois d'octobre, et c'est que la sainte commenca de le dicter le samedi 9 de ce mois. On est moins sûr de la date exacte à laquelle elle le termina ; mais rien n'empêcherait d'accepter l'indication qui donne le 13 octobre.

*
* *

Le titre du Livre. -- Dans ses lettres, Catherine l'appelle simplement *le Livre* ou *mon Livre*. Maconi, dans la

1. Lettre de Maconi au procès de Venise.

copie de Sienne, parle du *Livre* fait et composé, etc. ; et dans sa déposition de Venise il dit *le Livre* qu'elle dicta de sa bouche virginale. *Le Livre* qu'elle dicta, c'est aussi la désignation employée par le P. Barthélemy Dominici dans cette enquête.

Raymond de Capoue, dans sa *Légende*, commença de noter que ce Livre était composé en forme de dialogue entre une âme qui demande et Dieu qui lui répond. Et dans le deuxième prologue de cette histoire, il annonçait qu'il « donnerait ensuite le livre de sa *divine doctrine*, c'est-à-dire de son *Dialogue*. Mais ces constatations sur la forme du Livre ou l'origine de la doctrine qu'il renferme ne vont pas jusqu'à lui en imposer le titre.

C'est Cristoforo di Gano qui, dans son Mémorial déjà cité, nous apprend que ce Livre fut « *intitulé depuis* » : « *Livre de la* DIVINE DOCTRINE, donnée par la personne de Dieu le Père, parlant à l'intelligence de la glorieuse et sainte vierge Catherine de Sienne, de l'habit de la Pénitence de l'Ordre des Prêcheurs, écrit sous sa dictée, en langue vulgaire, pendant qu'elle était ravie en extase et entendant actuellement, en présence de nombreux témoins, ce que Dieu parlait en elle [1]. »

En nous faisant connaître ce titre, Cristoforo témoigne que ce n'est que plus tard et après coup qu'il fut imposé à l'ouvrage : *Questo Libro fù* POI *intitolato cosi.*

Ce titre exprime l'origine, non l'objet spécial de l'ouvrage.

Cependant, dès l'année 1398, une autre désignation apparaît. Dans le manuscrit contenant la Légende, conservé aux Archives de l'Ordre (cote X 2003) se trouvent quelques fragments d'une traduction latine du Livre couvrant sept feuillets du MS. (189-195): *Incipit* liber de Providentia Dei *per modum dialogi quem composuit beata*

1. Gigli, Préface au Dialogue, III-IV.

Catharina de Senis in suo vulgari, etc. *Est autem hic de dicto libro modica partio.*

L'*explicit*, qui se lit fol. 195, indique que cette traduction commencée est l'œuvre de Raymond de Capoue et qu'elle n'a pas été poussée plus loin jusqu'à ce jour : *Usque nunc dico anno Domini* 1398.

Ce titre : *Livre* DE LA PROVIDENCE DIVINE, est-il celui que Maître Raymond avait choisi lui-même ou bien est-il de l'invention du copiste recenseur ou de quelque autre qui guida sa main ? On ne le saurait dire !

L'édition latine de Brescia (1496) porte comme titre: *Incipit liber Divinæ doctrinæ datæ per personam æterni patris intellectui loquentis admirabilis et alme Virginis Catherine de Senis Jesu Christi sponse fidelissime sub habitu beati Dominici famulantis conscriptus dictante ipsa vulgari sermone dum esset in extasi sive raptu et actualiter audiente quod in ea loqueretur ipse Dominus et coram pluribus referente...* C'est mot pour mot la reproduction du titre indiqué par Cristoforo di Gano dans son Mémorial [1]. Mais

1. Bien que l'on admette assez communément que le texte latin du *Dialogue* popularisé par l'impression soit du B. Raymond de Capoue, c'est encore une question de savoir quel est, avec certitude, l'auteur de cette traduction.

1° Raymond de Capoue, dans le 2e Prologue de la *Légende* annonçait pour plus tard une traduction latine du *Livre de la Divine Doctrine ou des Relations* (? Révélations) du *Dialogue.* Les passages qu'il en cite dans sa *Légende* sont conformes au texte correspondant des éditions latines.

Ce sont ces deux indices qui lui font attribuer cette traduction.

Mais le MS. des Archives de l'Ordre (X, 2003) ne contient que quelques fragments de la traduction projetée avec cet explicit: *Hucusque reperiter liber quem edidit in suo vulgari beata Catharina de Senis translatus in latinum per venerabilem patrem Fratrem Raymundum de Capua et magistrum generalem totius ordinis predicatorum ac dicte beate confessorem ulti-*

des éditions postérieures intitulèrent l'ouvrage *Traité de la Divine Providence* (Farri, 1579. Cornetti, 1589, etc.).

Gigli, dans sa préface générale, annonce qu'il donnera

mum et sibi precipuum. Qui Magister R. etiam compescit legendam dicte beate in hoc volumine positam...

Usque nunc dico anno Domini 1398.

En 1398 : et le bienheureux est mort le 5 octobre 1399.

Au cours de cette année qui lui reste, le Maître général est en Allemagne, faisant la visite des couvents à grand'peine, tellement il est exténué. Sa santé est ruinée et il s'éteint au couvent de Nuremberg. Est-il probable qu'il ait pu, dans ces conditions, au milieu des sollicitudes de sa charge, donner ses soins à l'achèvement de la traduction du *Dialogue ?* Au Procès de Venise on ne connaît qu'une traduction du *Dialogue* dont un exemplaire existe au couvent des saints Jean et Paul et qui aurait été faite par un homme de bien dévot de la Sainte, *per quemdam valentem virum dicte virginis devotum*. On ne le désigne pas autrement ; mais Raymond de Capoue était trop connu pour être indiqué en des termes si obscurs.

2° Le MS. susdit nous apprend dans la même note à cette même date (1398). *Reperitur autem dictus liber in Civitate Senarum complete translatus in latinum per quemdam aliumdicte beate in Christo filium qui usque nunc superest et appellatur ser Cristoforus de Senis ibidem scriba sive notarius ac vita et fama precipuus.*

Cette indication répond très exactement au Mémorial de Cristoforo di Gano Guidini : « *Foi, perchè il dl. Libro era, et è per volgare ; e chi sa Grammatica, o di Scientia, non legge tanto volentieri le cose che sono per volgare, quanto fa quelle per lettara, per me medesimo et anco per utilità del Prossimo, mossimi, e fecilo per lettara puramente, sicondo il testo, non aggiungendovi cavelle : e me ingegnai di farlo el meglio ch'io seppi, e pugnai parecchie anni a mio diletto quando uno poco, quando uno altro. Poi, che, con la gratia di Dio, l'ebbi fatto, el mandoi a Pontignano a Donno Stefano di Currado che el corregesse, perciochè la maggior parte, n'aveva scritto egli, quando Catarina el fece. Poiche fù corretto, e io el feci riscrivare a uno buono scrittore.* »

pour titre au livre : DIALOGUE *de la Séraphique Vierge Catherine de Sienne...* etc. Il a choisi cette désignation, explique-t-il, comme la plus communément reçue dans

---

Ainsi une traduction a été faite, c'est certain, par Cristoforo Giudini, et cette traduction a été corrigée par Dom Étienne Maconi.

Sur la marge d'un MS. on lit cette note : *dialoghi stati latinizzati in parte dà Ser Crist. di G. Giudini ed in parte del B. Raim. dà Capua.*

3° Un *ex libris* de la main de Dom Étienne relevé sur un Codex de la Bibliothèque de Pavie porte : *Iste liber pertinet ad Domum S. Mariæ de Gratia prope Papiam Ordinis Carthusiensis, quem ego Frater Stephanus Monachus habui a venerabili P. F. Thomas Caffarini Antonii de Senis, qui nunc est Prior S. Dominici de Venetiis : loco cujus exhibui prefato Fr. Thomæ* Dialogum, *quem S. Mater Catharina composuit, licet in vulgari, sed ego latinizzari.* (Gigli, préface V.)

Ce document a fait admettre une troisième traduction latine du *Dialogue.*

La latinisation faite par Maconi s'étend-elle plus loin que la collaboration fournie à Cristoforo pour la correction de sa version, correction qui aurait été assez considérable ?

Une fois la *Légende* de Raymond de Capoue connue, n'a-t-on point introduit dans les copies Guidini-Maconi les fragments qu'en avait donnés l'historien pour mettre le texte latin du *Dialogue* en accord avec celui de la *Légende ?*

Cette opération n'expliquerait-elle pas la note marginale du MS. Cristoforo ?

Le don fait par Dom Étienne au P. Thomas Caffarini, prieur du couvent des Saints-Jean-et-Paul de Venise, explique naturellement la présence de ce texte latin dans cette maison, telle qu'elle est attestée au Procès.

La traduction latine serait ainsi due à la collaboration à des titres divers des trois personnages,

L'édition de Cologne (1553), il est vrai, a prétendu reproduire l'original de Raymond de Capoue trouvé à la Chartreuse de Marsbach. Mais ce MS. est-il vraiment de Raymond ? N'est-ce point une copie exécutée par les soins de

l'Église et la plus expressive. C'est bien, en effet, le titre placé par Gigli au fronton de son édition; mais après sa préface il n'en a pas moins écrit en tête du texte : *Traité de la Divine Providence.*

Sans nul doute il est beaucoup parlé dans cet ouvrage de la Providence divine, comme de la Sagesse, comme de la Bonté, comme de l'Amour de Dieu. Il n'est pas un de ces attributs dont le choix ne pût se justifier par de graves raisons comme titre de ce colloque mystique; mais s'il en est un qu'il fallait écarter, c'est celui-là même qui a été choisi. Cette indication, *Traité de la Divine Providence*, ne pouvait être donnée comme désignation générale du sujet, parce qu'elle est déjà celle d'un traité spécial que ne forme qu'une minime partie du Livre.

Ne saurait-on découvrir quel est l'objet principal de cet enseignement dont la pensée domine et organise toutes les parties. Saint Thomas d'Aquin parle d'un attribut de Dieu qui n'est ni l'Amour, ni la Bonté, ni la Justice, ni la Providence, et qui est cependant la perfection de toutes ces perfections divines, qui est à la racine de toutes ses œuvres et inspire toute sa conduite à l'égard de sa créature raisonnable: c'est la *Miséricorde*. C'est la Miséricorde qui le fait se pencher sur toute misère, subvenir à toute détresse, écarter de sa créature toute défaillance, guérir toute plaie, reformer toute défectuosité pour la refaire sans cesse et l'amener à la perfection qu'il a rêvée pour elle. C'est cet attribut divin qui est avant tout l'objet de la contemplation de notre sainte. L'amour nous a créés, l'amour nous a sanctifiés par bonté

dom Étienne, très zélé pour répandre dans les chartreuses la doctrine spirituelle de celle qu'il appelait sa Sainte Mère.

Ce sont là questions posées plus que solution apportée. Mais ces questions résultent des documents eux-mêmes et elles peuvent du moins aiguiller les recherches du côté d'une vraisemblance à vérifier.

pure ; mais c'est sa miséricorde qui le porte à détruire en nous toute imperfection et toute misère. Sa Providence a des industries infinies pour achever en nous cette perfection sans laquelle il n'y a pas d'entrée dans le royaume : mais elle est au service de la Miséricorde. La sagesse règle tout, ordonne tout, fait tout converger à la glorification des élus, mais elle a pris conseil de la Miséricorde. Cette perfection de la Sagesse, de la Bonté, de l'Amour est ce qu'il y a de plus propre à Celui qui est l'Être dans sa plénitude et le Bien absolu. La Miséricorde est en quelque sorte ce qu'il y a de plus divin en Dieu. De quels cris déchirants Catherine implore-t-elle cette miséricorde pour l'Église, pour le monde, pour les chrétiens, pour tous les hommes ! Aussi, dans la conclusion où le Père Éternel résume tout le livre, il concentre tout son dessein en cette réponse suprême : Je ferai *miséricorde* au monde, *miséricorde* à la sainte Église ! « Parce que, dit-il, je t'ai montré que la miséricorde est ma propriété distinctive », ce qu'il y a de plus divin en moi[1] !

J'ai dit pourquoi il fallait renoncer à indiquer la divine Providence comme objet général du Livre, et voilà les raisons qui m'ont fait choisir la divine Miséricorde comme dominante de toutes les considérations qui remplissent le dialogue.

Gigli, après ses devanciers, avait ainsi formulé son titre : Traité *de la divine Providence.*

J'ai écarté pareillement cette appellation de *Traité* qui sent trop l'École et les spéculations de l'École et s'applique assez mal dans sa rigueur didactique aux libres et vivants colloques d'une âme avec Dieu. Je lui ai substitué celui de *Livre.* C'est sous ce vocable que Catherine a toujours parlé de cet ouvrage, c'est sous ce vocable « *el*

1. *Dialogue*, T. II, pp. 321-322.

libro », que, dans la lettre qui est comme son testament, elle le recommande au P. Raymond son confesseur. Ces volontés dernières ne sont-elles pas une consécration ?

Au lieu de *Traité de la Divine Providence* j'ai donc intitulé le Dialogue : *Le Livre de la Miséricorde*.

Mais pareillement je n'ai pas voulu rompre en visière avec ces premiers disciples qui avaient vécu dans l'intimité de la séraphique vierge, entendu ses discours, assisté à ses extases, recueilli par l'écriture les oracles de la Divinité que dictait sa bouche virginale. N'y avait-il pas dans ces souvenirs, dans cette intimité continue avec la pensée de la sainte, une lumière ? Cristoforo Guidini, en collaboration avec Maconi qui corrigea son œuvre, a traduit en latin le livre : tous deux l'ont intitulé après coup : *le Livre de la Divine Doctrine*. S'il n'y a pas là une désignation précise de l'objet de l'ouvrage, on y retrouve un témoignage de sa provenance, l'acte de foi de témoins qui ont vu et entendu, J'ai repris leur titre pour l'ajouter au précédent, et c'est ainsi que l'indication explicite de l'ouvrage est devenue :

LE LIVRE DE LA MISÉRICORDE

Doctrine Divine

exposée en langue vulgaire
par la séraphique vierge Sainte Catherine de Sienne
et dictée à son secrétaire
pendant qu'elle était ravie hors d'elle-même
dans une extase de l'esprit.

Mais, comme avant-titre, j'ai conservé celui de *Dialogue de Sainte Catherine de Sienne*.

Il faut en croire Gigli, cette désignation est la plus simple, la plus populaire, la plus répandue.

Les uns, cependant, considérant l'ensemble du Livre qui est un colloque continu, sans interruption apparente, entre une âme et Dieu, disent simplement LE *Dialogue*. D'autres dont la pensée se reporte sans doute aux extases successives et multiples qui ont été la source de cette composition, disent LES *Dialogues*. Mais c'est le singulier qui a prévalu.



DIVISION DU LIVRE. — Le texte manuscrit reproduit par Gigli et attribué à Étienne Maconi est d'une seule venue sans division aucune, comme si la sainte avait fait sa dictée sans interruption et d'un seul jet. La distribution en chapitres a été faite après coup, en marge, suivant la variété des sujets. Elle s'impose ordinairement par le cours même de la conversation, l'interlocuteur indiquant nettement le passage d'un sujet à un autre. Aussi le partage en chapitres témoigne-t-il d'une étude très attentive de tous les détails du texte. Il n'y a qu'à s'y tenir. Si les chapitres sont d'ailleurs de longueur très inégale, leur multiplication et leur coupure correspond admirablement aux points mêmes de l'enseignement divin. Mais il n'y a rien, soit dans les particularités du texte soit dans les annotations du copiste, qui puisse marquer le commencement et la fin de chaque extase afin d'en déterminer le nombre et la durée.

Cette division en chapitres a été la première tentative pour mettre quelque ordre dans ce Livre. Mais là s'est arrêté l'effort d'organisation des copistes. Aussi les chapitres sont-ils numérotés d'après une série unique.

C'est dans les éditions imprimées, de la traduction latine, qu'apparaît pour la première fois la distribution

du livre en parties principales. On y divise le Dialogue en six traités :

Ier Traité de la discrétion, du chapitre 9 à 64;
IIe Traité, du chapitre 65 à 86;
IIIe Traité, du chapitre 87 à 134.
IVe Traité de la Providence en général, du chapitre 135 à 145;
Ve Traité, du chapitre 146 à 153;
VIe Traité de l'Obéissance, du chapitre 154 à 167.

Dans ce partage, le traité de la Providence et le traité de l'Obéissance sont bien tranchés. Le commencement et la fin en sont suffisamment indiqués dans le texte pour que l'on ne puisse s'y méprendre. On s'explique moins que le traité de la Providence ait été coupé en deux pour entrer ainsi morcelé dans la division *générale* du Livre.

Quant aux trois premiers traités de cette nomenclature, rien de plus arbitraire que ce partage, et rien qui réponde moins aux matières qui sont groupées sous ces titres divers.

Le traité *de la Discrétion* peut être indiqué sous ce nom mais on ne le fait pas commencer assez tôt et on l'étend trop loin. On le fait partir du chapitre 9. On délaisse ainsi huit chapitres qui semblent sans objet défini qui permette de les classer. Et cependant il suffit d'une lecture quelque peu attentive pour remarquer que, dès le chapitre 3, c'est de la discrétion spirituelle qu'il est question, bien qu'elle ne soit pas encore nommée. C'est à établir l'échelle de valeur des œuvres humaines et des vertus que tend tout l'enseignement du Père éternel dans ces chapitres. Il n'y est parlé que de la hiérarchie et de la dépendance des vertus entre elles et par rapport à la charité qui les domine et les inspire et

les vivifie. La connaissance de cet ordre, le sens de cette mesure, de ce rythme divin de la vie chrétienne, c'est toute la discrétion spirituelle. Mais l'auteur de cette division n'a fait commencer ce traité de la Discrétion qu'au chapitre 9 parce que c'est là qu'il en a trouvé le *nom* pour la première fois.

Ce traité on l'a aussi trop étendu. L'on y a fait entrer tout l'enseignement divin sur le Verbe incarné, sur l'état de péché, sur quelques-uns des états d'âme, crainte servile, amour mêlé d'intérêt propre. Non : il se termine au chapitre 16. Cet enseignement, Catherine l'avait demandé pour elle-même, pour sa perfection personnelle en vue de se rendre plus utile au prochain, (ch. 1). Cette lumière elle l'a reçue, et voilà que désormais elle remercie Dieu de lui avoir indiqué lui-même « le moyen et la manière de faire violence à sa miséricorde et d'apaiser sa justice ». Cette vue la remplit d'allégresse, et le feu de son désir croissant toujours, elle s'applique avec une sainte confiance à implorer la miséricorde pour le monde entier. La réponse de Dieu à cette prière ouvre un autre horizon.

Il est encore moins aisé de comprendre quelle pensée réfléchie a pu découper dans le *Dialogue* deux traités (le 2e et le 3e), auxquels on n'a même pas su donner un nom.

Des éditions italiennes ont ici introduit un changement, elles ont fondu ensemble ces deux traités, et l'unique traité résultant de cet amalgame et qui devient le deuxième de la série, a été intitulé : *Traité de la Prière*[1].

1. Voici la division en quatre traités:
Hors cadre, 1-8 ; 1° Traité de la discrétion, 9-64 ; 2° Traité de la Prière, 65-134 ; 3° Traité de la Providence, 135-153 ; IV° Traité de l'Obéissance 154-167.

Il est parlé préalablement dans les chapitres qui précèdent des différents états de l'âme, état de péché, état de la crainte servile, état de l'amour intéressé, état de perfection, état d'union. C'est à propos de l'amour imparfait qu'il est parlé de la prière vocale et de l'oraison mentale, comme moyen de parvenir à l'amour généreux et filial. Cette doctrine de l'oraison tient en deux chapitres et elle est en dépendance de l'enseignement sur les états d'âme. C'est à cet endroit précis qu'est établie la coupure, rattachant tout ce qui précède au *traité de la Discrétion* et faisant entrer tout ce qui suit dans ce *traité de la Prière*, qui comprend ainsi soixante-dix chapitres dont les deux premiers seulement correspondent par leur objet au titre indiqué. Il enferme l'état de perfection, l'état d'union, le don des larmes, trois éclaircissements se référant au don de discrétion, tout l'enseignement sur le sacerdoce, les vertus du prêtre, les vices du clergé.

Je ne doute pas que quiconque entreprend l'étude du Dialogue avec la préoccupation d'y trouver exposée dans chaque partie une doctrine en rapport avec les promesses des titres, ne recueille de cet examen une impression pénible comme d'une lecture décevante. L'auteur inconnu de cette division n'avait pas dû se livrer à un examen réfléchi de l'ouvrage, mais il semble aussi qu'il a été empêché d'y découvrir l'ordre tout simple et naturel du Livre, par une préoccupation étrangère, un préjugé d'école qui se trahit dans la formule même qu'il emploie. Ayant voulu voir dans ce travail un *Traité*, il a continué de chercher dans chaque partie des *traités* particuliers, comme si le Dialogue n'était qu'une joûte scholastique.

Mais les éléments réels de l'ouvrage n'entrent point dans ce cadre étroit, en vertu de leur affinité naturelle. Toute cette distribution est arbitraire, je dirais artifi-

cielle s'il n'était manifeste que cette opération révèle moins d'art que de violence.

Dès lors qu'il s'agissait du titre et de la division du livre, si l'on ne voulait pas se contenter de cette appellation de *Dialogue* qui ne dit rien de son objet, l'on eût pu se souvenir qu'elle éclairait singulièrement sur la nature même de sa composition. Il est un *entretien*, une *conversation*. Cette simple remarque eut suffi à faire entendre que ce genre de discours ne relève pas des constructions aux arêtes vives, des formes raides de l'École. Il comporte plus de jeu, plus de liberté, il permet plus de questions incidentes et de retours en arrière.

Sans doute l'on ne trouvait pas dans le corps même de l'ouvrage de division matériellement et graphiquement marquées par des coupes nettes et des arrêts brusques. Mais, avant de lui en imposer une du dehors, il n'eût pas été hors de propos d'examiner si l'auteur ne l'avait pas suffisamment indiquée dès le début et rappelée dans sa conclusion, pour étudier ensuite si le travail ne répondait pas à ces intentions et à ces résultats.

Dans sa *Légende* Raymond de Capoue avait noté simplement que le livre contient le Dialogue d'une âme avec le Seigneur, où l'âme présente à Dieu *quatre demandes*, et Dieu *lui répond* par de très nombreux et très utiles enseignements.

Dès le prélude de ce colloque avec le Père éternel, c'est Catherine qui déclare qu'elle adresse à Dieu quatre prières.

La première pour elle-même, parce que, dit-elle, l'homme ne peut être vraiment utile à son prochain par son enseignement, par son exemple, par sa prière, s'il n'est d'abord utile à soi-même, s'il ne cherche à acquérir la vertu pour soi-même.

A cette demande, la miséricorde divine répond en enseignant à cette âme la discrétion spirituelle que l'on puise dans la connaissance de soi-même et de Dieu, et

qui nous apprend à rendre à chacun — à Dieu, au prochain, à nous-mêmes, — ce que nous lui devons. Cette réponse commence non pas au chapitre 9, mais dès le chapitre 3, où le Père éternel apprend à Catherine que ce n'est point par les peines extérieures, mais par le désir de l'âme que l'on expie.

La seconde demande est pour la réformation de la sainte Église.

La troisième, pour le monde entier et spécialement pour la paix entre les chrétiens.

La distribution de ces deux prières appelle une explication.

Dans le langage du *Dialogue* ces mots : *la sainte Église, le corps mystique de la sainte Église*, ne désignent pas comme on l'entend d'ordinaire toute la société des chrétiens. Catherine restreint le sens de ce vocable. Pour elle, il ne signifie que l'Église enseignante la sainte hiérarchie, le corps des Pasteurs. L'ensemble des fidèles, elle l'appelle *le corps de la religion chrétienne*. Voilà la raison de cette distinction entre la sainte Église et les chrétiens, dans une double prière. Quand elle prie pour le monde entier, elle étend alors sa prière des simples fidèles aux hérétiques et à tous les hommes non baptisés.

Ces deux prières, pour le corps mystique et pour les chrétiens — baptisés ou à baptiser — la sainte les unit souvent. L'une implique l'autre, dit-elle, parce que la Réforme des pasteurs ranimera la ferveur dans le corps des fidèles et provoquera la conversion des infidèles. Mais elles n'en demeurent pas moins distinctes par leur objet.

Cette remarque faite, il nous faut observer encore que l'ordre de ces deux demandes a été interverti dans l'ordre des réponses. Car, au cours de ses extases, le Père éternel expose à la sainte les raisons de faire miséricorde au monde avant celles qui amèneront la

réforme des Pasteurs. Aussi dans la conclusion, où se trouve résumé tout l'ouvrage, le Père éternel, tenant compte de l'ordre des réponses place la prière pour le monde avant la prière pour le corps mystique de la sainte Église (ch. 166).

La seconde partie du Livre est donc dans cette réponse de Dieu assurant Catherine qu'il veut faire miséricorde au monde : il le prouve :

1° Par le don du Verbe incarné (17-30);

2° Par le don de conformité au Christ (31-88), Exposé des divers états de l'âme ;

3° Par le don des Larmes (89-97), Enseignement motivé par une prière spéciale de Catherine.

Ici la sainte, par un retour sur ce qui a été dit, demande au Père éternel trois éclaircissements sur trois questions très précises. La solution de ces trois difficultés est comme un appendice au don de discrétion (98-109).

Avec le chapitre CX commence la réponse divine à la *troisième demande* concernant le corps mystique de la sainte Eglise, c'est-à-dire, comme il a été expliqué, la sainte Hiérarchie, le corps des pasteurs. Pour enflammer davantage l'ardeur du saint désir et soutenir la continuité de sa prière, le Père éternel expose à Catherine la dignité des prêtres, les vertus des ministres saints, les vices des mauvais pasteurs, leurs fruits et leurs conséquences respectives (110-134).

La *quatrième demande* de l'âme concernait la miséricorde de la divine Providence pour un cas particulier et récent, et en général pour tous les hommes.

La réponse divine apporte la solution pour le cas particulier proposé par Catherine, et expose comment la Providence au service de la Miséricorde fait tout conspirer au salut des âmes qui veulent être sauvées, pour les tirer du péché mortel et les ressusciter à la vie de

la grâce, pour les amener de l'imperfection à la charité parfaite Comment surtout elle pourvoit aux nécessités temporelles et spirituelles de ceux qui ont tout quitté pour être à Dieu seul (ch. 135-153).

Ici finirait le Dialogue tel que du moins l'annonçait le prélude, si Catherine, dans l'action de grâces qu'elle offre à Dieu ne le priait encore de la faire pénétrer dans la vie des parfaits en lui exposant la vertu d'obéissance.

L'enseignement divin se poursuit donc par la doctrine de l'obéissance et la providence que sa miséricorde exerce à l'égard des obéissants (154-165).

Ces deux exposés, dont le second n'est qu'un complément du premier, forment la *quatrième réponse*. Cette réponse est bien de même langue, de même style, de même substance que les autres; mais on peut noter que l'ordre en est plus didactique avec des lignes plus accusées.

L'enseignement divin s'achève au chapitre 166 par le résumé de tout le Dialogue. Le Père éternel rappelle les quatre demandes du prélude, mais en les disposant dans l'ordre même des réponses qui leur ont été faites. Il condense en quelques mots l'objet de ces réponses, note en passant les questions incidentes, indique les éclaircissements fournis. Il termine en recommandant à Catherine de conserver et d'exploiter le trésor dont il vient de l'enrichir. Et sans la quitter il se tait sur ces suaves paroles qui ravissaient l'âme de la vierge: ô Fille très douce, ma vraie Fille.

Catherine répond au don de Dieu dans un désir ardent où passe toute son âme, par une prière qui est un hymne d'action de grâces à la Trinité éternelle (c. 167).

Ces deux derniers chapitres forment la conclusion du colloque mystique entre le Père éternel et sa Fille très chère.

Voici donc le plan de tout l'ouvrage.

LE LIVRE DE LA MISÉRICORDE

Prélude (ch. I).

Quatre demandes à la Miséricorde:
1° Miséricorde à Catherine;
2° Miséricorde au monde ;
3° Miséricorde à la sainte Eglise ;
4° Quelle est la Providence de la Miséricorde?

Corps de l'ouvrage.

Ire *réponse :* MISÉRICORDE A CATHERINE. DON DE DISCRÉTION (ch. 2-16).

IIe *réponse* : MISÉRICORDE AU MONDE (17-97).
1° Le don du Verbe incarné (17-30);
2° Le don de la conformité au Christ (31-88).
3° Le don des larmes (87-97).

Ici trois éclaircissements se rapportant au don de discrétion (98-109).

IIIe *réponse :* MISÉRICORDE A LA SAINTE EGLISE. — La Réforme des Pasteurs (110-134).

IVe *réponse :* LA PROVIDENCE DE LA MISÉRICORDE (135-165).
1° Explication de la Providence miséricordieuse pour un cas particulier et en général pour le salut des âmes (135-153);
2° Explication de l'obéissance et de la Providence spéciale à l'égard des obéissants (154-165).

Conclusion (ch. 166-167).

Voilà, autant du moins qu'il m'a été donné de le découvrir, l'ordre du Livre, les idées directrices de ce colloque de l'âme avec Dieu. Comme il a été observé, nous n'avons pas à faire à un ouvrage d'école, conçu à la façon d'un traité scholastique aux lignes définies, où la pensée cristallise suivant des formes de convention et les règles de la méthode abstraite. Ici tout est vie en même temps que vérité, parce que, dans le Docteur qui parle, Vérité et Vie sont une même chose, et qu'il enseigne pour répondre à des exigences de vie, qui ne demandent à connaître que pour aimer, dont toute la science s'achève dans l'amour.

En vertu même de cette élasticité inhérente à une conversation, pour l'adaptation immédiate de l'enseignement aux dispositions d'esprit de l'interlocuteur, il se pourrait que l'on pût modifier la distribution de quelques chapitres, notamment en ce qui concerne le commencement de la deuxième réponse. Mais il ne semble pas possible de rien changer aux lignes générales qui précisent l'ordonnance de cet ouvrage. Pour les découvrir, il ne fallait point d'autre mérite que de ne pas regarder dans sa tête pour y chercher des cadres tout prêts à imposer aux visions de l'extase, à la pensée de Catherine contemplant la Vérité éternelle. Il suffisait de se résoudre à ne vouloir d'autre inspiration que celle qui viendrait d'elle et à n'avoir d'oreille que pour ses leçons.

Comme dans le prélude de cet entretien mystique, la sainte affirmait qu'elle adressait à Dieu quatre demandes ; comme dans la conclusion le Père éternel affirmait qu'il y avait répondu, il a paru tout simple de croire que c'était suivant l'ordre de ces demandes et de ces réponses qu'il fallait diviser le *Dialogue*.

Il est une autre modification de détail qui a été introduite dans cette traduction.

Dans le manuscrit de Sienne, qui n'a point marqué de division générale dans le corps de l'ouvrage. Les chapitres sont numérotés d'après une seule série, les éditions imprimées, bien qu'elles aient partagé le livre en plusieurs traités, ont conservé cette série unique pour le numérotage des chapitres. J'ai cru devoir introduire une disposition nouvelle en rapport avec l'usage général, en établissant autant de séries de chapitres qu'il y a de divisions et de subdivisions dans le livre.

Cependant pour faciliter la confrontation avec le texte original, comme aussi les références, je n'ai pas renoncé absolument à la série unique.

L'ordre des séries particulières correspondant à chaque partie est indiqué en chiffres romains ; mais au-dessous en chiffres arabes, est noté le numéro du chapitre, suivant le rang qu'il occupe dans la série unique.



Les traductions françaises. — Trois traductions françaises seulement ont jusqu'à nos jours répandu parmi nous la doctrine de sainte Catherine de Sienne.

I° La *première* fut faite par quelques religieux dominicains de la rue Saint-Jacques à Paris et publiée sous ce titre : La Doctrine spirituelle *descripte par forme de Dialogue, de l'excellente vierge saincte Catherine de Sienne, religieuse du Tiers Ordre de Saint-Dominique.* A Paris, G. Mallot, 1580 in-8°. Réimprimée chez Chaudière en 1587, puis une troisième fois chez Chaudière en 1602, in-12.

Un exemplaire s'en trouve à la Bibliothèque du Musée Calvet, à Avignon.

2° La *seconde* traduction française fut l'œuvre du « R. P. Louis Chardon, de l'ordre de saint Dominique, prédicateur du couvent du mesme ordre en la rue Neuve-Saint-Honoré. » Elle fut achevée d'imprimer pour la première fois le 15 novembre 1647, et publiée en 1648 sous ce titre : LA DOCTRINE DE DIEU *enseignée à saincte Catherine de Sienne en forme de Dialogue.* A Paris, chez Sébastien Huré, rue Saint-Jacques, au Cœur-Bon.

L'ouvrage est dédié à la reine Régente, Anne d'Autriche.

Le traducteur nous apprend lui-même, dans son *Advertissement au Lecteur*, comment il a conçu la version qu'il lui présente.

« J'ai divisé ce volume en *trois Livres*, pour apporter plus de disposition dans l'ordre des matières qu'il traite sans toutefois avoir altéré la suite des discours quant au sens.

« J'ai réduit chaque Livre en *titres de chapitres* avec moins de confusion qu'auparavant.

« Autant qu'il m'a été possible, j'ai désembarrassé les périodes, les sentences, les répétitions importunes tant des mots que des pensées, qui ravissaient à tout l'œuvre les beautés qu'il contient.

« Par ainsi j'ai cru estre obligé de suppléer quelques fois en peu de paroles ce que l'on pourrait désirer et retrancher ce qui semblait superflu en la façon d'écrire des secrétaires qui en avaient fait le recueil.

« Ce serait assez de dire que je suis ni le père ni la mère de ce Livre ; je l'ai seulement habillé à la française. Je me trompe, j'ai travaillé à le faire paraître plus nu que couvert. S'il n'a pas toute la politesse de l'air du temps, je me flatte que ses perfections intérieures raviront toute l'attention des lecteurs, pour ne pas apercevoir la laideur que l'imprimeur et moy y avons glissé insensiblement du dehors. »

Nous sommes prévenus, par cet *Advertissement*, de

tout le travail de manipulation que le traducteur a fait subir à l'original, par suppressions, par additions, par habillement, et, quoiqu'il en dise, par tous ses efforts à lui donner l'air du temps.

Il n'a tenu aucun compte des travaux faits avant lui, soit pour la distribution des chapitres, soit pour la division générale en traités.

La division en six ou en quatre traités, il l'a remplacée par une division en trois Livres. Ce partage est-il du moins plus heureux ?

Le *premier* Livre a pour titre : *Des moyens et des degrés de la perfection.* Ce livre comprend tout l'enseignement sur la discrétion spirituelle, sur le Verbe incarné, sur les conditions de la conformité au Christ, sur les différents états de l'âme. Le titre est d'ailleurs assez vague pour s'appliquer à tout : mais cette distribution ne correspond certainement pas à la conception même de l'auteur du *Dialogue*.

Le *second* Livre est intitulé : DE L'ÉTAT DE L'AMOUR UNITIF *où il est traité des larmes, de leurs différences, de leurs causes et de leurs fruits. Ensemble des lumières et des moyens pour se perfectionner et ne pas être trompé.*

Il n'est pas exact de dire qu'il est traité expressément dans ce deuxième Livre de l'état de l'amour unitif : il n'en est parlé qu'incidemment à propos des larmes qui correspondent à cet état. C'est précédemment, dans les derniers chapitres du Livre premier, que la doctrine concernant l'amour unitif a été exposée tout au long.

Mais il est vrai que ce livre comprend l'enseignement sur les larmes; c'est par lui qu'il débute.

Quant à la troisième indication du titre : *Ensemble* des lumières, etc., il vise les éclaircissements demandés par Catherine et qui se réfèrent, avons-nous dit, au don de discrétion. Ces éclaircissements ne forment pas précisément un *ensemble :* ils sont un appendice, un *supplément.*

Malgré ces titres divers, le traducteur est loin d'avoir épuisé le contenu de ce *Livre second*, qui comprend 204 pages, dont les matières indiquées par les manchettes, déjà assez disparates, n'en occupent que 84. Il reste donc, en dehors du titre, 120 pages que l'on a fait subrepticement entrer dans ce Livre et qui enferment toute la doctrine sur le sacerdoce, les vertus du prêtre, les vices du clergé. Il est difficile d'apercevoir quel lien intime de pensée peut unifier cette doctrine dans un même Livre, avec l'exposé des larmes et les éclaircissements sur le discernement spirituel.

Le *troisième* Livre a pour titre : DE LA PROVIDENCE DE DIEU, *où il est traité de celle qu'il exerce sur les pécheurs, sur les imparfaits et sur les parfaits. Ensemble de l'obéissance. Des vices et des vertus des religieux. Et de la volonté de Dieu.*

Cette partie est si bien indiquée dans le texte lui-même par une coupure brusque, que tous les éditeurs du texte et tous les traducteurs sont unanimes à la reconnaître.

Il faut noter toutefois, chez le P. Chardon, cette dernière manchette : *Et de la volonté de Dieu*. Ce sous-titre se rapporte à un opuscule que le traducteur a rattaché au Dialogue. Il en avertit ainsi le lecteur : « Le petit traité *de la volonté de Dieu* semblait être désiré à la fin du Livre de la Providence : Je l'ay tiré d'une impression d'Anvers de l'année 1616[1]. »

Ce dernier traité est sous une désignation différente, le même que celui que Gigli a imprimé à la suite du Dialogue sous ce titre : *Dialogus brevis sanctæ Catharinæ senensis, consummatam continens perfectionem*. Gigli l'a traduit en italien d'après le texte latin trouvé à la bibliothèque

1. *Advertissement au Lecteur*.

Vaticane. Il avait déjà été publié sous ce titre, à Sienne en 1545, à Lyon en 1552, à Sienne en 1609.

En le joignant au *Dialogue*, le P. Louis Chardon n'affirme pas positivement qu'il en fait partie. Gigli[1] y laisserait entendre qu'il n'est qu'un fragment détaché du Livre de la sainte, et cette manière de voir a été formellement acceptée par quelques historiens.

C'est une opinion difficile à tenir. Il serait étrange que Maconi, qui a recueilli de sa propre main la plus grande partie du Dialogue, qui a eu sous les yeux pour établir sa copie, les écritures des deux autres secrétaires, qui a dû apporter à ce travail non seulement le souci de l'exactitude, mais la vénération que l'on a pour une relique avec la tendresse que l'on n'a que pour une mère, ait ainsi laissé passer une partie assez importante du livre. On aurait peine à expliquer que les deux autres secrétaires Barduccio et Néri, qui certainement ont relu le *Dialogue*, ne se soient pas aperçu de cette lacune : que Cristoforo Giudini qui l'a traduit en latin avec la collaboration de Maconi n'y ait rien vu ; que non seulement aucun texte italien ne le reproduise, mais qu'aucune traduction latine de l'ouvrage ne le renferme.

Mais il est une preuve plus péremptoire encore que toutes ces impossibilités morales accumulées, c'est qu'il n'y a pas dans le livre la moindre place assignable à ce traité. Un morceau de cette importance ne se détache pas d'un ouvrage sans y laisser un vide ; ce vide où le trouve-t-on ? Si l'on analyse la conclusion du Dialogue où le Père éternel reprend une à une les questions de sa fille Catherine, et non seulement celles du début, mais toutes celles posées incidemment au cours de l'entretien, avec toutes les réponses qui y furent faites, l'on demeurera convaincu que cet opuscule ne saurait

1. *Dialogue* p. 327.

entrer dans ce cadre, il ne se refère à aucune demande précise, il n'est apparenté à aucune réponse.

Ce ne peut-être donc qu'une œuvre à part qui a d'ailleurs par elle-même son unité complète.

Cet opuscule distinct est-il de sainte Catherine? Il a été publié, nous l'avons dit, sous ce titre: *Dialogus brevis sanctæ Catharinæ Sinensis*. N'était cette indication, je ne sais pas si rien dans son contenu eût pu donner la pensée de l'attribuer à la sainte. Il n'est mentionné nulle part ni dans les écrits de Catherine, ni dans ceux de ses disciples, ni dans les dépositions de Venise. Il n'a ni le style, ni la couleur, ni l'accent, ni la flamme dévorante des lettres et du Dialogue. Il est vrai qu'il ne nous serait parvenu que par une traduction latine : l'allure de la période, la coupe de la phrase ont pu être modifiées ; mais toujours resterait-il, de ces images familières, de ces symboles qui font partie du parler de la vierge siennoise, qu'elle répète volontiers et que l'on retrouve comme la signature de ses œuvres, dès qu'elle discoure ou qu'elle dicte.

On signale un fonds commun de pensées, mais tellement commun qu'il n'a rien de personnel à notre sainte et qu'il est aisé de trouver ailleurs que chez elle. Il n'est pas impossible, d'ailleurs, que l'auteur se soit inspiré d'elle dans ses développements. C'est sans doute cette raison d'humilité et de justice qui le lui aurait fait attribuer comme un *abrégé du Dialogue*, si l'attribution n'en avait été faite par les éditeurs pour se faire une réclame de son nom.

Mais revenons à notre traducteur français le P. Louis Chardon.

Il n'a pas tenu compte, avons-nous dit, du partage général du livre fait avant lui dans les éditions soit latines, soit italiennes. Mais celui qu'il a imposé lui-même est tout aussi arbitraire et artificiel. Il n'a pas voulu non plus accepter la distribution des chapitres

qui avait été faite et fort bien faite par les premiers disciples de la sainte. Il l'a remanié à sa convenance et il en a notablement restreint le nombre. Sa traduction, avec l'addition du *Traité de la Perfection* n'en compte que 118, alors que le seul Dialogue en enferme 167 dans le MS. de Maconi et dans toutes les éditions imprimées.

Quant au rendu de l'original, on peut dire que le P. Chardon, qui était un maître théologien, en a bien reproduit la pensée générale, mais en s'affranchissant libéralement des détails du texte et des particularités de la doctrine. Ici il développe, il paraphrase, il expose certaine idée qui lui plaît, il exploite telle métaphore à peine indiquée dans le texte; là, il taille, il supprime, il réduit à la mesure de son agrément, estimant que les secrétaires qu'il semble peu connaître[1] « y ont introduit du superflu ». Il s'emploie de son mieux à l'habiller, comme il dit, à la française, tout en s'excusant de ne pas lui donner « toute la politesse de l'air du temps ».

L'on aime assez à s'excuser de manquer d'une qualité que l'on sait que l'on a. J'ignore si, en 1648, ce langage aura paru trop fade au goût des Précieuses et si c'est à leur aréopage que le traducteur demande grâce, mais l'aréopage eût été ingrat de ne pas reconnaître les efforts tentés pour lui donner satisfaction.

Le texte expose, par exemple, que « le démon épie les dispositions de l'âme et règle son offre sur ses attraits. La voit-il toute possédée de ce désir des consolations et des visions spirituelles — auxquelles pourtant elle ne devrait pas s'attacher, mais seulement à la vertu, s'estimant par humilité indigne de ces faveurs divines et ne considérant que mon amour qui les lui

1. Les seuls secrétaires que connaisse Chardon sont un bienheureux Étienne (Maconi) et Raymond de Capoue qui était à Rome au moment où le Livre fut écrit.

donne — le démon alors prend forme de lumière... » Le P. Chardon voit sans nul doute dans cette simplicité qui ne vise qu'à dire ce qui est, la marque d'une « plume malhabile » à exprimer : de grandes pensées. Il traduit : « En cela le démon s'accommode au désir trop curieux et trop mignard de ceux qui ont une inclination profonde pour les consolations et pour les visions : il prépare le lasset pour les tromper sur les allèchements qui ont gagné leur esprit; il mêle le poison de sa malice dans le lait savoureux des délectations spirituelles qu'elles sucent en mon sein aymable où elles veulent en avoir un attachement ininterrompu. » Le sens n'est même pas très exactement rendu. Les lignes si précises de la pensée s'estompent et s'embuent de brouillard sous cette cascade de métaphores. Nous sommes portés à juger qu'il entre un peu d'affèterie et beaucoup de pompe dans cet art d'écrire. Une réflexion toutefois suffirait à ôter toute rigueur à cette observation ; c'est que des esprits de même race et de même langue ont dû se délecter à des traits de style qui nous font sourire. Pour apprécier cette œuvre, il importe donc de sortir de la variabilité des goûts et des humeurs. Un principe vaut, une règle s'impose ici, c'est l'obligation pour la traduction de demeurer fidèle à l'original. Vue de ce point, la version du P. Chardon laisse l'impression qui demeure, et tenace, que si Catherine eût connu la langue française et eût dicté son livre en la langue française, sa psychologie demeurant la même, elle n'eût pas, même en 1647, parlé tout à fait le même français que son traducteur.

Ces réserves d'ailleurs n'atteignent pas tout l'ouvrage. Ces exubérances se montrent ici et là; ce sont des saillies d'une virtuosité littéraire qui ne se peut contenir. Malgré ces assaisonnements, la langue de la traduction reste savoureuse. Sous l'épiderme des mots, à travers l'organisme des phrases circule un esprit de

conviction, de piété, d'onction avec lequel sympathisent d'instinct les âmes croyantes, et qui font cette œuvre toujours digne d'intérêt.

Il a été fait pour les gens du monde un Recueil de fragments tirés de cette traduction, par Mme la baronne de Barante. Clermont-Ferrand, 1875-1891[1].

3° La *troisième traduction* est due à E. Cartier, tertiaire dominicain, qui traduisit aussi en français les Lettres de la Sainte. Paris, Poussielgue-Rusand, in-8°, 1855. P. Lethielleux, libraire-éditeur, 10, rue Cassette, 1892.

Cette traduction a été faite sur le texte italien de Gigli dont elle reproduit fidèlement et la division générale en quatre traités, et la nomenclature des chapitres suivant une série unique. Elle a supprimé toutefois le titre général de *Traité de la Providence* pour ne conserver plus que celui de *Dialogue de Sainte Catherine de Sienne.*

Le traducteur a cru aussi devoir simplifier les titres des chapitres ; mais la réduction qu'il en a faite n'indique pas toujours suffisamment, ni assez clairement, la nature même des choses qui y sont traitées. Aussi eut-il été préférable de les rendre tels quels, avec leur modalité quelque peu archaïque, mais avec leur sens plus compréhensif de leur objet.

Il a aussi restitué (c. 83-84) un fragment qui manque dans le MS. italien et qui se trouve dans la traduction latine. Ce rétablissement paraît assez motivé en critique, car sans ce développement le texte ne répond plus aux promesses du titre.

L'œuvre du pieux tertiaire a rendu grand service aux âmes avides de se nourrir de la doctrine mystique de la grande Siennoise. C'est par elle seule que, depuis

1. Comtesse de Flavigny, *Sainte Catherine de Sienne*. 2e édition, Bibliographie. Traductions, p. 609.

plus de cinquante ans, s'est alimentée à cette source la piété française. La traduction du *Dialogue* est loin de valoir cependant celle des Lettres du même auteur. En maints passages elle est incertaine, incomplète, parfois même en opposition avec la pensée de l'original. On devine que le traducteur ne trouvait pas dans sa propre pensée les précisions théologiques nécessaires pour l'intelligence de celle de Catherine. De là ces hésitations qui laissent le sens obscur. Ces remarques, est-il besoin de le dire, ne sauraient faire méconnaître le dévouement à l'ordre dominicain et au culte de la sainte avec lequel ce travail fut entrepris.

Le P. Chardon avait éprouvé le besoin, a-t-il dit, de *désembarrasser les périodes*. C'est là en effet, du seul point de vue littéraire, la vraie difficulté de cette traduction. La phrase de Catherine dans ce livre, toujours très claire dans les mots, est assez souvent très longue, alourdie d'incidentes qui s'accompagnent de leurs explications, où la pensée se joue et s'attarde pour revenir brusquement après tous ces détours à l'idée maîtresse du début. Dès que l'on veut dans une traduction française garder la forme française, ces périodes sont intraduisibles, en leur conservant la même construction que dans l'original et la même étendue compliquée qui rend la pensée difficile à suivre. Le P. Chardon a cru éviter l'écueil en dégageant des encombrements de la phrase l'idée de Catherine, et en l'exprimant ensuite à sa manière, comme s'il l'avait conçue lui-même pour la première fois. Mais il n'a pas évité cet autre qui est de négliger nombre de détails et de trop y ajouter du sien.

Cartier a voulu serrer le texte de plus près et se plier davantage au parler de la sainte. Il s'en est tenu à faire des coupures dans ces périodes. Mais ces coupures n'ont pas toujours été dirigées par une intelligence assez pénétrante de la doctrine, par une compréhension suffisante de l'idée qui domine tout le développement.

Après avoir ainsi morcelé la phrase de l'original, le traducteur s'est ordinairement contenté d'en rapprocher les morceaux bout à bout, sans les articuler par leur affinité réciproque. Au lieu de les ordonner dans une synthèse logique, il les juxtapose dans un agrégat où tout demeure mêlé et confus, sans que l'esprit puisse y découvrir l'âme de pensée immanente qui les unifie en les vivifiant. Encore lui arrive-t-il, ici et là, de laisser tomber des détails du texte.

4° La *quatrième* traduction est celle-ci même qui se présente au lecteur. L'on aura pu comprendre à ce qui vient d'être dit de quel principe elle s'inspire. Il importe tout d'abord de bien saisir l'idée dominante d'une période pour l'accuser fortement en une formule très nette. Encore ne suffit-il pas d'en reproduire les lignes générales. Il en faut extraire toutes les particularités, toutes les notes caractéristiques qui la font personnelle à l'auteur pour les rendre avec leur nuance exacte, et, s'il se peut avec la même sûreté, la même précision, la même aisance que si cette pensée, on l'avait conçue soi-même. Il n'est pas un mot du texte qui ne doive se retrouver dans la version. S'il arrive parfois qu'il n'y soit reproduit dans son décalque matériel, tout au moins doit-il y avoir son expression analogue, indiquée et comme fondue dans une locution de la langue nouvelle. Tâche difficile toujours, mais surtout lorsqu'il s'agit, comme dans le *Dialogue*, d'une pensée doctrinale qui plonge aux profondeurs de la Vérité éternelle pour exprimer, en termes simples autant que précis, des mystères dont la substance est ineffable.

Le P. Chardon, dans son *Advertissement au lecteur*, lui présentait ainsi sa traduction : « Enfin, cet ouvrage de Dieu vivant, inspiré à Saincte Catherine de Sienne, qu'elle a dicté en sortant de ses extases, tant désiré des sa-

vants et si longtemps attendu par les âmes dévotes, paraît avec plus de jour en nostre langue qu'il n'avait pas encore eu. » L'auteur de cette traduction nouvelle sou haiterait, sans y prétendre, de pouvoir se faire du mérite de son œuvre une conviction aussi robuste, afin de mieux répondre et à l'attente des âmes et à la pensée de Dieu. Il aura du moins indiqué, autant qu'il est en lui le sens de son effort.

Le nouveau traducteur, à l'occasion du tableau des vices du clergé au XIVe siècle, s'est trouvé devant le même problème que son prédécesseur. Cette peinture est-elle vraiment faite pour choquer les âmes délicates? Cartier s'en explique dans son *Avant-propos* (XIV). Il déclare qu'avant de publier sa traduction, « il a cru devoir consulter des ecclésiastiques recommandables par leur science et leur vertu ». C'est leur décision qu'il oppose à ceux qui pourraient le blâmer de n'avoir pas supprimé la description de ces désordres.

Avec plus de raison encore, il allègue le fait que les œuvres complètes de Catherine ont reçu l'approbation du Saint-Siège et ont été imprimées maintes fois et dans les États de l'Église. Ce qui n'a pas été estimé dangereux en italien pourrait-il le devenir dès qu'il se traduit en français? Ces désordres, la bienheureuse, ou plutôt Dieu qui parle en elle, les étale pour exciter les âmes ferventes à faire violence à la Miséricorde par leurs prières et leurs désirs saints et obtenir la réforme des Pasteurs, mais aussi pour apprendre aux chrétiens que, malgré ses fautes, le prêtre reste prêtre, que la puissance dont il est investi demeure entière pour l'administration des sacrements et l'essence de son service; qu'il a droit toujours comme représentant du Christ et ministre du sang divin, malgré son indignité personnelle, au respect de tous, parce que ce respect c'est au Christ et à Dieu qu'il remonte; enfin que nul parmi les hommes, si haut qu'il soit en puissance humaine, n'a le droit de les punir!

L'honneur du clergé n'est pas dans une sorte de convention pharisaïque qui canoniserait *a priori*, aux yeux des fidèles, la vertu personnelle des prêtres. Il est avant tout dans cette dépendance divine; mais il requiert comme correspondance humaine cette sainteté de vie par laquelle chaque ministre du Sauveur s'efforce de n'être pas trop indigne d'un si grand ministère.

Si les scandales décrits par Catherine se sont faits très rares, ne serait-ce pas se complaire dans une respectabilité de commande que de prétendre qu'ils sont inouis désormais? En présence de certains désordres individuels, et qui ne sont pas secrets, les âmes ont toujours besoin de se reprendre aux principes exposés en si divine lumière, dans ce Livre. Par la comparaison qu'elles pourront faire d'ailleurs de l'état présent du clergé avec celui du xiv[e] siècle, elles pourront admirer l'assistance de la Miséricorde divine qui ne manque jamais à son Église, et lui fait puiser en cette vitalité de l'Esprit, la force de se réformer sans cesse dans ses membres, en demeurant identique à elle-même dans sa substance de vie, toujours inaltérable dans la vertu de son ministère, dans l'enseignement de la doctrine, dans l'efficacité de ses sacrements.

Néanmoins le pieux tertiaire a reculé devant certaines particularités des vices de ce temps, bien que la description s'en trouve dans toutes les éditions italiennes. Il n'a pas osé les donner en français, et il a recouru au texte latin pour les relater en note au bas des pages. Je n'ai pas cru devoir imiter cette réserve, qui n'est pas d'ailleurs sans danger. Ce voile que l'on essaye de jeter sur le vice sans le supprimer et sans le cacher complètement, ne fait guère que piquer la curiosité friande de mystère. Le lecteur qui ignore le latin trouvera aisément un érudit pour l'interpréter, et cette recherche déjà malsaine, fixée sur ce détail précis, risque de ren-

contrer dans cette trouvaille une pierre d'achoppement.

Il m'a semblé moins périlleux de satisfaire la curiosité avant même qu'elle ne soit en éveil, et sans la provoquer en essayant de lui cacher ce que par ailleurs on lui présente. J'ai donc traduit simplement les pensées qui passèrent par l'intelligence de Catherine sans y laisser la moindre souillure, et telles qu'elles nous furent transmises par ses lèvres virginales. Ces spécialités du vice n'ont vraiment de venin qu'à l'état isolé. En les laissant noyées dans le contexte, en les replongeant dans le courant très pur des indignations divines et des réprobations vengeresses, leur nocivité est neutralisée. Le récit qui en est fait recouvre dès lors toute la vertu qu'y a mise la Sagesse incréée, qui est d'inviter les âmes saintes à faire violence à la miséricorde du Seigneur.



Cristoforo di Gano Guidini raconte dans son *Mémorial* qu'après qu'il eut fait transcrire en bonne forme sa traduction latine, revue et corrigée par Dom Etienne, il reçut à Sienne la visite d'un vénérable évêque français, de l'ordre de saint Dominique, lequel était accompagné de Maître Raymond, général des Prêcheurs.

Le prélat avait rencontré jadis Catherine à la cour pontificale d'Avignon et avait pu s'entretenir avec elle. Ce souvenir, avivé par les récits de Raymond de Capoue et des autres disciples de la bienheureuse, faisait de lui un dévot de la vierge siennoise.

Cristoforo avait reçu la veille sa belle copie toute neuve ; il la porta à l'Evêque pour la lui faire voir. Lorsque l'évêque l'eut vue, il ne fut plus possible de la retirer de ses mains. « Il y a dans ce Livre, disait-il, une si forte doctrine et si bien exposée qu'on ne la

trouve en si belle lumière chez aucun Docteur et qu'elle semble révélation nouvelle. Je la veux prêcher dans mon pays, pour l'édification de mon peuple. Ce livre fera ainsi plus de bien que s'il restait à Sienne où il est déjà connu. » L'Evêque supplia si fortement, vit valoir de si bonnes raisons, s'aida de tant d'influences, que Cristoforo ne put résister à toutes ces instances et lui fit don de sa copie : « Elle ne passa, ajoute-t-il, qu'une nuit sous mon toit! » Mais il conservait l'original[1], qu'il fit recopier.

Après son retour en France, le Prélat écrivit à Maître Raymond pour lui raconter les fruits de vertu et de vérité que la doctrine de Catherine produisait dans son pays. A Rome, le Maître général raconta la chose à son entourage. La nouvelle en parvint aux oreilles de ser Cristoforo qui se réjouit grandement d'avoir pu contribuer pour sa part à l'honneur de Dieu et à la gloire de la séraphique Mère par le salut des âmes.

C'est tout le succès que souhaiterait d'obtenir cette nouvelle traduction française, en faisant mieux connaître quelle lumière de pensée et quelle puissance de vie cet enseignement nous révèle. En conclusion du colloque divin, le Père éternel adjure « sa fille très douce et très aimée, d'exploiter ce trésor dont il vient de l'enrichir et de n'en laisser rien perdre. C'est une science de vérité fondée sur la roche vive le doux Christ Jésus ». Cette recommandation n'est pas seulement pour Catherine. Si c'est à elle que cette doctrine fut manifestée par une grâce de l'Esprit-Saint, c'est pour toutes les

1. E nientemeno noi n'avavamo lo Exemplo... E pure volendo averne uno de detti Libri, per utilità del Prossimo, ne fo scrivare un altro a colui medesimo, che scrisse quello di prima, cioè a uno Prete, chè a nome Ser Stefano di Gio. d'Asciano ; sta a Siena presso a S. Vilio.-V. Gigli, *Dialogo* préface, p. v.

âmes qu'elle a été dictée et écrite par une dispensation si merveilleuse de la divine Sagesse. Aussi la sainte en remerciant la Trinité éternelle d'avoir daigné condescendre à sa nécessité personnelle, fait-elle appel aussi à toutes les intelligences qui voudront regarder dans ce Miroir de Vie. A côté des mystères de la malice humaine elles y découvriront l'abîme insondable de la Miséricorde de Dieu.

F. I. HURTAUD,

MAITRE EN S. THÉOLOGIE.

En la Fête du CORPS et du SANG

de N.-S. Jésus-Christ, le 22 mai 1913.



Au nom de Jésus-Christ crucifié, et de la douce Marie et du glorieux patriarche Dominique.

LE LIVRE DE LA MISÉRICORDE[1]

DOCTRINE DIVINE

EXPOSÉE EN LANGUE VULGAIRE
PAR LA SÉRAPHIQUE VIERGE SAINTE CATHERINE DE SIENNE
ET DICTÉE A SON SECRÉTAIRE,
PENDANT QU'ELLE ÉTAIT RAVIE HORS D'ELLE-MÊME
DANS UNE EXTASE DE L'ESPRIT

Dans ce traité, on voit Dieu le Père conversant avec la Vierge Catherine, en forme de dialogue, c'est-à-dire à la façon de deux personnes qui parlent ensemble.

On y trouve contenus des secrets divins très profonds et très suaves.

1. Le titre donné par Gigli est : *Traité de la Divine Providence*, composé en langue vulgaire. Ce titre est trop restreint si l'on songe que l'ouvrage contient un traité spécial de la Divine Providence qui n'en forme qu'une minime partie.

PRÉLUDE
(1)

Comment une âme, ravie hors d'elle-même par le désir de l'honneur de Dieu et du salut du prochain, s'applique à l'humble oraison. Puis, après avoir vu l'union de l'âme avec Dieu par la charité, elle adresse à Dieu quatre demandes.

En s'élevant au-dessus d'elle-même, une âme tourmentée d'un très grand désir de l'honneur de Dieu et du salut des âmes, en arrive à s'exercer pendant quelque temps dans la pratique des vertus ordinaires et s'enferme dans la cellule de la connaissance d'elle-même, pour mieux comprendre la bonté de Dieu envers elle. Car l'amour suit la connaissance et, en aimant, l'âme cherche à suivre la vérité et à se revêtir de la vérité.

Rien ne fait mieux goûter à la créature cette vérité, rien ne lui procure tant de lumière que l'oraison humble, continue, fondée sur la connaissance de soi-même et de Dieu. L'oraison ainsi comprise et pratiquée unit l'âme avec Dieu. En suivant les traces du Christ crucifié, par désir, par affection, par union d'amour, elle devient un autre lui-même. N'est-pas ce que le Christ a voulu nous

apprendre quand il nous dit : *A qui m'aimera et gardera ma Parole, je me manifesterai moi-même à lui : il sera une même chose avec moi et moi avec lui* [1]. Nous trouvons en maints endroits des paroles semblables. Puisque le Christ est Vérité, elles nous font bien voir que, par l'amour, l'âme devient une même chose avec lui.

Pour le montrer plus clairement, je me souviens d'avoir appris d'une servante de Dieu que, dans un grand ravissement de l'esprit qu'elle eut dans son oraison, Dieu, déchirant les voiles, lui avait fait contempler l'amour qu'il a pour ses serviteurs. Il lui disait entre autres choses : « Ouvre l'œil de ton intelligence et regarde en moi ; tu y verras la dignité et la beauté de ma créature raisonnable. Outre la beauté que j'ai donnée à l'âme en la créant à mon image et ressemblance, contemple ceux qui sont revêtus de la robe nuptiale, c'est-à-dire de la charité, ornée de la multitude des vertus. Ceux-là, ne font qu'un avec moi par l'amour. C'est pourquoi je te dis : Si tu me demandais qui sont ceux-là, je te répondrais comme le doux Verbe d'amour : Ils sont un autre moi-même, car ils ont dépouillé et perdu leur volonté propre, et ils ont revêtu la mienne, ils se sont unis et conformés à la mienne.

Il est donc bien vrai que l'âme s'unit à Dieu par sentiment d'amour.

Aussi, voulant plus virilement connaître et suivre la vérité et considérant d'abord que l'homme ne

1. Jean, XIV, 21.

peut être vraiment utile à son prochain, par son enseignement, par son exemple, par sa prière, s'il n'est d'abord utile à soi-même, s'il ne cherche à posséder et à acquérir la vertu pour soi-même, cette âme, élevant son désir, adressait au Père souverain et éternel quatre demandes :

LA PREMIÈRE pour elle-même;

LA SECONDE pour la réformation de la sainte Église;

LA TROISIÈME pour le monde entier, et particulièrement pour la paix des chrétiens, qui avec tant d'irrévérence et d'injustice sont en révolte contre la sainte Église.

DANS LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE, elle priait la divine Providence de pourvoir aux besoins généraux du monde et à un cas particulier qui était survenu[1].

1. L'Ordre des réponses faites par la Miséricorde ne suit pas exactement l'ordre de ces demandes. La deuxième réponse est faite à la troisième demande. La troisième réponse est relative à la deuxième demande.

Dans le Résumé de tout le Dialogue (ch. 166), le Père éternel rétablit l'Ordre des demandes suivant l'ordre des réponses.

1re RÉPONSE

MISÉRICORDE A CATHERINE

DON DE LA DISCRÉTION OU DU DISCERNEMENT SPIRITUEL

CHAPITRE I
(2)

Comment s'accroît le désir de cette âme, quand Dieu lui découvre la détresse du monde.

Grand était ce désir et continuel. Mais il s'accrut bien davantage, quand la Vérité première lui eut fait voir la misère du monde, et dans quel péril il se trouvait par ses offenses contre Dieu. Elle avait aussi reçu du Père de son âme une lettre où il lui découvrait la peine et la douleur intolérable que lui causait l'outrage à la majesté divine, la perte des âmes et la persécution de la sainte Église. Tout cela attisait le feu du saint désir. A la douleur qu'elle ressentait de l'injure faite à la Divinité se joignait chez elle l'allégresse d'une vive confiance qui lui faisait espérer que Dieu pourvoirait à tant de maux. Et parce que, dans la sainte communion, l'âme plus doucement resserre les liens entre elle et Dieu et connaît mieux sa vérité, — puisque alors l'âme est en Dieu et Dieu dans l'âme, comme le poisson

est dans la mer et la mer dans le poisson — elle souhaita ardemment d'arriver au matin pour assister à la messe. Ce jour-là était le jour de Marie.

Le matin venu, à l'heure de la messe, elle se rendit à sa place, toute angoissée de désir, pénétrée de la connaissance d'elle-même, rougissant de son imperfection, s'estimant la cause de tout le mal qui se faisait dans le monde entier, concevant avec un sentiment de sainte justice la haine et le mépris d'elle-même. Par cette connaissance, par cette haine, par cette justice elle purifiait les souillures qui lui paraissaient être dans son âme, par sa faute. « O Père éternel, disait-elle, contre moi, j'en appelle moi-même à vous! Punissez-moi des offenses en ce temps qui passe. Et puisque je suis cause par mes péchés des peines que doit porter mon prochain, je vous demande en grâce de le punir sur moi. »

———

CHAPITRE II
(3)

Comme les œuvres finies sont insuffisantes pour expier et pour mériter, sans le sentiment intérieur et continuel de la charité.

C'est alors que l'éternelle Vérité éleva et emporta vers elle plus fortement encore le désir de cette âme.

Dans l'ancienne alliance, quand on offrait un sacrifice à Dieu, le feu descendait du ciel et consumait pour lui le sacrifice qu'avait agréé le Très-Haut. Ainsi faisait à cette âme la douce Vérité, Elle envoyait le feu de la clémence de l'Esprit-Saint et il dévorait le sacrifice de désir, qu'elle faisait d'elle-même. Dieu lui disait : « Ne sais-tu pas, ma fille, que toutes les peines que l'âme supporte ou peut supporter en cette vie ne suffisent pas à punir même la plus petite faute. L'offense qui m'est faite à moi, le Bien infini, appelle une satisfaction infinie. C'est pourquoi je veux que tu saches que toutes les peines de cette vie ne sont pas une punition, mais une correction : elles sont faites pour châtier le fils, quand il s'oublie. Mais c'est avec le désir de l'âme que l'on expie, c'est par la vraie contrition c'est par le regret du péché que l'on satisfait à la faute et à la peine. Une souffrance finie est impuissante, il faut le désir infini.

« Infini je suis, et je veux un amour infini, une douleur infinie. Cette douleur infinie je la réclame de la créature, et pour ses propres offenses personnelles commises contre moi son Créateur, et pour celles qu'elle voit commettre par le prochain. Ceux-là seuls ont un désir infini, qui sont unis à moi par affection d'amour. C'est à ce titre qu'ils s'affligent lorsqu'ils m'offensent ou qu'ils me voient offensé. Toutes leurs peines, soit spirituelles, soit corporelles, de quelque côté qu'elles viennent, reçoivent ainsi un mérite infini et satisfont à la faute à qui est due une peine infinie, bien qu'elles soient des œuvres finies, faites dans un temps fini. La vertu du désir a agi en elles. Elles ont été supportées, avec désir et contrition et déplaisir infinis de la faute. De là leur prix. C'est ce que nous montre Paul quand il dit : *Quand je parlerais la langue des anges, quand je connaîtrais les choses à venir, quand je donnerais mes biens aux pauvres, quand je livrerais mon corps au bûcher, si je n'ai pas la charité, tout le reste n'est rien*[1]. Ces paroles du glorieux apôtre font bien voir que les œuvres finies ne sont suffisantes ni pour expier ni pour mériter sans le condiment de la charité.

1. I Cor. XIII, 1-3.

CHAPITRE III

(1)

Comment le désir, comment la contrition du cœur satisfont à la faute et à la peine, en soi et dans les autres; et comment quelquefois ils satisfont à la faute et non à la peine.

Je t'ai montré, fille très chère, comment la faute n'est expiée, en ce temps fini, par aucune peine, endurée seulement à titre de peine. Je t'ai dit qu'elle s'expie par la peine supportée avec désir, amour et contrition du cœur, non à raison même de la peine, mais en raison du désir de l'âme. Le désir — comme d'ailleurs toute vertu — n'a de valeur, n'a en soi de vie, que par le Christ crucifié, mon Fils unique, pour autant que l'âme a puisé en lui l'amour, et modèle sa vertu sur la sienne, en suivant ses traces. C'est de là et de rien d'autre, que les peines tirent leur valeur. Ainsi peuvent-elles satisfaire à la faute, par le doux et profond amour acquis dans l'aimable connaissance de ma bonté, et par l'amertume et contrition du cœur qui procède de la connaissance de soi-même et de ses fautes. Cette connaissance engendre ce regret du péché et cette haine de la sensualité qui font que l'âme s'estime digne des châtiments et indigne de toute consolation, ainsi que le disait la douce Vérité.

C'est, tu le vois, la contrition du cœur jointe

à l'amour de la véritable patience et à une sincère humilité, qui fait que l'âme se considère comme ayant mérité toutes les peines, sans aucun droit à la récompense, et l'amène ainsi par humilité à satisfaire avec patience comme il a été dit.

Tu me demandes de t'envoyer des peines afin que j'en tire satisfaction pour les offenses qui me sont faites par mes créateurs, et aussi de t'accorder la volonté de me connaître et de m'aimer, moi la Vérité souveraine. Si tu veux parvenir à la connaissance parfaite, si tu veux me goûter, moi la Vérité éternelle, voici la voie : Ne sors jamais de la connaissance de toi-même et demeure abaissée dans la vallée de l'humilité. Tu me connais moi-même en toi, et de cette connaissance tu tireras tout le nécessaire.

Aucune vertu, ma fille, ne peut avoir la vie en soi, sinon par la charité, et par l'humilité qui est la mère nourricière de la charité. La connaissance de toi-même t'inspirera l'humilité, en te découvrant que par toi-même tu n'es pas, et que l'être tu le tiens de moi qui t'aimais, toi et les autres, avant que vous ne fussiez. C'est cet amour ineffable que j'eus pour vous qui, voulant vous créer à nouveau en grâce, me fit vous laver et régénérer dans le sang de mon Fils unique, répandu avec un si grand feu d'amour. C'est ce sang qui enseigne la Vérité à celui qui a dissipé la nuée de l'amour-propre par la connaissance de soi-même. Point d'autre moyen de la connaître.

L'âme s'embrase dans cette connaissance de moi-même d'un amour ineffable. Cet amour la tient

en peine continuelle; non pas une peine afflictive, qui abat ou dessèche l'âme, mais qui plutôt la nourrit. Elle a connu ma Vérité et en même temps sa propre faute, son ingratitude comme aussi l'aveuglement du prochain, et elle en éprouve une douleur intolérable. Si elle souffre, c'est qu'elle m'aime; si elle ne m'aimait pas, elle ne souffrirait pas. Dès que toi et mes autres serviteurs aurez ainsi connu ma Vérité, vous serez disposés à endurer jusqu'à la mort toutes les tribulations, injures, opprobres, en paroles et en actions, pour la gloire et l'honneur de mon nom. C'est ainsi que tu recevras et porteras les peines.

Toi donc et mes autres serviteurs, souffrez avec une véritable patience, avec la douleur de la faute et avec l'amour des vertus, pour la gloire et l'honneur de mon nom. Si vous faites ainsi, j'en tirerai satisfaction pour tes fautes et celles de mes autres serviteurs; les peines que vous supporterez seront suffisantes en vertu de la charité pour expier et mériter pour vous et pour les autres. Pour vous, vous en recevrez un fruit de vie; les taches de vos ignorances seront effacées, et je ne me souviendrai plus que vous m'ayez jamais offensé. Pour les autres, j'aurai égard à votre charité et à votre amour et je leur distribuerai mes dons suivant la disposition qu'ils apporteront à les recevoir. A ceux, en particulier, qui se prépareront avec humilité et respect à recevoir les enseignements de mes serviteurs, je remettrai la faute et la peine, parce qu'ils seront amenés par ces sentiments à cette véritable

connaissance et à la contrition de leurs péchés. Ainsi, par le moyen de l'oraison et du désir de mes serviteurs, ils recevront, s'ils sont humbles, un fruit de grâce, et plus ou moins abondant, suivant que leur volonté sera disposée à tirer profit de la grâce qui leur est offerte. Oui, par vos désirs ils recevront le pardon, à moins que cependant, si grande soit leur obstination qu'ils veuillent être rejetés par moi, à cause de leur désespoir, qui est un outrage au sang qui les a rachetés avec tant de douceur.

Quel fruit reçoivent-ils donc ceux-là? — Quel fruit? c'est que je les attends, arrêté par la prière de mes serviteurs, c'est que je leur donne la lumière, que je réveille en eux le chien de garde de la conscience, que je leur fais respirer l'odeur de la vertu, et sentir la joie que l'on trouve dans la société de mes serviteurs.

Quelquefois je permets que le monde se découvre à eux tel qu'il est, en les laissant éprouver l'inconstance et la mobilité de ses passions; afin qu'après avoir expérimenté le peu de fond qu'il faut faire sur le monde, ils en arrivent à porter plus haut leur désir et à chercher leur patrie de vie éternelle. C'est par ces moyens et mille autres que je les ramène. L'œil ne saurait voir, la langue raconter, ni le cœur imaginer quels sont les voies et moyens que j'emploie, uniquement par amour, pour leur faire recouvrer la grâce, afin que ma vérité soit accomplie en eux. C'est la charité inestimable qui m'a fait les créer, qui me pousse à en agir ainsi avec eux ; mais c'est aussi l'amour et le désir, et la

douleur de mes serviteurs. Loin d'être insensible à leurs larmes, à leurs sueurs, à leur humble prière, je les ai pour agréables. N'est-ce pas moi qui leur fais aimer le bien des âmes et leur inspire la douleur de leur perte.

Je n'en arrive pas d'ordinaire, avec ceux-là, à leur faire remise de la peine, mais seulement de la faute, car pour ce qui est d'eux, ils ne sont pas disposés généralement à répondre par un amour parfait à mon amour et à celui de mes serviteurs. La douleur qu'ils éprouvent de la faute commise n'est pas accompagnée de regret et de repentir parfaits : elle procède d'un amour imparfait, d'une contrition imparfaite. C'est pour cela qu'ils n'obtiennent pas comme les autres remise de la peine, mais bien de la faute. De part et d'autre, en effet, c'est-à-dire de qui donne et de qui reçoit, il faut réciprocité de dispositions. Étant imparfaits, ils reçoivent imparfaitement la perfection des désirs de ceux qui, avec leur souffrance, m'offrent leurs prières pour eux : mais qu'ils obtiennent rémission et pardon, comme je te l'ai dit, c'est la vérité. Comme je te l'ai exposé et comme je te l'ai dit plus haut, par la lumière de la conscience et autres moyens, il est satisfait à la faute ; car, en commençant à se reconnaître, ils vomissent la pourriture de leurs péchés, et reçoivent ainsi le don de la grâce.

Tels sont ceux qui demeurent dans la charité commune. S'ils ont accepté comme correction les contrariétés qu'ils ont eues, et s'ils n'ont point opposé de résistance à la clémence de l'Esprit-

Saint, en sortant du péché ils reçoivent la vie de la grâce. Mais si, comme des ignorants, ils me méconnaissent, s'ils sont ingrats envers moi comme à l'égard des fatigues endurées pour eux par mes serviteurs, tous les dons de ma miséricorde tournent contre eux en ruine et damnation. Cette conséquence n'est imputable ni à un défaut de la miséricorde, ni à celui qui implorait la miséricorde pour l'ingrat, mais seulement à la malice et à la dureté de celui qui, par la main de son libre arbitre, a ainsi fermé son cœur comme avec une pierre de diamant qui, si elle n'est pas attendrie par le sang, ne peut être entamée par rien d'autre. Encore je te le dis, nonobstant sa dureté, pendant qu'il en a le temps, il peut se servir de son libre arbitre pour implorer le sang de mon Fils; que de cette même main, il l'applique sur la dureté de son cœur, pour la briser, et il recevra le fruit du sang qui a été versé pour lui. Mais, s'il remet sans cesse et laisse passer le temps, il n'y a plus pour lui aucun remède, parce qu'il ne m'a pas rapporté le trésor que je lui avais confié, quand je lui donnai la mémoire pour se souvenir de mes bienfaits, l'intelligence pour voir et connaître la vérité et cette puissance d'affection pour m'aimer, Moi la Vérité éternelle. Voilà le don que je vous ai fait et qui doit faire retour à Moi le Père. S'il l'a vendu et engagé au démon, c'est au démon à lui donner en échange ce qu'il a acheté pour cette vie.

Il lui remplit donc la mémoire de pensées voluptueuses et de souvenirs deshonnêtes, d'orgueil, d'ava-

rice, d'amour-propre, de haine et d'aversion pour le prochain, jusqu'à se faire le persécuteur de ceux qui me servent. Au sein de ces misères, la volonté désordonnée obscurcit l'intelligence, et il encourt enfin par ses infamies la peine éternelle, pour n'avoir pas expié ses fautes par le repentir et la haine du péché.

Ainsi tu as compris comment la souffrance expie la faute, en vertu de la parfaite contrition du cœur, non à raison de la peine elle-même qui est finie. Non seulement elle satisfait pour la faute, mais aussi pour la peine qui en est la suite, chez ceux dont la contrition est parfaite, comme je te l'ai dit; elle satisfait pour la faute, chez tous ceux qui, purifiés du péché mortel, reçoivent la grâce; mais s'ils n'ont pas une contrition et un amour suffisants pour satisfaire à la peine, ils vont souffrir dans le Purgatoire où s'achève leur purification.

Tu vois donc que le désir de l'âme uni à moi qui suis le *Bien infini*, satisfait peu ou beaucoup suivant le degré du parfait amour de celui qui m'offre sa prière et aussi suivant le désir de celui qui reçoit. L'intensité du désir en celui qui me donne et en celui qui reçoit, voilà la mesure sur laquelle ma Bonté règle ses dons. Qu'ainsi donc croisse en toi le feu de ton désir, et ne laisse pas passer un instant sans crier vers moi d'une voix humble, en m'offrant pour le prochain d'incessantes prières. Je te le dis pour toi et pour le père de ton âme que moi-même je t'ai donné sur terre, agissez virilement et soyez morts à toute sensualité propre.

CHAPITRE IV
(5)

Combien est agréable à Dieu le désir de vouloir souffrir pour lui.

Il m'est bien agréable, fille très chère, le désir de vouloir endurer toutes peines et fatigues jusqu'à la mort pour le salut des âmes. Plus on souffre, plus on prouve que l'on m'aime ; en m'aimant l'on connaît davantage ma Vérité, et plus on la connaît, plus l'on éprouve de tristesse et d'intolérable douleur de me voir offensé. Tu me demandais à souffrir et de punir sur toi les fautes des autres, sans remarquer que c'est l'amour, la lumière, la connaissance de la vérité que tu me demandais ainsi. Je te l'ai dit, plus est grand l'amour, plus est profonde la douleur et plus cuisante la peine : la douleur s'accroît en proportion de l'amour. Je vous dis donc : Demandez et il vous sera donné, car je ne refuserai jamais à qui me demandera en vérité. Ne l'oublie pas, l'amour de la divine charité est tellement uni dans l'âme à la patience parfaite, que l'une ne peut disparaître sans que l'autre s'évanouisse. Aussi l'âme qui veut m'aimer doit-elle vouloir du même coup endurer pour moi toutes les peines qu'il me plaira de lui envoyer, quelle qu'en

soit la nature, ou la gravité. La patience ne se prouve que dans les peines, et la patience, comme il a été dit, est inséparable de la charité.

Comportez-vous donc virilement. Il n'est point d'autre moyen pour vous d'être et de prouver que vous êtes les époux de ma Vérité et mes enfants fidèles, comme aussi que vous avez le goût de ma gloire et du salut des âmes.

CHAPITRE V
(6)

Comment toute vertu et tout défaut s'exercent à l'égard du prochain.

Je veux que tu saches qu'il n'est point de vertu et pareillement point de défaut qui ne s'exercent par le moyen du prochain. Qui demeure dans l'inimitié vis-à-vis de moi, cause un dommage au prochain et à lui-même qui est son principal prochain. Et il lui fait tort soit en général, soit en particulier. En général, parce que vous êtes tenus d'aimer votre prochain comme vous-mêmes, et cet amour vous fait un devoir de l'assister par la prière, par la parole, par le conseil et de lui procurer tous les secours spirituels ou temporels suivant la mesure de ses besoins. Et si vous ne le pouvez faire réellement, parce que vous n'en avez pas le moyen, tout au moins, devez-vous en avoir le désir.

Mais si l'on ne m'aime pas, l'on n'aime pas non plus le prochain. Ne l'aimant pas, on ne le secourt pas et du même coup l'on se fait tort à soi-même. On se prive de ma grâce, en même temps que l'on frustre le prochain, en ne lui donnant pas les prières et les pieux désirs que l'on doit m'offrir pour lui. Toute assistance prêtée au prochain doit

procéder de la dilection que l'on a pour lui pour l'amour de moi.

Pareillement peut-on dire qu'il n'est point de vice qui n'atteigne le prochain; car si l'on ne m'aime pas, l'on ne saurait être dans la charité qu'on lui doit. Tous les maux proviennent de ce que l'âme est privée de la charité envers moi et envers le prochain. Ne pouvant plus faire le bien, il s'ensuit que l'on fait le mal. Et contre qui fait-on ainsi le mal? Contre soi-même d'abord et puis contre le prochain. Ce n'est pas à moi que l'on fait du tort, car le mal ne saurait m'atteindre, sinon en tant que je considère comme fait à moi-même ce qui est fait au prochain.

L'on se fait tort à soi-même, par la faute qui fait perdre la grâce, et il n'est pas de mal plus grand que celui-là. On fait tort au prochain en ne lui donnant point ce qu'on lui doit de dilection et d'amour, comme aussi l'assistance à laquelle il a droit en vertu de cet amour même, par la prière et le saint désir, qu'on m'offre pour lui.

C'est là le service général auquel on est tenu envers toute créature douée de raison. Mais il est un secours particulier que vous devez à ceux qui sont plus près de vous et qui vivent sous vos yeux. Dans ces conditions, vous êtes tenus de vous entr'aider les uns les autres, par la parole, par la doctrine, par l'exemple des bonnes œuvres, dans toutes les circonstances où vous voyez le prochain en détresse, conseillant avec désintéressement, comme s'il s'agissait de vous-même, et sans

aucune passion d'amour-propre. Celui qui n'a pas l'amour du prochain n'en usera pas ainsi envers lui, mais en s'abstenant, il lui porte préjudice d'autant.

Non seulement il lèse le prochain en le frustrant du bien qu'il pourrait lui faire, il lui cause encore un dommage et un mal continuels. Voici comment. Le péché est ou intérieur ou extérieur, en pensée ou en action. Le péché de pensée est commis, dès que l'homme a conçu de la complaisance pour la faute et de l'aversion pour la vertu, dès qu'il s'est abandonné à l'amour-propre sensuel qui lui fait perdre l'amour de charité qu'il doit avoir pour moi et pour son prochain[1], comme il a été dit. Cette conception criminelle enfante mille conséquences fâcheuses aux dépens du prochain, suivant les caprices et la perversité de la volonté sensitive. Parfois c'est une cruauté qu'elle produit, soit en particulier, soit en général. N'est-ce pas une cruauté du pécheur envers tout le monde que de savoir lui ou les autres créatures en danger de mort et de damnation, par la privation de la grâce, et d'être assez insensible pour ne pas secourir les autres ou lui-même par l'amour de la vertu et la haine du vice?

Mais sa cruauté s'étend plus loin par ses propres œuvres. Il ne se contente pas de ne pas donner l'exemple de la vertu; sa malice le porte

1. N'oublions pas que dans la doctrine de Catherine, chacun est à soi-même *son principal prochain*.

encore à faire office de démon, en prenant plaisir à détourner les créatures de la vertu pour les entraîner au vice. Quelle cruauté envers une âme, que de se faire l'instrument qui lui ôte la vie et lui donne la mort !

Il use aussi de cruauté envers le corps par cupidité. Non seulement il ne vient pas au secours de son prochain, mais il le dépouille, il vole le bien des pauvres, tantôt par voie d'autorité, tantôt par ruse et par fraude, en faisant acheter le bien du prochain, et souvent sa propre vie. O cruauté misérable, pour laquelle je serai sans miséricorde, si elle-même ne se convertit en compassion et bienveillance pour le prochain !

Parfois cette même cruauté s'échappe en paroles injurieuses, souvent suivies d'homicide. Parfois elle corrompt par l'impudicité la personne du prochain et le réduit à l'état d'animal immonde. Et ce n'est pas un ou deux seulement qui sont pervertis, mais quiconque approche ce corrupteur, quiconque a commerce avec lui en demeure infecté.

Qui donc aussi est atteint par les effets de la superbe, sinon le prochain, uniquement le prochain? Par besoin de se faire valoir, l'orgueilleux méprise les autres, il s'estime au-dessus d'eux, et par là même il leur fait injure. S'il détient le pouvoir, il n'est point d'injustices ou de duretés qu'il ne se permette, jusqu'à faire trafic de la chair des hommes.

O très chère fille, afflige-toi de l'offense qui m'est faite et pleure sur ces morts, afin que la prière

triomphe de leur mort. Tu vois maintenant que toujours et d'où qu'ils viennent, tous les péchés sont dirigés contre le prochain, ou se commettent à l'égard du prochain. En dehors de là il n'y aurait jamais aucun péché, ni secret, ni public. Il y a péché secret, quand on n'assiste pas le prochain comme on le doit : le péché est public, quand il engendre les vices, dont je t'ai parlé. Il est donc bien vrai que toute offense qui m'est faite ne peut m'atteindre sans atteindre le prochain.

CHAPITRE VI

(7)

Comment les vertus s'exercent par le moyen du prochain et pourquoi les vertus se trouvent si différentes dans les créatures.

Je t'ai dit comment tous les péchés se commettent par le moyen du prochain, pour les raisons que je t'ai exposées, à savoir que les pécheurs sont privés de l'amour de charité qui donne la vie à toute vertu. Et ainsi l'amour-propre, qui détruit la charité et l'amour du prochain, est le principe et le fondement de tout mal. Tous les scandales, haines, cruautés, désordres de tous genres, proviennent de cette racine mauvaise. C'est l'amour-propre qui a empoisonné le monde entier et rendu malade le corps mystique de la sainte Église et tout le corps de la Religion chrétienne.

C'est pourquoi je t'ai dit que toutes les vertus avaient pour commun objet le prochain, et telle est bien la vérité. La charité, t'ai-je dit, donne vie à toutes les vertus, parce qu'aucune vertu ne peut être sans la charité ; la vertu ne s'acquiert que par le pur amour que l'on a pour moi.

En effet, dès que l'âme s'est connue elle-même, comme nous disions plus haut, elle a trouvé l'hu-

milité et la haine de sa propre passion sensuelle, en constatant cette loi perverse imprimée dans ses membres et qui toujours est en révolte contre l'Esprit. Elle se dresse alors avec haine et aversion contre la sensualité ; elle met son zèle à la soumettre à la raison. De plus, elle a éprouvé en elle-même la grandeur de ma bonté par tous les dons qu'elle a reçus de moi : tous ces bienfaits qu'elle trouve en elle, cette connaissance qu'elle a acquise de soi-même, son humilité m'en fait honneur, sachant bien que c'est ma grâce qui l'a retirée des ténèbres et ramenée à la lumière de la vraie science. Ma bonté une fois reconnue, elle l'aime sans intermédiaire et elle l'aime par intermédiaire : elle l'aime sans intermédiaire tiré d'elle-même ou de sa propre utilité, mais elle l'aime par le moyen de la vertu qu'elle a conçue par amour pour moi, parce qu'elle voit qu'elle ne saurait m'être agréable sans concevoir la haine du péché et l'amour des vertus. Dès qu'elle a conçu la vertu par affection d'amour, la vertu produit des fruits au bénéfice du prochain : autrement, il ne serait pas vrai qu'elle l'eût conçue en elle-même ; mais, comme elle m'aime en vérité, en vérité aussi elle fait bénéficier le prochain de cet amour. Et il n'en peut être autrement, puisque l'amour que l'on a pour moi et pour le prochain est une seule et même chose : autant l'âme m'aime, autant aime-t-elle son prochain, car c'est de moi-même que vient l'amour qu'elle a pour lui.

Tel est le moyen que je vous ai imposé, pour

que vous exerciez et expérimentiez la vertu qui est en vous. Ne pouvant tirer profit moi-même de vos services, c'est en faveur du prochain que vous les devez employer. Ce sera la preuve que vous me possédez dans vos âmes par la grâce, si vous le faites bénéficier de nombreuses et saintes oraisons, avec un doux et amoureux désir de mon honneur et du salut des âmes. L'âme amoureuse de ma Vérité ne cesse jamais de se rendre utile à tout le monde, tant en général qu'en particulier, peu ou beaucoup, selon la disposition de celui qui reçoit et selon l'ardent désir de celui qui donne, ainsi que je l'ai expliqué plus haut quand j'ai déclaré que la peine toute seule, séparée du désir, était insuffisante à expier la faute.

Après que l'âme a éprouvé pour elle-même les bienheureux effets de cet amour d'union qui l'attache à moi et par lequel elle s'aime elle-même en moi, elle étend son affection au salut du monde entier, en subvenant à ses nécessités : après s'être fait du bien à elle-même à concevoir la vertu d'où elle a tiré la vie de la grâce, elle applique désormais son zèle et son attention aux besoins du prochain en particulier.

Et donc, après avoir témoigné en général à toute créature douée de raison l'affection de charité, comme il a été dit, elle vient en aide à ceux qui sont près d'elle, suivant les grâces diverses que je lui ai départies pour le service d'autrui. Celui-ci sert le prochain par la doctrine, c'est-à-dire par la parole, prodiguant ses conseils sans regarder à ses

propres intérêts. Celui-là le soutient par l'exemple de sa vie, ce que tous doivent faire, car chacun est tenu d'édifier le prochain par une vie sainte et honnête. Telles sont les vertus — et bien d'autres encore qui ne se peuvent raconter — qu'engendre l'amour du prochain. Il est entre elles des différences, et je ne les donne pas toutes également à chacun. J'en donne une à celui-ci, une autre à celui-là ; mais il n'en est pas moins vrai que l'on ne saurait en avoir une sans posséder toutes les autres, car toutes les vertus sont liées ensemble.

Il en est plusieurs que je distribue de telle manière, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, qu'elles apparaissent comme étant la vertu capitale en regard des autres. A l'un, c'est la charité ; à l'autre, la justice ; à celui-ci, l'humilité ; à celui-là, une foi vive ; à quelques-uns la prudence, ou la tempérance, ou la patience ; à certains, la force.

Ces vertus et bien d'autres je les dépose dans l'âme à des degrés divers chez beaucoup de créatures. Bien que parmi ces vertus, il n'y en ait qu'une qui, par son objet, soit principale vis-à-vis des autres, il arrive cependant que l'âme ait plus d'occasions dans la vie d'exercer l'une que l'autre, et celle qu'elle développe ainsi, prend de ce chef une importance capitale. Il en résulte que cette vertu tire à soi toutes les autres, lesquelles, ainsi qu'il a été dit, sont toutes liées ensemble par l'amour de charité.

Il en est ainsi de plusieurs dons et grâces de vertu, ou d'autres qualités spirituelles et temporelles.

Quant aux biens temporels, pour les choses nécessaires à la vie humaine, je les ai distribués avec la plus grande inégalité, et je n'ai pas voulu que chacun possédât tout ce qui lui était nécessaire pour que les hommes aient ainsi l'occasion, par nécessité, de pratiquer la charité les uns envers les autres. Il était en mon pouvoir de doter les hommes de tout ce qui leur était nécessaire pour le corps et pour l'âme ; mais j'ai voulu qu'ils eussent besoin les uns des autres et qu'ils fussent mes ministres pour la distribution des grâces et des libéralités qu'ils ont reçues de moi. Qu'il le veuille ou non, l'homme ne peut ainsi échapper à cette nécessité de pratiquer l'acte de charité ; il est vrai que, s'il n'est pas accompli pour l'amour de moi, cet acte n'a plus aucune valeur surnaturelle.

Tu vois donc que c'est pour leur faire pratiquer la vertu de charité que je les ai faits mes ministres, que je les ai placés en des états différents et des conditions inégales. C'est ce qui vous montre que s'il y a dans ma maison beaucoup de demeures, je n'y veux cependant rien d'autre que l'amour. L'amour qui s'adresse à moi enferme l'amour du prochain, et qui aime le prochain observe toute la loi. Ainsi peut se rendre utile, selon son état, celui qui est engagé dans les liens de cet amour.

CHAPITRE VII
(8)

Comment les vertus s'éprouvent et se fortifient par leurs contraires.

Je t'ai montré comment l'homme se rend utile au prochain, et comment par ce service il manifeste l'amour qu'il a pour moi. Je vais te dire maintenant que c'est par le prochain que l'homme expérimente qu'il possède en soi-même la vertu de patience, à l'occasion de l'injure qu'il reçoit de lui. C'est l'orgueilleux qui lui fait prendre conscience de sa propre humilité, comme l'incroyant, de sa foi, le désespéré, de son espérance, l'injuste, de sa justice, le cruel, de sa miséricorde, l'irascible, de sa mansuétude et bénignité. Toutes les vertus s'éprouvent et s'exercent par le prochain comme aussi c'est par lui que les pervers font voir toute leur malice. L'humilité, note-le bien, est éprouvée par l'orgueil, parce que l'humilité triomphe de l'orgueil. Il n'est pas au pouvoir du superbe de causer du dommage à celui qui est humble pas plus que l'infidélité du méchant qui ne m'aime pas, qui n'espère pas en moi, ne se communique à celui qui m'est fidèle : elle n'entame pas la foi, ni l'espérance de celui qui l'a conçue en soi, pour l'amour de moi ; elle la fortifie même et l'éprouve par la dilection d'amour qu'il témoigne au

prochain. Quand il voit l'infidèle, sans espérance en moi, — car celui qui ne m'aime pas ne peut avoir foi ni confiance en moi, il ne croit et n'espère qu'en sa propre sensualité qui lui prend tout son amour — mon serviteur fidèle ne laisse pas cependant de l'aimer fidèlement et avec l'espérance de chercher en moi son salut. Ainsi donc l'infidélité des uns et leur manque d'espérance servent à manifester la foi du croyant.

En ces occasions et d'autres encore où la vertu de foi a besoin de s'affirmer, le croyant en fournit la preuve pour lui-même et à l'égard du prochain. Non seulement la justice n'est pas amoindrie par les injustices d'autrui, mais aussi les injustices reçues démontrent que le juste se maintient dans la justice par la vertu de patience, de même que les emportements de la colère qui assaillent la bénignité et la mansuétude manifestent pareillement que ces vertus sont accompagnées de la douce patience; à leur tour l'envie, l'aversion, la haine mettent en évidence la dilection de la charité, le désir et la faim du salut des âmes.

Non seulement la vertu s'affermit en ceux qui rendent le bien pour le mal, mais, je te le dis, souventes fois l'épreuve fait d'eux des charbons ardents, tout brûlants du feu de la charité, dont la flamme consume la haine et les ressentiments jusque dans le cœur et l'esprit du méchant irrité, transformant ainsi l'inimitié en bienveillance. Telle est l'efficacité de la charité et de la parfaite patience en celui qui est en butte à la colère du méchant et

subit sans se plaindre ses assauts. Si tu considères la vertu de force et de persévérance, elle se prouve par le long support des affronts et des médisances des hommes, qui souvent, tantôt par la violence, tantôt par la flatterie cherchent à détourner de la voie et de la doctrine de la Vérité. Elle demeure inébranlable et résiste à toute adversité, si vraiment la vertu de force a été conçue intérieurement; c'est alors qu'elle se prouve dans ses rapports avec le prochain, comme il a été dit. Si, au moment où elle est aux prises avec les nombreuses contrariétés, elle ne faisait pas bonne contenance, ce ne serait pas une vertu fondée sur la Vérité.

CHAPITRE VIII
(9)

Comment l'on ne doit pas affectionner principalement les pénitences extérieures, mais la vertu, et comment la discrétion est vivifiée par l'humilité et rend à chacun ce qui lui est dû.

Voilà les œuvres saintes et douces que je demande à mes serviteurs, à savoir les vertus intérieures de l'âme, éprouvées de la manière que je t'ai dite. Ce qu'il me faut, ce n'est pas seulement des œuvres corporelles, des actes extérieurs, des pénitences multiples et variées, qui ne sont que l'instrument de la Vertu : car si ces actes extérieurs étaient séparés de la vertu, ils me seraient peu agréables. Si, par exemple, l'âme accomplissait ces pénitences sans discernement, en s'attachant principalement à la pénitence elle-même, il y aurait là un obstacle à sa perfection. C'est a l'amour qu'elle doit s'affectionner, avec une sainte haine d'elle-même, accompagnée d'humilité vraie et de parfaite patience, ainsi qu'aux autres vertus intérieures, avec faim et désir de mon honneur et du salut des âmes. Ces vertus-là démontrent que la volonté sensuelle est morte ou meurt continuellement sous les coups de l'amour vertueux. C'est avec cette discrétion qu'il faut pratiquer la péni-

tence, aimer la vertu plus que la pénitence, considérer celle-ci seulement comme un moyen d'augmenter la vertu, suivant qu'il en est besoin, et en tenant compte de ses forces. A faire fond sur la pénitence, l'âme entraverait elle-même sa perfection, parce qu'elle ne se comporterait pas avec le discernement que donne la connaissance de soi-même et de ma bonté; elle ne se conformerait pas à ma vérité, elle agirait indiscrètement, en n'aimant pas ce que j'aime par-dessus tout, en ne haïssant pas ce que j'ai le plus en aversion.

La discrétion n'est rien d'autre que la connaissance vraie que l'âme doit avoir de soi-même et de Moi. C'est dans cette connaissance qu'elle prend racine. Elle est un rejeton greffé sur la charité et uni à elle. Il est vrai que ce rejeton en produit plusieurs autres, comme un arbre qui a plusieurs rameaux. Mais ce qui donne vie à l'arbre et aux rameaux c'est la racine, et cette racine doit être plantée dans la terre de l'humilité, qui est la mère nourricière de la charité sur laquelle est greffé ce rejeton ou cet arbre de la discrétion [1]. La discrétion ne serait pas une vertu et ne produirait pas des fruits de vie, si elle n'était plantée dans la vertu d'humilité, parce que l'humilité procède de la connaissance

1. La discrétion suppose la charité; la charité à son tour suppose la vraie connaissance de soi-même et de la bonté de Dieu, qui est l'humilité. C'est dans cette connaissance que s'alimente la charité. C'est donc par l'intermédiaire de la charité que la discrétion a sa racine dans cette connaissance de soi-même et de la bonté divine.

que l'âme a de soi-même. Et je t'ai déjà dit que la racine de la discrétion était une connaissance vraie de soi et de ma bonté, qui porte l'âme naturellement à accorder à chacun ce qui lui est dû.

Et premièrement, elle m'attribue à moi ce qui m'est dû, en rendant honneur et gloire à mon nom, en rapportant à moi les grâces et les dons qu'elle sait avoir reçus de moi : elle rend à elle-même ce qu'elle a conscience d'avoir mérité, en reconnaissant qu'elle n'est pas par elle-même, et que son être elle ne le tient que d'une grâce de moi. Tous les dons qu'elle possède en plus de l'être, c'est à moi pareillement qu'elle les attribue et non à elle-même. Pour ce qui est d'elle, elle confesse s'être montrée ingrate pour tant de bienfaits et n'avoir pas profité du temps et des grâces reçues : aussi s'estime-t-elle digne des châtiments, et est-elle pour elle-même, à cause de ses fautes, un objet de haine et de dégoût.

Voilà les effets de la discrétion fondée sur la connaissance de soi qui est l'humilité vraie. Sans cette humilité, l'âme serait indiscrète. Et l'indiscrétion a sa source dans l'orgueil, comme la discrétion a la sienne dans l'humilité. Aussi, sans discernement, me déroberait-elle comme un larron l'honneur qui m'appartient pour se l'attribuer à elle-même et s'en faire gloire ; ce qui est bien à elle, elle me l'imputerait, se lamentant et murmurant contre les mystérieux desseins que j'ai accomplis en elle et dans mes autres créatures ; elle se scandaliserait de tout, tant de moi que du prochain.

Bien différente est la conduite de ceux qui pos-

sèdent la vertu de discrétion. Après avoir rendu ce qu'ils doivent à moi et à eux-mêmes, comme je l'ai déjà dit, ils rendent ensuite au prochain ce qu'ils lui doivent, principalement en lui donnant l'affection qui procède de la charité, et l'humble et continuelle prière à laquelle tous sont tenus les uns envers les autres. Puis ils s'acquittent de leur dette envers lui par leur doctrine, par l'exemple d'une vie honnête et sainte, par leurs conseils, par les secours dont il a besoin pour faire son salut, comme je t'ai dit plus haut. Dans quelque état que l'homme soit placé, qu'il soit prince, ou prélat, ou sujet, s'il possède cette vertu, tout ce qu'il fait à l'égard du prochain est fait avec discrétion et dans un sentiment de charité, car ces vertus sont liées et comme fondues ensemble et plantées dans la terre de l'humilité, laquelle procède de la connaissance de soi-même

---

CHAPITRE IX
(10)

Allégorie qui montre comment la charité, l'humilité et la discrétion sont unies ensemble, et comment l'âme doit se conformer à cette allégorie.

Sais-tu quel rapport ont entre elles ces trois vertus? Figure-toi un cercle placé sur la terre et au milieu du cercle un arbre portant à son côté un rejeton qui lui est uni. L'arbre tire sa nourriture de la terre enfermée dans la circonférence du cercle; car s'il était hors de terre, l'arbre périrait et ne donnerait aucun fruit jusqu'à ce qu'il fût mis en terre. Maintenant représente-toi que l'âme est un arbre fait pour aimer et qui ne peut vivre que d'amour. Si cette âme n'a pas l'amour divin de la parfaite charité, elle ne produit pas des fruits de vie, mais de mort. Il est donc nécessaire que la racine de cet arbre, c'est-à-dire l'affection de l'âme, se fixe et se nourrisse dans le cercle de la vraie connaissance de soi-même. La connaissance de soi-même est conjointe à moi, qui n'ai ni commencement ni fin, comme le cercle qui est rond et dans lequel tu as beau tourner et retourner, tu ne trouveras jamais où il commence et où il finit, et cependant tu n'en es pas moins en lui. Cette connaissance de toi-même et de Moi est et se trouve sur la terre de la véritable

humilité, laquelle est aussi grande que la largeur du cercle, c'est-à-dire que la connaissance de soi-même pour autant, je le répète, qu'elle s'achève en moi. Sans cela cette connaissance ne serait pas un cercle sans commencement ni fin : elle aurait un commencement, qui est la connaissance de soi, mais elle se perdrait dans le vide, si elle ne se terminait à moi. L'arbre de la Charité se nourrit donc dans l'humilité; cet arbre porte un rejeton latéral qui est la vraie discrétion. La moelle de cet arbre de la charité c'est la patience qui est le signe certain de ma présence dans une âme et de l'union de cette âme avec moi.

Cet arbre, ainsi doucement planté, porte des fleurs embaumées de vertu, aux odeurs multiples et variées. Il produit un fruit d'utilité pour le prochain, suivant le zèle que met celui-ci à recevoir les fruits de mes serviteurs. Vers moi, il fait monter un parfum de gloire et de louange à mon nom; parce que c'est moi qui le créai. C'est ainsi qu'il a sa fin, c'est-à-dire en Moi son Dieu qui suis la vie durable et qui ne peut lui être enlevé, si ce n'est qu'elle le veuille. Tous les fruits quel qu'ils soient que produit cet arbre, sont donc assaisonnés de la discrétion, puisqu'ils sont tous unis ensemble comme il a été dit ci-dessus.

CHAPITRE X
(11)

Comment la pénitence, et les autres exercices corporels doivent servir de moyens pour parvenir à la vertu, mais ne doivent pas être aimés principalement.
De la lumière de la discrétion dans la pratique des diverses œuvres extérieures.

Voilà quels sont les fruits et les œuvres que je désire trouver dans l'âme, voilà qui prouve la vertu dans les occasions où il est nécessaire de la pratiquer.

Je te l'ai dit déjà, si tu t'en souviens bien, il y a quelque temps, quand tu souhaitais de faire grande pénitence pour moi. « Que pourrais-je faire, disais-tu, que pourrais-je endurer pour vous, ô Seigneur? » — Et je te répondis dans ton esprit par ces simples mots : « Je suis Celui qui me complais à peu de paroles et à beaucoup d'œuvres », pour bien faire entendre que celui qui se contente de crier vers moi à son de voix : « Seigneur, je voudrais faire quelque chose pour vous », comme celui qui pour moi veut bien mortifier son corps par de nombreuses pénitences mais sans renoncer à sa volonté propre, a tort de croire qu'il m'est très agréable. Ce que je veux, ce sont les œuvres multiples d'une souffrance virile, effet de la patience et des autres vertus inté-

rieures à l'âme, qui toutes sont actives et opèrent de dignes fruits de grâce. Toute œuvre découlant d'un autre principe que celui-là, je l'estime simple clameur verbale, parce qu'elle n'est rien qu'une chose finie. Et moi qui suis infini, je suis en quête d'œuvres infinies, c'est-à-dire d'un sentiment infini d'amour. Je demande donc que les œuvres de la pénitence et autres exercices corporels soient employés à titre de moyens, et qu'ils n'occupent pas dans l'affection la place principale. Si c'est là ce qu'on aime par-dessus tout, l'on ne m'offre plus que des œuvres finies. Il en sera comme de la parole qui n'est plus rien dès qu'elle est sortie de la bouche, si elle ne procède pas de l'affection intérieure de l'âme. C'est l'âme qui conçoit et engendre la vertu dans la vérité, et c'est par cette vertu intérieure que l'œuvre finie est unie au sentiment de la charité. Dès lors elle aura mon agrément et mes complaisances; car elle n'est plus isolée, elle est accompagnée de la discrétion qui fait que l'âme accomplit ces actes corporels comme moyens et non comme but principal.

On ne doit donc pas mettre sa fin dans la pénitence ou tout autre acte extérieur, qui, je te l'ai déjà dit, sont des œuvres finies, parce que réalisées dans un temps fini et parce que, parfois même, il est sage que la créature les délaisse et qu'on lui fasse un devoir de ne plus s'y adonner. Tantôt l'âme les abandonne à cause d'une nécessité qui survient et l'empêche d'achever l'acte commencé, tantôt elle y renonce par obéissance sur l'ordre de son supérieur, et.

dès lors, en continuant à s'y livrer, non seulement elle ne mériterait pas, mais elle pécherait : d'où il ressort que ce sont là des œuvres finies. Elles sont donc un moyen, non le principe. En s'y attachant comme au principal, l'âme se trouverait vide, dès qu'elle serait dans la nécessité d'y renoncer pour quelque temps. C'est ce que démontre le glorieux Paul, mon héraut, quand il dit dans une épître [1] : Mortifiez le corps et tuez la volonté propre, c'est-à-dire tenez le corps en bride en macérant la chair, quand elle veut se révolter contre l'esprit ; mais la volonté, il la faut faire mourir tout à fait, la renoncer et la soumettre à ma volonté. C'est la vertu de discrétion qui tue ainsi votre volonté, en rendant à l'âme ce qu'elle lui doit, ainsi que je l'ai dit, en lui inspirant cette haine et ce mépris du péché et de la sensualité, que l'on acquiert par la connaissance de soi-même.

Voilà le glaive qui tue et met en pièces l'amour-propre fondé sur la volonté personnelle. Ceux qui en agissent ainsi ne m'offrent pas seulement des paroles, mais beaucoup d'œuvres dans lesquelles je trouve mes délices. Voilà pourquoi j'ai dit que je demandais peu de paroles et beaucoup d'actes. En te disant beaucoup, je n'en fixe pas le nombre, parce que le sentiment de l'âme fondé sur la charité qui donne vie à toutes les vertus et bonnes œuvres doit multiplier à l'infini. Je n'ai pas pour autant

1. Colos. III. 1-6, citation libre qui résume la pensée de l'Apôtre. Voir encore Rom. VI. 9

exclu les paroles, mais j'ai dit que je voulais peu de paroles, pour te faire comprendre que tout acte extérieur était fini ; c'est pour cela que je les ai traitées *de peu ;* mais elles ne laissent pas que de me plaire quand on y cherche un instrument, non le principe de la vertu.

Personne donc ne se doit laisser aller à juger que celui qui s'applique avec ardeur à mortifier son corps par de grandes pénitences, est plus parfait que celui qui en fait moins ; car, comme je l'ai dit, ce n'est pas en cela que consiste la vertu ni le mérite. Bien mauvaise alors serait la condition de celui qui, pour une cause légitime, ne pourrait accomplir ces œuvres et ces actes de pénitence ! Mais la vertu est toute entière dans la charité, éclairée de la lumière de la vraie discrétion. Sans la charité, elle est sans valeur. Cet amour, la discrétion me le donne sans fin et sans mesure, parce que je suis la souveraine et éternelle Vérité. Elle n'impose donc ni loi ni bornes à l'amour dont elle m'aime, mais elle le mesure à bon droit, suivant l'ordre de la charité, à l'égard du prochain. C'est un amour ordonné que la lumière de la discrétion — laquelle, ai-je dit, procède de la charité — accorde au prochain. C'est dans l'ordre de la charité de ne pas se faire tort à soi-même par le péché, pour rendre service au prochain. Quand il suffirait d'un seul péché pour délivrer de l'enfer le monde entier, ou pour produire une action de grande importance, ce ne serait pas d'une charité ordonnée avec discrétion de le commettre ; une semblable cha-

rité serait même dépourvue de toute discrétion, car il n'est pas permis de se rendre coupable de péché, même pour accomplir un grand acte de vertu, ou pour servir le prochain.

Voici l'ordre qu'impose la sainte discrétion. L'âme dirige toutes ses puissances à me servir virilement en toute générosité, et l'amour qu'elle a pour le prochain est tel qu'elle est prête à donner la vie du corps pour le salut des âmes, et mille fois, s'il était possible. Il n'est point de peines et de tourments qu'elle ne soit disposée à subir pour assurer à autrui la vie de la grâce; et tout aussi bien dépensera-t-elle ses richesses matérielles pour l'utilité et le soulagement corporel du prochain. Tel est le grand office de la discrétion qui procède de la charité.

Tu vois quelle règle elle trace et quel devoir elle impose, vis-à-vis de chacun, à l'âme qui veut posséder la grâce. Il faut qu'elle m'aime, Moi, d'un amour infini et sans mesure, et elle doit aimer le prochain avec mesure, avec une charité ordonnée, comme je t'ai dit, ne pas se faire mal à elle-même en péchant, pour rendre service à autrui. C'est ce dont vous avertit saint Paul quand il dit que la charité doit se porter tout d'abord sur soi-même et commencer par soi. Agir autrement ne serait pas rendre à autrui un service parfait. Car lorsque la perfection n'est pas dans l'âme, tout ce qu'elle peut faire pour elle-même et pour autrui demeure imparfait. Et ne serait-ce point un désordre que, pour sauver les créatures qui sont finies et qui

sont mon œuvre, l'on m'offensât, Moi, le Bien infini? Cette faute serait beaucoup plus grave et plus grande que l'effet qu'on attendrait d'elle. Donc jamais et pour aucune raison, tu ne dois commettre le péché.

Elle sait bien cela la vraie charité, qui porte en elle-même la lumière de la sainte discrétion. Elle est cette lumière qui dissipe toutes les ténèbres, détruit l'ignorance, et pénètre toute vertu, tout instrument et tout acte de vertu ; elle est une prudence qui ne peut être mise en défaut ; elle est une force que rien ne peut vaincre ; elle est une persévérance si grande, qu'elle dure jusqu'à la fin. Elle s'étend du ciel à la terre ; elle va de la connaissance qu'elle a de moi à la connaissance de soi-même, de l'amour qu'elle a pour moi à l'amour du prochain. Par son humilité vraie, elle évite tous les pièges du monde, elle échappe par sa prudence à toutes les séductions des créatures. De ses mains désarmées, je veux dire par sa longue patience, elle met en fuite le démon, comme elle triomphe de la chair, par cette douce et glorieuse lumière qui, lui en découvrant la fragilité, lui apprend en même temps à lui porter toute la haine qu'elle lui doit. C'est ainsi qu'elle a terrassé le monde : elle l'a mis sous les pieds de son amour, en le méprisant, en le tenant pour vil, en se riant de lui ; elle en est devenu le maître et le seigneur.

Aussi les hommes de ce monde ne peuvent-ils rien contre la vertu de l'âme. Toutes les persécutions ne font qu'accroître et affermir la vertu, qui est d'abord

conçue par sentiment d'amour, comme il a été dit, et puis se prouve par sa rencontre avec le prochain et devient féconde vis-à-vis de lui. Je t'ai montré que si elle ne se manifeste pas, que si elle n'éclate pas devant les hommes aux temps de l'épreuve, c'est qu'en vérité elle n'a pas été conçue au fond du cœur. Car il est impossible que la vertu existe, qu'elle soit parfaite et qu'elle donne des fruits sans l'intermédiaire du prochain.

L'âme est comme une femme qui a conçu un fils dans son sein ; si elle ne le met au monde, s'il n'apparaît aux yeux, son époux ne peut pas dire qu'il a un fils. Et moi qui suis l'Époux de l'âme, si celle-ci n'enfante pas ce fils qui est la vertu, dans la charité pour le prochain, en la manifestant suivant qu'il est nécessaire, soit en général, soit en particulier, comme je t'ai dit, je te répète qu'en vérité elle n'a pas conçu en elle la vertu. Je dis la même chose des vices qui tous se font jour par leur rencontre avec le prochain.

CHAPITRE XI
(12)

Rappel de quelques choses déjà dites, et comment Dieu promet la consolation à ses serviteurs et la réforme de l'Église par le moyen de grandes souffrances.

Tu l'as donc vu, Moi, la Vérité, je t'ai exposé la vraie doctrine par laquelle tu peux acquérir et conserver la grande perfection. Je t'ai expliqué pareillement de quelle manière l'on satisfait à la faute et à la peine, pour soi et pour le prochain, en te disant que les souffrances endurées par les créatures pendant qu'elles sont dans le corps mortel, ne sont pas suffisantes à elles seules pour satisfaire à la faute et à la peine, si elles ne sont pas unies au sentiment de la charité et à la vraie contrition et détestation du péché. Mais elles sont satisfactoires dès qu'elles sont jointes à la charité, non, encore une fois, en vertu de tel ou tel acte de pénitence que l'on peut faire, mais en vertu même de la charité et de la douleur de la faute commise. Cette charité est acquise par la lumière de l'intelligence, par un cœur pur et généreux, qui n'a d'autre objet que moi qui suis la Charité même. Je t'ai expliqué tout cela, quand tu me demandais à souffrir.

Je te l'ai exposé, pour que toi et mes autres serviteurs sachiez en quelle mesure et de quelle

manière vous me devez faire le sacrifice de vous-mêmes : sacrifice extérieur et intérieur tout à la fois, unis ensemble, comme la coupe et l'eau que l'on offre au maître. L'on ne pourrait présenter l'eau sans la coupe, et le maître ne saurait avoir pour agréable qu'on lui présentât la coupe sans l'eau. Ainsi, vous dis-je, devez-vous m'offrir la coupe de vos nombreuses peines extérieures, de quelque manière que je vous les envoie, sans choisir ni le temps, ni le lieu, ni la mesure qui vous conviennent, mais en les acceptant comme je vous les donne. Cette coupe doit être pleine, et elle sera remplie, si vous recevez toutes ces épreuves par sentiment d'amour, si vous supportez tous les défauts de votre prochain, avec une véritable patience, accompagnée de la haine et détestation du péché. Ces peines sont ainsi comme une coupe remplie de l'eau de ma grâce qui donne à l'âme la vie, et dès lors j'agrée ce présent de mes chères épouses, c'est-à-dire de toute âme qui me sert bien : j'accueille leurs angoisses, leurs désirs, leurs larmes, leurs humbles soupirs et leurs continuelles oraisons; toutes choses qui sont un moyen d'obtenir que, par amour, j'apaise ma colère contre mes ennemis, et contre les hommes d'iniquité, qui m'offensent si gravement..

Souffrez ainsi virilement, jusqu'à la mort : ce sera pour moi le signe que vous m'aimez. N'allez pas regarder en arrière en tournant le dos à la charrue, par crainte des créatures ou des tribulations : c'est dans les tribulations que vous devez vous réjouir. Le monde prend plaisir à vous faire

mille injustices ; ne vous attristez des injustices du monde que parce qu'elles sont des offenses qu'il me fait : car en m'offensant, elles vous offensent, et en vous offensant, elles m'offensent, Moi qui suis devenu une même chose avec vous.

Tu le sais bien, Je vous avais donné mon image et ressemblance, mais vous avez perdu la grâce par le péché. Pour vous rendre cette vie de la grâce, j'ai uni ma nature à vous, en la couvrant du voile de votre humanité. Ainsi, à vous, mon image, j'ai emprunté votre ressemblance en prenant la forme humaine. Je suis une seule chose avec vous, tant que l'âme ne se sépare pas de moi par le péché mortel ; car celui qui m'aime demeure en moi et moi en lui. Mais celui-là sera persécuté par le monde, parce que le monde n'est pas en conformité avec moi. C'est pour cela qu'il a poursuivi mon Fils unique jusqu'à la mort ignominieuse de la croix. Ainsi fait-il à vous-même : il vous persécute et il vous persécutera jusqu'à la mort, parce qu'il ne m'aime pas. Si le monde m'aimait, il vous aimerait aussi, mais réjouissez-vous, car votre joie sera grande dans le ciel.

En vérité je te le dis, plus abondera la tribulation dans le corps mystique de l'Église plus il abondera lui-même en douceur et en consolation. Elle sera, cette douceur, la réforme des saints et bons pasteurs, lesquels sont des fleurs de gloire. Ce sont eux qui rendent gloire et honneur à mon nom et font monter vers moi le parfum d'une vertu fondée dans la vérité. Ce sont mes ministres, ce sont

les Pasteurs qui seront réformés. Mais le fruit de l'Église mon épouse n'a pas besoin de réforme : il n'est ni corrompu, ni amoindri par les fautes des ministres. Réjouis-toi donc dans la douleur, avec le père de ton âme et mes autres serviteurs, puisque je vous ai promis, moi la Vérité éternelle, de vous donner la joie. Après que vous aurez souffert, je mêlerai la consolation à vos dures épreuves, par la réformation de la sainte Église.

CHAPITRE XII
(13)

Comment cette âme par la réponse divine sent, tout à la fois, croître et diminuer sa souffrance, et comment elle prie Dieu pour la sainte Église et pour son peuple.

Alors cette âme tourmentée et brûlée par l'immense désir qu'elle avait formé au dedans d'elle-même, éprouvait un ineffable amour pour la grande bonté de Dieu ; elle contemplait l'étendue de cette charité qui, avec tant de douceur, avait daigné lui répondre et satisfaire à sa demande. N'avait-elle pas ouvert une espérance à la douleur qu'elle avait conçue des offenses faites à Dieu, des maux de la sainte Église en même temps que de sa propre misère que lui révélait la connaissance d'elle-même? Cette espérance adoucissait une souffrance qui cependant ne faisait que s'accroître : car le Père éternel et souverain, après lui avoir montré la voie de la perfection, lui découvrait encore son offense et la perte des âmes, comme il sera expliqué plus au long.

Dans cette connaissance que l'âme prend d'elle-même, elle connaît mieux Dieu, par l'expérience de la bonté de Dieu en elle, et dans ce doux miroir de Dieu, elle contemple tout à la fois sa dignité et sa propre bassesse.

Sa dignité, elle la tient de la création. Elle se voit faite à l'image de Dieu, et recevant ce don

par pure grâce, sans aucun mérite de sa part. Dans ce miroir de la bonté de Dieu, l'âme connaît aussi son indignité à laquelle elle est arrivée par sa propre faute. De même qu'en se regardant dans un miroir l'homme voit mieux les taches de son visage, ainsi quand l'âme, en possession de la vraie connaissance d'elle-même, s'élève, par le désir, jusqu'à se regarder par l'œil de l'intelligence dans le doux miroir de Dieu, elle prend mieux conscience, par la pureté qu'elle découvre en lui, de la souillure de sa propre face. Puis donc que la lumière et la connaissance s'étaient agrandies dans cette âme, de la manière qui a été dite, du même coup elle avait senti croître en elle une douce amertume, une amertume tempérée par l'espérance que lui avait donnée la Vérité première. Comme le feu augmente quand on y jette du bois, ainsi grandissait l'ardeur de cette âme au point qu'il n'était plus possible au corps humain de la supporter sans que l'âme se détachât de lui. Si elle n'avait été encerclée de force, par Celui qui est la force souveraine, elle n'aurait pu éviter de mourir.

Ainsi purifiée par le feu de la divine charité qu'elle a trouvée dans la connaissance d'elle-même et de Dieu, son désir accru par l'espérance du salut du monde entier et de la réforme de la sainte Église, l'âme se leva avec assurance devant le Père très grand, et après lui avoir montré la lèpre de la sainte Église et la misère du monde, elle lui dit en se servant presque des mêmes paroles que Moïse :

« Mon Seigneur, abaissez les yeux de votre

miséricorde sur ce peuple qui est vôtre, et sur le corps mystique de la sainte Église. A pardonner et à communiquer la lumière de la connaissance à tant de créatures, qui ensuite chanteront vos louanges en voyant que c'est votre infinie bonté qui les aura retirées des ténèbres du péché mortel et de l'éternelle damnation, vous serez plus glorifié que vous ne pourriez l'être par moi, misérable qui vous ai tant offensé et qui suis l'occasion et l'instrument de tout mal. Aussi, vous prié-je, divine et éternelle Charité, d'exercer sur moi votre vengeance et de faire miséricorde à votre peuple. Je ne sortirai point de votre présence que je ne vous aie vu lui faire miséricorde. Et que me servirait de voir que j'ai la vie, si votre peuple est dans la mort, si les ténèbres enveloppent votre épouse, et cela principalement à cause de mes crimes, les miens et non ceux des autres créatures. Je veux donc et je vous demande en grâce, que vous ayez pitié de votre peuple! Faites-lui miséricorde, je vous en prie par cette charité incréée qui vous a porté vous-même à créer l'homme à votre image et ressemblance quand vous avez dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance.

— Et vous avez fait cela, vous, Trinité éternelle, en voulant que l'homme vous participât tout entier Vous, haute et éternelle Trinité. Vous lui avez donné la mémoire pour qu'il reçût vos bienfaits et par elle il participe à la puissance du Père. Vous lui avez donné l'intelligence pour qu'en la voyant il connût votre bonté, et qu'il participât ainsi à la

sagesse de votre Fils unique. Enfin vous lui avez donné la volonté pour qu'il pût aimer ce que l'intelligence voit et connaît de votre Vérité, et participer par là même à l'amour de l'Esprit-Saint.

Quelle raison vous a fait constituer l'homme en si grande dignité ? L'amour inestimable par lequel vous avez regardé en vous-même votre créature, et vous êtes épris d'elle ; car c'est par amour que vous l'avez créée, c'est par amour que vous lui avez donné un être capable de goûter votre Bien éternel.

Je vois bien que le péché qu'il a commis a fait perdre à l'homme la dignité dans laquelle vous l'aviez établi. Par sa révolte, il s'est mis en guerre contre votre clémence, il s'est fait votre ennemi. Mais, par le même amour qui vous avait porté à le créer, vous avez voulu offrir un moyen de réconciliation à l'âme entraînée dans la grande guerre, afin qu'après la grande guerre fût faite la grande paix. C'est alors que vous lui donnâtes le Verbe, votre Fils unique, qui fut le Médiateur entre vous et nous. Il fut notre justice, parce qu'il se chargea de nos offenses et de nos injustices, et accomplit, ô Père éternel, l'obéissance que vous lui aviez imposée, quand il revêtit notre humanité et prit ainsi notre image. O abîme de charité ! Quel cœur n'éclaterait à contempler la grandeur descendue à tant de bassesse, jusqu'à notre humanité ! Nous sommes votre image et vous êtes devenu notre image par l'union que vous avez contractée avec l'homme en voilant la Divinité éternelle sous la nuée misérable de la chair corrompue d'Adam. Quelle en fut la

raison? L'Amour. Ainsi Dieu s'est fait homme, l'homme est devenu Dieu. C'est par cet amour ineffable que je vous presse, que je vous supplie de faire miséricorde à vos créatures.

CHAPITRE XIII
(14)

Comment Dieu se plaint du peuple chrétien et en particulier de ses ministres. Quelques réflexions sur le sacrement du Corps du Christ et sur le bienfait de l'Incarnation.

Alors Dieu tourna le regard de sa miséricorde vers cette âme. Se laissant vaincre par ses larmes et lier par la chaîne de son saint désir, il se plaignait ainsi :

« Ma fille très douce, tes pleurs m'ont vaincu, parce qu'ils sont unis à ma charité et qu'ils sont versés par l'amour que tu as pour moi; je suis enchaîné par les liens de vos désirs douloureux. Mais regarde et vois comme mon épouse s'est souillé le visage, comme l'impureté et l'amour-propre ont fait d'elle une lépreuse, comme elle est gonflée d'avarice et d'orgueil.

Le Corps universel, à savoir la Religion chrétienne, et même le corps mystique de la sainte Église, c'est-à-dire mes ministres [1], s'engraissent de son péché.

1. Notons bien ici que dans la langue du *Dialogue* « corps mystique de la Sainte Église » désigne toujours, non pas toute la Société chrétienne, mais seulement la hiérarchie sacerdotale. La Société des fidèles, c'est « le corps universel, la religion chrétienne, le peuple chrétien ».

Ce sont ceux-ci, mes ministres, qui se paissent et qui se tiennent aux mamelles. Ils n'ont pourtant pas seulement à se paître eux-mêmes, mais à paître et à tenir aux mamelles le corps universel du peuple chrétien, et tous ceux qui voudront sortir des ténèbres de l'infidélité, pour se rattacher comme membres à mon Église.

Vois donc avec quelle ignorance, et quelles ténèbres, et quelle ingratitude, et par quelles mains souillées, sont dispensés le lait et le sang glorieux de mon Épouse! Avec quelle présomption et quelle irrévérence ils sont reçus! Ce qui donne la vie bien des fois, par leur faute, leur donne la mort; je veux parler du précieux Sang de mon Fils unique, lequel a détruit la mort, dissipé les ténèbres, répandu la lumière de la vérité et confondu le mensonge. Ce sang généreux opère toujours pour le salut et la perfection de l'homme qui se dispose à le recevoir.

Mais comme il donne la vie à l'âme et l'orne de toute grâce, avec plus ou moins d'abondance, suivant les dispositions et les sentiments de celui qui le reçoit, aussi donne-t-il la mort à qui vit dans l'iniquité, par le fait de celui qui le boit indignement dans les ténèbres du péché mortel. A celui-là il donne la mort et non la vie, non par la faute du Sang, ni par la faute du ministre, alors qu'il serait lui-même en état de péché. Car le péché du ministre ne corrompt ni ne souille le Sang, il ne diminue pas sa grâce ni sa vertu, pas plus qu'il ne peut nuire à celui à qui le ministre donne le Sang;

mais celui-ci se fait mal à soi-même en péchant à nouveau, et il encourt ainsi un châtiment, auquel il n'échappera que par une véritable contrition et un sincère repentir de sa faute. Je dis donc que ce Sang nuit à celui qui le reçoit indignement, non par la faute du Sang, ou par celle du ministre, comme il a été dit, mais à cause de sa mauvaise disposition, par sa propre faute, qui si malheureusement a souillé son esprit et son corps et a pour lui et pour le prochain des conséquences si cruelles.

Oui, le pécheur en a agi cruellement pour lui-même, en détruisant la grâce dans son âme, en foulant aux pieds dans son cœur le fruit du Sang qui lui avait été donné dans le saint baptême, où par la vertu de ce sang, il avait été purifié de la tache du péché originel qu'il avait contractée, quand il fut conçu de son père et de sa mère. Toute la race humaine dans sa masse était corrompue par le péché d'Adam, ce premier homme, et vous tous, vaisseaux tirés de cette masse, vous étiez corrompus et incapables de posséder la vie éternelle. Voilà pourquoi je vous fis don de mon Verbe, mon Fils unique. J'ai uni ma grandeur à la bassesse de votre humanité pour la rétablir dans la grâce qu'elle avait perdue par le péché. Impassible, je ne pouvais endurer la peine et cependant la divine Justice voulait que, pour la faute, il y eût un châtiment. D'autre part, l'homme ne pouvait suffire à cette satisfaction, et quoiqu'il eût satisfait en quelque chose, il n'eût satisfait que pour soi-même et non pour les autres créatures douées de raison. A vrai

dire, il ne pouvait satisfaire ni pour lui ni pour autrui, parce que la faute avait été commise contre Moi qui suis la Bonté infinie. Voulant donc restaurer l'homme qui était déchu et qui ne pouvait satisfaire lui-même pour les raisons que j'ai dites, et aussi à cause de son infirmité, j'envoyai le Verbe, mon Fils, revêtu de cette même nature qui est la vôtre et tirée de la masse corrompue d'Adam, afin qu'il subît la peine dans la nature même par laquelle l'homme avait péché, en endurant le châtiment dans son corps jusqu'à la mort honteuse de la croix. De la sorte, en même temps qu'à ma miséricorde divine, il donnait satisfaction à ma justice qui voulait que fût expiée la faute de l'homme, pour le disposer à ce bien, pour lequel il avait été créé.

Ainsi la nature humaine unie à la nature divine fut capable de satisfaire pour toute la race humaine, non pas, il est vrai, seulement par la peine qu'elle endura dans la nature finie, issue de la masse d'Adam, mais par la vertu de la Divinité éternelle, nature divine infinie. A cause de l'union de ces deux natures, je reçus et j'agréai le sacrifice du sang de mon Fils unique, pétri et comme mêlé avec la nature divine par le feu de la divine charité qui fut le lien qui le tînt attaché et cloué à la croix. Voilà comment la nature humaine fut capable de satisfaire à la faute, par la seule vertu de la nature divine. C'est ainsi que fut effacée la souillure du péché d'Adam ; mais une trace en demeura qui est l'inclination au péché et la disposition à toutes les

infirmités corporelles, comme il reste une cicatrice après que la plaie est guérie.

La faute d'Adam vous avait donc causé une blessure mortelle, mais le grand Médecin, mon Fils unique est venu, et il a guéri le malade en buvant la médecine amère que l'homme ne pouvait boire, parce qu'il était trop affaibli. Il a fait comme la nourrice qui prend la médecine à l'intention de l'enfant, parce qu'elle est grande et forte, et que l'enfant n'en pourrait pas supporter l'amertume. Lui aussi fut nourrice, en buvant avec la grandeur et la force de la Divinité unie à votre nature, l'amère médecine de la mort cruelle de la croix, pour vous guérir et vous rendre la vie, à vous, petits enfants tout débilités par la faute.

Il ne demeure, ai-je dit, que la trace du péché originel que vous contractez du père et de la mère lors de votre conception. Cette trace même est effacée, bien qu'incomplètement, par le saint baptême qui est efficace pour donner la vie de la grâce, par la vertu de ce glorieux et précieux sang. Aussitôt donc que l'âme a reçu le saint baptême, le péché originel est enlevé et la grâce lui est communiquée. Quant à cette inclination au mal, qui est la cicatrice qui reste du péché originel, comme il a été dit, elle est bien amoindrie, et il est au pouvoir de l'âme de la réfréner si elle le veut. L'âme est ainsi disposée à recevoir et à accroître en soi la grâce, peu ou beaucoup, selon qu'il lui plaira de vouloir s'y préparer elle-même, par le sentiment et le désir de m'aimer et de me servir.

Mais elle peut pareillement se disposer au mal comme au bien, nonobstant la grâce qu'elle a reçue dans le saint baptême. Arrivée à l'âge de discrétion, elle peut par le libre arbitre se décider pour le bien ou pour le mal, suivant qu'il plaît à sa volonté. Et si grande est la liberté de l'homme, si grande la force qu'il a reçue par la vertu de ce glorieux sang, que ni démon ni créature ne le peuvent contraindre au plus petit péché, à moins qu'il ne le veuille. Il a été arraché à la servitude, et la liberté lui a été rendue, pour gouverner sa sensualité propre et obtenir la fin pour laquelle il a été créé.

O homme misérable, qui, comme l'animal, fais tes délices de la fange, sans reconnaître l'immense bienfait que tu as reçu de moi ! Pouvait-il en être accordé un plus grand à la malheureuse créature pleine de tant d'ignorance !

CHAPITRE XIV
(15)

Comment la faute est plus gravement punie depuis la passion du Christ qu'elle ne l'était auparavant, et comment Dieu promet de faire miséricorde au monde et à la sainte Église moyennant la prière et la souffrance de ses serviteurs.

Je veux que tu le saches, ma fille, après avoir été régénérés dans le sang de mon Fils unique, et avoir reçu la grâce qui a restauré la race humaine, les hommes n'en méconnaissent pas moins la faveur que je leur ai faite. Ils vont toujours de mal en pis, et de faute en faute, ils me poursuivent sans cesse de leurs injures sans tenir aucun compte des dons que je leur ai faits et que je continue à leur faire. Non seulement ils ne les considèrent pas comme une grâce, mais ils semblent y voir parfois une injustice de ma part, ni plus ni moins, comme si je voulais autre chose que leur sanctification. Eh bien! je te le dis, ils deviendront plus endurcis, et ils seront dignes d'un plus grand châtiment, maintenant qu'ils ont reçu la rédemption du sang de mon Fils, qu'ils ne l'eussent été avant la rédemption, alors que n'avait pas été effacée la souillure du péché d'Adam. Il est raisonnable que celui qui a reçu davantage rende davantage, et que l'on soit plus obligé à celui dont on a plus reçu.

L'homme avait déjà des obligations envers moi, pour l'être que je lui avais donné en le créant à mon image et ressemblance; de ce chef, il était tenu de me rendre gloire, et cette gloire il me l'a dérobée pour se l'attribuer à lui-même. Il en est venu à transgresser l'obéissance que je lui avais imposée, il s'est fait mon ennemi. Et Moi, par mon humilité, j'ai détruit son orgueil, en abaissant la nature divine pour prendre votre humanité; en vous retirant de la servitude du démon, je vous ai rendus libres.

Et j'ai fait plus que vous donner la liberté ! Si tu regardes bien, tu verras que l'homme a été fait Dieu, comme Dieu a été fait homme par l'union de la nature divine à la nature humaine. Les hommes ne me doivent-ils rien pour avoir reçu ce trésor du Sang qui les a régénérés dans la grâce ?

Tu vois donc combien plus grandes sont les obligations qu'ils ont envers moi, depuis la rédemption. Ils sont donc tenus de me rendre louange et gloire, en suivant les traces du Verbe incarné, mon Fils unique. Cependant ils n'acquittent pas cette dette d'amour envers moi et de dilection vis-à-vis du prochain, avec une vraie et réelle vertu, comme je t'ai dit plus haut; et par cette négligence, parce qu'ils me doivent beaucoup d'amour, ils tombent dans un plus grand péché. Aussi dois-je, par justice divine, leur imposer un châtiment plus grave en leur infligeant l'éternelle damnation. Un faux chrétien encourt une peine plus dure qu'un païen; par divine justice il est plus brûlé par le feu qui

ne consume jamais, c'est-à-dire qu'il est plus torturé, et dans cette torture il se sent dévoré par le ver de la conscience. Ce feu néanmoins ne consume pas, parce que les damnés, quel que soit le tourment qu'ils endurent, ne perdent jamais leur être. Je te le dis, ils demandent la mort, mais ils ne peuvent l'obtenir, parce qu'ils ne peuvent perdre l'être. Ils perdent bien l'être de la grâce par leur péché, mais l'être naturel, jamais.

Le péché est donc plus puni depuis la Rédemption du Sang qu'il ne l'était auparavant, parce que les hommes ont plus reçu. Il ne semble pas qu'ils s'en aperçoivent et qu'ils aient conscience de leurs propres maux : ils se sont faits mes ennemis, à Moi qui les avais réconciliés par le sang de mon Fils !

Mais il y a un remède pour apaiser ma colère, ce sont mes serviteurs, s'ils ont assez de zèle pour me faire violence par leurs larmes et m'enchaîner dans les liens de leur désir. Tu vois dans quels liens tu m'as enchaîné ; mais ce lien c'est moi-même qui te l'ai donné parce que je voulais faire miséricorde au monde. Oui, cette faim et ce désir de mon honneur et du salut des âmes, c'est moi qui les inspire à mes serviteurs, pour que, vaincu par leurs larmes, j'en arrive à apaiser la fureur de ma justice divine. Prends tes sueurs, prends tes larmes, puise-les à la source de ma divine charité, et avec elles en union à mes autres serviteurs, lave la face de mon épouse. Je te promets que ce remède lui rendra sa beauté. Ce n'est ni le glaive, ni la guerre, ni la violence qui lui rendrait sa beauté, mais la paix,

la prière humble et assidue, les sueurs et les larmes répandues avec un désir ardent par mes serviteurs. Ainsi tu réaliseras ton vœu de beaucoup souffrir; vous répandrez la lumière de votre patience sur les ténèbres des hommes pervers de ce monde. Et soyez sans crainte, si le monde vous persécute, je serai pour vous, et en aucune occasion ne vous manquera ma Providence.

CHAPITRE XV
(16)

Comment cette âme, connaissant la divine bonté, ne se contentait pas de prier seulement pour les chrétiens, mais priait de façon générale pour le monde entier.

Alors cette âme sentit sa connaissance s'agrandir; une immense allégresse l'envahit et la réconforta. Elle était comme soulevée tant par l'espérance qu'elle avait conçue de la divine miséricorde que par l'amour ineffable qu'elle goûtait, et elle se tenait debout devant la Majesté divine.

Elle voyait, cette âme, que par l'amour et par le désir qu'avait Dieu de faire à l'homme miséricorde, malgré son inimitié, il avait lui-même donné à ses serviteurs le moyen et la manière de faire violence à sa bonté et d'apaiser sa colère. Cette vue la remplissait de joie et lui ôtait toute crainte des persécutions du monde, dans l'assurance que Dieu serait pour elle. Le feu du saint désir croissant toujours, elle ne se tenait plus pour satisfaite de ce qu'elle avait obtenu de Dieu, mais avec une sainte confiance elle implorait miséricorde pour le monde entier. Sans doute la seconde demande concernant la réformation de la sainte Église contenait déjà le bien et l'utilité des chrétiens et des infidèles; cependant, comme affamée,

elle étendait sa prière à tout l'univers, comme Dieu lui-même le lui inspirait en lui faisant crier : « Miséricorde, Dieu éternel, pour vos brebis, en bon pasteur que vous êtes! Hâtez-vous de faire miséricorde au monde; tel qu'il est, il est clair qu'il n'en peut plus; car évidemment il est privé de l'union de la charité avec vous et avec le prochain.

Les hommes ne s'aiment plus entre eux d'un amour fondé sur vous, Vérité éternelle!

2e RÉPONSE

MISÉRICORDE AU MONDE

1° LE DON DU VERBE INCARNÉ

CHAPITRE I
(17)

Comment Dieu se plaint de ses créatures raisonnables, principalement de l'amour-propre qui règne en elles, en exhortant cette âme à la prière et aux larmes.

Alors Dieu, tout embrasé d'amour pour notre salut, essayait d'activer dans cette âme le feu de l'amour et de la douleur. Il lui montrait à nouveau par quel grand amour il avait créé l'homme, et il lui disait : Ne vois-tu donc pas que tous les hommes m'offensent ! Et moi ! avec quel ardent amour ne les ai-je pas créés et enrichis de tant de dons, de dons infinis, que je leur ai faits par pure grâce, sans aucun mérite de leur part ! Or vois, ma fille, quelle gravité et quelle variété dans leurs péchés ! Comme ils me blessent, surtout par ce misérable et abominable amour-propre, cet amour d'eux-mêmes, source de tout mal ! C'est cet amour qui a empoisonné le monde entier ! Car de même que mon amour contient en lui toute vertu concernant le prochain, comme je te l'ai montré, ainsi l'amour-

propre sensitif, qui procède de l'orgueil comme le mien procède de la charité, enferme en lui tout mal. Ce mal ils le commettent à l'égard de la créature, séparés et retranchés qu'ils sont de la charité du prochain. Comme ils ne m'aiment pas, ils n'aiment pas non plus le prochain, car ces deux amours sont unis l'un à l'autre indissolublement. C'est pourquoi je t'ai dit que tout le bien et tout le mal qui se fait, ne s'accomplit que par l'intervention du prochain, comme je l'ai expliqué plus haut. J'ai donc bien le droit de me plaindre de l'homme, qui de moi n'a reçu que du bien, et qui me paie de haine, en faisant tout le mal qu'il peut.

Aussi t'ai-je dit qu'il fallait les larmes de mes serviteurs pour apaiser ma colère. Préparez-vous donc, vous mes serviteurs, et paraissez devant moi avec vos nombreuses prières, vos angoisses, vos désirs, votre douleur de l'offense qui m'est faite et de la perte de ces pécheurs, pour adoucir les rigueurs du jugement divin.

CHAPITRE II
(18)

Comment nul ne peut échapper aux mains de Dieu, parce qu'il atteint tous les hommes ou par sa miséricorde ou par sa justice.

Sache, ma fille, que nul ne peut s'échapper de mes mains : car JE SUIS CELUI QUI SUIS et vous, *vous n'êtes pas par vous-mêmes :* vous n'êtes qu'autant que vous êtes faits par Moi. Je suis le créateur de toutes les choses qui participent de l'être, mais non du péché, qui n'est pas, et par conséquent, n'a pas été fait par Moi. Et parce qu'il n'est pas en Moi, il n'est pas digne d'être aimé. La créature ne m'offense que parce qu'elle aime ce qu'elle ne doit pas aimer, c'est-à-dire le péché, en me haïssant, Moi qu'elle est obligée et tenue d'aimer, parce que je suis souverainement bon et que je lui ai donné l'être avec un si ardent amour ! Mais il est impossible aux hommes de sortir de moi : ou ils demeurent en moi sous l'étreinte de ma justice qui punit leurs fautes, ou ils demeurent en moi, gardés par ma miséricorde.

Ouvre donc l'œil de l'intelligence et regarde ma main : tu verras que c'est la vérité que je te dis.

Alors, ouvrant l'œil de l'esprit pour obéir au

Père très grand, dans cette main divine, elle voyait enfermé l'univers tout entier.

Et Dieu disait : « Ma fille, vois maintenant, et sache que nul ne peut m'échapper ». Tous ici sont tenus par la justice ou par la miséricorde, parce qu'ils sont à Moi, créés par Moi, et je les aime ineffablement. Aussi, nonobstant leur iniquité, je leur ferai miséricorde à cause de mes serviteurs et j'exaucerai la demande que tu m'as présentée avec tant d'amour et de douleur.

CHAPITRE III
(19)

Comment cette âme, de plus en plus embrasée d'amour, désirait la sueur de sang. Se réprimandant elle-même, elle faisait à Dieu une prière particulière pour son père spirituel.

Alors cette âme, comme en ivresse et hors d'elle-même, dans l'ardeur de plus en plus grande de son désir, se sentait tout à la fois bienheureuse et douloureuse. Bienheureuse elle était, par l'union qu'elle avait eue en Dieu, goûtant sa joie et sa bonté, et comme toute immergée dans sa miséricorde. Et douloureuse elle était aussi, en voyant offenser une si grande bonté, et elle rendait grâce à la divine Majesté, comme si elle comprenait que Dieu lui eût manifesté les misères des créatures, pour la contraindre à élever plus haut son zèle et à dilater son désir. Elle sentait son affection se renouveler au sein de la Déité éternelle, et si vif devenait ce feu sacré de l'amour qu'elle désirait voir changer en sueur de sang, la sueur d'eau qu'elle répandait sous la violence que l'âme faisait subir à son corps. Car plus étroite était l'union que cette âme avait contractée avec Dieu que l'union qui existe entre l'âme et le corps ; aussi l'ardeur d'amour qu'éprouvait cette âme et la violence qu'elle lui faisait subir mettait-elle le corps en sueur. Mais l'âme méprisait

cette sueur d'eau, à cause du grand désir qu'elle avait de voir sortir de son corps cette sueur de sang. « O mon âme, se disait-elle à elle-même, tout le temps de ta vie tu l'as perdu ; c'est pour cela que tant de maux, tant de calamités se sont abattus sur le monde et sur la sainte Église, en général et en particulier ; voilà pourquoi je veux que tu remédies à tant de misères par une sueur de sang. »

Vraiment, cette âme avait bien retenu la doctrine que lui avait enseignée la Vérité, de toujours se connaître soi-même et la bonté de Dieu à son égard, ainsi que le remède nécessaire pour porter secours au monde entier en apaisant la colère de Dieu et la justice divine, c'est-à-dire les humbles, continuelles et saintes prières.

Alors, éperonnée d'un saint désir, cette âme s'élevait beaucoup plus haut et ouvrant l'œil de l'intelligence, elle se contemplait dans la divine charité. Elle y voyait et goûtait combien nous sommes obligés d'aimer et de chercher la gloire et l'honneur du nom de Dieu, par le salut des âmes. Elle voyait que c'était à cela qu'étaient appelés les serviteurs de Dieu ; à cela, qu'en particulier, la Vérité éternelle appelait et élisait le Père de son âme. Ce Père, elle le portait toujours devant la divine Bonté, la priant de répandre en lui une lumière de grâce, pour que vraiment il pût suivre cette Vérité.

CHAPITRE IV
(20)

Comment, sans les tribulations supportées avec patience, il est impossible de plaire à Dieu, et pourquoi Dieu l'exhorte ainsi que son Père, à les endurer avec une vraie patience.

Alors Dieu, répondant à la troisième demande inspirée par le désir du salut de son Père spirituel, lui disait : « Ma fille, je veux que lui-même cherche à me plaire à moi, la Vérité, par la faim du salut des âmes et son zèle à s'y dépenser. Mais cela, ni lui, ni toi, ni aucun autre ne le pouvez obtenir, sans de nombreuses persécutions, dans la mesure où il me plaira de vous les ménager, comme je l'ai déjà dit plus haut. Par conséquent, si vous souhaitez voir mon honneur dans la sainte Église, vous devez donc avoir l'amour des souffrances et la volonté de les endurer avec une vraie patience. C'est à cela que je connaîtrai que lui et toi et mes autres serviteurs vous cherchez vraiment mon honneur. C'est alors qu'il sera mon fils très cher, et il reposera, lui et les autres, sur la poitrine de mon Fils unique, dont j'ai fait un pont par lequel vous puissiez tous arriver à votre fin et recevoir le fruit de toutes les peines que vous aurez souffertes pour l'amour de moi.

Portez-les donc courageusement.

CHAPITRE V
(21)

Comment la route qui menait au ciel ayant été rompue par la désobéissance d'Adam, Dieu fit de son Fils un pont par lequel on puisse passer.

Puisque je t'ai dit que du Verbe mon Fils unique, j'avais fait un pont, et c'est la vérité, je veux que vous sachiez, mes enfants, que la route fut coupée par le péché et la désobéissance d'Adam, de telle sorte que nul ne pouvait plus atteindre à la vie durable. Ainsi les hommes ne me rendaient plus par ce moyen la gloire qu'ils me doivent, puisqu'ils ne participaient plus au bien pour lequel je les avais créés. Dans ces conditions ma Vérité n'était pas accomplie. Ma Vérité est que j'ai créé l'homme à mon image et ressemblance pour qu'il posséde la vie impérissable, pour qu'il partage avec moi et goûte la souveraine et éternelle douceur de ma Bonté. Mais, après que le péché eût fermé le ciel et les portes de la Miséricorde, tout accès lui fut fermé de ce côté. La faute produisit les épines et les tribulations de contrariétés multiples. La créature trouva en elle-même la rebellion, car aussitôt qu'elle se fut révoltée contre moi, elle se rebella contre elle-même. Sans plus tarder, la chair se mit en guerre contre l'esprit, et en perdant l'état

d'innocence, l'homme devint un animal immonde ; il eut à lutter contre toutes les choses créées qui lui auraient été soumises s'il fût demeuré dans l'état où je l'avais placé. En l'abandonnant, il a transgressé mon commandement et mérité la mort éternelle, pour l'âme et pour le corps.

Dès qu'il eut péché, il fut assailli par un torrent impétueux qui toujours vient le battre de ses eaux ; il lui fallut endurer peines et tourments : tourments du côté de lui-même, tourments du côté du démon, tourments du côté du monde. Tous se noyaient dans ce torrent, et aucun, avec toutes ses justices personnelles, ne pouvait arriver à la vie éternelle. C'est pourquoi, voulant porter remède à de si grands maux, qui étaient vôtres, je vous ai donné mon Fils comme un pont, sur lequel vous puissiez passer le fleuve sans vous noyer. Ce fleuve, c'est la mer pleine de tempêtes de cette vie ténébreuse.

Vois donc quelles obligations la créature a envers moi, et combien elle est ignorante, pour vouloir encore se noyer et ne pas accepter le secours que je lui ai donné.

CHAPITRE VI
(22)

Comment Dieu invite l'âme à contempler la grandeur de ce pont et comment il s'étend de la terre au ciel.

Ouvre, ma fille, l'œil de ton intelligence ; tu découvriras les aveugles et les ignorants, et tu verras aussi les imparfaits et les parfaits qui me suivent vraiment. Tu éprouveras ainsi de la douleur de la damnation des ignorants et de l'allégresse pour la perfection de mes enfants bien-aimés.

Tu découvriras aussi comment se comportent ceux qui cheminent à ma lumière et ceux qui vont par les ténèbres. Mais auparavant je veux que tu regardes le Pont, que je vous ai construit en mon Fils unique, et que tu contemples sa grandeur qui va du ciel à la terre; puisque la grandeur de la Divinité est unie à la terre de votre humanité. C'est pourquoi je te dis qu'il va du ciel à la terre, par l'union qu'il a faite avec l'homme. Cela fut nécessaire pour refaire la voie qui était rompue, comme je t'ai dit, et permettre de traverser l'amertume du monde, pour arriver à la vie.

En partant de la terre, on ne le pouvait établir d'une grandeur suffisante pour passer le fleuve et rejoindre la vie éternelle, puisque la terre de la na-

ture humaine était incapable par elle seule de satisfaire au péché et de détruire la tache du péché d'Adam qui a corrompu et infecté toute la race humaine, comme je t'ai déjà dit. Il était donc nécessaire de la conjoindre à la grandeur de ma nature, Déité éternelle, pour qu'elle pût satisfaire pour toute la race humaine : il fallait que la nature humaine subît la peine et que la nature divine unie avec cette nature humaine acceptât le sacrifice que mon Fils m'offrait à moi, pour détruire la mort et vous rendre la vie. Ainsi la Grandeur s'est abaissée jusqu'à la terre de votre humanité : en s'unissant à elle, elle a édifié un pont et rétabli la route. Pourquoi cette voie ? Pour que, en vérité, l'homme vînt se réjouir avec la nature angélique. Mais, pour obtenir la vie, il ne suffirait pas que mon Fils soit devenu le pont, si vous, vous ne passiez pas par ce pont.

CHAPITRE VII
(23)

Comment nous sommes tous les ouvriers de Dieu dans la vigne de la Sainte Église ; et comment chacun possède une vigne à soi qui est lui-même, et comment tous doivent être unis à la vraie vigne du Fils de Dieu.

Ici, la Vérité éternelle montrait à cette âme qu'elle nous avait créés sans nous, mais qu'elle ne nous sauverait pas sans nous. Dieu veut que par notre libre arbitre et par notre volonté libre, nous employions le temps qui nous est donné à l'exercice des vraies vertus. Et il ajoutait aussitôt : Il faut que tous vous passiez par ce pont, cherchant la gloire et l'honneur de mon nom dans le salut des âmes, supportant comme expiation de nombreuses fatigues, et suivant les traces de ce doux verbe d'amour. Pas d'autre moyen pour vous de venir à moi. Vous êtes mes ouvriers, que j'ai mis à travailler dans la vigne de la sainte Eglise. Vous travaillez dans le corps universel de la religion chrétienne, placés là par moi, après vous avoir donné la lumière du saint baptême que vous avez reçu du corps mystique de la sainte Église, par les mains de mes ministres, que j'ai envoyés pour travailler avec vous. Vous, vous êtes dans le corps universel ; eux, sont dans le corps mystique, employés à paître vos

âmes, en vous distribuant le Sang par les sacrements que vous recevez d'eux, en arrachant les épines de vos péchés mortels, et en semant en vous la grâce. Ils sont mes ouvriers dans la vigne de votre âme unie à la vigne de la sainte Église.

Toute créature douée de raison possède en elle-même une vigne, qui est la vigne de son âme. C'est la volonté par le libre arbitre qui est l'ouvrier de cette vigne, durant le temps de la vie ; passé ce temps, elle n'y peut plus faire aucun travail ni bon ni mauvais, mais pendant la vie, elle peut cultiver sa vigne dans laquelle je l'ai envoyée. Si grande est la force dont je l'ai revêtue pour cette culture de l'âme, que ni le démon, ni une autre créature ne peuvent l'en dépouiller, si elle ne le veut pas. C'est dans le baptême qu'elle a reçu cette force, et qu'en même temps lui fut donné le glaive de l'amour de la vertu et de la haine du vice. C'est pour cet amour et cette haine, pour l'amour de vous et en haine du péché, qu'est mort mon Fils unique, en répandant pour vous tout son sang. Et c'est cet amour et cette haine que vous trouvez dans le saint baptême qui vous rend la vie par la vertu de son sang. Vous avez donc en mains l'arme dont vous devez user par votre libre arbitre pendant qu'il en est temps, pour arracher les épines des péchés mortels et pour semer la vertu. Sans cela, vous n'auriez point part au fruit du Sang, que distribuent les ouvriers placés par moi dans la sainte Église, pour arracher le péché mortel de la vigne de l'âme et lui donner la grâce, par les sacrements qui contiennent le Sang

et sont administrés par l'Église. Il faut donc tout d'abord, vous purifier par la contrition du cœur et la détestation du péché, et par l'amour de la vertu, avant de recevoir le prix du Sang. Vous ne le pourriez recevoir si vous ne vous disposiez pas de votre côté à devenir de bons rameaux unis au cep de la vigne, mon Fils unique qui a dit : « *C'est moi qui suis la Vigne, mon Père est le vigneron, et vous êtes les rameaux*[1] ».

Telle est la vérité. C'est bien moi qui suis le vigneron, puisque toute chose qui a l'être, est venue et vient de Moi. Ma puissance est incompréhensible et par ma puissance et ma vertu je gouverne tout l'univers, si bien que rien n'est fait ni ordonné en dehors de moi. Oui je suis le vigneron ; c'est moi qui ai planté la vraie vigne de mon Fils unique dans la terre de votre humanité, pour que vous, les rameaux, unis à cette vigne, vous portiez des fruits. Qui ne produira pas le fruit des œuvres bonnes et saintes sera retranché de la Vigne et se desséchera; car, séparé du cep, il perd la vie de la grâce et est jeté au feu éternel, comme la branche qui ne porte pas de fruit est taillée et mise au feu parce qu'elle n'est plus bonne à autre chose. Ainsi en va-t-il pour ceux-là. Coupés de la Vigne par leur propre faute, s'ils demeurent dans le péché mortel la divine Justice ne peut rien que les jeter au feu qui brûle éternellement. Ils n'ont pas travaillé leur vigne ; bien plus, ils l'ont détruite, et non seule

1. Jean, xv, 45.

ment la leur, mais encore celle d'autrui. Loin d'y cultiver quelque bonne plante de vertu, ils en ont arraché la semence de grâce qu'ils avaient reçue par la lumière du saint baptême, en participant au sang de mon Fils, qui fut le vin que produisit pour vous cette Vigne véritable. Cette semence de la grâce ils l'ont arrachée pour la jeter en pâture aux animaux, c'est-à-dire à leurs péchés aussi nombreux que variés. Ils l'ont foulée aux pieds de leur affection déréglée, pour mon offense, pour leur malheur et celui du prochain.

Ce n'est pas ainsi que font mes serviteurs, et c'est comme eux que vous devez faire, en demeurant unis à cette vigne et greffés sur elle. Dès lors vous produirez des fruits abondants, parce que vous participerez à la sève du cep. En demeurant dans le Verbe mon Fils, vous demeurez en moi, parce que je suis une même chose avec lui, et lui avec moi. En demeurant en lui, vous suivrez ses enseignements ; en suivant ses enseignements vous participerez de la substance de ce Verbe, c'est-à-dire que vous serez participants de ma Divinité éternelle, unie à l'humanité, et puiserez en elle un amour divin où l'âme s'enivre. Voilà pourquoi je t'ai dit que vous participez à la substance de la Vigne.

CHAPITRE VIII
(24)

De quelle manière Dieu façonne les rameaux unis au cep, et comment la vigne de chacun est si étroitement unie à celle du prochain, que l'on ne peut cultiver ou ravager l'une sans l'autre.

Sais-tu comment j'en use avec mes serviteurs quand ils sont dociles à suivre les enseignements du doux Verbe d'amour? Je les façonne, pour leur faire porter des fruits abondants et savoureux, et non des fruits sauvages. De même que l'ouvrier dispose le bon rameau qu'il a laissé sur la vigne, pour qu'il produise à souhait un vin généreux, ainsi fais-je, moi, le vrai vigneron. Mes serviteurs qui demeurent en moi, je les façonne par beaucoup de tribulations, pour qu'ils donnent plus de fruits et de meilleure qualité, et prouvent, par là même, la vertu qui est en eux ; ceux qui sont stériles je les coupe et je les mets au feu, comme il a été dit. Mes bons ouvriers sont ceux qui travaillent bien leur âme, y arrachant tout amour-propre et retournant en moi la terre de leur affection. Ils nourrissent ainsi et développent la semence de grâce qu'ils ont reçue au saint baptême,

En cultivant leur âme ils cultivent aussi celle du

prochain. Ils ne peuvent cultiver l'une sans l'autre : souviens-toi que tout mal et tout bien se fait par le moyen du prochain. C'est ainsi que vous êtes mes ouvriers, envoyés par moi le grand et éternel Ouvrier, qui vous ai entés sur la Vigne par l'union que j'ai faite avec vous.

Dis-toi donc bien, que chaque créature raisonnable a sa vigne immédiatement attenante à celle du prochain. L'une et l'autre sont tellement conjointes, que nul ne peut se faire du bien ou se nuire à soi-même qu'en même temps il ne fasse du bien ou ne nuise au prochain. Tous ensemble vous ne formez qu'une seule vigne universelle, qui est la société des chrétiens unie à la vigne du corps mystique de l'Église dont vous tirez la vie. Dans cette vigne est planté un Cep, mon Fils unique, sur lequel vous devez être greffés. Si vous n'êtes entés sur lui, vous êtes par là même en rebellion contre la sainte Église, vous êtes comme des membres retranchés du corps et qui par le fait entrent en décomposition. Il est vrai que, pendant que vous en avez le temps, vous pouvez vous débarrasser d'abord de cette pourriture du péché par un vrai repentir et recourir à mes ministres qui sont mes ouvriers et qui ont en dépôt les clefs du vin, c'est-à-dire du sang, sorti de cette vigne. Ce sang est si efficace et si parfait qu'aucun défaut dans le ministre, ne peut altérer le fruit de ce sang. C'est la charité qui relie es rameaux au cep par une véritable humilité, acquise dans une connaissance vraie de soi-même et de Moi. Ainsi tu vois que je vous ai tous en-

voyes comme ouvriers dans ma vigne. Et je vous y invite de nouveau, car le monde devient de plus en plus mauvais : les épines s'y sont multipliées au point qu'elles ont étouffé la semence et qu'il ne veut plus produire aucun fruit de grâce. Je veux donc que vous soyez de vrais ouvriers qui s'emploient avec beaucoup de zèle à cultiver les âmes dans le corps mystique de la sainte Église. Si je vous dis cela, c'est que je veux faire miséricorde au monde pour lequel tu me pries tant!

CHAPITRE IX
(25)

Comment l'âme prie Dieu de lui montrer ceux qui passent sur le pont, et ceux qui n'y passent pas.

Dans une angoisse d'amour, l'âme disait alors : O très douce et ineffable charité, qui ne s'enflammerait à tant d'amour? Quel cœur se pourrait défendre de se consumer pour vous? O abîme de charité! Vous êtes donc si éperdûment attaché à vos créatures qu'il semble que vous ne puissiez vivre sans elles! Et pourtant vous êtes notre Dieu! Vous n'avez nul besoin de nous, notre bien n'ajoute rien à votre grandeur, puisque vous êtes immuable! Notre mal ne saurait vous causer aucun dommage, à vous qui êtes la souveraine et éternelle Bonté!

Qui vous entraîne donc à tant de miséricorde? L'amour! non l'obligation que vous avez envers nous, non le besoin que vous avez de nous! C'est nous qui sommes vos obligés et vos débiteurs, et de mauvais débiteurs. Oui, si je comprends bien, souveraine et éternelle Vérité c'est moi, le coupable, et c'est vous qui êtes châtié pour moi. Je vois le Verbe, votre Fils, attaché et cloué à la croix; et de cette croix vous avez fait un pont, ainsi que vous me l'avez manifesté à moi, votre misérable servante!

C'est ce qui brise mon cœur, qui cependant ne se peut briser par la faim et le désir qu'il a de vous. Souvenez-vous, mon Seigneur, que vous vouliez me montrer quels sont ceux qui passent par ce pont et quels sont ceux qui s'en écartent! S'il plaît à votre Bonté de me le découvrir, heureuse serai-je de le voir et de l'entendre de vous.

CHAPITRE X
(26)

Comment ce pont béni a trois degrés qui représentent les trois états de l'âme. Comment ce pont, tout en s'élevant en haut, n'est pas séparé de la terre. Comment doit s'entendre cette parole du Christ : Quand j'aurai été élevé en haut, j'attirerai tout à moi.

Pour enflammer et vivifier davantage l'amour de cette âme pour le salut des hommes, le Dieu éternel lui répondit alors et lui dit : « Avant de te faire voir ce que tu me demandes et que je désire te montrer, je veux t'expliquer comment est construit ce pont.

Je t'ai déjà dit, ma fille, que du ciel il rejoint la terre, par l'union que j'ai faite avec l'homme que je formai du limon de la terre. Sache que ce pont, qui est mon Fils unique a trois degrés : deux furent faits sur le bois de la très sainte Croix, et le troisième, quand il éprouva la grande amertume, alors qu'on lui donna à boire du fiel et du vinaigre. Ces trois degrés te feront connaître trois états de l'âme, comme je te l'exposerai.

Le premier degré ce sont ses pieds, qui signifient l'affection : car, comme les pieds portent le corps, l'affection porte l'âme.

Les pieds constituent un gradin pour pouvoir arriver jusqu'au côté où t'est manifesté le secret du

cœur. Ainsi en s'élevant sur les pieds de l'affection, l'âme commence à goûter l'amour du cœur, en fixant le regard de l'intelligence sur le cœur ouvert de mon Fils, où l'on trouve le parfait et ineffable amour. Je dis parfait, parce que ce n'est pas l'intérêt propre qui l'inspire. Quelle utilité personnelle peut-il retirer de vous, lui qui est une même chose avec moi ? Ainsi l'âme se remplit-elle d'amour en se voyant tant aimée.

Le deuxième degré franchi, elle s'élève au troisième, c'est-à-dire à la bouche, où elle trouve la paix après la grande guerre qu'avait déchaînée ses fautes.

Dans le premier degré, en dégageant ses pieds des attaches terrestres, elle se dépouille du vice ; dans le second, elle s'emplit d'amour et de vertu; dans le troisième elle goûte la paix.

Ainsi le pont a trois gradins, et il faut passer par les deux premiers pour arriver au dernier. Il est dressé en hauteur de sorte que le courant du fleuve ne l'atteint pas, parce que le poison du péché ne l'infecta jamais.

Ce Pont dressé en hauteur ne laisse pas pourtant de toucher à la terre. Sais-tu quand il a été ainsi élevé? Quand on le dressa sur le bois de la très sainte Croix, sans que la Divinité fût séparée de votre humanité, qui est comme la vallée terrestre. Voilà pourquoi je t'ai dit qu'en s'élevant en hauteur, il n'était cependant pas séparé de la terre, parce que les deux natures demeurent unies et liées l'une à l'autre. Personne ne pouvait passer sur ce pont avant

qu'il ne fût dressé en haut. C'est pour cela qu'il a dit : « C'est quand j'aurai été élevé de terre que je tirerai tout à moi. »

Ma Bonté voyant donc que vous ne pouviez être attirés d'une autre manière, je l'envoyai pour qu'il fût élevé sur le bois de la Croix. J'en ai fait une enclume sur laquelle l'on forgerait le fils de la race humaine, pour le délivrer de la mort et restaurer en lui la vie de la grâce. Voilà comment il a tiré tout à lui, en démontrant l'amour ineffable que j'ai pour vous ; car le cœur de l'homme est toujours attiré par l'amour. Pouvait-il vous donner une plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour vous ? L'homme ne peut donc faire autrement que de se laisser attirer par l'amour, s'il n'est pas assez aveugle pour résister à cet attrait. Voilà pourquoi mon Fils a dit que, lorsqu'il serait élevé en haut, il attirerait tout à lui.

Or telle est bien la vérité.

Il y a deux manières de comprendre cet attrait. La première est que le cœur de l'homme, emporté par un sentiment d'amour, se rend à lui avec toutes les puissances de l'âme, mémoire, intelligence et volonté. Une fois ces trois puissances accordées et comme assemblées en mon nom, toutes les autres opérations que l'homme produit, extérieures ou intérieures, sont attirées sympathiquement vers moi, et sont unies en moi par le sentiment de l'amour, et l'homme monte ainsi vers les hauteurs, en suivant l'amour crucifié. Ma Vérité a donc dit vrai quand elle a dit : *Quand je serai*

élevé en haut, j'attirerai tout à moi; car, après avoir pris le cœur et les puissances de l'âme, il tire à soi par là même toutes ses opérations.

L'autre façon de l'entendre est que, toute chose ayant été créée pour l'usage de l'homme; tout par conséquent a été fait pour servir et subvenir aux besoins des créatures raisonnables. La créature douée de raison, elle, n'a pas été créée pour ces choses, mais pour Moi, pour me servir avec tout son cœur et toute son affection. Tu vois bien que si l'homme est attiré vers mon Fils, tout est par là même attiré vers Lui, puisque tout le reste a été fait pour l'homme.

Il fallait donc que le pont fût élevé en haut et qu'il eût des degrés, pour qu'on y pût monter avec plus de facilité.

CHAPITRE XI
(27)

Comment ce pont est construit en pierres qui signifient les vertus : sur le pont se trouve une hôtellerie, où l'on donne la nourriture aux voyageurs. Qui passe sur le pont va à la vie, qui s'engage dessous va à la perdition et à la mort.

Ce pont est construit en pierres, afin que la pluie, qui peut survenir, n'arrête point les passagers. Sais-tu quelles sont ces pierres? Ce sont les pierres des vraies et solides vertus. Ces pierres n'étaient pas entrées en construction avant la passion de mon Fils : aussi, nul ne pouvait-il parvenir à sa fin, quelque fidélité qu'il mît par ailleurs à suivre la voie de la vertu, parce que le ciel n'avait pas été ouvert avec la clef du sang.

La pluie de la justice interceptait le passage.

Mais après que les pierres furent taillées et posées sur le corps du Verbe, mon doux Fils, qui, comme je t'ai dit, est le pont, pour les lier entre elles, il détrempa la chaux avec son sang. Oui, le sang est mélangé avec la chaux de la Divinité, avec la force et le feu de la charité. Par ma puissance, ces pierres des vertus entrèrent dans une construction qui repose sur lui-même ; car il n'est aucune vertu qui n'ait son fondement en lui ; toutes sont éprouvées en lui, et toutes ont vie par lui. Aussi bien,

nul ne peut avoir de vertu communiquant la vie de la grâce, sinon par lui, en suivant ses traces et sa doctrine. C'est lui qui a édifié les vertus, qui les a posées comme des pierres vivantes et cimentées avec son sang, afin que tout fidèle pût passer à l'aise, sans aucune crainte servile d'être arrêté par la pluie de la justice divine, couvert qu'il est par la miséricorde, cette miséricorde descendue du ciel, par l'Incarnation de mon Fils. Et comment ouvre-t-on le ciel? Avec la clef de son sang.

Ainsi, tu vois comment le pont est construit, et abrité par la miséricorde. Sur ce pont, se trouve l'hôtellerie, dans le jardin de la sainte Église, qui possède et distribue le Pain de vie et donne à boire le Sang, afin que les passagers, qui sont mes créatures, ne tombent pas de fatigue au cours de leur voyage. C'est dans cette pensée que ma charité a ordonné que l'on vous distribuât le sang et le corps de mon Fils unique, vrai Dieu et vrai homme.

Le pont traversé, l'on arrive à la Porte qui le termine et fait corps avec lui, et c'est par cette porte que tous doivent entrer. N'a-t-il pas dit : « *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie; qui passe par moi ne chemine pas dans les ténèbres mais à la lumière* [1]. » Et dans un autre endroit, ma Vérité dit encore que nul ne peut venir à Moi sinon par Lui. Et il en est vraiment ainsi. S'il t'en souvient bien, c'est cela même que je t'ai dit et exposé quand j'ai voulu

1. Jean, XIV, 6, VIII, 12.

t'indiquer la voie. Donc s'il dit qu'il est la *Voie*, c'est la vérité même, et je t'ai déjà montré que cette voie est en forme de pont. Il a dit aussi qu'il est la *Vérité :* quoi de plus réel, puisqu'il ne fait qu'un avec Moi qui suis la *Vérité?* Qui le suit, marche donc dans le chemin de la vérité et de la vie. Qui suit cette Vérité reçoit la vie de la grâce et ne peut périr de faim : car la Vérité devient sa nourriture. Il ne peut non plus tomber dans les ténèbres, parce qu'il est la lumière, pure de tout mensonge. Bien plus, c'est lui qui par la vérité a confondu et détruit le mensonge par lequel le démon séduisit Ève. C'est par ce mensonge que la voie du ciel avait été coupée ; mais cette voie, la Vérité l'a rétablie et cimentée par le Sang. Ceux qui marchent en cette voie, sont donc les fils de la Vérité, car ils suivent la Vérité, ils passent par la porte de la Vérité, et ils se trouvent enfin unis en moi avec celui qui est la voie et qui est la porte, mon Fils, Vérité éternelle, Océan de Paix?

Celui qui s'écarte de cette voie prend en dessous, par le fleuve. Cette route n'est pas faite avec des pierres, mais avec de l'eau, et comme l'eau n'a pas de consistance, personne ne peut s'y engager sans se noyer. Cette eau qui se dérobe, ce sont les plaisirs et les honneurs du monde. Ceux qui n'ont pas fondé leur amour sur la pierre, mais l'ont placé dans les choses créées, par une attache désordonnée, les aimant et les possédant en dehors de moi, les créatures sont, pour eux, l'eau qui s'écoule continuellement.

Et l'homme aussi s'écoule comme le fleuve. Il lui semble que ce soit les choses qu'il aime qui fuient, et cependant c'est lui encore qui incessamment est emporté vers le terme de la mort. Il voudrait bien s'arrêter, fixer sa vie et les choses qu'il aime pour les empêcher de couler! Vains efforts! Ou la mort arrive qui l'enlève à ce qu'il aime, ou ma Providence intervient qui le dépouille, avant le terme, des choses créées. Ceux qui en agissent ainsi suivent le mensonge, ils marchent dans la voie du mensonge, ils sont les fils du démon qui est le père du mensonge, et parce qu'ils passent par la porte du mensonge ils reçoivent l'éternelle damnation.

Tu vois donc que je t'ai montré la vérité et le mensonge, je veux dire, ma voie qui est vérité, et celle du démon qui est mensonge.

CHAPITRE XII
(28)

Comment ce n'est pas sans peine que l'on suit l'une ou l'autre de ces deux voies, celle du pont ou celle du fleuve; et du bonheur que l'âme éprouve à passer par le pont.

Tels sont les deux chemins que l'on peut suivre ; et dans chacun d'eux le passage est pénible. Quelle n'est donc pas l'ignorance et l'aveuglement de l'homme ! Il persiste à vouloir s'engager dans le chemin de l'eau, alors qu'il trouve devant lui une voie toute prête, qui procure tant de joie à ceux qui la suivent, que toute amertume leur est douce, que tout fardeau leur devient léger.

Bien qu'il soit dans les ténèbres du corps, il y rencontre la lumière, et quoique mortel, il y trouve la vie immortelle, en y goûtant par sentiment d'amour la lumière de l'éternelle Vérité, qui promet de donner le repos à qui se dépense pour Moi. Car je ne suis pas oublieux, Moi ! Je connais ceux qui me servent, je suis juste et je rends à chacun suivant ses mérites : toute bonne action est récompensée, toute faute est punie. La joie que ressent celui qui marche dans cette voie, nulle langue ne la peut dire, aucune oreille ne la peut entendre, il n'est point d'œil qui la puisse voir. Il goûte dès cette vie, et possède déjà le bien qui lui

est préparé dans la vie durable. Bien fou donc celui qui méprise un si grand bien, et préfère se procurer en cette vie un avant-goût de l'enfer, en passant par la voie d'en dessous, où l'on rencontre bien des peines, sans aucune consolation, et sans aucun bien. Car, par leur péché, ils se privent de Moi qui suis le Bien Souverain et éternel.

Tu as donc raison de gémir, et je veux que toi et mes autres serviteurs soyez en continuelle douleur de l'offense qui m'est faite et preniez en pitié l'ignorance et le malheur de ceux qui m'outragent avec tant d'inconscience. Tu as vu désormais, tu as appris comment est fait ce pont, et que ce pont est vraiment, comme je te l'ai dit, mon Fils unique, unissant, ainsi que je te l'ai expliqué, la grandeur avec la bassesse.

CHAPITRE XIII
(29)

Comment ce pont, en s'élevant jusqu'au ciel, le jour de l'Ascension, n'a pas cependant quitté la terre.

Lorsque mon Fils unique retourna vers moi, quarante jours après la résurrection, ce pont s'éleva de terre, c'est-à-dire de la société des hommes, et monta au ciel par la vertu de ma nature divine pour s'asseoir à ma droite, à moi, son Père éternel. C'est ce que l'ange, le jour de l'Ascension, dit aux disciples, qui étaient comme morts parce que leurs cœurs avaient quitté la terre pour suivre au ciel la Sagesse de mon Fils : « Ne demeurez plus là, leur dit-il, puisque il est assis désormais à la droite du Père [1]. »

Une fois qu'il se fut élevé au ciel et qu'il fut retourné à moi son Père, j'envoyai le Maître, c'est-à-dire l'Esprit-Saint, qui vint avec ma Puissance, avec la Sagesse de mon Fils, et avec sa Clémence d'Esprit-Saint. Il ne fait qu'un avec moi le Père et avec mon Fils. Il affermit la voie de la doctrine que ma Vérité laissa dans le monde.

Ainsi, en dérobant aux hommes sa présence, mon

1. Act. I, 11.

Fils leur laissa la doctrine, avec les vertus, pierres vivantes fondées sur cette doctrine, qui est la voie que vous a faite ce doux et glorieux Pont. Il s'employa d'abord, et par ses propres œuvres, à vous tracer la voie, en vous donnant la doctrine, par ses exemples plus que par ses paroles. Il agit avant de parler. La clémence de l'Esprit-Saint confirma cet enseignement en fortifiant l'âme des disciples pour leur faire confesser la Vérité et annoncer cette Voie qui est la doctrine du Christ crucifié. Par eux il convainquit le monde d'injustices et de faux jugements : injustices et faux jugements que je t'exposerai dans la suite, plus longuement.

Ce que je viens de te dire est pour dissiper toute ténèbre qui pourrait obscurcir la pensée de ceux qui m'écoutent. Ils pourraient dire : Avec ce corps du Christ il a bien été établi un pont par l'union de la nature divine avec la nature humaine; nous le voyons, et c'est bien vrai. Mais ce pont nous a été enlevé, en remontant au ciel. Il était bien une voie, il nous enseignait la vérité par son exemple et par ses œuvres; mais désormais que nous reste-t-il? Où trouver la voie?

Je te le dis, ou plutôt, je le dirai pour tous ceux qui sont tombés dans cette ignorance. La Voie, c'est sa doctrine elle-même, attestée par les Apôtres, affirmée dans le sang des martyrs, éclairée par la lumière des Docteurs, professée par les Confesseurs, et écrite avec amour par les Évangélistes. Tous concordent en un même témoignage pour confesser la vérité dans le corps mystique de la sainte Église.

Ils sont comme le flambeau placé sur le chandelier pour montrer la voie de la vérité qui mène à la vie dans la lumière parfaite, comme je t'ai dit. Aussi peuvent-ils t'assurer, pour l'avoir éprouvé en eux-mêmes, que chaque homme a la lumière nécessaire pour connaître la vérité, s'il le veut bien, c'est-à-dire s'il veut ne pas éteindre la lumière de la raison, par un amour égoïste et désordonné. Oui, telle est bien la vérité ! Sa doctrine est vraie ; elle vous demeure comme une nacelle, pour transporter l'âme au delà de la mer orageuse et la conduire au port du salut.

Ainsi tout d'abord, je vous ai fait un pont visible qui est mon Fils, quand je l'envoyai vivre parmi les hommes. Puis, quand ce pont visible s'est levé vers le ciel, il est resté parmi vous le pont et le chemin de la doctrine unie pour toujours, comme il a été dit, avec ma Puissance, avec la Sagesse de mon Fils et avec la Clémence de l'Esprit-Saint. Cette Puissance communique la vertu d'agir à qui suit cette voie, la Sagesse lui donne la lumière pour lui faire connaître la vérité, et l'Esprit-Saint lui octroie l'amour qui consume et détruit tout amour sensuel, pour ne laisser dans l'âme que l'amour des vertus.

Ainsi, de toute manière, par sa présence visible ou par sa doctrine, il est la Voie, la Vérité et la Vie, et cette voie est le pont qui conduit dans les hauteurs du ciel. C'est ce qu'il a voulu faire entendre quand il a dit : « *Je suis venu de mon Père et je retourne à mon Père et je reviendrai vers vous*[1] »

1. Jean, XVI. 28.

c'est-à-dire mon Père m'a envoyé vers vous et m'a fait votre pont pour que vous puissiez franchir le fleuve et atteindre à la vie. Puis il ajoute je reviendrai vers vous, je ne vous laisserai pas orphelins, je vous enverrai le Paraclet, comme pour dire, je vous enverrai ma Vérité. Je m'en irai à mon Père et je reviendrai, qu'est-ce à dire, sinon que la venue de l'Esprit-Saint qui est appelé Paraclet, vous montrera plus clairement et vous confirmera que je suis la Voie de la Vérité, par la doctrine que je vous ai donnée. Il a dit qu'il reviendrait et il est revenu en effet, puisque l'Esprit-Saint ne vient pas seul, mais il vient avec ma Puissance à moi le Père, avec la Sagesse du Fils et avec la Clémence de l'Esprit-Saint lui-même. Tu vois donc bien qu'il est revenu, non en présence visible, mais par sa vertu comme je t'ai dit, en affermisant le chemin de la doctrine. Cette route ne peut être endommagée, ni fermée à celui qui la veut suivre ; elle est solide, elle est indestructible, car elle procède de moi l'Immuable. Votre devoir est donc de marcher courageusement dans cette voie, sans la moindre hésitation, éclairés que vous êtes par la lumière de la foi que vous avez revêtue dans le saint baptême.

Je t'ai donc fait voir, en pleine évidence, quel est ce pont visible et quelle est la doctrine qui ne fait qu'une même chose avec lui. J'ai expliqué pareillement à ceux qui l'ignorent, que c'est lui qui a montré cette voie, qui est la vérité même. Je leur ai fait connaître ceux qui l'enseignent ; ce sont, ai-je dit, les Apôtres, les Evangélistes, les Martyrs,

les Confesseurs et les saints Docteurs établis au dedans de la sainte Église comme un flambeau. J'ai expliqué comment, en retournant à moi, il est revenu vers vous, non par sa présence visible, mais par sa vertu, quand l'Esprit-Saint est descendu sur les disciples. Il ne reviendra plus en présence visible, sinon au jour du jugement, quand il viendra avec ma majesté et en puissance divine, pour juger le monde, rendre le bien aux bons, récompenser de leurs fatigues l'âme et le corps tout ensemble, et rendre le mal de la peine éternelle à ceux qui auront vécu ici bas dans l'iniquité.

Je veux maintenant te faire connaître ce que Moi Vérité, je t'ai promis, en t'expliquant quels sont ceux qui marchent imparfaitement dans cette voie, quels sont ceux qui y progressent parfaitement, et quels sont ceux qui y atteignent à la grande perfection. Je te dirai aussi comment cheminent les méchants, qui par leur iniquité se noient dans le fleuve et n'obtiennent ainsi que supplices et tourments.

Je vous en conjure, mes fils très chers, suivez le chemin du pont ; ne prenez pas par en dessous, ce n'est pas là la voie de la vérité ; c'est celle du mensonge, où passent les pécheurs pervers dont je te parlerai. Ce sont ces pécheurs pour lesquels je vous demande de me prier, pour lesquels je réclame vos larmes et vos sueurs, afin que de moi ils reçoivent miséricorde.

CHAPITRE XIV
(30)

Comment cette âme, en admiration de la miséricorde de Dieu, raconte plusieurs grâces et bienfaits accordés à la race humaine.

Alors cette âme, comme enivrée, ne se pouvait plus contenir et, debout en la présence de Dieu, elle disait : O éternelle miséricorde, qui couvrez les fautes de vos créatures ! Je ne m'étonne donc plus que vous disiez de ceux qui sortent du péché mortel pour faire retour à vous : Moi, je ne me souviens plus que vous m'ayez jamais offensé ! O Miséricorde ineffable, non je ne m'étonne plus que vous disiez cela à ceux qui sortent du péché, quand je vous entends dire de ceux qui vous persécutent : Je veux que vous me priez pour eux afin que je leur fasse miséricorde. O miséricorde qui procède de votre Divinité, Père éternel, et qui gouverne par votre puissance le monde tout entier ! C'est par votre miséricorde que nous avons été créés ; par votre miséricorde que nous avons été recréés, dans le sang de votre Fils ; c'est votre miséricorde qui nous conserve ; c'est votre miséricorde qui a mis votre Fils en agonie et l'a abandonné sur le bois de la croix, dans cette lutte de la mort contre la

vie et de la vie contre la mort! C'est alors que la Vie a vaincu la mort du péché et que la mort du péché a arraché la vie corporelle à l'Agneau sans tache. Qui resta vaincu ? La mort ! Quelle en fut la cause? La miséricorde! Votre miséricorde donne la vie, et elle donne la lumière qui nous fait connaître votre clémence pour toute créature, pour les justes et pour les pécheurs.

Au plus haut des cieux, votre miséricorde éclate dans vos saints. Si je regarde la terre, votre miséricorde y abonde. Dans les ténèbres de l'enfer, votre miséricorde luit encore, en n'infligeant pas aux damnés un supplice aussi grand que leurs fautes. Votre miséricorde fait plus douce votre justice ! C'est par miséricorde que vous nous avez lavés dans le sang, par miséricorde que vous avez voulu converser avec vos créatures.

O Fou d'amour ! Ce n'était donc pas assez de vous incarner, qu'encore vous avez voulu mourir ! Ce n'était donc pas assez de mourir, qu'aussi vous êtes descendu aux enfers pour en délivrer les saints Patriarches et accomplir en eux votre vérité et votre miséricorde ! Votre bonté en effet, avait promis le bonheur à ceux qui vous servent en vérité, et vous êtes descendu aux limbes, pour tirer de peine ceux qui vous avaient servi et leur rendre le fruit de leurs travaux.

Votre miséricorde vous a poussé à faire plus encore pour l'homme. Vous vous êtes laissé en nourriture, afin de nous fortifier dans notre faiblesse, et pour que notre ignorance, avec un tel souvenir, ne pût

perdre la mémoire de vos bienfaits. Voilà pourquoi chaque jour, vous vous donnez à l'homme, en vous représentant à lui, au sacrement de l'autel, dans le corps mystique de la sainte Église. Qui donc a fait cela ? Votre Miséricorde !

O Miséricorde ! Mon cœur devient tout feu à penser à vous ! De quelque côté que mon esprit se tourne et se retourne, je ne trouve que miséricorde ! O Père éternel, pardonnez à mon ignorance, si je suis assez présomptueuse pour parler devant vous ! L'amour de votre miséricorde me sera une excuse devant votre Bonté.

2° LE DON DE LA CONFORMITÉ AU CHRIST

CHAPITRE I
(31)

De l'indignité de ceux qui passent par le fleuve en dessous du pont; et comment l'âme qui suit cette voie, Dieu l'appelle arbre de mort, qui plonge ses racines en quatre vices capitaux.

Après que cette âme, par ces paroles, eût un peu mis son cœur au large dans la miséricorde de Dieu, elle attendait humblement l'accomplissement de la promesse qui lui avait été faite, et Dieu reprenant son discours lui disait : Fille très chère, tu as parlé devant moi de ma miséricorde, parce que je te l'ai fait goûter, et voir dans la parole que je t'ai dite : « Ce sont ces pécheurs, pour lesquels je vous conjure de me prier ! » Mais sache bien que, sans aucune comparaison possible, ma miséricorde envers vous, est bien plus grande que tu ne le vois. Ta vue est imparfaite, et ma miséricorde est parfaite et infinie, de sorte qu'aucune comparaison ne se

peut établir entre l'une et l'autre, sinon celle du fini à l'infini.

Mais j'ai voulu te la faire goûter, cette miséricorde, et aussi la dignité de l'homme telle que je te l'ai exposée plus haut, pour que tu comprennes mieux la cruauté et la bassesse des hommes pervers, qui prennent par le chemin d'en dessous. Ouvre donc l'œil de ton intelligence, regarde ceux qui volontairement se noient, et vois en quelle indignité ils sont tombés par leurs fautes.

Premièrement ils sont devenus infirmes, par le fait qu'ils ont conçu le péché mortel dans leur esprit; puis ils l'ont enfanté et ont perdu du même coup la vie de la grâce. De même qu'un mort est incapable d'aucun sentiment, et de lui-même ne se peut mouvoir qu'autant qu'il est soulevé et porté par autrui, ainsi ceux qui se sont noyés dans le fleuve de l'amour désordonné du monde, sont morts à la grâce; et, parce qu'ils sont morts, leur mémoire n'évoque plus le souvenir de ma miséricorde. L'œil de leur intelligence ne voit plus, ne connaît plus ma vérité, parce que le sentiment est mort, c'est-à-dire parce que l'intelligence n'a plus en face d'elle, qu'elle-même, avec l'amour mort de la sensualité propre. Leur volonté aussi est morte à ma volonté : car elle n'aime plus que choses mortes. Ces trois puissances étant mortes, toutes leurs opérations soit extérieures soit intérieures sont donc mortes aussi quant à la grâce. En conséquence, il leur est impossible de se défendre contre leurs ennemis ni de s'aider elles-mêmes, sinon pour autant que je les

secoure moi-même. Il est bien vrai que ce mort a conservé encore son libre arbitre, et que, tant qu'il demeure en son corps mortel, chaque fois qu'il demande mon aide, il le peut obtenir; mais il ne pourra jamais rien par lui-même. Il est devenu insupportable à lui-même, et en voulant dominer le monde, il a été dominé par cette chose qui n'est pas, par le péché. Le péché est un non être, et ils sont devenus serviteurs et esclaves du péché. J'avais fait d'eux des arbres d'amour par la vie de la grâce qu'ils reçurent au saint Baptême, et ils sont devenus des arbres de mort, parce qu'ils sont morts comme je te l'ai dit plus haut.

Sais-tu où pousse la racine de cet arbre? Dans l'élévation de la superbe que nourrit l'amour égoïste de la propre sensualité. Sa moelle est l'impatience, la fuite de toute souffrance, et il a un rejeton, qui est l'aveuglement[1]. Tels sont les quatre vices qui tuent l'âme de celui que j'ai appelé un arbre de mort, parce qu'il ne puise pas la vie dans la grâce. A l'intérieur de l'arbre se nourrit le ver de la conscience, mais l'homme le sent peu, tant qu'il vit en péché mortel, aveuglé qu'il est par l'amour-propre. Les fruits de cet arbre sont des fruits de mort, parçe qu'ils ont tiré leur sève de la racine de la superbe, et la pauvre âme est pleine d'ingratitude. C'est de là que lui vient tout le mal. Si elle

1. Le texte donne : *Indiscretione.* — Cet aveuglement sur les choses divines, c'est la perte du sens chrétien, du discernement, de la discrétion spirituelle

gardait quelque souvenir des bienfaits reçus de moi, elle me connaîtrait moi, et en me connaissant, elle se connaîtrait elle-même et ainsi elle demeurerait dans mon amour ; mais elle, aveugle qu'elle est, prend par en bas et s'en va à tâtons par le fleuve, sans s'apercevoir que l'eau fuit et ne l'attend pas.

CHAPITRE II

(32)

Comment les fruits de cet arbre sont aussi variés que le sont les péchés : et tout d'abord le péché de la chair.

Les fruits de cet arbre qui donnent la mort sont aussi variés que les péchés eux-mêmes. Il en est qui servent de pâture aux bêtes : tels sont ceux que commettent ces hommes qui vont se roulant tout entiers, esprit et corps, dans la fange des voluptés charnelles, à la façon des pourceaux. O âme vile, où donc est ta dignité ! Tu avais été faite sœur des anges, te voilà devenue une brute grossière !

Si grande est la misère de ces pécheurs, que non seulement Moi, qui suis la pureté même, je ne les puis souffrir, mais que les démons eux-mêmes dont ils se sont faits les amis et les serviteurs, ne peuvent voir commettre tant d'obscénités. Aucun péché n'est plus abominable que celui-là et n'éteint davantage la lumière de l'intelligence. Les philosophes eux-mêmes, — non par la lumière de la grâce qu'ils n'avaient pas, mais par celle que la nature leur donnait, — ont connu que ce péché dégradant obscurcissait l'intelligence, aussi gardaient-ils la chasteté et la continence pour mieux étudier. Et pareillement renonçaient-ils aux richesses, afin que le souci des richesses n'occupât point leur cœur. Ce n'est point ce que fait l'ignorant et faux chrétien qui a perdu la grâce par sa faute.

CHAPITRE III
(33)

De l'avarice et des maux qui en dérivent.

Quelques autres produisent un fruit de terre. Ce sont les avares cupides. Ils font comme la taupe qui toujours se nourrit de terre jusqu'à la mort. Quand la mort vient, ils ne trouvent contre elle aucun remède. Ceux-là, avec leur avarice, ravalent mes largesses, en vendant à leur prochain le temps qui n'est qu'à moi. Ce sont les usuriers qui oppriment et volent leur prochain, parce qu'ils n'ont point conservé dans leur mémoire, le souvenir de ma miséricorde. S'ils ne l'avaient oubliée, ils ne seraient pas aussi cruels envers eux-mêmes et à l'égard d'autrui : ils useraient de bonté et de miséricorde pour eux-mêmes en pratiquant la vertu, et envers le prochain en venant charitablement à son secours.

Oh ! combien grands les maux qui dérivent de ce maudit péché ! Combien d'homicides, de larcins, de rapines, de gains illicites, quelle cruauté de cœur, que d'injustices, que de dommages, au préjudice du prochain ! Ce péché tue l'âme et la rend esclave des richesses : elle ne se soucie plus désormais d'observer mes commandements. L'avare

n'aime personne, sinon par intérêt. Ce vice procède de l'orgueil, et l'orgueil à son tour s'alimente par l'avarice, qui satisfait au besoin de réputation personnelle. Ces deux vices se prêtent ainsi un mutuel appui, et l'on se précipite de mal en pis, par le fait de ce misérable orgueil avide de paraître.

Il est un feu qui toujours répand une fumée de gloire et de vanité de cœur, où l'on se glorifie de ce qui n'est pas à soi. Il est en même temps une souche qui produit plusieurs rameaux, mais dont le principal est le désir d'être compté pour beaucoup, qui pousse à vouloir être plus grand que les autres. Sous l'empire de cette ambition, le cœur cesse d'être sincère et généreux, pour devenir hypocrite et menteur. La langue exprime une chose, quand le cœur en enferme une autre : elle dissimule la vérité, et profère le mensonge, suivant que l'intérêt le demande. Ce vice enfante l'envie, ver intérieur qui sans cesse ronge le cœur, et ne le laisse jouir ni de son propre bien ni de celui d'autrui. Comment, en une pareille bassesse, ces méchants pourraient-ils distraire une part de leur fortune pour le besoin des pauvres, eux qui dérobent celle des autres? Comment retireraient-ils leur âme grossière de cette vilenie, quand ce sont eux-mêmes qui l'y plongent! Parfois même, ils deviennent si inhumains qu'ils ne regardent même pas leurs fils ni leurs parents, quand, encore, ils ne les réduisent pas à la misère.

Néanmoins ma miséricorde les supporte, je ne commande pas à la terre de les engloutir! J'en agis ainsi pour qu'ils reconnaissent leurs fautes.

Comment donc donneraient-ils leur vie pour le salut des âmes, quand ils refusent de donner de leur argent? Comment donneraient-ils l'amour, quand eux-mêmes se rongent d'envie? O misérables vices qui rabaissent à la terre le ciel de l'âme!

J'appelle l'âme un ciel, parce que ciel je l'ai faite, un ciel ou j'habitais d'abord par ma grâce, me cachant en son intérieur, et faisant en elle ma demeure par sentiment d'amour! La voilà maintenant qui m'a quitté, comme une adultère, s'aimant elle-même et les créatures et les choses créées[1] plus que moi. La voilà qui s'est fait d'elle-même son Dieu et ne cesse de me poursuivre de ses péchés aussi nombreux que variés! Et pourquoi donc? Parce qu'elle ne se souvient plus du bienfait du Sang, répandu avec un si grand amour, un amour de feu.

1. Dans la langue du *Dialogue,* les *créatures* ce sont les hommes; les *choses créées*, désignent les êtres inférieurs à l'homme.

CHAPITRE IV
(34)

De quelques autres constitués en puissance, et de leur frut qui est l'injustice.

Il en est d'autres qui portent haut la tête parce qu'ils sont maîtres et seigneurs, mais qui ne sont dans l'exercice de leur puissance, que les porte-étendards de l'injustice : injustice envers moi leur Dieu, injustice envers le prochain, injustice envers eux-mêmes. Injustes ils sont envers eux, parce qu'ils ne s'acquittent pas du devoir qu'ils ont à l'égard d'eux-mêmes, de faire d'eux des hommes vertueux. Injustes ils sont envers moi ; car ils sont tenus de rendre louange et gloire à mon nom, et ils me refusent ce devoir d'honneur auquel j'ai droit. Comme des larrons, ils me dérobent ce qui est à moi, pour en faire hommage à leur propre servante, à leur sensualité. Ainsi commettent-ils l'injustice envers moi et envers eux, aveugles et ignorants qu'ils sont, au point de ne pas me connaître en eux, tant ils sont pleins de l'amour d'eux-mêmes.

Ainsi firent les Juifs, et les ministres de la Loi. Ils se laissèrent aveugler par l'envie et par l'amour-propre, et méconnurent la Vérité, mon Fils unique Voilà pourquoi ils manquèrent au devoir d'accueillir

la Vérité éternelle qui était parmi eux, ainsi que ma Vérité le leur affirmait quand elle disait : « *Le royaume de Dieu est parmi vous*[1]. » Ils ne le connaissaient pas, et pourquoi ? Parce que, suivant que je l'ai expliqué, ils avaient perdu la lumière de la raison, et dès lors ils ne pouvaient remplir le devoir de rendre hommage et gloire à Moi et à Celui qui est une même chose avec Moi. Dans leur aveuglement, ils commirent l'injustice de le persécuter et de le couvrir d'opprobres, jusqu'à la mort de la croix.

C'est la même injustice dont se rendent coupables ces grands seigneurs, envers Moi et envers eux-mêmes. Injustes, ils le sont encore à l'égard de leur prochain, en vendant la chair de leurs sujets et de quiconque leur tombe entre les mains.

1. Luc, XVII, 21.

CHAPITRE V
(35)

Comment par ces fautes et par d'autres, l'on se laisse aller à de faux jugements, et de l'indignité dans laquelle on tombe.

Par ces vices, et par d'autres aussi, ils tombent dans de faux jugements, comme je te l'expliquerai plus loin. C'est ainsi que toujours ils se scandalisent de mes œuvres, qui toutes sont justes, et, en vérité, toutes inspirées par l'amour et par la miséricorde. C'est par ce faux jugement, c'est par le venin de l'envie et de l'orgueil, qu'étaient calomniées et injustement appréciées les œuvres de mon Fils. C'est l'égarement et le mensonge qui faisaient dire : *C'est par la vertu de Belzébuth qu'il agit celui-là*[1] ! De même ces méchants, dominés par l'avarice, par l'amour-propre, par l'impureté, par l'orgueil, par l'envie, égarés par la perversité de leur jugement, impatients de toute gêne, aveuglés par tous les autres péchés qu'ils commettent, ne manquent jamais de se scandaliser de moi et de mes serviteurs, estimant que c'est par hypocrisie qu'ils font œuvres de vertu. Comme leur cœur est corrompu et leur goût vicié, les choses bonnes leur paraissent

1. Matth., XII, 24.

mauvaises, et ils tiennent pour honnête une vie déréglée.

O aveuglement humain ! O homme, comme tu as peu d'égard à ta dignité! Tu étais si grand, et tu t'es fait si petit! De seigneur que tu étais, tu t'es fait esclave, et esclave de la plus vile domination qui se puisse rencontrer, puisque tu t'es fait serviteur et esclave du péché, et que tu es devenu semblable à cette chose même, à qui tu rends tous les services. Le péché n'est pas même une vétille; tu es donc devenu beaucoup moins qu'une vétille! Tu t'es ôté la vie et donné la mort!

Cette vie et cette souveraineté vous furent données par le Verbe, mon Fils unique, le pont de gloire. Vous étiez esclaves du démon et il vous a délivrés de cette servitude. Il s'est fait lui-même esclave, pour vous libérer de l'esclavage; il s'est imposé l'obéissance, pour détruire la désobéissance d'Adam; il s'est humilié lui-même jusqu'à la mort ignominieuse de la croix pour confondre la superbe. Par sa mort, il a expié, détruit tous les vices sans exception, afin que nul ne pût dire : il est tel péché qui n'a pas été puni, qui n'a pas été frappé par le châtiment! Car je te l'ai déjà dit, j'ai fait de son corps une enclume.

Tous les secours ont été donnés aux hommes pour échapper à la mort éternelle, et ils ont méprisé le Sang, ils l'ont foulé aux pieds d'un amour déréglé! Voilà l'injustice, voilà le faux jugement, dont est repris le monde, et dont il sera convaincu au dernier jour du jugement. C'est ce que voulut

faire entendre ma Vérité quand elle dit : *J'enverrai le Paraclet qui convaincra le monde d'injustice et de faux jugement*[1]. Et il en fut convaincu, en effet, quand j'envoyai l'Esprit-Saint sur les Apôtres.

1. Jean, VI, 8.

CHAPITRE VI
(36)

Où l'on explique la parabole du Christ : « J'enverrai l'Esprit-Saint qui convaincra le monde d'injustice et de faux jugement » (Jean, VI, 8), et comment l'une de ces réprimandes est continuelle.

Il y a trois condamnations du monde. La première, quand l'Esprit-Saint descendit sur les disciples. Ils furent, comme je l'ai dit, fortifiés par ma puissance, éclairés par la sagese de mon Fils bien-aimé, et reçurent tout don dans la plénitude de l'Esprit-Saint. C'est alors que le Saint-Esprit, qui est Un avec moi et avec mon Fils, accusa le monde par la bouche des Apôtres, avec la doctrine de ma Vérité. C'est ceux, et tous ceux qui procèdent d'eux, en suivant la vérité qu'ils ont reçue par leur enseignement, qui reprennent le monde. Voilà l'accusation incessante que je porte contre le monde, par la voix de la sainte Écriture, et par la bouche de mes serviteurs, sur la langue desquels je mets l'Esprit-Saint quand ils annoncent ma Vérité, comme le démon se place sur la langue de ses serviteurs, c'est-à-dire de ceux qui s'engagent dans ce fleuve d'iniquité. Elle est douce cette accusation, que j'ai voulu continuelle, à cause du très grand amour que j'ai du salut des âmes.

Nul ne peut dire : Je n'ai trouvé personne qui me reprenne, car à tous j'ai manifesté la Vérité ; à tous, j'ai appris où est la vertu, où est le vice. Je leur ai fait voir le fruit de la vertu, et les effets pernicieux du vice, pour leur inspirer un amour saint, une sainte crainte, l'amour de la vertu et la haine du vice. Et ce n'est pas par un ange que je leur ai enseigné cette doctrine de Vérité. Ils auraient pu dire : L'Ange est un esprit bienheureux, il ne peut pécher, il ne sent pas comme nous l'aiguillon de la chair, il n'est pas alourdi comme nous par le fardeau d'un corps. Non, je ne leur ai pas laissé cette excuse. Cette doctrine leur a été donnée par ma Vérité, par mon Verbe incarné dans votre chair mortelle. Qui sont donc ces autres qui ont suivi ce Verbe? Des créatures mortelles comme vous, passibles comme vous, éprouvant en elles, comme vous, la lutte de la chair contre l'esprit? C'est Paul, mon héraut, et c'est la multitude de mes saints, qui tous, pour une chose ou pour une autre, ont été des passionnés.

Les passions, je les permettais et je les permets toujours, pour l'accroissement de la grâce et le progrès de la vertu dans les âmes. Ainsi donc, les saints sont nés du péché comme vous, ils ont été nourris de la même nourriture que vous, et Moi, aujourd'hui comme alors, ne suis-je pas le même Dieu? Ma puissance n'a pas diminué et ne saurait défaillir. Toujours, je puis, je veux, je sais secourir qui fait appel à mon assistance. Alors vraiment l'homme demande mon secours, quand il se dégage

des eaux du fleuve, pour prendre le chemin du pont, en suivant la doctrine de ma Vérité.

Les hommes sont donc sans excuse, puisque mes réprimandes n'ont point de relâche et que continuellement je leur fais voir la vérité. S'ils ne se corrigent pas pendant qu'il en est temps encore, ils seront condamnés dans la seconde accusation, que je lancerai contre eux, au dernier instant de la mort, quand ma justice leur criera : Morts, levez-vous et venez au jugement! *Surgite mortui, venite ad judicium.* C'est-à-dire : Toi qui es mort à la grâce et vas mourir à la vie corporelle, lève-toi, viens comparaître devant le souverain Juge, avec ton injustice, avec ton faux jugement, avec la lumière éteinte de la foi, cette lumière que tu as reçue toute allumée dans le saint baptême et que tu as étouffée par le vent de l'orgueil et de la vanité du cœur. Ton cœur, tu l'as tendu comme une voile à tous les souffles contraires à ton salut! Oui, la voile de l'amour-propre, largement ouverte à tous les vents de la flatterie, tu as descendu le fleuve des délices et des grandeurs du monde, t'abandonnant, bien volontairement, aux séductions de la chair fragile, aux artifices et aux pièges du démon.

En soufflant dans la voile de ta volonté propre, le démon t'a conduit par le chemin d'en dessous, dans le torrent qui ne s'arrête plus, et il t'a entraîné avec lui dans l'éternelle damnation.

CHAPITRE VII
(37)

De la seconde accusation, où l'homme est convaincu d'injustice et de faux jugement, en général et en particulier.

Cette seconde réprimande, ma très chère fille, se fait entendre au dernier moment, alors qu'il n'y a plus de remède. L'homme est aux portes de la mort, et là il retrouve le ver de la conscience, qu'il ne sentait plus, aveuglé qu'il était par l'amour-propre; mais, à cet instant de la mort, quand l'homme s'aperçoit qu'il va tomber entre mes mains, ce ver commence à se réveiller et à ronger la conscience de ses reproches à la vue des grands maux où il a été conduit par sa faute. Si cette âme alors avait la lumière qu'il faut pour connaître son péché et en concevoir du repentir, non à cause de la peine de l'enfer qui en est la suite, mais pour moi qu'elle a offensé et qui suis la souveraine et éternelle Bonté, elle trouverait encore miséricorde. Mais elle franchit cet instant de la mort, sans une lumière, avec le seul remords dans sa conscience, sans l'espérance dans le Sang, tout entière à sa propre souffrance, se lamentant de sa perte, sans un regret de mon offense : elle tombe ainsi dans l'éternelle damnation. C'est alors que ma justice intervient

pour l'accuser, en toute rigueur, de son injustice et de son faux jugement, et non seulement en général, des injustices et des faux jugements dont elle a usé ordinairement dans toutes ses opérations, mais aussi et surtout de l'injustice particulière qu'elle a commise en ce dernier instant, et du faux jugement qu'elle a porté, en estimant que sa misère était plus grande que ma miséricorde. Voilà le péché irrémissible, qui n'est pardonné ni en ce monde ni dans l'autre. Elle a repoussé, elle a méprisé ma miséricorde, et ce péché est plus grave à mes yeux que tous les autres péchés dont elle s'est rendue coupable. Aussi le désespoir de Judas, fut-il plus offensant pour Moi, et plus douloureux pour mon Fils que sa trahison elle-même.

Ainsi l'âme pécheresse est accusée de ce faux jugement qui lui a fait estimer son péché plus grand que ma miséricorde et, pour cette raison, elle est punie avec les démons et tourmentée éternellement avec eux. Elle est accusée aussi de l'injustice qu'elle a commise en se montrant plus sensible à sa perte qu'à mon offense. Il y a là vraiment une injustice, car elle ne m'a pas accordé à moi ce à quoi j'avais droit, et à elle-même ce qui lui était dû. Elle me devait à moi l'amour ! Quant à elle, elle ne pouvait prétendre qu'à la douleur et au repentir du cœur, qu'elle devait offrir en ma présence, pour l'offense qu'elle m'avait faite. Bien au contraire, c'est à elle qu'elle donne tout son amour, elle n'a de compassion que pour elle-même, de douleur que de la peine que lui a attirée son péché. Tu vois

donc bien quelle double injustice elle commet. Voilà pourquoi elle est punie tout à la fois de l'une et de l'autre. Puisqu'elle a méprisé ma miséricorde, Moi, par ma justice, je la condamne, en même temps que sa servante cruelle la sensualité, et avec le diable cet impitoyable tyran dont elle s'est fait l'esclave en consacrant à son service sa propre sensualité, et je les livre tous ensemble aux supplices et aux tourments, comme c'est ensemble aussi qu'ils m'ont offensé. Elle sera tourmentée par mes ministres, les démons, chargés par ma justice de châtier ceux qui ont fait le mal.

CHAPITRE VIII
(38)

Des quatre principaux tourments des damnés d'où viennent tous les autres, et en particulier de la laideur du démon.

Ma Fille, ta langue est impuissante à dire la peine qu'endurent ces âmes dégradées. Il y a, tu le sais, trois vices principaux; le premier est l'amour-propre, d'où procède le second, l'estime de soi-même, qui à son tour enfante le troisième qui est l'orgueil, avec l'injustice, la cruauté, et tous les autres péchés iniques et grossiers qui en dérivent.

Il y a aussi dans l'enfer quatre supplices principaux, d'où découlent tous les autres tourments. Le premier, c'est que les damnés sont privés de ma vision. Ce leur est une si grande peine que — s'il leur était possible — ils choisiraient d'endurer le feu, les tortures et les tourments en jouissant de ma vue, plutôt que d'être délivrés de leurs souffrances sans me voir.

Cette peine est encore aggravée par la seconde, celle du ver de la conscience qui les ronge sans cesse, et sans cesse leur fait entendre que c'est par leur faute, qu'ils sont privés de ma vue et de la société des anges et qu'ils ont mérité d'être pla-

cés dans la compagnie des démons pour se repaître de leur vision.

Cette vue du démon, qui est la troisième peine, redouble toutes leurs souffrances. Dans la vision qu'ils ont de moi, les saints sont toujours en exultation et renouvellent incessamment, par leur allégresse, la récompense de leurs travaux, supportés pour moi avec une si grande abondance d'amour et un si grand mépris d'eux-mêmes. Tout au contraire, ces malheureux sentent leurs tourments toujours renouvelés par la vue du démon. Car en le voyant, ils se connaissent mieux eux-mêmes et comprennent mieux que c'est par leur faute qu'ils ont mérité ces châtiments. Alors, le ver de la conscience les ronge davantage et les brûle comme un feu qui ne s'éteint jamais. Ce qui fait encore leur peine plus grande, c'est qu'ils le voient dans sa propre figure, qui est si horrible qu'il n'est pas un cœur d'homme qui la puisse imaginer.

Tu dois te souvenir que je te l'ai fait voir un tout petit instant, tel qu'il est dans sa propre forme, et, une fois revenue à toi, tu aurais préféré marcher dans un chemin de feu jusqu'au dernier jour du jugement plutôt que de le revoir encore. Malgré tout ce que tu as pu en apercevoir, tu ne sais pas complètement à quel point il est affreux; car, par divine justice, il se découvre plus horrible encore à l'âme qui est séparée de moi, et plus ou moins suivant la gravité des fautes de chacun.

Le quatrième tourment qu'endurent les damnés est le feu. Ce feu brûle et ne consume pas. L'être

de l'âme ne se peut consumer, parce qu'elle n'est pas une chose matérielle qui puisse être détruite par le feu. Mais moi, par divine justice, je permets que ce feu les brûle douloureusement, qu'il les afflige sans les détruire, qu'il les châtie de peines très grandes, et de différentes manières, suivant la diversité de leurs péchés, et plus ou moins, suivant la gravité de la faute.

A ces quatre supplices s'ajoutent tous les autres tourments, le froid, le chaud, le grincement de dents et d'autres encore. Ainsi sont punis misérablement tous ceux qui après avoir été repris une première fois au cours de leur vie, de leur injustice et de leur faux jugement, sans se corriger, ont entendu, à l'heure de la mort, la seconde réprimande, sans vouloir espérer en moi, sans vouloir se repentir de l'offense qu'ils m'ont faite, sans concevoir d'autre regret que celui de la peine qui les menace.

Ils ont reçu la mort éternelle.

CHAPITRE IX

(39)

De la troisième condamnation qui sera portée au jour du jugement.

Il reste maintenant à parler de la troisième accusation, au dernier jour du jugement. Je t'ai déjà entretenue des deux premières : mais pour te faire bien voir à quel point l'homme se trompe, je t'exposerai désormais la troisième. C'est le jugement général où la pauvre âme voit sa peine se raviver et s'accroître encore, par la réunion à son corps, sous l'intolérable condamnation qui l'accable de confusion et de honte.

Sache donc qu'au dernier jour du jugement, lorsque le Verbe mon Fils, viendra dans la majesté divine, pour accuser le monde avec puissance divine, il n'apparaîtra pas en pauvre misérable, comme lorsqu'il naquit du sein de la Vierge dans l'étable, parmi des animaux, ou lorsqu'il mourut entre deux larrons. Alors je tins cachée ma puissance qui était en lui, et le laissai endurer comme homme, peines et tourments; non que ma nature divine fût séparée de la nature humaine, mais je le laissai souffrir en homme, pour satisfaire à vos fautes.

Ce n'est pas ainsi qu'on le verra à ce dernier instant. Il viendra pour faire le procès du monde, avec puissance, de sa propre personne. Il rendra à chacun ce qui lui est dû ; et il n'y aura aucune créature qui ne soit remplie de crainte.

Aux misérables damnés, sa vue seule causera un tel tourment, une si grande épouvante que la langue ne la saurait exprimer. Aux justes il inspirera une crainte respectueuse mêlée de joie. Non qu'il ait à changer de visage puisqu'il est immuable : immuable, selon la nature divine par laquelle il est une même chose avec moi ; et immuable encore selon la nature humaine, depuis qu'il a revêtu la gloire de la résurrection. Mais aux yeux du damné il apparaîtra terrible, parce que celui-ci le verra avec ce regard d'épouvante et de trouble qu'il porte au dedans de lui-même. L'œil qui est malade ne voit que ténèbres dans le soleil pourtant si lumineux, pendant que l'œil sain en perçoit la clarté. Ce n'est pas la lumière qui fait défaut, ce n'est pas le soleil qui change, qui est autre pour l'aveugle, autre pour le voyant. C'est l'œil lui-même qui est infirme, et le défaut de lumière n'est imputable qu'à lui. Aussi les damnés verront-ils mon Fils dans les ténèbres, dans la confusion, dans la haine. Ce défaut de vision sera leur fait, non celui de ma divine Majesté, avec laquelle il apparaîtra pour juger le monde.

CHAPITRE X
(40)

Comment les damnés ne peuvent désirer aucun bien.

Si grande est la haine qui les possède, qu'ils ne peuvent vouloir ni désirer aucun bien. Sans cesse ils blasphèment contre moi. Et sais-tu pourquoi ils ne peuvent ainsi désirer le bien? Parce que, avec la vie, finit pour l'homme l'usage du libre arbitre. Le temps qui lui avait été donné pour acquérir des mérites, ils l'ont perdu: ils ne peuvent plus mériter désormais. Ceux qui sont morts dans la haine, coupables de péché mortel, c'est pour toujours. La divine justice tient l'âme enchaînée dans les liens de la haine, et toujours elle demeure obstinée dans le mal qu'elle porte en elle, en se rongeant elle-même. Aussi toujours s'accroissent ses peines, et spécialement celles qui viennent de ceux dont elle a causé la damnation.

Souvenez-vous de ce riche damné, qui demandait en grâce que Lazare allât trouver ses frères, qui étaient demeurés dans le monde, pour leur apprendre quelles étaient ses peines.

Ce n'était pas la charité qui le poussait à en agir ainsi ni la compassion pour ses frères, puisqu'il était privé de la charité et ne pouvait désirer le bien,

ni mon honneur ni leur salut. Car, je te l'ai déjà dit, au prochain ils ne peuvent faire aucun bien, et moi ils me blasphèment; leur vie s'est achevée dans la haine de moi et de la vertu.

Pourquoi donc le faisait-il? Il le faisait, parce qu'il avait été le plus grand parmi ses frères et qu'il les avait élevés dans les iniquités dans lesquelles il avait vécu. Il était ainsi la cause de leur damnation, et il prévoyait que par là même son châtiment allait s'aggraver encore, quand ils viendraient partager ses tourments, là, où l'on se ronge dans la haine, éternellement, parce que dans la haine s'est terminée la vie.

CHAPITRE XI
(41)

De la gloire des bienheureux.

C'est ainsi la condition de l'âme juste qui achève sa vie dans la charité. Elle est enchaînée désormais dans l'amour, et ne peut plus croître en vertu : le temps est passé. Mais toujours elle peut aimer de la dilection qu'elle avait quand elle est venue à moi, et qui est la mesure de son amour. Toujours elle me désire, toujours elle m'aime, et son désir n'est jamais frustré ; elle a faim et elle est rassasiée, et rassasiée, elle a encore faim, échappant ainsi au dégoût de la satiété comme à la souffrance de la faim.

C'est dans l'amour que mes élus jouissent de mon éternelle vision, et qu'ils participent à ce bien que j'ai en moi-même et que je communique à chacun selon sa mesure ; cette mesure, c'est le degré d'amour qu'ils avaient en venant à moi.

Parce qu'ils sont demeurés dans ma charité et dans celle du prochain, et qu'ils sont unis ensemble par la charité soit générale, soit particulière, qui procèdent d'une seule et même charité, outre le Bien universel qu'ils possèdent tous ensemble, ils jouissent aussi et sont heureux du bonheur d'autrui ;

ils participent par la charité, au bien particulier de l'un et de l'autre.

Les saints partagent la joie et l'allégresse des anges, au milieu desquels ils sont placés, selon le degré et la qualité des vertus qu'ils pratiquèrent spécialement dans le monde, unis qu'ils sont avec eux par les liens de la charité. Ils participent aussi tout particulièrement au bonheur de ceux qu'ils aimaient sur terre, plus étroitement, d'une affection à part. Par cet amour ils croissaient en grâce et en vertu, ils se provoquaient l'un l'autre à procurer ma gloire et à faire honorer mon nom, en eux et dans le prochain. Cet amour ils ne l'ont pas perdu dans l'éternelle vie, ils le gardent toujours. C'est lui qui fait plus abondante leur félicité, par la joie particulière que chacun ressent du bonheur de l'autre, et qui s'ajoute pour tous deux à leur commune béatitude. Je ne voudrais pas d'ailleurs te laisser croire que ce bonheur particulier, ils sont seuls à en jouir entre eux : non il est partagé par tous les heureux habitants du ciel, par tous mes fils bien-aimés, par toute la nature angélique.

Dès qu'une âme aborde à la vie éternelle, tous participent au bonheur de cette âme, comme cette âme participe au bonheur de tous. Non que la coupe de leur félicité puisse s'agrandir ou ait besoin d'être remplie : non, elle est pleine et plus grande ne peut être ; mais ils éprouvent une ivresse, un contentement, une jubilation, une allégresse qui se renouvelle en eux par la vue de cette âme. Ils voient que, par ma miséricorde, elle a été enlevée

de la terre, dans la plénitude de la grâce, et ils se réjouissent en moi du bonheur de cette âme, qu'elle a reçu de ma bonté. Cette âme, à son tour est heureuse en moi, et dans les âmes et dans les esprits bienheureux, en contemplant et en goûtant en eux la beauté et la douceur de ma charité. Et tous ensemble, leurs désirs montent vers moi, ils crient devant moi pour le salut du monde entier. Leur vie a fini dans la charité du prochain, et ils n'ont pas perdu cet amour. Avec lui ils ont passé par la porte qui est mon Fils unique, comme je te le conterai plus tard : ils sont enchaînés dans ce lien d'amour avec lequel ils ont quitté la vie, et ils y demeureront éternellement. Ils sont tellement conformés à ma volonté, qu'ils ne peuvent vouloir que ce que je veux : leur libre arbitre est enchaîné par le lien de la charité, de sorte que, au sortir du temps, la créature raisonnable qui meurt en état de grâce, ne peut plus pécher. Leur volonté est si unie à la mienne que si un père, une mère voit son fils en enfer, si un fils voit en enfer son père et sa mère, ils n'en éprouvent aucun souci, ils sont même contents de les voir punis, parce que ce sont mes ennemis. Rien ne les peut mettre désormais en désaccord avec moi, et tous leurs désirs sont satisfaits.

Le désir des bienheureux c'est de voir mon honneur réalisé en vous, pèlerins voyageurs, qui toujours courez vers le terme de la mort. Par conséquent, en même temps que mon honneur, c'est votre salut qu'ils désirent : aussi sans cesse me prient-ils pour vous. Autant qu'il est en moi,

j'exauce leur désir : alors que, dans votre ignorance, vous résistez à ma miséricorde. Ils désirent aussi posséder à nouveau leur corps. Bien qu'ils ne le possèdent point actuellement, ils n'en éprouvent aucune affliction : ils en jouissent à l'avance, par la certitude qu'ils ont de l'obtenir un jour. Le fait de ne point l'avoir présentement, ne leur cause donc aucune tristesse, il ne diminue en rien leur béatitude, ils n'en ressentent aucune peine.

Ne crois pas que la glorification du corps après la résurrection, accroisse la béatitude de l'âme. Il s'en suivrait que tant qu'elle demeure séparée de son corps, l'âme ne jouit que d'un bonheur imparfait. Or cela ne peut être, car rien ne manque à sa perfection. Ce n'est pas le corps qui fait l'âme bienheureuse, c'est l'âme qui fait participer le corps à sa béatitude. C'est elle qui l'enrichira de sa propre abondance, lorsqu'au dernier jour, elle se revêtira de sa propre chair qu'elle avait laissée comme une dépouille.

Comme l'âme est immortelle, comme elle a été établie et fixée en moi, le corps, par cette union avec elle, devient immortel, il perd sa pesanteur, pour devenir subtil et léger. Le corps glorifié, sache-le bien, passerait à travers un mur : ni le feu ni l'eau ont sur lui de prise. Ce n'est pas là une vertu propre au corps, mais une vertu de l'âme, qui est un privilège de grâce, à elle accordé par l'amour ineffable qui me l'a fait créer à mon image et ressemblance. Le regard de ton intelligence, ne saurait contem-

pler, ni ton oreille entendre, ni ta langue raconter le bonheur de mes élus.

Quelles délices pour eux, de me voir, Moi le Bien absolu ! Quelle joie quand ils posséderont leur corps glorifié! Ce bonheur ils ne l'auront qu'au jugement général ; mais d'ici là, ils n'en ressentent aucune peine. Rien ne manque à leur béatitude : car l'âme elle-même est comblée, et le corps ne fera que participer à cette plénitude, comme je t'ai dit.

Que te dire du bonheur que recevront les corps glorifiés, de l'humanité glorifiée de mon Fils unique, qui vous donne la certitude de votre résurrection ? Ils tressailleront d'allégresse, à la vue de ses plaies toujours fraîches, de ses blessures toujours ouvertes dans sa chair, et qui sans cesse crient miséricorde pour vous, à Moi, Père éternel et souverain. Tous goûteront la joie d'être semblables à lui. Leurs yeux seront conformes à ses yeux, leurs mains à ses mains, tout leur corps pareil au corps du doux Verbe mon Fils. Étant en moi ils seront en lui, qui est une même chose avec Moi. L'œil de leur corps se délectera dans l'humanité glorifiée du Verbe, mon fils unique. Pourquoi? Parce que leur Vie s'est achevée dans la dilection de ma charité, et pour cela leur amour durera éternellement. Non qu'ils puissent encore accomplir aucun bien, mais ils trouvent leur joie en celui qu'ils ont fait. Je veux dire qu'ils ne peuvent plus faire aucun acte méritoire dont ils puissent attendre une récompense. Ce n'est qu'en cette vie que l'on mérite ou que l'on

pèche suivant l'usage qu'il plaît à la volonté de chacun de faire de son libre arbitre.

Ce n'est donc pas dans la crainte, mais dans l'allégresse que ceux-là attendent le jugement divin. A eux, le visage de mon Fils ne paraîtra pas terrible ni plein de haine, parce qu'ils ont fini dans la charité, pleins d'amour pour moi, et de bienveillance pour le prochain. Tu vois donc bien que lorsqu'il viendra avec ma Majesté pour juger le monde, son visage ne subira aucun changement; ceux-là seuls qui seront jugés seront différents par rapport à lui. Aux damnés il apparaîtra plein de haine et de justice; les élus le verront tout rempli d'amour et de miséricorde.

CHAPITRE XII

(42)

Comment, après le jugement général, croîtra la peine des damnés.

Si je t'ai expliqué ici la béatitude des justes, c'est pour te faire mieux comprendre la misère des damnés. Car c'est là une autre peine, pour eux, que de voir le bonheur des élus. Cette vue augmente leur supplice, comme le châtiment des damnés accroît, dans les justes, la joie qu'ils ont de ma bonté.

La lumière fait mieux connaître les ténèbres et les ténèbres à leur tour font mieux ressortir la lumière. Ainsi le spectacle des bienheureux sera-t-il un supplice pour les damnés ; c'est avec effroi qu'ils attendent ce dernier jour du jugement, car ils comprennent qu'il sera pour eux un nouveau tourment.

En effet, quand ils entendront cette voix terrible : « O morts, levez-vous, venez au jugement ! » l'âme sera de nouveau unie au corps, pour le glorifier dans les justes, pour le supplicier éternellement dans les damnés, et ceux-ci seront couverts de honte et de confusion en présence de ma Vérité et de tous les bienheureux. Le ver de la conscience rongera alors la moelle de l'arbre, c'est-à-dire l'âme, et il

en dévorera encore l'écorce, c'est-à-dire le corps. Contre eux se lèveront, accusateurs, le Sang qui pour eux fut répandu, les œuvres de ma miséricorde spirituelle et temporelle accomplies pour eux par mon Fils, leurs propres obligations envers leur prochain écrites dans le saint Évangile. Ils seront convaincus de cruauté envers le prochain, en regard de la miséricorde que je leur ai faite. Ils seront convaincus d'orgueil, de basse débauche, d'avarice ; et toutes ces accusations renouvelleront et rendront plus cruelle leur réprobation. Au moment de la mort, l'âme était seule à entendre sa condamnation, mais, au jugement général, l'âme et le corps à la fois seront frappés, parce que le corps fut le compagnon et l'instrument de l'âme, pour faire le mal comme pour accomplir le bien, suivant le bon plaisir de la volonté de chacun. Toute opération bonne ou mauvaise est produite par l'intermédiaire du corps.

Ainsi est-il juste, ma fille, que les âmes de mes élus reçoivent leur gloire et leur bonheur infini avec leur corps glorifié, pour les récompenser tous les deux des fatigues qu'ensemble ils endurèrent pour moi. Et pareillement les corps des méchants partageront leurs peines éternelles, parce qu'ils ont été un instrument de péché. Ce sera donc pour ceux-ci un renouvellement et un redoublement de peine, de se trouver avec leur corps en présence de mon Fils.

Quelle condamnation de leur sensualité misérable, et de leurs impuretés, de voir leur nature

humaine, dans l'humanité du Christ unie à la pureté de ma Divinité! Ils verront cette masse d'Adam, votre nature, élevée au-dessus de tous les chœurs des anges, tandis qu'eux ils seront précipités par leur faute au fond de l'enfer! Ils verront la libéralité et la miséricorde briller dans les bienheureux quand ceux-ci recevront le fruit du sang de l'Agneau; ils auront sous les yeux toutes les fatigues, qu'ils ont dû endurer, et qui seront visibles sur leur corps comme un ornement, ainsi qu'une broderie sur un manteau. Ce n'est pas là une vertu propre au corps, mais un effet de l'âme qui, en communiquant au corps sa plénitude, réfléchit en lui la récompense de ses labeurs, parce qu'il fut son compagnon dans la pratique de la vertu. Comme le visage de l'homme se reflète au dehors et se rend visible dans un miroir, ainsi transparaît dans le corps le fruit des mérites passés, de la manière que j'ai dite.

En regard de tant de gloire, dont ils sont privés, ces êtres ténébreux sentiront leur peine s'accroître, en même temps que leur confusion, en voyant apparaître dans leurs corps torturés et tourmentés par le châtiment, le signe des iniquités qu'ils ont commises. Aussi, à cette parole qu'ils entendront dans l'épouvante: « Allez, maudits, au feu éternel... » l'âme s'en ira avec le corps vivre désormais avec les démons, sans la consolation d'aucune espérance. Ils seront enveloppés par toutes les infections de la terre, chacun à sa manière, suivant la mesure et la diversité des fautes qu'il aura commises.

L'avare, comme enseveli dans l'ignominie de son avarice, brûlera dans ce feu avec les biens de ce monde qu'il a aimés de façon désordonnée. Le cruel y brûlera avec sa cruauté; le licencieux avec sa brutale et honteuse concupiscence; l'injuste avec son injustice, l'envieux avec son envie; le haineux, avec la haine du prochain et sa rancœur. Cet amour déréglé de soi-même, accompagné de l'orgueil d'où sont issus tous les maux, flambera alors, et leur causera un supplice intolérable ; ainsi tous seront punis, chacun à sa manière, âme et corps à la fois.

Voilà la misérable fin de ceux qui vont par le chemin d'en dessous, en suivant le fleuve, sans vouloir retourner sur leurs pas, pour reconnaître leurs fautes et implorer ma miséricorde. Ils arrivent ainsi à la porte du mensonge, parce qu'ils suivent la doctrine du démon, qui est le Père du mensonge, et le démon lui-même est la porte par laquelle ils entrent dans l'éternelle damnation, comme je te l'ai déjà dit.

Ces élus, au contraire, mes fils, prennent la voie d'en haut, celle du pont ; ils suivent le chemin de la Vérité, et cette Vérité est elle-même la Porte. Aussi ma Vérité a-t-elle dit : *Nul ne peut aller à mon Père, sinon par moi*[1]. Il est la porte, il est la vie par laquelle il faut passer pour entrer en moi, l'océan de paix. Ceux, au contraire, qui ont suivi le mensonge, sont conduits aux eaux de mort. Aveugles et insensés ! c'est là que le démon

1. Jean, XIV, 6.

les appelle ; et ils ne s'en aperçoivent pas, parce qu'ils ont perdu la lumière de la foi. Venez, semble-t-il leur dire, venez à moi, vous tous qui avez soif d'eau de mort et je vous en donnerai à boire...

CHAPITRE XIII
(43)

De l'utilité des tentations et comment toute âme, à ses derniers instants, voit la place de gloire ou de châtiment qui lui est destinée.

Fille très chère, le démon est devenu l'exécuteur de ma justice, pour tourmenter les âmes qui m'ont misérablement offensé. En cette vie, je l'ai placé pour tenter, pour provoquer mes créatures, non pour que mes créatures soient vaincues, mais pour qu'elles triomphent de lui et reçoivent de moi la gloire de la victoire après avoir fourni la preuve de leur vertu. Personne ne doit avoir peur d'aucune bataille, d'aucun assaut du démon, parce que j'ai fait de tous des forts. Je leur ai donné une volonté intrépide, en la trempant dans le sang de mon Fils. Cette volonté, ni démon, ni aucune puissance créée ne la peut ébranler. Elle est à vous, uniquement à vous : c'est Moi qui vous l'ai donnée avec le libre arbitre. C'est donc à vous qu'il appartient d'en disposer, par votre libre arbitre, et de la retenir ou de lui lâcher la bride suivant qu'il vous plaît. La volonté, voilà l'arme que vous livrez vous-même aux mains du démon : elle est vraiment le couteau avec lequel il vous frappe, avec lequel il

vous tue. Mais si l'homme ne livre pas au démon ce glaive de la volonté, je veux dire, s'il ne consent pas aux tentations, à ses provocations, jamais aucune tentation ne pourra le blesser et le rendre coupable de péché : elle le fortifiera au contraire, en éclairant son intelligence sur ma charité et en lui faisant comprendre que c'est par amour que je vous laisse tenter, pour vous faire aimer et pratiquer la vertu. Car l'on n'en vient à aimer la vertu que par la connaissance que l'on prend de soi-même et de moi. Et cette connaissance, c'est surtout dans le temps de la tentation qu'elle s'acquiert. C'est alors que l'homme apprend bien qu'il n'est pas l'être même, puisqu'il ne peut faire disparaître des ennuis et des embarras qu'il souhaiterait pourtant d'éviter; et il me connaît aussi Moi dans sa volonté, que ma Bonté rend assez forte pour ne pas consentir à ces pensées. Il voit bien que c'est ma charité qui en dispose ainsi : car le démon est faible; il ne peut rien par lui-même, sinon qu'autant que je le lui permets. Et moi, c'est par amour que je vous laisse tenter et non par haine, pour votre triomphe, non pour votre défaite; c'est pour que vous parveniez à la parfaite connaissance de vous-même et de moi; c'est pour que votre vertu fasse ses preuves, et elle ne peut être éprouvée que par son contraire.

Tu vois donc bien que les démons sont à mon service pour tourmenter les damnés de l'enfer, et en cette vie pour exercer et procurer la vertu dans les âmes. Non que l'intention du démon soit de promouvoir votre vertu, car il n'a pas la charité et

il ne veut que vous la faire perdre ; mais cela il ne le peut, si vous ne le voulez pas. Quelle étrange nature que l'homme, qui se fait lui-même débile, quand moi-même je l'avais fait si fort, et qui se livre ainsi aux mains des démons!

Aussi, je veux que tu saches ce qui arrive, au moment de la mort, à ceux qui se sont mis pendant leur vie sous la domination du démon. Ce n'est pas par contrainte, car nul ne les y peut forcer, comme je te l'ai dit, c'est volontairement qu'ils se sont livrés entre ses mains et qu'ils ont porté jusqu'aux approches de la mort, le joug honteux de cet esclavage. A ces derniers instants ils n'ont pas besoin d'un jugement étranger, leur conscience est à eux-mêmes leur propre juge, et c'est en désespérés qu'ils se jettent dans l'éternelle damnation. Aux portes de la mort, ils se cramponnent à l'enfer par la haine, avant même d'y pénétrer.

Il en va de même pour les justes qui ont vécu dans la charité et meurent dans l'amour. Quand ils arrivent au terme de la vie, s'ils ont bien vécu dans la vertu, éclairés par les lumières de la foi, et soutenus par l'espérance absolue dans le sang de l'Agneau, ils voient le bonheur que je leur ai préparé ; ils l'étreignent avec les bras de leur amour, m'embrassant étroitement et amoureusement, Moi le Bien souverain et éternel, en cette extrémité de la mort. Ils goûtent ainsi à la vie éternelle, avant qu'ils aient abandonné leur dépouille mortelle, avant que l'âme soit séparée du corps.

Pour d'autres qui ont passé leur vie et arrivent à

leur dernier instant, avec une charité commune mêlée de beaucoup d'imperfections, ils se jettent dans les bras de ma miséricorde, avec cette même lumière de foi et d'espérance, quoiqu'à un degré moindre, que nous avons rencontrée dans les parfaits. A cause de leur imperfection, ils s'attachent à ma miséricorde, qu'ils estiment bien plus grande que leurs fautes.

C'est tout le contraire que font les pécheurs d'iniquité. La vue de la place qui leur est destinée les remplit de désespoir et ils s'y attachent de toute leur haine, comme je t'ai dit.

Ainsi ni les uns ni les autres n'attendent leur jugement; chacun, au sortir de cette vie, reçoit sa place comme je viens de t'expliquer. Ils goûtent à leur destinée, ils en prennent possession avant même de quitter le corps, à l'instant de la mort: les damnés par la haine et le désespoir, les parfaits par l'amour, par la lumière de la foi, par l'espérance du Sang; les imparfaits, par la miséricorde et la même foi, entrent dans le séjour du purgatoire.

CHAPITRE XIV
(44)

Comment le démon attire les âmes par l'apparence du bien. — Comment celles qui passent par le fleuve, et non par le pont, sont trompées, et en voulant fuir les peines, y tombent. Vision d'un arbre qu'eut une fois cette âme.

— Fille très chère, je t'ai dit que les démons invitent les hommes à venir boire l'eau de mort, la seule qu'ils possèdent : ils les aveuglent avec les délices et les honneurs du monde, ils les prennent à l'hameçon du plaisir par une apparence de bien. — Ils n'y pourraient réussir autrement : les hommes ne se laisseraient pas prendre, s'ils n'y trouvaient quelque plaisir ou quelque avantage personnel.

Il est vrai que l'homme, aveuglé par l'amour-propre, ne connaît pas, ne discerne pas quel est le vrai bien, celui qui est profitable tout à la fois à l'âme et au corps. Aussi le démon, dans sa malice, voyant cet homme aveuglé par l'amour égoïste et sensuel, lui met devant les yeux maints péchés à commettre aussi nombreux que variés, tous colorés de quelque avantage ou de quelque bien. A chacun il les propose, suivant son état, selon les vices principaux auxquels il le voit le plus enclin. Autre est le péché qu'il offre au séculier, autre celui qu'il pré-

sente au religieux. Il tente autrement les prélats, autrement les seigneurs laïcs, se conformant ainsi à l'état de chacun.

Je t'ai déjà parlé de ceux qui se noient, en passant par le fleuve, qui n'ont de pensée que pour eux, qui n'aiment qu'eux, en m'offensant ainsi moi-même. Ceux-là, je te conterai quelle fin est la leur. Je veux, pour le moment, te montrer comment ils se trompent, et comment, en voulant fuir les peines, ils tombent en de plus grandes. Il leur semblait qu'il est bien dur de me suivre, c'est-à-dire de passer par le chemin du pont, par la voie du Verbe mon Fils, et ils se rejettent en arrière, effrayés de quelques épines. Là est leur aveuglement. Ils ne voient pas, ils ne connaissent pas la vérité que je t'ai révélée au commencement de ta vie, quand tu me priais de faire miséricorde au monde, en le retirant des ténèbres du péché mortel.

Tu sais qu'alors je me montrai à toi sous la figure d'un arbre, dont tu ne voyais ni la racine ni la cime. De lui tu apercevais seulement que sa racine était unie à la terre : c'était la nature divine unie à la terre de votre humanité.

Le pied de l'arbre, s'il t'en souvient, était entouré d'une haie d'épines, dont s'écartaient tous ceux qui aiment leur propre sensualité, pour courir à un monceau de balle, qui représentait tous les plaisirs du monde. Cette balle avait les apparences d'un grain, mais elle était vide, et pour cela, comme tu l'as vu, beaucoup d'âmes y mouraient de faim. Plusieurs, averties par là même des tromperies du

monde, retournaient à l'arbre, et traversaient la haie d'épines, c'est-à-dire la délibération de la volonté. Cette délibération, avant qu'elle ne soit achevée, apparaît comme un buisson d'épines sur le chemin de la vérité : c'est une lutte continuelle entre la conscience d'un côté, la sensualité de l'autre. Mais dès que, par haine et mépris de soi-même, l'on prend humblement sa résolution, et que l'on se dit : je veux suivre le Christ crucifié, on traverse d'un élan cette haie, et l'on éprouve une douceur inestimable, plus ou moins grande, en vérité, selon les dispositions et la générosité d'un chacun, comme je te l'expliquai.

Je te disais alors, tu le sais bien : Je suis l'Immuable, votre Dieu qui ne change pas. Jamais je ne me retire d'aucune créature qui veut venir à moi. Je leur ai manifesté la vérité, en me faisant visible, Moi l'Invisible, je leur ai fait voir ce que c'est que d'aimer en dehors de moi. Mais eux, aveuglés qu'ils sont par les ténèbres d'un amour désordonné, ne me connaissent pas plus qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. Vois donc quelle erreur est la leur ! Ils aiment mieux mourir de faim que de passer par quelques épines. Ils ne peuvent cependant éviter toute peine : en cette vie nul n'est sans croix, sinon ceux qui passent par le chemin du haut, non qu'ils n'y rencontrent des peines, mais pour eux les peines sont des consolations.

C'est à cause du péché, je te l'ai dit précédemment, que le monde produit des épines et des tribulations ; c'est lui, la source de ce torrent

impétueux qui menace de tout emporter. C'est pour que vous ne soyez pas noyés dans les eaux du fleuve que je vous ai donné le Pont. Je t'ai montré combien se trompent ceux qui se laissent envahir par une crainte désordonnée ; je t'ai fait voir comme je suis votre Dieu qui ne change pas, qui ne regarde pas aux personnes, mais aux saints désirs. C'est ce que j'ai fait comprendre, par la figure de cet arbre.

CHAPITRE XV

(45)

Quels sont ceux à qui ces épines ne font aucun mal, bien que personne ne puisse traverser la vie sans y trouver des peines?

Je veux maintenant t'expliquer quels sont ceux qui se blessent aux épines et aux tribulations que le péché fait produire à cette terre, et quels sont ceux qui n'en éprouvent aucun mal. Jusqu'ici je t'ai montré, en même temps que ma Bonté, la damnation des méchants et comment ils sont trompés par leur sensualité ; je veux te dire à présent comment c'est eux et eux seuls qui se trouvent déchirés par les épines.

Quiconque naît à la vie est sujet aux peines, soit corporelles, soit spirituelles. Mes serviteurs ont des peines corporelles, mais leur esprit est toujours libre, je veux dire qu'ils n'ont aucune tristesse de leurs peines, parce que leur volonté est en accord avec la mienne. Or c'est dans la volonté que l'homme souffre. Ils sont affligés, au contraire, dans leur esprit autant que dans leur corps, ceux dont je t'ai parlé, qui ont dès cette vie un avant-goût de l'enfer, comme mes serviteurs ont un avant-goût de la vie éternelle.

Sais-tu en quoi consiste principalement la béatitude des bienheureux ? C'est d'avoir leur volonté toute remplie de ce qu'ils désirent. C'est Moi qu'ils désirent ; mais, en même temps qu'ils me désirent, ils me possèdent, ils me goûtent sans aucun obstacle, délivrés qu'ils sont du poids du corps dont la loi conspirait contre l'esprit. Le corps était un intermédiaire qui ne leur permettait pas de connaître parfaitement la vérité ; emprisonnés dans le corps, ils ne pouvaient me voir face à face. Mais depuis que l'âme n'est plus arrêtée par ce poids du corps, sa volonté est pleinement satisfaite : elle désire me voir, elle me voit, et dans cette vision consiste la béatitude. En voyant, elle connaît ; en connaissant, elle aime ; en aimant, elle me goûte, Moi, le Dieu souverain et éternel ; en me goûtant, elle fait et accomplit sa volonté, elle satisfait le désir qu'elle avait de me voir et de me connaître. Et donc, tout à la fois elle désire et elle possède, elle possède et elle désire. Par là même, comme je te l'ai dit, ce désir est exempt de toute peine, cette possession ne connaît pas le dégoût de la satiété.

Ainsi, tu le vois, la béatitude de mes serviteurs consiste principalement à voir et à connaître. C'est par cette vision, par cette connaissance que la volonté est satisfaite. L'âme voit celui qu'elle désirait voir, elle est donc par là rassasiée. Jouir de la vie éternelle, t'ai-je dit, c'est avant tout posséder ce que la volonté désire ; sache maintenant que cette vie éternelle, c'est de me voir, Moi, de me connaître, Moi. Ils ont donc dès cette vie un avant-goût

de la vie éternelle, si dès cette vie ils goûtent au bien même dont ils seront un jour rassasiés.

Mais en quoi consiste, dans la vie présente, cet avant-goût de la vie éternelle? Je te réponds : dans la vision de ma Bonté en eux-mêmes, et dans la connaissance de ma Vérité, connaissance qui est dans l'intelligence, cet œil de l'âme éclairée par moi. La pupille de cet œil, c'est la très sainte Foi, dont la lumière fait discerner, connaître et suivre la voie et la doctrine de ma Vérité, le Verbe incarné. Sans cette pupille de la Foi, l'âme ne saurait voir. Elle ressemblerait à un homme qui aurait bien des yeux, mais dont la pupille, par laquelle l'œil voit, serait recouverte d'un voile. L'intelligence est l'œil de l'âme, et la pupille de cet œil c'est la Foi. Si l'amour égoïste la recouvre du bandeau de l'infidélité, c'en est fait, elle ne voit plus : elle a bien une forme d'œil, elle n'a plus la lumière dont elle s'est elle-même privée.

Tu comprends ainsi que mes serviteurs, en me voyant, me connaissent, qu'en me connaissant ils m'aiment, qu'en m'aimant ils anéantissent et perdent leur volonté propre. En se dépouillant de leur volonté ils se revêtent de la mienne, et moi je ne veux rien d'autre que votre sanctification.

Par le fait, ils se détournent aussitôt du chemin d'en bas, pour prendre plus haut, par le pont, et ils ne reculent plus devant les épines ; car leurs pieds, comme soulevés par l'amour de ma volonté, n'en éprouvent aucun dommage. S'ils souffrent comme je te l'ai dit, c'est du corps, non de l'esprit,

parce que chez eux la volonté sensitive est morte, et c'est elle qui afflige et tourmente l'esprit de la créature. Cette volonté étant détruite, détruite aussi est la souffrance. Dès lors, ils supportent tout ce qui leur arrive, avec respect, estimant une grâce d'être éprouvés par moi, et ne désirant rien d'autre que ce que je veux.

Laissé-je le démon les tourmenter, en lui permettant d'éprouver leur vertu par les tentations, alors, comme je te l'ai dit plus haut, ils résistent à cet assaut par la volonté qu'ils ont affermie en moi; ils s'humilient, ils se regardent comme indignes de posséder la paix et le repos de l'esprit, ils croient avoir mérité cette tribulation, ils la traversent dans l'allégresse, avec la connaissance qu'ils ont d'eux-mêmes, sans en ressentir d'affliction.

L'épreuve leur vient-elle des hommes ? Est-ce la maladie, ou la pauvreté, ou la perte de l'état qu'ils avaient dans le monde? Est-ce la privation de leurs enfants ou de personnes qui leur sont particulièrement chères, — car voilà les épines que produit la terre depuis le péché ? Ils acceptent tout, avec la lumière de la raison et de la sainte Foi. Ils n'ont d'yeux que pour moi, qui suis la Souveraine Bonté et qui ne peux vouloir rien d'autre que le Bien ! Ils savent dès lors que c'est pour leur bien, par amour et non par haine, que je leur envoie ces épreuves.

Après avoir ainsi pris conscience de mon amour, ils se regardent eux-mêmes, ils reconnaissent leurs fautes, ils voient, à la lumière de la Foi, que le bien

doit être récompensé, que le péché doit être puni. Ils comprennent que toute faute mériterait une peine infinie, parce qu'elle est commise contre moi qui suis le Dieu infini, et ils considèrent comme une grâce, que je veuille bien les punir en cette vie et en ce temps fini. Ainsi tout à la fois, ils se purifient de leurs péchés par la contrition du cœur, ils acquièrent des mérites par leur parfaite patience, et leurs épreuves seront récompensées par un Bien infini. Ils savent aussi que toute souffrance en cette vie, est de courte durée, comme le temps. Le temps est comme un point sur le fléau d'une balance, rien de plus ! Le temps écoulé, finie la souffrance ! C'est bien peu de chose, tu vois !

Mes serviteurs portent ainsi leurs épreuves présentes, ils passent avec patience à travers les épines ; celles-ci ne leur blessent point le cœur. Leur cœur ne leur a-t-il pas été enlevé avec l'amour sensitif, pour être transporté en moi et uni à moi par sentiment d'amour ! Il est donc bien vrai qu'ils ont dès cette vie un avant-goût de la vie éternelle. Ils passent au milieu des eaux sans en être mouillés ; à travers les épines sans en être déchirés, parce qu'ils m'ont connu comme le souverain Bien, et qu'ils l'ont cherché là où il se trouve, je veux dire dans le Verbe, mon Fils unique.

CHAPITRE XVI
(46)

Des maux qui proviennent de l'aveuglement de l'intelligence, et comment le bien, qui n'est pas fait en état de grâce, ne sert de rien pour la vie éternelle.

Ce que je viens de te dire était pour te faire mieux comprendre comment les méchants ont un avant-goût de l'enfer, et quelle illusion est la leur! Je veux t'expliquer maintenant d'où procède leur erreur, et d'où leur vient cet avant-goût de l'enfer.

Sache donc que la cause en est, qu'ils ont l'œil de l'intelligence aveuglé par l'infidélité, fille de l'amour-propre. Car de même que la vérité s'acquiert par la lumière de la foi, ainsi l'infidélité conduit au mensonge. Je parle de l'infidélité de ceux qui ont reçu le saint baptême et, dans le saint baptême, cette pupille de la foi qui a été insérée dans l'œil de l'intelligence. Arrivés à l'âge de discrétion, s'ils se sont exercés dans la vertu, ils ont conservé la lumière de la foi, et ils produisent des fruits de vie qui profitent au prochain. Comme l'épouse qui met au monde un enfant vivant, le présente tout vivant à son époux, ainsi m'offrent-ils leurs œuvres de vie, à Moi qui suis l'époux de l'âme.

C'est le contraire que font ces misérables, qui, à

l'âge de raison, alors qu'ils doivent mettre à profit les lumières de la foi pour enfanter dans la grâce des œuvres de vie, ne produisent que des œuvres de mort. Oui elles sont mortes leurs œuvres, parce que toutes accomplies dans le péché mortel, en dehors de la lumière de la foi. Ils ont bien la forme du saint baptême, mais ils n'en ont plus la lumière : ils en sont privés par cette ténèbre de la faute commise par l'amour-propre, qui a recouvert la pupille qui les faisait voir. Aussi dit-on de ceux qui ont la foi sans les œuvres, que leur foi est morte. Et de même qu'un mort ne voit pas, de même l'œil de l'intelligence, dont la pupille a été recouverte comme je t'ai dit, ne voit plus, ne se connaît plus soi-même, au milieu des fautes commises. Il ne connaît plus en lui-même ma Bonté qui lui a donné l'être, et toutes les grâces dont je l'ai comblé par surcroît. Ne me connaissant pas, et ne se connaissant pas lui-même, il ne hait pas en lui la sensualité égoïste, bien plus il l'aime, il s'emploie à satisfaire ses désirs, et il met ainsi au monde tous les enfants mort-nés qui sont les péchés mortels. Pour moi, il ne m'aime pas; ne m'aimant pas, il n'aime pas celui que j'aime, je veux dire son prochain, et ne met point sa joie à accomplir ce qui me plaît.

Telles sont les vraies et réelles Vertus que je me plais à voir en vous, et non pour mon utilité, car je ne puis profiter de rien. Je suis Celui sans lequel rien n'a été fait, sinon le péché, qui n'est pas quelque chose, et qui en privant l'âme de la grâce, la prive de moi, le Bien absolu. Ce n'est donc

que pour votre utilité à vous, que les bonnes œuvres me sont agréables parce que par elles j'ai quelque chose à récompenser, en Moi qui suis la vie sans fin.

Chez ceux-là au contraire, tu le vois bien, la foi est morte parce qu'elle est sans les œuvres. Les œuvres qu'ils font, n'ont point de valeur pour la vie éternelle, parce qu'ils ne possèdent pas la vie de la grâce. Avec la grâce ou sans la grâce, on ne doit pas néanmoins cesser de faire le bien, parce que tout bien est récompensé, comme toute faute est punie. Le bien accompli en grâce et sans péché mortel obtient la vie éternelle; et le bien que l'on fait sans la grâce ne laisse pas que d'être récompensé, de diverses manières, comme je te l'ai déjà expliqué.

Parfois je leur accorde, à ces malheureux, le temps de se reconnaître, ou j'inspire pour eux, à mes serviteurs, de continuelles prières, qui les retirent du péché et les sauvent de leurs misères. D'autres fois ce n'est pas le temps qu'ils reçoivent, ni la prière dont je dispose en leur faveur. Je les récompense en biens temporels, les traitant comme l'animal que l'on engraisse pour le mener à la boucherie. Ces créatures, qui toujours et de mille manières ont résisté à ma Bonté, font cependant quelque bien, sans être en état de grâce, et malgré leur état de péché. Ils n'ont pas voulu, dans cette œuvre qui est leur, profiter du temps, ni des prières, ni des autres moyens par lesquels je les ai appelés. Cependant bien que réprouvés par moi, à cause de leurs fautes, ma Bonté ne veut pas laisser cette œuvre sans rémunération. Ce peu de service qu'ils

ont fait, je le récompense en biens temporels ; ils s'y engraissent à plaisir, sans se corriger, et ils arrivent ainsi aux supplices éternels.

Tu vois bien qu'ils sont abusés, mais qui les a trompés ? Eux-mêmes ! C'est eux-mêmes, qui se sont privés de la lumière de la foi vivante, et ils vont désormais, comme des aveugles, palpant autour d'eux et s'attachant à tout ce qu'ils touchent. Mais parce qu'ils n'ont plus pour se conduire qu'un œil aveuglé, ils placent leur affection dans les choses qui passent, et voilà leur erreur ! Ils font comme des fous qui ne regardent que l'or et ne voient pas le poison. Sache donc que tous les biens de ce monde, ses délices, ses plaisirs, ils les ont pris, ils les ont acquis, ils les ont possédés sans moi, par un amour égoïste et désordonné. Ils réalisent parfaitement la parabole des scorpions que je te contai à tes débuts, après l'allégorie de l'arbre. Je te disais qu'ils portent l'or par-devant et le venin par derrière. Il n'y a point en eux de venin sans l'or, ni d'or sans le venin ; mais ce que l'on voit tout d'abord en eux c'est l'or, et personne ne songe à se défendre du venin, sinon ceux qui sont éclairés de la lumière de la foi.

CHAPITRE XVII
(47)

Comment l'on ne peut observer les commandements, si l'on n'observe les conseils. Et comment, dans quelque état que l'âme choisisse, si sa volonté est bonne et sainte, elle est toujours agréable à Dieu.

Je t'ai parlé de ceux qui, avec le glaive à deux tranchants de la haine du vice et de l'amour de la vertu, retranchaient pour l'amour de moi le venin de la propre sensualité, et n'en pouvaient pas moins s'ils le voulaient, mais conformément à la lumière de la raison, conserver, posséder, acquérir l'or et les biens de la terre. Mais ceux qui voulaient atteindre à une grande perfection les méprisaient, et réellement et spirituellement. Ce sont ceux qui observent réellement le conseil qui leur fut donné et proposé par ma Vérité. Ceux qui possèdent observent les commandements, et ne suivent les conseils qu'en esprit, non en réalité. Mais comme les conseils sont liés aux commandements, personne ne peut observer les commandements, sans observer les conseils, au moins spirituellement. Si l'on possède les richesses du monde, on doit les posséder avec humilité et non avec orgueil, comme une chose prêtée et non comme une chose dont on

aurait la pleine propriété, ainsi que ma Bonté les met à votre disposition pour votre propre usage. Vous ne les avez qu'autant que je vous les donne, vous ne les conservez qu'autant que je vous les laisse, et je ne vous les laisse et je ne vous les donne qu'autant que je le juge utile à votre salut. C'est donc ainsi que vous en devez user.

En en usant de la sorte, l'homme observe les commandements en m'aimant par-dessus toute chose, et le prochain comme lui-même. Il vit, le cœur dépouillé et détaché par le désir, car il n'aime ces biens et ne les garde que suivant ma volonté. S'il les possède matériellement, il n'en observe pas moins le conseil par les dispositions de son cœur, puisque, ainsi que je t'ai dit, il a retranché le venin de l'amour désordonné. Qui agit ainsi demeure dans la charité commune. Mais ceux qui observent les commandements et les conseils non seulement en esprit, mais en réalité, ceux-là sont dans la charité parfaite : ils observent en toute simplicité le conseil que ma Vérité, le Verbe Incarné, formulait au jeune homme qui lui demandait : « *Maître, que pourrai-je faire pour obtenir la vie éternelle ? — Observez*, lui dit-il, *les commandements de la loi. — Je les observe*, répondit celui-ci. — *Bien!* lui dit Jésus, *si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres*[1]. — Le jeune homme alors devint triste : il avait encore trop d'attache aux richesses, il les possédait avec trop d'amour, de là son chagrin.

1. Math.. xix, 16, 21.

Les parfaits, eux, observent le conseil ; ils quittent les biens de ce monde avec tous ses plaisirs, ils affligent leur corps par les veilles, par la pénitence, par la prière humble et continuelle.

Quant aux autres qui sont dans la charité commune, en ne renonçant pas à la possession réelle des richesses, ils ne perdent pas la vie éternelle, puisqu'ils ne sont pas tenus à ce renoncement.

Mais, s'ils veulent posséder les biens temporels, ils doivent faire suivant la manière que je t'ai enseignée. En les conservant, ils ne pèchent pas, puisque toute chose est bonne, excellente, créée par moi qui suis la Bonté souveraine, faite pour le service de mes créatures raisonnables, mais non pourque mes créatures deviennent serves et esclaves des délices du monde. Ceux qui ne désirent pas arriver à la grande perfection, et auxquels il plaît de conserver ces biens, les doivent donc posséder en seigneurs, non en esclaves. C'est à Moi que doit aller leur désir ; tout le reste, ils le doivent aimer non comme chose qui leur appartiendrait en propre, mais comme chose à eux prêtée pour leur service, ainsi que je t'ai dit. Je ne regarde ni aux personnes, ni aux positions qu'elles occupent : je n'ai égard qu'aux saints désirs. Par conséquent, dans tous les états que l'homme choisit, une seule chose importe, c'est que sa volonté soit bonne, sainte, conforme à ma volonté. Mais qui pourra ainsi se maintenir, en quelque état qu'il soit placé ? Celui qui aura détruit le venin, par la haine de la sensualité propre, et par l'amour de la vertu.

Après avoir rejeté ce venin de la volonté désordonnée, et réglé son désir par l'amour saint, par la crainte qu'il a de Moi, l'homme peut choisir et posséder l'état qui lui plaît : en tout état, il se conduira de façon à gagner la vie éternelle.

Sans doute il est plus parfait et plus méritoire de renoncer non seulement spirituellement, mais réellement à tous les biens de ce monde. Mais si quelqu'un ne se sent pas le courage d'atteindre à cette perfection, si sa fragilité l'empêche de s'y résoudre, il peut demeurer dans la charité commune, selon son état. Ainsi l'a ordonné ma Bonté, pour que nul ne puisse trouver dans son état une excuse à son péché.

Et en vérité où serait leur excuse, à ces pécheurs?

Je condescends à leurs passions, à leurs complaisances. Veulent-ils rester dans ce monde, ils peuvent y posséder des richesses, y tenir un rang, vivre dans le mariage, élever des enfants, travailler à leur établissement : ils ont toute liberté d'y choisir l'état qui leur agrée davantage, à la seule condition, il est vrai, de retrancher le venin de la sensualité propre qui donne la mort éternelle.

Et la sensualité est bien véritablement un venin. De même en effet qu'un poison met le corps en souffrance et finalement le tue, s'il ne réussit pas à le vomir ou à prendre quelque remède ; ainsi en est-il de ce scorpion, de l'attachement au monde et aux choses temporelles. Celles-ci, je l'ai déjà dit, sont bonnes en elles-mêmes ; c'est moi la Bonté souveraine, qui les ai faites ; vous pouvez en user

comme il vous plaît, avec le saint amour, avec la crainte véritable. Mais c'est la volonté perverse de l'homme qui sécrète le venin. C'est elle qui empoisonne l'âme et lui donne la mort, si l'âme ne vomit ce poison par une confession sainte qui délivre le cœur de cette affection. Voilà le remède qui guérit de ce venin, bien qu'il semble amer à la sensualité.

Tu vois donc combien sont le jouet de leurs illusions ! Ils pourraient m'avoir à eux, me posséder, fuir la tristesse, trouver la joie et la consolation, c'est le mal cependant qu'ils choisissent sous couleur de bien, et ils se damnent, en s'attachant à l'or avec un amour désordonné.

Mais l'infidélité les aveugle, et ils ne voient pas le venin ; s'ils s'aperçoivent de leur empoisonnement, ils ne prennent pas le remède. C'est la croix du démon que portent ces malheureux, avec un avant-goût de l'enfer !

CHAPITRE XVIII
(48)

Comment les mondains ne se peuvent rassasier ; et du châtiment de la volonté perverse en cette vie.

Je t'ai dit, ci-dessus, que de la volonté seule venaient toutes les peines de l'homme. Comme mes serviteurs se sont dépouillés de leur volonté pour revêtir la mienne, ils n éprouvent aucune souffrance vraiment afflictive, et ils sont rassasiés parce qu'ils me sentent présent dans leur âme par la grâce. Mais ceux qui ne m'ont pas ne peuvent être rassasiés, alors même qu'ils posséderaient le monde entier : car les choses créées sont moindres que l'homme, étant faites pour l'homme et non l'homme pour elles. Ils ne peuvent donc être rassasiés par elles ; c'est Moi, et Moi seul qui les puis rassasier.

C'est pourquoi ces malheureuses victimes d'un pareil aveuglement sont toujours affamées ; ils souffrent d'une faim qui jamais ne s'apaise ; sans cesse ils désirent ce qu'ils ne peuvent avoir, parce qu'ils ne me le demandent pas à Moi, qui seul puis le leur donner.

Veux-tu savoir la cause de leur tourment ? Tu sais de quelle souffrance l'amour est la source, dès que l'on perd la chose à laquelle l'on était comme

identifié. Ceux-là, par l'amour, se sont comme identifiés, et de diverses manières, à la terre ; ils sont devenus terre. Celui-ci ne fait plus qu'un avec la richesse, celui-là avec les honneurs, cet autre avec ses enfants ; l'un me délaisse pour servir les créatures, l'autre fait de son corps un animal immonde. Ainsi, quel que soit leur état, ils ont l'appétit de la terre, ils se repaissent de terre. Ils voudraient que ces choses fussent durables, et elles ne le sont pas : elles passent comme le vent. Ou la mort les arrache à ce qu'ils aiment, ou ce qu'ils aiment leur est enlevé par ma Providence. Cette privation est pour eux une souffrance intolérable. Si grand était l'amour désordonné de leur possession ! Non moins grande est la douleur de leur perte !

S'ils les avaient possédées, comme choses prêtées, et qui n'étaient point vraiment à eux, ils n'en auraient point maintenant de regret. Leur affliction provient donc de ce qu'ils n'ont point ce qu'ils désirent. Le monde, comme je t'ai dit, est impuissant à les rassasier ; n'étant point rassasiés, ils sont dans la souffrance. Et quel supplice, que cet aiguillon de la conscience ! Quelle torture que cette soif de vengeance, qui continuellement dévore au dedans, qui brûle de tuer, et qui a mis à mort l'âme du vindicatif, avant d'avoir abattu son ennemi ! Quelle tristesse inquiète que celle de l'avare, qui, pour sacrifier à son vice, chaque jour, retranche davantage sur ses besoins ! Et quel tourment que celui de l'envieux, qui perpétuellement se ronge le cœur, et sans cesse est en souffrance du bonheur d'autrui !

Toutes les choses qu'ils aiment ainsi d'un amour sensuel leur sont une source d'afflictions et d'inquiétudes désordonnées. C'est vraiment la croix du démon qu'ils ont prise sur leurs épaules, ils ònt vraiment un avant-goût de l'enfer. Cette vie est pour eux pleine d'infirmités de toute sorte, et s'ils ne se corrigent pas, c'est à la mort éternelle qu'elle les conduit.

Les voilà ceux qui non contents d'être déchirés par les épines de nombreuses tribulations, se torturent encore eux-mêmes par leur volonté propre désordonnée! Ils portent la croix dans leur corps et dans leur cœur : l'âme et le corps passent ensemble par les afflictions et les peines, sans en retirer aucun mérite, parce qu'ils ne supportent pas leurs souffrances avec patience, mais avec colère.

Pour avoir acquis et possédé l'or et les délices du monde avec un amour désordonné, ils ont été privés par là même de la vie de la grâce et du sentiment de la charité, ils sont devenus des arbres de mort ; aussi toutes leurs œuvres sont mortes. Ils s'en vont avec leurs afflictions par le chemin du fleuve, où ils se noient ; ils arrivent ainsi à l'eau de mort, ils passent, la haine au cœur, par la porte du démon et reçoivent l'éternelle damnation.

Tu vois bien maintenant quelle illusion est la leur ! A travers quelle souffrance ils vont à l'enfer, en se faisant les martyrs du démon! Tu as compris la cause de leur aveuglement, cette ténèbre de l'amour-propre étendue sur la pupille qui est la lumière de la Foi. Tu as vu comment les tribula-

tions et les persécutions du monde, de quelque côté qu'elles viennent, atteignent mes serviteurs corporellement, sans que leur esprit en soit troublé, parce qu'ils sont en union avec ma volonté et par là même sont contents de souffrir pour moi.

Mais les serviteurs du monde sont assaillis au dedans et au dehors; au dedans particulièrement, par la crainte de perdre ce qu'ils possèdent, et par l'amour qui leur fait désirer ce qu'ils ne peuvent obtenir. De ces deux souffrances, qui sont principales, dérivent toutes les autres, que ta langue serait impuissante à décrire.

Il est donc bien vrai, tu le vois, que, même en cette vie, la part des justes est meilleure que celle des pécheurs. Tu connais pleinement, désormais, la route que suivent les uns et les autres et le terme où ils arrivent.

CHAPITRE XIX
(49)

Comment la crainte servile est insuffisante pour acquérir la vie éternelle: Comment on arrive par cette crainte à l'amour de la vertu.

Voici ce que présentement je veux te dire. C'est moi-même qui envoie les tribulations du monde pour apprendre à l'âme que sa fin n'est pas en cette vie, que les choses terrestres sont imparfaites et périssables, que c'est Moi seul qui suis sa fin, et qu'elle doit me désirer et me choisir comme tel. Sous l'aiguillon de cette souffrance, il en est qui commencent à se dégager un peu des ténèbres, par la peine même qu'ils endurent, et aussi par la pensée de celle qui doit punir leur péché. Eperonnés par cette crainte servile, ils essaient de sortir du fleuve et de vomir le venin que leur avait inoculé le scorpion au visage d'or. Comme ils l'aimaient, non pas modérément, mais sans mesure, il leur avait jeté son venin. En prenant conscience de leur état, ils font effort pour se lever et gagner la rive, pour atteindre le pont. Mais la crainte servile ne suffit pas pour les y conduire.

En effet, balayer de sa demeure le péché mortel, sans l'orner des vertus fondées, non sur la crainte, mais sur l'amour, ce n'est pas assez pour

obtenir la vie éternelle. Ce sont les deux pieds à la fois qu'il faut mettre sur le premier degré du pont, c'est-à-dire l'affection et le désir : voilà les pieds qui portent l'âme à l'amour de ma Vérité dont je vous ai fait un pont. Nous sommes ici au premier degré; je t'ai expliqué comment il convenait de le gravir, quand je t'exposai que mon Fils avait fait de son corps comme une échelle.

Il est bien vrai que, communément et en règle générale, c'est par la crainte du châtiment que les serviteurs du monde commencent de se convertir. Les tribulations de cette vie font souvent qu'ils deviennent à charge à eux-mêmes, et ils commencent ainsi à se détacher du monde. S'ils soumettent cette crainte à la lumière de la foi, elle les conduira à l'amour de la vertu. Mais il en est qui avancent avec tant de tiédeur, que, maintes fois, à peine arrivés à la rive, ils se rejettent dans le fleuve. Viennent alors à souffler des vents contraires, ils sont à nouveau roulés par les flots, ballottés par les tempêtes de cette vie ténébreuse.

Est-ce un souffle de prospérité qui passe avant que, par leur négligence, ils n'aient gravi le premier degré, avec le sentiment et l'amour de la vertu, les voilà qui regardent en arrière, les voilà repris par l'amour désordonné des plaisirs du monde! Mais c'est le vent de l'adversité qui souffle : c'est leur impatience alors qui les détourne de la rive. C'est que, ce n'est pas vraiment la faute qu'ils ont commise, ce n'est pas l'offense qu'ils m'ont faite qu'ils détestent et qu'ils veulent éviter. Ce qui les

a ébranlés et soulevés, c'est uniquement la crainte du châtiment réservé au péché.

Dans toute affaire de vertu il faut de la persévérance; sans la persévérance, l'on n'arrive pas au terme de son désir, l'on n'atteint pas la fin pour laquelle on a commencé d'agir. Non, sans persévérance, on ne parviendra jamais au but que l'on cherche; sans persévérance, l'on ne réalisera jamais l'objet de son désir.

Tu as déjà vu comment ils sont ballottés, suivant les impulsions diverses qu'ils reçoivent. Tantôt c'est en eux-mêmes, par les assauts qu'ils éprouvent de leur propre sensualité en lutte contre l'esprit; tantôt ce sont les créatures, dont ils subissent l'attrait, qui les emportent loin de moi dans un amour déréglé, ou dont les injures provoquent leur impatience et leur colère; tantôt ce sont les démons qui leur livrent bataille et les attaquent de mille manières.

Parfois, en effet, le démon essaye de déprécier ce premier effort et d'en inspirer de la confusion. « Ce bien que tu as entrepris, insinue-t-il, qu'est-ce que cela, auprès de tes péchés, auprès de tes fautes? » Il en agit ainsi pour les ramener en arrière et pour qu'ils renoncent au peu de bien qu'ils ont commencé de faire! D'autres fois il les provoque à s'abandonner en toute confiance à ma miséricorde. « Pourquoi tant de fatigues? leur souffle-t-il : jouis de cette vie; au moment de la mort il sera toujours temps de te reconnaître et d'obtenir ton pardon. » Par ce moyen, le démon leur fait perdre la crainte qui les avait portés à commencer.

Pour toutes ces causes et pour d'autres encore, ils tournent donc la tête en arrière, ils manquent de constance, ils ne persévèrent pas. Et tout cela vient de ce que la racine de l'amour-propre n'a pas été complètement arrachée en eux. Voilà ce qui brise leur persévérance. C'est avec grande présomption qu'ils s'en remettent à ma miséricorde. Ils prennent confiance en elle, mais cette confiance n'est pas ce qu'elle doit être. Il n'y a là qu'une espérance ignorante et présomptueuse en cette miséricorde qu'ils continuent d'offenser sans cesse. Je n'ai jamais donné, je ne donne pas ma miséricorde, pour qu'on se serve d'elle pour m'outrager, mais afin qu'on puisse par son secours, se défendre contre la malice du démon et contre la confusion désordonnée de l'esprit. Mais eux, c'est tout le contraire qu'ils font. Cette miséricorde qui leur est offerte, ils la retournent contre moi pour m'offenser. Et cela vient de ce qu'ils n'ont pas poussé plus loin cette première démarche qu'ils ont faite, pour se retirer de la misère du péché mortel, par crainte du châtiment et sous l'aiguillon des nombreuses tribulations qui les assaillaient. Pour s'en être tenus là, ils ne sont pas parvenus à l'amour de la vertu, ils n'ont point persévéré. L'âme ne peut s'arrêter ainsi : si elle ne va pas de l'avant, elle retourne en arrière. Ainsi de ceux-là. Ils n'ont pas poursuivi plus avant dans la vertu pour dépasser l'imperfection de la crainte et aller jusqu'à l'amour : ils ne pouvaient manquer de revenir en arrière.

CHAPITRE XX
(50)

Comment cette âme éprouve une grande amertume devant l'aveuglement de ceux qui se noient dans le fleuve.

Alors cette âme, dans le tourment de son désir, considérait son imperfection et celle des autres. Elle éprouvait une grande douleur à voir un tel aveuglement dans les créatures. Ne savait-elle pas que si grande est la Bonté de Dieu qu'il n'a rien mis en cette vie qui soit, en quelque état que l'on se trouve, un obstacle au salut. Tout, au contraire, est enseignement et provocation à la vertu. Néanmoins, combien de pécheurs l'amour-propre et l'attachement désordonné n'entraînaient-ils pas en bas, par le fleuve ? Ils ne se convertissaient pas et elle les voyait arriver à l'éternelle damnation, pendant que nombre de ceux qui étaient remontés du fleuve, après avoir bien commencé, retournaient en arrière, pour la raison qu'elle avait apprise de la Bonté divine qui avait daigné se manifester elle-même à elle. Cette vue la plongeait dans la douleur. Fixant alors le regard de son intelligence sur le Père éternel, elle lui disait : « O amour inestimable, qu'elle n'est pas l'erreur de vos créatures ! Je souhaiterais qu'il plût à votre Bonté de m'expli-

quer avec plus de précision, — quels sont les trois degrés figurés par le corps de votre Fils unique, — comment l'on doit faire pour sortir entièrement de ces flots et marcher dans la voie de votre vérité, et — quels sont ceux qui montent les degrés de l'échelle.

———

CHAPITRE XXI

(51)

Comment les trois gradins figurés dans le pont, c'est-à-dire dans le Fils de Dieu, signifient les trois puissances de l'âme.

Alors la divine Bonté, abaissant le regard de sa miséricorde sur le désir et la faim qui dévoraient cette âme, lui disait : Ma fille bien-aimée. Je ne fais pas fi de ton vœu, je me plais au contraire à exaucer tes saints désirs ; aussi je veux bien t'expliquer et te montrer ce que tu souhaites.

Tu me demandes de t'exposer l'allégorie des trois gradins, et comment il faut faire pour sortir du fleuve et gagner le pont. Déjà je t'ai manifesté l'erreur et l'aveuglement de ces hommes qui, dès cette vie, ont un avant-goût de l'enfer, et se sont faits comme les martyrs du démon, pour aboutir à la damnation éternelle. Je t'ai dit quel fruit ils retirent de leurs œuvres. Dans ces entretiens, j'ai indiqué comment l'on devait s'y prendre pour éviter ces malheurs, mais je n'en veux pas moins te l'expliquer à nouveau et en détail, pour satisfaire à ton désir.

Tu sais que tout mal a sa source dans l'amour égoïste de soi-même, et que cet amour est comme une ténèbre qui recouvre la lumière de la raison et

éteint en elle la lumière de la foi. On ne perd pas l'une sans perdre l'autre. J'ai créé l'âme à mon image et ressemblance, par le fait que je lui ai donné la mémoire, l'intelligence, la volonté. L'intelligence est la plus noble partie de l'âme. L'intelligence est mue par l'affection, mais l'affection est nourrie par l'intelligence, et la main de l'amour, je veux dire l'affection, remplit à son tour la mémoire du souvenir de Moi et de mes bienfaits. Ce souvenir tient l'intelligence attentive et la préserve de négligence ; elle la rend reconnaissante, en la gardant de l'ingratitude. C'est ainsi que ces deux puissances se prêtent un mutuel appui pour nourrir l'âme dans la vie de la grâce.

L'âme ne peut vivre sans amour, il lui faut toujours quelque chose à aimer : car c'est d'amour qu'elle est faite, et c'est par amour que je la créai. C'est pourquoi je t'ai dit que la volonté donne le branle à l'intelligence. « Je veux aimer, semble-t-elle lui dire, parce que ma nourriture à moi, c'est l'amour ». Ainsi réveillée par la puissance affective, l'intelligence se met à l'œuvre : « Tu veux aimer! semble-t-elle répondre, je vais te donner un bien que tu puisses aimer ! » Et sans plus tarder, elle s'applique à considérer la dignité de l'âme, et la bassesse où elle est tombée par sa faute. Dans la dignité de son être, elle goûte mon inappréciable Bonté, la Charité increéée avec laquelle je la créai, pendant que la vue de sa misère la remplit de la pensée de ma miséricorde. N'est-ce pas ma misé-

ricorde, en effet, qui lui a donné le temps, et qui l'a retirée des ténèbres?

C'est alors que la volonté se nourrit d'amour. Elle ouvre la bouche du saint désir et elle y aspire la haine et le regret de la sensualité égoïste, en même temps qu'une véritable humilité et une parfaite patience qui sont les fruits de cette sainte haine. L'âme y conçoit la vertu et produit des bonnes œuvres, parfaitement ou imparfaitement, suivant qu'elle se sera exercée plus ou moins à la perfection, comme je te le dirai plus loin.

Au contraire, si l'appétit sensitif se laisse aller à vouloir aimer les choses sensibles, l'intelligence se tourne de ce côté et se propose pour objet les choses périssables, qu'elle donne en pâture à l'amour-propre, qui n'y trouve que le mépris de la vertu et le goût du vice. L'âme n'en retire qu'orgueil et impatience. La mémoire, elle, ne peut se remplir que des impressions que lui fournit l'affection [1]. Ainsi cet amour obscurcit et rétrécit le regard, qui ne discerne plus et ne voit plus, sinon dans ce faux jour. La lumière dans laquelle l'intelligence perçoit désormais toute chose, c'est ce faux éclat de bien, ce clinquant de plaisir, auquel s'attache maintenant l'amour.

Dépouillées de cette apparence, les choses périssables n'auraient pas d'action sur l'homme, qui par

1. Notons ici qu'il ne s'agit pas d'intelligence ni de science abstraites et spéculatives, mais d'intelligence pratique et de science de la vie.

nature ne peut désirer que le bien. Ainsi le vice est coloré ; il porte les couleurs du bien personnel; c'est sous ce masque qu'il s'offre à l'âme, et parce que l'œil, dans son aveuglement, ne discerne pas, ne connaît pas la vérité, elle se trompe, en cherchant le bien et les délices là où ils ne sont pas. Je t'ai déjà dit que les délices du monde en dehors de moi, ne sont qu'épines empoisonnées. Ainsi donc, tout à la fois, l'intelligence est illusionnée dans sa vision, la volonté est trompée dans son amour en aimant ce qu'elle ne doit pas aimer, la mémoire est abusée, dans les impressions qu'elle en conserve.

L'intelligence fait comme le voleur qui dépouille autrui ; il en est de même de la mémoire qui conserve le souvenir continuel de ces choses, qui sont hors de moi, et par là l'âme est privée de la vie de la grâce. Telle est l'unité de ces trois puissances que je ne puis être offensé par l'une sans que toute les trois m'offensent, parce que l'une communique à l'autre, comme je te l'ai dit, le bien ou le mal, au gré du libre arbitre. Le libre arbitre est lié lui-même à la volonté, et il la meut comme il lui plaît, ou par la lumière ou sans la lumière de la raison. Vous avez en vous la raison qui est unie à Moi, tant que le libre arbitre ne l'en a pas séparée par un amour désordonné, et vous avez aussi la loi perverse qui est toujours en lutte contre l'esprit. Il y a donc deux parties en vous : la sensualité et la raison. La sensualité est une servante; elle est faite pour servir l'âme, pour vous permettre de prouver et d'exercer la vertu, par l'instrument du corps.

L'âme, elle, est libre; elle a été délivrée de la faute par le sang de mon fils. Elle ne peut être asservie si elle-même n'y consent, par la volonté unie au libre arbitre, et le libre arbitre devient une même chose avec la volonté, en s'accordant avec elle. Il est pris entre la sensualité et la raison et il peut se tourner vers l'une ou vers l'autre comme il lui plaît. Quand l'âme veut, par son libre arbitre, rassembler toutes ses puissances pour les unir en mon nom, comme je te l'ai dit, alors vraiment toutes les œuvres de la créature, soit temporelles, soit spirituelles sont bien réglées; le libre arbitre se dégage de la sensualité et s'allie à la raison, et Moi-même, alors, par ma grâce, je me repose au milieu d'eux. C'est ce qu'affirme ma Vérité, le Verbe incarné quand il dit : « *Quand ils seront deux ou trois assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux* [1] ». Telle est la Vérité. Je t'ai déjà dit que nul ne peut venir à moi, si ce n'est par lui, et que pour cela, je l'avais établi comme un pont à trois gradins. Ces trois gradins figurent les trois états de l'âme comme je te l'exposerai bientôt.

1. Math, XVIII, 20.

CHAPITRE XXII
(52)

Comment si les trois puissances de l'âme ne sont pas unies ensemble, il est impossible d'avoir la persévérance sans laquelle on ne saurait arriver à la fin.

Je t'ai expliqué que les trois gradins figuraient de façon générale les trois puissances de l'âme. C'est elles qui sont ces trois degrés dont on ne peut gravir l'un sans l'autre, si l'on veut passer par la doctrine, par le pont de ma Vérité. Si elle ne tient unies entre elles ces trois puissances, l'âme ne saurait non plus avoir cette persévérance dont je t'ai parlé précédemment, lorsque tu me demandais à quel moyen devaient recourir les voyageurs pour sortir du fleuve, et quelle était la signification précise de ces trois degrés. Je te dis alors que, sans la persévérance, nul ne pouvait toucher au but. Or il y a deux buts, qui tous deux exigent de la persévérance, le vice et la vertu. Si tu veux arriver à la vie, il faut persévérer dans la vertu ; qui veut aller à la mort éternelle, n'a qu'à persévérer dans le vice. Ainsi, par la persévérance, l'on vient à moi, qui suis la Vie, et l'on va au démon, qui donne à boire l'eau de mort.

CHAPITRE XXIII
(53)

Explication de ces paroles du Christ : QUI A SOIF VIENNE A MOI *(Ioan., VII, 37).*

Tous vous avez été appelés, en général et en particulier par ma Vérité, mon Fils, lorsque, dans l'angoisse du désir, il criait dans le temple : « *Qui a soif vienne à moi et boive ; Je suis la Source d'eau vive*[1]. » Il ne dit pas : *Qu'il aille au Père et qu'il boive*, il dit : «*Qu'il vienne à* MOI. »

C'est que la souffrance ne peut m'atteindre, moi le Père, mais bien mon Fils. Et vous aussi, pendant que vous êtes pèlerins et voyageurs en cette vie mortelle, vous ne pouvez avancer sans trouver la peine, parce que le péché fait produire à la terre des épines, ainsi que je t'ai dit. Voilà pourquoi il a dit : « *Qu'il vienne à moi et qu'il boive.* »

Car en suivant sa doctrine, soit par l'observation des commandements jointe à l'amour des conseils, soit par la pratique réelle et simultanée des préceptes et des conseils, c'est-à-dire par la charité parfaite ou par la charité commune, quelque chemin que vous preniez, vous pouvez aller à lui, il

1. Jean, VII, 37.

vous donnera à boire et vous goûterez le fruit du Sang par l'union de la nature divine à la nature humaine. En vous trouvant en lui, vous vous trouvez en moi, l'Océan de paix, puisque je suis une même chose avec lui, comme il est une même chose avec moi.

Ainsi vous êtes invités à la source d'eau vive de la grâce. Il vous faut donc passer par lui qui est devenu votre pont, et marcher avec persévérance, sans que ni épines, ni vents contraires, ni prospérités, ni adversités, ni autres peines que ce soit, vous puissent faire regarder en arrière. Persévérez, jusqu'à ce que vous me trouviez, Moi, qui vous donne l'eau vive : et c'est par l'intermédiaire de ce doux Verbe d'amour, mon Fils unique, que je vous la donne.

Mais pourquoi dit-il donc : Je suis *la Source?* Parce qu'il me contient, Moi, qui donne l'eau vive par l'union en lui de la nature divine en la nature humaine.

Pourquoi dit-il aussi : *Qu'il vienne à* Moi *et qu'il boive?* Parce que vous ne pouvez effectuer le passage sans souffrir, et la souffrance ne se peut pas rencontrer en moi, mais bien en lui. Et parce que de mon Fils unique, je vous ai fait un pont, nul ne peut venir à Moi, sans passer par Lui : c'est la vérité proclamée par ma Vérité elle-même : *Nul ne peut aller au Père sinon par moi* [1].

Tu as vu maintenant la voie qu'il faut prendre

1. Jean, XIV, 6.

et comment il la faut suivre, c'est-à-dire avec persévérance. Sans cela, vous ne pourriez boire l'eau vive, car c'est à la vertu de persévérance qu'est accordée la gloire, et la couronne de victoire, en moi l'Éternel.

CHAPITRE XXIV
(54)

Quel moyen doit prendre généralement toute créature raisonnable pour pouvoir sortir des flots du monde, et passer par le pont.

Je veux maintenant te ramener aux trois gradins par lesquels il vous faut passer, si vous désirez sortir du fleuve sans vous y noyer, et atteindre l'eau vive que vous êtes invités à boire, et si vous voulez pareillement que je sois au milieu de vous ; car pendant votre voyage, je suis au milieu de vous, c'est-à-dire que, par ma grâce, je fais en vos âmes ma demeure.

Tout d'abord, si vous voulez effectuer le passage, la première condition, c'est d'avoir soif. Car ceux-là seuls qui ont soif sont invités : QUI A SOIF, est-il dit, *qu'il vienne et qu'il boive*. Celui donc qui n'a pas soif, ne saurait persévérer dans son voyage, la moindre fatigue l'arrête, ou le moindre plaisir le distrait. Il ne se soucie point de porter jusqu'au terme le vase nécessaire, ni de se tenir en la compagnie qu'il lui faut. Il ne peut cependant voyager seul ; la persécution l'épouvante et dès qu'elle l'effleure, le voilà qui tourne le dos. Il a peur, parce qu'il est seul. S'il était accompagné, il aurait

moins d'effroi. S'il avait gravi les trois gradins, il serait en sécurité, parce qu'alors il ne serait plus seul. Il faut donc que vous ayez soif, et vous devez aussi vous unir ensemble, *ou deux*, *ou trois*, *ou plus*, a-t-il été dit.

Mais pourquoi, ou deux, ou trois? Parce que deux ne sont pas sans trois, ni trois sans deux, ni trois ni deux sans davantage. Mais celui qui est seul, je ne puis être au milieu de lui, car il n'a pas de compagnons, pour que je puisse être au milieu. Et même il n'est plus rien : car celui qui est seul, c'est celui qui s'enferme dans l'amour égoïste de soi-même. Pourquoi est-il seul? Parce qu'il est séparé de ma grâce et de la charité du prochain. Séparé qu'il est de moi, par sa faute, il tourne au néant, parce que seul Je suis Celui qui suis. Ainsi donc celui qui est seul, c'est-à-dire qui est enfermé dans l'amour de soi-même, ne compte pas pour ma Vérité; il est rejeté de moi. Voilà pourquoi il est dit : *Quand ils seront deux*, *ou trois*, *ou davantage assemblés en mon nom*, *je serai au milieu d'eux.*

Je t'ai dit que deux n'étaient pas sans trois, ni trois sans deux, et c'est bien vrai. Tu sais que les commandements de la Loi se ramènent à deux seulement et que sans l'observation de ces deux commandements aucun autre ne peut être observé. Il faut m'aimer par-dessus toute chose, et le prochain comme soi-même : voilà le commencement, le milieu et la fin des préceptes de la Loi.

Ces deux commandements ne peuvent être réunis

en mon nom, sans la réunion des trois puissances de l'âme, mémoire, intelligence, volonté. La mémoire doit conserver mes bienfaits et le souvenir de ma Bonté en elle-même. L'intelligence doit fixer son regard sur l'amour ineffable que je vous ai montré, dans mon Fils unique. C'est lui que j'ai proposé comme objet à l'œil de votre intelligence pour qu'il contemple en lui le foyer de ma Charité. La volonté doit se réunir à la mémoire et à l'intelligence pour m'aimer et me désirer, Moi qui suis sa fin. Lorsque ces trois vertus et puissances de l'âme sont assemblées, je suis au milieu d'elles. Et parce qu'alors l'homme est rempli de ma charité et de l'amour du prochain, il se trouve par là même accompagné de nombreuses et réelles vertus. C'est dans cet état que l'âme est disposée à avoir soif : elle a soif de la vertu, soif de mon honneur, soif du salut des âmes ; toute autre soif est éteinte et morte en elle. Elle marche en sécurité, sans aucune crainte servile, après avoir franchi le premier degré de l'affection, parce que son affection, dépouillée de l'amour-propre, s'est élevée au-dessus d'elle-même et des choses périssables, ne les aimant et ne les conservant, si elle les conserve, que pour moi et non en dehors de moi, c'est-à-dire avec une crainte véritablement sainte, avec l'amour de la vertu.

Elle se dispose ainsi à franchir le second degré, où, par la lumière de l'intelligence, elle contemple l'amour profond que je vous ai manifesté dans le Christ crucifié. C'est là qu'elle trouve la paix et le

repos, parce que désormais la mémoire n'est plus vide, elle est toute remplie de ma charité. Tu sais qu'un vase vide résonne quand on le frappe, et qu'il n'en est pas de même quand il est plein. Quand donc la mémoire est remplie de la lumière de l'intelligence et de l'affection toute d'amour, elle peut être touchée ou heurtée par la tribulation ou par les plaisirs du monde, elle ne rend plus le son d'une joie ou d'une colère désordonnées : car elle est pleine de moi qui suis tout Bien.

C'est ainsi qu'elle franchit le troisième degré, et l'union est faite. La raison en possession de ces trois degrés, des trois puissances de l'âme, comme je t'ai dit, les a assemblées en mon nom. Après avoir réuni les deux, c'est-à-dire l'amour de Dieu, et l'amour du prochain, puis les trois, la mémoire pour retenir, l'intelligence pour voir, la volonté pour aimer, l'âme se trouve tout à la fois en compagnie de Moi qui suis sa force et sa sécurité, et en compagnie des vertus, et elle se sent tranquille et sûre, parce que Je suis au milieu de cette assemblée.

Alors elle se met en marche, pressée par le désir, assurée de suivre le chemin de la vérité, qui mène à la fontaine d'eau vive. La soif qu'elle a de mon honneur, de son salut et du salut du prochain lui fait désirer cette voie, sans laquelle elle n'y pouvait atteindre. Elle va alors, portant le vase de son cœur, vide de toute affection et de tout amour déréglé du monde. Mais, aussitôt vide, il se remplit ; car rien ne peut demeurer vide ; le vide-t-on de son

contenu matériel, du même coup il se remplit d'air.

Le cœur est un petit vase, qui lui aussi ne peut rester vide. A peine l'a-t-on vidé des choses qui passent qu'il est déjà plein d'air, c'est-à-dire du céleste et doux amour divin qui donne accès aux eaux de la grâce. Arrivée là, l'âme passe par la porte du Christ crucifié, et goûte l'eau vive, en se désaltérant en moi, qui suis l'Océan de paix.

CHAPITRE XXV
(55)

Récapitulation de quelques choses déjà dites.

Jusqu'ici, je t'ai exposé comment, en général, toute créature humaine doit procéder, pour sortir du fleuve du monde, en évitant de s'y noyer et d'encourir l'éternelle damnation. Je t'ai expliqué les trois degrés, qui généralement sont les trois puissances de l'âme, et comment personne n'en peut gravir l'un sans les atteindre tous.

Je t'ai interprété cette parole de ma Vérité : *Quand ils seront deux ou trois ou plusieurs assemblés en mon nom...;* et je t'ai fait voir que cette assemblée est la réunion de ces trois degrés ou de ces trois puissances de l'âme, mises en accord avec les deux commandements principaux de la Loi, concernant la charité envers moi et envers le prochain, et consistant à m'aimer par-dessus toute chose et le prochain comme soi-même.

Ces degrés franchis, ces puissances assemblées en mon nom comme je t'ai dit, l'âme soudain a soif de l'eau vive. Elle se met alors en mouvement et traverse le pont, en suivant la doctrine de ma Vérité qui est elle-même ce pont. Elle accourt à sa voix, la même voix qui vous invitait, dans le temple,

et qui toujours vous appelle, toujours vous crie : *Qui a soif, vienne à moi et qu'il boive : Je suis la fontaine d'eau vive.*

Je t'ai expliqué ce que signifie cette parole et comment il faut l'entendre, pour te faire mieux connaître l'abondance de ma charité et la confusion de ceux qui courent à plaisir dans le sentier du démon qui les appelle à l'eau de mort.

Tu m'interrogeais sur les moyens à prendre pour ne pas se noyer, je t'ai répondu et tu as pu le voir et l'entendre. Je t'ai dit qu'il fallait monter sur le pont en tenant toutes ses puissances rassemblées et unies dans l'amour du prochain, en m'apportant à Moi son cœur et son affection, comme un vase dans lequel je donne à boire à qui me demande. Cette voie du Christ crucifié il la faut suivre avec persévérance jusqu'à la mort. Cette condition de salut s'impose à tous et à chacun, dans quelque état qu'ils se trouvent. Aucun état ne peut servir d'excuse pour s'en dispenser : toute créature raisonnable peut et doit s'y soumettre. Nul n'est admis à dire pour s'y soustraire : « Je me trouve en telle situation, j'ai des enfants, j'ai mille embarras dans le monde, il m'est impossible de prendre ce chemin. Ils ne peuvent alléguer aucune des difficultés provenant de leur état, puisque, comme je te l'ai dit, tout état m'est agréable, tout état est méritoire, pourvu qu'on le suive avec une volonté bonne et sainte. Tout ce qui est, a été fait par moi qui suis la souveraine Bonté : à ce titre, toutes choses sont bonnes et parfaites, et je vous les ai données non

pour que vous y trouviez la mort, mais pour que vous y puisiez la vie.

Obligation bien douce, en vérité! Qu'y a-t-il de plus doux, de plus délicieux que l'amour? Et l'amour dont je vous parle, qu'est-il? rien que l'amour de Moi et du prochain. Ce devoir d'amour, l'homme le peut remplir en tout temps, en tout lieu, en tout état, en m'aimant et en rapportant toute chose à l'honneur et à la gloire de mon nom.

Mais je t'ai dit, tu le sais, l'erreur profonde de ceux qui ne se laissent pas guider par cette lumière. Enfermés dans leur amour égoïste, c'est en dehors de Moi qu'ils aiment les créatures, qu'ils possèdent les biens de ce monde, et ils passent leur vie dans les tourments. S'ils ne changent pas de route, comme je te l'ai indiqué, ils vont tout droit à la damnation éternelle. Ainsi, je t'ai fait connaître comment doit se conduire tout homme sans exception.

CHAPITRE XXVI
(56)

Comment pour montrer que les trois degrés du pont signifient les trois états de l'âme, Dieu dit à cette âme de s'élever au-dessus d'elle-même pour contempler la vérité.

Je t'ai appris déjà comment doivent se comporter ceux qui sont dans la charité commune, c'est-à-dire ceux qui pratiquent les commandements, en observant les conseils en esprit. Je veux t'entretenir maintenant de ceux qui ont déjà commencé à gravir l'échelle et se sont engagés dans la voie parfaite, par la pratique réelle non seulement des préceptes mais aussi des conseils, suivant les trois états que je te montrerai et que je t'expliquerai en détail.

Les trois gradins que je t'exposai comme figurant, en général, les trois puissances de l'âme, représentent aussi les trois états de l'âme, dont le premier est imparfait, le second est parfait, le troisième très parfait.

Dans le premier, l'homme est, pour moi, un mercenaire, dans le second, il se montre féal serviteur, dans le troisième, il est un fils qui m'aime, sans penser à lui. Ces trois états se peuvent rencontrer et se rencontrent séparément en des personnes diffé-

rentes, mais on peut aussi parfois les trouver réunis dans une seule. Ils sont dans une seule et même personne, quand celle-ci avance dans cette voie sans interruption, et s'élève de l'état servile à l'état d'affranchi et de l'état d'affranchi à l'état de fils.

Elève-toi au-dessus de toi-même, ouvre l'œil de ton intelligence et contemple ces voyageurs en marche. Les uns s'avancent imparfaitement dans la voie des commandements, les autres parfaitement, quelques-uns s'exercent dans la voie des conseils. Tu verras d'où vient l'imperfection et d'où procède la perfection. Et tu comprendras combien grande est l'illusion à laquelle l'âme s'est exposée elle-même, pour n'avoir pas arraché, jusqu'à la dernière racine, l'amour-propre. En quelque état que l'homme se trouve, il faut qu'il tue en lui cet amour-propre !

CHAPITRE XXVII
(57)

Comment l'âme, en regardant dans le divin miroir, voyait les différentes manières de monter des créatures.

Alors cette âme, dans l'angoisse d'un désir de feu, regardait dans le divin miroir. Elle y voyait les créatures avancer de diverses manières, et avec des pensées différentes, pour arriver à leur fin. Nombreuses étaient celles qui commençaient à gravir l'échelle, aiguillonnées par la crainte servile, par l'épouvante du châtiment qui les menaçait. Parmi elles, beaucoup passaient de cette première crainte à la seconde. Elle en voyait bien peu arriver à la très grande perfection.

CHAPITRE XXVIII
(58)

Comment la crainte servile ne suffit pas pour arriver à la vie éternelle, et comment la loi de crainte et la loi d'amour sont unies ensemble.

La Bonté de Dieu, voulant satisfaire au désir de cette âme, lui disait alors : Vois-tu ceux qui par crainte servile cherchent à se retirer de la fange du péché mortel! Si leur effort ne s'inspire pas enfin de l'amour de la vertu, la crainte servile ne suffira pas à leur procurer la vie éternelle. Il y faut l'amour uni à la crainte : car la loi est fondée sur l'amour et sur une crainte sainte.

La loi de crainte, c'est la loi ancienne que je donnai à Moïse, et qui n'était établie que sur la crainte. Dans cette loi, toute faute commise était suivie de son châtiment. Mais la loi d'amour est la Loi nouvelle, donnée par le Verbe mon Fils unique, et qui est établie sur l'amour. La loi nouvelle cependant ne détruit pas l'ancienne, elle l'achève au contraire. C'est ce que vous a dit ma Vérité : *Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir*[1]. Il a uni la loi de crainte à la loi d'amour, et l'amour a purifié la crainte de son imperfection, qui est la peur du châtiment ;

1. Math. v. 17.

il n'est plus demeuré que la crainte parfaite, la crainte sainte, qui est la seule peur, non de nuire à son propre intérêt, mais de m'offenser moi-même qui suis la souveraine Bonté. Ainsi la loi imparfaite a été amenée à sa perfection par la loi d'amour.

Depuis que mon Fils unique est venu comme un char de feu, répandant sur votre humanité les flammes de ma charité, l'abondance de ma miséricorde, il a aboli la peine qui châtiait la faute. Ma justice ne punit plus dès cette vie, et sur-le-champ, quiconque m'outrage, comme anciennement il avait été convenu et déterminé. Aussitôt la faute, aussitôt la peine, disait la loi de Moïse. Il n'en est plus ainsi désormais, il ne faut donc plus de crainte servile. Ce n'est pas que le péché ne doive être jamais puni ; mais le châtiment est renvoyé à plus tard, dans l'autre vie, quand l'âme sera séparée du corps, à la condition toutefois que le coupable ne l'aura pas puni lui-même, en cette vie, par une contrition parfaite.

Ainsi la vie présente est le temps de la miséricorde ; après la mort, c'est l'ère de la justice. Il faut donc sortir de la crainte servile, pour arriver à l'amour et à la sainte crainte de Moi-même. Il n'est point pour l'homme d'autre moyen de ne pas retomber dans le fleuve, emporté par les flots des tribulations, meurtri par des plaisirs qui ne sont qu'épines, et déchirent l'âme qui les aime et les possède d'une manière déréglée.

CHAPITRE XXIX
(59)

Comment, par la crainte servile figurée par le premier gradin du pont, l'on s'élève au second.

Je t'ai dit que nul ne pouvait passer par le pont ni sortir du fleuve, sans monter les trois gradins et telle est la vérité. On les franchit, qui imparfaitement, qui parfaitement, quelques-uns avec une grande perfection. Ceux qui sont mus par la crainte servile ne les gravissent et n'assemblent leurs puissances qu'imparfaitement.

L'âme voit la peine qui suit la faute, et elle se lève, elle recueille ensemble ses puissances : la mémoire pour évoquer le souvenir de son péché ; l'intelligence pour contempler le châtiment qui lui est réservé ; la volonté pour détester et fuir le châtiment. Bien que ce soit là la première montée, la première réunion des puissances, il convient de l'accomplir, à la lumière de l'intelligence, par le regard intérieur de la très sainte Foi. Elle ne doit pas regarder seulement à la peine, mais aussi à la récompense de la vertu, et à l'amour que je lui porte, pour dépouiller la crainte servile, et accomplir cette ascension par amour, avec les pieds de l'affection.

En agissant ainsi, l'on cesse d'être esclave pour

devenir féal serviteur, servant par amour et non par crainte; et l'on y arrive, si l'on s'emploie avec haine à arracher la racine de l'amour-propre, et si l'on apporte à ce travail de la prudence, de la constance et de la persévérance.

Mais nombreux sont ceux qui se mettent à l'œuvre et accomplissent leur ascension si lentement, qui me servent avec tant d'imperfection, tant de négligence, tant d'ignorance, que soudain ils perdent courage. Le moindre vent contraire les prend comme une voile et les ramène en arrière. Il y avait tant d'imperfection dans leur montée du premier degré du Christ crucifié, qu'ils n'ont pu atteindre au second, qui est son cœur.

CHAPITRE XXX
(60)

De l'imperfection de ceux qui aiment et servent Dieu pour leur propre utilité et leur consolation.

Parmi ceux qui sont devenus mes serviteurs de confiance, il en est qui me servent avec foi, sans crainte servile : ce n'est pas la seule peur du châtiment, c'est l'amour qui les attache à mon service. Mais cet amour ne laisse pas que d'être imparfait, parce que, ce qu'ils cherchent dans ce service, c'est leur propre utilité, c'est leur satisfaction ou le plaisir qu'ils trouvent en Moi. La même imperfection se rencontre aussi dans l'amour qu'ils ont pour leur prochain. Et sais-tu ce qui démontre l'imperfection de leur amour ? Dès qu'ils sont privés des consolations qu'ils trouvaient en Moi, cet amour ne leur suffit plus, et ne peut plus se soutenir. Il languit et souvent va se refroidissant de plus en plus vis-à-vis de Moi, quand, pour les exercer dans la vertu et les arracher à leur imperfection, je leur retire ces consolations spirituelles et leur envoie des luttes et des contrariétés. Je n'en agis ainsi cependant que pour les amener à la perfection, pour leur apprendre à se bien connaître, à prendre conscience qu'ils ne sont rien et que d'eux-mêmes ils

ne possèdent aucune grâce. L'adversité doit avoir pour effet de les porter à chercher un refuge en moi, à me reconnaître comme leur bienfaiteur, à s'attacher à Moi seul par une humilité vraie. C'est dans ce but, encore une fois, que je leur retire, non la grâce, mais la consolation que je leur avais donnée.

Mais eux, en cette épreuve, se relâchent et se rejettent en arrière avec une sorte de colère spirituelle ; souvent même ils en viennent à abandonner, de différentes façons, leurs exercices, parfois sous couleur de vertu, en se disant en eux-mêmes que ces exercices ne sont plus qu'une opération toute naturelle, puisqu'ils n'y trouvent plus les consolations spirituelles qu'en retirait leur âme.

Si une âme en agit ainsi, c'est qu'elle est imparfaite, c'est qu'elle n'a pas encore complètement rejeté le bandeau de l'amour-propre spirituel qui recouvre la pupille de l'œil de la très sainte Foi. Si elle avait bien écarté ce voile, en vérité elle verrait que toute chose procède de Moi et qu'il ne tombe pas une feuille d'arbre sans l'ordre de ma Providence ; que ce que je lui promets et lui envoie, c'est uniquement pour sa sanctification, c'est-à-dire pour qu'elle possède le bien et la fin pour lesquels je la créai.

Voilà ce que mes serviteurs doivent voir et comprendre : c'est que je ne veux rien d'autre que leur bien, par le sang de mon Fils unique, dans lequel ils ont été lavés de leurs iniquités. En ce sang ils peuvent connaître ma vérité, et ma vérité la voici :

c'est pour leur donner la vie éternelle que je les créai à mon image et ressemblance, et que je les créai à nouveau dans le sang de mon propre Fils, en faisant d'eux mes fils adoptifs. Mais parce qu'ils sont imparfaits, c'est encore leur propre intérêt qu'ils cherchent dans mon service, et ils se relâchent pareillement de l'amour du prochain. Les premiers se sont découragés, par peur de la souffrance qu'ils avaient à endurer; et ceux-ci, les seconds, s'attardent, ils se négligent dans le service du prochain, leur charité se replie sur elle-même, parce qu'ils n'y trouvent plus leur propre satisfaction ni les consolations qu'ils étaient accoutumés d'en retirer. Cela vient de ce que leur amour n'est pas assez épuré. Ils aiment leur prochain avec la même imperfection qu'ils m'aiment moi-même : ils cherchent dans leur amour leur propre intérêt. S'ils ne reconnaissent pas leur imperfection, avec le désir de devenir parfaits, il est impossible qu'ils ne retournent pas en arrière

Il est donc nécessaire, pour quiconque veut la vie éternelle, d'aimer sans calcul. Ce n'est pas assez de fuir le péché par crainte du châtiment, ni d'embrasser la vertu pour l'intérêt personnel que l'on y trouve; non, cela ne suffit pas pour obtenir la vie éternelle. Il faut sortir du péché parce qu'il me déplaît à Moi, et aimer la vertu pour l'amour de Moi.

Il est bien vrai que cette crainte est ordinairement le premier pas que tout pécheur fait vers Moi, parce que l'âme commence par être imparfaite avant d'être parfaite, mais elle doit sortir de

cette imperfection pour atteindre à la perfection, ou pendant le cours de sa vie, en vivant dans la vertu, avec un cœur purifié et libre de m'aimer sans aucun retour sur soi-même, ou à l'heure de la mort, en reconnaissant son imperfection avec la résolution, si elle en avait le temps, de me servir sans regarder à son intérêt.

C'est de cet amour imparfait que saint Pierre aimait le bon et doux Jésus, mon Fils unique, lorsqu'il éprouvait si délicieusement la douceur de son intimité. Mais dès que vint le temps de la tribulation, tout son courage l'abandonna. Non seulement il n'eut pas la force de souffrir pour lui, mais la première menace, la peur la plus servile eut raison de sa fidélité, et il le renia en jurant qu'il ne l'avait jamais connu.

De nombreux périls attendent ainsi l'âme qui gravit ces échelons, mue seulement par la crainte servile ou par un amour mercenaire. Mes serviteurs doivent donc sortir de ces sentiments pour devenir de vrais fils et me servir sans intérêt personnel. Je récompense tout labeur, je rends à chacun selon son état et selon ses œuvres. Aussi, s'ils ne délaissent pas l'exercice de l'oraison et des autres bonnes œuvres, et s'ils vont toujours avec persévérance, en progressant dans la vertu, ils arriveront à cet amour de fils. Et Moi, je les aimerai à mon tour comme on aime des enfants, parce que je réponds toujours par le même amour à l'amour qu'on a pour moi. Si vous m'aimez comme un serviteur aime son maître, je vous aimerai en maître, vous payant

votre dû suivant votre mérite; mais je ne me manifesterai pas moi-même à vous. Les secrets intimes on les livre à son ami; parce qu'on ne fait qu'un avec son ami. On ne fait pas qu'un avec son serviteur.

Le serviteur, il est vrai, peut croître en vertu, se rapprocher de son maître par l'amour et devenir enfin son ami très cher. Ainsi arrive-t-il à mes serviteurs. Mais tant qu'ils se contentent d'un amour mercenaire, je ne me manifeste pas moi-même à eux. S'ils rougissent de leur imperfection, s'ils se mettent à aimer la vertu, s'ils s'emploient avec haine à arracher d'eux-mêmes la racine de l'amour-propre spirituel, si, du haut du tribunal de la conscience et faisant appel à la raison, ils ne souffrent dans leur cœur aucun mouvement de crainte servile et d'amour mercenaire sans les redresser par la lumière de la très sainte Foi, je te dis qu'en agissant ainsi, ils me seront si agréables, qu'ils auront accès au cœur de l'ami. Je me manifesterai moi-même à eux, ainsi que l'a proclamé ma Vérité quand elle a dit : *Celui qui m'aimera sera une même chose avec moi et moi avec lui. Je me manifesterai moi-même à lui et nous demeurerons ensemble*[1].

Telle est en effet l'union qui existe entre deux amis très chers : ils sont deux corps, mais une seule âme par sentiment d'amour, parce que l'amour transforme dans la chose aimée. S'ils ne forment plus qu'une âme, aucun secret n'est possible entre eux désormais. C'est pourquoi, dit ma Vérité, « *Je viendrai et nous demeurerons ensemble.* » C'est la vérité même.

1. Jean, XIV, 21, 35.

CHAPITRE XXXI
(61)

Comment Dieu se manifeste lui-même à l'âme qu'il aime.

Sais-tu comment je me manifeste moi-même à l'âme qui m'aime en vérité, en suivant la doctrine de ce doux Verbe d'amour? Je manifeste ma vertu à l'âme de diverses manières, suivant le désir qu'elle en a, mais il y en a trois principales manifestations:

1° Je manifeste dans l'âme ma vertu, c'est-à-dire mon affection et ma charité, premièrement par l'INTERMÉDIAIRE du Verbe mon Fils. Cette affection, cette charité éclate dans le sang répandu avec un si beau feu d'amour. Et cette charité se manifeste ainsi de deux manières : l'une générale, vis-à-vis du commun des hommes, c'est-à-dire vis-à-vis de ceux qui demeurent dans la charité commune. A ceux-là je me manifeste, en leur prouvant jusqu'à l'évidence ma charité, par les nombreux et divers bienfaits qu'ils reçoivent de moi.

L'autre manière plus particulière, concerne ceux qui sont devenus mes amis. En plus de la manifestation commune, ceux-là goûtent et connaissent, ils éprouvent, ils sentent par expérience ma charité au fond de leurs âmes.

2° La seconde manifestation de ma charité a lieu

DANS L'AME MÊME, quand je me révèle moi-même à elle par sentiment d'amour. Non que je fasse acception des créatures : je ne regarde qu'au saint désir. Mais je me manifeste à l'âme avec la même perfection qu'elle me cherche. Quelquefois je me révèle à elle — et c'est le second genre de manifestation dans l'âme — en lui donnant l'esprit de prophétie, en lui découvrant les choses futures, et de bien des manières différentes, suivant que je le juge conforme aux besoins de cette âme ou des autres créatures.

3° D'autres fois — c'est le troisième genre de manifestation — je me révèle par le sentiment de la PRÉSENCE DE MA VÉRITÉ, mon Fils unique, dans l'esprit de mes serviteurs, suivant des modes divers, en conformité avec les désirs et la volonté de l'âme. Tantôt elle me cherche dans la prière, désirant connaître ma puissance, et je la satisfais en lui faisant sentir et goûter ma vertu ; tantôt elle me cherche dans la sagesse de mon Fils, et je l'exauce en le proposant pour objet au regard de son intelligence ; tantôt elle me cherche dans la clémence de l'Esprit-Saint, et alors ma Bonté lui fait goûter le feu de ma divine Charité, en lui faisant concevoir les vraies et réelles vertus, fondées sur la charité pure du prochain.

CHAPITRE XXXII
(62)

Pourquoi le Christ ne dit pas : Je manifesterai le Père mais moi-même

Tu vois donc bien que la Vérité ne vous a pas trompés quand elle a dit : « *Qui m'aimera sera une même chose avec moi* » ; puisque, en suivant sa doctrine par sentiment d'amour, vous êtes unis à lui, et par cette union avec lui, vous êtes pareillement unis à moi, car nous ne faisons qu'un ; par le fait, je me manifeste moi-même à vous, puisque nous sommes une seule et même chose. C'est donc la vérité même qu'a énoncée ma Vérité quand elle a dit : *Je me manifesterai à vous*. En se manifestant, c'est moi qu'elle manifeste, et en me manifestant c'est elle qu'elle manifeste.

Mais pourquoi mon Fils n'a-t-il point dit : Je manifesterai le Père ?

Pour trois raisons particulières.

La première, parce qu'il a voulu montrer que je ne suis pas séparé de lui, ni lui de moi. C'est pourquoi à saint Philippe qui lui demandait : « *Fais-nous voir le Père et cela nous suffira* », il répondit : « *Qui me voit, voit le Père, et qui voit le Père, me voit*[1] ».

Il l'a pu dire parce qu'il est une même chose avec

1. Jean, XIV, 8-9.

moi ; mais ce qu'il a, il le tient de moi et non moi de lui. Aussi dit-il aux Juifs : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de mon Père qui m'a envoyé ». Car le Fils procède de moi et non moi de lui. Mais je n'en suis pas moins une même chose avec lui et lui avec moi. Voilà pourquoi il ne dit pas : Je manifesterai le Père, mais : « Je me manifesterai », comme pour faire entendre qu'il est une même chose avec le Père.

La seconde raison est qu'en se manifestant à vous, il ne révélait rien d'autre que ce qu'il tenait de moi le Père ; comme s'il eût voulu dire : Le Père s'est manifesté à moi. Comme je suis une même chose avec lui, c'est moi et c'est lui tout ensemble que je vous manifesterai en moi.

La troisième raison est, qu'étant Moi-même invisible, je ne puis être vu de vous qui êtes visibles, tant que vous ne serez pas séparés de vos corps. Alors vous me verrez, Moi votre Dieu, face à face, et le Verbe, mon Fils unique, intellectuellement, jusqu'au moment de la Résurrection générale où votre humanité deviendra conforme et s'unira à l'humanité du Verbe, comme je te l'ai exposé plus haut, dans le traité de la Résurrection [1]. Vous ne pouvez

1. On a voulu voir dans cette locution, *Trattato della Resurrettione* l'indication d'un ouvrage de Sainte Catherine qui ne nous serait pas parvenu. C'est donner au langage de la sainte une précision scolastique qu'il ne comporte pas. Il paraît beaucoup plus probable qu'elle désigne ainsi simplement l'endroit du Dialogue *où il a été traité de la résurrection* : ce sont les chapitres 41 et 42 du présent ouvrage. Cette interprétation s'appuie sur le texte même où il est dit « SI COME DI SOPRA nel *Trattato della Resurrettione* ti contiai. »

donc me voir présentement tel que je suis. C'est pourquoi j'ai caché la nature divine sous le voile de votre humanité, afin que vous me puissiez voir ainsi. Moi invisible, je me suis fait visible, en vous donnant le Verbe mon Fils caché sous le voile de votre humanité. C'est par elle qu'il me manifeste à vous. Aussi ne dit-il pas : *Je manifesterai le Père*, mais bien : *Je me manifesterai à Vous*, comme pour dire : *Selon que m'a donné le Père, je me manifesterai à vous.*

Tu vois donc bien que, dans cette manifestation, en se manifestant, il me manifeste.

Tu as appris aussi pourquoi il n'a pas dit : Je manifesterai le Père. C'est que il ne vous est pas possible à vous, dans un corps mortel, de me voir moi le Père, comme il a été expliqué, et d'autre part il est une même chose avec moi.

CHAPITRE XXXIII
(63)

De quelle manière l'âme gravit le second gradin du Pont après avoir franchi le premier.

Tu as vu désormais l'excellence de celui qui est parvenu à l'amour de l'ami. Il a monté par les pieds de l'affection et il est arrivé au secret du cœur, c'est-à-dire au second des trois degrés figurés par le corps de mon Fils. Je t'ai dit que ces trois degrés représentaient les trois puissances de l'âme : maintenant je les applique à signifier les trois états de l'âme. Mais, avant de te conduire au troisième, je veux te montrer de quelle manière l'on arrive à être l'ami, comment en devenant ami l'on devient fils, en s'élevant à l'amour filial. Je te dirai ensuite ce que l'on fait, quand on est devenu ami, puis je t'exposerai, à quels signes l'on reconnaît l'ami véritable.

Et, premièrement, comment devient-on l'ami?

C'est ce que je vais te dire.

Tout d'abord, l'âme était imparfaite, dominée qu'elle était par la crainte servile; mais avec de l'exercice et de la persévérance, elle arrive à l'amour de jouissance et d'intérêt propre, en trouvant en moi sa joie et son utilité. Telle est la voie

que suit celui qui désire parvenir à l'amour parfait, je veux dire à l'amour de l'ami et du fils.

Je dis que l'amour filial est l'amour parfait, parce que c'est à lui que va l'héritage, mon héritage à Moi, Père éternel. Comme l'amour du fils suppose l'amour de l'ami, c'est pour cela que je t'ai dit que c'est l'ami qui devient fils. Comment s'opère donc cette transformation ?

Voici. Toute perfection et toute vertu procède de la charité, et la charité se nourrit de l'humilité ; l'humilité à son tour dérive de la connaissance et de la sainte haine de soi-même, ou de sa propre sensualité.

Une fois parvenu là, il faut persévérer et continuer à demeurer dans la cellule de la connaissance de soi-même. C'est là que l'âme connaîtra ma miséricorde, par le sang de mon Fils unique. Qu'elle attire sur elle par son amour, ma divine charité, qu'elle s'exerce à extirper toute volonté perverse, soit spirituelle, soit temporelle; qu'elle se cache dans sa maison, pour y pleurer, comme firent Pierre et les autres disciples, après avoir commis la faute de renier mon Fils.

Cependant la douleur de Pierre était encore imparfaite, et elle demeura imparfaite, quarante jours durant, jusqu'après l'Ascension. Mais quand ma Vérité fut retournée vers moi selon son humanité, Pierre et les autres disciples se retirèrent dans leur maison, pour attendre l'avènement de l'Esprit-Saint, que ma Vérité leur avait promis. Ils s'y tenaient enfermés par peur, parce que l'âme est

toujours en crainte, tant qu'elle n'est pas parvenue au véritable amour. Mais, en persévérant dans les veilles, dans les humbles et continuelles prières, ils reçurent l'abondance de l'Esprit-Saint, et désormais délivrés de toute crainte, ils suivaient et prêchaient le Christ crucifié.

Ainsi fait l'âme qui veut parvenir à la perfection. Après être sortie du péché mortel et s'être reconnue elle-même telle qu'elle est, elle commence à pleurer, par crainte du châtiment ; puis elle s'élève à la considération de ma miséricorde, où elle trouve satisfaction et avantage. Mais elle est, dis-je, toujours imparfaite, et pour l'amener à la perfection, après les quarante jours, c'est-à-dire après ces deux états, je me retire d'elle, non par la grâce, mais par le sentiment.

C'est ce que vous enseigna ma Vérité quand elle dit à ses disciples : « Je m'en irai et je retournerai vers vous. » Tout ce qu'il disait s'adressait en particulier aux disciples, mais aussi généralement et communément à tous les hommes présents et futurs. A ceux donc qui devaient venir il a dit pareillement : « Je m'en irai et je retournerai vers vous. » Et ainsi fut fait, puisqu'il retourna ensuite, lors de l'avènement de l'Esprit-Saint. Le Saint-Esprit ne vient pas seul : il vient avec ma puissance et avec la sagesse de mon Fils qui est une même chose avec moi, et avec la clémence de l'Esprit-Saint qui procède de Moi, le Père, et du Fils.

Or, je te le dis, c'est ainsi que j'en agis moi-même. Pour faire sortir l'âme de son imperfection, je me

retire d'elle, en la privant de la consolation qu'elle ressentait auparavant. Quand elle était dans l'état du péché mortel, elle s'était séparée de moi, et je l'avais privée de la grâce à cause de sa faute, parce qu'elle m'avait fermé la porte du désir. Le soleil de la grâce avait disparu de cette âme, non de lui-même, mais par le fait de la créature qui lui avait fermé la porte du désir. Mais elle a reconnu ce qu'elle était, elle a pris conscience de ses ténèbres, elle a ouvert sa fenêtre à la lumière et vomi sa souillure par une sainte confusion. Dès lors je suis retourné dans l'âme par ma grâce, et si je me retire aujourd'hui, ce n'est pas ma grâce que je lui enlève, mais la jouissance qu'elle en éprouvait.

Si je le fais, c'est pour l'exercer à me chercher Moi-même en toute vérité, pour l'éprouver à la lumière de la foi et lui apprendre la prudence. Si elle aime avec désintéressement, avec une foi vive, avec la haine d'elle-même, elle est en joie dans le moment même qu'elle souffre, parce qu'elle se juge indigne de la paix et du repos de l'esprit.

Des trois conditions que j'avais promis de t'exposer pour arriver à la perfection, c'est là la seconde. Voilà ce que fait une âme qui y est parvenue. Toute ma conduite envers elle est pour lui faire sentir que, si je me retire d'elle, elle ne doit pas cependant regarder en arrière, mais persévérer avec humilité dans ses exercices, et demeurer enfermée dans la connaissance d'elle-même et de moi, pour attendre avec une foi vive l'avènement du Saint-Esprit, c'est-à-dire Moi-même qui suis

le foyer même de la charité. Elle m'attend, non dans l'oisiveté, mais en prière continuelle, et dans les veilles, non seulement dans les veilles corporelles, mais dans les veilles de l'intelligence. Car l'intelligence doit avoir l'œil ouvert et, à la lumière de la foi, veiller, pour arracher du cœur par la haine les vaines pensées, veiller, dans le sentiment de ma charité pour reconnaître que je ne veux rien d'autre que sa sanctification. Tout cela est certain, tout cela a été attesté par le sang de mon Fils.

Pendant que l'intelligence se tient ainsi éveillée dans la connaissance d'elle-même et de moi, l'âme, par la disposition d'une bonne et sainte volonté, s'adonnera continuellement à l'oraison. Cette oraison continue ne l'empêche nullement de se livrer à la prière extérieure, dans les temps prescrits et déterminés par l'ordre de la sainte Église. Voilà ce que fait l'âme qui se dégage de l'imperfection pour atteindre à la perfection, et c'est pour qu'elle y arrive que je me sépare d'elle, non par la grâce, mais par le sentiment qu'elle en éprouve.

Je me retire d'elle encore pour qu'elle voit et connaisse son péché. En se voyant en effet privée de la consolation, elle en éprouve une peine qui l'afflige, elle se sent faible, incertaine, prête au découragement, et cette expérience lui fait découvrir la racine de l'amour-propre spirituel qui est en elle. Ce lui est un moyen de se connaître, de s'élever au-dessus d'elle-même, de siéger au tribunal de sa conscience, pour ne pas laisser passer ce senti-

ment sans lui infliger réprimande et correction, en arrachant la racine de l'amour-propre avec le couteau de la haine, avec la haine de cet amour même, par amour de la vertu.

CHAPITRE XXXIV
(64)

Comment, lorsqu'on aime Dieu imparfaitement, l'on aime aussi le prochain imparfaitement, et des signes de cet amour imparfait.

Sache-le bien, toute imperfection ou toute perfection dans l'amour se manifeste et s'acquiert vis-à-vis de Moi, et aussi pareillement à l'égard du prochain. Elles le savent bien, les âmes simples, qui souventes fois aiment les créatures d'un amour spirituel. Si elles m'aiment d'un amour épuré et désintéressé, c'est purement aussi et avec désintéressement qu'elles aiment leur prochain.

Il en est comme du vase que l'on remplit à la fontaine. Si on le retire de la source pour boire, il est bientôt vide. Mais si on le tient plongé dans la source, on peut y boire toujours, il demeure toujours plein. Ainsi en est-il pour l'amour du prochain, spirituel ou temporel : il le faut boire en Moi, sans autre considération. Car je vous demande de m'aimer du même amour dont je vous aime.

En vérité vous ne le sauriez faire complètement. Moi je vous ai aimés, avant d'être aimé, et dès lors, tout amour que vous avez pour moi, est une dette que vous acquittez, non une grâce que vous

me faites, tandis que l'amour que j'ai pour vous est une faveur que je vous accorde, mais que je ne vous dois pas. Vous ne pouvez donc me rendre, à Moi, l'amour que je réclame. Mais je vous ai placés à côté de votre prochain, pour vous permettre de faire pour lui ce que vous ne pouvez faire pour moi : l'aimer par grâce, et avec désintéressement, sans en attendre aucun avantage. Je considère alors comme fait à moi ce que vous faites au prochain.

N'est-ce pas ce que montre ma Vérité quand elle dit à Paul qui me persécutait : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* [1] — Il parlait ainsi, parce qu'il estimait que c'était me persécuter que de persécuter mes fidèles.

Ainsi donc cet amour doit être pur, et c'est avec ce même amour dont vous m'aimez, que vous devez aimer votre prochain. Et tu sais à quoi reconnaître que l'amour est imparfait? Celui-là n'aime pas parfaitement, qui, même en aimant d'un amour spirituel éprouve de la peine et s'afflige, quand la créature qu'il aime ne paraît pas répondre à son amour, ou ne semble pas l'aimer autant qu'il croit aimer lui-même ; ou encore, quand il se voit séparé de son intimité et de la consolation qu'il en attendait, ou qu'il sent qu'elle en aime une autre plus que lui. A ces signes et à d'autres encore, l'on peut conclure que l'amour qu'il a pour moi et pour le prochain est encore imparfait. Cet amour il a bien pu le puiser en

1. Act. IX-4

moi, mais il en a bu la coupe en dehors de la source. L'amour qu'il avait pour moi était encore imparfait, imparfait aussi est l'amour qu'il témoigne à celui qu'il aime d'un amour même spirituel.

Tout cela vient de ce qu'il n'a pas complètement arraché la racine de l'amour-propre spirituel. Souvent je le laisse aux prises avec cet amour, pour qu'ainsi il prenne bien conscience de son imperfection. Je lui retire le sentiment de ma présence, pour qu'il s'enferme dans la maison de la connaissance de soi-même, où il acquérera toute perfection. Puis je reviens à lui, par une lumière plus abondante, par une intelligence si approfondie de ma Vérité, qu'il estime désormais comme une grâce, de pouvoir tuer pour moi sa volonté propre.

Il ne lui reste plus alors qu'à sarcler et à parer la vigne de son âme, à en arracher les épines de ses pensées, à y disposer les pierres des vertus fondées dans le sang du Christ et qu'il a trouvées dans la traversée du Pont qui est le Christ crucifié, mon Fils unique. Je t'ai dit, s'il t'en souvient, que sur le Pont, qui est la doctrine de ma Vérité, étaient ces pierres fondées dans la vertu de son sang, parce que les vertus ne vous donnent la vie, que par l'efficace de son sang.

CHAPITRE XXXV
(65)

Du moyen que doit employer l'âme pour parvenir à l'amour pur et libre.

Voilà donc l'âme entrée en elle-même. En suivant la doctrine du Christ crucifié, par un véritable amour de la vertu et par la haine du vice, elle est arrivée, à force de persévérance, à la cellule de la connaissance d'elle-même. Elle s'y tient recluse dans les veilles et les prières continuelles, complètement séparée de la conversation du siècle. Elle s'y est enfermée elle-même, par crainte, connaissant bien son imperfection, et par le désir qu'elle a d'atteindre à l'amour épuré et libre. Voyant et sachant bien qu'il n'est point d'autre moyen pour elle d'y parvenir, elle y attend, avec une foi vive, ma venue par un accroissement de grâce en elle.

Mais à quel signe reconnaître la foi vive? — A la persévérance dans la vertu, à l'application continuelle à la sainte oraison, quoiqu'il arrive; car, à moins que l'obéissance ou la charité n'en fassent une obligation, l'on ne doit jamais quitter l'oraison.

Il n'est pas rare en effet, que le démon choisisse de préférence le temps de l'oraison, pour tourmenter l'âme et lui donner l'assaut. Il cherche ainsi à

lui inspirer l'ennui de la sainte prière. Cette oraison ne te vaut rien, lui souffle-t-il souvent ; car dans la prière tu ne dois pas penser à autre chose, avoir d'attention à autre chose, qu'à ce que tu dis. Le démon lui insinue de semblables idées pour lui donner du dégoût, jeter la confusion dans son esprit, et l'amener à abandonner l'exercice de l'oraison. Car l'oraison est une arme avec laquelle l'âme se défend contre tous ses ennemis, quand elle est tenue par la main de l'amour et brandie par le bras du libre arbitre, dirigé par la lumière de la très sainte Foi.

CHAPITRE XXXVI
(66)

Où à propos du sacrement du corps du Christ, l'on enseigne pleinement comment l'on passe de la prière vocale à l'oraison mentale, par le récit d'une vision qu'eut une fois cette âme.

Sache, fille très chère, que c'est en persévérant vraiment dans une prière humble, continue et pleine de foi, que l'âme acquiert toutes les vertus. Elle doit donc persévérer et ne se laisser jamais arrêter, ni par les illusions du démon, ni par sa propre fragilité, c'est-à-dire ni par les pensées qui lui viennent ni par les mouvements de sa propre chair, ni par les propos sans consistance, que le démon met souvent sur la langue des hommes, pour la détourner de sa prière.

O combien douce à l'âme et combien agréable à moi l'oraison sainte, faite dans la cellule de la connaissance de soi-même et de moi, le regard de l'intelligence grand ouvert aux lumières de la Foi, le cœur tout rempli de l'abondance de ma Charité, cette charité qui vous est devenue visible par mon Fils visible, qui l'a manifestée par son Sang !

Ce Sang enivre l'âme et l'embrase du feu de la charité. Elle reçoit en nourriture, le sacrement

que j'ai déposé pour vous, dans l'hôtellerie du corps mystique, la sainte Église. Ce sacrement, c'est le corps et le sang de mon Fils, vrai Dieu et vrai homme, dont j'ai confié l'administration aux mains de mon vicaire qui a la clef de ce Sang. C'est cette hôtellerie dont j'ai déjà fait mention, et qui est établie sur le Pont pour restaurer les pèlerins, réconforter les voyageurs qui suivent la doctrine de ma Vérité, afin qu'ils ne tombent pas d'inanition.

Cette nourriture rend plus ou moins de force suivant le désir de celui qui la prend, de quelque manière qu'il la reçoive, sacramentellement, ou virtuellement. On la reçoit sacramentellement, quand on communie réellement au saint sacrement ; et virtuellement, quand on ne communie que par le saint désir, soit en désirant de communier, soit en contemplant le Sang du Christ crucifié. L'âme communie par ce symbole du Sang, au sentiment de ma Charité qu'elle goûte et trouve dans le Sang, qu'elle voit répandu par amour. Elle s'y enivre, elle s'y embrase d'un saint désir, elle s'y enflamme, et se trouve toute remplie de charité, non seulement pour Moi, mais encore pour le prochain.

Où s'acquiert cette Charité ? Dans la cellule de la connaissance de soi-même, par le moyen de la sainte prière. C'est là que l'âme se dépouille de son imperfection, à l'exemple des disciples et de Pierre, qui, en demeurant dans la retraite, en veille et en prière, laissèrent là leur imperfection et acquirent la perfection. Par quel moyen : par la persévérance unie à la très sainte Foi.

Ne va pas croire toutefois que cette ardeur et cette force que l'on reçoit dans l'oraison, soient le fruit de la seule pièce vocale, familière à tant d'âmes qui prient des lèvres plus que du cœur. Toute leur attention, semble-t-il, est absorbée par la pensée de réciter beaucoup de psaumes, beaucoup de *Notre Père*. Dès qu'ils ont atteint le nombre qu'ils s'étaient proposé, l'on croirait qu'ils ne pensent plus à rien. Chez eux, semble-t-il, ni le sentiment, ni l'attention, ne dépassent les paroles qu'ils prononcent. Ce n'est pas ainsi qu'il faut prier. A s'en tenir là, l'âme retirera peu de fruit de sa prière, et j'en aurai moi-même peu d'honneur.

Mais, me diras-tu, faut-il donc abandonner la prière vocale pour la prière mentale, à laquelle cependant tous ne paraissent pas appelés? — Non, il y a une mesure à garder.

Je sais bien que l'âme est imparfaite avant d'être parfaite, et que cette imperfection se retrouvera dans sa prière. Elle doit donc, pour ne pas tomber dans l'oisiveté, tant qu'elle est encore imparfaite, recourir à la prière vocale, mais elle ne doit pas séparer la prière vocale de l'oraison mentale. Pendant qu'elle prononce les paroles, qu'elle s'efforce donc d'élever son esprit et de le diriger sur mon amour, en y joignant la considération générale de ses fautes et du sang de mon Fils unique, où elle trouve la largesse de ma charité et la rémission de ses péchés. Qu'elle fasse ainsi : dès lors, la connaissance d'elle-même et la considération de ses fautes la feront souvenir de ma Bonté

pour elle, et elle pourra continuer son exercice avec une véritable humilité.

Je ne veux pas qu'elle envisage ses fautes en particulier, mais seulement en général, afin que son esprit ne soit pas souillé par la vision de certains péchés honteux. Je ne veux pas! tu entends bien! Elle ne doit pas non plus évoquer seulement la pensée de ces péchés ni en particulier ni en général sans y joindre le souvenir du Sang et de la grandeur de ma miséricorde, pour ne pas tomber dans la confusion.

Si la connaissance d'elle-même et la pensée de ses péchés n'étaient pas accompagnés du souvenir du Sang et de l'espérance de la miséricorde, elle serait envahie par le trouble. Cette confusion où le démon l'aurait jetée, sous prétexte de contrition et de regret du péché, l'entraînerait à la damnation éternelle ; car ne trouvant plus d'appui sur le bras de ma miséricorde, elle tomberait dans le désespoir.

C'est là, l'une des plus subtiles illusions par lesquelles le démon essaye de tromper mes serviteurs. Aussi faut-il, pour éviter ce piège du démon et pour me plaire, que toujours vous dilatiez votre cœur et votre amour avec une humilité vraie, dans mon incommensurable miséricorde. Sais-tu que l'orgueil du démon ne peut supporter la vue d'un esprit humble, de même que la grandeur de ma bonté et de ma miséricorde où l'âme met vraiment son espérance est insupportable à son désespoir. Aussi bien, te souvient-il, quand le démon voulait te

réduire au désespoir en essayant de te persuader que ta vie n'était que mensonge, et que jamais tu n'avais suivi ni accompli ma volonté ! Tu fis alors, ma fille, ce que tu devais faire, et que ma Bonté te donna de pouvoir de faire, cette Bonté qui ne se dérobe jamais à qui la cherche ! Tu te réfugias avec humilité dans ma miséricorde : « Je confesse à mon Créateur, disais-tu, que toute ma vie s'est passée dans les ténèbres ; mais je me cacherai dans les plaies du Christ crucifié ; je me baignerai dans son sang, j'effacerai ainsi toutes mes iniquités, et je me réjouirai par le désir dans mon Créateur. »

Tu sais qu'alors le démon s'enfuit.

Il retourna ensuite avec une autre tentation, et il chercha à t'exalter par l'orgueil : « Tu es parfaite, insinuait-il, tu es agréable à Dieu : tu n'as plus besoin de t'affliger davantage ni de pleurer plus longtemps tes fautes. » En ce moment je te donnai la lumière pour te montrer la voie qu'il convenait de prendre. Tu t'humiliais et répondais au démon : « O misérable que je suis ! Jean-Baptiste n'a jamais fait de péché ; il a été sanctifié dans le sein de sa mère ; et cependant, quelle pénitence n'a-t-il point faite ! Et moi qui ai commis tant de fautes, ai-je seulement commencé à les reconnaître avec douleur, avec une véritable contrition ! Quand comprendrai-je ce qu'est ce Dieu que j'ai offensé, et ce que je suis, moi qui l'offense !

Le démon ne put supporter cette humilité de l'esprit, ni l'espérance en ma bonté : « Maudite sois-tu, cria-t-il alors, je ne puis rien faire avec toi. Si

je t'abaisse par la confusion, tu t'élèves jusqu'à la miséricorde; si je t'exalte, tu t'abaisses jusqu'à l'abîme par l'humilité, et tu me poursuis jusqu'en enfer. Je ne retournerai plus vers toi, car toujours tu me flagelles avec le bâton de la charité. »

L'âme doit donc unir aux paroles qu'elle prononce, la connaissance de moi et d'elle-même. De cette manière, la prière vocale sera utile à l'âme qui la fera et elle sera agrée de moi. De la prière vocale imparfaite, elle arrivera, avec de la persévérance dans cet exercice, à l'oraison mentale parfaite. Mais, si elle vise simplement à réciter un certain nombre de formules, et si la prière vocale lui fait négliger l'oraison mentale, elle n'y parviendra jamais.

Parfois l'âme sera si ignorante que, si elle s'est proposée de dire, de vive voix, une prière déterminée, elle n'aura plus d'attention pour moi. J'aurai beau visiter son esprit, soit d'une manière, soit d'une autre, rien ne l'arrêtera. Tantôt je lui enverrai ma lumière, pour qu'elle se connaisse mieux elle-même et conçoive un vrai repentir de ses fautes; tantôt je lui ferai largesse de ma charité. D'autres fois, je placerai devant son esprit, de différentes manières, la présence de ma Vérité, suivant qu'il me plaît, ou selon que l'âme l'avait elle-même désiré. Oui : mais elle n'a pas achevé de réciter toutes ses formules; elle négligera ma visite qu'elle sent dans son esprit, et se fera un cas de conscience d'interrompre ce qu'elle a commencé.

Ce n'est pas ainsi qu'elle doit faire, si elle ne veut pas être le jouet du démon. Aussitôt qu'elle

est avertie dans son esprit des approches de ma visite, suivant les différentes manières que j'ai dites, elle doit abandonner la prière vocale. Et puis, quand l'oraison mentale est terminée, elle peut, si elle en a le temps, reprendre ce qu'elle s'était proposé de réciter. Si le temps lui manque, point de souci, point d'ennui, point de trouble d'esprit. Voilà comment elle doit agir.

Exception pourtant doit être faite pour l'office divin, que les clercs et religieux ont l'obligation de réciter. S'ils ne le disent pas, ils m'offensent, car ils sont tenus jusqu'à la mort, de dire leur office. Si, à l'heure consacrée à cette récitation, ils sentent leur esprit attiré et élevé par le désir, ils doivent prendre leurs dispositions pour le dire avant ou après; jamais ils ne peuvent manquer à ce devoir de l'office.

Mais, pour toute autre formule de prière, l'âme doit commencer à la réciter vocalement, pour arriver à l'oraison mentale, et dès qu'elle se sent l'esprit disposé à celle-ci, elle doit interrompre sa récitation. Cette prière vocale, faite comme je l'ai dit, conduit à la perfection. Il ne faut donc pas l'abandonner en tout état de cause, mais la pratiquer de la manière que j'ai indiquée. Ainsi, avec de l'exercice et de la persévérance, l'âme goûtera l'oraison véritable et se nourrira du sang de mon Fils unique. C'est ainsi, ai-je dit, que quelques-uns participent virtuellement au corps et au sang du Christ, bien que non sacramentellement, en communiant à la divine charité, qu'ils goûtent par le moyen de

la sainte oraison, peu ou beaucoup, suivant le désir de celui qui prie. Celui qui y apporte peu de prudence, et n'observe pas assez la mesure que j'ai marquée, trouve peu. Qui apporte beaucoup, reçoit beaucoup. Plus l'âme s'applique à recueillir sa puissance affective et à l'unir à moi par la lumière de l'intelligence, plus elle connaît. Qui connaît davantage aime davantage, et qui aime davantage goûte davantage. Tu vois donc bien que ce n'est pas par la multitude des paroles que l'on arrive à l'oraison parfaite, mais par le sentiment du désir, en s'élevant vers Moi par la connaissance de soi-même, en conservant ces deux connaissances intimement liées l'une à l'autre.

Ainsi l'âme possédera, tout à la fois, la prière vocale et la prière mentale : car on les peut unir ensemble, comme la vie active et la vie contemplative, encore qu'il y ait bien des manières différentes d'entendre la prière vocale et la prière mentale.

Quand l'âme est établie dans un désir saint et une oraison continuelle qui consiste dans une volonté bonne et sainte, cette volonté et ce désir entrent en acte, en temps et lieu déterminés, pour ajouter à cette oraison continue du saint désir, la prière vocale, sans que l'âme cesse de demeurer dans cette volonté sainte. Cette prière, elle la fait ordinairement au moment fixé. Parfois même, elle la continuera sans interruption en dehors du temps qui lui est consacré, selon que la charité ou le salut du prochain le demande, suivant ses besoins, ses nécessités, ou suivant l'état où je l'ai placée.

Chacun en effet, selon son état, doit coopérer au salut des âmes, conformément au principe de cette volonté sainte, et tout ce qu'il fait extérieurement, par la parole ou par les œuvres, pour le salut du prochain est virtuellement une prière. C'est bien évident, s'il s'agit de la prière vocale, faite en temps et lieu voulus. Mais en dehors même de cette prière régulière, tout ce que produit la charité pour le prochain, ou pour soi-même, toutes ces œuvres extérieures quelles qu'elles soient, si elles sont accomplies avec une volonté sainte, sont une prière. Comme l'a dit Paul, mon glorieux apôtre : « *On ne cesse jamais de prier, quand on ne cesse pas de bien faire.* »

C'est pourquoi je t'ai dit, qu'il y avait plusieurs manières de prier, en unissant la prière extérieure à la prière mentale ; car la prière extérieure ainsi entendue est faite dans le sentiment de charité, et le sentiment de la charité c'est la prière continuelle. Je t'ai dit aussi, comment l'on parvenait à l'oraison mentale, par l'exercice et par la persévérance, en abandonnant la prière vocale pour la prière mentale, quand je fais visite à l'âme. Je t'ai expliqué quelle est la prière commune, et la prière vocale en dehors du temps fixé, et l'oraison de la bonne et sainte volonté, et comment tout exercice accompli par l'âme, pour soi-même ou pour le prochain, avec cette bonne volonté, en hors du temps ordinaire, est une prière.

Que l'âme recueillie en elle-même s'excite donc, de tout son courage, à cette oraison mère des vertus.

C'est ce que fait l'âme enfermée dans la cellule de la connaissance d'elle-même, et qui est parvenue à l'amour de l'ami, à l'amour du fils. Mais, si elle néglige les moyens que j'ai indiqués, elle ne sortira jamais de sa tiédeur et de son imperfection : elle n'aimera, qu'autant qu'elle trouvera en moi ou dans le prochain, son avantage et son plaisir.

CHAPITRE XXXVII
(67)

De l'erreur des mondains qui aiment le service de Dieu pour leur propre consolation.

A propos de cet amour imparfait, je veux te parler d'une illusion, à laquelle se laissent prendre ceux qui veulent bien m'aimer, pour le motif qu'ils y trouvent leur propre consolation.

Sache-le donc, quand mon serviteur m'aime ainsi, imparfaitement, c'est beaucoup moins moi qu'il cherche, que la consolation pour laquelle il m'aime. On s'en peut convaincre à ce signe que, dès que lui manquent les consolations spirituelles ou temporelles, il se trouble.

Aux consolations temporelles tiennent surtout les hommes du siècle, qui ne laissent pas que d'accomplir quelques actes de vertu tant qu'ils sont dans la prospérité. Mais viennent les revers, que je leur envoie pour leur avancement, et les voilà qui se relâchent de ce peu de bien qu'ils faisaient. Demandez-leur pourquoi ce trouble ! Parce que, répondront-ils, j'ai eu du malheur, et ce peu de bien que j'accomplissais me paraît peine perdue, parce que je ne le fais plus, me semble-t-il, avec ce cœur et cet esprit que j'y mettais autrefois. C'est bien le revers

que j'ai essuyé qui en est cause, puisqu'il me paraît bien qu'auparavant je pratiquais davantage, avec plus de paix et de tranquillité de cœur que je le fais maintenant. »

En parlant ainsi, ils sont étrangement abusés par la recherche de leur propre plaisir. Il n'est pas vrai que la tribulation soit cause qu'ils aiment moins et qu'ils pratiquent moins. Les œuvres que l'on fait dans le temps de la tribulation, ont autant de valeur par elles-mêmes, que celles qui sont faites au temps de la consolation : elles pourraient même avoir plus de prix, si l'on y joignait la patience. La vérité est que c'est dans la prospérité, qu'ils avaient mis leur joie, et l'amour qu'ils avaient pour moi tenait dans ce petit acte extérieur de vertu. Leur cœur était en paix, parce qu'il se contentait de cette œuvre de peu. Dès que vient à leur manquer la consolation qui était toute leur joie, il leur semble qu'ils ont perdu la paix qu'ils trouvaient croyaient-ils dans la pratique même de la vertu.

Illusion ! Il en va d'eux comme de l'homme qui a un jardin. Cet homme met son plaisir, à être dans son jardin, et à cultiver son jardin. Il se croit un goût décidé pour le jardinage, alors qu'il n'a vraiment d'attrait que pour le jardin.

Un événement ne tarde pas à l'éclairer sur la vérité des sentiments.

Il perd son jardin, et désormais, il ne se plaît plus à jardiner. S'il avait mis principalement son affection et sa satisfaction dans le jardinage lui-même, il ne laisserait pas que de s'y complaire

encore, malgré qu'il n'a plus son jardin. Pareillement, celui qui a de l'attrait pour la pratique de la vertu, beaucoup plus que pour les consolations extérieures, ne se relâchera pas de ses bonnes œuvres, il ne cessera pas, à moins qu'il ne le veuille, d'y trouver le repos de l'esprit. Quand viendra l'adversité, il ne sera pas comme celui qui a perdu son jardin.

La recherche de leur satisfaction personnelle égare donc ces mondains et les abuse sur leurs propres actions : « Je sais, disent-ils, que je faisais mieux autrefois et que j'y prenais plus de satisfaction, avant d'être ainsi éprouvé. C'était un plaisir pour moi de faire le bien ! Maintenant cela ne me dit plus rien, je n'y ai plus aucun goût ! » Leur jugement est aussi faux que leurs paroles. S'ils avaient cherché leur contentement dans le bien, pour l'amour même du bien et de la vertu, ils n'en auraient pas perdu le goût, bien au contraire, il se fût développé et accru. Mais comme l'exercice de la vertu n'était soutenu que par l'intérêt de leur propre satisfaction sensible, on comprend qu'il se relâche et cesse bientôt.

Voilà l'illusion où tombe le commun des chrétiens dans la pratique de la vertu. Ils s'abusent eux-mêmes par la recherche de leurs propres satisfactions sensibles.

CHAPITRE XXXVIII

(68)

De l'erreur des serviteurs de Dieu, qui aiment encore de cet amour imparfait.

Mes serviteurs, qui sont encore dans l'amour imparfait, me cherchent et m'aiment, par attache à la consolation et à la joie qu'ils trouvent en moi.

Comme je suis le Rémunérateur de tout le bien qui se fait, donnant peu ou beaucoup, selon la mesure d'amour de celui qui reçoit, j'accorde donc des consolations spirituelles, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, dans le temps de l'oraison. Si je le fais, ce n'est pas pour que l'âme ignorante fasse mauvais usage de la consolation, et qu'au lieu de m'aimer tout d'abord, Moi qui la lui donne, elle s'arrête davantage, pour le moment, à la consolation qui lui est donnée. Non : ce que je veux, c'est qu'elle considère le sentiment de charité avec lequel je la lui donne et l'indignité avec laquelle elle la reçoit, bien plus que la jouissance de sa propre consolation. Mais, si l'ignorante ne s'attache qu'à son plaisir, sans un regard pour l'amour que j'ai pour elle, elle tombe dans le malheur et l'égarement que je vais te dire.

Un premier malheur. Trompée par ce besoin de

consolation, il lui arrivera de se complaire plus qu'à l'ordinaire dans la joie éprouvée de ma présence en elle, dont je la favoriserai d'une manière spéciale. Quand je l'aurai quittée, au lieu d'aller de l'avant, elle retournera en arrière, cherchant à retrouver dans le chemin qu'elle a déjà suivi, la même joie qu'elle y a une fois rencontrée. Mais Moi, je ne veux pas que l'on puisse croire, que je n'ai qu'un seul moyen de me communiquer. Aussi ces faveurs, je les accorde de manière différente, suivant qu'il plaît à ma Bonté, ou suivant les besoins et les nécessités de l'âme. Elle, dans son ignorance cherchera toujours la même consolation comme si elle voulait faire la loi à l'Esprit-Saint. Ce n'est pas ainsi qu'elle doit agir : c'est virilement qu'il faut passer par le pont de la doctrine du Christ crucifié et recevoir mes dons, dans la mesure, et dans le lieu, et dans le temps qu'il plaît à ma Bonté. Si, même, je ne veux pas lui accorder cette faveur, ce n'est pas par haine, mais par amour que je la lui refuse ; c'est pour qu'elle me cherche, Moi, en vérité ; c'est pour qu'elle ne m'aime pas seulement pour son plaisir, et qu'elle reçoive avec humilité ma Charité plus que la délectation qu'elle y trouve. Si elle agit autrement, si elle va à sa propre satisfaction suivant le mode qui lui plaît et non suivant le mode que j'aurai voulu, ce sera pour elle une souffrance et une confusion intolérables, quand elle se verra enlever l'objet de cette complaisance qui absorbe le regard de son intelligence.

Voilà donc ceux qui choisissent le genre de con-

solation qui leur convient. Après s'être délectés dans une certaine joie spirituelle dont je les avais favorisés, ils ne veulent plus s'en séparer dans leur passage. Parfois même, ils sont si ignorants, que lorsque je les visite d'une autre façon, ils feront de la résistance, ils ne recevront pas ce nouveau don : ils voudront toujours celui qu'ils ont imaginé. Voilà l'attache au plaisir personnel, à la délectation spirituelle que l'esprit trouve en moi ! Oui, voilà le défaut !

Et quelle illusion ! Il serait impossible à l'âme de demeurer continuellement dans le même état. L'âme ne peut rester immobile dans la vertu : il faut qu'elle avance ou qu'elle recule. Et de même l'esprit ne saurait se maintenir fixé en moi dans une unique jouissance, en sorte que ma bonté n'aie plus à lui en donner d'autre. Je la renouvelle au contraire et avec une grande variété. Tantôt je fais jouir de l'allégresse spirituelle ; tantôt j'inspire une douleur et un repentir qui ébranle l'esprit jusqu'au fond de lui-même ; parfois je serai dans l'âme et elle ne me sentira pas. D'autres fois ma volonté représentera la Vérité, mon Verbe incarné, sous différentes formes devant l'œil de son intelligence, sans que l'âme paraisse éprouver cette impression d'ardeur et de joie qu'elle croyait devoir ressentir dans cette contemplation. En une autre circonstance, elle ne verra rien et n'en goûtera pas moins une très grande douceur.

Tout cela, c'est par amour que je le fais, pour conserver et accroître en elle la vertu d'humilité et

de persévérance, pour lui apprendre à ne pas vouloir me donner des lois, à ne pas placer sa fin dans la consolation, mais dans la vertu fondée en moi, à accepter avec humilité, le choix que j'aurai fait de l'un ou de l'autre moment. Je veux qu'elle reçoive avec amour mon amour, comme je le lui donne, qu'elle croie d'une foi vive, que je mesure mes dons aux nécessités de son salut ou à celle de sa plus grande perfection. Elle doit donc se tenir dans l'humilité, en prenant pour principe et pour fin ma charité : elle recevra ainsi dans cette charité joies ou privations, selon ma volonté et non selon la sienne.

L'unique moyen pour mes serviteurs de vouloir échapper à toute illusion, c'est de tout recevoir pour l'amour de Moi qui suis leur fin, en prenant leur appui sur ma douce volonté.

CHAPITRE XXXIX
(69)

De ceux qui pour ne pas se priver des consolations, négligent de subvenir aux necessités de leur prochain.

Ma très chère Fille, je t'ai parlé de l'illusion de ceux qui veulent me goûter à leur manière et me recevoir dans leur esprit comme il leur plaît. Je veux t'entretenir maintenant de ceux qui placent TOUT leur plaisir à recevoir la consolation intérieure. C'est au point que souvent, ils verront leur prochain en nécessité spirituelle ou temporelle, et sous couleur de vertu ils s'abstiendront de le secourir : « Je ne veux pas, disent-ils, perdre la paix et le repos de l'esprit.» Il leur semble donc que, se priver de la consolation ce serait m'offenser.

Comme leur esprit est trompé par sa propre avidité !

Ils m'offensent bien plus vraiment, en ne subvenant pas aux besoins de leur prochain, qu'en abandonnant toutes leurs consolations. Tous les exercices, toutes les prières vocales ou mentales sont ordonnées par Moi, pour conduire l'âme à la charité parfaite envers moi et envers le prochain et pour la conserver dans cette charité. Ils m'offensent donc bien plus, en négligeant la charité du prochain pour l'exercice extérieur ou pour le repos de l'esprit, qu'en

abandonnant ces exercices pour le prochain. Dans la charité du prochain, ils sont sûrs de me trouver; et, dans la joie spirituelle où ils me cherchent, ils seront privés de moi. En s'abstenant de secourir leur prochain, ils diminuent la charité qu'ils ont pour lui; par le seul fait, mon amour pour eux diminue pareillement, et avec mon amour diminue aussi la consolation. Ainsi, en voulant gagner, on perd : en voulant perdre, on gagne. Qui veut perdre ses propres consolations spirituelles pour le salut du prochain, me reçoit en récompense, c'est Moi-même qu'il gagne. Pour avoir secouru son prochain en le servant charitablement, il goûtera en tout temps la douceur de ma Charité.

Celui, au contraire, qui ne veut pas renoncer à ces consolations, demeure dans la souffrance, car il faut bien parfois qu'il vienne en aide au prochain, l'amour, l'obéissance ou la nécessité l'obligeant à subvenir aux infirmités corporelles ou spirituelles d'autrui. Mais alors il ne le fera qu'avec peine, l'esprit troublé, la conscience inquiète, si tourmenté qu'il en devient insupportable à lui-même et aux autres.

Demandez-lui pourquoi tant de tristesse? « Il me semble, vous répondra-t-il, que j'ai perdu la paix et le repos de l'esprit. J'ai négligé bien des choses que j'avais coutume de faire. » — Il croit avoir offensé Dieu. Il n'en est rien. Mais, comme il n'a d'yeux que pour sa propre consolation, il ne sait pas discerner ni connaître en vérité où est sa faute. Avec un peu plus de discernement il verrait qu'il n'y a nulle of-

fense à ne pas avoir de consolation spirituelle, ni à laisser l'exercice de l'oraison, dans le temps que la nécessité du prochain le demande, mais qu'il y a faute, à manquer de charité envers le prochain, que l'on doit aimer et servir pour l'amour de moi.

Tu vois bien maintenant, comment l'âme s'abuse elle-même, toute seule, par l'amour-propre spirituel qu'elle a pour elle-même.

CHAPITRE XL

(70)

De l'erreur de ceux qui ont mis toute leur affection dans les consolations et visions spirituelles.

Cet amour-propre spirituel cause parfois à l'âme un plus grand dommage, lorsqu'elle s'attache uniquement aux consolations intérieures et à ces visions dont souvent je favorise mes serviteurs. Dès qu'elle s'en voit privée, elle tombe dans la tristesse et l'ennui. Il lui semble qu'elle a perdu la grâce, quand je me retire ainsi de son esprit. Comme je te l'ai dit, je m'en vais et je reviens dans l'âme, non que je lui retire la grâce, mais seulement le sentiment qu'elle en a, pour la conduire à la perfection. C'est alors qu'elle se désole ; elle croit être descendue en enfer, en se sentant sevrée de la joie qu'elle éprouvait, et exposée aux attaques de nombreuses tentations.

Quelle ignorance en ce jugement, et comme elle se laisse abuser par son amour-propre spirituel ! Comme elle connaît peu la vérité ! Elle ne doit pas ignorer cependant, que je suis en elle, que Moi seul suis le souverain Bien, que c'est Moi qui garde sa volonté dans le bien au temps de la lutte, et l'em-

pêche de courir en arrière à la recherche de son plaisir.

Bien plutôt doit-elle s'abaisser, s'estimer indigne de la paix et du repos de l'esprit. C'est à cette fin que je me retire d'elle. Je désire l'amener à s'humilier et à reconnaître ma charité envers elle, dans cette bonne volonté que je lui conserve au milieu des tentations. Je ne veux pas qu'elle se contente du lait de la douceur dont j'asperge son visage : il faut qu'elle s'attache au sein de ma Vérité, et qu'elle en tire la chair en même temps que le lait. Elle y trouvera le lait de ma charité, mais par la chair du Christ crucifié, par sa doctrine dont je vous ai fait un pont par lequel l'on peut arriver jusqu'à moi.

Voilà donc pourquoi je me retire de mes serviteurs. S'ils se gouvernent d'après les règles de la prudence, s'ils ne sont pas assez ignorants pour ne désirer que le lait, je reviens à eux avec plus de douceur, avec plus de force, avec plus de lumière, avec une charité plus ardente. Mais, s'ils n'éprouvent qu'ennuis, tristesse et trouble d'esprit, de ne plus sentir en eux cette douceur spirituelle, ils retirent peu de profit de mon absence et restent dans la tiédeur.

CHAPITRE XLI
(71)

Comment ceux qui s'attachent aux consolations et visions spirituelles peuvent être trompés par le démon transformé en ange de lumière. Des signes auxquels on reconnaît qu'une vision est de Dieu ou du démon.

Cet amour-propre spirituel expose aussi l'âme à un autre piège du démon, qui se transforme en ange de lumière.

Le démon épie, en effet, les dispositions de l'âme, et règle son offre sur ses attraits. La voit-il toute possédée de ce désir des consolations et des visions spirituelles, — auxquelles, pourtant elle ne devrait pas s'attacher, mais seulement à la vertu, s'estimant, en toute humilité, indigne de ces faveurs divines et ne considérant en elles, que mon amour qui les lui donne — le démon alors prend forme de lumière en cette âme. Tantôt il revêt l'apparence d'un ange, tantôt celle de ma Vérité, mon Fils, tantôt celle de quelque saint, et il essaye de prendre cette âme à l'amorce de ce plaisir spirituel, qu'elle cherche dans les visions et les délectations de l'esprit.

Si l'âme ne retrouve pas alors une véritable humilité, pour repousser avec dédain toutes les

joies qui lui sont offertes, elle demeure prise à cet hameçon et tombe aux mains du démon.

Si, au contraire, elle repousse avec humilité cette jouissance, si elle s'applique avec amour à ne vouloir que Moi seul, qui suis le Donateur, au lieu de s'attacher au don, dès lors le démon est vaincu; car son orgueil ne peut tenir devant un esprit qui est humble.

Tu me demanderas à quel signe reconnaître que cette consolation vient du démon et non de moi! — Je te réponds : Le signe qu'elle vient du démon, qui se présente à l'âme sous forme de lumière, c'est que l'âme reçoit soudain de sa visite une vive allégresse; mais, cette allégresse va diminuant toujours, à proportion qu'elle dure davantage, et laisse après elle l'ennui, les ténèbres, l'obscurité dans l'esprit, qui en éprouve comme un remords.

Si c'est Moi, la Vérité éternelle, qui ai visité cette âme, elle en ressent, au premier moment, une sainte crainte; mais à cette crainte suit l'allégresse, la sécurité, une douce prudence, qui fait qu'en doutant elle ne doute pas. Dans la connaissance qu'elle a d'elle-même, elle s'estimera indigne de cette faveur. Elle dira : Je ne suis pas digne de recevoir votre visite, ô mon Dieu, et puisque j'en suis indigne, comment cela peut-il être? Mais elle se réfugiera alors dans l'abîme de ma Charité; elle connaîtra, elle verra qu'à Moi il est possible de donner ; elle ne regardera plus à son indignité, mais à ma dignité qui la rend digne de me recevoir par la grâce et de me sentir présent en elle-même, parce

que je ne méprise pas le désir par lequel elle m'appelle et qui la dispose à me recevoir. Elle dira alors humblement : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre volonté.*

Dès lors, quand elle sort de l'oraison, ma visite terminée, elle en conserve de la joie et une grande douceur dans l'esprit. Son humilité lui fait comprendre son indignité, lui fait reconnaître que c'est à ma Charité qu'elle doit tout ce qu'elle a reçu.

C'est à ce signe que l'on peut juger si l'âme a reçu ma visite ou celle du démon. Est-elle de moi? l'âme éprouve au commencement la crainte, au milieu et à la fin la joie, avec le désir de la vertu. Est-elle du démon? elle débute par la joie et se termine dans le trouble et les ténèbres spirituelles.

J'ai pourvu à vous en donner le signalement. Désormais l'âme qui veut marcher avec humilité et prudence ne peut être trompée. Mais elle n'évitera pas ce piège, si elle se veut gouverner par l'amour imparfait des consolations personnelles, plus que par l'amour de Moi-même, ainsi que je t'ai dit.

CHAPITRE XLII
(72)

Comment l'âme qui se connaît vraiment elle-même, évite sagement toutes ces tromperies.

Je n'ai pas voulu te cacher, ma fille bien-aimée, l'erreur où tombent communément ceux qui se laissent égarer par l'amour-propre sensitif, qui accompagne leurs quelques bonnes actions, et le peu de bien qu'ils font dans le temps de la prospérité.

Je t'ai entretenu aussi de l'amour-propre spirituel des consolations intérieures qui égare mes serviteurs. Je t'ai montré en quoi ils se trompent, et de quelle manière cet attachement aux joies de l'esprit les empêche de connaître la vérité de mon amour, de discerner le péché, de le voir là où il est, et le piège où le démon les attire, par leur faute. Je t'ai dit tout cela, pour que toi et mes autres serviteurs marchiez droit à la vertu pour l'amour de moi, sans chercher autre chose. Ceux qui ne possèdent que l'amour imparfait, qui m'aiment à cause de la faveur qu'ils reçoivent et non à cause de moi qui la donne, sont exposés à tous ces périls, et bien souvent ils y tombent.

Mais l'âme qui, en vérité, est entrée dans la demeure de la connaissance d'elle-même, pour s'y

adonner à l'oraison parfaite, quitte l'amour imparfait et la prière imparfaite, comme je te l'ai expliqué en parlant de l'oraison, et me reçoit par sentiment d'amour, en cherchant à tirer le lait de la douce consolation du sein même de la doctrine du Christ crucifié. C'est ainsi qu'elle arrive au troisième état, c'est-à-dire à l'amour de l'ami, à l'amour filial. Elle n'a plus l'amour mercenaire. Entre elle et moi, désormais, les rapports sont ceux d'amis très chers. Elle en agit avec moi comme un ami avec son ami. Si l'un reçoit un présent de l'autre, ce n'est pas seulement au présent qu'il regarde, c'est aussi au cœur, au sentiment de celui qui donne, et il n'accorde de prix au présent que celui qu'il attache à l'affection de son ami.

Ainsi, l'âme parvenue au troisième état, qui est celui de l'amour parfait. Quand elle reçoit mes faveurs et mes grâces, elle n'a pas d'yeux que pour le don, elle regarde aussi par l'œil de l'intelligence au sentiment de ma charité, à Moi le donateur. Pour que l'âme n'ait aucune excuse de ne pas agir ainsi, j'ai eu la prévoyance de joindre au don le donateur lui-même quand j'unis la nature divine à la nature humaine. Le Don que je vous fis alors, c'est le Verbe mon Fils unique, qui est une même chose avec moi, comme je suis une même chose avec lui. Par le fait de cette union, vous ne pouvez donc regarder le don sans me voir moi-même, Moi le donateur. Comprenez donc de quel grand amour vous devez aimer et désirer tout à la fois et le don et le donateur.

Si vous faites ainsi, votre amour ne sera plus un amour mercenaire, mais un amour pur, un amour sans tache, l'amour de ceux qui toujours demeurent enfermés dans la cellule de la connaissance d'eux-mêmes.

CHAPITRE XLIII
(73)

De quelle manière l'âme quitte l'amour imparfait et arrive à l'amour parfait.

Jusqu'ici je t'ai montré de différentes manières comment l'âme sort de l'imperfection et s'élève à l'amour parfait, et ce qu'elle fait après qu'elle est arrivée à cet amour de l'ami, à cet amour filial. Je t'ai dit et je te répète qu'elle y parvient par la persévérance, en s'enfermant dans la maison de la connaissance d'elle-même. Cette connaissance d'elle-même doit être accompagnée de la connaissance de Moi-même, pour qu'elle ne tombe pas dans le trouble et la confusion. Car la connaissance d'elle-même lui inspirera la haine de l'amour sensitif qu'elle a de soi, et aussi de son attrait pour les consolations personnelles.

De cette haine fondée sur l'humilité naîtra la patience, par laquelle elle deviendra forte contre les assauts du démon, contre les persécutions des hommes, et même vis-à-vis de Moi quand, pour son bien, je lui retirerai les joies spirituelles. Cette vertu lui fera supporter toutes les privations.

Si, dans quelque épreuve, la sensualité voulait relever la tête et s'insurger contre la raison, le juge

qu'est la conscience devrait se dresser au-dessus d'elle, pour maintenir contre elle et sur elle les droits de la raison, et réprimer tous les mouvements désordonnés. L'âme qui se conserve dans la haine de la sensualité, se corrige sans cesse et réprime en tout temps, non seulement les mouvements qui sont contre la raison, mais encore ceux qui parfois viennent de Moi.

C'est ce que veut faire entendre mon doux serviteur saint Grégoire, lorsqu'il dit qu'une conscience qui est sainte et pure, pèche sans cesse, c'est-à-dire qu'à raison de sa pureté même, elle voit des fautes là où il n'y en a pas. Ainsi doit faire, ainsi fait l'âme qui veut sortir de l'imperfection, en attendant, dans le réduit de la connaissance d'elle-même, les ordres de ma Providence avec la lumière de la foi, comme les disciples qui n'allèrent point au-devant de l'avènement de l'Esprit-Saint, mais se tinrent enfermés dans le cénacle, pour y persévérer avec humilité dans les veilles et les oraisons continuelles.

Voilà, je te l'ai dit, ce que fait l'âme quand elle est sortie de l'imperfection et s'est enfermée dans sa maison pour parvenir à la perfection. Là, elle veille, l'œil de l'intelligence toujours ouvert sur la doctrine de ma Vérité humiliée, qu'elle a connue en elle-même, et elle se tient en prière continuelle, en cette prière du saint et vrai désir, parce qu'en elle aussi elle connaît l'amour de ma Charité.

CHAPITRE XLIV

(74)

Des signes auxquels on connaît que l'âme est parvenue à l'amour parfait.

Il me reste maintenant à te dire à quel signe l'on voit que l'âme est arrivée à l'amour parfait. Ce signe est celui-là même qu'on vit dans les disciples saints, après qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit. Ils sortirent du cénacle, et délivrés de toute crainte, ils annonçaient ma parole, et prêchaient la doctrine de mon Fils unique. Loin de redouter les souffrances, c'est de leurs souffrances qu'ils se faisaient gloire. Ils n'avaient pas peur d'aller devant les Tyrans, pour leur annoncer et leur faire connaître la Vérité, pour l'honneur et la gloire de mon nom.

Ainsi, pour l'âme qui attend ma venue, dans la connaissance d'elle-même, comme je t'ai dit. Je suis retourné vers elle, par le feu de ma Charité. Cette Charité, pendant qu'elle se tenait enfermée dans sa demeure avec persévérance, lui a fait concevoir la vertu par sentiment d'amour en la faisant participer à ma Puissance, à ma Force, à ma Souveraineté, et elle a vaincu par elle son amour-propre sensitif.

Par cette même Charité, je la rendais participante de la Sagesse de mon Fils. Par cette Sagesse, l'œil de son intelligence vit et connut ma Vérité, et les illusions de l'amour-propre spirituel, de l'amour imparfait des consolations personnelles. Elle connut la fourberie et la malice avec lesquelles le démon abuse l'âme qui est encore retenue dans les liens de cet amour imparfait, et elle sentit monter en elle la haine de cette imperfection avec l'amour de la perfection.

Cet amour, c'est le Saint-Esprit lui-même qui se répand dans sa volonté, lui communiquant sa Force, lui inspirant le désir de supporter la souffrance et de sortir de sa retraite, pour produire les bonnes œuvres envers le prochain. En réalité elle ne quitte pas la cellule de la connaissance d'elle-même; elle fait seulement sortir d'elle les vertus qu'elle a conçues par sentiment d'amour, et elle les fait fructifier de diverses manières, quand les besoins du prochain le demandent. Elle n'a plus peur de perdre ses consolations spirituelles, comme je te l'ai dit plus haut. Une fois parvenue à l'amour parfait et libre, elle sort au dehors, rien ne la retient plus.

L'âme atteint ainsi le quatrième état, qui fait partie du troisième, qui est l'état parfait. Mais, dans ce troisième état, où elle goûte et enfante la charité dans son prochain, elle reçoit un état ultime de parfaite union avec moi. Ces deux états sont unis ensemble; l'un ne va pas sans l'autre, car la charité envers moi n'est pas séparée de la charité envers le

prochain et la charité envers le prochain de celle qu'on a pour moi; l'une ne peut exister sans l'autre. Ainsi en est-il de ces deux états, l'un n'est pas sans l'autre, comme je te l'expliquerai quand je te parlerai de ce troisième état.

CHAPITRE XLV

(75)

Comment les imparfaits veulent suivre seulement le Père, alors que les parfaits suivent le Fils. D'une vision qu'eut cette âme, où elle vit différents baptêmes.

Je t'ai exposé comment l'on sort de soi-même et que c'est là le signe auquel on peut reconnaître qu'une âme a quitté l'imperfection et est parvenue à la perfection. Ouvre donc l'œil de ton intelligence et regarde-les courir, ces parfaits, sur le pont de la doctrine du Christ crucifié qui fut votre règle, votre voie, votre enseignement. Vois comme le regard de leur intelligence ne fixe pas d'autre modèle que le Christ crucifié.

Ce n'est pas Moi, le Père, qu'ils proposent à leur imitation, comme le fait celui qui demeure dans l'amour imparfait et qui ne veut supporter aucune souffrance. Comme en moi il n'est pas de souffrance, et qu'il ne poursuit que la délectation qu'il trouve en moi, c'est à moi qu'il vient, non pour me chercher, Moi, mais la consolation qu'il trouve en moi.

Ce n'est pas ainsi que font les parfaits. Comme enivrés, et tout embrasés d'amour, ils ont réuni les trois puissances de l'âme, figurées généralement par les trois degrés du pont, et ils ont franchi les

trois degrés d'opération, les trois états, représentés dans le corps du Christ Crucifié, mon Fils unique. Après avoir gravi le premier degré et atteint les pieds, avec les pieds de l'affection, l'âme est parvenue à son côté, où elle trouve le secret du cœur et connaît le baptême de l'eau qui tire sa vertu du Sang. L'âme y reçoit la grâce du saint baptême, après s'être disposée à recevoir la grâce unie et mêlée au sang.

Où l'âme connaît-elle cette dignité, de se voir unie et mélangée au sang de l'agneau en recevant le saint baptême en vertu du Sang? Dans le côté de mon Fils, où elle éprouve le feu de la divine Charité.

C'est ce que te montra, si tu t'en souviens bien, ma Vérité quand tu lui demandais : « Doux Agneau sans tache, vous étiez mort quand votre côté fut ouvert, pourquoi donc avez-vous voulu que votre cœur fût ainsi blessé et entr'ouvert. » Il répondit, tu ne l'as pas oublié : « Pour plusieurs raisons, dont je te dirai la principale. Mon désir concernant la race humaine était infini, et l'acte présent de la souffrance et des tourments était fini. Par cette souffrance, je ne pouvais donc vous manifester combien je vous aimais puisque mon amour était infini. Voilà pourquoi j'ai voulu vous révéler le secret du cœur, en vous le faisant voir ouvert, pour que vous compreniez bien qu'il vous aimait bien plus que je n'avais pu vous le prouver, par une douleur finie. Le sang et l'eau qui coulèrent de mon cœur figuraient le saint bap-

tême de l'eau, que vous recevez par la vertu du Sang.

Ils signifiaient aussi le baptême du sang que l'on reçoit de deux manières. La première convient à ceux qui sont baptisés dans leur propre sang répandu pour moi. Quelques autres sont baptisés par le feu, quand ils désirent le baptême, par amour, sans pouvoir l'obtenir. Il n'y a pas de baptême de feu sans le Sang, parce que le Sang est uni et mélangé au feu de la divine Charité qui l'a fait répandre.

Il est une autre manière, mais figurée, de recevoir ce baptême du sang, par une spéciale providence de ma divine Charité. Je connaissais l'infirmité et la fragilité de l'homme qui le porte à m'offenser. Non que par sa fragilité ou quelque autre cause il soit contraint de commettre le péché, s'il ne le veut pas; mais il est faible, et comme tel, il tombe dans le péché mortel. Il perd ainsi la grâce qu'il avait reçue dans le saint baptême par la vertu du sang. Il fallait donc que la divine Charité parvînt à instituer, et de façon continue, le baptême du sang, que l'on reçoit avec la contrition du cœur et la sainte confession, que l'on fait, s'il se peut, à mes ministres à qui sont confiées les clefs du Sang. Ce Sang, mes ministres le répandent sur le visage de l'âme par l'absolution; et, si la confession n'est pas possible, il suffit de la contrition du cœur. La main de ma Clémence vous accorde alors le fruit de ce précieux sang. Mais celui qui pourra se confesser le devra faire, je le veux : celui qui ne le voudra pas faire quand il le peut, sera privé du fruit du Sang.

Il est bien vrai, qu'au moment de la mort, celui qui veut se confesser et ne le peut faire, recevra aussi le fruit du Sang. Mais que nul ne soit assez fou de s'appuyer sur cette espérance, pour remettre au dernier instant, car il n'est pas sûr qu'à raison de son obstination, je ne lui fasse pas entendre le langage de ma divine justice : « Tu ne t'es pas souvenu de moi pendant la vie, quand tu en avais le pouvoir, Moi, à mon tour, je ne me souviendrai pas de toi dans la mort. » Personne ne doit donc tant différer ; et cependant si par sa faute l'on a perdu la grâce, l'on ne doit pas laisser, jusqu'à la fin, d'espérer d'être baptisé dans le Sang. Ce baptême, tu le vois, est continu : l'âme s'y doit purifier jusqu'à la fin, comme il vient d'être dit.

Ainsi donc, mes œuvres, je veux dire les souffrances de la croix, étaient par elles-mêmes finies ; mais le fruit de mes souffrances, que vous avez reçu par moi dans le baptême, est infini, en vertu de la nature divine infinie qui est unie à la nature humaine finie. C'est Moi, le Verbe revêtu de votre humanité, qui ai, par la nature humaine, enduré ces supplices. Comme ces deux natures sont conjointes et unies l'une à l'autre, la Divinité éternelle tire à soi et fait sienne la peine que j'ai subie avec un si ardent amour : c'est à ce titre que l'on peut dire que cette opération est infinie. La peine endurée, la souffrance extérieure du corps, n'était pas infinie, non plus que celle qui provenait du désir qui me torturait d'accomplir votre rédemption. Cette douleur se termina et finit sur la croix, dès

que mon âme eut quitté mon corps. Mais le fruit qui résulte de ma passion et du désir que j'avais de votre salut est infini, et vous le recevez infiniment. S'il n'était pas infini, il ne s'étendrait pas à la restauration de la race humaine, dans tous les hommes passés, présents et à venir. Si le fruit du Sang n'était pas infini, l'homme qui m'offense après avoir reçu le baptême de l'eau ne pourrait pas non plus, après son péché, recouvrer ma grâce. Mais le baptême du Sang, qui vous a été donné, est inépuisable.

Voilà ce que vous révèle mon côté entr'ouvert, où l'on peut lire le secret du cœur. Là, vous apprendrez que je vous aime bien plus, que je n'ai pu vous le prouver par ma souffrance finie.

Je t'ai donc montré que c'est infiniment que je vous aime ! Et qui le prouve? Ce baptême du Sang uni au feu de ma Charité ; car c'est par amour que le Sang fut répandu.

Le baptême général donné aux chrétiens et à quiconque le veut recevoir, dans lequel l'âme s'unit à mon sang, c'est le baptême d'eau, mais l'eau y est unie au sang et au feu. C'est pour vous le faire entendre que, de mon côté ouvert, il coula du sang avec l'eau. J'ai donc satisfait à ta demande. Il reste encore quelques autres points à éclaircir : je te les expliquerai bientôt.

CHAPITRE XLVI
(76)

Comment l'âme, arrivée au troisième degré, parvient à la bouche.

Tout ce que je viens de te dire, c'est ma Vérité qui te l'a exposé ; c'est en son nom que je te l'ai répété, parlant en sa personne, pour te faire comprendre l'excellence de l'âme qui a franchi ce second degré. Elle y puise une telle connaissance, elle s'y embrase d'un si ardent amour qu'elle s'élève d'un trait au troisième, c'est-à-dire à la bouche. C'est là qu'elle apprend qu'elle est parvenue à l'état parfait. Elle passe donc par le cœur où elle se purifie à nouveau dans le souvenir du sang. Elle s'y dépouille de l'amour imparfait, par la connaissance qu'elle tire de l'amour de ce cœur, en contemplant, en goûtant. en expérimentant le feu de ma Charité. Dès lors elle est unie à la bouche, et elle le démontre, en faisant office de la bouche.

La bouche parle avec la langue qui est dans la bouche; avec le goût elle goûte les aliments; elle les retient pour les transmettre à l'estomac; avec les dents elle les broie, pour qu'ils puissent être avalés. L'âme fait de même. Elle me parle avec la

langue qui est dans la bouche du saint désir, avec cette langue de la sainte et continuelle prière. Cette langue parle extérieurement et mentalement. Elle me parle mentalement, lorsqu'elle m'offre ses doux et amoureux désirs, pour le salut des âmes. Elle parle extérieurement, lorsqu'elle annonce la doctrine de ma Vérité, lorsqu'elle avertit, lorsqu'elle conseille, lorsqu'elle confesse la foi, sans peur des contrariétés que le monde lui peut faire souffrir. Hardiment, elle porte mon nom devant toute créature, et de diverses manières, selon que son état le lui permet.

Je dis qu'elle mange. Elle a faim des âmes, et elle prend sa nourriture pour l'honneur de moi, sur la table de la très sainte Croix. Nul autre aliment, nulle autre table ne pourraient en vérité la rassasier parfaitement.

Je dis qu'elle broie sa nourriture avec les dents; sans cela elle ne la pourrait avaler. La haine et l'amour sont comme deux mâchoires, dans la bouche du saint désir : la nourriture qu'elle y reçoit, elle la broie avec la haine d'elle-même et l'amour de la vertu en elle et dans le prochain. Elle broie, dis-je, toutes les injures, elle broie mépris, affronts, moqueries, réprimandes, persécutions, faim, soif, froid, chaud, désirs douloureux, larmes, sueurs, pour le salut des âmes. Rien ne l'arrête dès qu'il s'agit de mon honneur, elle porte et supporte son prochain.

Quand les dents ont bien broyé c'est le tour du goût. L'âme goûte le fruit de ses peines, elle savoure

cette nourriture des âmes, dans le feu de son amour pour moi et pour le prochain.

Puis cet aliment parvient à l'estomac, que le désir et la faim des âmes a tout disposé à le recevoir. Cet estomac c'est le cœur, avec l'amour cordial, avec la dilection de la charité envers le prochain. L'âme trouve ce mets si délicieux, elle le dévore avec tant d'ardeur, qu'elle perd tout souci de la vie corporelle, pour pouvoir manger cette nourriture, sur la table de la croix et de la doctrine du Christ crucifié.

Alors, l'âme s'engraisse de vraies et solides vertus. Elle se développe tellement, par l'abondance de cette nourriture, qu'elle fait éclater le vêtement de la sensualité propre qui la recouvre. Qui éclate ainsi, meurt : aussi la volonté sensitive est-elle morte désormais. L'appétit sensuel ne peut plus vivre, parce que la volonté de l'âme ainsi ordonnée vit en Moi, revêtue de ma Volonté éternelle.

L'âme, ainsi arrivée au troisième degré de la bouche, perd toute volonté propre en goûtant la douceur de ma Charité, et trouve par là même la paix et le repos dans la bouche. Ne sais-tu pas que c'est sur la bouche, que se donne la paix? Ainsi, en ce troisième état, l'âme trouve la paix, une paix si parfaite que rien ne la peut troubler. Elle a perdu et renié la volonté propre, et elle est en repos : cette volonté lui laisse la paix, parce qu'elle est morte.

Ceux qui sont en cet état enfantent sans douleur des vertus à l'égard du prochain. Non que les souf-

frances en eux cessent d'être des souffrances, mais la volonté sensitive qui est morte, ne les ressent plus, et c'est de bon gré qu'ils les supportent, pour l'honneur de mon nom.

Ceux-là courent avec ardeur dans la voie du Christ crucifié ; ils suivent sa doctrine et rien ne peut ralentir leur course, ni les injures, ni les persécutions, ni les plaisirs que le monde leur offre et qu'il voudrait leur donner. Ils passent pardessus tout cela, avec une force inébranlable, une persévérance que rien ne trouble, le cœur tout transformé par la charité, goûtant et savourant cette nourriture du salut des âmes, prêts à tout supporter pour elle. Voilà qui prouve, à n'en pouvoir douter, que l'âme aime son Dieu à la perfection, et sans aucun intérêt. Si elle s'aimait elle-même, et si elle n'aimait le prochain, que pour son utilité personnelle, elle n'aurait pas cette patience, elle se laisserait arrêter ou retarder dans sa course. Mais désormais, c'est Moi qu'ils aiment, pour moi-même, parce que je suis la souveraine Bonté, souverainement aimable. S'ils s'aiment eux-mêmes, c'est pour Moi ; s'ils aiment le prochain, c'est pour Moi, pour rendre honneur et gloire à mon nom. Voilà pourquoi la souffrance les trouve toujours patients, forts et persévérants.

CHAPITRE XLVII
(77)

Des œuvres de l'âme parvenue au troisième degré.

La patience, la force, la persévérance, couronnées de la lumière de la très sainte Foi, voilà, en effet, les trois glorieuses vertus fondées sur la vraie charité. Elles sont à la cime de l'arbre de la Charité. Avec ces vertus et cette lumière, l'âme court, sans trouver de ténèbres, dans la voie de la Vérité. Elle est élevée trop haut par le saint désir pour pouvoir rencontrer d'obstacles. Ce n'est pas le démon qui peut l'arrêter avec ses tentations : il a trop peur d'une âme embrasée du feu de la charité ! Ce ne sont pas les calomnies ou les injures des hommes ; car, malgré que le monde la persécute, elle fait peur au monde. Ces épreuves, c'est ma Bonté qui les permet, pour affermir la vertu de ces parfaits et les faire grandir devant Moi et devant le monde, après qu'ils se sont abaissés eux-mêmes par l'humilité.

Regarde mes saints ! Ils se sont faits petits, je les ai faits grands à jamais, en Moi qui suis la vie durable, et dans le corps mystique de la sainte Église, qui toujours célèbre leur mémoire, parce que leurs noms sont écrits dans le livre de vie. Tu vois donc bien que le monde les honore d'avoir méprisé le monde.

Si mes serviteurs cachent leur vertu, ce n'est pas par crainte, mais par humilité. Si le prochain a besoin de leur service, ils ne se dérobent pas, par peur de souffrir ou de perdre leur propre consolation, mais courageusement ils vont servir, en s'oubliant eux-mêmes, en s'abandonnant eux-mêmes. De quelque manière qu'ils dépensent leur vie et leur temps, si c'est pour l'honneur de Moi, ils sont dans la joie, ils trouvent la paix et le repos de l'esprit. Pourquoi donc? Parce qu'ils ne choisissent pas de servir à leur convenance, mais à la mienne. C'est pour cela qu'ils sont toujours prêts. Tous les temps leurs sont bons, que ce soit celui de la consolation ou celui de la tribulation, celui de la prospérité ou celui de l'adversité. Adversité et prospérité ont pour eux le même prix, parce qu'en toute chose ils trouvent ma volonté, et qu'ils n'ont point d'autre souci que de se conformer à ma volonté, partout où ils la trouvent.

Ils ont vu que rien n'a été fait sans Moi et que tout a été mystérieusement ordonné par ma divine Providence, tout, à l'exception du péché qui n'est pas quelque chose. C'est pourquoi ils ont la haine du péché et sont pleins de respect pour tout ce qui est. Cette pensée les rend si assurés et si inébranlables dans leur vouloir, qu'ils suivent la voie de la Vérité, sans s'arrêter jamais. Ils servent leur prochain avec fidélité, sans regarder jamais à son ignorance ou à son ingratitude. Parfois même ils recevront les injures des méchants ou leurs réprimandes : rien ne ralentira leurs bonnes œuvres, rien ne les empê-

chera de crier vers moi dans leurs saintes oraisons, pour que je leur pardonne, n'ayant de douleur que de l'offense qui m'est faite et du tort que leurs insulteurs ont fait à leur âme, sans aucun souci de leur propre injure. Ils se redisent la parole de Paul, mon glorieux apôtre : *Le monde nous maudit, et nous, nous bénissons : il nous persécute et nous lui disons merci. On nous jette dehors comme l'ordure et la balayure du monde, et patiemment nous nous laissons faire*[1].

Voilà, ma fille bien-aimée, à quoi l'on reconnaît que l'âme a quitté l'amour imparfait et est parvenue à l'amour parfait. De tous ces signes, le plus démonstratif est la vertu de patience qui la fait marcher sur les traces du doux Agneau immaculé, mon Fils unique. Sur la croix, où le tenaient attaché les clous de l'amour, il ne se laissa point détourner de son sacrifice par les défis des Juifs qui lui criaient : « *Descends maintenant de la croix et nous croirons en toi*[2]. » Votre ingratitude ne l'empêcha point non plus de persévérer dans l'obéissance que je lui avais imposée, et si grande fut sa patience, qu'il ne fit pas entendre le moindre murmure. Tel est le modèle et telle est la doctrine que suivent mes fils bien-aimés et mes féaux serviteurs.

Par caresses ou par menaces le monde voudrait bien les retirer de cette voie. Mais ils ne s'arrêtent point à détourner la tête, pour regarder le sillon ; ils n'ont d'yeux que pour l'objet de ma Vérité. Ils ne

1. I Cor., IV, 12, 13.
2. Math., XXVII, 42.

veulent point déserter le champ de bataille et revenir à la maison, pour y reprendre le vêtement qu'ils ont laissé, je veux dire cet amour-propre qui cherche les bonnes grâces des créatures, et craint davantage de leur déplaire qu'à Moi le Créateur. C'est avec joie, au contraire, qu'ils demeurent dans la mêlée, tout remplis qu'ils sont et comme enivrés du Sang du Christ crucifié. Ce Sang je l'ai confié au corps mystique, à la sainte Église de ma Charité, pour être distribué avant la bataille, afin de ranimer le courage de ceux qui veulent être de vrais chevaliers, dans cette lutte contre la sensualité propre et la chair fragile, contre le monde et contre le démon. C'est avec le glaive de la haine d'eux-mêmes et avec le glaive de l'amour de la vertu, qu'il leur faut combattre leurs plus grands ennemis. Cet amour est une armure qui pare tous les coups et rend invulnérable, si l'on ne livre soi-même à l'ennemi son bouclier et son glaive; et c'est le libre arbitre seul, qui rend les armes, on ne se livre à l'ennemi qu'autant qu'on le veut. Ceux que le Sang a enivrés, ne se rendent jamais, ils luttent courageusement jusqu'à la mort, et mettent ainsi en déroute tous leurs ennemis.

O glorieuse vertu, que tu me plais! Ton éclat rejaillit sur le monde, jusqu'aux yeux ténébreux des ignorants, qui ne peuvent demeurer fermés, quoiqu'ils fassent, à la lumière de mes serviteurs, Dans la haine même avec laquelle ils les poursuivent, éclatent l'amour et le zèle de mes serviteurs pour leur salut. L'envie des persécuteurs fait resplendir la générosité et la charité des miens; la

cruauté avec laquelle ils les tourmentent ne sert qu'à mieux prouver la douceur avec laquelle ils en sont aimés. Au milieu de toutes ces injures, c'est la patience qui brille et qui affirme sa royauté ; c'est elle qui régente et gouverne toutes les vertus, parce qu'elle est la moelle même de la charité. Et c'est elle par conséquent qui est le signe des vertus de l'âme ; c'est elle qui démontre si elles sont ou non fondées en Moi qui suis la Vérité. La patience triomphe et n'est jamais vaincue. Elle a pour compagnes la force et la persévérance, et c'est avec la victoire toujours qu'elle rentre dans sa maison. Quand elle abandonne le champ de bataille, c'est pour revenir à Moi le Père éternel, le rémunérateur de tous ses travaux, et recevoir de Moi la couronne de gloire.

CHAPITRE XLVIII
(78)

Du quatrième état qui n'est pas séparé du troisième, et de l'opération de l'âme, parvenue à cet état. Comment l'âme éprouve le sentiment continu de son union avec Dieu.

Je t'ai appris à quels signes, l'on reconnaît que l'âme a atteint la perfection de l'amour d'amitié, de l'amour filial. Je veux te découvrir maintenant quelle douceur l'âme goûte en moi, tout en demeurant dans son corps mortel. Dès qu'elle est parvenue au troisième état, dans cet état même, ainsi que je te l'ai dit, elle acquiert le quatrième état, qui n'est pas séparé du troisième, mais lui est si étroitement uni que l'un est inséparable de l'autre, de même que l'amour qu'on a pour Moi ne saurait exister sans l'amour du prochain. C'est un fruit produit par ce troisième état de parfaite union contractée par l'âme avec Moi, où elle reçoit ma Force. Désormais ce n'est plus par patience qu'elle souffre : un désir ardent la presse, elle ne souhaite rien tant que d'endurer peines et tourments pour la gloire et l'honneur de mon nom.

C'est alors qu'elle se fait gloire des opprobres de mon Fils unique, comme le disait Paul, mon héraut : *Je me glorifie dans les opprobres et les tribulations du*

Christ crucifié[1], et, dans un autre endroit : *Où chercherai-je ma gloire, sinon dans le Christ crucifié. Je porte en moi,* dit-il encore, *les stigmates de Jésus crucifié dans mon corps*[2]. Ainsi ceux qui ont la passion de mon honneur, et qui on faim du salut des âmes, courent à la table de la très sainte Croix. Ils n'ont d'ambition que de souffrir et d'affronter mille fatigues, pour le service du prochain, pour conserver, pour acquérir la vertu, en portant dans leurs corps les stigmates du Christ, car l'amour crucifié qui les brûle, brûle dans leur corps ; il éclate dans le mépris qu'ils ont d'eux-mêmes, dans la joie qu'ils éprouvent dans les opprobres, dans l'accueil qu'ils font aux contradictions et aux peines que je leur accorde, de quelque côté qu'elles viennent et de quelque manière que je les leur envoie.

Pour ces fils bien-aimés, la peine est plaisir. Leur vraie peine, ce sont les joies, les consolations, les satisfactions que le monde parfois veut leur donner. Non seulement ils s'attristent des attentions que le monde a pour eux, par une disposition spéciale de ma Providence, alors que les serviteurs du monde sont contraints par ma Bonté de les vénérer et de les assister dans leurs besoins temporels, mais ils vont encore jusqu'à mépriser, par humilité et par haine d'eux-mêmes, la consolation spirituelle qu'ils reçoivent de Moi Père éternel. En vérité, dans la consolation, ce n'est pas le don,

1. II Cor., XII, 9.
2. Gal., VI, 14, 17.

le présent de ma grâce qu'ils méprisent, mais la satisfaction qu'y trouve le désir de l'âme. C'est la vertu d'humilité qui leur inspire ce sentiment, l'humilité, produite par une sainte haine, et qui est la gardienne et la nourrice de la charité que donne la vraie connaissance de soi-même et de Moi. C'est ainsi que brillent dans leur corps et dans leur esprit, la vertu et les stigmates du Christ crucifié.

A ceux-là je fais la grâce de sentir que je ne suis jamais séparé d'eux, tandis que dans les autres je m'en vais et je reviens, non que je leur retire ma grâce, mais bien le sentiment de ma présence. Avec ces très parfaits, parvenus à la grande perfection et qui sont morts entièrement à toute leur volonté, je n'agis pas de la sorte. Sans interruption je me repose en eux et par ma grâce et par l'expérience que je leur donne de ma présence. Dès qu'ils veulent unir leur esprit à Moi par sentiment d'amour, ils le peuvent, parce que leur désir est arrivé à une si grande union avec Moi par sentiment d'amour, que rien au monde ne l'en peut séparer. Tout temps, tout lieu leur sont bons pour la prière, car leur vie s'est élevée au-dessus de la terre pour se fixer dans le ciel. Ils ont détruit en eux toute attache terrestre, tout amour égoïste ou sensuel, pour s'élever au-dessus d'eux-mêmes, dans les hauteurs du ciel, par l'échelle des vertus, en montant les trois degrés que je t'ai représentés dans le corps de mon Fils unique.

Au premier degré, ils dépouillent les pieds de l'affection de l'amour du vice. Au second, ils

goûtent le secret de l'affection du cœur, qui leur fait concevoir l'amour de la vertu. Au troisième, qui est celui de la paix et de la quiétude de l'âme, ils éprouvent en eux la vertu, et en s'élevant au-dessus de l'amour imparfait, ils arrivent à la grande perfection. Là, ils ont enfin le repos, dans la doctrine de ma Vérité ; là, ils ont trouvé la table et la nourriture et le serviteur, et ils goûtent à cette nourriture, au moyen de la doctrine du Christ crucifié, mon Fils unique. C'est Moi qui leur suis le lit et la table ; la nourriture, c'est mon doux Verbe d'amour. C'est, en effet, en ce Verbe de gloire, qu'ils goûtent vraiment les âmes et que les âmes leur sont une nourriture ; et c'est lui-même aussi que je vous ai donné pour nourriture, sa chair et son sang à lui, vrai Dieu et vrai homme. Cet aliment, vous le recevez dans le Sacrement de l'autel, que j'ai institué et que vous a donné ma Bonté pour le temps où vous êtes pèlerins et voyageurs. J'ai voulu que, grâce à lui, vous ne tombiez pas en route, d'inanition ou de faiblesse, et que vous ne perdiez pas le souvenir du Sang, répandu pour vous avec un si ardent amour.

Pour vous réconforter et charmer votre route, l'Esprit-Saint vous sert mes dons et mes grâces. Ce cher Serviteur recueille pour me les offrir, les doux et amoureux désirs de mes fils affamés de souffrance, et leur rapporte en retour la récompense offerte à leurs sacrifices par la divine Charité, en faisant goûter et savourer à leur âme la douceur de mon amour. Tu vois donc bien que je suis la

table, mon Fils est la nourriture, et celui qui sert à cette table, c'est l'Esprit-Saint, qui procède du Père et du Fils.

Ainsi toujours ont-ils, ces parfaits, le sentiment de ma présence dans leur âme. Plus ils ont méprisé leur plaisir et leur volonté, plus maintenant ils sont exempts de peine et plus ils ont acquis de joie, parce qu'ils sont brûlés et embrasés par ma charité où se consume leur volonté. Aussi le démon redoute-t-il le bâton de leur charité ! C'est de loin qu'il leur envoie ses flèches, sans oser les approcher. Le monde, lui, frappe l'épiderme de leur corps, croyant le blesser, et c'est lui-même qu'il blesse, parce que la flèche qui ne peut pénétrer la cible revient à celui qui l'a envoyée. Avec ses injures et ses persécutions et ses murmures, le monde crible de flèches ces très parfaits, mes serviteurs ; mais ils demeurent impénétrables à ses coups : le jardin de leur âme est bien fermé, et les traits retournent à celui qui les a lancés, empoisonnés par le venin de sa propre faute. De toute part, tu le vois, ils sont invulnérables, puisqu'en frappant le corps, les méchants n'atteignent pas l'âme, qui demeure bienheureuse et affligée ; affligée de la faute du prochain, bienheureuse par l'union et l'affection de la charité qu'elle a reçue en elle.

Ils sont ainsi conformes à l'Agneau sans tache, mon Fils unique, qui, sur la croix, était tout à la fois heureux et souffrant. Il souffrait de porter la croix corporelle, en endurant son supplice, et la croix du désir pour satisfaire à la faute de la race humaine ;

et bienheureux il était, parce que la nature divine unie à la nature humaine était impassible, et toujours faisait son âme bienheureuse, en se montrant à elle sans voile. Ainsi était-il tout à la fois bienheureux et souffrant. Il souffrait dans sa chair suppliciée, mais la Divinité en lui ne pouvait souffrir, non plus que son âme, dans la partie supérieure de l'intelligence. Il en est de même de ces fils très chers, arrivés au troisième et au quatrième état. Ils souffrent en portant leur croix extérieure et leur croix intérieure, c'est-à-dire les afflictions du corps suivant que je le permets, et cette croix du désir que leur inflige la douleur de mon offense et du malheur du prochain. Et je dis aussi qu'ils sont bienheureux, parce que la joie de la charité qu'ils possèdent ne peut leur être enlevée, et c'est elle qui fait leur allégresse et leur béatitude.

Cette peine, on l'appelle bien peine, mais elle n'est pas une peine afflictive qui dessèche l'âme ; elle l'engraisse, au contraire, en développant en elle le sentiment de la charité, puisque les peines accroissent la vertu. C'est donc une peine nutritive plutôt qu'afflictive. Car aucune souffrance, aucun tourment ne peut retirer l'âme du feu de l'amour. Elle est comme un tison embrasé au sein de la fournaise, et que nul ne peut toucher pour l'en retirer, parce qu'il est devenu feu. Ces âmes plongées dans le brasier de ma charité, sans que rien ne demeure d'elle, en dehors de Moi, n'ayant plus aucune volonté propre, mais tout entières embrasées en Moi, qui donc les pourrait prendre et les

retirer de Moi et de ma grâce, après qu'elles sont ainsi devenues une même chose avec Moi et Moi avec elles. Toujours elles me sentent en elles, jamais je ne leur dérobe le sentiment de ma présence, comme je le fais aux autres, ainsi que je t'ai dit, quand je m'en vais et que je reviens, non que je retire ma grâce, mais seulement le sentiment de mon union avec elles, pour les amener ainsi à la perfection. Une fois qu'elles ont atteint à la perfection, je supprime ce jeu de l'amour des départs et des retours. Je l'appelle jeu de l'amour, parce que c'est par amour que je m'en vais, c'est par amour que je reviens. Non pas Moi en vérité : Je suis le Dieu immuable, je ne me meus pas ; c'est le sentiment de ma présence, que ma Charité procure à l'âme, qui disparaît pour revenir encore.

CHAPITRE XLIX
(79)

Comment Dieu ne se sépare jamais des parfaits, en leur retirant soit la grâce, soit le sentiment de sa présence, mais il interrompt parfois l'union.

Je te disais que ces âmes très parfaites ne perdent jamais le sentiment de ma présence en elles. Je les quitte cependant d'une autre manière, parce que l'âme, tant qu'elle est liée au corps, ne pourrait recevoir, de façon continue, l'union que je contracte avec l'âme en me faisant voir à elle. C'est pour ménager ses forces que je me retire. Je ne lui ôte ni ma grâce ni le sentiment de ma présence ; j'interromps seulement l'union entre elle et moi.

L'âme, emportée par l'angoisse du désir, court généreusement sur le pont de la doctrine du Christ crucifié. Arrivée à la porte, son esprit s'élance vers Moi ; nourrie et enivrée du Sang, brûlée du feu de l'amour, elle goûte en moi la Divinité éternelle. Elle se plonge dans cet Océan de paix, et son esprit n'a plus de mouvement qu'en Moi. Bien que mortelle encore, elle jouit du bonheur des immortels, et, malgré le poids de son corps, elle reçoit l'allégresse de l'esprit. Aussi maintes fois le corps est-il soulevé de terre, en raison de cette parfaite union

que l'âme a faite avec moi, comme si le corps avait perdu son poids pour devenir léger. Cependant il n'a rien perdu de sa pesanteur ; mais, comme l'union de l'âme avec moi est plus parfaite que l'union entre le corps et l'âme, la force de l'esprit fixé en moi soulève de terre le poids du corps ; le corps reste comme immobile, tout brisé par l'amour de l'âme à tel point, comme tu l'as entendu dire à quelques-unes de mes créatures, qu'il ne pourrait plus vivre, si ma Bonté ne le ceignait de sa Force. Qu'en cet état d'union à moi, l'âme ne quitte pas le corps, c'est un plus grand miracle, sache-le bien, que de voir plusieurs corps morts ressusciter.

Aussi, j'interromps pour quelque temps cette union, pour permettre à l'âme de retourner dans le vase de son corps. Je veux dire, que la sensation de son corps, qui avait été suspendue par le sentiment intérieur de l'âme, lui est à nouveau rendue. Car, en réalité, l'âme n'a pas quitté son corps, dont elle ne se sépare vraiment que par la mort. Mais les puissances de l'âme n'avaient plus conscience du corps, absorbées qu'elles étaient en moi par l'amour. En cet état, la mémoire n'est remplie que de moi ; l'intelligence tendue vers moi ne voit rien d'autre que ma Vérité ; la volonté, qui suit l'intelligence, aime ce que l'intelligence contemple et s'unit par l'amour à ce même objet. Toutes ces puissances étant ainsi rassemblées et unies en moi, plongées en moi, consumées en moi, le corps perd toute sensation. L'œil en voyant ne voit pas, l'oreille en entendant n'entend pas, la langue en parlant ne parle

pas, sinon comme il arrive parfois, sous la pression du cœur, quand je permets à la langue d'exprimer le trop plein de l'âme, pour la gloire et l'honneur de mon nom. Cette exception mise à part, la langue en parlant ne parle pas, la main en touchant ne touche pas, les pieds en marchant ne marchent pas. Tous les membres sont liés et retenus dans le lien de l'amour. Ce lien les soumet tellement à la raison et les tient si unis au sentiment de l'âme, que, d'une seule voix et contrairement à leur propre nature, ils crient vers moi, le Père éternel, pour demander que le corps soit séparé de l'âme et l'âme du corps. Ils crient vers moi, comme le glorieux Paul : *Malheureux que je suis ! Qui me séparera de mon corps : car j'ai en lui une loi perverse qui est en révolte contre l'esprit*[1].

Ce n'est pas seulement de la lutte de l'appétit sensitif contre l'esprit, que parlait saint Paul, car ma parole l'avait comme rassuré sur ce point, quand je lui avais dit : *Paul, ma grâce te suffit*[2] ! C'est de son corps auquel il était enchaîné qu'il se plaignait, parce qu'il l'empêchait de me voir pour quelque temps encore. Jusqu'à l'heure de la mort son regard était arrêté et ne pouvait me contempler, moi, la Trinité éternelle, dans la vision des bienheureux immortels, qui sans cesse rendent honneur et louange à mon nom. Il gémissait donc de se trouver parmi les mortels, qui toujours m'offensent, privé de ma vue, privé de me voir dans mon Essence.

1. Rom., VII, 23, 24.
2. Cor. XII, 9

Non que Paul lui-même et mes autres serviteurs ne me voient pas et ne me goûtent pas ; cependant ils ne me voient pas, ils ne me goûtent pas dans mon Essence, mais seulement dans l'effet de ma Charité, qui se manifeste de diverses manières, suivant qu'il plaît à ma Bonté de me découvrir moi-même à eux. Toute vision que l'âme reçoit, pendant qu'elle est dans un corps mortel, n'en est pas moins que ténèbres, comparée à la vision dont jouit l'âme séparée du corps. Aussi semblait-il à Paul que les impressions sensibles arrêtaient la vue de l'esprit, et que les sensations tout humaines et grossières du corps empêchaient le regard de l'intelligence de me contempler face à face ; sa volonté lui paraissait comme enchaînée et incapable de m'aimer autant qu'il le désirait, parce que, en cette vie, tout amour est imparfait jusqu'à ce qu'il parvienne à sa perfection.

Ce n'est pas que l'amour de Paul, comme celui de mes autres serviteurs, fût imparfait à raison de la grâce ou de la charité : non, sa charité était parfaite. Il était imparfait en ce sens qu'il n'était pas rassasié. De là, sa souffrance. Quand le désir est pleinement satisfait par la possession de ce qu'on aime, il n'y a plus de peine. Mais parce que, tant qu'il est dans un corps mortel, l'amour ne possède pas parfaitement Celui qu'il aime, il demeure en souffrance, jusqu'à ce que l'âme, séparée du corps, voie son désir assouvi et aime désormais sans peine.

L'âme alors est rassasiée, sans éprouver le dégoût de la satiété, parce qu'étant rassasiée, elle a cepen-

dant toujours faim sans toutefois souffrir de la faim. Séparée du corps, elle remplit sa coupe en moi, qui suis la Vérité, et la coupe demeure toujours pleine, parce que toujours elle est plongée en Moi. Que peut-elle désirer qu'elle ne possède ? Elle désire me voir : elle me contemple face à face. Elle désire voir la gloire et la louange de mon nom : elle voit mon nom loué et glorifié dans mes saints, soit dans la nature angélique, soit dans la nature humaine.

CHAPITRE L

(80)

Comment les mondains rendent gloire à Dieu, qu'ils le veuillent ou non.

Si parfaite est la vision de l'âme bienheureuse, qu'elle contemple la gloire et l'honneur de mon nom non seulement dans les habitants de la vie éternelle, mais encore dans les créatures mortelles.

Car qu'il le veuille ou non, le monde me rend gloire.

En vérité, la gloire que j'en retire n'est pas celle qu'il me devrait procurer, en m'aimant par-dessus toute chose, mais il n'en monte pas moins de lui, louange et gloire à mon nom. Dans les mondains en effet brille ma Miséricorde et l'abondance de ma Charité, qui leur laisse le temps. Au lieu de commander à la terre de les engloutir, j'attends leur retour, j'ordonne à la terre de leur donner ses fruits, au soleil de répandre sur eux sa lumière et sa chaleur, au ciel de se mouvoir, pour continuer la vie à toutes les choses que j'ai créées pour eux. J'use envers eux de miséricorde et de charité, non seulement en ne leur retirant pas ces dons à cause de leurs fautes, mais encore en les accordant au pécheur comme au juste et souvent plus au pécheur

qu'au juste. Car le juste est préparé à souffrir, et je le prive des biens de la terre, pour lui donner plus abondamment les biens du ciel. Ainsi éclatent en eux, ma charité et ma miséricorde.

D'autres fois aussi les serviteurs du monde, par les persécutions qu'ils font subir à mes serviteurs, éprouvent leur vertu, mettent en évidence leur patience et leur charité, provoquent, au milieu des souffrances, leurs humbles et continuelles prières. Prières et souffrances montent vers moi comme un hommage d'honneur et de louange à mon nom. Ainsi donc, sans le vouloir, le méchant travaille à ma gloire, alors même qu'il prétend me faire affront.

CHAPITRE LI
(81)

Comment les démons eux-mêmes rendent gloire et honneur à Dieu.

De même que, dans cette vie, les pécheurs servent à accroître les vertus de mes serviteurs, de même les démons, dans l'enfer, sont mes justiciers et travaillent à mon profit. Ils font justice des damnés; et, pour mes créatures qui font le voyage de cette vie en s'acheminant au terme de leur pèlerinage, ils s'emploient à leur avantage, en exerçant leurs vertus par de multiples assauts et des tentations diverses, par les injures qu ils leur suscitent de la part des uns, par les larcins qu'ils provoquent contre elles, non seulement dans le but de leur faire injustice ou de les priver de leurs biens, mais dans l'espoir de leur faire perdre la charité. Mais en croyant ainsi causer la perte de mes serviteurs, ils ne font qu'affermir en eux les vertus de patience, de force et de persévérance.

C'est ainsi qu'ils rendent honneur et gloire à mon nom, et que s'accomplit en eux ma Vérité. Je les avais créés pour ma gloire et pour mon honneur à moi Père éternel, pour leur faire participer ma beauté. En se révoltant contre moi, ils sont tombés

par leur orgueil et furent privés de ma vue ; ils ne m'ont donc pas rendu la gloire ni la louange d'amour. Mais Moi, Vérité éternelle, je les ai constitués mes instruments, pour exercer mes serviteurs dans la vertu, en même temps que mes justiciers à l'égard de ceux qui, par leurs fautes, vont à l'éternelle damnation, et vis-à-vis de ceux, aussi, qui passent par les peines du purgatoire.

C'est ainsi, tu le vois bien, que ma Vérité s'accomplit en eux. Ils me rendent gloire, non comme citoyens de la vie éternelle dont ils ont été privés par leur faute, mais comme mes justiciers. C'est par eux que je manifeste ma justice vis-à-vis des damnés et vis-à-vis de ceux du purgatoire.

— —

CHAPITRE LII
(82)

Comment l'âme, après avoir quitté cette vie, voit pleinement la gloire du nom de Dieu en toute créature; et comment elle n'a plus la peine du désir mais seulement le désir.

Qui donc voit et comprend qu'en toute chose créée, et dans les créatures raisonnables, et dans les démons, resplendit la gloire et l'honneur de mon nom ? L'âme dépouillée du corps et unie à Moi sa fin, le voit nettement, et dans sa vision elle connaît la vérité. En me voyant, moi Père éternel, elle m'aime ; en m'aimant, elle est rassasiée ; dans son rassasiement elle connaît la vérité; en connaissant la vérité, elle est fixée dans ma volonté, elle y est établie à demeure, de telle sorte que rien désormais ne lui peut causer de peine. Car en moi elle possède tout ce qu'elle désirait avoir. Elle désirait me voir, Moi tout d'abord, et puis la gloire et l'honneur de mon nom. Cette gloire, elle la voit pleinement réalisée dans mes saints, dans les esprits bienheureux, dans les autres créatures, dans les démons, ainsi qu'il a été dit. Et, bien qu'elle voie l'offense qui m'est faite, et dont auparavant elle éprouvait tant de douleur, elle n'en a plus désormais de douleur, mais seulement de la compassion. C'est sans peine

qu'elle m'aime, et que sans cesse elle me prie, par charité, pour que je fasse miséricorde au monde. Tu vois donc bien que, pour elle, c'est fini de la souffrance, mais non de la charité. Le Verbe, lui aussi, mon Fils unique, vit finir sur la croix, avec sa vie, la peine du désir douloureux qu'il éprouvait, et dont il endura la souffrance depuis le premier moment où je l'envoyai dans le monde jusqu'au moment où il mourut pour votre salut. En lui, le désir de votre salut dure toujours, mais non la peine. Si le sentiment de la charité, que je vous ai manifestée par lui, avait cessé alors envers vous, vous ne seriez pas ; car c'est par l'Amour que vous avez été faits. Si donc, j'avais retiré par devers moi mon amour, si je n'avais pas aimé votre être, vous ne seriez pas. Mais l'Amour, mon amour, vous a créés et mon amour vous conserve ; et parce que je suis une même chose avec ma Vérité comme aussi le Verbe incarné est une même chose avec moi, la peine du désir a bien pris fin, mais non pas le désir.

Vois, maintenant. Les saints et toute âme qui possède la vie éternelle, ont le désir du salut des âmes, sans en éprouver la peine. Leur peine s'est terminée à leur mort, mais non le sentiment de la charité. Enivrés du sang de l'Agneau sans tache, revêtus de la charité du prochain, ils passent par la porte étroite, tout inondés du sang du Christ crucifié et ils se trouvent en moi, l'Océan de paix, délivrés de l'imperfection, c'est-à-dire de l'inassouvissement, et arrivés à la perfection, où ils sont rassasiés de tout bien.

CHAPITRE LIII
(83)

Comment saint Paul, après avoir été ravi dans la gloire des bienheureux, désirait d'être délivré de son corps. Et ainsi font ceux qui sont parvenus à ce troisième et à ce quatrième état.

Paul avait vu et goûté ce bonheur, quand je l'élevai au troisième ciel, c'est-à-dire dans la profondeur de la Trinité. C'est là qu'il avait goûté et connu ma Vérité et reçu pleinement l'Esprit-Saint, là qu'il avait appris la doctrine de ma Vérité le Verbe incarné. Là son âme, par sentiment et par union, s'était revêtue de moi Père éternel, comme les bienheureux de la vie durable, sans que toutefois son âme fût séparée de son corps. Mais comme il plut à ma Bonté de faire de lui un vase d'élection dans l'abîme de ma Trinité, je le dépouillai de moi, parce qu'en moi l'on ne peut souffrir et que je voulais qu'il souffrît pour mon nom. Je proposai donc désormais comme objet au regard de son intelligence le Christ crucifié, en le revêtant de sa doctrine, en le liant et en l'enchaînant par la clémence de l'Esprit-Saint qui est le feu de la Charité. Et lui, comme un vase d'argile, se laissa façonner et reformer par ma Bonté, sans aucune résistance. Quand

je le frappai, il n'eut de parole que pour dire : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Dites-moi ce qu'il vous plaît que je fasse et je le ferai!* Je l'enseignai donc, en proposant à ses regards le Christ crucifié, en le revêtant de la doctrine de ma Vérité; je l'éclairai parfaitement par la lumière d'un véritable repentir fondé sur mon amour qui effaça son péché.

Dès lors, il ne connut plus d'autre doctrine que celle du Christ crucifié [1]. Il s'y attacha si étroitement que rien désormais ne l'en put séparer, ni les assauts du démon, ni les tentations de la chair auxquelles il demeurait en butte par une permission de ma bonté, qui par ces combats voulait le faire grandir encore en mérite et en grâce et le conserver dans l'humilité, après l'avoir fait jouir de sublimité de ma Trinité. Jamais plus il ne dépouilla ce vêtement, jamais il ne s'en sépara ne fût-ce qu'un instant. Persécutions, supplices, tribulations, il endura tout plutôt que de renoncer à la doctrine de la Croix. Il se l'était si bien incorporée qu'il sacrifia sa vie plutôt que de s'en dépouiller, et que c'est avec ce vêtement qu'il retourna à moi, le Père éternel.

Paul avait goûté ce que c'est que de jouir de moi sans être appesanti par le poids de son corps. Car je lui avais donné cette jouissance par le sentiment

1. Ce développement ne se trouve pas dans le texte italien de Gigli ni dans l'édition de Cornetti. Il est emprunté à la traduction latine : son absence laisse une lacune dans le texte italien, puisque sans lui, ce texte ne répond plus aux promesses du titre du chapitre *V. plus haut*, p. 275.

de l'union, sans toutefois le séparer tout à fait de son corps. Quand il fut revenu à lui, revêtu de ce vêtement de Jésus-Christ crucifié, il lui sembla qu'il n'aimait plus que d'un amour imparfait, en comparaison de ce parfait amour qu'il avait goûté en moi et qu'il avait vu dans les Bienheureux séparés de leur corps. Le poids de son propre corps n'était plus à ses yeux qu'un obstacle à ce complet rassasiement du désir, que trouve l'âme après la mort. Si imparfaite et si faible lui paraissait sa mémoire ! Elle ne lui permettait pas de me retenir, de me recevoir, de me goûter avec cette plénitude que possèdent les saints séparés de leur corps !

Tant qu'il demeurait en ce corps mortel, tout dans ce corps lui semblait une loi mauvaise en lutte contre l'esprit. Cette opposition n'était pas celle du péché puisque je l'avais rassuré de ce côté quand je lui avais dit : « *Paul ma grâce te suffit* [1] ». C'était cet obstacle apporté à la perfection de l'esprit, laquelle consiste à pouvoir me contempler dans mon essence. L'appesantissement du corps empêchant cette vision, Paul s'écriait donc : « *O malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps mortel. Car dans tous mes membres je sens une loi qui m'enchaine et qui est en opposition avec la loi de mon esprit* [2] » ?

C'est l'exacte vérité. La mémoire, dépendante du corps, est amoindrie par cette servitude ; l'intelligence, entravée par son poids, ne peut me contem-

1. 2 *Cor.*, XII, 9.
2. Rom., VII, 23.

pler tel que je suis dans mon essence: la volonté, comme enchaînée, ne peut s'unir à moi pour me goûter sans souffrance, comme je te l'ai fait comprendre. C'est donc bien avec raison que Paul se lamentait : « J'ai dans mon corps une loi en révolte contre la loi de mon esprit. »

Pareils sont mes serviteurs, ceux que je t'ai montrés parvenus au troisième et au quatrième état de l'union parfaite qu'ils ont contractée avec moi. Eux aussi, ils crient leur désir d'être délivrés de leur corps, et de sentir enfin leurs liens brisés.

Pour ces fidèles [1] voués à mon service, la séparation du corps est sans angoisse, la mort sans amertume. Ils l'appellent de tout leur désir. Armés d'une sainte haine, c'est sans répit qu'ils ont mené rude guerre contre la chair, et ils ont perdu cette tendresse instinctive que l'âme éprouve pour son corps ; cet amour naturel ils l'ont vaincu par la haine de la vie corporelle, et leur amour pour moi leur fait demander à mourir : « Qui me délivrera, disent-ils, de ce corps de mort ? Je souhaite tant d'en être affranchi pour être avec le Christ ! Avec l'Apôtre ils s'écrient : *Mourir est ma grande ambition! c'est par patience que je consens à vivre.* » Une fois élevée à cette parfaite union, l'âme n'a plus de désir que de me voir et de contempler ma gloire réalisée en toutes choses.

1. Ce dernier développement est rattaché dans la traduction latine au chapitre suivant. Mais il est manifeste par le contexte qu'il appartient au présent chapitre et nullement au suivant.

CHAPITRE LIV
(84)

Comment l'âme, parvenue à l'état d'union, éprouve un désir infini de laisser sa dépouille terrestre, pour s'unir à Dieu.

Quand je me retire de la manière que j'ai dite, et que l'âme reprend conscience de son corps, cette âme, au sortir de l'union que j'avais faite avec elle et qu'elle avait faite avec moi, reporte vers moi le sentiment qu'elle éprouve en se retrouvant en son corps. En se voyant privée de cette union qu'elle avait avec Moi et séparée de la société des immortels qui me rendent gloire, pour se retrouver au milieu des mortels qui m'outragent si misérablement, elle ne peut supporter de me voir offenser par mes créatures. C'est en cela que consiste la croix du désir qu'elle endure. Cette souffrance, jointe au désir de me voir, lui rend la vie insupportable. Cependant elle ne se plaint pas, parce que sa volonté n'est plus sienne : elle est devenue une même chose avec moi par l'amour, et elle ne peut vouloir ni désirer rien d'autre que ce que je veux. Tout en désirant venir à Moi, elle est donc contente de rester et de demeurer en sa souffrance, si c'est ma volonté, pour procurer à mon nom plus d'honneur et de gloire et mieux coopérer au salut

des âmes. En aucun point, elle n'est en désaccord avec ma volonté ; mais emportée par le désir qui l'oppresse, elle court, revêtue du Christ crucifié, passant par le pont de sa doctrine, se glorifiant des opprobres et des souffrances. Elle se délecte dans les peines, et la mesure de ses peines est la mesure de sa joie. Plus elle est éprouvée par les tribulations, plus elle y trouve d'apaisement à son désir de mourir ; car souvent, le désir qu'elle a de souffrir adoucit la peine qu'elle ressent d'être enchaînée à son corps.

Dès lors ce n'est plus seulement avec patience que mes serviteurs accueillent la souffrance, comme dans le troisième état ; ils se font gloire d'endurer pour mon nom de nombreuses tribulations. Souffrir, pour eux c'est jouir ; leur souffrance est de ne pas souffrir. Ils n'ont qu'une crainte, c'est que je ne veuille récompenser en cette vie leurs bonnes actions, et que je n'aie pas pour agréable, le sacrifice de leurs désirs. Dès qu'ils sont dans la peine, dès que je leur ménage des tribulations, leur âme retrouve son allégresse, en se voyant ainsi revêtue des souffrances et des opprobres du Christ crucifié. S'il leur était possible de pratiquer la vertu sans peine, ils ne le voudraient pas. C'est sur la croix, avec le Christ qu'ils veulent trouver leur joie ; c'est par la souffrance qu'ils veulent acquérir la vertu et arriver à la vie éternelle, parce qu'ils ont été plongés et embrasés dans le Sang, où ils ont trouvé le feu de ma Charité ; car cette Charité est un feu, un feu qui

procède de Moi, pour ravir leur esprit et leur cœur, en consumant le sacrifice de leur désir.

Le regard de leur intelligence se porte alors vers moi, pour contempler ma Divinité, emportant à sa suite la volonté qui s'unit à moi pour s'y nourrir. Cette vue est une grâce infuse que j'accorde à l'âme qui m'aime et me sert en toute Vérité.

CHAPITRE LV
(85)

Comment ceux qui sont parvenus à cet état d'union sont illuminés dans leur intelligence, par une lumière surnaturelle infuse, par une grâce spéciale de Dieu. Et comment il est plus avantageux pour le salut de l'âme de suivre les conseils d'un esprit humble possédant une conscience sainte que ceux d'un savant orgueilleux.

C'est avec cette lumière, qui éclairait le regard de son intelligence, que me vit Thomas d'Aquin, et qu'il acquit les clartés multiples de la science, comme aussi Augustin, Jérôme et les autres Docteurs, et mes Saints. Éclairés par ma Vérité, ils entendaient et discernaient au milieu des ténèbres ma Vérité. Ils voyaient clair dans la sainte Écriture, qui paraissait ténébreuse à ceux qui ne la pouvaient comprendre, non par le défaut de l'Écriture, mais par le défaut de la raison qui ne l'entendait pas. C'est pourquoi j'ai envoyé ces flambeaux pour éclairer les esprits aveugles et grossiers, en élevant le regard de leur intelligence pour leur faire connaître la Vérité au sein des ténèbres, comme je l'ai dit.

Moi, le feu qui a consumé leur sacrifice, je les ai ravis en moi, en leur donnant la lumière, non pas naturelle, mais absolument surnaturelle. Cette lumière ils l'ont reçue au sein des ténèbres, et

c'est par elle qu'ils ont connu ma Vérité. Cette Vérité, qui alors paraissait obscure, apparaît aujourd'hui en pleine lumiere, aux esprits les plus grossiers comme aux plus subtils, à quelques nations qu'ils appartiennent, et chacun la reçoit selon sa capacité, et aussi suivant les dispositions qu'il veut apporter à la connaître, car je tiens compte de leurs dispositions.

Tu vois donc que l'œil de l'intelligence a reçu la lumière infuse par grâce, supérieure à la lumière naturelle, et, par elle, les Docteurs et les autres Saints ont connu la lumière dans les ténèbres. Ainsi des ténèbres est sortie la clarté, puisque l'intelligence fut avant que ne fût formée l'Écriture, et c'est de l'intelligence ainsi éclairée qu'est venue la science. car c'est en voyant qu'elle discerne le vrai.

C'est grâce à cette lumière que les saints Patriarches et les Prophètes connurent et annoncèrent l'avènement et la mort de mon Fils. C'est elle qui éclairait les Apôtres, après l'avènement de l'Esprit-Saint qui les inonda d'une clarté surnaturelle. C'est elle aussi que possédaient les Évangélistes, et les Docteurs et les Confesseurs et les Vierges et les Martyrs, qui, tous, furent illuminés de cette parfaite lumière.

Et chacun l'a reçue de manière différente, suivant que le demandait son propre salut ou le salut des créatures, ou le besoin de ceux chargés d'enseigner les saintes Écritures. Les saints Docteurs l'ont eue par la Science avec laquelle ils ont interprété la doctrine de ma Vérité, la prédication des

Apôtres, les livres des Évangiles. Les Martyrs l'ont possédée, pour affirmer, par leur sang, la lumière de la très sainte Foi, le fruit et les trésors du Sang de l'Agneau. Elle était dans les vierges, par le sentiment de la charité et de la pureté. Elle est dans les Obéissants, qui manifestent l'obéissance du Verbe et témoignent de la perfection de l'obéissance qui s'est affirmée avec éclat dans ma Vérité, lorsque, pour accomplir le commandement que je lui avais imposé, Elle courut à la mort ignominieuse de la croix.

L'ancien et le nouveau Testament sont tout remplis de cette lumière. Dans l'Ancien, c'est cette lumière, infuse par ma grâce et ajoutée à la lumière naturelle, qui illumina l'intelligence des saints Prophètes et fit d'eux les Voyants, qui regardaient dans l'avenir. Dans le Nouveau, n'est-ce pas aussi par cette lumière, que tout le détail de la Vie évangélique est manifesté aux fidèles du Christ? Et, parce que toutes deux procèdent de la même lumière, la loi nouvelle n'a pas abrogé la loi ancienne, elle en est inséparable, elle n'a détruit en elle que cette imperfection, d'être fondée uniquement sur la crainte. Quand vint le Verbe, mon Fils unique, avec la loi d'amour, il la compléta en lui donnant l'amour. A la crainte du châtiment il substitua la crainte sainte. C'est ce que ma Vérité disait aux disciples pour leur montrer qu'il ne détruisait pas la loi : *Je ne suis pas venu abroger la loi, mais la perfectionner* [1]. Comme s'il eût dit : « Jusqu'à mainte-

1. Math., V, 17.

nant la loi est imparfaite, mais, par mon Sang, je la ferai parfaite : je l'achèverai en ce qui lui manque, en faisant disparaître la crainte du châtiment, pour ne lui donner d'autre fondement que l'amour et la crainte sainte.

Et qui prouve que ce fut là la vérité? La lumière surnaturelle qui, par grâce, fut donnée et qui est donnée toujours à qui la veut recevoir. Toute lumière qui sort de la Sainte Écriture, est venue et vient de cette lumière. Les Ignorants orgueilleux, les Scientistes, s'aveuglent à cette lumière, parce que leur orgueil et le nuage de l'amour-propre recouvrent et cachent pour eux cette clarté. C'est pourquoi, ils entendent la Sainte Écriture littéralement plus que spirituellement. Ils n'en goûtent que la lettre, à force de compulser les livres : ils ne savourent pas la moelle de l'Écriture, parce qu'ils se sont privés de la lumière qui l'a composée et qui aussi en révèle le sens.

Ces beaux savants s'étonnent ! On les surprend murmurant, quand ils voient de pauvres gens grossiers et sans instruction, goûter la Sainte Écriture, et faire montre d'autant de lumière dans la connaissance de ma Vérité, que s'ils l'avaient étudiée bien longtemps ! Il n'y a là, pourtant, nulle merveille. Ils ont étudié, oui, mais leur étude a porté sur la cause principale, sur la Lumière elle-même, d'où procède la science. Mais comme ces superbes ont perdu cette lumière, ils ne voient pas, ils ne reconnaissent pas ma Bonté, dans cette lumière même, répandue par ma grâce dans mes serviteurs. Aussi je te dis,

que, pour demander conseil sur le salut de l'âme, il vaut beaucoup mieux s'adresser à l'un de ces humbles, d'une conscience droite et sainte, qu'à un orgueilleux érudit, qui a fait par ses études le tour de la science.

Celui-ci ne peut donner que ce qu'il possède. Aussi bien souvent, à cause de sa vie de ténèbres, ce n'est que dans ces ténèbres, qu'il distribuera la lumière de la Sainte Écriture ; tandis que mes serviteurs répandent la lumière qu'ils possèdent en eux-mêmes, désireux et comme affamés du salut des âmes.

Tout cela, ma très douce fille, est pour te faire connaître la perfection de cet état d'union, où l'œil de l'intelligence est ravi par le feu de ma Charité, qui donne la lumière surnaturelle. Avec cette lumière l'on m'aime, parce que l'amour suit l'intelligence. Plus l'on connaît plus on aime, et plus l'on aime plus on connaît. Amour et connaissance s'alimentent ainsi l'un l'autre réciproquement.

C'est avec cette lumière, que l'âme séparée du corps entre dans l'éternelle vie où elle me voit et me goûte en toute vérité, comme je te l'ai dit, quand je te parlai de la béatitude que l'âme trouve en Moi.

Tel est cet état très excellent, où mes serviteurs, bien qu'encore mortels, goûtent les biens immortels qui sont le partage de ceux qui sont morts. Aussi parfois elle en arrive à une union si étroite avec Moi, qu'elle sait à grand'peine si elle est dans son corps ou si elle l'a quitté. Son union avec moi lui

procure un avant-goût de la vie éternelle. C'est en faisant mourir en elle sa volonté, qu'elle a réalisé cette union en moi, car il n'est pas d'autre moyen de s'unir parfaitement à moi. Elle peut dès lors goûter la vie éternelle, après s'être ainsi délivrée de l'enfer de sa propre volonté. Et de même, l'homme qui vit selon les inspirations de son appétit sensuel, a comme un avant-goût de l'enfer, ainsi que je te l'ai dit.

CHAPITRE LVI

(86)

Récapitulation de quelques vérités. Et comment Dieu invite cette âme à prier pour toute créature et pour la sainte Église.

Tu as vu maintenant, par l'œil de l'intelligence, tu as entendu par l'oreille du cœur, en Moi Vérité éternelle, de quel moyen tu peux profiter toi-même, et faire profiter le prochain de la doctrine, et parvenir à la connaissance de ma Vérité, comme je t'avais dit dès le commencement.

C'est par la connaissance de toi-même que tu arrives à la connaissance de la Vérité, non, il est vrai, par la connaissance isolée de toi-même, mais unie à la connaissance de moi-même en toi. Tu as ainsi trouvé l'humilité, la haine et le mépris de toi, et tu as découvert le feu de ma Charité, par la connaissance de moi-même en toi. Par là, tu en es venue à l'amour et diiection du prochain, en le servant par la doctrine et par l'exemple d'une vie honnête et sainte.

Je t'ai aussi montré le Pont : je t'ai expliqué comment il est établi, les trois degrés qu'il faut franchir, représentant en général les trois puissances de l'âme et comment aucune ne peut avoir en soi la

vie de la grâce, si l'âme n'a monté les trois degrés, c'est-à-dire si les trois puissances ne sont pas assemblées en mon nom.

Je t'ai ensuite donné une explication plus particulière de ces trois degrés, par les trois états de l'âme, figurés sur le corps de mon Fils unique. De son corps t'ai-je dit, il a fait comme une échelle, dont je t'ai indiqué les degrés dans ses pieds percés, dans son côté ouvert, et dans sa bouche, où l'âme goûte la paix et le repos, de la manière que je t'ai exposée.

Je t'ai découvert l'imperfection de la crainte servile, puis l'imperfection de l'amour, en ceux qui m'aiment à cause de la douceur qu'ils trouvent en mon amour; enfin, j'ai expliqué la perfection du troisième état, en ceux qui sont arrivés à la paix de la bouche. Ils n'y sont parvenus qu'après avoir parcouru avec un ardent désir le pont du Christ crucifié, en franchissant les trois degrés généraux, c'est-à-dire après avoir recueilli les trois puissances de l'âme et uni en mon nom toutes leurs opérations, puis les trois degrés particuliers, c'est-à-dire en passant de l'état imparfait à l'état parfait.

Tu les a vus alors courir dans la vérité; je t'ai fait goûter la perfection de l'âme, respirer l'odeur des vertus, en même temps que je t'ai mise en garde contre les illusions auxquelles l'âme est exposée, avant d'arriver à la perfection, si elle n'emploie pas son temps à se connaître et à me connaître.

Je t'ai exposé aussi la misère de ceux qui vont se noyer dans le fleuve, pour ne pas vouloir passer

par le pont et suivre la doctrine de ma Vérité. Je ne l'ai pourtant établi, ce Pont, que pour vous empêcher de périr; mais eux, comme des fous, ils préfèrent se noyer dans la misère et la fange du monde. Tout cela je te l'ai expliqué, pour attiser en toi le feu du saint désir, et la compassion et la tristesse de la perte des âmes, afin que la douleur de leur damnation jointe à l'amour, te contraignît à me faire violence à Moi, par tes pleurs, par tes sueurs, par les gémissements de la prière humble et continue, montant vers moi toute enflammée d'un ardent désir pour qu'enfin je fasse miséricorde au monde et au corps mystique de la sainte Église, pour lesquels tu me pries tant! Ce n'est pas pour toi seule que je l'ai dit, mais aussi pour beaucoup d'autres créatures qui sont mes serviteurs et qui l'entendront. Ils sentiront les étreintes de ma Charité, et, tous ensemble, toi et mes autres serviteurs, vous me prierez pour me forcer de faire miséricorde. Je t'ai déjà dit, il doit t'en souvenir, que j'accomplirais vos désirs, en accordant une consolation à vos labeurs, en satisfaisant à vos désirs douloureux par la réforme de la sainte Église, à qui je donnerai de bons et saints Pasteurs. Ce n est pas par la guerre, par le glaive, par la cruauté, que je la réformerai, je te l'ai dit, mais dans la paix et la tranquillité, par les larmes et les sueurs de mes serviteurs.

C'est vous, en effet, que j'ai chargés de travailler au salut de vos âmes et de celles du prochain, dans le corps mystique de la sainte Église, par l'exemple, par la doctrine, par de continuelles

prières offertes à Moi, pour lui et pour toute créature, en produisant des actes de vertu à l'égard d'autrui, de la manière que je t'ai expliquée ; car, ai-je dit, toute vertu s'exerce et se développe, tout péché se commet et s'accroît au sujet du prochain. C'est pourquoi je veux que vous vous employiez à son service : c'est le véritable moyen de faire fructifier votre vigne.

Sans cesse, faites monter vers moi l'encens de prières parfumées pour le salut des âmes ; car je veux faire miséricorde au monde. Avec ces prières, avec ces sueurs, avec ces larmes, je veux laver le visage de l'Épouse, la sainte Église. Déjà je te l'ai montrée sous la forme d'une femme dont la face est salie et comme lépreuse. Ces souillures, ce sont les péchés des ministres et de tous ceux de la religion chrétienne, qui se nourrissent au sein de cette épouse. De ces péchés je te parlerai en un autre endroit.

CHAPITRE LVII

(87)

Comment cette âme demande à Dieu de vouloir bien lui faire goûter les fruits des larmes.

Alors cette âme, angoissée d'un immense désir, était enivrée de son union avec Dieu, et de ce qu'elle avait entendu et goûté de la douce Vérité première. Si l'aveuglement des créatures qui méconnaissent leur bienfaiteur et la profondeur de la Charité divine la brisait de douleur, une espérance cependant la remplissait d'allégresse. De la Vérité divine elle-même elle avait reçu une promesse, quand Dieu lui avait appris ce qu'elle devait faire avec ses autres serviteurs, s'ils voulaient qu'il fît miséricorde au monde. Levant le regard de son intelligence vers la douce Vérité à laquelle elle se tenait unie, elle souhaitait d'avoir une explication au sujet des états d'âme dont Dieu lui avait parlé. Elle voyait que c'est par les larmes, que l'âme parvient à ces états : elle voulait donc apprendre de la Vérité les différences des larmes, ce qu'elles sont, d'où elles procèdent, et les fruits qu'elles produisent.

Comme la vérité ne se peut connaître que dans la Vérité elle-même, c'est la Vérité qu'elle interro-

geait, et comme aussi bien on ne peut rien connaître dans la Vérité que par le regard de l'intelligence, il faut donc, que quiconque veut apprendre, s'élève par le désir de connaître et par la lumière de la foi, vers la Vérité, et qu'il fixe l'œil de l'intelligence avec la pupille de la foi sur l'objet de la Vérité. Après donc qu'elle eut connu que la doctrine qu'elle avait reçue de la Vérité divine était présente à son esprit, et qu'elle n'avait pas d'autre moyen de savoir ce qu'elle souhaitait de connaître au sujet des états d'âme et des fruits des larmes, elle s'éleva au-dessus d'elle-même, par un désir immense. L'œil de son intelligence, illuminé des clartés d'une foi vive, était grand ouvert sur la Vérité éternelle, dans laquelle elle vit et connut la vérité de ce qu'elle demandait. Dieu se manifestait lui-même ; sa Bonté condescendait à son ardent désir et, pour exaucer sa prière, lui parlait ainsi :

3e # LE DON DES LARMES

CHAPITRE I
(88)

Comment il y a cinq sortes de larmes.

O Fille très chère et très aimée, tu me demandes de te faire connaître les différentes espèces de larmes et leurs fruits. Je n'ai pas méprisé ton désir. Ouvre donc bien l'œil de ton intelligence, et par les différents états que je t'ai expliqué, je te ferai voir qu'il y a des larmes imparfaites qui viennent de la crainte. Mais tout d'abord je te parlerai des larmes des hommes pervers : ce sont des larmes de damnation. Les secondes sont les larmes de crainte : elles sont versées par ceux qui ne sont conduits que par la peur du châtiment dû au péché, et qui en pleurent d'épouvante.

Les troisièmes, sont de ceux qui, sortis du péché, pleurent avec douceur et commencent à me servir. Mais, comme leur amour est imparfait, imparfaits aussi sont leurs pleurs, comme je te l'ai dit.

Les quatrièmes, sont de ceux qui, arrivés à la perfection de la charité envers le prochain, aiment

sans aucun intérêt personnel : Car ceux-là auss pleurent, et leur pleur est parfait.

Les cinquièmes sont unies aux quatrièmes. Ce sont ces larmes de douceur, répandues avec grande suavité, comme je te l'exposerai plus au long.

Je te parlerai encore des larmes de feu, qui ne jaillissent pas des yeux, celles-là, pour donner satisfaction à ceux qui parfois désireraient pleurer et ne le peuvent faire.

Et je veux que tu saches que tous ces différents états peuvent se rencontrer dans une même âme, qui sort de la crainte et se dégage de l'amour imparfait pour parvenir à la charité parfaite du dernier état.

Et donc je commence à t'exposer ce que sont ces larmes. Voici :

CHAPITRE II
(89)

De la différence des larmes par rapport aux différents états d'âme.

Apprends donc que toute larme procède du cœur: car aucun organe du corps ne sympathise aussi parfaitement que l'œil avec les affections du cœur. Si le cœur souffre, l'œil le fait aussitôt paraître. Sa douleur est-elle sensuelle, le cœur fait verser aux yeux des larmes qui engendrent la mort, parce qu'en venant du cœur elles procèdent d'un amour déréglé, et qui par là même m'offense. La douleur qu'il occasionne est mortelle comme lui, et mortelles aussi les larmes qu'il fait verser.

La gravité de la faute, et par conséquent des larmes, peut être plus ou moins grande, il est vrai, suivant que l'amour est plus ou moins déréglé. Mais je n'entends parler ici que de ceux dont les larmes sont mortelles.

Considère maintenant les larmes qui commencent à donner la vie, les larmes de ceux qui, à la vue de leurs fautes et de leurs péchés, par crainte du châtiment, se mettent à pleurer. Ces larmes du cœur procèdent de la sensibilité. L'âme, n'ayant pas

encore conçu une haine parfaite de sa faute en considération de l'offense que j'en ai reçue, n'est mue que par la douleur qu'elle éprouve en son cœur, du châtiment qui la menace après la faute commise, et les yeux, en pleurant, ne font que satisfaire à cette douleur du cœur.

Mais en s'exerçant à la vertu, l'âme peu à peu se dégage de la crainte, parce qu'elle connaît que la crainte ne suffit pas à donner la vie éternelle, comme je te l'ai exposé à propos du second état d'âme. Elle s'élève donc, par l'amour, à la connaissance d'elle-même et de ma Bonté en elle, et elle en conçoit de l'espérance dans ma miséricorde. Cette espérance réjouit son cœur. A cette allégresse que lui cause l'espérance en la divine miséricorde se mêle la douleur de la faute, et les yeux alors, commencent à pleurer. Ces larmes jaillissent de la source du cœur. Mais parce que l'âme n'est pas arrivée à la grande perfection, souvent les larmes qu'elle verse ainsi ne sont pas exemptes de quelque sensualité. Si tu me demandes pourquoi et comment, je te répondrai : parce que la racine de l'amour-propre n'a pas été arrachée. Je ne parle pas de l'amour sensitif, car celui-là a été vaincu de la façon que j'ai dite, mais il reste l'amour-propre spirituel, avec ce besoin égoïste des consolations spirituelles, qu'elles viennent de moi directement ou de quelque créature aimée d'une affection spirituelle, comme je te l'ai expliqué longuement.

Quand donc elle se voit privée de ce qu'elle aime, des consolations, soit intérieures qui viennent de Moi,

soit extérieures, qui lui viennent des créatures, et qu'elle se trouve en butte aux tentations ou aux persécutions des hommes, son cœur est en souffrance. Aussitôt les yeux, qui sympathisent avec la douleur et la peine du cœur, se mettent à pleurer. Ce sont les larmes de tendresse et de compassion que l'âme répand sur elle-même, d'une compassion spirituelle il est vrai, mais qui n'en procède pas moins de l'amour-propre. Elle n'a pas encore foulé aux pieds et renié entièrement sa propre volonté : voilà pourquoi elle verse ces larmes sensibles, qu'une douleur spirituelle lui fait répandre.

Mais en s'exerçant et en progressant encore dans la connaissance d'elle-même, elle apprend à se mépriser et à se haïr parfaitement, en même temps qu'elle en arrive à une vraie connaissance de ma Bonté, où s'enflamme son amour. Elle commence dès lors à unir et à conformer sa volonté à la mienne, et à éprouver en elle-même, une joie et une compassion toutes nouvelles. La joie qu'elle ressent en elle, c'est de m'aimer, la compassion qui l'émeut c'est sur le prochain qu'elle se porte, comme je te l'expliquai à propos du troisième état. Elle gémit alors dans la charité qu'elle a pour Moi et pour ses frères, en s'affligeant, avec un cordial amour, de l'offense qui m'est faite et de la perte du prochain. Voilà la douleur qui est dans son cœur, et qui lui tire les larmes des yeux. Elle n'a pas un regret pour sa propre souffrance, pour son propre dommage. Bien au contraire, elle se désole de ne pouvoir rendre honneur et gloire à mon nom comme elle le vou-

drait, et dans l'angoisse de son désir, elle trouve délicieux d'être admise à se rassasier à la table de la très sainte Croix, pour ressembler à l'Agneau sans tache, humble et patient, mon Fils unique, dont j'ai fait un pont, comme je te l'ai dit. Après donc qu'elle a si doucement avancé sur ce pont, en suivant la doctrine de ma douce Vérité, elle est passée par ce Verbe, en supportant avec une véritable et douce patience, toutes les peines, toutes les afflictions que je le lui envoyais pour son salut. Elle les reçoit désormais virilement, sans choisir celles qu'elle préfère. Elle ne se contente pas de s'y résigner avec patience, c'est avec allégresse qu'elle les accueille, et elle regarde comme une gloire d'être persécutée pour mon nom. Pourvu qu'elle ait quelque chose à souffrir, elle est heureuse ! L'âme est envahie alors d'une si grande joie, d'une si parfaite tranquillité d'esprit, qu'aucune langue ne le saurait exprimer.

Lors donc qu'elle a passé par ce Verbe, par la doctrine de mon Fils unique, et fixé l'œil de son intelligence sur moi, la Vérité première, elle contemple cette Vérité ; en la voyant elle la connaît. et en la connaissant elle l'aime. Son amour suit l'intelligence et goûte ma Divinité éternelle, qu'elle voit unie à votre humanité. Alors elle se repose en moi. l'Océan de paix, son cœur est uni à moi par le sentiment de l'amour, comme je te l'ai dit à propos de ce quatrième état d'union. Cette présence sentie de ma Divinité éternelle, fait alors couler des yeux des larmes de douceur, qui vraiment sont un lait

dont l'âme se nourrit dans la véritable patience. Ces larmes sont comme un onguent parfumé, qui répand une odeur d'une grande suavité. O ma fille bien-aimée, combien glorieuse est cette âme qui a réellement su traverser la mer des tempêtes, et arriver jusqu'à moi l'Océan de paix, pour y remplir le vase de son cœur, dans les flots de ma souveraine et éternelle Divinité. Les yeux, où se déverse le cœur, s'empressent à le satisfaire, et ils répandent des larmes.

C'est là le dernier état, où l'âme est tout ensemble bienheureuse et affligée : bienheureuse à cause de l'union qu'elle a faite avec moi par le sentiment de ma présence, en goûtant l'amour divin ; et affligée par l'offense qu'elle voit faire à ma Bonté et à ma Grandeur, qu'elle a contemplées et savourées dans la connaissance d'elle-même et de moi, par laquelle elle est parvenue à ce dernier état.

Cette affliction ne fait pas obstacle à l'état d'union ni n'empêche les larmes de grande douceur que lui fait répandre la connaissance d'elle-même. C'est la Charité qu'elle a pour le prochain qui la fait, tout ensemble, pleurer d'amour pour la divine miséricorde, et pleurer de douleur pour les péchés d'autrui. Elle pleure avec ceux qui pleurent, elle se réjouit avec ceux qui sont dans la joie. Ceux-là sont dans la joie qui vivent dans la charité, et avec eux l'âme se réjouit, en voyant que mes serviteurs rendent honneur et gloire à mon nom.

Ainsi, loin que les larmes d'affliction empêchent les larmes de douceur que fait verser le sentiment

de ma présence, elles en sont comme le condiment. Si les douces larmes que l'âme a trouvées dans l'union avec moi n'étaient pas assaisonnées par celles que fait répandre la charité du prochain, elles seraient imparfaites. Par cette exclusion, l'âme tomberait dans la présomption. Un souffle subtil de vaine gloire la précipiterait de cette hauteur, dans la bassesse de sa première abjection. Il faut donc qu'elle ne sépare jamais la charité du prochain d'avec cette vraie connaissance d'elle-même, et que par ce moyen elle nourrisse en elle le feu de ma charité.

En effet la charité que l'on a pour le prochain dérive nécessairement de la charité qu'on a pour Moi, c'est-à-dire de cette connaissance par laquelle l'âme se connaît et ma Bonté en elle. Elle voit alors que je l'aime ineffablement, et de ce même amour dont elle se voit aimée, elle aime toute créature raisonnable. Voilà la raison pour laquelle l'âme, dès qu'elle me connaît, dilate son amour pour y envelopper le prochain. Dès qu'elle le voit, elle l'aime ineffablement, afin d'aimer ce qu'elle voit que j'aime davantage.

Puis elle connaît qu'elle ne peut me procurer à Moi-même aucune utilité, ni me rendre ce pur amour dont elle sent que je l'aime. Dès lors elle se met à me témoigner son amour, par le moyen que je lui ai donné, c'est-à-dire par le prochain, auquel vous devez vos services. Toute vertu, ai-je dit, s'exerce à l'égard du prochain, en général ou en particulier, selon les dons divers que vous avez reçus de moi et dont je vous ai confié la dispensation. Vous devez donc aimer, de ce pur amour dont je vous ai

aimés, mais cela, vous ne le pouvez faire vis-à-vis de moi. Parce que je vous ai aimés, je dois être aimé, et aimé sans intérêt personnel ; car je vous ai aimés, sans être aimé de vous, et avant même que vous ne fussiez. C'est l'amour qui m'a porté à vous créer à mon image et ressemblance. Or, cela, vous ne pouvez me le rendre à Moi-même. Mais, vous le devez faire aux créatures douées de raison, et les aimer sans en être aimés, et sans viser aucun intérêt personnel, temporel ou spirituel. Il vous faut les aimer, uniquement pour l'honneur et la gloire de mon nom, parce que je les aime. C'est ainsi que vous accomplirez le commandement de la Loi, qui est de m'aimer par-dessus toute chose, et le prochain comme vous-mêmes.

Il est donc bien vrai que l'âme ne peut parvenir à cette hauteur que par le second degré d'union que l'on trouve dans le troisième état. Mais aussi, après y être arrivée, elle ne s'y peut maintenir, si elle s'éloigne du sentiment qui produit les secondes larmes [1], les larmes de douleur. Il est impossible

1. Ces *secondes* larmes ne désignent pas ici le *second état des larmes*, celles que fait verser la crainte servile, la peur du châtiment. Ces *secondes larmes* sont celles du *quatrième* et du *cinquième état des larmes*, celles que le cœur répand dans la parfaite soumission à Dieu.

Mais ces larmes parfaites sont de deux sortes : les larmes de *douceur*, qui ont leur source dans la joie que le cœur éprouve de cette union, et les larmes de *douleur* que lui fait répandre la douleur qu'il ressent en même temps des péchés d'autrui. C'est cette *seconde sorte de larmes parfaites* qui est appelée ici les *secondes larmes*.

d'accomplir la loi qui me concerne moi, le Dieu éternel, sans observer celle qui regarde le prochain : ce sont là les deux pieds de l'affection, par lesquels l'on marche dans la voie des commandements et des conseils, que vous a donnés ma Vérité, le Christ crucifié. Ainsi ces deux sentiments, unis ensemble, nourrissent l'âme dans les vertus, accroissent sa perfection, et font de plus en plus étroite son union avec Moi. Arrivée à ce point, l'âme en vérité, ne change pas d'état ; c'est dans le même état, qu'elle voit accroître son trésor de grâce par des dons nouveaux et variés, par d'admirables extases, qui lui procurent, je te l'ai dit, une connaissance de la Vérité qui semble convenir aux immortels plus qu'aux mortels, parce que le sentiment de la sensualité propre a été détruit, et que la volonté est morte, par l'alliance qu'elle a contractée avec moi.

O combien est douce cette alliance, pour l'âme qui en jouit, car, en en jouissant, elle voit tous mes secrets! Maintes fois, elle reçoit l'esprit de prophétie, qui lui fait connaître les choses à venir. Ce sont là des faveurs de ma Bonté. Mais l'âme humble n'en doit pas moins mettre toute son espérance dans le sentiment même de ma charité, qui dompte l'appétit des consolations spirituelles, et se regarder comme indigne de la paix et du repos de l'esprit, pour mieux croître dans la vertu intérieure.

L'âme n'est pas établie à demeure à cette hauteur[1] de ce sommet, elle redescend dans la vallée

1. Le texte dit : *E non està nel* SECONDO STATO. — Dans la pensée de Catherine, telle qu'elle ressort du contexte, ce *second état*,

de la connaissance d'elle-même. Ces lumières particulières sont des grâces que je lui accorde, pour qu'elle grandisse toujours. Car, en cette vie, l'âme n'est jamais si parfaite, qu'elle ne puisse encore s'élever à une plus grande perfection d'amour.

Il n'y a que mon très cher Fils unique, votre chef, qui ne pouvait croître en perfection, parce qu'il était une même chose avec moi et moi avec lui. Son âme par conséquent était béatifiée par l'union de la nature divine ; mais vous, ses membres, vous encore voyageurs, vous êtes toujours susceptibles d'une perfection plus grande. Vous ne vous élevez pas, pour cela, à un autre état, comme il a été dit, puisque c'est le dernier auquel on arrive, mais vous pouvez à votre plaisir, par le secours de ma grâce, développer sans cesse la perfection de ce dernier état.

n'est pas le deuxième état, dans la série des états, mais simplement, la seconde condition du quatrième état; l'union par l'extase, de durée plus ou moins longue mais ordinairement transitoire, par opposition à la première condition, l'union par le sentiment éprouvé de la présence de Dieu, qui est continu. J'ai traduit *la chose* au lieu de son numéro d'ordre, qui prêterait d'autant plus à confusion, que la numérotation de la Sainte est assez compliquée.

CHAPITRE III
(90)

Récapitulation du chapitre précédent. Comment le démon a peur de ceux qui sont arrivés aux cinquièmes larmes; et comment les attaques du démon sont la voie qui conduit à cet état.

Tu as vu maintenant, quelles sont les larmes qui sont propres à chaque état, et leurs différences, suivant qu'il a plu à ma Vérité de satisfaire à ton désir.

Les premières sont les larmes de ceux qui se trouvent en état de mort, par le péché mortel. Tu as vu que, généralement, leur pleur procède du cœur. Mais comme le sentiment qui est la source des larmes est corrompu, il ne peut verser qu'un pleur corrompu et misérable, comme toutes les œuvres qui dérivent de lui.

Les secondes appartiennent à ceux qui commencent à prendre conscience de leurs maux, par le châtiment personnel encouru par leurs fautes. C'est là un premier mouvement assez commun, que j'accorde généreusement aux faibles qui, dans leur aveuglement, suivent la voie d'en dessous, et vont se noyer dans le fleuve, en faisant fi de la doctrine de ma Vérité. Nombreux cependant, sont ceux qui connaissent leurs maux, sans éprouver la crainte

servile de la peine, et se dégagent du péché par une grande haine d'eux-mêmes, qui les fait s'estimer dignes du châtiment. Et quelques-uns, avec une bonne simplicité, s'appliquent désormais à me servir, moi leur Créateur, avec une vraie douleur de l'offense qu'ils m'ont faite.

Cette grande douleur qu'ils éprouvent de leurs péchés les dispose mieux que les premiers à atteindre à la perfec.ion. Cependant, en s'exerçant dans la vertu les uns comme les autres y peuvent parvenir. Mais ils doivent bien se garder de demeurer, ceux-là dans la crainte servile, ceux-ci dans leur tiédeur, c'est-à-dire dans cette première simplicité où l'âme s'attiédit, si elle n'essaye pas d'en sortir par l'exercice de la vertu. C'est là la vocation commune.

Les troisièmes larmes sont le fait de ceux qui, délivrés de la crainte sont parvenus à l'amour et à l'espérance, en goûtant ma divine miséricorde, par l'expérience qu'ils ont de mes faveurs et des consolations spirituelles. Le sentiment qu'ils en éprouvent dans leur cœur, se satisfait par les larmes qui coulent de leurs yeux. Mais ce pleur est encore imparfait, il est mélangé de larmes sensibles spirituelles, comme il a été dit.

En s'exerçant dans la vertu, pendant quelque temps. l'âme sent son désir s'élever et grandir, et elle s'unit à Moi en conformant sa volonté à la mienne, au point qu'elle ne peut désirer et vouloir désormais que ce que Je veux, vis-à-vis de son prochain. C'est alors qu'elle verse, tout à la fois, des larmes,

d'amour pour l'union qu'elle sent en elle, et de douleur, pour mon offense et la perte du prochain. Ce sont les quatrièmes larmes.

Cet état est étroitement uni au cinquième, qui est l'ultime perfection, où l'âme s'unit actuellement à Moi, en vérité, et sent croître l'ardeur du saint désir.

Ce désir enflammé met en fuite le démon. Il n'a plus sur l'âme aucune prise ; ni par l'injure qui lui est faite, car la charité du prochain l'a rendue patiente ; ni par les consolations spirituelles ou temporelles, car, par haine d'elle-même et par humilité véritable, elle les méprise.

Il est bien vrai que, de son côté, le démon ne dort jamais. Son exemple fait la leçon à ces négligents qu'il abuse, et qui emploient à dormir, un temps dont ils pourraient tirer tant de profit. Mais à ces âmes parfaites, sa vigilance ne peut nuire, car il ne peut supporter l'ardeur de leur charité, ni l'odeur de cette union qu'elles ont avec moi, l'Océan de paix.

L'âme ne peut être trompée, tant qu'elle demeure ainsi unie à moi ; le démon fuit d'elle, comme la mouche de la marmite qui bout sur le feu, par la peur qu'elle a de s'y brûler. Mais, si la marmite était tiède, la mouche n'aurait plus peur, elle entrerait dedans ; bien que souvent, elle en sorte bien vite, parce qu'elle la trouve bien plus chaude qu'elle s'imaginait. Il en va ainsi pour l'âme qui n'est pas encore parvenue à l'état parfait. Le démon la croyant tiède, pénètre en elle par des ten-

tations aussi variées que multiples. Mais il se rencontre, que cette âme est en acte de se connaître elle-même et de concevoir de la douleur et du regret de ses fautes. Elle résiste à l'attaque. Pour qu'elle ne consente pas, elle enchaîne sa volonté dans les liens de la haine du péché et de l'amour de la vertu.

O que toute âme se réjouisse, qui éprouve ces nombreux assauts ! C'est la voie qui conduit à ce doux et glorieux état !

Je te l'ai déjà dit, c'est par la connaissance et la haine de vous-mêmes et par la connaissance de ma Bonté que vous parvenez à la perfection ; aussi, l'âme ne connaît-elle jamais mieux si je suis en elle, qu'au moment de ces combats.

Et comment ?

Je vais te le dire !

Si en se voyant au milieu de ces luttes, elle prend bien conscience que ces assauts lui déplaisent, et qu'en même temps il ne dépend pas d'elle de s'en délivrer tout en refusant d'y consentir, elle peut alors connaître qu'elle n'est rien. Car, si elle était quelque chose par elle-même, elle se mettrait à l'abri de ces tentations, qu'elle voudrait ne pas subir. Ainsi, par ce moyen, elle s'humilie dans la vraie connaissance d'elle-même, et à la lumière de la très sainte Foi, elle accourt à Moi, le Dieu éternel, dont la Bonté garde sa volonté droite et sainte, pour l'empêcher au temps des multiples assauts, de céder à l'ennemi, en consentant aux tentations dont elle se sent assiégée.

Vous avez donc bien raison de vous réconforter par la doctrine de mon doux Verbe d'amour, mon Fils unique, au temps des afflictions, ou de l'adversité, ou des tentations des hommes et du démon; car ce sont des moyens d'accroître votre vertu et de vous faire atteindre à la grande perfection.

CHAPITRE IV
(91)

Comment ceux qui désirent les larmes des yeux et ne les peuvent obtenir, ont les larmes de feu ; et pourquoi Dieu retire les larmes corporelles.

Je t'ai parlé des larmes parfaites et imparfaites, et je t'ai dit comment toutes viennent du cœur. C'est de cette source que sortent toutes les larmes, quelles qu'elles soient, et toutes par conséquent peuvent être appelées larmes du cœur. Elles se différencient seulement par le sentiment d'où elles procèdent. Amour réglé ou déréglé, amour parfait ou imparfait, comme je te l'ai expliqué. Il me reste à t'entretenir maintenant, pour répondre à ton désir, de quelques-uns qui souhaitent la perfection des larmes et semblent ne pouvoir l'obtenir.

Y a-t-il donc des larmes, d'une autre espèce que celles qui coulent des yeux? Oui vraiment.

Il y a chez quelques-uns un pleur de feu ; je veux dire, un vrai et saint désir qui les fait se consumer d'amour. Ils voudraient fondre leur vie en pleurs, par haine d'eux-mêmes et pour le salut des âmes, et il ne leur semble pas pouvoir y réussir. Ceux-là, oui, ont des larmes de feu, que pleure l'Esprit-Saint devant Moi, pour eux et pour leur prochain. Je dis que

ma Charité, avec sa flamme, embrase le cœur qui offre, en ma présence, des désirs ardents, sans une larme dans les yeux. Je dis que ce sont là des larmes de feu, et je répète que ces larmes, c'est l'Esprit-Saint qui les pleure. Ceux-là, ne pouvant pleurer des yeux, m'offrent les désirs que la volonté a formés pour l'amour de moi. S'ils ouvrent l'œil de l'intelligence, ils verront que, chaque fois que mes serviteurs exhalent devant moi le parfum d'un saint désir, dans leurs humbles et continuelles prières, par eux c'est l'Esprit-Saint qui pleure. N'est-ce pas ce que voulait faire entendre le glorieux apôtre Paul, quand il disait que *l'Esprit-Saint m'implorait moi le Père, pour vous, par des gémissements inénarrables*[1].

Tu le vois donc bien, le fruit des larmes de feu n'est pas moindre que celui des larmes d'eau. Souvent même il est plus grand, suivant la mesure de l'amour. L'âme ne doit donc pas avoir l'esprit troublé, ni craindre d'être privée de ma présence, parce que les larmes qu'elle désire, elle ne les peut avoir de la manière qu'elle voudrait. Elle ne les doit souhaiter qu'avec une volonté en accord avec la mienne, soumise au Oui et au Non, suivant qu'il plaît à ma divine Bonté. Parfois, je ne consens pas à lui accorder ces larmes corporelles pour qu'elle se tienne sans cesse devant moi, en humilité et en continuelle prière, avec le désir de me goûter, moi. Obtenir ce qu'elle demande ne lui

1. Rom., VIII, 26.

serait pas d'une si grande utilité qu'elle le pense. Elle se tiendrait pour satisfaite de posséder ce qu'elle a désiré, et elle se relâcherait du sentiment et du désir qui le lui faisaient demander. Cette privation n'est pas pour elle un amoindrissement : c'est pour son avancement, que je m'impose à moi-même, de ne pas la favoriser de ces larmes extérieures que ses yeux voudraient verser. Je lui accorde seulement les larmes intérieures, que répand un cœur tout embrasé du feu de ma divine charité. C'est moi le médecin, vous êtes les malades : C'est à moi de vous distribuer à chacun, suivant vos besoins. ce qui est nécessaire à votre salut et à l'accroissement de la perfection dans vos âmes.

Voilà la vérité. Tel est l'exposé des états des larmes fait par moi, Vérité éternelle, à toi, ma très douce fille. Baigne-toi donc dans le sang du Christ crucifié, de l'Agneau immaculé si humble, si souffrant! et avance toujours dans la vertu, pour alimenter en toi le feu de ma divine charité.

CHAPITRE V
(92)

Comment de ces cinq sortes de larmes, quatre sont d'une infinie variété. Et que Dieu veut être servi comme Être infini.

Ces cinq sortes de larmes dont je viens de te parler sont comme des canaux principaux. Il en est quatre qui en contiennent une infinie variété, et toutes donnent la vie, si elles sont répandues selon la vertu. Quand je parle d'infini, je ne veux pas dire que les pleurs que vous versez, soient eux-mêmes infinis, mais je les appelle infinis, parce que infini est le désir de l'âme qui les fait répandre.

Je t'ai expliqué précédemment comment les larmes procèdent du cœur et comment le cœur les transmet aux yeux, après les avoir recueillies dans un ardent désir. Quand le bois est jeté au feu encore vert, la chaleur du feu le fait pleurer, parce qu'il est vert; s'il était sec, on ne l'entendrait pas gémir. Le cœur, lui, reverdit sous l'action de la grâce retrouvée, qui le tire de l'aridité de l'amour-propre qui dessèche l'âme. Les larmes sont aussi provoquées par le feu, c'est-à-dire par l'ardeur du désir. Comme le désir, ne finit jamais, il ne peut être rassasié en cette vie ; mais plus l'âme aime, moins il lui semble aimer. Elle produit donc sans cesse ce

désir saint, fondé sur la charité, qui est pour les yeux une source de larmes.

Quand l'âme est séparée du corps, et unie à Moi sa fin, elle ne cesse pas de me désirer; elle n'a pas laissé sur terre son désir ni la charité du prochain. La charité est entrée au ciel, comme une Reine portant avec elle le fruit de toutes les autres vertus. C'est fini, il est vrai, de tout ce qu'il y avait de souffrance dans ce désir, car, je te l'ai dit, si l'âme me désire, elle me possède en toute vérité, sans aucune crainte de perdre ce qu'elle a si longtemps désiré. De cette manière, sa faim s'avive toujours, mais si elle a faim, elle est aussi rassasiée, et tout en étant rassasiée elle a toujours faim. Elle n'éprouve ni le dégoût de la satiété, ni la peine de la faim, parce qu'aucune perfection ne lui manque.

Tu le vois donc bien, votre désir est infini. Et il le faut bien.

Aucune vertu n'aurait de prix pour la vie éternelle, si vous aviez seulement pour me servir quelque chose de fini. Parce que je suis le Dieu infini, je ne veux rien d'autre que l'amour et le désir de l'âme.

C'est en ce sens que j'ai dit qu'il y a une infinie variété de larmes. Rien de plus vrai, à cause du désir infini, qui est en union avec elles. Après que l'âme a quitté le corps, les larmes restent sur terre, mais l'amour de la charité a absorbé le fruit des larmes et l'a consumé en elle, comme l'eau qui est en dehors de la fournaise est absorbée par le

feu et attirée dans le brasier. Ainsi donc, l'âme qui est parvenue à éprouver le feu de la divine charité et est sortie de cette vie, avec l'amour de Moi et du prochain, avec cet amour d'union qui lui faisait verser des larmes, ne cesse jamais d'offrir ses désirs bienheureux. Toujours elle pleure, mais sans affliction, non les larmes des yeux, qui ont été consumées dans le brasier, mais les larmes de feu de l'Esprit-Saint.

Tu as vu comme ces larmes sont infinies. En cette vie, la langue ne saurait raconter toutes les diversités de pleurs que l'on répand en cet état. J'ai voulu seulement t'exposer quelle pouvait être la variété de ces quatre sortes de larmes.

CHAPITRE VI
(93)

Du fruit des larmes des mondains.

Il me reste maintenant à te parler du fruit des larmes que fait répandre le désir.

Je commencerai par t'entretenir de celles que j'ai mentionnées au début, je veux dire les larmes de ceux qui mènent dans le monde une vie misérable et dolente, souffrant des hommes et des choses et de leur propre sensualité, au grand détriment de leur âme et de leur corps.

Toute larme, ai-je dit, procède du cœur, et telle est la vérité ; car le cœur ne souffre qu'autant qu'il aime. Aussi les mondains pleurent-ils quand leur cœur est en souffrance, c'est-à-dire quand il est privé de ce qu'il aimait; mais, bien variées sont leurs larmes. Sais-tu combien? Aussi variées que leurs amours.

Comme la souche est corrompue, par leur amour-propre sensuel, tout ce qu'elle produit est corrompu. C'est un arbre qui ne porte que des fruits de mort, des fleurs fétides, des feuilles souillées, des rameaux qui traînent à terre, battus de tous les vents. Voilà l'arbre de leur âme.

Comme vous êtes tous des arbres d'amour, puisque

c'est par amour que je vous ai faits, vous ne pouvez vivre sans amour. L'âme qui vit selon la vertu, plante la racine de son arbre dans la vallée de l'humilité. Mais ceux-là qui vivent misérablement, l'ont placée sur le mont de l'orgueil. Mal planté comme il est, il produit des fruits, non de vie, mais de mort. Ces fruits, qui sont leurs œuvres, sont empoisonnés de toute sorte de péchés, et s'ils font parfois quelque bonne action, comme la racine est gâtée, ce qui en sort l'est aussi. L'âme en péché mortel ne peut produire une bonne action qui soit méritoire de la vie éternelle, parce que cette action n'est pas accomplie en état de grâce. Elle ne doit pas cependant renoncer aux bonnes œuvres, car tout bien est récompensé et toute faute punie. Le bien accompli, en dehors de la grâce, est insuffisant pour mériter la vie éternelle. Mais la divine Bonté et ma justice lui donnent une rémunération imparfaite, en rapport avec l'œuvre imparfaite qui m'est offerte. Tantôt je la récompense par des biens temporels, tantôt je lui accorde, comme je te l'ai exposé plus haut, le temps qui lui est nécessaire pour qu'elle puisse se corriger. Parfois, je lui communique la vie de la grâce, par égard pour mes serviteurs qui me sont agréables et dont j'exauce les vœux. Ainsi ai-je fait pour le glorieux apôtre Paul, qui dut à la prière de saint Étienne, de renoncer à son infidélité et à ses persécutions contre les chrétiens. Tu le vois donc bien, dans quelque état qu'elle se trouve, l'âme ne doit jamais cesser de bien faire.

Je te disais que les fleurs de cet arbre étaient

fétides : rien de plus vrai. Ces fleurs sont les pensées infectes du cœur, qui sont une offense contre Moi en même temps qu'elles sont désagréables et odieuses à leur prochain. Le mondain est comme un voleur qui m'a dérobé mon honneur, à Moi son Créateur, pour se l'attribuer à lui-même. Or cette fleur répand une mauvaise odeur de jugement faux et misérable, doublement faux et doublement misérable.

Tout d'abord, le mondain me juge Moi, il juge mes secrets desseins, il juge mes mystères, et de la façon la plus inique; il prend en haine ce que j'ai fait par amour; il accuse de mensonge ce que je n'ai accompli que par vérité, il voit la mort là où j'ai mis la vie, il juge tout, il condamne tout, suivant son petit avis; et comme il a aveuglé lui-même l'œil de son intelligence, comme son amour-propre sensuel est une taie sur la pupille de la très sainte Foi, il ne peut voir ni connaître la vérité.

Puis, il entreprend de juger le prochain : source féconde de bien des maux! Le pauvre homme ne se connaît pas lui-même : il n'en prétend pas moins connaître le cœur et les sentiments de la créature raisonnable. Pour une action qu'il verra, pour une parole qu'il entendra, il voudra juger de l'intention du cœur. Mes serviteurs jugent toujours en bien, parce qu'ils sont fondés sur moi, le Bien suprême; les mondains, au contraire, jugent toujours en mal, parce qu'ils ne s'appuyent que sur le mal qui, si misérablement, est en eux.

Que de fois ces faux jugements n'engendrent-ils pas la haine, l'homicide, l'envie du prochain, l'aversion pour la vertu de mes serviteurs !

Suivent les feuilles produites par ce méchant amour, c'est-à-dire les paroles que profèrent la bouche, en mépris de moi et du sang de mon Fils unique, comme au détriment du prochain, sans autre souci que de médire et de condamner mon œuvre, de blasphémer et de mal parler de toute créature raisonnable, suivant que le fait se présente à leur esprit, ou selon le caprice de leur jugement. Ils ont oublié, les malheureux ! que la langue est faite uniquement pour me rendre honneur à moi, pour confesser ses fautes, et s'employer, par amour, au service de la vertu et au salut du prochain !

Telles sont les feuilles souillées de la faute misérable ; car le cœur d'où elles procèdent n'était pas pur, corrompu qu'il était par la duplicité et mille autres misères.

Outre le dommage spirituel causé à l'âme par la perte de la grâce, que de malheurs temporels ne résultent pas de ces faux jugements ! Combien de changements de fortune, combien de haines entre les citoyens, combien d'homicides, et combien d'autres maux encore ! C'est que la parole entre jusqu'au milieu du cœur de celui à qui elle est dite, elle pénètre jusque-là où le poignard n'aurait pu atteindre !

Je dis que cet arbre a sept branches qui pendent à terre, chargées des fleurs et des feuilles dont je

viens de parler. Ces branches sont les sept péchés capitaux qui donnent naissance à tant d'autres, et sont rattachés à la souche commune de l'amour-propre et de l'orgueil. C'est de cette racine, que sortent ces rameaux, et ces fleurs des pensées mauvaises, et ces feuilles des paroles de haine, et ces fruits des œuvres criminelles.

Les branches, ai-je dit, tombent à terre. Ces rameaux des péchés mortels, ne peuvent prendre une autre direction ; ils traînent à terre, vers les biens fragiles et désordonnés du monde ; ils n'ont point d'autre inclination que de se repaître de terre avec avidité, sans pouvoir s'en rassasier jamais. Ils sont insatiables et insupportables à eux-mêmes. Ils sont toujours inquiets, toujours vides, et c'est juste, puisqu'ils ne s'appliquent à désirer et à vouloir que des choses qui ne peuvent les satisfaire. Comment pourraient-ils être rassasiés ? Ils ne recherchent que des biens périssables, et ils sont infinis dans leur être, puisque leur être ne finira jamais, bien que la grâce meure en eux par le péché mortel.

L'homme est au-dessus de toutes les choses créées, et non les choses créées au-dessus de lui. Il ne peut donc être rassasié et trouver son repos que dans un être plus grand que lui. Au-dessus de lui il n'y a rien d'autre que moi, le Dieu éternel, et moi seul, par conséquent, peux le rassasier.

Mais il s'est séparé de moi par sa faute, voilà pourquoi il est en un tourment continuel, en une tristesse qui ne lui laisse point de relâche. La souf-

france amène les larmes. Puis, les vents contraires se mettent à souffler, et viennent battre l'arbre de l'amour-propre sensuel dont il a fait l'unique principe de toute sa vie. Mais il y a différentes sortes de vents, comme je te l'expliquerai.

CHAPITRE VII
(94)

Comment les mondains qui pleurent sont battus par quatre vents différents.

Ces pauvres âmes sont battues de bien des vents. Il y a celui de la prospérité et celui de l'adversité, celui de la crainte et celui de la conscience : Cela fait quatre vents. Le souffle de la prospérité développe l'orgueil, par une folle présomption, une grande estime de soi-même, accompagnée du mépris du prochain. Si le mondain détient le pouvoir, il multipliera les injustices. Son cœur, plein de vanité, sera partagé entre les impuretés du corps et de l'esprit et le souci égoïste de sa propre gloire. Et combien d'autres vices encore que la langue ne pourrait raconter.

Le souffle de la prospérité est-il lui-même corrompu ? Non! C'est la souche principale de l'arbre qui est corrompue, et qui corrompt tout le reste. C'est moi qui vous envoie, c'est moi qui vous dispense toute chose, moi qui suis l'Être souverainement bon. Il ne peut donc être mauvais, ce souffle de la prospérité. S'il en résulte pour le mondain de la souffrance et des larmes, c'est dans son cœur qu'il en faut chercher la cause. Ce cœur n'est pas rassasié,

parce qu'il désire ce qu'il ne peut avoir. Ne pouvant l'obtenir, il en est attristé. Sa tristesse lui tire des larmes, parce que, ainsi que je te l'ai dit, les yeux veulent satisfaire aux sentiments du cœur.

Puis vient à souffler le vent de la crainte servile. Sous son inspiration, l'homme a peur de son ombre, tant il craint de perdre ce qu'il aime. Il a peur de perdre sa propre vie, il a peur de perdre ses enfants ou quelqu'un des siens, il a peur de perdre sa situation, il a peur de perdre les honneurs et les richesses, ou celles des siens, par amour-propre, par ambition ou par avarice. Cette crainte ne lui laisse aucun repos, elle trouble toutes ses joies. Tous ces biens il ne les possède pas, dans l'ordre de la soumission à ma volonté : de là cette crainte servile, de là cette épouvante. Il s'est fait esclave misérable du péché. On peut bien estimer qu'il est devenu semblable à la chose dont il s'est fait esclave par le péché, or le péché n'est pas quelque chose. Esclave donc du néant, il est réduit à néant.

Le vent de la crainte n'a pas fini de le secouer, que voici venir le vent de la tribulation et de l'adversité qu'il redoutait et qui le dépouille en tout ou en partie de ce qu'il possédait : entièrement, quand il perd la vie, car la mort le sépare de tout, en partie, quand il perd tantôt une chose, tantôt une autre, ou la santé, ou ses enfants, ou ses richesses, ou sa situation, ou ses honneurs, suivant que, Moi le bon médecin, je l'estime nécessaire à son salut. Car c'est pour son salut que je lui envoie ces épreuves.

Mais sa fragilité est toute corrompue, elle n'a plus aucune connaissance d'elle-même et de Moi, et ne peut goûter ce fruit de la patience. Elle ne produit donc que l'impatience, les scandales, les murmures, l'aversion pour moi et pour mes créatures. Ce qui est un don de Moi pour la vie, il le reçoit pour la mort. La douleur de la perte est égale à l'amour qu'il avait pour le bien qui lui est enlevé, et il en est réduit à ces larmes de colère et de révolte, qui dessèchent l'âme et la tuent en lui ôtant la vie de la grâce, qui dessèchent aussi et consument le corps, qui aveuglent spirituellement et corporellement. Le voilà vide de toute joie, parce qu'il n'a plus d'espérance. Sa joie, son amour, son espérance, sa foi, c'était ce bien qu'il possédait. Et il l'a perdu! Et il le pleure!

Certes ce ne sont pas les larmes seules qui produisent ces tristes effets. C'est aussi et avant tout l'amour désordonné, la douleur du cœur d'où sont venues les larmes. Les pleurs qui tombent des yeux ne sauraient par eux-mêmes donner la mort et mériter un châtiment, s'ils ne venaient pas de cette source mauvaise, qui est l'amour-propre, l'amour désordonné du cœur. Si le cœur était bien réglé par la grâce, les larmes elles-mêmes seraient de bonnes larmes qui me contraindraient, moi, le Dieu éternel, à faire miséricorde. Pourquoi donc ai-je dit que ces larmes des mondains sont des larmes de mort? Parce que les larmes sont le signe extérieur de la mort ou de la vie qui est dans le cœur.

Mais voici venir le vent de la conscience, nouveau messager de ma divine Bonté! Par la pros-

périté, j'ai voulu attirer le pécheur à moi, en essayant de l'amour. Je l'ai sollicité par la crainte, afin de l'amener, par le trouble et l'inquiétude de son cœur, à quitter l'amour déréglé pour aimer dans la vertu. Je l'ai éprouvé par la tribulation, pour lui faire connaître la fragilité du monde et le peu de fond qu'il faut faire sur lui. Enfin, à quelques autres à qui ce remède est nécessaire, j'envoie le remords de la conscience, pour qu'enfin ils desserrent les lèvres et vomissent la corruption du péché par la sainte confession.

Mais eux, comme s'ils étaient obstinés dans le mal et véritablement réprouvés par moi à cause de leur iniquité, ils refusent absolument de recevoir ma grâce. Pour échapper au remords de la conscience, ils essayent de l'étouffer en des plaisirs misérables, au mépris de moi-même et de leur prochain.

La raison en est, que la racine de l'arbre est corrompue, comme aussi l'arbre tout entier, et tout lui est cause de mort. Voilà ces malheureux dans les tristesses, et les gémissements, et les larmes amères, et s'ils ne se corrigent pas, pendant qu'ils ont encore le temps d'user de leur libre arbitre, ils ne seront délivrés de ces larmes passagères, que pour être voués à des pleurs sans fin. Ce qui n'était que fini devient donc infini, parce que ces pleurs furent versés avec une haine sans fin de la vertu, je veux dire avec un désir de l'âme, fondé sur une haine infinie. Il est vrai que, s'ils l'avaient voulu, ils se seraient épargné ces larmes éternelles, avec

le secours de ma grâce, quand ils étaient encore libres, nonobstant cette haine infinie.

Infinie, en effet, elle peut être, par la volonté et par l'être de l'âme, mais ici-bas, la haine ou l'amour qui sont dans l'âme, de soi, ne durent pas nécessairement toujours. Car, tant qu'on est en cette vie, on peut changer de haine ou d'amour, comme l'on veut. Mais si l'on meurt dans l'amour de la vertu, l'on reçoit un bonheur qui ne finira pas ; et si l'on meurt dans la haine, l'on demeure dans cette haine sans fin, en recevant l'éternelle damnation, comme je te l'ai exposé en parlant de ceux qui se noient dans le fleuve. Désormais ils ne peuvent désirer le bien, privés qu'ils sont de ma miséricorde et de la charité fraternelle, que goûtent mes saints les uns avec les autres, comme aussi de la charité qui est en vous, pèlerins et voyageurs en cette vie, où je vous ai placés pour arriver à votre fin, c'est-à-dire à moi qui suis la Vie éternelle. Par conséquent, ni prières, ni aumônes, ni bonne action qui puissent leur être de quelque secours. Ils sont des membres retranchés du corps de ma divine charité, parce que, durant leur vie, ils n'ont pas voulu s'unir à l'obéissance de mes saints commandements dans le corps mystique de la sainte Église, sous cette douce autorité, qui vous distribue le Sang de l'Agneau immaculé, mon Fils unique. Ils reçoivent le fruit de l'éternelle damnation, avec les pleurs et les grincements de dents. Ce sont des martyrs du démon, qui leur donne la récompense qu'il a reçue lui-même.

Tu le vois donc, les larmes des mondains leur procurent une amère souffrance dans ce temps qui passe, et à la mort, pour toujours, la compagnie des démons.

CHAPITRE VIII
(95)

Des fruits des secondes et des troisièmes larmes.

Il me reste à te parler maintenant des fruits que recueillent ceux qui commencent à quitter le péché par la crainte du châtiment pour acquérir la grâce. Il y en a donc qui sortent de la mort du péché mortel par crainte du châtiment[1], et comme je te l'ai dit, c'est la vocation commune. Quel fruit reçoivent-ils? Ils arrivent à purifier leur cœur de la souillure du péché à mesure que leur libre arbitre se dégage de la crainte servile. Leur âme, une fois purifiée de la faute, ils recouvrent la paix de la conscience, et entreprennent de mettre de l'ordre dans leur affection et à ouvrir l'œil de l'intelligence pour bien voir ce qu'ils sont. Dans le premier instant de cette purification, ils ne voyaient rien d'autre en eux-mêmes que péchés de toutes sortes. L'âme commence maintenant à recevoir un peu de consolation, le ver de la conscience la laisse en repos, pour lui permettre de se nourrir de la vertu.

Quand l'homme a débarrassé son estomac des humeurs malignes, son appétit le porte à prendre

1 C'est cette crainte servile qui est la source des *secondes larmes*. Cette omission change l'ordre du numérotage et introduit de la confusion dans l'exposé de la doctrine.

quelques aliments. L'âme, elle aussi, attend que se produise dans son libre arbitre l'amour de la vertu qui est sa nourriture, et dès qu'il se présente elle est avide de manger. L'âme en effet, sous l'empire de cette première crainte, en arrive à purifier sa volonté du péché, et elle en reçoit le fruit. Ce sont les secondes larmes[1], où l'âme, par affection

1. En réalité ce sont là les troisièmes larmes, si l'on se refère au chapitre 88, où la sainte a distingué cinq sortes de larmes. Les distinctions du présent chapitre et du suivant ne correspondent pas à celles données au chapitre LXXXVIII, uniquement à cause de ce fait qu'ici la sainte a omis de mentionner, au début du chapitre, les larmes que fait répandre la crainte servile, la peur du châtiment que mérite le péché, et qui dans l'énumération précédente, sont les secondes larmes. Cette omission a, par là même, changé l'ordre du numérotage : les troisièmes larmes sont devenues les secondes, les quatrièmes ne sont plus que les troisièmes. De même dans le chapitre suivant, les cinquièmes sont dites les quatrièmes. Mais toute la différence est dans l'ordre des numéros ; rien n'est changé aux définitions des choses.

Cette modification a réuni et confondu, à partir de ce moment, le numérotage des larmes avec celui des états de l'âme en marche vers Dieu, qui ne correspondaient plus auparavant, la sainte ayant introduit dans la catégorie des larmes, celles des mondains, ou de l'âme en état de péché mortel et d'éloignement de Dieu.

Ce défaut de parallélisme dans le numérotage rend d'ailleurs la pensée de l'auteur difficile à suivre, en certains passages, où elle désigne les choses par leur numéro au lieu de les appeler par leur nom. Il faut une véritable étude pour déterminer si, quand elle parle de second ou troisième état par exemple, elle entend parler de l'état intérieur de l'âme, ou de l'état des larmes, et la difficulté devient plus grande encore lorsqu'elle parle des deux simultanément. Pour faire disparaître cet imbroglio dans la traduction, j'ai parfois substitué le nom ou la définition des choses à leur numéro d'ordre, surtout dans le chapitre 96.

d'amour commence à édifier la maison de la vertu, toute imparfaite qu'elle soit encore. Après s'être dégagée de la crainte, elle reçoit la consolation et la joie, parce que l'amour de l'âme se dilate dans ma Vérité et en moi qui suis l'Amour même. A cause de cette paix et de cette consolation qu'elle trouve en moi, elle en arrive à aimer avec beaucoup de douceur, en éprouvant combien sont douces les joies qui lui viennent de moi ou des créatures par moi. En exerçant donc cet amour qui a pénétré dans sa demeure intérieure, après qu'elle a été purifiée par la crainte, l'âme commence à recueillir le fruit de ma divine Bonté. Elle habite désormais cette demeure intérieure et, dès que l'amour en a vraiment pris possession, elle y reçoit et elle y goûte les joies les plus variées et de nombreuses consolations. Enfin, avec de la persévérance, elle recueille un fruit nouveau ; elle en arrive à poser la table. Oui, après que l'âme a fini de traverser la crainte pour arriver à l'amour de la vertu, elle se met à table, elle est parvenue aux troisièmes larmes[1]. Dans son cœur, veux-je dire, elle dresse la table de la très sainte Croix, et elle y trouve servi l'aliment qui fut la nourriture de mon doux Verbe d'amour : mon honneur à moi le Père, et votre salut. Car c'est pour mon honneur et pour votre salut que le corps de mon Fils unique a été ouvert, et qu'il s'est donné pour vous en nourriture. L'âme se met donc à se nourrir de mon honneur et du salut des

1. Ce sont les quatrièmes larmes, si l'on se réfère au chapitre 88.

âmes, avec, comme condiment, la haine et la détestation du péché.

Quel fruit retire l'âme de ce troisième état? Je vais te le dire. C'est d'abord la force, fondée sur une sainte haine de la sensualité propre, avec une humilité véritable, avec une patience qui délivre l'âme de tout scandale et de toute souffrance; car le glaive de la sainte haine a tué la volonté propre, principe de tout péché, et, seule, la volonté sensuelle se scandalise des injures et des persécutions, des consolations spirituelles et temporelles, comme je te l'ai dit plus haut, et se laisse aller, à cette occasion, à l'impatience et à la révolte. Mais, après la mort de la volonté, elle commence à savourer dans un désir à la fois triste doux, le fruit des larmes de la suave patience.

O fruit de parfaite suavité, quelle douceur tu procures à ceux qui te goûtent et que tu m'es donc agréable, à Moi! Tu fais trouver la joie dans les amertumes, la paix dans les injures. Par toi, sur la mer des tempêtes, la nacelle de l'âme ballottée par les vents furieux, demeure tranquille et assurée, sans en recevoir aucun dommage, abritée qu'elle est sous ma douce et éternelle Volonté, qui l'a revêtue d'une véritable et ardente charité, pour que les flots ne puissent la submerger.

O fille bien-aimée, cette Patience est reine. Assise sur le roc de la force, elle est toujours victorieuse, jamais vaincue. Elle n'y est pas seule, elle a pour compagne la persévérance. Elle est la moelle de la charité. C'est elle qui révèle au dehors la présence

de la charité ; c'est elle qui prouve que l'âme est revêtue de la robe nuptiale. Ce vêtement porte-t-il une déchirure, une imperfection, le manque de patience la fait aussitôt découvrir.

Il est facile de se tromper sur toutes les autres vertus. On peut croire qu'elles sont parfaites, bien qu'elles ne le soient pas, tant qu'elles n'ont pas subi l'épreuve de la patience. Mais si cette douce patience est la moelle de la charité dans l'âme, elle révèle par là même que toutes les vertus sont parfaites et vivantes. Si elles ne fournissent pas cette preuve, c'est qu'elles sont encore à l'état imparfait, c'est qu'elles ne sont pas encore parvenues à la table de la très sainte Croix, où la patience est conçue dans la connaissance de soi-même et la connaissance de ma Bonté en soi, où elle est enfantée par une sainte haine, et reçoit l'onction d'une humilité vraie. Cette patience ne refuse jamais l'aliment qui lui est servi sur cette table, et qui est mon honneur à Moi et le salut des âmes. Elle s'en nourrit sans cesse : voilà la vérité.

Regarde, ma très chère fille, les doux et glorieux martyrs ! Comme, par la patience, ils mangeaient cette nourriture, comme ils vivaient des âmes ! Leur mort donnait la vie. Ils ressuscitaient les morts et dissipaient les ténèbres des péchés mortels. Le monde avec ses grandeurs, les princes avec leur puissance, ne se pouvaient défendre contre eux ! Ils triomphaient de tout par la vertu de cette reine, la douce patience. Cette vertu est comme une lampe sur le candélabre.

Voilà le fruit que produisent ces larmes, unies à la charité du prochain. A la table de la très sainte Croix, l'âme mange cette nourriture en compagnie de l'Agneau immaculé mon Fils unique, dans un désir ardent et douloureux, dans une tristesse intolérable de l'offense qui m'est faite. Cette peine cependant n'est pas afflictive ; l'âme n'en souffre pas pour elle-même, puisque l'amour, par la véritable patience, a détruit toute crainte et tout amour-propre par lequel on est sensible à sa propre peine. Cette peine est pleine de douceur, au contraire ; elle n'a pour objet, que l'offense qui m'est faite et la perte du prochain, et elle a sa source dans la charité. C'est pourquoi cette peine engraisse l'âme ; et elle est en même temps pour elle une cause de joie, parce qu'elle lui fournit la preuve indiscutable de son union avec Moi par la grâce.

CHAPITRE IX
(96)

Du fruit des quatrièmes larmes : les larmes unitives[1]

Je t'ai parlé du fruit des troisièmes larmes. J'ai à t'entretenir maintenant du quatrième et dernier état des larmes, qui sont les larmes unitives. Cet état comme je te l'ai dit, n'est pas séparé du troisième : ils sont unis ensemble, comme ma charité est unie à la charité du prochain, l'une étant la condition de l'autre. Mais l'âme a fait tant de progrès que non seulement elle supporte avec patience, mais qu'elle appelle avec allégresse les persécutions. C'est la caractéristique de ce quatrième état. L'âme méprise désormais toute joie, de quelque côté qu'elle lui vienne, et n'a plus qu'un désir, celui de ressembler de plus en plus à ma Vérité, le Christ crucifié.

Le fruit qu'elle en reçoit est un repos parfait de l'esprit, une union étroite et sentie avec ma douce Nature divine où elle goûte le lait, comme l'enfant dont les cris s'apaisent dès qu'il repose sur la poitrine de sa mère, où ses lèvres, pressant le sein maternel, tirent de sa chair le lait. Ainsi l'âme,

1. Voir la note du chapitre précédent. Dans l'énumération faite au chapitre 88, ces quatrièmes larmes sont les cinquièmes.

arrivée à ce dernier état, se repose sur le sein de ma divine charité, et applique les lèvres du saint désir, sur la chair du Christ crucifié, je veux dire qu'elle s'attache à suivre ses traces et sa doctrine. Car elle a bien compris, dans le troisième état, que ce n'est pas moi, le Père éternel, qui suis la voie, parce qu'en moi Père éternel, ne se peut rencontrer aucune souffrance; c'est qu'on la trouve dans mon doux Fils aimé, le Verbe d'amour!

Vous non plus, vous ne pouvez passer la vie sans souffrance, et c'est par bien des tribulations que vous pourrez atteindre aux solides vertus. Attachez-vous donc au cœur du Christ crucifié qui est la Vérité même, pour en tirer le lait de la vertu qui vous donnera la vie de la grâce, et goûtez en lui ma nature divine qui fait douce la vertu. Voilà la vérité. Les vertus par elles-mêmes manquent de douceur, mais elles sont devenues douces quand elles ont été acquises en moi et qu'elles demeurent unies à l'amour divin, c'est-à-dire, quand l'âme n'a plus aucun souci de son propre intérêt, mais seulement de mon honneur et du salut des âmes.

Vois donc, ma douce Fille, combien doux et combien glorieux est cet état, où l'âme est si étroitement unie au sein de la charité, que ses lèvres ne cessent jamais d'en presser le lait, et que ce sein ne demeure jamais vide. Elle n'est jamais séparée du Christ crucifié, ni de moi le Père éternel, qu'elle trouve toujours en elle, en goûtant la souveraine et éternelle Déité. Oh! qui comprendra quelle plénitude y puisent les puissances de l'âme! La mémoire est

continuellement remplie de ma pensée, qu'elle tire de l'amour de mes bienfaits : amour qui s'attache beaucoup moins aux biens mêmes qu'elle a reçus qu'à la Charité avec laquelle je l'en ai comblée.

Et tout d'abord elle considère le bienfait de la création, par laquelle je la fis à mon image et ressemblance. La considération de ce bienfait lui a fait connaître, dans le premier état que je t'ai exposé, le châtiment qui était réservé à son ingratitude, et l'a amenée à sortir de sa misère par le bienfait du Sang du Christ.

Par ce second bienfait je l'ai créée à nouveau en grâce en purifiant son visage de la lèpre du péché. Elle est ainsi placée dans le second état où elle éprouve une grande consolation dans la douceur de l'amour, en même temps que la douleur de sa faute. Elle comprend alors la gravité de son offense, en voyant comme je l'ai châtiée sur le corps même de mon Fils unique.

Puis elle se rappelle l'avènement de l'Esprit-Saint qui éclaira et éclaire toujours les âmes dans la vérité. Quand l'âme reçoit-elle cette lumière ? Après que, par le premier et par le second état, elle a reconnu mon bienfait en elle. Je lui envoie alors une lumière parfaite qui lui révèle la vérité sur moi le Père éternel, et lui fait comprendre que c'est par amour que je l'ai créée pour lui donner la vie éternelle. Telle est la vérité que je vous ai manifestée par le Sang du Christ crucifié. Dès que l'âme la connaît, elle l'aime, et dès qu'elle l'aime, elle prouve son amour en aimant uniquement ce

que j'aime et en haïssant ce que je hais. Elle est ainsi dans le troisième état de la charité du prochain.

Voilà la plénitude qu'a puisée la mémoire au sein de ma Charité; voilà comme l'âme s'est délivrée de l'imperfection, par la pensée et le souvenir continu de mes bienfaits. L'intelligence a reçu la lumière. En regardant dans la mémoire, elle a connu la vérité, elle est sortie de l'aveuglement de l'amour-propre et elle est demeurée devant le Soleil qui est l'objet de sa contemplation, le Christ crucifié, où elle connaît Dieu et l'homme.

Outre cette connaissance, par l'union contractée avec moi, elle est élevée à une lumière qui ne vient pas de sa nature, qu'elle n'a pu acquérir par l'exercice de sa propre vertu, mais qui est une grâce de ma douce Vérité qui ne dédaigne pas les ardents désirs, ni les sacrifices offerts devant moi. Alors la volonté qui suit l'intelligence s'unit à Moi avec un très parfait et très ardent amour. A qui me demanderait ce qu'est cette âme, je répondrais : Un autre Moi-même, par union d'amour.

Quelle langue pourrait raconter l'excellence de ce dernier état unitif et les fruits multiples et variés que l'âme y reçoit, dans cette plénitude des puissances de l'âme? C'est là, cette douce alliance des facultés dont je t'ai parlé, en t'exposant la signification générale des trois degrés du pont, à propos de la parole de ma Vérité. Non la langue ne le saurait dire; mais les saints Docteurs l'ont bien montré, éclairés qu'ils étaient par cette glorieuse

lumière, en interprétant la Sainte Écriture. Le glorieux Thomas d'Aquin disait lui-même, que sa science, il l'avait puisée dans son assiduité à l'oraison et dans l'extase, dans la lumière qui éclairait directement son intelligence, bien plus que dans les études humaines. Aussi fut-il une lumière placée par moi dans le corps mystique de la sainte Église, pour dissiper les ténèbres de l'erreur.

Et Jean mon glorieux l'Évangéliste! Quelle lumière n'a-t-il pas trouvée sur le cœur du Christ, ma Vérité! C'est avec cette lumière qu'il avait puisée là, que, si longtemps, il porta au monde mon message. Tous ainsi, d'une manière ou d'une autre, ont manifesté cette lumière. Mais le sentiment intérieur qu'ils éprouvaient, l'ineffable douceur qu'ils goûtaient, la parfaite union qu'ils avaient avec moi, la langue ne le pourrait raconter, parce qu'elle est chose finie. N'est-ce pas ce que saint Paul voulait exprimer quand il disait : *L'œil ne peut voir, ni l'oreille entendre, ni le cœur imaginer le bonheur que Dieu a préparé et donnera au dernier jour à ceux qui l'aiment en vérité*[1].

O combien douce cette demeure, douce au delà de toute douceur, dans cette parfaite union de l'âme avec moi! La volonté elle-même n'est plus vraiment intermédiaire dans cette union entre l'âme et moi puisqu'elle est devenue une même chose avec moi. Partout, à travers le monde, se répand, comme un parfum, le fruit de ses humbles et con-

1. Cor., 11, 9.

tinuelles prières. L'encens de son désir monte vers moi en une supplication incessante pour le salut des âmes. C'est une voix sans parole humaine, qui toujours crie devant ma divine Majesté !

J'ai dit les fruits de l'union en cette vie, et la nourriture de l'âme en ce dernier état, acquis au prix de tant de fatigues, de sueurs et de larmes. Avec une vraie persévérance, elle passe de cette union — encore imparfaite comme union quoique parfaite comme grâce — à l'union durable et éternelle. J'appelle imparfaite cette union, parce que tant qu'elle est enchaînée au corps dans cette vie, l'âme ne se peut vraiment rassasier de ce qu'elle désire, et aussi parce qu'elle n'est pas pleinement délivrée de cette loi perverse, qui n'est qu'endormie par l'amour de la vertu. Cette loi n'est pas encore morte, elle peut se réveiller, si venait à disparaître le pouvoir de la vertu qui la tient en sommeil. Voilà pourquoi j'ai dit que cette union est imparfaite; mais toute imparfaite qu'elle est, elle conduit l'âme à la perfection durable, que rien ne peut lui ravir. C'est ce que je t'ai expliqué en parlant des Bienheureux qui goûtent vraiment en moi qui suis la vie éternelle, le Bien suprême et immuable qui ne finit jamais.

Tandis que les autres n'ont recueilli de leur pleur, d'autre fruit que la mort éternelle, ceux-là vraiment ont reçu la vie pour toujours. Ils sont passés des larmes à l'allégresse ; le fruit de leurs larmes, c'est cette vie elle-même qui ne finit pas, et dans laquelle, leur charité toujours ardente ne

cesse de crier vers Moi et de m'offrir pour vous ces larmes de feu, dont je t'ai déjà parlé.

J'ai fini. Je t'ai exposé les différents degrés des larmes, leur perfection, et le fruit que l'âme en retire. Ce fruit, t'ai-je dit, c'est, pour les parfaits la vie éternelle, et pour les méchants l'éternelle damnation.

CHAPITRE X

(27)

Comment cette âme dévote remercie Dieu de lui avoir expliqué les états des larmes, et lui adresse trois demandes.

Alors cette âme, angoissée d'un immense désir, par la douce explication et la satisfaction qu'elle avait reçues de la Vérité, sur les états des larmes, lui disait, dans la plénitude de son amour :

Grâces, grâces vous soient rendues à vous, Père éternel et souverain, qui exaucez les saints désirs et vous passionnez d'amour pour notre salut ! qui par amour, nous avez donné l'Amour, dans le temps même où nous étions en révolte contre vous, en nous envoyant votre Fils unique ! Par l'abîme de votre ardente charité, je vous demande grâce et miséricorde ! Je voudrais pouvoir, dans la pureté et dans la lumière, parvenir à vous, et ne pas m'égarer dans les ténèbres en suivant la doctrine de votre Vérité, dont vous m'avez si clairement démontré qu'elle est la vérité même : mais il est deux illusions que je redoute et dans lesquelles je pourrais tomber. Avant d'en finir avec les états, je souhaiterais donc, Père éternel, de recevoir de vous l'éclaircissement de ces doutes.

Le premier est celui-ci. Si, parfois, quelqu'un

s'adressait à moi ou à quelque autre de vos serviteurs, pour demander conseil sur la manière de vous servir, quelle doctrine devrait-on lui donner? Je sais bien, mon doux Dieu éternel, que vous m'avez déjà exposé cette parole, que vous m'aviez dite : « Je suis celui qui aime peu de mots et beaucoup d'actions. » Cependant, s'il plaisait à votre Bonté de me l'expliquer encore, Elle me ferait grand plaisir.

Il arrive en effet qu'en priant moi-même pour vos créatures, et spécialement pour vos serviteurs, il me semble voir dans mon oraison, que l'une a l'âme bien disposée et paraît jouir de vous, et que l'autre a l'esprit plein d'obscurités : en ce cas, dois-je, Père éternel, ou puis-je juger, que l'un est dans la lumière et l'autre dans les ténèbres?

Ou bien encore, si je vois que celui-ci pratique de grandes pénitences, et celui-là non, dois-je juger que celui qui fait de grandes pénitences, possède une plus grande perfection que celui qui n'en fait pas?

Je vous en prie pour que je ne sois pas abusée par mes propres pensées, daignez m'expliquer plus en détail ce que vous m'avez dit, de façon générale.

Le second point sur lequel j'implore ces explications, c'est le signe auquel l'âme peut reconnaître qu'elle est vraiment visitée par vous, Dieu éternel, quand vous l'honorez de votre visite. S'il m'en souvient bien, vous m'avez dit, Vérité éternelle, que l'Esprit en conservait de l'allégresse et un encouragement à la vertu. Je voudrais savoir si cette allégresse ne peut pas être une illusion de l'amour-

propre spirituel; car, s'il en était ainsi, je ne m'attacherais qu'au second signe, de l'entraînement à la vertu.

Voilà les éclaircissements[1] que je vous demande afin de vous pouvoir servir en vérité, Vous et mon prochain, sans me laisser aller à aucun faux jugement sur vos créatures et sur vos serviteurs; car il me semble, que ces jugements éloignent l'âme de Vous, et je ne voudrais pas tomber en ce malheur.

1. Le premier éclaircissement demandé par Catherine se réfère au chapitre 11. Le second se rapporte an chapitre 71. Les deux cas par leur objet relèvent bien du don de discernement ou de discrétion spirituelle.

APPENDICE

ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LE DON DE DISCERNEMENT

CHAPITRE I
(98)

Comment la lumière de la raison est nécessaire à toute âme qui veut servir Dieu en vérité : Et tout d'abord, de la lumière générale.

Alors le Dieu éternel, plein de complaisance pour la faim et la soif de cette âme, pour la pureté de son cœur, pour le désir avec lequel elle lui demandait les moyens de le servir, abaissa sur elle le regard de sa Bonté et de sa Miséricorde, pour lui dire : O ma bien-aimée, ô ma très chère et douce Fille, ô mon épouse, élève-toi au-dessus de toi-même et ouvre l'œil de ton intelligence en même temps que l'oreille de ton désir, pour contempler ma Bonté infinie et l'Amour ineffable que j'ai pour toi et pour mes autres serviteurs ; car si tu ne voyais pas, tu ne pourrais pas entendre. Oui, l'âme qui ne voit pas avec l'œil de son intelligence l'objet de ma Vérité ne peut entendre ni connaître ma Vérité ;

c'est pourquoi je t'invite, pour la mieux connaître, à t'élever au-dessus des impressions des sens. Et Moi, qui me réjouis de ta demande, je satisferai à ton désir. Non que rien puisse accroître ma joie, car Je suis Celui qui suis, Celui qui vous donne l'accroissement, mais que rien de vous ne peut grandir. Mais je me complais dans ma propre joie d'avoir accompli mon œuvre.

Cette âme obéissant à cette invitation, s'éleva au-dessus d'elle-même, pour connaître la vérité sur ce qu'elle demandait. Et Dieu éternel lui dit : Pour te faire mieux comprendre ce que je vais t'expliquer, je commencerai par te parler des trois lumières qui rayonnent de Moi, la vraie Lumière.

La première est une lumière générale, qui éclaire tous ceux qui sont dans la charité commune. J'ai déjà eu occasion de t'en entretenir ici ou là, mais je répéterai ce que j'ai déjà dit pour que ton faible entendement saisisse mieux ce que tu veux savoir. Les deux autres lumières sont pour ceux qui ont quitté le monde pour tendre à la perfection. A ce sujet, je t'exposerai en détail ce que tu m'as demandé, et que je n'avais touché que d'une manière générale.

Tu sais pour l'avoir appris de Moi que, sans la lumière de la raison, nul ne peut trouver la voie de la Vérité, et que cette lumière de la raison, vous la tenez de moi, la vraie Lumière. Elle est en vous par l'intelligence et par la clarté de la foi que je vous ai communiquée dans le saint baptême, si vous ne vous en êtes pas privés par vos fautes.

Dans le baptême, par la vertu du sang de mon Fils unique, vous recevez la forme de la Foi, et cette Foi s'exerce et produit des actes en union avec la lumière de la raison. La raison est éclairée par cette lumière de la foi, qui vous donne vie et vous fait marcher dans la voie de la Vérité. Avec cette lumière, vous parvenez à moi, la vraie Lumière ; sans elle, vous iriez vous perdre dans les ténèbres.

Deux illuminations issues de cette lumière vous sont nécessaires ; et même, à ces deux j'en ajouterai une troisième.

La première doit vous faire connaître la fragilité des choses du monde, qui passent comme le vent. Mais vous ne la pouvez bien comprendre, si vous ne prenez conscience tout d'abord de votre propre fragilité, et combien elle est inclinée, par une loi perverse, imprimée dans vos membres, à se révolter contre moi, votre Créateur. Cette loi, il est vrai, ne peut contraindre personne à commettre le moindre péché, si la volonté s'y refuse, mais elle n'en est pas moins en lutte contre l'esprit. Je ne vous l'ai pas donnée cette loi, pour que la créature raisonnable fût vaincue, mais pour grandir et éprouver la vertu de l'âme ; car la vertu ne s'éprouve que par son contraire. La sensualité est en opposition avec l'esprit, et c'est par la sensualité, que l'âme éprouve l'amour qu'elle a pour moi son Créateur. Quand le prouve-t-elle ? Lorsqu'elle s'élève contre elle avec haine et mépris.

Je vous l'ai donnée aussi, cette loi, pour conser-

ver l'âme dans la véritable humilité. En créant l'âme à mon image et ressemblance, en l'élevant à une si haute dignité, en l'ornant de tant de beauté, je l'ai associée en même temps à la chose la plus vile qui se puisse voir, en lui imposant cette loi perverse, en la liant à un corps formé de la fange de la terre, afin que la vue de sa beauté ne lui fît point dresser la tête, orgueilleusement, contre Moi Pour qui possède cette lumière, la fragilité du corps inspire donc à l'âme l'humilité : elle n'a pas de motifs de s'enorgueillir, tu le vois, mais bien plutôt de concevoir une vraie et parfaite humilité.

Ainsi, cette loi, quel que soit sa violence, ne peut contraindre à aucune faute, mais elle est un moyen de vous connaître vous-mêmes, en même temps que l'instabilité du monde. C'est ce que doit voir l'œil de l'intelligence, par la lumière de la très sainte foi, qui est, je te l'ai dit, la prunelle de l'œil.

Cette lumière est nécessaire, universellement, à toute créature douée de raison, dans quelque état qu'elle se trouve placée, pour participer à la vie de la grâce et au fruit du sang de l'Agneau immaculé. C'est là la lumière commune, que tous, sans exception, doivent posséder. Qui ne l'aurait pas, serait en état de damnation.

Pourquoi ne peut-on posséder la grâce si l'on est privé de cette lumière ? C'est que, celui qui n'a pas cette lumière ne connaît pas le mal qu'il y a dans la faute, ni ce qui en est la cause, et il ne peut par conséquent fuir et haïr cette cause. Il ne connaît pas davantage le bien et la cause du bien,

c'est-à-dire la vertu, et dès lors, il ne peut m'aimer et me désirer, Moi qui suis le Bien, ni la vertu que je vous ai donnée, comme l'instrument et le moyen de posséder ma grâce et moi-même, le vrai Bien.

Vois quel besoin vous avez de cette lumière ! Vos fautes consistent essentiellement à aimer ce que je hais et à haïr ce que j'aime. J'aime la vertu, et je hais le vice. Qui aime le vice et hait la vertu m'outrage, et est privé de ma grâce. Celui-la se conduit comme un aveugle. Ignorant la cause du vice, qui est l'amour-propre sensitif, il ne se hait pas lui-même ; il ne sait pas non plus ce qu'est le vice, et le mal qui en est la conséquence. Il ne connaît pas davantage la vertu, ni Moi, qui puis lui donner la vertu, ni la vie qu'il trouve en elle, ni la dignité dans laquelle il se conserve, ni la grâce à laquelle il peut parvenir par le moyen de la vertu. C'est son aveuglement, tu le vois bien, qui est la cause de son mal. Il est donc bien nécessaire d'avoir cette lumière comme je t'ai dit.

CHAPITRE II
(99)

De ceux qui s'appliquent plus à mortifier le corps qu'à tuer la volonté propre. Qu'il y a une lumière plus parfaite que la lumière générale, et qui est la seconde lumière.

Lorsque l'âme est parvenue à posséder cette lumière générale, que je viens de dire, elle ne doit pas s'en contenter : car tant que vous êtes voyageurs en cette vie, c'est votre condition d'avancer. Qui n'avance pas recule. Ou bien l'on doit progresser dans la lumière commune que l'on tient de ma grâce, ou bien, l'on doit s'efforcer avec zèle d'atteindre à la seconde lumière en passant de l'imparfait au parfait, car la lumière est donnée pour conduire à la perfection.

Ceux qui suivent cette seconde lumière plus parfaite, sont ceux qui ont quitté la vie commune du monde. Ils forment deux catégories.

La première comprend ceux qui appliquent tout leur effort à châtier leur corps par de sévères et très rudes pénitences. Pour empêcher leur sensualité de se révolter contre la raison, ils se sont mis tout entiers et de tout leur désir à mortifier le corps, beaucoup plus qu'à tuer la volonté propre,

comme je te l'ai dit en un autre endroit. Ceux-là se nourrissent à la table de la pénitence. Ils sont bons, ils sont parfaits, si leur pénitence est fondée en moi avec le discernement qui convient, c'est-à-dire avec la connaissance d'eux-mêmes et de Moi, avec une grande humilité, avec une application constante à juger d'après ma volonté et non d'après celle des hommes. S'ils n'étaient pas ainsi tout revêtus de ma volonté par une véritable humilité, ils mettraient obstacle, bien souvent, à leur perfection, en se faisant juges de ceux qui ne suivent pas la voie dans laquelle ils marchent. Et sais-tu pourquoi ils en arriveraient là ? Parce qu'ils auraient mis leur zèle et leur désir, beaucoup plus à mortifier leur corps qu'à tuer la volonté propre.

Ils veulent, ceux-là, choisir eux-mêmes le temps, ils veulent choisir le lieu, ils veulent choisir les consolations spirituelles, ils les veulent à leur goût ; ils veulent à leur convenance les tribulations du monde et les attaques du démon, comme je te l'ai déjà dit à propos du second état. Ils s'abusent eux-mêmes, aveuglés qu'ils sont par cette volonté propre que j'ai appelée la volonté spirituelle. Ce que je souhaiterais, disent-ils, c'est cette consolation, dont je ferais tant de profit, au lieu de ces assauts et de ces tentations du démon. Ce n'est pas pour moi que je la désire, mais pour plaire à Dieu davantage et avoir une grâce plus abondante dans mon âme, car il me semble que c'est mieux d'avoir cette grâce, et de le servir de cette manière, plutôt que d'une autre.

Et voilà pourquoi, souvent, l'âme tombe dans la tristesse et dans l'ennui au point de devenir insupportable à elle-même. Elle nuit ainsi à sa perfection et elle ne s'en aperçoit pas ; elle ne se rend pas compte qu'elle est tombée dans la corruption de l'orgueil, et qu'elle est là gisante. S'il en était autrement, si elle était vraiment humble, sans aucune présomption, elle verrait à cette lumière que c'est moi la douce et suprême Vérité, qui distribue à chacun l'état et le temps, et le lieu, et les consolations, et les tribulations, suivant qu'il est nécessaire à votre salut et à l'acquisition de la perfection, à laquelle moi-même j'appelle les âmes. Elle verrait aussi que tout ce qui vient de Moi, c'est par amour que je le donne, et que c'est avec amour par conséquent et avec respect, qu'elle doit recevoir tout ce que je lui envoie.

C'est ce que font ceux qui forment la seconde catégorie, c'est-à-dire ceux qui arrivent au troisième état. C'est de ceux-là que je parlerai, et qui sont dans les deux états de la très parfaite lumière.

CHAPITRE III
(100)

De la troisième et très parfaite lumière et des œuvres accomplies par l'âme quand elle est parvenue à cette lumière. D'une vision que cette âme dévote eut une fois, et dans laquelle fut pleinement expliquée la manière d'atteindre à la parfaite pureté. Comment il ne faut pas juger.

La seconde catégorie des parfaits comprend ceux qui sont dans le troisième état. Une fois éclairés par cette glorieuse lumière, ils pratiquent la perfection, dans quelque condition qu'ils se trouvent. Tout ce qui leur arrive par ma permission, ils l'accueillent avec respect, comme je te l'ai déjà dit à propos du troisième état de l'âme et de l'état d'union. Ils s'estiment dignes de toutes les afflictions et des scandales du monde, comme aussi d'être privées de toutes consolations personnelles et de tout bien quel qu'il soit. Et comme ils jugent qu'ils méritent toute peine, ils se regardent pareillement comme indignes de la récompense qui est réservée à leur peine.

Ils ont connu dans cette lumière et goûté ma volonté éternelle, qui ne veut rien d'autre que votre bien, et qui ne vous envoie et ne permet la souffrance qu'afin que vous soyez sanctifiés en Moi. Une fois que l'âme a connu ma volonté, elle s'en est revêtue, et elle n'a plus d'attention désor-

mais que pour découvrir les moyens de conserver et d'accroître l'état de perfection où elle est parvenue, pour la gloire et l'honneur de mon nom. Éclairé par la lumière de la foi, le regard de son intelligence demeure grand ouvert, absorbé par la contemplation du Christ crucifié, mon Fils unique; elle s'attache à l'aimer et à suivre sa doctrine qui est la règle, qui est la voie, pour les parfaits aussi bien que pour les imparfaits. Elle voit que le tendre Agneau, ma Vérité, lui donne une doctrine de perfection, et cette vue la remplit d'amour pour cette doctrine.

Cette perfection, elle la contemple en ce doux Verbe d'amour mon Fils unique, qui s'est nourri à la table du saint désir, dans la recherche de mon honneur à moi, Père éternel, et de votre salut. C'est ce désir qui l'a fait courir avec ardeur à la mort ignominieuse de la croix, pour accomplir le commandement que je lui avais imposé, moi son Père. Il ne s'est dérobé à aucune fatigue, il ne s'est soustrait à aucun opprobre ; il ne s'est laissé arrêter ni par votre ingratitude, ni par votre aveuglement qui refusait de reconnaître le grand bienfait qu'il vous apportait, ni par les persécutions des Juifs, ni par les railleries, ni par les affronts, ni par les murmures et les cris du peuple. Il a traversé tous ces obstacles, en vrai capitaine, en vrai chevalier, envoyé par moi sur le champ de bataille, pour vous arracher aux mains du démon et vous délivrer du plus triste esclavage que vous puissiez subir.

Après vous avoir enseigné la voie, la doctrine, la règle à suivre, pour pouvoir arriver à la porte de la vie éternelle qui est moi-même avec la clef de son précieux Sang, répandu avec un si ardent amour, et tant de haine et de douleur de vos fautes, ne vous semble-t-il pas l'entendre vous dire, ce doux Verbe d'amour qui est mon Fils : « Voici que je vous ai tracé le chemin et que je vous ai ouvert la porte avec mon Sang. Ne soyez donc plus négligents à me suivre; ne vous attardez plus dans l'amour égoïste de vous-mêmes, dans votre ignorance de la voie, dans votre présomption à vouloir me servir à votre convenance, à votre manière et non à la mienne. »

C'est moi qui vous ai tracé cette voie toute droite, par ma Vérité le Verbe incarné et qui l'ai cimentée de son Sang ! Debout donc, en avant, et suivez-le ! Nul ne peut venir à moi le Père, sinon par Lui. Il est la voie, il est la porte par laquelle il faut passer pour parvenir à moi, l'Océan de paix.

Après que l'âme, pour l'avoir doucement contemplée et connue, est arrivée à goûter cette lumière, elle accourt comme embrasée et toute possédée d'amour à la table du saint désir. Elle n'a plus de pensée pour elle-même, elle ne cherche plus de consolation personnelle, soit spirituelle, soit temporelle; elle estime posséder tout dans cette lumière et dans la connaissance qu'elle lui procure, et sa propre volonté ne lui est plus rien. Dès lors elle ne refuse aucune affliction, de quelque côté qu'elle lui arrive. Environnée de souffrances

et d'opprobres, des attaques du démon et des murmures des hommes, elle se tient à la table de la très sainte Croix, où elle se nourrit de mon honneur à moi, le Dieu éternel, et du salut des âmes. Elle ne recherche aucune récompense, soit de moi, soit des créatures. Elle s'est défait de l'amour mercenaire qui la faisait m'aimer pour son propre avantage, pour se revêtir de la parfaite lumière, et m'aimer purement et uniquement, sans autre pensée que la gloire et l'honneur de mon nom. Elle ne cherche plus dans mon service sa propre satisfaction, ou dans le service du prochain son propre intérêt : elle sert par pur amour.

Ceux qui en sont là se sont perdus eux-mêmes. Ils ont dépouillé le vieil homme, c'est-à-dire la sensualité propre, pour revêtir l'homme nouveau, le doux Christ Jésus, ma Vérité, et le suivre avec courage. Ceux-là s'assoient à la table du saint désir, qui ont déployé plus de zèle à faire mourir leur volonté propre, qu'à réduire et mortifier leur corps. Sans doute ils ont aussi mortifié le corps, mais ce n'était pas là leur principal souci : ils n'y voyaient qu'un moyen pour les aider à tuer leur propre volonté, comme je te l'ai déjà dit en t'expliquant cette maxime : « Peu de paroles et beaucoup d'actes. »

Ainsi devez-vous faire.

Vos efforts, en effet, doivent tendre principalement à tuer la volonté pour qu'elle ne cherche et ne veuille rien que suivre ma douce Vérité, le Christ crucifié, sans autre fin que l'honneur et la gloire

de mon nom, et le salut des âmes. C'est ce que font tous ceux qui sont éclairés de cette douce lumière. Aussi sont-ils toujours en paix, toujours en repos. Rien ne les scandalise, parce qu'ils ont écarté la seule chose qui donne prise au scandale, la volonté propre. Toutes les persécutions que le monde et le démon peuvent susciter contre eux passent désormais sous leurs pieds. Ils peuvent demeurer dans les grandes eaux de la tribulation et des tentations sans en éprouver aucun dommage, fermement attachés qu'ils sont à la branche de l'ardent désir. Tout est, à l'âme ainsi éclairée, sujet de joie! Elle ne se constitue pas juge de mes serviteurs ni d'aucune créature raisonnable; quel que soit l'état dans lequel elle les voie, ou la manière dont ils me servent, elle s'en réjouit : « Grâces vous soient rendues, dit-elle, à vous, Père éternel, de ce qu'il est plusieurs demeures en votre maison [1] ». Elle a plus de joie, de voir mes serviteurs suivre ainsi des chemins différents, que si elle les voyait tous dans la même voie, parce que cette diversité manifeste davantage ma Bonté. Ainsi, de toute chose elle tire une joie; de chacune elle extrait comme un parfum de rose. Et quand je dis toute chose, je n'entends pas parler seulement de ce qui est bien, mais encore de ce qu'elle sait être évidemment un péché. Même alors, elle ne se fait pas juge : ce qu'elle retire du péché, c'est une vraie et sainte compassion qui la fait me prier pour le pécheur, c'est une parfaite

1. Jean, XIV, 2.

humilité qui l'amène à dire : « Aujourd'hui c'est toi que le mal a touché ! Demain ce sera moi, si la grâce divine n'est pas là pour me préserver ! »

O très chère fille, attache-toi avec amour à ce doux état de perfection ! Regarde comme ils courent, ceux qui sont éclairés par cette glorieuse lumière ! En eux quelle excellence ! comme leur âme est sainte ! Comme ils mangent à la table du saint désir ! Comme ils sont avides de cet aliment des âmes pour mon honneur à Moi, Père éternel ! Comme, à ce banquet, ils sont revêtus de la robe du doux Agneau, mon Fils unique, tout illuminés qu'ils sont de sa doctrine et embrasés de sa charité !

Ceux-là ne perdent pas leur temps à porter de faux jugements sur mes serviteurs ou sur les serviteurs du monde ! Ils ne se scandalisent d'aucun murmure contre eux-mêmes ou contre d'autres. Pour ce qui est d'eux, ils sont heureux de souffrir pour mon nom, et, pour ce qui est de l'injure faite à autrui, ils en prennent occasion de compassion pour le prochain, sans une plainte contre celui qui la fait ou contre celui qui la reçoit. C'est que leur amour est ordonné en Moi, le Dieu éternel, et ne s'en écarte jamais.

Parce que leur amour est ainsi réglé, ma très chère fille, jamais ils ne se scandalisent de ceux qu'ils aiment, ni d'aucune autre créature douée de raison. Leur propre jugement ne vit plus, il est mort : aussi ne s'arrêtent-ils point à juger la volonté des hommes, il leur suffit de voir partout la volonté de ma Clémence. Ils observent, ceux-là, la doctrine

que tu sais, celle qui te fut donnée, au commencement de ta vie, par ma Vérité, lorsque tu lui demandais, avec un grand désir, la pureté parfaite et les moyens d'y parvenir. Tu sais ce qu'il te fut alors répondu. Tu t'étais endormie sur ce saint désir, quand non seulement dans ton esprit, mais à ton oreille une voix retentit qui, s'il t'en souvient, te rappela au sentiment de ton corps.

« Veux-tu parvenir à la pureté parfaite, disait ma Vérité, être délivrée de tout scandale, et que rien ne soit plus pour ton esprit une occasion de faute? Sois-moi toujours unie par affection d'amour ; car je suis la souveraine et éternelle Pureté, je suis le Feu, qui fait l'âme pure. Et donc, plus elle s'approche de Moi, plus elle devient pure; plus elle s'en éloigne, plus elle est souillée. C'est parce qu'ils sont séparés de moi, que les mondains tombent en tant de crimes. Mais l'âme qui, sans intermédiaire, s'unit à moi, participe à ma Pureté.

« Il est une chose qu'il faut faire, pour arriver à cette union, à cette pureté: c'est de t'abstenir de juger la volonté de l'homme en quoi que ce soit que tu voies faire ou dire, et par n'importe quelle créature, soit contre toi, soit contre autrui. C'est ma volonté, et uniquement ma volonté, qu'il faut voir, en eux et en toi. Si tu es en présence d'une faute ou d'un péché évident, sache extraire de l'épine la rose, en les offrant devant Moi, par une sainte compassion. Dans les injures qui te sont faites, juge que c'est ma volonté qui les permet pour éprouver la vertu en toi et dans mes autres

serviteurs. Estime que celui qui te les inflige n'est qu'un instrument de mon choix, et que souvent ses intentions seront bonnes : car il n'est au pouvoir de personne de juger les secrets du cœur de l'homme.

« Ce qui ne t'apparaît pas comme un péché mortel manifeste, tu ne dois pas le juger dans ton esprit. Là encore, tu ne dois considérer que ma volonté vis-à-vis de ceux qui agissent ainsi, et ne pas en prendre occasion de jugement, mais de sainte compassion, comme je t'ai dit. De cette manière tu arriveras à la pureté parfaite, parce que ton esprit ne sera jamais scandalisé, ni à mon sujet ni au sujet du prochain, comme lorsque vous tombez dans le mépris du prochain, quand vous jugez sa mauvaise volonté à votre égard, au lieu de considérer ma volonté en lui. Ce mépris, ce scandale, éloigne l'âme de moi et l'empêche d'atteindre à la perfection. A quelques-uns il fait perdre la grâce, plus ou moins, suivant la gravité de l'indignation et de la haine que leur propre jugement leur a fait concevoir contre leur prochain.

« Il en va tout autrement pour l'âme qui voit en toute chose ma volonté, cette volonté qui ne veut rien d'autre que votre bien, et qui dans tout ce qu'elle permet, dans tout ce qu'elle vous donne, n'a d'autre dessein que de vous conduire à la fin pour laquelle je vous ai créés. En se gardant ainsi sans cesse dans l'amour du prochain, l'âme demeure aussi toujours dans mon amour, et, de-

meurant dans mon amour, elle conserve l'union qu'elle a avec moi.

« Voilà pourquoi, si tu veux parvenir à la pureté que tu me demandes, il est absolument nécessaire d'observer ces trois règles principales, à savoir : t'unir à Moi par affection d'amour, en ayant présents à ta mémoire les bienfaits que tu as reçus de Moi ; contempler par le regard de l'intelligence l'amour de ma Charité, qui vous aime ineffablement ; enfin, dans la volonté de l'homme, considérer non pas sa malice, mais ma volonté à moi. Le juge, ici, ce n'est pas vous, c'est Moi !

« Parce moyen, tu parviendras à la perfection. »

Telle fut, s'il t'en souvient, la doctrine que t'enseigna ma Vérité.

Maintenant, ma très chère fille, je dis que ceux qui pratiquent cette doctrine ont, dès cette vie, un avant-goût de la vie éternelle. Si tu la conserves dans ton esprit, tu ne te laisseras pas prendre aux pièges du démon, car tu les sauras reconnaître aux signes que tu m'as demandés ! Néanmoins, pour satisfaire à ton désir, je te dirai plus nettement que vous ne devez pas juger, par manière de sentence, mais sous forme de sainte compassion.

CHAPITRE IV
(101)

Comment ceux qui sont éclairés par cette troisième lumière très parfaite, reçoivent, en cette vie, un gage de vie éternelle.

Pourquoi t'ai-je dit qu'ils recevaient les arrhes de la vie éternelle ? Je dis les arrhes, non le prix.

Le prix, ils attendent de le recevoir en Moi qui suis la Vie durable, où l'on trouve la vie sans mort, le rassasiement sans dégoût, la faim sans tourment. La faim sera exempte de toute souffrance, puisqu'ils posséderont ce qu'ils désirent : le rassasiement sera exempt d'ennui, parce que je suis l'aliment de vie, sans défaut aucun.

Mais il est vrai que, dès ici-bas, ils reçoivent les arrhes de cette vie éternelle et commencent à la goûter, parce que l'âme est affamée de mon honneur à moi le Dieu éternel, et de cette nourriture qui est le salut des âmes ; et comme elle en a faim, elle s'en nourrit. Oui, l'âme se nourrit de la charité du prochain, dont elle a faim par le désir. C'est là sa nourriture, et de cette nourriture elle n'est jamais rassasiée, parce qu'elle est insatiable, aussi en a-t-elle toujours faim. Les arrhes sont un commencement de sécurité, que l'on accorde à

l'homme pour lui faire attendre le prix complet : non que les arrhes soient par elles-mêmes une garantie parfaite, mais, par la foi qu'elles engagent, elles donnent la certitude d'obtenir le surplus et de recevoir le paiement intégral.

De même cette âme, éprise et revêtue de ma Vérité, a déjà reçu en elle-même, dès cette vie, les arrhes de ma charité et de celle du prochain ; elle n'est pas encore parfaite, elle attend encore la perfection de la vie immortelle.

Ces arrhes, ai-je dit, ne sont pas parfaites : car l'âme qui goûte la charité ne possède pas encore la perfection, au point de ne plus sentir aucune peine, soit en elle-même, soit dans autrui. Elle souffre en elle-même à cause de l'offense commise contre moi, par la loi de perversité qui est dans ses membres, quand il lui prend fantaisie de se révolter contre l'Esprit. Elle souffre en autrui, par les offenses du prochain. Elle est bien parfaite dans la grâce : mais non de cette perfection, que possèdent mes saints, qui sont unis à moi-même la Vie durable, et dont les désirs sont exempts de peine, alors que les vôtres sont mêlés de souffrance. Comme je t'ai dit en un autre endroit, mes serviteurs, qui prennent leur nourriture à la table de ce saint désir, sont tout à la fois heureux et affligés, à l'exemple de mon Fils unique, sur le bois de la très sainte Croix, dont la chair était toute en douleur et tourment, tandis que son âme était béatifiée par l'union de la nature divine. De même, mes serviteurs sont heureux, par l'union de

leur saint désir avec Moi, revêtus qu'ils sont de ma douce volonté. Et souffrants ils sont aussi, par leur compassion à l'égard du prochain, et par les mortifications qu'ils infligent à leur propre sensualité, pour la sevrer des plaisirs et des joies sensibles.

CHAPITRE V
(102)

Comment l'on doit reprendre le prochain, sans tomber en de faux jugements.

Écoute maintenant, très chère fille. Pour mieux t'expliquer ce que tu me demandais, je t'ai parlé de la lumière générale, que tous vous devez avoir, en quelque condition que vous soyez. Cette lumière éclaire tous ceux qui sont dans la charité commune.

Je t'ai parlé ensuite de ceux qui sont dans la lumière parfaite. A propos de cette lumière, j'ai distingué deux catégories de parfaits : les uns qui se séparent du monde et s'appliquent à mortifier leur corps ; les autres, qui travaillent à faire mourir entièrement leur volonté propre. Ceux-ci sont les vrais parfaits, qui se nourrissent à la table du saint désir.

Maintenant, c'est à toi que je parlerai, en particulier, et, en te parlant, je parlerai aussi aux autres, pour satisfaire à ton désir. Pour que l'ignorance ne mette pas obstacle à la perfection à laquelle je t'appelle, je veux que tu observes, principalement, ces trois points.

Le démon pourrait, sous le manteau de l'amour

du prochain, nourir en ton âme la racine de la présomption, pour te faire tomber dans les faux jugements que je t'ai défendus. Tu croirais juger vrai et tu jugerais de travers, en suivant ton propre avis, et souvent le démon te ferait voir beaucoup de vérités, pour t'induire dans le mensonge. C'est là que tu en viendrais, si tu te faisais juge des pensées et des intentions des créatures raisonnables. De cela, je te l'ai dit, Moi seul, je suis juge.

C'est là une des trois règles que je veux que tu retiennes et que tu observes : Ne porte jamais un jugement, sans garder une mesure, et la mesure que je t'impose est celle-ci. A moins que je ne t'aie manifesté expressément, et non pas seulement une fois ou deux, mais plusieurs fois, le défaut du prochain, tu ne dois jamais en reprendre particulièrement celui en qui il te semble voir ce défaut. Tu dois te contenter de corriger en général les vices de celui qui vient te visiter, et de l'exhorter à la vertu, avec charité et douceur, en joignant à la douceur, la sévérité, quand tu vois que c'est nécessaire.

Te semble-t-il que je t'aie manifesté souvent les défauts d'autrui? Alors, si tu ne vois pas que ce soit une révélation expresse, comme je te l'ai dit, ne parle pas spécialement d'un défaut particulier. Tiens-toi au parti le plus sûr, pour éviter la tromperie et la malice du démon. Il te pourrait prendre à cet hameçon du désir, et t'amener souvent à juger le prochain, contrairement à ce qui serait la vérité, et à être ainsi pour lui une occasion de scandale.

Donc, que ta bouche garde le silence, ou se contente de parler saintement de la vertu et de flétrir le vice. S'il est un vice que tu crois connaître dans le prochain, attribue-le à toi-même en même temps qu'à lui, par une constante et véritable humilité. Et si réellement il se trouve en cette personne, elle s'en corrigera mieux, en se voyant comprise si doucement. Cette aimable réprimande l'amènera à s'en repentir et à te faire l'aveu de ce que tu voulais lui dire. Tu te trouveras ainsi en parfaite sécurité, et tu auras coupé la route au démon, qui ne pourra plus t'induire en erreur ni entraîner la défection de ton âme.

Sache bien, je le veux, que tu ne dois pas te fier à tout ce que tu vois ; tu dois le rejeter par-dessus tes épaules pour ne le point voir. Ce qu'il te faut regarder avec persévérance, c'est toi-même pour te bien connaître, et connaître en toi ma Générosité et ma Bonté.

C'est ce que font ceux qui sont parvenus au dernier état. Ceux-là, t'ai-je dit, retournent toujours dans la vallée de la connaissance d'eux-mêmes, sans préjudice de leur élévation et de leur union avec Moi.

Voilà donc la première des trois règles que je veux que tu observes, pour me servir en vérité

CHAPITRE VI

(103)

Comment si, en priant pour une personne, Dieu fait voir à l'âme qui prie que cette personne est dans les ténèbres, l'on n'en doit pas juger qu'elle est en péché mortel.

Venons maintenant au cas dont tu m'as demandé la solution.

En priant spécialement pour certaines personnes voilà qu'en ton oraison, tu vois en l'une une lumière de grâces, tandis que l'esprit de l'autre t'apparaît enveloppé de ténèbres, bien que toutes deux comptent parmi mes serviteurs. Tu n'en dois ni n'en peux conclure que cette dernière est en état de péché grave, parce que souvent ce jugement serait faux.

Sache-le bien, il arrivera parfois qu'en priant pour une même personne tu trouveras en elle une telle lumière, un désir si saint devant moi, que ton âme paraîtra s'engraisser de sa propre vertu, comme le veut l'affection de la charité, qui vous fait participer au bien, les uns des autres. Une autre fois, il te semblera que son esprit est si loin de moi, si rempli de ténèbres et de tentations, que ce sera pour toi une fatigue de prier pour elle, de porter son souvenir devant moi. Il se peut que ce soit là la conséquence d'une faute en celui pour qui tu pries ; mais, le plus souvent, il n'y aura

là aucun péché ; ce sera simplement moi, le Dieu éternel, qui me serai retiré de cette âme, comme je le fais souvent pour provoquer à la perfection, ainsi que je te l'ai expliqué, à propos des états intérieurs. J'aurai retiré le sentiment de ma présence, non ma grâce. Cette âme n'éprouvera plus de douceur, plus de consolation, elle demeurera dans la sécheresse, dans l'aridité, dans la souffrance. Sa souffrance, je la fais sentir à l'âme qui prie pour elle et cela par grâce et par amour pour l'âme en peine, afin que l'âme qui prie s'unisse à elle, pour l'aider à dissiper les ténèbres qui enveloppent son esprit. Tu vois donc, ma très douce et très chère Fille, combien tu serais aveugle et digne de blâme, si tu jugeais — toi ou quelque autre — sur cette simple apparence, que c'est le péché qui est la cause des ténèbres que je t'aurais montrées dans cette âme : car tu as vu qu'elle n'était pas privée de ma grâce, mais seulement de la douceur que je lui faisais goûter, dans le sentiment de ma présence.

Ce que je veux et ce que vous devez vouloir, toi et mes autres serviteurs, c'est que vous vous connaissiez parfaitement vous-mêmes, afin de mieux connaître ma Bonté en vous. Laissez-moi juger les autres : c'est mon affaire, et non la vôtre. Remettez-vous-en à moi du jugement qui m'appartient et ne retirez du péché d'autrui que la compassion pour le prochain, avec la faim de mon honneur et du salut des âmes. Avec un ardent désir, prêchez la vertu, et reprenez le vice en vous, et aussi dans

les autres, mais selon la mesure que j'ai déterminée plus haut.

Ainsi vraiment tu viendras à moi, ainsi tu feras voir que tu as bien compris et que tu observes la doctrine qui te fut donnée par ma Vérité, qui est de voir ma volonté en tout, sans t'occuper de celle des hommes. C'est le seul moyen de parvenir à la pure vertu, et de te maintenir dans cette très parfaite et glorieuse lumière qui est, ici bas, le couronnement de la perfection, en te nourrissant, à la table du saint désir, de cet aliment que sont les âmes, pour la gloire et l'honneur de mon nom.

CHAPITRE VII
(104)

Comment la pénitence ne doit pas être considérée comme le fondement ni comme le principal effet de la perfection, qui est l'amour de la vertu.

J'ai répondu, très chère fille, à tes deux premières questions. Je vais maintenant résoudre la troisième. Je te demande d'apporter à cet exposé une attention toute particulière, pour te reprendre toi-même, si parfois le démon ou la faiblesse de ton esprit te portaient à vouloir conduire, ou à désirer voir marcher tous mes serviteurs, dans la voie que tu as suivie toi-même. Rien ne serait plus contraire à la doctrine que tu as reçue de ma Vérité.

Souvent, en effet, il arrive qu'en voyant nombre de créatures marcher dans le chemin d'une austère pénitence, l'on souhaite de voir toutes les âmes s'engager dans cette voie : si l'on en remarque qui ne la prennent pas, on s'en indigne, on s'en scandalise en soi-même, on estime qu'elles ne font pas bien.

Quelle erreur pourtant, et sache-le comprendre !

Celui que l'on juge ainsi comme faisant mal, parce qu'il accomplit moins de pénitences, bien souvent, fera mieux et sera plus vertueux, que l'homme austère qui murmure contre lui. Je te l'ai

déjà dit précédemment, si ceux qui se nourrissent à la table de la pénitence n'apportent pas dans leur mortification une véritable humilité, si leur pénitence, au lieu d'être simplement un instrument de vertu, est leur principal souci, maintes fois, par leurs murmures, ils nuiront à leur perfection. Ils doivent sortir de leur aveuglement. Il leur faut apprendre que la perfection ne consiste pas seulement dans les macérations, dans les mortifications corporelles, mais dans la destruction de la volonté propre, de la volonté perverse. C'est dans cette voie de l'abnégation et de la soumission de la volonté à ma douce volonté. que vous devez désirer et que je veux que tu désires voir marcher toutes les âmes. Voilà la doctrine, éclairée de cette glorieuse lumière, voilà la voie où l'âme, revêtue de ma Vérité, s'empresse à courir, emportée qu'elle est par l'amour.

Ce n'est pas que je méprise la pénitence. La pénitence est bonne pour mâter le corps, et l'empêcher de se révolter contre l'esprit. Mais je ne veux pas, très chère Fille, que tu en fasses une règle pour chacun, car le corps n'est pas chez tous d'égale force, ni de même complexion : il est chez l'un plus robuste, chez l'autre plus débile. Et même souvent, comme je l'ai dit, chez la même personne, des circonstances pourront survenir, qui forceront d'interrompre les pénitences qu'elle avait commencées.

Si donc tu avais pris ou fait prendre aux autres la pénitence, comme fondement de la perfection, le découragement viendrait vite et avec

lui l'imperfection. Vous seriez sans consolation, et comme sans force dans l'âme, en vous voyant sevrés de cette austérité que vous aimiez, et dont vous aviez fait le principe de votre avancement spirituel. Il vous semblerait être séparés de moi, et le sentiment d'être privés de ma Bonté vous remplirait d'ennui, d'amertume et de trouble. Vous en viendriez ainsi à négliger vos exercices, et à vous relâcher de l'oraison fervente, que vous étiez accoutumés de faire au temps de vos pénitences. Maints accidents survenus vous auront obligés de renoncer à vos macérations, et l'oraison n'aura plus pour vous cette saveur que vous lui trouviez auparavant. Oui, voilà où vous en arriveriez, si vous aviez fait de l'amour de la pénitence, le fondement de la perfection, au lieu de le placer dans l'ardent désir des vraies et réelles vertus. Tu vois quelles funestes conséquences résulteraient de cette méprise : c'est l'aveuglement, c'est le murmure contre mes serviteurs, c'est l'ennui, c'est l'amertume profonde, c'est l'application à me servir par des œuvres finies, moi, le Bien infini, et qui, à ce titre, réclame de vous un désir infini.

Il faut donc fonder votre perfection sur la mortification et l'anéantissement de la volonté propre. Dès lors, par cette volonté toute soumise à ma volonté, vous m'offrirez un doux et ardent et infini désir, sans autre objet que mon honneur et le salut des âmes.

Vous vous nourrirez ainsi à la table du saint désir, sans jamais trouver en vous-mêmes ou dans le pro-

chain une occasion de scandale; vous vous réjouirez en toute chose, et vous saurez tirer profit de tant de manières différentes, par lesquelles je conduis les âmes.

Ce n'est pas ce que font, bien au contraire, les malheureux qui ne suivent pas cette douce doctrine, cette voie droite tracée par ma Vérité. Ils jugent d'après leur aveuglement, ou d'après leur vue personnelle qui est très basse, et les voilà partis comme des fous, perdant tout à la fois les biens de la terre et les biens du ciel! Dès cette vie, je te l'ai dit dans un autre endroit, ils ont un avant-goût de l'enfer.

CHAPITRE VIII

(105)

Résumé de ce qui précède, avec une addition sur la correction du prochain.

J'ai donc, très chère fille, satisfait à ton désir en t'expliquant ce que tu me demandais sur la manière de reprendre ton prochain, sans te laisser tromper par le démon ou par ta faible vue. A moins de révélation expresse venant de moi et concernant une faute particulière, ta correction doit toujours demeurer générale. Elle doit être accompagnée d'humilité et observer la méthode que je t'ai indiquée, qui consiste à te réprimander toi-même en même temps que les autres.

Je t'ai dit ensuite et je te répète, qu'il n'est permis d'aucune manière, de juger les créatures en général, ni mes serviteurs, en particulier, en induisant l'état intérieur de leur âme des dispositions heureuses ou fâcheuses dans lesquelles ils se trouvent. Je t'ai donné la raison pour laquelle tu ne peux pas juger, et serais, si tu jugeais, trompée dans ton jugement. Ce que vous devez au prochain en ce cas, toi et les autres, c'est la compassion. Le jugement doit m'être réservé.

Je t'ai exposé encore la doctrine et le principe

fondamental que tu devais inculquer à ceux qui viendraient te demander conseil pour sortir des ténèbres du péché mortel et suivre le chemin de la vertu. Enseigne-leur comme principe et fondement l'amour de la vertu par la connaissance d'eux-mêmes et de ma Bonté envers eux, et demande-leur de mortifier et d'anéantir leur propre volonté. pour qu'elle ne se révolte en rien contre Moi. Indique-leur aussi la pénitence, mais comme un moyen, non comme le but principal, ainsi qu'il a été dit. La pénitence ne doit pas, non plus. être égale pour tous, mais se mesurer aux aptitudes, aux forces et à la condition de chacun. Suivant cette règle, les uns useront peu, les autres beaucoup, de ces moyens extérieurs.

Il ne t'est pas permis, ai-je dit, de reprendre le prochain d'une faute en particulier, mais seulement de façon générale, selon la manière que je t'ai indiquée. Je ne voudrais pas cependant que tu croies, que devant une faute extérieure bien caractérisée, tu ne puisses lui en faire la correction entre toi et lui. Tu le peux faire, et même, s'il s'obstine et refuse de s'en amender, il est permis de la faire connaître à deux ou trois personnes. Si cela encore ne suffit pas, tu peux dénoncer le coupable au corps mystique de la sainte Église [1]. Ce que j'ai voulu te dire, c'est que cela ne t'était pas permis, pour toute vision ou sentiment intérieur que tu aurais dans l'esprit. Encore que tu aurais été témoin du fait, il ne faudrait pas te hâter, à moins que tu ne

1. Math., XVIII. 15-17.

l'aies vu sans doute possible, ou que tu en aies reçu de Moi, dans ton esprit, la révélation expresse. Et, même alors, tu dois employer la méthode de correction que je t'ai expliquée. C'est le plus sûr, pour éviter d'être induit en erreur par le démon, sous le couvert de la charité du prochain.

Maintenant, j'ai fini, ma fille très chère, de t'exposer sur ce point, ce qu'il est nécessaire d'observer pour conserver et accroître la perfection de l'âme.

CHAPITRE IX
(106)

Des signes auxquels on connaît que les visites et les visions spirituelles sont de Dieu ou du démon.

Je vais t'exposer, à présent, comme tu l'as demandé, le signe que je donne à l'âme, pour qu'elle puisse discerner les visites qu'elle reçoit par mode de visions ou autres consolations spirituelles, dont elle se croit favorisée et reconnaître si elles sont de moi ou non. Le signe de ma présence, ai-je dit, c'est l'allégresse que je laisse dans l'âme après ma visite, et le désir de la vertu, spécialement de la vertu de véritable humilité, jointe à l'ardeur de la divine charité.

Tu m'as demandé si, dans cette allégresse, ne se pouvait pas glisser quelque illusion ; et, s'il en était ainsi, tu voudrais suivre le parti le plus sûr et t'en tenir au signe de la Vertu, qui ne peut être trompeur. Je te dirai donc l'erreur qui s'y peut mêler et à quoi tu pourras reconnaître que cette joie spirituelle est vraie ou fausse.

Voici comment l'erreur peut t'égarer.

Je veux que tu saches, que la créature raisonnable qui aime ou désire un bien, ressent une joie dès qu'elle le possède. Et plus elle aime ce bien

qu'elle possède, moins elle le voit, moins elle s'applique à l'examiner avec prudence. Elle est toute à la jouissance qu'elle éprouve de cette consolation : la joie de posséder enfin ce qu'elle aime ne lui permet pas de le juger : son moindre souci est de se rendre compte de ce qu'il vaut.

Il en va de même de ceux qui aiment et désirent vivement les consolations spirituelles, qui recherchent les visions et s'attachent plus aux douceurs des consolations, qu'à moi-même, comme je te l'ai dit de ceux qui étaient encore dans l'état imparfait et qui regardaient davantage à la faveur des consolations, qu'ils recevaient de Moi, le donateur, qu'à l'amour de ma Charité, avec lequel je les leur donne. Ceux-là peuvent être trompés dans leur allégresse, sans compter d'autres dangers, dont je t'entretiendrai à part, dans un autre endroit.

Comment sont-ils abusés? — Écoute.

Lorsqu'ils ont conçu un grand amour de la consolation, comme il a été dit, et que la consolation leur arrive, ou quelque vision, quel qu'en soit la provenance, ils ressentent de la joie d'avoir enfin ce qu'ils aiment et désiraient d'avoir. Aussi, souvent, ces consolations pourraient venir du démon, qu'ils en éprouveraient encore de la joie. Ne t'ai-je pas dit, en effet, que lorsque le démon visite l'âme, sa présence se fait sentir, tout d'abord, par l'allégresse ; mais qu'elle laissait ensuite l'âme dans la tristesse, avec un remords dans la conscience, et sans aucun désir de la vertu ! J'ajouterai que cette allégresse peut se prolonger, et que l'âme peut la ressentir

parfois pendant toute la durée de son oraison. Mais si cette allégresse n'est pas accompagnée d'un ardent désir de la vertu, parfumée d'humilité, embrasée du feu de ma divine charité, cette vision, cette consolation, cette visite reçue, vient du démon, elle n'est pas de Moi. L'âme a bien possédé le signe de l'allégresse ; mais comme cette allégresse n'est pas unie à l'amour de la vertu, elle peut juger avec évidence que cette allégresse procède uniquement du désir qu'elle avait des consolations personnelles intérieures. Elle se réjouit maintenant, elle est dans la joie, parce qu'elle croit avoir ce qu'elle souhaitait, et que c'est le propre de l'amour, quel qu'il soit, d'être dans la joie, dès qu'il possède ce qu'il aime.

Tu ne pourrais donc te fier à la seule allégresse éprouvée, alors même que cette allégresse durerait tout le temps de la consolation, et plus encore. L'amour, aveuglé par cette allégresse, ne découvrira par cette tromperie du démon, s'il ne fait pas appel à d'autres signes que la prudence lui fournit ; mais s'il procède avec prudence, il verra si, oui ou non, cette allégresse est accompagnée de l'amour de la vertu. Il discernera ainsi, si cette visite spirituelle est de Moi ou du démon.

Tel est le signe de discernement que je t'avais donné quand je t'avais dit que la joie que tu en éprouverais serait pour toi un signe de ma visite, pourvu que cette joie fût accompagnée de la vertu. Telle est bien la verité. C'est là un signe certain qui te démontrera s'il y a ou non tromperie, si la

joie que tu éprouves est bien provoquée par ma présence, ou si elle procède de l'amour-propre spirituel et du désir des consolations personnelles. Ma visite apporte la joie avec l'amour de la vertu, celle du démon ne cause que la joie. Quand l'âme en vient à constater qu'elle n'est pas plus avancée dans la vertu qu'auparavant, il en faut conclure que cette allégresse procède de l'amour-propre des consolations spirituelles.

Tous, sache-le bien, ne sont pas trompés par cette joie, il n'y a que les imparfaits, ceux qui recherchent la consolation et regardent plus au don qu'au donateur. Mais ceux qui purement, sans aucun intérêt personnel, par la seule ardeur de l'amour qu'ils ont pour Moi, regardent au donateur et non au don et n'attachent de prix au don qu'à cause de Moi qui donne, nullement à cause de la consolation qu'ils en retirent, ceux-là ne peuvent jamais être abusés par cette allégresse. Ils ont un signe certain qui leur permet de discerner promptement quand le démon parfois essaye de les tromper en se transformant en ange de lumière, et de visiter leur esprit en y répandant soudain une grande allégresse. N'étant point passionnés par le désir de la consolation spirituelle, ils ont tôt fait, par leur prudence, d'éventer le piège, dès qu'ils constatent que l'allégresse une fois dissipée, ils demeurent dans les ténèbres. Ils s'en humilient alors dans la vraie connaissance qu'ils ont d'eux-mêmes, ils renoncent à toute consolation, et s'attachent avec passion à la doctrine de ma Vérité. Le démon, tout confus, ne

se présentera plus jamais ou rarement sous cette forme.

Ceux, au contraire, qui sont avides de consolations personnelles, recevront souvent sa visite. S'ils sont trompés ils reconnaîtront leur erreur, par le moyen que je t'ai indiqué, en constatant que l'allégresse n'était pas accompagnée de la vertu, et qu'ils ne sont point sortis de cette visite, avec l'humilité, avec une vraie charité, avec un grand désir de mon honneur à moi, le Dieu éternel, et du salut des âmes. C'est ma Bonté qui a ainsi pourvu à la préservation de tous, parfaits et imparfaits, dans quelque état que vous soyez. Vous pourrez déjouer toutes les ruses, si vous voulez conserver la lumière de l'intelligence que je vous ai donnée avec la pupille de la très sainte Foi. Ne la laissez donc point obscurcir par le démon, ou éteindre pas votre amour-propre car, si vous ne la voulez perdre, il n'est au pouvoir de personne de vous l'enlever.

CHAPITRE X
(107)

Comment Dieu exauce les saints désirs de ses serviteurs. Combien lui sont agréables ceux qui le prient, et frappent avec persévérance à la porte de sa Vérité.

J'ai fini, ma très chère fille, d'éclaircir tes doutes. J'ai procuré à l'œil de ton intelligence la lumière dont il avait besoin pour éviter les pièges que le démon te pourrait tendre, et j'ai satisfait ainsi à toutes tes demandes. Car Moi, crois-le bien, je ne méprise pas le désir de mes serviteurs. Je donne à quiconque me demande, et je vous invite tous à demander. C'est me déplaire vivement que de ne pas frapper, en vérité, à la porte de la Sagesse de mon Fils unique, en suivant sa doctrine. Car suivre sa doctrine c'est comme frapper à la porte, en criant vers moi le Père éternel par la voix du saint désir, par d'humbles et continuelles prières. Et c'est moi le Père, qui vous donne le pain de la grâce par la porte de la douce Vérité. Parfois, pour éprouver vos désirs et votre persévérance, je fais semblant de ne pas vous entendre, mais je vous entends bien, et j'accorde à votre esprit ce dont il a besoin. C'est moi qui vous donne la faim et la soif avec laquelle vous criez vers moi, et je ne veux qu'éprouver votre

constance, pour combler vos désirs, lorsqu'ils sont bien ordonnés et dirigés vers Moi. C'est à crier de la sorte que vous invite ma Vérité, quand elle dit : *Appelez et l'on vous répondra, frappez et il vous sera ouvert, demandez et l'on vous donnera* [1].

Et Moi aussi je te dis : « Je ne veux pas que tu laisses faiblir ton désir ni que tu cesses d'implorer mon secours ! N'abaisse pas ta voix ! Crie, crie vers moi pour que je fasse miséricorde au monde ! Frappe sans interruption à la porte de ma Vérité, mon Fils, en suivant ses traces. Que tes délices soient d'être avec lui sur la croix, avec pour aliment les âmes à sauver pour la gloire et l'honneur de mon nom, gémissant dans l'angoisse de ton cœur, sur la mort de la race humaine que tu vois entraînée vers une telle misère que ta langue ne la saurait décrire. C'est par tes gémissements, c'est par tes cris, que je voudrais faire miséricorde au monde ! C'est cela que je demande à mes serviteurs ! A ce signe je reconnaîtrai qu'ils m'aiment en vérité, et Moi, comme je te l'ai dit, je ne mépriserai pas leur désir.

1. Math. VII. 7 — Luc XI. 9.

CHAPITRE XI
(108)

Comment cette âme s'humilie en rendant grâces à Dieu. Elle prie ensuite pour le monde entier, et spécialement pour le corps mystique de la sainte Église, pour ses fils spirituels et pour les deux pères de son âme. Enfin elle demande à connaître les fautes des ministres de la sainte Église.

Alors cette âme, dans une véritable ivresse, paraissait hors d'elle-même. L'action de ses sens était suspendue en son corps, par l'union d'amour qu'elle avait faite avec son Créateur pendant que son esprit était ravi dans la contemplation de la Vérité éternelle, qui absorbait le regard de son intelligence. Cette vue de la Vérité l'avait faite tout amour pour la Vérité ! Et elle disait :

O souveraine et éternelle Bonté de Dieu ! Eh ! que suis-je donc, moi misérable, pour que vous, Père éternel et souverain, vous m'ayez manifesté votre Vérité, pour que vous m'ayez découvert les ruses secrètes du démon et les illusions du sens propre, auxquelles je suis exposée, moi et les autres, pendant le pèlerinage de cette vie, afin que je ne sois trompée ni par le démon ni par moi-même ? Qui donc vous inspire? L'amour ! Car vous m'avez aimée sans être aimée de moi.

O foyer d'amour ! Grâces, grâces, soient à vous, Père éternel ! A moi imparfaite et remplie de ténèbres, vous le Parfait, vous la Lumière, vous avez montré la perfection et la voie lumineuse de la doctrine de votre Fils unique. J'étais morte, vous m'avez rendu la vie ! J'étais malade, vous m'avez servi le remède ! Et non seulement le remède du Sang, que vous avez appliqué par votre Fils à ce malade qu'est le genre humain ; mais encore vous m'avez donné contre une infirmité secrète un remède que je ne connaissais pas ; vous m'avez enseigné cette doctrine que je ne puis d'aucune manière juger la créature raisonnable et spécialement vos serviteurs ! Aveugle et infirme que j'étais ! Que de fois ne les ai-je pas jugés, sous couleur de votre honneur et du salut des âmes ! Je vous remercie donc, ô Bonté souveraine et éternelle, de ce qu'en me découvrant votre Vérité, et les tromperies du démon, et les illusions du sens propre, vous m'avez fait connaître mon infirmité ! Je vous en supplie par votre grâce et par votre miséricorde, qu'aujourd'hui soit le terme et la fin de mes égarements ! Que je ne m'écarte plus désormais de la doctrine que votre Bonté m'a donnée, à moi et à quiconque la voudra suivre. Sans vous, rien ne se peut faire ! J'ai donc recours à vous, vous êtes mon refuge, Père éternel, et ce n'est pas pour moi seule que je vous implore, mais encore pour le monde entier, et particulièrement pour le corps mystique de la sainte Église.

Qu'elle brille dans vos ministres, cette Vérité,

cette doctrine que vous m'avez enseignée, à moi misérable, vous la Vérité éternelle ! Je vous le demande aussi et spécialement pour tous ceux que vous m'avez donnés, que j'aime d'un amour de prédilection, et que vous avez fait une même chose avec moi. Ils seront ma joie, pour la gloire et l'honneur de votre nom, si je les vois courir dans cette douce et droite voie, purs, morts à leur volonté et à leur sens propre, sans un jugement, sans un scandale, sans un murmure contre leur prochain ! Je vous en prie, ô mon très doux Amour, qu'aucun d'entre eux ne me soit ravi, par les mains du démon infernal, mais qu'au dernier jour, tous, ô Père éternel, parviennent à Vous, qui êtes leur fin.

Je vous adresse encore une autre prière, pour les deux soutiens que vous m'avez donnés sur la terre, pour les deux pères que vous avez préposés à ma garde et à mon enseignement à moi, pauvre misérable, depuis le commencement de ma conversion jusqu'à cette heure. Unissez-les : de leurs deux corps ne faites qu'une âme, et qu'ils n'aient de pensée que pour réaliser en eux, et dans les mystères que vous avez confiés à leurs mains, et dans le salut des âmes, la gloire et l'honneur de votre nom. Et moi qui ne suis pas votre fille, mais une esclave indigne et misérable, que toujours je sois vraiment ainsi vis-à-vis d'eux, en tout respect, avec une sainte crainte, pour l'amour de Vous ! Que je sois votre honneur, leur joie, leur consolation, et l'édification du prochain.

Je suis assurée, ô Vérité éternelle, que vous ne mépriserez pas mon désir, dans les prières que je vous adresse ! Car je sais, pour l'avoir vu, selon que vous avez daigné me le manifester, et beaucoup plus encore, pour l'avoir expérimenté, que vous exaucez les saints désirs. Moi, votre indigne servante, je ferai tout ce qui est en moi, suivant que vous m'en ferez la grâce, pour observer votre commandement et votre doctrine.

Maintenant, ô Père éternel, je me souviens d'une promesse que vous m'avez faite, quand vous m'avez parlé des ministres de la sainte Église. Vous m'avez dit que vous m'entretiendriez plus en détail, en un autre endroit, des fautes qu'ils commettent de nos jours. S'il vous plaît de m'en révéler quelque chose, je vous écouterai, pour avoir un sujet d'augmenter en moi la douleur, et la compassion, et l'angoisse de mon désir pour leur salut. Car je n'ai pas oublié ce que vous m'avez enseigné, que c'est par la souffrance, et les larmes, et les douleurs, et les sueurs, et les prières de vos serviteurs, que vous enverriez la consolation, en réformant la sainte Église en lui donnant de bons et saints Pasteurs. C'est pour accroître en moi ce désir, que je vous adresse cette demande.

CHAPITRE XII
(109)

Comment Dieu excite le zèle de cette âme pour la prière en répondant à quelques-unes de ses demandes.

Alors, le Dieu éternel, abaissant sur cette âme le regard de sa miséricorde, ne méprisa point son désir. Il accueillit ses prières et pour satisfaire au vœu qu'elle lui avait présenté, au sujet de la promesse qu'il lui avait faite, Il lui disait : O bien-aimée et très chère fille, j'exaucerai ta demande, j'accomplirai ton désir, pourvu que, de ton côté, tu ne commettes aucune erreur ni négligence. Elles seraient beaucoup plus graves, et tu mériterais de plus sévères reproches qu'auparavant, maintenant que tu as connu davantage ma Vérité. Applique-toi donc avec zèle à prier pour toutes les créatures raisonnables, pour le corps mystique de la sainte Église et pour ceux que tu aimes d'un amour particulier. N'apporte aucune négligence dans le devoir qui t'incombe de la prière, de l'exemple de ta vie, de l'enseignement de la parole. Reprends le vice et recommande la vertu de tout ton pouvoir. Des appuis que je t'ai donnés, tu m'as dit en vérité ce qu'il fallait dire. Fais en sorte d'être le moyen par lequel je donnerai à chacun ce dont

il a besoin, selon ses dispositions, et suivant que moi, ton Créateur, t'en ferai la grâce. Car, sans moi, vous ne pourrez rien faire et c'est moi qui réaliserai tes désirs. Mais ne manquez pas, toi et eux, d'espérer en moi. Ma Providence, elle, ne vous manquera pas ; chacun recevra humblement ce qu'il est capable de recevoir. Que chacun donc s'emploie à remplir le ministère à lui confié, selon la mesure qu'il a reçue ou qu'il recevra de ma Bonté.

213-21. — Paris. Impr. des Orphelins-Apprentis d'Auteuil
40, rue La Fontaine.

LE DIALOGUE

DE

SAINTE CATHERINE
DE SIENNE

II

LE DIALOGUE

DE

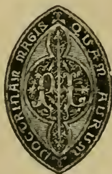
SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Traduction nouvelle de l'Italien

Par le R. P. J. HURTAUD, O. P.

MAITRE EN SACRÉE THÉOLOGIE

TOME SECOND



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

TABLE DES MATIÈRES

IIIe RÉPONSE : MISÉRICORDE A L'ÉGLISE

LA RÉFORME DES PASTEURS

Chapitres

Chapitres

IVe RÉPONSE. — LA PROVIDENCE DE LA MISÉRICORDE

L'OBÉISSANCE

Chapitres

CONCLUSION

3e RÉPONSE

MISÉRICORDE A LA SAINTE ÉGLISE

LA RÉFORME DES PASTEURS !

CHAPITRE I
(110)

De la dignité des prêtres, et du sacrement du corps du Christ. De ceux qui se communient dignement, et de ceux qui le font indignement.

Je vais répondre maintenant, à la demande que tu m'as faite, concernant les ministres de la sainte Église. Pour mieux connaître la vérité, ouvre l'œil de ton intelligence et contemple leur excellence, et la dignité à laquelle je les ai élevés. Comme l'on comprend mieux une chose par son contraire, je veux te montrer la dignité de ceux qui administrent dans la vertu, le trésor que j'ai mis entre leurs mains. Par là tu verras davantage la misère de ceux, qui aujourd'hui se nourrissent au sein de cette épouse.

Alors cette âme, pour obéir à cette invitation, se mirait dans la Vérité, où elle voyait la vertu briller en ceux qui la goûtent vraiment.

Et le Dieu éternel lui disait :

Ma fille très chère, je veux d'abord te dire la dignité où je les ai établis par ma Bonté, outre l'amour général que j'ai eu pour mes créatures, en vous créant à mon image et à ma ressemblance, et en vous faisant renaître à la grâce, dans le Sang de mon fils unique. Vous avez acquis une telle excellence, par l'union que j'ai faite de ma divinité à la nature humaine, que vous surpassez en dignité l'ange même : car j'ai pris votre nature, non celle de l'ange. Ainsi, comme je te l'ai dit, je suis Dieu fait homme, et l'homme a été fait Dieu, par l'union de la nature divine et de votre nature humaine. Cette grandeur est un bénéfice commun à toutes les créatures raisonnables. Mais parmi elles, j'ai élu mes ministres, pour votre salut, afin que par eux vous soit distribué le Sang de l'humble Agneau immaculé, mon Fils unique. A ceux-là, j'ai donné pour fonction d'administrer le Soleil, en leur confiant la lumière de la science et la chaleur de la divine charité, et la couleur unie à la chaleur et à la lumière, le Sang et le Corps de mon Fils.

Ce Corps est un soleil, parce qu'il est une même chose avec moi qui suis le vrai Soleil, et si grande est cette union que l'on ne les peut diviser ni séparer l'un de l'autre. Ainsi, dans le soleil, l'on ne saurait séparer la chaleur de la lumière, ni la lumière de la chaleur, tant est parfaite leur union.

Le soleil, sans sortir de sa sphère, sans se diviser, répand la lumière sur l'univers entier. Quiconque le veut, participe à sa chaleur. Aucune im-

pureté ne le peut souiller, et sa lumière lui est unie, comme je l'ai dit.

De même ce Verbe, mon Fils, avec son Sang précieux, est un soleil, Dieu tout entier, et homme tout entier : car il est une même chose avec moi et moi avec lui. Ma Puissance n'est pas séparée de sa Sagesse ; et la chaleur, le feu du Saint-Esprit n'est point divisée non plus, de moi le Père, ni de lui le Fils, parce que l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils, et nous sommes un même Soleil.

Moi, le Dieu éternel, je suis le Soleil d'où procèdent le Fils et le Saint-Esprit. Au Saint-Esprit est attribuée la chaleur, au Fils la sagesse, et dans cette Sagesse mes ministres reçoivent une lumière de grâce, pour avoir administré cette lumière, avec lumière, et avoir su reconnaître mon bienfait à Moi, le Dieu éternel, en suivant la doctrine de cette Sagesse mon Fils unique. C'est cette lumière que possède, unie à elle, la couleur de votre humanité. La lumière de ma Divinité est ainsi la lumière qui est unie à la couleur de votre humanité.

Cette couleur est devenue lumineuse, quand elle est devenue impassible en vertu de la Déité de la nature divine. C'est par ce moyen, c'est-à-dire par le Verbe incarné, étroitement uni à la lumière de ma Divinité et à la chaleur et au feu de l'Esprit-Saint, que vous avez reçu la lumière. A qui en ai-je confié la dispensation ? — A mes ministres, dans le corps mystique de la sainte Église, afin que vous ayez la vie, en recevant d'eux son Corps en nourriture et son Sang pour breuvage.

Ce Corps, ai-je dit, est un soleil. Le corps ne peut donc vous être donné, sans que vous soit donné aussi le sang; ni le sang et le corps, sans l'âme de ce Verbe ; ni l'âme ni le corps, sans ma Divinité à moi, le Dieu éternel. L'un est inséparable de l'autre. Comme je te l'ai dit en un autre endroit, la nature divine ne se sépare jamais de la nature humaine : ni la mort, ni rien ne les peuvent diviser. C'est donc toute l'Essence divine que vous recevez en ce très doux sacrement, sous cette blancheur de pain. Comme le soleil est indivisible, ainsi Dieu se trouve tout entier, et l'homme tout entier, dans la blancheur de l'hostie. Diviserait-on l'hostie en mille et mille miettes s'il était possible, en chacune je suis encore, Dieu tout entier, homme tout entier, comme je t'ai dit. En divisant le miroir l'on ne divise pas l'image qui se voit dans le miroir, ainsi en divisant l'hostie, l'on ne divise pas Dieu, l'on ne divise pas l'homme, mais en chaque parcelle il y a tout entier le Dieu-homme. Et il n'est pas non plus diminué en lui-même, comme on le peut comprendre par l'exemple du feu.

Si tu avais une lumière et que tout le monde vînt y allumer ses flambeaux, ta lumière n'en serait pas diminuée, et chacun cependant l'aurait tout entière. Il est vrai, pourtant, que chacun y participe plus ou moins suivant la matière qu'il présente à la flamme pour en recevoir le feu. Un exemple te le fera mieux comprendre.

Supposons qu'il y ait plusieurs personnes à venir chercher de la lumière avec des cierges. L'une

apporte un cierge d'une once, l'autre de deux onces, une troisième de trois onces, celle-ci d'une livre, celle-là, de plus encore. Toutes s'approchent de la lumière, et chacune allume son cierge. Dans chaque cierge allumé, quel que soit son volume, l'on voit désormais la lumière tout entière, sa couleur, sa chaleur et son éclat; cependant, tu jugeras que celui qui porte un cierge d'une once possède moins de lumière que celui qui tient un cierge d'une livre.

Ainsi advient-il à ceux qui s'approchent de ce Sacrement. Chacun apporte son cierge, c'est-à-dire le saint désir avec lequel il reçoit et prend ce Sacrement. Le cierge est éteint, et il s'allume, lorsqu'on reçoit ce sacrement. Je dis qu'il est éteint, parce que, par vous-même, vous n'êtes rien. Je vous ai donné, il est vrai, la matière avec laquelle vous pouvez recevoir et conserver en vous cette lumière; cette matière, c'est l'amour, parce que je vous ai créés par amour; aussi, ne pouvez-vous vivre sans amour.

Cet être, qui vous a été donné par amour, a trouvé dans le saint baptême, par la vertu du Sang de ce Verbe, la disposition, sans laquelle vous ne pourriez participer à cette lumière. Vous seriez comme un cierge, sans mèche, qui ne saurait brûler et qu'il est impossible d'allumer, si, avec le sentiment d'une âme créée par moi, faite pour aimer, — et tellement qu'elle ne peut vivre sans amour, que son aliment c'est l'amour, — vous n'aviez reçu dans le saint baptême, la très sainte foi unie à la grâce. La très sainte foi, voilà la mèche qui

peut s'enflammer à cette lumière! Et où donc l'âme ainsi préparée allumera-t-elle son flambeau ? Au feu de ma divine charité, en m'aimant, en me craignant, en suivant la doctrine de ma Vérité.

Il est vrai que l'âme s'enflamme plus ou moins, comme je t'ai dit, suivant la matière qu'elle apportera pour alimenter ce feu! Bien, que tous, en effet, vous ayez une même matière, puisque tous vous avez été créés à mon image et ressemblance et que tous, vous les chrétiens, vous possédez la lumière du saint baptême, chacun cependant peut croître en amour et en vertu, selon qu'il le veut, avec le secours de ma grâce. Non que vous changiez, pour prendre une autre forme que celle que je vous ai donnée ; mais vous accroissez, vous développez l'amour de la vertu par la pratique même de la vertu, et le sentiment de la charité par l'exercice de votre libre arbitre, pendant que le temps vous en est donné : car, le temps passé, vous ne le pourrez plus faire.

Ainsi, il dépend de vous de croître en amour, et c'est avec cet amour, que vous vous approchez de cette douce et glorieuse lumière, qui vous est distribuée par mes ministres auxquels je l'ai confiée, et que je vous ai donnée comme une nourriture. Tant vous apporterez d'amour et d'ardent désir, tant vous participerez à cette lumière. Vous ne la recevrez pas moins tout entière, comme je te l'ai expliqué par l'exemple de ceux qui participaient à la lumière suivant le poids des cierges qu'ils venaient y allumer, bien que chacun semblât

avoir la lumière tout entière, sans division aucune.

Ainsi la lumière de mon Fils ne peut être divisée, ni par l'imperfection de celui qui la reçoit, ni par la faute de celui qui l'administre. Mais cependant vous ne participez à cette lumière, vous n'en recevez de grâce en vous, que dans la mesure de vos dispositions, de votre saint désir. Qui s'approcherait de ce sacrement, en péché mortel, n'en recevrait aucune grâce, quoiqu'il reçût réellement Dieu tout entier, et l'homme tout entier, comme je te l'ai dit.

Sais-tu à quoi ressemble cette âme qui reçoit le Sacrement indignement ? A un cierge qui serait tombé dans l'eau, et qui ne fait que crépiter quand on l'approche du feu ; veut-on y introduire la flamme, elle s'éteint, et il n'en reste que de la fumée. Cette âme, elle aussi, porte en elle son cierge, qu'elle a reçu au saint baptême, mais elle l'a jeté dans l'eau de la faute qu'elle a commise, au dedans d'elle-même. Cette eau a mouillé la mèche, cette lumière de la grâce qui lui fut donnée dans le saint baptême, et tant qu'elle n'a pas été séchée, au feu d'une véritable contrition accompagnée de l'aveu de la faute, elle va, à la table de l'autel, recevoir cette lumière, réellement, mais non spirituellement. Quand l'âme n'est pas préparée comme il convient à un si grand mystère, cette vraie lumière ne demeure pas en elle par la grâce ; elle s'éteint aussitôt, et l'âme se trouve en une confusion plus grande, en des ténèbres plus épaisses, avec une faute plus lourde à porter. De ce Sacrement, elle ne retire qu'un remords plus criant dans sa conscience, non

par le défaut de cette lumière inaltérable, mais par l'effet de l'eau criminelle qui est dans cette âme, et qui fait obstacle au sentiment qu'elle devrait avoir, pour participer à la lumière.

Tu vois donc bien que cette lumière est inséparable de la chaleur et de la couleur auxquelles elle est unie. Cette union, rien ne la peut rompre, ni la faiblesse du désir qui porte l'âme à s'approcher de ce sacrement, ni la faute même de l'âme qui le reçoit, ni le péché de celui qui l'administre. Le soleil, t'ai-je dit, éclaire une chose immonde, sans en être impur, de même, en ce sacrement, cette douce lumière ne peut être souillée, ni divisée, ni diminuée; rien ne peut l'atteindre ni la faire dévier de son centre. Quand le monde entier communierait à la lumière et à la chaleur de ce Soleil, ce Verbe soleil, mon Fils unique, ne se séparerait jamais de Moi, le Soleil Père éternel.

Par le corps mystique de la sainte Église, il est administré à quiconque veut le recevoir; mais il n'en demeure pas moins tout entier, et bien que vous le receviez, Dieu et homme, tout entier, comme je te l'ai expliqué par l'exemple de la lumière, alors même que tous les hommes viendraient allumer leur flambeau à cette lumière, ils la recevraient tout entière, mais elle n'en demeurerait pas moins tout entière.

CHAPITRE II
(111)

Comme toutes les impressions des sens corporels sont trompées dans ce Sacrement, mais non les sens de l'âme. C'est avec ces sens intérieurs, qu'il faut voir, goûter et toucher D'une belle vision qu'eut cette âme, à ce sujet.

O ma fille très chère, ouvre bien l'œil de l'intelligence pour contempler l'abîme de ma Charité. Il n'est pas une créature raisonnable dont le cœur ne dût se briser sous la pression de l'amour, en considérant après tous les biens dont je vous ai comblés, le bienfait que vous recevez dans ce Sacrement. C'est avec cet œil de l'esprit, très chère fille, que toi et les autres, devez regarder ce mystère et le toucher, et non seulement avec la vue et le toucher corporels, qui sont ici impuissants.

L'œil ne voit rien d'autre que la blancheur du pain, la main ne touche rien d'autre que la surface du pain, le goût ne savoure rien d'autre que la saveur du pain. Tous les sens grossiers du corps sont ici abusés; mais le sens de l'âme ne peut être trompé, si elle le veut, c'est-à-dire si elle ne consent pas à se priver, par l'infidélité, de la lumière de la très sainte Foi.

Qui goûte et voit et touche ce sacrement? Les

sens de l'âme. Avec quel œil le voit-elle? Avec l'œil de l'intelligence, si cet œil est muni de la pupille de la très sainte Foi. Cet œil voit sous cette blancheur Dieu tout entier, l'homme tout entier, la nature divine unie à la nature humaine, le corps, l'âme, le sang du Christ, l'âme unie au corps, le corps et l'âme unis à ma nature divine, sans qu'elle soit séparée de Moi.

N'est-ce pas, s'il t'en souvient, ce que je t'ai fait voir, presque dès le commencement de ta vie, et non seulement du regard de l'intelligence, mais aussi des yeux du corps. Les yeux du corps, il est vrai, ne tardèrent pas à être aveuglés par l'éclat même de la lumière, et il ne demeura que la vision par l'œil de l'intelligence. C'est à ta demande, que je t'avais favorisée de cette manifestation, pour répondre aux attaques auxquelles tu étais en butte de la part du démon, au sujet de ce sacrement.

Tu sais, qu'allant un matin à l'église, dès l'aurore, pour entendre la messe, après avoir été tourmentée auparavant par le démon, tu allas te placer droit à l'autel du Crucifix. Le prêtre était venu à l'autel de Marie. Toi, tu examinais ton indignité : tu craignais de m'avoir offensé par la tentation que le démon t'avait fait subir, et tu considérais l'amour de ma Charité, qui avait daigné te faire entendre la messe, alors que tu te jugeais indigne d'entrer seulement dans mon saint temple. Lorsque le prêtre allait consacrer, au moment même de la consécration, tu levas les yeux sur lui, et comme il prononçait les paroles consécratoires, je me manifestai à

toi. Tu vis sortir de mon sein une lumière, semblable au rayon de soleil qui jaillit du disque solaire, sans cependant se séparer de lui. Dans cette lumière, unie avec elle, il y avait une colombe qui venait frapper sur l'hostie par la vertu des paroles de la consécration que le ministre prononçait. Les yeux du corps ne purent supporter plus longtemps cette lumière : la vision se continua par le seul regard de l'intelligence. Tu vis alors et tu goûtas l'abîme de la Trinité, et le Dieu-Homme tout entier, caché et voilé sous cette blancheur. Tu vis que ni la splendeur, ni la présence du Verbe, que ton intelligence contemplait en cette blancheur, ne détruisait en rien la blancheur du pain. L'une n'empêchait pas l'autre. En faisant le Dieu-Homme présent en ce pain, je ne supprimais pas le pain, je veux dire sa blancheur, sa dimension, sa saveur.

Voilà ce que te manifesta ma Bonté. A qui fut continuée cette vision ? A l'œil de l'intelligence éclairée par la pupille de la très sainte Foi. A lui doit revenir la vision principale, parce qu'il ne peut être trompé. C'est donc de ce regard, que vous devez contempler ce Sacrement.

Et qui le touche ? La main de l'amour. Oui, c'est avec cette main ; que l'âme touche ce que l'œil de l'esprit a vu et connu dans le Sacrement par la foi ; et elle touche avec cette main de l'amour, pour s'assurer de ce que l'intelligence a vu et connu par la Foi.

Qui le goûte ? Le goût du saint désir. Le goût corporel goûte la saveur du pain, et le goût de

l'âme qui est le saint désir goûte le Dieu-homme. Tu vois donc que les sens du corps sont ici déçus, mais non le sens de l'âme, à cause de la lumière et de la certitude qu'elle possède en elle-même. Car l'œil de l'intelligence a perçu par la pupille de la très sainte Foi ; ayant vu, il connaît; puis il touche avec foi, par la main de l'amour, ce qu'il a connu par la foi. Enfin par ce goût qui est en elle, par l'ardent désir, l'âme goûte ce qu'elle a vu et touché, l'amour ineffable de mon ardente Charité.

C'est cet Amour qui a daigné l'inviter à recevoir un si grand mystère, avec la grâce qu'il produit, dans ce Sacrement.

Ce n'est donc pas seulement par les opérations des sens corporels, tu le vois, que vous devez considérer et recevoir ce sacrement, mais par les actes spirituels en disposant les puissances de l'âme par affection d'amour, à contempler, à recevoir, à goûter ce mystère.

CHAPITRE III
(112)

De l'excellence de l'âme qui reçoit ce sacrement en état de grâce.

Considère, ma très chère fille, quelle excellence acquiert l'âme qui reçoit, comme il convient, ce pain de vie, cette nourriture des anges. En recevant ce sacrement, elle demeure en Moi et Moi en elle. Comme le poisson est dans la mer et la mer dans le poisson, ainsi je suis dans l'âme et l'âme est en Moi, l'Océan de paix. De cette communion, il reste la grâce; car, après avoir reçu ce pain de vie en état de grâce, l'âme en recueille la grâce, une fois que les accidents du pain sont consommés.

Je vous laisse l'empreinte de la grâce, comme fait le sceau que l'on appose sur la cire chaude, qui conserve sa marque quand on l'en retire. De même, fait la vertu de ce Sacrement dans l'âme, où il laisse après lui, l'ardeur de ma divine Charité, la clémence de l'Esprit-Saint, avec la lumière de la Sagesse, mon Fils unique. Eclairé par cette Sagesse, l'œil de l'intelligence peut connaître et contempler la doctrine de ma Vérité. Cette Sagesse aussi rend forte l'âme où elle s'empreint fortement, parce qu'elle participe de ma Force et de ma Puissance. Cette âme

est puissante désormais, contre sa propre passion sensuelle, contre le démon et contre le monde.

Tu le vois donc, l'empreinte demeure, quand le sceau est enlevé, quand les accidents du pain sont détruits et que le vrai Soleil est revenu à son disque, non qu'il en ait été séparé, car, comme je t'ai dit, il est toujours uni avec Moi. Mais pour vous servir un aliment en cette vie où vous êtes pèlerins et voyageurs, pour vous ménager un réconfort, et conserver en vous la mémoire du bienfait du Sang, l'amour immense que j'ai de votre salut, m'a fait vous le donner en nourriture, par une dispensation de ma Providence, qui a voulu subvenir à vos besoins en vous donnant à manger ce pain de ma douce Vérité.

Juge maintenant quelle obligation vous avez envers Moi! combien vous êtes tenus de me rendre le devoir d'amour, puisque je vous aime tant, et que je suis la souveraine et éternelle Bonté, digne de tout votre amour!

CHAPITRE IV
(113)

Comment ce qui a été dit touchant l'excellence du sacrement vous fait mieux connaître la dignité des Prêtres ; et comment Dieu exige d'eux une pureté plus grande que des autres créatures.

O très chère fille, tout ce que je t'ai dit, est pour te faire mieux comprendre la dignité à laquelle j'ai élevé mes ministres, et t'inspirer une douleur plus profonde de leurs misères. S'ils considéraient eux-mêmes leur dignité, ils ne demeureraient pas dans les ténèbres du péché mortel ; ils ne souilleraient pas ainsi le visage de leur âme. Non seulement ils ne m'offenseraient pas, ils ne profaneraient pas leur dignité, mais, alors même qu'ils livreraient leur corps au bûcher, ils croiraient ne pas faire encore assez pour reconnaître la grande grâce et le grand bienfait qu'ils ont reçu. Car, dans cette vie, ils ne peuvent ambitionner une dignité plus haute que celle-là.

Ils sont mes oints, et je les appelle mes christs ! Ils ont, par Moi, fonction de me donner à vous. Je les ai placés comme des fleurs odoriférantes dans le corps mystique de la sainte Église. Cette dignité, l'ange lui-même ne l'a pas ; et je l'ai donnée aux hommes, à ceux que j'ai élus pour mes ministres,

J'ai fait d'eux des anges, et ils doivent être en cette vie, comme les anges de la terre. De toute âme j'exige la pureté, la charité. A toute âme je demande de m'aimer, Moi, d'aimer son prochain, de subvenir à ses besoins, suivant ses moyens, le secourant de ses prières et demeurant en union de charité avec lui, comme je te l'ai exposé en un autre endroit, en traitant ce sujet.

Mais je requiers bien davantage la pureté dans mes ministres, l'amour envers Moi et envers le prochain, auquel ils doivent dispenser le Corps et le Sang de mon Fils unique, avec une charité ardente, et la faim du salut des âmes, pour la gloire et l'honneur de mon nom. Comme ils veulent la pureté du calice où ils offrent le sacrifice, moi aussi j'exige la pureté et netteté de leur cœur, de leur âme, de leur esprit. Et leur corps aussi, comme instrument de l'âme, je demande qu'ils le conservent dans une parfaite charité, qu'ils ne le souillent pas dans la fange de l'impureté, qu'ils ne soient pas enflés d'orgueil, à l'affût des grandes prélatures, qu'ils ne soient pas cruels envers eux-mêmes et envers leur prochain. Car, s'ils sont cruels envers eux-mêmes par leurs péchés, ils sont, par le fait même, cruels pour les âmes de leur prochain : ils ne leur donnent pas l'exemple de leur vie, ils n'ont pas le souci de les arracher aux mains du démon, ni d'administrer le Corps et le Sang de mon Fils unique, et Moi-même, la vraie lumière, dans les autres sacrements de la sainte Église. Ainsi donc, ils ne peuvent être cruels à eux-mêmes, sans l'être aux autres.

CHAPITRE V
(114)

Comment l'on ne doit pas vendre ni acheter les sacrements. Comment ceux qui les reçoivent doivent subvenir aux besoins temporels des Ministres; et comment ceux-ci doivent faire trois parts des offrandes qui leur sont faites.

Je veux que mes prêtres soient généreux et non pas avares, qu'ils ne vendent pas, par cupidité et par avarice, la grâce du Saint-Esprit qui est à Moi. Non, ils ne le doivent pas faire, je ne veux pas qu'ils le fassent. Ce qu'ils ont est un don, une largesse de ma Charité que leur a faite ma Bonté; c'est donc avec le cœur large, par sentiment d'amour, pour mon honneur et le salut des âmes, qu'ils le doivent donner, à leur tour, en toute charité, à toute créature raisonnable qui humblement le demande. Ils ne doivent pas en réclamer le prix, car ils ne l'ont pas acheté; ils l'ont reçu de moi gratuitement, pour le servir aux autres. Mais il leur est permis d'accepter l'aumône qui leur est due par celui qui reçoit le Sacrement, et qui est obligé, quand il le peut, de leur faire une offrande, pour subvenir à leurs nécessités temporelles. C'est à vous qu'il incombe, de nourrir corporellement ceux qui vous dispensent la nourriture spirituelle, la grâce, les dons du Saint-

Esprit, par l'administration des rites sacrés que j'ai institués dans la sainte Église pour servir à votre salut. Et je vous fais à savoir, qu'ils vous donnent incomparablement plus que vous ne leur donnez; car aucune comparaison ne peut être établie entre les choses finies et passagères que vous leur procurez, et Moi, le Dieu infini, que, par ma Providence et ma divine Charité, je les ai chargés de vous communiquer. Et cela n'est pas vrai seulement de ce mystère, mais de toute grâce spirituelle, quel qu'elle soit, par quelque créature qu'elle vous soit obtenue, par la prière ou tout autre moyen. Toutes vos richesses temporelles n'égalent pas et jamais ne pourront égaler les dons que vous recevez spirituellement, ni même entrer en comparaison avec eux.

Je te dirai maintenant, que des biens que vous leur offrez, mes ministres doivent faire trois parts : la première est pour leurs besoins personnels; la seconde, pour les pauvres; la troisième, ils la consacreront à l'Église, pour les choses qui sont nécessaires, seulement : ils m'offenseraient en agissant autrement.

CHAPITRE VI
(115)

De la dignité des prêtres. Comment la vertu des sacrements n'est pas amoindrie par les fautes de ceux qui les administrent ou qui les reçoivent. Et comment Dieu ne veut pas que les Séculiers s'arrogent le droit de les corriger.

Ainsi faisaient mes chers et glorieux ministres, ceux dont je t'ai promis de te faire voir l'excellence personnelle, outre la dignité dont je les ai honorés en faisant d'eux mes christs : car, s'ils exercent dans la vertu cette dignité, ils sont revêtus de ce doux et glorieux Soleil dont je leur ai confié la dispensation. Regarde le doux Grégoire, Sylvestre, et tous ceux qui, avant eux et après eux, ont succédé au Souverain Pontife Pierre, à qui ma Vérité confia les clefs du royaume des cieux par ces paroles : *Pierre, je te donne les clefs du royaume des cieux. Ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel, et ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel*[1].

Remarque bien, très chère Fille, qu'en te montrant l'excellence de leurs vertus, je te ferai plus pleinement comprendre la dignité à laquelle j'ai élevé mes ministres.

Cette clef du royaume des cieux est celle du Sang

1. Math., xvi, 19.

de mon Fils unique; c'est par cette clef, que fut ouverte la vie éternelle, qui si longtemps avait été fermée par le péché d'Adam. Quand je vous eus donné ma Vérité, le Verbe mon Fils unique, il souffrit mort et passion et, par sa mort il détruisit votre mort, en vous baignant dans son sang. Ainsi son sang et sa mort, en vertu de la nature divine unie à votre nature humaine, ouvrirent la vie éternelle.

A qui laissa-t-il les clefs de ce Sang? Au glorieux apôtre Pierre et à tous les autres qui sont venus et qui viendront après lui jusqu'au dernier jour du jugement. Tous ont donc et auront la même autorité que Pierre, et aucune de leurs fautes n'amoindrira cette autorité, ni n'affaiblira la perfection du Sang ou des autres sacrements. Car, je te l'ai déjà dit, aucune tache ne peut ternir ce Soleil, ni sa lumière ne peut être obscurcie par les ténèbres du péché mortel, qui se trouvent en celui qui l'administre ou en celui qui le reçoit. Leur faute ne peut nuire en rien aux sacrements de la sainte Église, ni amoindrir leur vertu. Tout ce qu'elle peut, c'est de diminuer la grâce ou d'aggraver la culpabilité, en celui qui les administre et en celui qui les reçoit indignement.

Ainsi, mon Christ sur terre tient les clefs du Sang. S'il t'en souvient bien, je t'ai manifesté cette vérité par une allégorie, lorsque je voulus te faire comprendre, quel respect les séculiers doivent porter à mes ministres, qu'ils soient bons ou mauvais, et combien ils m'offensaient par leurs irrévérences, Je te montrai, tu le sais, le corps mystique de la sainte

Église, sous la forme d'un cellier qui renfermait le sang de mon Fils unique ; c'est ce sang qui fait la valeur de tous les sacrements, qui ne contiennent la vie que par la vertu du Sang.

A la porte de ce cellier était mon Christ en terre, à qui était confiée l'administration du Sang. A lui il appartenait d'établir des ministres, pour l'aider à distribuer ce sang au corps entier de la Religion chrétienne. Celui qui était agréé et sacré par lui était institué ministre, les autres, non. C'est de lui qu'est issue toute la hiérarchie cléricale, et c'est lui, qui assigne à chacun son office, pour la dispensation de ce glorieux sang.

Comme c'est lui qui établit ses auxiliaires dans leurs fonctions, c'est à lui aussi qu'il appartient de les corriger de leurs fautes. Et je veux qu'il en soit ainsi. A raison de l'excellence et de la dignité dont je les ai revêtus, je les ai tirés de la servitude, je veux dire que je les ai affranchis de la domination des princes temporels. La loi civile n'a rien à faire avec eux, elle n'a pas à intervenir pour leur répression. Ils ne relèvent que de celui qui a pouvoir pour gouverner et administrer dans la Loi de Dieu. N'allez pas toucher à mes christs ! Le plus grand malheur où puisse tomber un homme, c'est de s'en constituer le justicier.

CHAPITRE VII
(116)

Comment Dieu regarde comme dirigées contre lui-même les persécutions que l'on fait subir à l'Église et à ses ministres. Et comment cette faute est plus grave qu'aucune autre.

Si tu me demandes pourquoi le péché de ceux qui persécutent la sainte Église est plus grave que tous les autres, et pour quelle raison, les fautes de mes ministres ne diminuent en rien le respect qu'on leur doit rendre, je te répondrai : Parce que tout le respect qu'on leur témoigne, ce n'est pas à eux qu'il s'adresse, mais à Moi, par la vertu du Sang dont je leur ai confié la dispensation. Sans cela, vous auriez autant de respect pour eux que pour les autres hommes, et rien de plus. C'est à cause de ce ministère qu'ils remplissent, que vous êtes obligés à ce grand respect : c'est à eux qu'il vous faut aller, non pas à eux à cause d'eux, mais à cause de la puissance que je leur ai donnée, si vous voulez recevoir les saints sacrements de l'Église ; et, si pouvant les recevoir vous ne le vouliez pas, vous mourriez en état de damnation.

Et donc, ce n'est pas à eux, c'est à Moi que va cet hommage de respect, et à ce glorieux Sang qui est une même chose avec Moi, par l'union de la nature

divine et de la nature humaine. Si c'est à Moi que va le respect, c'est à Moi aussi que s'adresse l'irrévérence. Je te l'ai déjà dit, vous ne leur devez pas d'égards particuliers, pour eux-mêmes, mais à cause de l'autorité dont je les ai investis ; et, pareillement, en les offensant, ce n'est pas eux qu'on offense, c'est Moi-même. C'est ce que j'ai interdit, par ces mots : *Ne portez pas la main sur mes christs*[1]. Non : Je ne le veux pas.

Qu'on ne s'excuse point en disant : « Je ne fais pas injure à la sainte Église, je ne me révolte pas contre elle, je n'en ai qu'aux vices des mauvais pasteurs. » Qui parle ainsi ment sur sa tête. Son amour-propre l'aveugle, et l'empêche d'y voir clair, ou plutôt, il voit bien, mais fait semblant de ne pas voir, pour étouffer les reproches de sa conscience. S'il était sincère, il verrait bien, et même, il voit bien que ce ne sont pas les hommes qu'il persécute, mais le Sang de mon Fils. A Moi l'injure, comme à Moi le respect ! Et donc à Moi aussi, tous les dommages, tous les mépris, tous les affronts, toutes les opprobres, toutes les réprobations dont mes ministres sont l'objet. Je considère comme fait à Moi-même tout ce qui leur est fait. Je l'ai dit et je le répète : *Je ne veux pas que l'on touche à mes christs !* — C'est à Moi seul de les punir.

Les méchants prouvent ainsi leur irrévérence pour le Sang et le peu de prix qu'ils attachent à ce trésor que je leur ai donné, pour le salut et la vie de

1. Par. xvi. 22.

leurs âmes. Pouvais-je faire davantage que de me donner moi-même, Dieu et homme tout entier, pour être votre nourriture. Mais parce qu'ils n'ont pas su m'honorer moi-même à travers mes ministres, leur respect s'est encore amoindri par les persécutions qu'ils leur ont fait subir, sous prétexte qu'ils découvraient en eux nombreux péchés et maints défauts dont je t'entretiendrai en un autre endroit. Si vraiment ils avaient professé le respect qu'ils me doivent à Moi dans la personne de mes ministres, les défauts de ceux-ci n'eussent point découragé leur hommage, comme ils ne diminuent en rien; je te l'ai dit, la vertu de ce Sacrement. Donc le respect, lui aussi, doit demeurer le même : l'amoindrir, c'est m'offenser moi-même.

Cette offense m'est plus sensible que toutes les autres, et pour plusieurs raisons, dont je te dirai les trois principales.

La première est que, ce qu'on leur fait, c'est à Moi-même qu'on le fait.

La seconde c'est qu'ils transgressent le commandement, que j'ai institué moi-même, de ne pas porter la main sur mes christs, et qu'ils méprisent ainsi la vertu du Sang qu'ils ont reçu dans le saint baptême. Ils ont désobéi, en faisant ce qui était défendu, et ils se sont insurgés contre ce Sang, en lui manquant de respect, par une grave persécution. Ils sont donc comme des membres putrides, retranchés du corps mystique de la sainte Église, et s'ils s'obstinent dans leur révolte, s'ils meurent dans leur mépris, ils encourront la damnation éternelle. Au

dernier moment, il est vrai, s'ils s'humilient en reconnaissant leur faute, s'ils veulent se réconcilier avec leur chef et qu'ils ne le puissent pas, ils recevront miséricorde ! Soit ! Ce n'est pas une raison, cependant, d'attendre ce dernier instant, car ils ne sont pas sûrs d'en pouvoir disposer.

La troisième raison, qui fait que leur faute est plus grave que toutes les autres, c'est que ce péché est voulu par malice, avec préméditation. Ils savent bien, qu'en bonne conscience, ils ne peuvent pas ainsi outrager mes ministres. Et ils le font quand même, ils m'offensent par perversité d'orgueil, sans entraînement de la chair. Ils ruinent ainsi leur âme et leur corps. L'âme est ruinée par la perte de la grâce, et souvent elle est rongée par le ver de la conscience. Leurs biens corporels, ils les gaspillent au service du démon, et leurs corps périssent enfin comme des animaux.

Ainsi donc ce péché est commis directement contre Moi, sans intérêt personnel, sans jouissance sensuelle, uniquement par malice et par orgueil. Cet orgueil a sa source dans l'amour-propre sensitif, et dans cette crainte coupable qu'eut Pilate lorsque, par peur de perdre son pouvoir, il mit à mort le Christ mon Fils unique. Ainsi font toujours ceux qui portent la main sur mes ministres. Tous les autres péchés sont commis ou par simplicité, ou par ignorance, ou même par malice, quand on sait que l'on fait mal, mais c'est à cause de la jouissance désordonnée, ou du plaisir, ou de l'intérêt personnel, que l'on se procure par le péché

lui-même. Ces péchés sont nuisibles à l'âme, ils m'offensent ainsi que le prochain : ils m'offensent parce qu'ils me privent de l'honneur et de la gloire auxquels j'ai droit, ils offensent le prochain en le privant de l'amour de la charité. Mais ils ne m'atteignent pas extérieurement, ils ne sont pas dirigés contre Moi, et spécialement contre Moi, bien qu'ils soient préjudiciables à l'âme et me déplaisent à cause de sa perte. Tandis que cette offense dont je me plains, c'est à Moi qu'elle s'adresse, et immédiatement. Les autres péchés se couvrent de quelque prétexte ; on les commet sous couleur de quelque bien ; ils ne sont pas dirigés immédiatement contre Moi ; car je t'ai dit, tout vice et toute vertu s'exercent à l'égard du prochain, le péché se commet, par manque de charité envers Moi, votre Dieu, et envers le prochain, et la vertu opère par l'amour même de la charité. C'est en offensant le prochain, et en quelque sorte par son intermédiaire, que l'on m'offense.

Mais parce que, parmi mes créatures raisonnables, j'ai élu mes ministres, qui sont mes oints, comme je te l'ai dit, les dispensateurs du corps et du sang de mon Fils unique, de votre chair humaine unie avec ma nature divine, quand ils consacrent, ils représentent la personne même du Christ mon Fils.

Tu le vois donc bien, c'est à mon Verbe que cette injure est faite. En l'atteignant, elle m'atteint du même coup, puisque nous sommes Un. Les malheureux ! Ils persécutent le Sang, et ils se privent du trésor qui est le fruit du Sang !

C'est pourquoi, elle m'est plus sensible que toute autre, cette offense qui s'adresse non pas à mes ministres, mais à Moi. Je n'estime pas comme leur appartenant en propre, ni l'honneur, ni la persécution: c'est Moi qu'ils visent, c'est-à-dire ce glorieux Sang de mon Fils qui est Un avec moi. Aussi je t'assure, que si tous les autres péchés commis jusqu'à ce jour étaient dans un plateau, et celui-là dans l'autre, c'est celui-là qui pèserait davantage dans la balance de ma Justice, pour les raisons que je t'ai exposées.

Si je t'ai révélé tout cela, c'est pour que tu aies sujet de t'attrister davantage, de l'injure qui m'est faite et de la perte de ces malheureux; c'est afin que par la douleur et par l'amertume de ton âme et de mes autres serviteurs, par ma Bonté et ma Miséricorde, soient dissipées les ténèbres qui pèsent sur les membres corrompus, séparés du corps mystique de la sainte Église.

Je ne trouve presque plus personne qui gémisse de la persécution que l'on fait subir à ce glorieux et précieux Sang. Mais combien n'en rencontré-je pas, qui sans cesse me frappent des flèches de leur amour désordonné, de leur crainte servile, de leur propre estime! Aveugles qu'ils sont, ils se font un honneur de ce qui est leur honte, ils jugent honte ce qui serait leur honneur, je veux dire s'humilier devant leur chef. Voilà les vices qui les ont faits s'insurger pour persécuter le Sang.

CHAPITRE VIII
(117)

Où l'on parle de ceux qui, de différentes manières, persécutent l'Église et les ministres.

Ils me frappent, t'ai-je dit, et c'est la vérité. Dans leur intention, du moins, autant qu'il est en leur pouvoir, ils m'accablent de leurs coups. Non que certes j'en puisse ressentir aucune blessure : je suis comme le rocher, qui ne peut être entamé par les coups, et qui renvoie le choc à celui qui le frappe. Ainsi en est-il de leurs offenses. Ils essayent bien d'en jeter l'affront jusqu'à Moi : ils ne peuvent m'atteindre. La flèche empoisonnée de leur faute retombe sur eux, et c'est eux qu'elle blesse en leur faisant perdre, en cette vie, la grâce qui est le fruit du Sang. Et, au dernier moment, s'ils ne se convertissent, par une sainte confession accompagnée de contrition du cœur, ils tomberont dans l'éternelle damnation : ils seront séparés de Moi et liés au démon ; car c'est avec lui qu'ils ont fait alliance

Dès que l'âme, en effet, est privée de la grâce, elle est prise dans les liens du péché, ces liens qui sont la haine de la vertu et l'amour du vice. Cette chaîne, c'est leur libre arbitre qui l'a mise aux mains du démon, et c'est par elle qu'il les tient :

Ils ne seraient pas ainsi enchaînés, s'ils ne l'avaient voulu. Ce lien unit ensemble tous les persécuteurs du Sang, et c'est comme membres du démon, qu'ils font ainsi l'office des démons.

Les démons s'ingénient à pervertir mes créatures, à les détourner de la grâce, à les faire tomber dans le péché mortel, afin de les amener à partager avec eux, leur malheureux sort. C'est à cette œuvre aussi que s'emploient les misérables qui sont devenus membres du démon ; ils s'essayent à séduire les enfants de l'Épouse du Christ, mon Fils unique, en brisant les liens de la charité qui les unissent, et après les avoir ainsi privés du fruit du Sang, ils les chargent des mêmes chaînes qu'ils portent eux-mêmes, chaînes de l'orgueil, chaînes de la présomption, chaînes de la crainte servile. C'est par crainte d'être dépouillés de leur puissance temporelle, qu'ils perdent ainsi la grâce et qu'ils acceptent la pire honte qu'ils puissent encourir, qui est d'être privés de la dignité du Sang. Cette chaîne est scellée avec le sceau des ténèbres : car ils ont perdu le sens de l'immense malheur et de la profonde misère dans lesquels ils sont tombés et font tomber les autres. N'en ayant plus conscience, comment pourraient-ils se corriger? Dans leur aveuglement, ne vont-ils pas jusqu'à se glorifier de la ruine de leur âme et de leur corps!

O fille très chère, que ton affliction soit sans mesure, au spectacle d'un pareil aveuglement et d'une telle misère ! Pense que ces malheureux ont été purifiés, comme toi, dans le Sang, qu'ils ont été

nourris du Sang, qu'ils ont grandi par la vertu du Sang, sur le giron de la sainte Église, et aujourd'hui les voilà ! La crainte a fait d'eux des révoltés ! Sous le prétexte de redresser les fautes de mes ministres, que j'ai déclarés inviolables, que je leur ai défendu de toucher, ils se sont séparés du sein de leur Mère. Quelle terreur ne doit pas être la tienne et celle de mes serviteurs en entendant rappeler cette misérable alliance ! Ta langue ne pourrait dire combien elle est abominable à mes yeux. Le pire, c'est que sous le manteau des fautes de mes ministres, ils essayent de cacher leurs propres iniquités ! Ils oublient qu'il n'est de manteau si épais que ne perce mon regard. Ils peuvent bien se dérober aux yeux des créatures, non aux miens : rien ne m'est caché, tout m'est présent. Que pourriez-vous me cacher à Moi, qui vous aimai et vous connus, avant même que vous ne fussiez ?

C'est là une des raisons, pour lesquelles ces infortunés mondains ne se convertissent pas. Privés qu'ils sont de cette lumière de la Foi vivante, ils ne croient pas vraiment que je les voie ! S'ils croyaient en vérité que je connais leurs crimes, que chaque faute est punie, comme toute bonne action récompensée, ils ne commettraient pas tant de péchés, ils se repentiraient de ceux qu'ils ont commis, ils imploreraient humblement ma miséricorde ! Et Moi, par la vertu du sang de mon Fils, je leur accorderais mon pardon. Mais ils s'obstinent dans le mal ; ils appellent sur eux, par leurs fautes, la réprobation de ma Bonté ; ils se sont précipités dans

la dernière ruine, en se privant de la lumière, et les voilà, ces aveugles, qui se sont mis à persécuter le Sang ! — Eh bien ! à cette persécution, aucune faute, dans les ministres du Sang, ne peut servir d'excuse.

CHAPITRE IX
(118)

Bref résumé de ce qui a été dit sur l'Église et sur les ministres.

Je t'ai dit, ma très chère fille, quelque chose du respect que l'on doit témoigner à mes oints, malgré leurs défauts. Ces marques de révérence qu'on a pour eux, ne leur sont pas dues à cause de leur personne, mais à raison de l'autorité qu'ils tiennent de Moi. Leurs défauts ne peuvent en rien affaiblir ou diviser le mystère du Sacrement. Ils ne doivent donc pas diminuer non plus, les hommages qu'on leur doit, non pour eux-mêmes, encore une fois, mais pour le trésor du Sang dont ils ont la garde.

Quant à ceux qui en agissent autrement, je t'ai dit bien peu, en regard de la réalité, de l'indignation que j'en éprouve et du tort que leur fait à eux-mêmes l'inconcevable mépris et la persécution du Sang, comme aussi cette alliance conclue entre eux contre Moi, par laquelle ils se consacrent au service du démon.

Cette confidence est faite pour provoquer en toi la douleur de ce crime, dont je t'ai entretenue particulièrement : le crime de ceux qui persécutent la sainte Église. J'appelle aussi ton attention. en général,

sur tous les chrétiens qui sont en péché mortel, et qui, par là même, méprisent le Sang, en se privant de la vie de la grâce. Tous m'outragent, mais bien plus grave est la faute de ceux dont je t'ai parlé spécialement.

CHAPITRE X
(119)

De l'excellence des vertus, et des œuvres saintes des ministres vertueux et saints. Comment ils ont la propriété du soleil, et comment ils corrigent ceux qui leur sont soumis.

Pour procurer à ton âme un peu de consolation et adoucir la douleur que tu éprouves des ténèbres de ces malheureux pécheurs, je vais te parler maintenant de la vie sainte de mes ministres, qui ont, je te l'ai dit, les qualités du soleil. Le parfum de leur vertu corrige l'infection du péché, et leur lumière éclaire les ténèbres du vice. Aussi bien, par cette lumière, pourras-tu mieux comprendre les ténèbres et les fautes de mes mauvais ministres.

Ouvre donc l'œil de ton intelligence et fixe-le en Moi, le Soleil de justice ! Tu y verras que mes glorieux ministres qui ont administré le Soleil, ont pris, dans ce service, la condition du soleil. Ce que je t'ai exposé de Pierre, le Prince des apôtres, qui reçut les clefs du royaume des cieux, je le dis pareillement des autres, qui, dans ce jardin de la sainte Église, ont distribué la lumière, le corps et le sang de mon Fils unique, — Soleil toujours uni à Moi et jamais séparé de Moi, comme il a été dit — avec tous les sacrements de la sainte Église, qui

n'ont de valeur et ne donnent la vie qu'en vertu du Sang.

Tous, à des degrés divers, et chacun selon son état, ont pouvoir de Moi de distribuer la grâce de l'Esprit-Saint.

Et par quel moyen répandent-ils la grâce? Par la lumière de la grâce qu'ils ont tirée de la vraie Lumière.

Cette lumière est-elle seule? Non : la lumière de la grâce ne peut être seule ni être divisée, on l'a tout entière ou on ne l'a pas du tout.

Celui qui est en péché mortel est privé de la lumière de la grâce, et qui a la grâce possède dans son intelligence la lumière qu'il faut pour me connaître Moi qui lui ai donné la grâce et la vertu qui conserve la grâce. Par cette lumière, il connaît également la misère du péché et la cause du péché, qui est l'amour-propre sensitif. Aussi est-il pris de haine pour cet égoïste amour, et par cette haine il reçoit dans sa volonté la chaleur de la divine Charité, car la volonté accompagne l'intelligence. Il reçoit la couleur de cette glorieuse lumière, en suivant la doctrine de ma douce Vérité, qui remplit sa mémoire du souvenir des bienfaits du sang.

Tu le vois, l'on ne peut recevoir la lumière sans bénéficier en même temps de la chaleur et de la couleur, parce qu'elles sont unies ensemble et ne font qu'une même chose. Pareillement, je te l'ai expliqué, l'âme ne peut diriger vers moi le vrai Soleil, une de ses puissances, sans que, du même

coup, toutes les trois se trouvent réunies et assemblées en mon nom. Quand l'œil de l'intelligence, éclairé de la lumière de la Foi, s'élève au-dessus des visions sensibles, pour regarder en Moi, il entraîne après lui la volonté qui apporte son amour à ce que l'intelligence voit et contemple, et la mémoire se remplit toute de l'objet aimé. Dès que les puissances sont ainsi disposées, l'âme me participe Moi le Soleil. Je l'illumine de ma Puissance, de la Sagesse de mon Fils unique, et je l'embrasse de la Clémence du Saint-Esprit.

Dès lors, mes serviteurs ont revêtu la condition du Soleil, leurs puissances sont toutes remplies de moi le vrai Soleil, et ils font fonction de soleil.

Le soleil échauffe, il éclaire, et sa chaleur féconde la terre. Et que font donc mes chers ministres?

Élus par moi, Oints par moi, placés par moi dans le corps mystique de la sainte Église pour la dispensation du Soleil qui est Moi-Même, pour distribuer le corps et le sang de mon Fils unique avec les autres sacrements qui contiennent la vie par la vertu du Sang, ils les administrent extérieurement, et ils les administrent spirituellement. Je veux dire qu'ils répandent dans le corps mystique de la Sainte Église la lumière qui est en eux : lumière de science surnaturelle, jointe à la couleur d'une vie honnête et sainte, conforme à la doctrine de ma Vérité, et rayonnent la chaleur de la plus ardente charité. La chaleur de leur charité met en fermentation les âmes stériles ; leur science les éclaire de sa lumière ; et l'exemple de leur vie

réglée et sainte achève de dissiper les ténèbres des nombreux péchés mortels et de toutes les infidélités! Ils ramènent à ma discipline ceux qui, en dehors de toute loi, vivaient dans la nuit du péché et dans le froid de la mort par la privation de la grâce. N'est-il donc pas vrai qu'ils sont des soleils, puisqu'ils ont la propriété du soleil, de par moi le vrai Soleil, après que, par sentiment d'amour, ils sont devenus une même chose avec moi, et moi avec eux, comme je te l'ai exposé en un autre endroit!

Tous, et chacun selon la fonction pour laquelle je l'ai élu, ont répandu dans l'Église la lumière. Pierre par la prédication, par la doctrine, et enfin par le sang; Grégoire, par la science, par la sainte Écriture, par le miroir de sa vie; Silvestre, par la lutte contre les infidèles, principalement par la discussion, par les preuves qu'il a données de la très sainte Foi, tant en actes qu'en paroles, par la vertu qu'il avait reçue de moi.

Que si tu regardes Augustin, le glorieux Thomas, Jérôme, et tant d'autres, tu verras quels torrents de lumière ils ont versé sur cette Épouse, en extirpant les erreurs : vrais flambeaux posés sur le chandelier, et pourtant si vraiment, si parfaitement humbles! Tout affamés de mon honneur et du salut des âmes, ils mangeaient cette nourriture avec délices, à la table de la très sainte Croix.

Et les martyrs, avec leur sang! Le parfum de ce sang montait jusqu'à Moi! Par le parfum de leur sang et de leur vertu, joint à la lumière de la

science, ils faisaient fructifier l'Épouse, ils dilataient la foi ; ceux qui étaient dans les ténèbres accouraient à la lumière qui rayonnait d'eux

Et les prélats institués dans l'état de la prélature par mon Christ de la terre ! Comme par la sainteté et l'honnêteté de leur vie, ils m'offraient le sacrifice de justice ! Cette perle précieuse de la justice, enchâssée dans une véritable humilité et une très ardente charité, comme elle brillait en eux et dans ceux qui leur étaient soumis, à la lumière du sens chrétien !

En eux surtout, qu'elle était éclatante cette justice ! Comme ils me rendaient bien ce qui m'est dû ! Comme ils entouraient mon nom d'honneur et de gloire ! Pour eux, ils n'avaient que haine, que mépris pour leur propre sensualité. Le vice, ils l'avaient en horreur, et ils s'attachaient à la vertu de toute l'ardeur de leur charité pour Moi et pour leur prochain. Leur humilité foulait aux pieds l'orgueil. C'est comme des anges qu'ils montaient à la table de l'autel, la pureté dans le cœur, sans souillure dans leur corps, et, dans la pleine sincérité de leur âme, ils célébraient le sacrifice, tout embrasés du feu de la charité.

Parce qu'ils avaient tout d'abord établi la justice en eux-mêmes et dans leur vie, ils la faisaient aussi régner dans ceux qui leur étaient soumis. Ils voulaient les voir vivre saintement et les corrigeaient sans crainte servile, parce qu'ils s'oubliaient eux-mêmes pour ne penser qu'à mon honneur et au salut des âmes. O les bons pasteurs ! Comme ils

suivaient vraiment le bon Pasteur, ma Vérité, que je vous ai donnée pour vous conduire, mes chères brebis, en lui imposant de donner sa vie pour vous ! Ils ont bien suivi ses traces, ils ont bien corrigé à temps, ils n'ont pas laissé les membres se corrompre, faute de soins ; ils ont mis leur charité, non seulement à les redresser avec l'onction de la douce bonté, mais aussi à porter le feu dans la plaie, quand c'était nécessaire, par la réprimande, par la pénitence plus ou moins sévère, suivant la gravité de la faute. Et dans cet office de droiture et de vérité, jamais ils ne se laissèrent arrêter par la crainte de la mort.

Ils étaient, ceux-là, de vrais jardiniers ! C'est avec zèle, avec une sainte crainte, qu'ils arrachaient les épines des péchés mortels, pour planter à leur place les fleurs parfumées des vertus. Aussi leurs sujets vivaient-ils dans une sainte crainte, et s'élevaient comme des fleurs odoriférantes dans le jardin de la sainte Église, parce qu'ils les corrigeaient sans la crainte servile qu'ils ne connaissaient pas. Exempts eux-mêmes de péché, ils étaient tout zèle pour la sainte justice, reprenant humblement, mais sans peur aucune. En eux brillait vraiment cette pierre précieuse; l'éclat qu'elle répandait, versait la paix avec la lumière dans les âmes de mes créatures, et les maintenait dans la sainte crainte et dans l'union des cœurs. S'il y a tant d'obscurité dans le monde, sache-le bien, tant de division entre séculiers et religieux, entre clercs et prélats de la sainte Église, l'unique raison en est, que la lumière de la justice

s'est éteinte, et que dès lors les ténèbres de l'injustice ont enveloppé la terre.

Quelque situation que l'on occupe dans la loi civile ou dans la loi divine, on ne peut s'y maintenir en état de grâce, sans la sainte justice. Celui qui n'est pas corrigé ou ne corrige pas, est comme un membre qui commence à pourrir, et sur lequel le mauvais médecin se contente d'appliquer un emplâtre, sans cautériser la plaie : le corps tout entier ne tarde pas à être empoisonné et à se corrompre. Il en est ainsi des prélats et des autres supérieurs, qui voient leur sujet infecté de cette plaie purulente du péché mortel ; s'ils se contentent d'employer l'onguent de la flatterie sans recourir à la réprimande, ils ne guériront jamais le membre malade ; la contagion gagnera les autres membres, unis au premier dans un même corps, sous un même Pasteur.

S'ils étaient, au contraire, de vrais et bons médecins des âmes, comme l'étaient ces glorieux pasteurs, ils n'emploieraient l'onguent, qu'après avoir cautérisé la plaie, par le feu de la réprimande. Si ce sujet s'obstinait dans le vice, ils le retrancheraient de la Congrégation, pour qu'il ne contaminât pas les autres, par l'infection du péché mortel. Aujourd'hui, ils se gardent bien d'en agir ainsi ! Ils font plutôt semblant de ne rien voir.

Sais-tu pourquoi ? La racine de l'amour-propre vit en eux et produit ce mauvais rejeton de la crainte servile ! Ils ont peur de perdre leur position, ou de se priver de quelques ressources temporelles,

ou de se voir enlever leur prélature ! — Et ils se taisent.

O les aveugles, qui ne savent pas comment l'on se maintient dans son état ! Ils ne voient pas que la grande force de conservation, c'est la sainte justice ! Comme ils s'emploieraient à la faire observer s'ils le savaient comprendre ! Mais ils semblent bien l'ignorer, privés qu'ils sont de la lumière.

C'est par l'injustice qu'ils croient se conserver, en ne reprenant pas les manquements de leurs sujets. Mais aussi, c'est leur propre passion sensitive qui les abuse, c'est l'ambition du pouvoir, c'est le désir de la Prélature ; et c'est encore qu'ils sentent en eux les mêmes vices, ou de plus grands encore. Comment, dès lors, les reprendre dans les autres ? La conscience de leur propre faute leur ôte le courage et la fermeté qui leur seraient nécessaires : elle les livre à la crainte servile, et ils font semblant de ne pas voir. Ne peuvent-ils fermer les yeux, ils se laissent encore arrêter, dans le devoir de la réprimande, par les paroles flatteuses, par les nombreux présents. Dès lors, ils trouvent d'eux-mêmes mille excuses pour ne pas sévir. Ils n'ont fait pourtant que réaliser la parole de ma Vérité : *Ce sont des aveugles conduisant des aveugles. Quand un aveugle en conduit un autre, c'est tous les deux à la fois qu'ils tombent dans le fossé*[1].

Certes, ce n'est pas ainsi que faisaient, — et que font encore aujourd'hui, s'il en reste quelques-

1. Math.. xv, 14

uns, — mes chers ministres, dont je t'ai dit, qu'ils avaient les propriétés et la condition du soleil. Et vraiment, ils sont des soleils ! En eux, nulles ténèbres de péchés, en eux pas d'ignorance ; car ils suivent la doctrine de ma Vérité. En eux point de tiédeur, car ils sont embrasés du feu de ma charité. Grandeurs, situations, plaisirs du monde, tout ne leur est rien ; aussi n'ont-ils pas peur de corriger le vice. Qui n'a pas l'ambition de la puissance ou de la prélature, ne craint point de les perdre et reprend avec vigueur. Celui dont la conscience est sans reproche, n'a peur de rien.

Aussi n'était-elle point obscurcie dans mes oints, dans mes christs, cette perle précieuse de la Justice ! Elle y brillait au contraire avec éclat. Ils embrassaient la pauvreté volontaire ; ils cherchaient l'abaissement avec une humilité profonde, sans souci des railleries, des affronts, des calomnies, des injures, des opprobres, des peines et des tourments des hommes. Blasphémait-on contre eux, ils bénissaient et acceptaient tout avec une véritable patience, comme des anges de la terre, et plus que des anges, — non par nature, mais par fonction par le don surnaturel qui leur avait été fait, de distribuer le corps et le sang de mon Fils unique.

Et, en vérité, ils sont des anges. L'ange que j'ai proposé à votre garde, vous communique les bonnes et saintes inspirations. Eh bien ! mes ministres, eux aussi, étaient des anges. C'est ma Bonté qui leur avait confié votre garde. Sans cesse, ils avaient l'œil sur les âmes qui leur étaient sou-

mises, pour leur inspirer, en gardiens fidèles, de bonnes et saintes pensées ; sans cesse, ils m'offraient pour elles, en leurs oraisons continuelles, les doux désirs de leur charité ; sans cesse, ils les soutenaient par l'enseignement de la parole, ou par l'exemple de leur vie.

Ils sont donc bien, tu le vois, des anges, messagers de ma Charité, préposés à votre garde, vrais luminaires dans le corps mystique de la sainte Église, guides sûrs, capables de vous conduire, vous les aveugles, dans la voie de la Vérité, par les bonnes pensées qu'ils vous inspirent, par leurs prières, par l'exemple de leur vie, par l'enseignement, ainsi qu'il a été dit.

Avec quelle humilité ils gouvernaient et conservaient ceux dont ils avaient la charge ! En eux quelle espérance et quelle foi vivante ! Ils n'auraient pas craint de voir les biens temporels manquer pour eux et leur troupeau ! Aussi, avec quelle largesse, distribuaient-ils aux pauvres les richesses de la sainte Église ! Avec quelle rigueur ils observaient l'obligation de faire trois parts du temporel, pour leurs besoins, pour les pauvres et pour l'Église ! Ils n'avaient point à prendre de dispositions testamentaires : ils ne laissaient point de fortune après leur mort. Quelques-uns même avaient pour les pauvres endetté l'Église. Si large était leur charité, si ferme leur espérance dans ma divine Providence, que la crainte servile n'avait sur eux nulle prise. Ce n'est pas eux qui auraient

eu peur de manquer, si peu que ce soit, du temporel ou du spirituel.

C'est là, en effet, le signe que la créature espère en Moi et non en elle-même : n'avoir pas de crainte servile. Ceux qui ont placé en eux-mêmes leur espérance, craignent toujours. Ils ont peur de leur ombre; ils se demandent sans cesse, si le ciel et la terre ne vont pas leur manquer. Avec cette crainte au fond du cœur, et la fausse espérance qu'ils ont mise en leur petite science, ils sont tourmentés d'une sollicitude misérable, pour assurer ou conserver les choses temporelles. Quant aux spirituelles, l'on croirait qu'ils les ont rejetées par derrière leurs épaules; on ne trouve plus personne qui en ait souci.

Ils ne pensent pas, ces pauvres ministres orgueilleux et sans foi, que c'est Moi qui suis Celui qui pourvoit, en tout et pour tout, aux nécessités de l'âme et du corps, bien que ma Providence mesure son assistance, à l'espérance que vous avez en elle. Dans leur présomption, ils ne considèrent pas, les malheureux, que je suis Celui qui suis, qu'ils sont, eux, ceux qui ne sont pas, et que leur être ils le tiennent de ma Bonté, comme aussi toute grâce ajoutée à leur être.

C'est donc bien en vain, que se fatigue celui qui veille sur la cité, si je ne la garde pas moi-même. Tous ses efforts seront inutiles, toute sa vigilance sera en défaut, s'il ne s'en remet qu'à lui seul, du soin de la protéger : car c'est Moi, et Moi seul, qui la protège. Je veux, il est vrai, que l'être et les

grâces que je vous ai donnés, vous les fassiez fructifier, dans la vertu, pendant cette vie, par l'exercice de votre libre arbitre, que vous avez reçu avec la lumière de la raison. Car, je vous ai bien créés sans vous, mais je ne vous sauverai pas sans vous.

Vous n'étiez pas encore que déjà je vous aimais! Ils le voyaient bien, ils le savaient bien, mes bien-aimés ! Aussi m'aimaient-ils ineffablement ! Cet amour qu'ils avaient pour Moi, leur inspirait une si large espérance, qu'ils ne craignaient plus rien. Il ne tremblait pas, Silvestre, quand il comparut devant l'empereur Constantin, pour disputer avec douze Juifs, en présence de tout le peuple. Il avait la foi vivante; et donc il croyait, que, m'ayant avec lui, nul ne pourrait prévaloir contre lui. Et les autres, de même. Ils perdaient toute crainte, par l'assurance qu'ils avaient de n'être pas seuls : ils se sentaient accompagnés. En demeurant dans ma charité, ils demeuraient en Moi, et de moi ils recevaient la lumière de la Sagesse de mon Fils ; de moi, ils recevaient la puissance, pour rester inébranlables et forts devant les princes et les tyrans du monde; de moi encore ils recevaient le feu de l'Esprit-Saint en participant à sa clémence et à son ardent amour. Et cet amour avait, il a toujours pour cortège dans quiconque le veut participer, la lumière de la foi, l'espérance, la force, la vraie patience, l'infatigable persévérance, jusqu'au dernier instant de la mort. Ils n'étaient donc pas seuls, tu le vois, ils étaient bien accompagnés ; voilà pourquoi ils n'avaient pas

peur. Il n'est pour avoir peur, que celui qui se sent seul, et qui n'espère qu'en lui, privé qu'il est de l'amour de la charité. La moindre menace l'épouvante. Il est seul sans moi, qui donne à l'âme, qui me possède par affection d'amour, une sécurité souveraine. N'ont-ils pas prouvé, ces glorieux et chers élus, qu'aucune menace n'avait de prise sur leur âme ? Ne les a-t-on pas vus maintes fois, châtier les hommes et les démons, qu'ils enchaînaient par le pouvoir et la vertu que je leur avais donnés sur eux, pour répondre à leur amour, à leur foi et à l'espérance qu'ils avaient mis en Moi.

Ta langue serait impuissante à raconter leurs vertus ; l'œil de ton intelligence ne saurait voir la récompense qu'ils en ont reçu dans la vie durable, et que recevra quiconque marchera sur leurs traces. Ils sont devant moi comme des pierres précieuses, parce que j'ai eu pour agréables leurs travaux et la lumière qu'ils répandirent avec le parfum de leurs vertus dans le corps mystique de la sainte Église. Voilà pourquoi, je leur ai conféré une très haute dignité dans la vie éternelle, où ils possèdent la béatitude et la gloire dans ma vision, après avoir donné l'exemple d'une vie d'honneur et de sainteté, et distribué avec éclat la lumière du corps et du sang de mon Fils unique, et tous les autres sacrements.

Aussi c'est d'un amour tout à fait à part que je les aime, tant à cause de cette dignité à laquelle je les ai élevés en faisant d'eux mes oints, mes ministres, qu'à cause du zèle qu'ils ont déployé pour

ne pas laisser enfoui, dans l'ignorance et la négligence, le trésor confié à leurs mains. Ils ont reconnu que c'était de Moi qu'ils le tenaient, et ils ont apporté à le faire valoir toute leur sollicitude, une profonde humilité, de vraies et réelles vertus. Comme c'était pour le salut des âmes, que je les avais mis en si grand honneur, ils ont travaillé sans relâche, ces bons pasteurs, à ramener les brebis dans le bercail de la sainte Église. Par amour, affamés qu'ils étaient des âmes, ils affrontaient la mort pour les arracher aux mains du démon. Ils étaient faibles, je veux dire qu'ils se faisaient faibles avec ceux qui étaient faibles. Que de fois, pour ne pas accabler le désespoir du prochain, et le mettre plus à l'aise pour découvrir son infirmité, ils faisaient semblant de la partager. Je suis faible comme vous, disaient-ils, tout comme vous. Pleurant avec ceux qui pleuraient, ils se réjouissaient avec ceux qui étaient dans la joie, et savaient ainsi distribuer à chacun, la nourriture qui lui convenait. Ils conservaient les bons, et leurs vertus les remplissaient d'allégresse : car ils n'étaient pas dévorés par l'envie, et leur cœur se dilatait dans la plénitude, par la charité qu'ils avaient pour le prochain et pour ceux surtout dont ils avaient la charge. Quant aux pécheurs, ils les retiraient de leur iniquité, en se faisant avec eux et pour eux infirmes et pécheurs, par une véritable et sainte compassion, et ils les corrigeaient de leurs fautes par la pénitence, que souvent, par charité, ils partageaient avec eux. L'amour qu'ils

avaient pour les pécheurs était tel, qu'ils avaient plus de peine de la pénitence qu'ils imposaient, que ceux-là mêmes qui la recevaient; parfois même, ils l'accomplissaient réellement, surtout s'ils s'apercevaient qu'elle répugnait trop au pénitent. Par ce moyen la rigueur était changée en douceur.

O mes bien-aimés ! De prélats qu'ils étaient, ils se faisaient sujets ! Eux les seigneurs, ils se faisaient serviteurs. Ils se faisaient infirmes, eux qui étaient sains, exempts d'infirmités, purs de la lèpre du péché mortel. Forts ils étaient, et ils se faisaient débiles. Ils se faisaient simples, avec les simples et les idiots, petits avec les petits, et ils savaient ainsi, par humilité et charité, se proportionner à tous et fournir à chacun la nourriture dont il avait besoin.

Qui donc les faisait agir de la sorte ? La faim et le désir qu'ils avaient conçu en moi, de mon honneur et du salut des âmes. Ils accouraient à la table de la très sainte Croix pour y manger cet aliment ; ils ne fuyaient aucun labeur, ils ne refusaient aucune fatigue. Pleins de zèle pour les âmes, pour le bien de la sainte Église, pour l'expansion de la sainte Foi, ils se jetaient d'eux-mêmes au milieu des épines de la tribulation, et s'exposaient à tous les périls avec une véritable patience, faisant monter vers moi, l'encens parfumé de leurs désirs pleins d'angoisse et de leur humble et continuelle prière. Ils oignaient de leurs larmes et de leurs sueurs les plaies du prochain, ces plaies du péché mortel, et rendaient aux pécheurs la santé parfaite, si ceux-ci recevaient humblement ce précieux baume.

CHAPITRE XI
(120)

Résumé du chapitre précédent, et du respect que l'on doit aux prêtres, qu'ils soient bons ou mauvais.

Je t'ai montré, ma très chère fille, comme un reflet de l'excellence de mes ministres. Je dis un reflet, en comparaison de ce qu'elle est en réalité. Je t'ai exposé la dignité dont je les ai revêtus, en les choisissant pour en faire mes ministres. A cause de cette autorité et de cette dignité dont je les ai investis, je ne veux pas, pour quelque faute que ce soit, que les séculiers portent la main sur eux. En touchant à mes prêtres, ils m'offensent misérablement.

Je veux, au contraire, qu'ils aient pour eux, tout le respect qui leur est dû, non à cause d'eux, comme je t'ai dit, mais à cause de Moi, à raison de l'autorité que je leur ai donnée.

Ce respect ne doit donc jamais diminuer, alors même que leur vertu serait amoindrie, parce qu'ils sont toujours, de par Moi, les ministres du Soleil, les dispensateurs du corps et du sang de mon Fils et des autres sacrements.

Cette dignité appartient aux mauvais comme aux bons. Tous sont investis des mêmes fonctions. Mais

les parfaits, ainsi que je te l'ai exposé, ont les propriétés du soleil ; ils illuminent et réchauffent leur prochain par l'amour de la charité. Par cette chaleur, ils font germer et fructifier les vertus, dans les âmes qui leur sont confiées. Ils sont aussi des anges, préposés par moi à votre garde, pour vous préserver du mal et suggérer à vos cœurs de bonnes inspirations, par leurs saintes prières, par leur enseignement, par l'exemple de leur vie, et en même temps pour vous servir et vous administrer les saints sacrements, comme fait l'ange qui vous garde et vous inspire de bonnes et saintes pensées.

Tu vois donc qu'outre la dignité que je leur ai conférée, ils sont aussi dignes de votre amour, parce qu'ils sont ornés de toutes les vertus, que tous d'ailleurs, sont tenus de posséder. Quel respect ne devez-vous donc pas avoir pour ces fils d'élection, qui sont un seul Soleil avec moi par leurs vertus, dans le corps mystique de la sainte Église. Si tout homme vertueux est digne d'amour, combien plus ceux-ci, à raison du ministère que je leur ai confié ! Vous les devez donc aimer à un double titre : à cause de leurs vertus et à cause de la dignité du Sacrement. Quant à ceux qui vivent mal, vous devez haïr leurs péchés, mais je ne veux pas que vous vous fassiez leurs juges. Ils sont mes christs, et vous devez aimer et vénérer l'autorité qu'ils tiennent de Moi.

Si un homme, crasseux et mal vêtu, vous apportait un grand trésor qui vous rendrait la vie, sans aucun doute, par amour du trésor, et aussi du sei-

gneur qui l'envoie, vous feriez bon accueil au commissionnaire, nonobstant sa crasse et ses haillons. Son extérieur vous déplairait bien, mais, vous vous emploieriez, par amour pour son seigneur, à le laver et à l'habiller de neuf. C'est votre devoir d'en agir ainsi, suivant l'ordre de la charité, et je veux que vous traitiez de cette manière, mes ministres dont la vie est trop peu réglée. Malgré leur impureté et leurs vêtements en lambeaux, déchirés par tous les vices, depuis qu'ils sont séparés de ma charité, ils ne laissent pas que de vous apporter de grands trésors, par les Sacrements de la sainte Église, où vous puisez la vie de la grâce, si vous en approchez dignement. Vous devez donc les honorer, quels que soient leurs défauts, pour l'amour de moi, le Dieu éternel, qui vous les envoie, et par amour de la vie de la grâce, que vous trouvez dans ce trésor, qui contient le Dieu-Homme tout entier, le corps et le sang de mon Fils, unis à ma nature divine. Votre devoir est de déplorer et de détester leurs fautes, et de vous employer avec charité, par la sainte prière, à leur procurer un habit neuf, et à laver dans vos larmes leur souillure. Oui, c'est là ce que vous devez faire : offrir devant moi, pour eux, avec larmes et grand désir, vos saintes prières, pour que je les revête, par ma Bonté, du vêtement de la charité.

Vous savez bien que je veux leur faire grâce, pourvu qu'ils s'y disposent, et que vous me le demandiez. Car, c'est contraire à ma volonté, qu'ils vous distribuent le Soleil, dans les ténèbres, dé-

pouillés de la vertu et souillés par une vie déshonnête. C'est pour qu'ils soient vos anges sur terre et en même temps votre soleil, que je vous les ai donnés, comme je te l'ai dit. S'ils ne le sont pas, votre devoir est de me prier pour eux, mais ne les jugez pas. Ce jugement m'est réservé. Et Moi, par vos prières, s'ils veulent s'y disposer, je leur ferai miséricorde. Mais, s'ils ne se corrigent pas, la dignité qu'ils possèdent sera leur ruine. Moi, le souverain Juge je leur ferai entendre le grand reproche au dernier instant de la mort, et s'ils ne s'amendent pas, s'ils ne profitent pas de la grandeur de ma miséricorde, ils seront envoyés au feu éternel.

CHAPITRE XII
(121)

Des péchés et de la vie coupable des mauvais prêtres.

Écoute maintenant, fille bien-aimée! Afin que toi et mes autres serviteurs, vous ayez plus sujet de m'offrir pour eux, d'humbles et continuelles prières, je veux te montrer et te dire la vie criminelle de trop de mes prêtres. De quelque côté que tu regardes, séculiers et religieux, clercs et prélats, petits et grands, jeunes et vieux, gens de toute condition, partout tu ne vois qu'offenses. Tous répandent l'infection de leurs péchés mortels; mais cette infection ne peut m'atteindre ni me nuire, elle n'est mortelle que pour eux-mêmes.

Je t'ai entretenue, jusqu'ici, de l'excellence de mes ministres et de la vertu des bons, pour donner à ton âme quelque consolation, et pour te faire mieux comprendre la misère de ces malheureux, combien ils sont dignes de plus grands reproches et d'un plus terrible châtiment. Autant les élus, mes bien-aimés, qui ont fait fructifier par leurs vertus le trésor que je leur avais confié, méritent une plus grande récompense, et seront comme des pierres précieuses en ma présence, autant ceux-là sont

misérables, et auront en partage les tourments les plus cruels.

Sais-tu, ma fille, quel est le principe de leur égarement? Apprends-le, dans la douleur et l'amertume de ton cœur. C'est dans l'amour égoïste d'eux mêmes, d'où est issu l'arbre de l'orgueil, qui a pour rejeton l'aveuglement, l'absence de discernement. Dépourvus de sens spirituel, ils ne se proposent plus d'autre but, que les honneurs et la gloire; ils sont à l'affût de grandes prélatures; ils n'ont d'ambition que pour le faste et les délicatesses du corps. Pour moi, ils n'ont que du dédain, que des offenses. Ils s'attribuent à eux-mêmes ce qui ne leur appartient pas, et me donnent ce qui n'est pas à moi. Ce qui est à Moi, c'est la gloire, c'est l'honneur de mon nom, voilà ce qu'ils me doivent. Ce à quoi ils ont droit, c'est la haine de leur propre sensualité, par une véritable connaissance d'eux-mêmes, c'est le sentiment de leur indignité, en regard du grand Mystère que je leur ai confié. Bien au contraire, enflés d'orgueil, ils ne se peuvent rassasier de dévorer la terre des richesses et des délices du monde. Ils sont avides, cupides, avares à l'égard des pauvres; et ce misérable orgueil et cette avarice, nés de l'amour égoïste et sensuel, leur ont fait abandonner le soin des âmes. Ils n'ont de pensée et de souci que des choses temporelles, et mes brebis, dont je leur ai commis la garde, ne sont plus, entre leurs mains, que des brebis sans pasteur. Ils ne les paissent pas, ils ne les nourrissent pas, ni spirituellement, ni temporellement.

Ils administrent, il est vrai, spirituellement, les sacrements de la sainte Église, dont leur faute ne peut ni détruire, ni diminuer la vertu. Mais ils ne sustentent pas les âmes de leurs prières ferventes de l'ardent désir de leur salut, et d'une vie honorable et sainte. Ils ne nourrissent pas, non plus, leurs sujets, des choses temporelles, ils ne distribuent pas aux pauvres les biens de l'Église dont ils doivent faire trois parts, comme je te l'ai dit : la première pour leurs besoins, la seconde pour les pauvres, la troisième pour l'utilité de l'Église.

Loin de là ! Non seulement ils ne distribuent pas ce qu'ils doivent aux pauvres, mais encore ils dépouillent les autres par simonie. Oui, par amour de l'argent ils vendent la grâce de l'Esprit-Saint. Souvent même ils en viennent à ce degré de malice, que ce que je leur ai donné gratuitement pour qu'ils le distribuent de même, ils le refusent à ceux qui en ont besoin, jusqu'à ce qu'ils aient la main pleine et qu'on les ait pourvus de nombreux présents. Leur amour pour ceux qui leur sont soumis se mesure exactement au profit qu'ils en retirent, ni plus, ni moins. Tous les revenus de l'Église passent dans l'achat de vêtements somptueux, pour se montrer, vêtus avec délicatesse, non comme des clercs ou des religieux, mais comme des seigneurs et damoiseaux de cour. Ils ont le goût des beaux chevaux, des nombreux vases d'or et d'argent pour la décoration de leur maison, et ils apportent dans cette possession, si contraire à leur état, une grande vanité de cœur qui se révèle dans le désordre et la légèreté

de leurs discours. Ils ne rêvent que festins et se font un Dieu de leur ventre : mangeant et buvant sans mesure, ils ne tardent pas à tomber dans l'impureté et dans la débauche.

Malheur, malheur à leur vie misérable ! C'est ainsi qu'ils dépensent avec des pécheresses publiques ce que le doux Verbe, mon Fils unique, a acquis au prix de tant de peine sur le bois de la très sainte Croix !

C'est ainsi qu'ils déchirent de mille cruelles morsures et qu'ils dévorent les âmes rachetées par le sang du Christ. C'est ainsi qu'ils nourrissent leurs fils du patrimoine des pauvres !

O temples du diable ! Je vous avais élus pour être des anges de la terre, en cette vie, et vous êtes des démons ! Et vous avez choisi l'office des démons ! Ils répandent, les démons, les ténèbres qu'ils ont en eux-mêmes, ils sont les ministres de cruels tourments. C'est eux qui travaillent autant qu'il est en eux, par leurs attaques, par leurs tentations, à priver les âmes de la grâce, en les entraînant dans le péché mortel. L'âme, il est vrai, ne peut tomber dans une faute que si elle le veut bien, mais ils font tout ce qui est en leur puissance, pour l'y attirer.

N'est-ce pas aussi ce que font ces malheureux, indignes d'être appelés mes ministres ? Ce sont des démons incarnés, puisque, par leurs propres péchés ils se sont conformés à la volonté du démon, et par là même font fonction de démons. Ils me distribuent, moi le vrai Soleil, au milieu des ténèbres du péché mortel, et ils répandent ainsi les ténèbres de

leur vie déréglée et criminelle sur les autres créatures raisonnables qui leur sont soumises. Ils couvrent de honte et remplissent de douleur les âmes qui sont ainsi témoins de leur existence désordonnée. Souvent même, ils jettent le trouble et le tourment dans les consciences qui se laissent détourner de l'état de grâce et de la voie de la Vérité. En les entraînant au péché, ils les conduisent par le chemin du mensonge, bien que ceux qui les suivent soient pourtant sans excuse ; car aucune puissance ne peut les contraindre au péché mortel, pas plus celle des démons visibles que celle des démons invisibles. Personne ne doit se régler sur leur vie ni imiter ce qu'ils font. *C'est ce qu'ils disent que vous devez faire* [1], comme vous en avertit ma Vérité, dans le saint Évangile. La doctrine que vous devez suivre, c'est celle qui vous est donnée dans le corps mystique de la sainte Église, conservée dans les saintes écritures et proclamée par mes hérauts, les prédicateurs chargés d'annoncer ma parole.

Ne les imitez pas dans leur vie mauvaise, si vous ne voulez pas les suivre dans les malheurs qu'ils méritent ; et gardez-vous aussi de les punir : vous m'offenseriez. Laissez leur vie coupable, et ne recueillez d'eux que la doctrine. Réservez-moi le châtiment. car je suis le Dieu bon et éternel qui récompense toute bonne action et punit toute faute. Pour être mes ministres, ils n'en sont pas moins

1. Math., XXIII, 3.

exposés à ma vengeance, et leur dignité ne les couvrira pas contre ma justice. C'est au contraire, plus durement que tous les autres, qu'ils seront punis, s'ils ne se convertissent pas, parce qu'ils ont plus reçu de ma Bonté. En m'offensant si misérablement, ils s'attirent un châtiment plus lourd. Ce sont des démons, encore une fois, tu le vois bien, comme mes élus dont je t'ai parlé, sont des anges sur terre, chargés de faire l'office des anges.

CHAPITRE XIII
(122)

Comment ces ministres d'iniquité font régner l'injustice, particulièrement en ne corrigeant pas leurs sujets.

Dans mes ministres bien-aimés, t'ai-je dit, brillait la perle précieuse de la justice. Je vais te dire maintenant que ces pauvres malheureux portent sur la poitrine comme enseigne, l'*Injustice*, qui est attachée avec l'amour égoïste d'eux-mêmes, dont elle procède. Car, c'est l'amour-propre qui les rend injustes envers leurs âmes et envers Moi, aveuglés qu'ils sont par leur faux jugement. Ils ne me rendent pas, à Moi, la gloire qu'ils me doivent, et ils ne procurent pas à leurs âmes l'honnêteté, la vie sainte, la soif de leur salut et le désir des vertus. Ils deviennent, par là même, injustes envers ceux qui leur sont soumis, et qui sont leur prochain, en ne corrigeant pas leurs vices.

Aveugles qu'ils sont, ils n'ont même pas conscience du tort qu'ils causent à mes créatures, en les laissant ainsi s'endormir et croupir dans leur misère. Ils ne s'aperçoivent pas, qu'en voulant plaire aux créatures, ils causent leur perte et m'offensent Moi, votre Créateur. S'il leur arrive, parfois, d'oser une réprimande pour se faire un manteau de ce

lambeau de justice, ce n'est pas aux grands qu'ils s'adressent, quoique leurs vices soient souvent plus criants. Ils craindraient trop de compromettre leur situation ou leur vie! Ils reprendront les petits, qui ne peuvent rien contre eux, ni contre leur état. Mais, tout cela, n'est-ce pas commettre l'injustice, par un misérable amour-propre de soi-même?

L'amour-propre a empoisonné le monde et le corps mystique de la sainte Église ; il a couvert de plantes sauvages et de fleurs fétides le jardin de l'Épouse. Ce jardin fut bien planté au temps où il était cultivé par de vrais jardiniers, mes ministres saints : il était tout orné de fleurs embaumées. Les chrétiens ne menaient pas une vie criminelle sous la conduite de ces bons pasteurs ; elle était honnête, vertueuse et sainte.

Il n'en est plus ainsi, aujourd'hui. Les sujets sont mauvais, parce que mauvais sont les pasteurs. Cette malheureuse Épouse est environnée d'épines de toutes sortes, par tous les péchés qui se commettent. Non, en vérité qu'elle puisse être elle-même atteinte par la corruption du péché, et que la vertu des Sacrements puisse en subir aucun amoindrissement, mais ce sont ceux qui se nourrissent au sein de l'Épouse, qui reçoivent la corruption dans leur âme, en y perdant la dignité à laquelle je les avais élevés. En réalité, ce n'est pas cette dignité qui subit en elle-même une déchéance, mais ils la font mépriser en eux. Leurs crimes avilissent ainsi le Sang, car les séculiers n'ont plus pour eux le respect qu'ils leur doivent à cause du Sang. Ils n'y sont pas

moins tenus toujours, et s'ils y manquent à cause des fautes des pasteurs, leur péché à eux n'en est pas moins grand. Cependant, ces malheureux sont des miroirs d'iniquité, alors que je les avais choisis pour être des miroirs de vertu.

CHAPITRE XIV
(123)

De maints autres vices de ces mauvais prêtres ; en particulier de la fréquentation des cabarets, du jeu, et du concubinage.

Quelle est donc la source de tant de corruption dans leur âme? — Leur sensualité.

Leur amour-propre a fait de leur sensualité, une reine, à laquelle ils ont assujetti la pauvre âme, comme une esclave. Je les avais fait libres, cependant, par le sang de mon Fils, lors de l'affranchissement général, quand toute la race humaine fut soustraite à la domination du démon, qui la tenait en esclavage. A cette grâce, participe toute créature, raisonnable, mais, spécialement, mes oints, que j'ai délivrés, eux, de la servitude du monde, pour les attacher à mon service à Moi, le Dieu éternel, et les charger d'administrer les Sacrements de la sainte Église. J'ai eu tant de souci de leur liberté, que je n'ai pas voulu, ni ne veux encore, qu'aucun prince temporel se constitue leur juge.

Sais-tu, fille bien-aimée, comment ils me remercient d'un si grand bienfait? Leur remerciement consiste à m'outrager sans cesse, par tant de crimes de toutes sortes, que la langue ne les pourrait raconter et que tu n'aurais pas la force de les en-

tendre. Je veux cependant t'en dire quelque chose, outre ce que je t'ai déjà conté, pour te fournir un sujet de compassion et de larmes.

Ils doivent demeurer à la table de la très sainte Croix, par le saint désir, et s'y nourrir des âmes, pour mon honneur à Moi. Toute créature raisonnable le doit faire, et combien plus, ceux que j'ai élus, pour vous distribuer le corps et le sang du Christ crucifié, mon Fils unique, pour vous donner l'exemple d'une bonne et sainte vie par leurs travaux, et pour faire leur nourriture de vos âmes, par un grand et saint désir de votre salut, à l'exemple de ma Vérité. Mais, leur table à eux, elle est dans les tavernes. C'est là qu'on les trouve, jurant et parjurant, étalant publiquement leurs misères et leurs vices. Ils sont comme des insensés, des hommes sans raison. Leurs vices ont fait d'eux des animaux. Chez eux, actions, gestes, paroles, tout est lascif, et c'est là qu'ils se complaisent.

L'office, ils ne savent plus guère ce que c'est, et si parfois ils le récitent, c'est des lèvres seulement, leur cœur est loin de moi. Ils se conduisent, comme des libertins et des fripons. Comme ils ont joué leur âme qu'ils ont engagée au démon, ils jouent maintenant les richesses de l'Église et ses biens temporels, dissipant ainsi ce qu'ils ont reçu par la vertu du Sang. En conséquence, les pauvres n'ont plus la part qui leur est due, et l'Église est dépouillée, elle n'a plus même les objets nécessaires au culte. Ils sont devenus les temples du démon, comment s'étonner qu'ils n'aient plus soin de mon

temple. Ces ornements dont ils devraient enrichir le temple et l'Église pour honorer le Sang, c'est maintenant aux maisons qu'ils habitent qu'ils les réservent.

Et bien pis encore ! Jouant à l'époux qui orne sa propre épouse, ces démons incarnés parent des dépouilles de l'Église la complice diabolique de leur injustice et de leur impudicité. Sans la moindre honte, ils la feront assister à l'office, pendant qu'ils célèbrent à l'autel, sans trouver mauvais que cette malheureuse, tenant ses enfants par la main, se présente à l'offrande avec le peuple !

O démons, plus démons que les démons ! Si du moins vous aviez quelque souci de ne pas afficher ainsi vos iniquités, aux yeux de ceux dont vous avez la charge ! En les commettant dans le secret, vous m'offenseriez encore, Moi, et vous vous perdriez vous-mêmes ; mais du moins, vous n'entraîneriez pas les autres dans votre ruine, par l'étalage de votre vie criminelle. Vos exemples leur sont un motif, non seulement de ne point sortir de leurs péchés, mais encore d'en commettre de semblables, ou de plus graves encore. Est-ce là, la pureté que j'exige de mon ministre, quand il monte à l'autel ? Le matin, l'âme souillée dans un corps corrompu, il se lève de la couche, où il gisait dans le péché mortel, dans le péché immonde, et il s'en va célébrer. Et c'est là, la pureté ? O tabernacle du démon ! Où sont les veilles de la nuit, dans la solennité pieuse de l'office divin ? Où, la prière assidue et fervente ? N'est-ce pas ainsi, que pendant les heures de la nuit, tu de-

vais te préparer au ministère que tu avais à célébrer le matin, en apprenant à te connaître toi-même, et à te juger, par cette connaissance même, indigne d'une si haute fonction; en apprenant à me connaître aussi, Moi qui, par ma Bonté, t'ai élevé à cette dignité, sans aucun mérite de ta part, et t'ai fait mon ministre, pour le service de mes autres créatures!

———

CHAPITRE XV
(124)

Comment ces ministres se rendent coupables d'un très grand péché. Et d'une belle vision qu'eut cette âme à ce sujet

Je te fais à savoir, ma très chère fille, que j'exige de vous et de mes prêtres, dans la réception de ce Sacrement, toute la pureté dont l'homme est capable en cette vie.

Autant qu'il est en vous, vous devez donc faire tous vos efforts, pour l'acquérir sans cesse. Vous devez penser que, si la nature angélique était susceptible de devenir plus pure encore, les anges eux-mêmes devraient se purifier pour un pareil mystère. Mais, ce n'est pas possible : les anges n'ont pas besoin d'être purifiés, puisque le venin du péché ne les peut atteindre. Je veux seulement par là te faire entendre, quelle pureté je réclame de vous et de mes ministres, particulièrement de mes ministres, dans ce Sacrement.

Les malheureux ! c'est tout le contraire qu'ils font ! C'est tout souillés qu'ils s'approchent de ce mystère, et, non seulement, de l'impureté à laquelle vous êtes inclinés par la pente même de votre fragile nature, — quoique la raison, quand le libre arbitre le veut, puisse réprimer cette révolte, — mais

encore, loin de surmonter cet entraînement, ils font pire encore et commettent le péché maudit.

Ils sont comme des aveugles, comme des fous! La lumière de leur intelligence s'est obscurcie, et ils ne voient plus la corruption et la misère dans laquelle ils sont plongés. Péché si horrible pourtant, et qui me déplaît tant, à Moi, la souveraine et éternelle Vérité, que, pour ce seul péché, j'ai englouti cinq villes, après sentence de ma divine justice, qui ne les pouvait plus supporter! Voilà l'horreur et le dégoût que ce péché me cause, et non seulement à moi, mais aux démons eux-mêmes, que ces malheureux ont choisis pour maîtres.

Ce n'est pas le mal qui leur déplaît aux démons : ils ne peuvent aimer aucun bien, mais leur nature, qui fut celle des anges, répugne à voir commettre cet énorme péché, extérieurement. Ils lancent bien la flèche empoisonnée de la concupiscence, mais ils ne supportent pas la vue de l'acte extérieur : ils s'enfuient, pour la raison que j'ai dite.

Avant la peste, je te montrai, s'il t'en souvient, combien j'avais ce péché en horreur, et à quel point il avait infecté le monde. T'élevant alors au-dessus de toi-même, par un saint désir et l'élan de ton esprit, je fis passer sous tes yeux, le monde entier avec toutes les nations qui le composent, et tu pus voir cet abominable péché, et les démons qui s'enfuyaient à ce spectacle, comme je te l'ai dit. Si grande fut ta douleur, tu le sais, et si insupportable l'infection que tu éprouvais dans ton esprit, qu'il te semblait mourir, et tu ne voyais pas un seul lieu

où tu pus te retirer, avec mes autres serviteurs, pour échapper à cette lèpre. Petits et grands, jeunes et vieux, religieux et clercs, prélats et sujets, maîtres et serviteurs, tous, esprit et corps, étaient souillés de cette malédiction.

C'est une vue générale de l'état du monde que je te donnais, sans mettre sous tes yeux les exceptions particulières, ceux que la contagion n'a pas touchés. Car au sein des méchants il est quelques âmes préservées qui sont miennes, dont les œuvres de justice retiennent ma justice et l'empêchent de commander aux pierres de lapider les coupables, à la terre de les engloutir, aux animaux de les dévorer, aux démons de les emporter, âme et corps.

Je trouve même le moyen de leur faire miséricorde, en les amenant à changer de vie. J'emploie mes serviteurs, ceux qui se sont gardés de la lèpre et conservés sains, à me prier pour eux. Parfois, donc, à ces préservés je découvre ces péchés abominables, pour enflammer leur zèle à désirer le salut des pécheurs, à m'invoquer avec une plus grande compassion, avec une plus vive douleur des fautes du prochain et de l'offense qui m'est faite, et à me prier pour eux.

C'est ce que je fis pour toi-même, tu le sais bien. Si tu t'en souviens, lorsque je te fis sentir un simple souffle de cette infection, tu en éprouvas un tel malaise, que tu ne le pouvais endurer davantage. « O Père éternel, me disais-tu, ayez pitié de moi et de vos créatures ! retirez mon âme de mon corps, car il me

semble que je n'en puis plus. Ou bien, donnez-moi quelque consolation, montrez-moi des lieux où nous puissions, moi et vos autres serviteurs, chercher un refuge, pour n'être pas atteints par cette lèpre, et conserver la pureté de nos âmes et de nos corps ! »

J'abaissai sur toi un regard de tendresse et je te répondis : « Ma fille, votre refuge est de rendre honneur et gloire à mon nom, et de faire monter vers moi l'encens d'une continuelle prière pour ces infortunés plongés en une si grande misère qu'ils ont mérité par leurs péchés les rigueurs du jugement divin. Votre asile doit être le Christ crucifié, mon Fils unique. C'est dans la plaie de son côté que vous devez vous réfugier. Demeurez là, vous y goûterez par sentiment d'amour, en cette nature humaine, ma Nature divine. Dans ce cœur ouvert vous trouverez la charité, envers moi et envers le prochain. Car, c'est pour mon honneur à Moi, le Père éternel, et par obéissance au commandement que je lui donnai pour votre salut, qu'il courût à la mort ignominieuse de la très sainte Croix. En contemplant cet amour, en le goûtant, vous suivrez sa doctrine, vous vous nourrirez à la table de la Croix, en supportant par charité, avec une véritable patience, votre prochain, et aussi les peines, les tourments, les fatigues, de quelque côté qu'elles vous arrivent. C'est ainsi que vous acquerrez des mérites et que vous éviterez la lèpre... »

Tel est le moyen que je t'indiquai, et que je te suggère encore, à toi et à mes autres serviteurs.

Cependant ton âme était toujours absorbée par

le sentiment de cette infection, et le regard de ton intelligence, perdu dans ces ténèbres. C'est alors, que ma Providence vint à ton secours. Comme tu communiais au corps et au sang de mon Fils, Dieu tout entier, homme tout entier, dans le saint Sacrement de l'autel, en signe de la vérité des paroles que je t'avais dites, l'infection fut soudain dissipée par le parfum qui se fit sentir dans ce Sacrement, et les ténèbres chassées tout à coup, par la lumière qui venait de lui. Par une faveur spéciale de ma Bonté, tu conservas dans ta bouche, d'une façon sensible et corporelle, le parfum et le goût de ce Sang, plusieurs jours durant.

Tu vois donc, ma très chère fille, combien ce péché m'est odieux en toute créature. Songe combien plus il me doit déplaire, en ceux que j'ai appelés à vivre, dans l'état de continence. Parmi ces continents, il en est que j'ai retirés du monde par la vie religieuse, d'autres par leur incorporation au corps mystique de la sainte Église, et parmi ceux-ci sont mes ministres. Vous ne sauriez comprendre, à quel point ce péché me déplaît en eux. Il m'offense beaucoup plus, qu'en ceux qui vivent dans le monde, ou même qui sont, à un autre titre, voués à la continence.

C'est qu'ils sont mes ministres ! Je les avais placés comme des lampes sur le chandelier, pour me distribuer à tous, Moi le vrai Soleil, par la lumière de la vertu, par l'exemple d'une vie honnête et sainte, et c'est à travers les ténèbres, qu'ils me répandent sur les âmes. Ces ténèbres ont tellement

obscurci leur intelligence, qu'ils n'entendent plus la sainte Écriture. L'Écriture cependant est en soi lumineuse, puisque c'est de Moi, la vraie Lumière, que l'ont reçue mes élus, par l'illumination surnaturelle de leur esprit. Mais, eux, ne l'entendent pas. Enflés d'orgueil et possédés par le démon, ils ne voient et ne comprennent que l'écorce, sans y trouver aucune saveur. Leur goût, le goût de l'âme, n'est pas sain; il est perverti et corrompu par l'amour-propre. Leur estomac, l'intérieur de l'âme, est tout rempli de pensées d'orgueil et de désirs impurs, d'instincts de cupidité et d'avarice. Tous ces désirs demandent à se satisfaire, dans les jouissances désordonnées ; et, sans honte aucune, publiquement, ils commettent leurs péchés, ils exercent l'usure que j'ai défendue pourtant, et qui expose ceux qui s'y livrent à de si grands châtiments.

CHAPITRE XVI
(125)

Comment ces fautes des ministres sont cause qu'ils ne corrigent pas leurs sujets. Des vices des Religieux. Des maux nombreux qui découlent de cette absence de correction.

Comment ces ministres, couverts de tant de crimes, pourraient-ils exercer la justice, corriger et reprendre les fautes de leurs sujets? C'est impossible : leurs propres péchés leur enlèvent le courage et le zèle de la sainte justice. Veulent-ils réprimer, parfois? Ils s'attirent, de leurs sujets criminels, cette réplique : « Médecin, guéris-toi, toi-même ! Tu viendras ensuite m'offrir tes remèdes, et je prendrai la médecine que tu me donneras ! Il est en plus grand péché que moi, et ne voilà-t-il pas qu'il me fait honte du mien ! »

Mal en prend, en effet, à celui dont la réprimande est toute en paroles, sans être accompagnée d'une vie bonne et réglée. Certes, bon ou mauvais, le supérieur a toujours le devoir de reprendre le vice qu'il découvre en ceux qui lui sont soumis ; mais de ce devoir il s'acquitte mal, s'il ne se corrige surtout, par l'exemple d'une vie honnête et sainte. Et plus coupable encore, celui qui ne reçoit pas humblement la correction, et ne réforme pas sa vie crimi-

nelle, que la réprimande lui vienne d'un bon ou d'un mauvais pasteur. C'est à lui-même qu'il fait mal et non aux autres, et c'est lui-même qui recevra le châtiment de ses propres péchés.

Tous ces maux, ma très chère fille, proviennent de l'absence de correction, par une bonne et sainte vie. Pourquoi donc les pasteurs ne redressent-ils pas leurs sujets? Parce qu'ils sont aveuglés par l'amour d'eux-mêmes, cet amour-propre qui est le principe de toutes leurs iniquités. Sujets, pasteurs, clercs, religieux n'ont plus qu'un souci, leur plaisir; et leur seule préoccupation est de trouver le moyen de satisfaire leurs désirs déréglés.

Hélas! ma douce fille, où est-elle l'obéissance des religieux? Établis dans la sainte religion comme des anges, ils sont pires que des démons. Ils avaient pour fonction d'annoncer ma parole, suivant la doctrine de Vérité, et ils ne font qu'un vain bruit de mots, sans produire aucun fruit dans le cœur des auditeurs. Leurs prédications sont faites, pour plaire aux hommes et charmer leurs oreilles, beaucoup plus que pour l'honneur de Moi. Aussi s'appliquent-ils, non à vivre saintement, mais à polir leurs phrases. Ce n'est pas ceux-là, vraiment qui sèment mon grain, le bon grain de ma Vérité, parce qu'ils ne se préoccupent pas de détruire les vices et de faire éclore les vertus. Ils n'ont point arraché les épines de leur propre jardin, comment s'emploieraient-ils à les faire disparaître de celui de leur prochain!

Leurs délices sont de parer leurs corps, d'orner

leurs cellules, et d'aller bavarder par la ville. Il leur advient, ce qui arrive aux poissons, qui meurent, quand ils sont hors de l'eau. En demeurant en dehors de leur cellule, ils trouvent la mort eux aussi, dans une vie vaine et désordonnée. Ils quittent cette cellule dont ils devaient faire un ciel, et s'en vont par les rues visitant les maisons de leurs parents ou d'autres séculiers, au gré de leurs caprices, et avec l'agrément de leurs prélats, qui leur laissent la bride longue au lieu de les attacher de court. Ces misérables pasteurs s'inquiètent si peu de voir ainsi leurs sujets, leurs frères, aux mains du démon, que souvent ils les lui livrent eux-mêmes.

Oui parfois, sachant bien que ceux-ci sont de vrais démons incarnés, ils les enverront dans des monastères, pour les mettre en relation avec des religieuses, qui sont, elles aussi, de vraies diablesses incarnées. Là ils se corrompent réciproquement par leurs ruses et leurs manèges subtils. Au début le démon les encourage sous couleur de piété. Mais comme leur vie est misérable et lascive, ils ne se tiennent pas longtemps à ces faux dehors, et leur feinte dévotion ne tarde pas à montrer ses fruits. Ce sont tout d'abord des fleurs fétides, les pensées impures et honteuses; accompagnées de feuilles qui sont les paroles déshonnêtes et les jeux misérables, qui les amènent à l'accomplissement criminel de leur désir. Les fruits qu'ils produisent ainsi, tu les connais bien, tu les as vus, ce sont leurs enfants. Maintes fois, ils en arrivent à quitter, l'un et l'autre, la sainte religion : lui, désor-

mais, fait un libertin, elle, une pécheresse publique.

De tous ces maux et de beaucoup d'autres sont cause les prélats, qui n'ont pas l'œil sur leurs sujets. Ils leur laissent toute liberté, ils les envoient eux-mêmes, ils font semblant de ne pas voir leurs misères, et le dégoût qu'ils ont pour la cellule. Ainsi, par la faute de l'un et de l'autre, ce religieux a trouvé la mort. La langue ne saurait raconter tant d'iniquités, et tous les moyens criminels par lesquels ils m'offensent. Ils sont devenus les armes du démon, et leur corruption répand son poison au dedans et au dehors : au dehors, chez les séculiers, au dedans parmi les religieux eux-mêmes.

Ils ont perdu la charité fraternelle, chacun veut être supérieur, chacun rêve de posséder, et tous vont ainsi contre la règle et contre le vœu qu'ils ont fait. Ils ont promis d'observer les constitutions de l'Ordre et ils les violent. Encore ne se contentent-ils pas de les transgresser eux-mêmes ; ils s'acharnent, comme des loups, sur les agneaux qui voudraient observer la règle, et les poursuivent de leurs sarcasmes et de leurs railleries. Ils s'imaginent, les malheureux, que par les persécutions, par les dédains, par les moqueries dont ils accablent les bons religieux, fidèles à leur règle, ils masqueront leurs propres désordres ; mais ils ne réussissent qu'à les découvrir davantage.

Voilà le mal qui a envahi les jardins des religions saintes. Saintes en effet, elles le sont en elles-mêmes, parce qu'elles ont été établies et fondées par l'Esprit-Saint. Aussi l'Ordre, en soi, ne peut-il

être gâté ni corrompu par la faute des inférieurs ou des supérieurs. Celui qui veut entrer dans un Ordre, ne doit pas considérer les mauvais sujets qu'il renferme : il doit s'appuyer sur le bras de l'Ordre qui est fort qui ne peut faiblir, et lui demeurer fidèle jusqu'à la mort.

Je te disais que les jardins des saintes Religions étaient désolés par la faute des mauvais prélats et des mauvais religieux, qui n'observent pas pleinement la constitution de leur Ordre, qui en transgressent les lois, qui en violent les usages, qui n'en accomplissent plus les cérémonies, ou ne pratiquent de la règle, en public, que ce qui est nécessaire, pour conserver la faveur des gens du monde, et faire un manteau à leurs propres vices. Ainsi, par exemple, leur premier vœu, qui est l'obéissance aux constitutions, il est bien évident qu'ils ne l'observent pas ; mais je te parlerai ailleurs de l'obéissance. Ils font vœu également de garder la pauvreté volontaire et d'être chastes. Ces vœux, comment les observent-ils ?

Vois les propriétés, et tout l'argent qu'ils possèdent, à titre personnel, contrairement à la charité commune qui leur fait un devoir de partager avec leurs frères tous les biens temporels et spirituels, ainsi que le demande la loi de leur Ordre. Mais ils ne veulent engraisser qu'eux seuls et leurs bêtes, et ainsi une bête en nourrit une autre. A côté, un frère pauvre meurt de froid et de faim. Mais ce religieux, lui, est chaudement vêtu, il fait bonne chère ; il n'a cure de ce frère besogneux, se gardera bien de

se rencontrer avec lui, à la pauvre table du réfectoire. Son plaisir est de demeurer là où il peut, tout à l'aise, s'emplir de viande, et satisfaire sa gourmandise.

Impossible à un pareil religieux, d'observer le troisième vœu de la continence. Un estomac bien rempli ne fait pas l'âme chaste ! Il devient lascif, il éprouve des mouvements désordonnés, et, ainsi, un mal en amène un autre. Leur richesse personnelle est aussi, pour ces religieux, une occasion de beaucoup de chutes. S'ils n'avaient pas de quoi suffire à leur dépense, ils ne vivraient pas ainsi dans le désordre, ils n'entretiendraient pas ces amitiés suspectes. Quand on n'a plus rien à donner, c'en est tôt fait de l'affection ou de l'amitié qui ne sont pas fondées sur la parfaite charité, mais uniquement sur l'amour du don, ou sur le plaisir que l'on peut tirer l'un de l'autre.

Oh ! les malheureux ! en quelle misère ils sont tombés, par leur faute ; et à quelle dignité, pourtant, ne les avais-je pas élevés ! Le chœur, ils le fuient comme la peste, et si, par hasard, ils y assistent, ils n'y mêlent que leur voix, leur cœur est loin de moi. A la table de l'autel, ils ont pris l'habitude d'aller sans préparation aucune, comme ils iraient à une table ordinaire.

Tous ces maux, et bien d'autres que je veux te taire, pour ne pas souiller tes oreilles, viennent de la négligence des mauvais pasteurs, qui ne corrigent pas, qui ne punissent pas les manquements de leurs sujets. Ils ne se soucient pas de la règle, ils n'ont

aucun zèle pour son observance, parce qu'ils ne l'observent pas eux-mêmes. Ils réserveront tous les fardeaux des obédiences difficiles et en imposeront le joug à ceux qui veulent être fidèles à la constitution et les puniront, au besoin, des fautes qu'ils n'auront pas commises! S'ils en agissent ainsi, c'est que ne brille pas, en eux, la perle de la justice, mais celle de l'iniquité. C'est l'iniquité qui leur fait réserver leurs rigueurs et leur haine à ceux qui sont dignes de leur bienveillance et de leur faveur, et accorder à ceux qui comme eux sont les membres du démon, leur affection, leurs bonnes grâces, et une situation, en leur confiant les charges de l'Ordre. Ils vivent comme des aveugles, et c'est comme des aveugles aussi, qu'ils gouvernent leurs sujets et distribuent les fonctions de l'Ordre. S'ils ne se corrigent pas, leur aveuglement les conduira aux ténèbres, à la damnation éternelle, et ils auront à me rendre compte, à Moi, le souverain juge, des âmes de leurs sujets. Ils ne pourront m'en rendre un bon compte. Aussi recevront-ils de Moi, le juste châtiment qu'ils ont mérité.

CHAPITRE XVII
(126)

Comment, dans les mauvais ministres, règne le péché de luxure.

Ma fille très chère, je t'ai donné un rapide aperçu de la vie de ceux qui appartiennent à la sainte Religion, et je t'ai dit comment, misérablement, ils demeurent dans l'Ordre, sous le vêtement des brebis, tout en n'étant que des loups ravisseurs. Je reviens maintenant aux clercs et aux ministres de la sainte Église, pour déplorer avec toi leurs péchés, qui découlent tous, de ceux dont je t'ai déjà parlé à propos des trois colonnes du vice. Je te les montrai, une autre fois, en me plaignant à toi de leur impureté, de leur insatiable orgueil, et de leur cupidité qui leur fait vendre la grâce de l'Esprit-Saint.

Comme je te l'ai dit, ces trois vices sont étroitement unis, et leur fondement commun, c'est l'amour-propre. Tant que ces trois colonnes demeurent debout, tant qu'elles ne sont pas jetées à terre, par cette force, qui est l'amour de la vertu, elles suffisent à retenir l'âme immobile et obstinée dans tous les vices. Tous les vices, en effet, naissent de l'amour-propre, dont le premier-né est l'orgueil.

L'homme orgueilleux est privé de l'amour de la charité, et l'orgueil le conduit à l'impureté et à l'avarice. Ces vices se relient ainsi l'un à l'autre, par une chaîne diabolique.

Considère encore, ma très chère fille, par quel orgueil, par quelle impureté, ils souillent leur corps et leur âme!

Je t'en ai déjà dit quelque chose, mais je veux t'en parler à nouveau, pour te faire mieux connaître la source de ma miséricorde, et t'inspirer une compassion plus grande pour ces malheureux.

Quelques-uns d'entre eux, sont tellement devenus démons, tellement possédés par l'amour de certaines créatures, qu'ils en sont comme hors d'eux-mêmes. Ce n'est pas assez, pour eux, de n'avoir plus aucun respect pour mon Sacrement, et de n'attacher plus aucun prix à la dignité dont les a revêtus ma Bonté. Exaspérés de ne pouvoir posséder, par eux-mêmes, l'objet de leurs coupables convoitises, ils recourent aux incantations du démon. Pour satisfaire leurs pensées impures et misérables pour réaliser leurs désirs, ils emploient à la composition de maléfices, le Sacrement que je vous ai donné comme une nourriture de vie. Les pauvres brebis confiées à leurs soins, dont ils devraient nourrir les âmes et les corps, ils les tourmentent ainsi, par ces détestables moyens, et par d'autres encore, dont je t'épargnerai le récit, pour ne pas t'affliger davantage. Tu les as vues, ces pauvres brebis, affolées et comme hors d'elles-mêmes, sentir leur volonté fléchir sous les entreprises de ces démons incarnés,

et en arriver à faire ce qu'elles ne voulaient pas ; et la violence qu'elles se faisaient à elles-mêmes, causait à leurs corps de cruelles souffrances.

Ces malheurs, quel en est le principe? Leur vie impure et misérable. Il est bien d'autres maux encore que je pourrais dire ; mais, pourquoi te les rappeler? Tu les connais

O fille bien-aimée, la chair qui a été élevée au-dessus de tous les chœurs des anges par l'union de votre nature humaine à ma nature divine, voilà à quelles iniquités, ils la font servir! O homme abominable, ô homme misérable, non pas homme, mais brute, cette chair que j'ai consacrée par mon onction sainte, tu la livres aux prostituées, et pis encore ! Cette chair, qui est tienne, elle avait été guérie, comme celle de toute la race humaine, de la blessure que lui avait faite le péché d'Adam, par le corps de mon Fils unique, meurtri et percé sur l'arbre de la très sainte Croix ! O malheureux ! Il t'a rendu l'honneur, et tu lui apportes la honte ! Il a guéri tes plaies par son sang, bien plus, il t'a fait ministre du Sang, et toi, tu le meurtris de tes péchés impurs et honteux ! Le bon Pasteur avait lavé ses brebis, dans son propre sang! Toi, tu souilles celles qui sont pures, tu fais tout ce qui est en ton pouvoir, pour les jeter dans l'ordure! Tu devrais être un miroir de pureté, tu es un modèle de débauche ! Tous les membres de ton corps, tu les fais servir à commettre le mal, et, dans toutes tes actions, tu t'appliques à contredire à ce qu'a fait ma Vérité. J'ai souffert qu'on lui bandât les yeux, pour te donner la

lumière, et toi, tes yeux lascifs lancent des flèches empoisonnées, mortelles pour ton âme et pour le cœur de ceux qui sont l'objet de tes regards criminels !

J'ai enduré qu'il fût abreuvé de fiel et de vinaigre, et toi, comme un animal glouton, tu cherches tes délices en des mets délicats, tu te fais un dieu de ton ventre! Ta langue ne profère que des paroles déshonnêtes et vaines. Cette langue qui devrait être employée à redresser le prochain, à annoncer ma parole, à dire l'Office, en union avec le cœur, je n'en reçois que vilenies; ce ne sont que jurements, mensonges, parjures, quand encore tu ne vas pas jusqu'à blasphémer mon nom !

J'ai supporté qu'on lui liât les mains pour te délivrer toi et toute la race humaine, des liens du péché. Tes mains, à toi, ont reçu l'onction, elles ont été consacrées pour administrer le très saint Sacrement, et toi, vilainement, tu les fais servir, ces mains, à des usages infâmes Toutes les œuvres de tes mains sont corrompues, toutes sont ordonnées au service du démon.

O malheureux ! A quelle dignité pourtant ne t'avais-je pas élevé, en t'appelant, toi et toute créature raisonnable, à me servir, Moi seul!

J'ai voulu que les pieds de mon Fils unique fussent percés, pour te faire de son corps une échelle ; et, que son côté fût ouvert, pour te faire voir le secret du cœur. Je l'ai disposé, comme un asile toujours ouvert, où vous pourriez connaître et goûter l'Amour ineffable que je vous ai, en trou-

vant et en contemplant ma Nature divine unie à votre nature humaine.

Il t'apprend ce cœur, que le Sang dont tu es le ministre, répandu comme un bain, doit purifier vos iniquités, et toi, tu as fait de ton cœur un temple du démon! Ton affection, qui est signifiée par les pieds, n'enferme et ne peut m'offrir rien d'autre, que honte et bassesse; elle ne conduit ton âme, que dans les repaires du démon.

Ainsi, tu emploies ton corps tout entier, à meurtrir le corps de mon fils ! Sans cesse, tes actes sont en opposition avec les siens ; sans cesse, tu fais le contraire de ce que toi et toutes les créatures, êtes obligés de faire. Tous les organes de ton corps sont devenus des instruments de péché, parce que les trois puissances de ton âme ont été assemblées au nom du démon, alors que c'est en mon nom que tu les devais réunir.

Ta mémoire devait être remplie des bienfaits que tu as reçus de moi, et elle est toute pleine d'images impures et de mille autres indignités. L'œil de ton intelligence, tu le devrais fixer dans la lumière de la Foi sur le Christ crucifié, mon Fils unique, dont tu es devenu le ministre ; et, par une misérable vanité, il n'a d'attention que pour les plaisirs, les honneurs, les richesses du monde. Ta volonté devait s'attacher à Moi, uniquement, m'aimer pour moi-même ; et, bassement, tu as placé ton amour dans les créatures, dans ton propre corps. Il n'est pas jusqu'à tes animaux, que tu n'aimes plus que moi! La preuve, c'est ta colère contre moi, quand je

t'enlève quelque cher objet de tes affections; c'est ton irritation contre le prochain, quand tu crois en avoir reçu quelque dommage matériel. Tu le hais, alors, tu l'outrages, et tu te sépares de ma charité et de la sienne. O infortuné! A toi a été confié le service de ce Feu sacré qu'est ma Charité divine, et tu l'éteins en toi, en lui préférant ton propre plaisir, tes affections déréglées! Tu ne peux supporter, pour elle, un léger préjudice que t'aura causé le prochain!

O ma fille très chère, voilà l'une de ces trois fatales colonnes du mal, dont je t'ai parlé.

CHAPITRE XVIII
(127)

Comment ces ministres sont dominés par l'avarice. Ils prêtent à usure, mais surtout ils vendent et achètent les bénéfices et les prélatures. Des maux que cette cupidité a causés à la sainte Église.

Parlons maintenant de la seconde colonne du vice, qui est l'avarice.

Oui, ce que mon Fils a donné sur la croix, avec tant de générosité, n'est plus distribué, désormais, qu'avec la plus grande parcimonie. Regarde-le sur le bois de la Croix, son corps est tout percé, de chacun de ses membres son sang coule à flots. La rédemption, ce n'est pas à prix d'or ou d'argent qu'il l'opère, c'est avec son Sang et par largesse d'amour. Il n'a pas racheté seulement une moitié du monde, mais le genre humain tout entier, tous les hommes passés, présents et à venir. Ce Sang ne vous a pas été donné, sans, qu'en même temps, vous fût distribué le feu ; car, c'est par le feu de l'amour, que le sang a été versé pour vous. Le feu et le sang ne vous ont pas été accordés, sans ma Nature divine, si étroitement unie à la nature humaine. Et c'est de ce Sang, uni à ma divinité, par la libéralité de mon amour, que toi, malheureux, je t'ai constitué le ministre ! Et voilà

que ta cupidité te rend si avare, de ce que mon Fils a acquis sur la croix! Toi, ministre du Sang, par un don de lui, tu t'es si criminellement approprié ce trésor, que tu vends, maintenant, la grâce du Saint-Esprit, aux âmes que le Christ a rachetées lui-même, avec un si pur amour! Ce que tu as reçu gratuitement, tu veux qu'on te le paie, quand on te le demande. Ton avidité ne te porte point, à faire ta nourriture des âmes, pour l'honneur de Moi: c'est l'argent qu'elle dévore! Ta charité est devenue si serrée, dans la dispensation de ce que tu as reçu avec tant de largesse, qu'évidemment, je ne suis pas en toi par la grâce, ni le prochain par l'amour. Les biens temporels que l'on te donne, à cause de ce Sang, c'est largement encore que tu les reçois, et d'eux encore, pauvre avare, tu ne sais pas être bon, pour d'autres que pour toi! Larron que tu es, voleur digne de la mort éternelle, tu dérobes encore le bien des pauvres et de la sainte Église; tu l'emploies à tes dépenses; tu le dissipes avec des femmes, avec des hommes sans mœurs; tu en enrichis ta parenté. Avec ce bien des pauvres et de l'Église, tu te procures toutes tes aises, et prépares un établissement à tes fils.

O malheureux! Où sont donc ces fils des vraies et douces vertus que tu devais avoir? Où donc, cette charité ardente que tu devais répandre? Où, ce zèle dévorant de mon honneur et du salut des âmes? Où, cette douleur crucifiante, que tu devais ressentir, à la vue du loup infernal qui te ravissait tes brebis? Plus rien! En ton cœur étroit, il n'y a plus place,

ni pour Moi, ni pour ton prochain. Tu n'aimes que toi! Tu n'as que cet amour égoïste et sensuel; et, cet amour est un poison, pour toi et pour les autres. Tu es, toi-même, le loup infernal! C'est ton amour déréglé qui les dévore, tes brebis! Ton avidité ne convoite que cette proie! Que t'importe donc, que le démon invisible emporte les âmes, quand tu es, toi, le démon visible qui les livre à l'enfer! Les biens de l'Église ne servent qu'à te vêtir et à t'engraisser toi-même, avec les autres démons de ta compagnie, comme aussi à entretenir des animaux, ces beaux chevaux, que tu ne possèdes que pour ton plaisir déréglé, et sans aucune nécessité. C'est la nécessité seule, pourtant, et non ton propre plaisir, qui peut te permettre ce train de maison. Que les hommes du monde cherchent cette jouissance, soit; mais tes plaisirs, à toi, devraient être d'assister les pauvres, de visiter les malades, de subvenir à leurs besoins spirituels et temporels. C'est pour cela, et pour cela seul, que je t'ai fait mon ministre, que je t'ai confié une si haute dignité. Mais, après que tu es devenu semblable aux bêtes, tu te complais au milieu des bêtes. Aveugle que tu es! Si tu pouvais voir les supplices qui t'attendent si tu ne changes pas de vie, tu n'agirais pas ainsi, tu n'aurais que douleur de ta conduite passée, et dès à présent tu commencerais à mieux vivre.

Tu le vois, ma très chère fille, combien n'ai-je pas raison de me plaindre de ces malheureux! Quelle ne fut pas ma générosité envers eux, et quelle n'est pas leur ingratitude envers moi!

Qu'ajouter de plus?

Comme je te l'ai dit, il en est qui prêtent à usure. Ils ne mettent pas d'enseignes, comme les usuriers publics, mais ils ne manquent pas de moyens subtils, pour vendre le temps à leur prochain, par pure avarice : car, rien au monde ne peut légitimer un semblable commerce. Si on leur fait un présent, si petit soit-il, et que dans leur pensée ils le reçoivent comme prix du service rendu, en excédent de la somme prêtée, c'est usuraire, comme usuraire aussi, tout ce qui serait perçu, en paiement du temps, pour la durée du prêt.

Je les ai établis, pour qu'ils défendent l'usure aux séculiers, et ils la pratiquent eux-mêmes. Ce n'est pas tout. Si quelqu'un vient les consulter sur cette matière, comme ils ont eux-mêmes ce vice, et qu'ils ont perdu sur ce point la lumière de la raison, le conseil qu'ils donnent est obscur et comme enveloppé de la passion qui est dans leur âme. De là, par conséquent, une infinité de méfaits qui découlent de leur cœur étroit, cupide et avare. A eux s'applique bien cette parole que prononça mon Verbe, lorsque, entrant dans le Temple, il y trouva vendeurs et acheteurs : « *La maison de mon Père est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs*[1] », cria-t-il ; et, prenant des cordes, il s'en fit un fouet, pour les jeter dehors.

Il en est bien ainsi, aujourd'hui, tu le vois, ma très douce fille! De mon Église qui est un lieu de

1. Math., XXI. 13.

prière, ils ont fait une caverne de voleurs! Ils vendent, ils achètent, ils trafiquent de la grâce de l'Esprit-Saint. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux. Veut-on obtenir des prélatures et des bénéfices de la sainte Église, on les achète. On commence par circonvenir, par de nombreux présents, soit en argent, soit en nature, les officiers de la curie. Ceux-ci ne s'arrêtent plus, désormais, à considérer si le solliciteur est bon ou mauvais. Ils sont tout complaisance envers lui. Comme ils n'ont d'amour que pour les dons qu'ils en ont reçus, ces malheureux vont s'employer à introduire, dans le jardin de la sainte Église, cette plante vénéneuse. Ils feront de lui bon rapport au Christ en terre.

Ainsi, de part et d'autre, c'est un complot de mensonges pour tromper le Christ en terre, dont l'on ne devrait approcher, cependant, qu'en droiture et franchise. Si le vicaire de mon Fils s'aperçoit de la fraude, c'est son devoir de punir les coupables. Il doit priver son subordonné de son office, s'il ne se corrige et ne s'amende; et, au solliciteur si offrant, il fera bien de conférer la prison, en échange de son argent. Ce sera pour lui une correction salutaire, et, pour les autres, un exemple qui les détournera d'un semblable trafic. Si le Christ en terre en agit ainsi, il ne fera que son devoir; et, s'il ne le fait pas, son péché ne demeurera pas impuni, quand il viendra rendre compte, devant Moi, de ses brebis.

Crois-moi, ma fille, aujourd'hui, cette répression n'est plus connue. Voilà pourquoi l'Église, mon Église, en est arrivée à cet état de crimes et d'abo-

minations. Pour élever aux prélatures, l'on ne s'enquiert plus de la vie de ceux qui sont promus ; l'on ne s'informe plus, s'ils sont bons ou mauvais. Si l'on fait quelque enquête, c'est auprès de ceux qui sont les complices de leurs péchés, c'est ceux-là qu'on interroge, et qui sont tout disposés à leur rendre de bons témoignages, puisqu'ils sont semblables à eux. On n'a égard qu'à la grande situation du candidat, à sa naissance, à sa richesse, à la distinction de son langage. Ce qui est pire, c'est qu'on alléguera même, parfois, et en plein consistoire qu'il est beau de sa personne. Langage de démon, note bien ! Là où l'on devrait rechercher l'ornement et la beauté de la vertu, l'on n'a d'yeux que pour la beauté du corps !

Ceux qu'on devrait préférer, ce sont les humbles qui s'effacent, ceux qui, par humilité, fuient les prélatures ; et voilà qu'ils choisissent ceux qui, par vaine gloire, et tout enflés d'orgueil, briguent cette élévation !

On fait grand cas de la science. Certes, la science, en soi, est bonne. Elle est parfaite, quand celui qui la possède, y joint une vie honnête et sainte et une sincère humilité ; mais, dans un orgueilleux, dépravé et libertin, la science est un poison. Ce savant n'a pas le sens de l'Écriture, il n'en entend plus que la lettre. Son esprit est dans les ténèbres, parce qu'il a perdu la lumière de la raison, et qu'il a obscurci l'œil de son intelligence. C'est dans cette lumière de la raison, accrue de clartés surnaturelles, que fut exposée et comprise la sainte Écriture, comme je

te l'ai dit plus explicitement, en un autre endroit. Tu le vois donc, la science est bonne en soi, mais elle peut être dépravée par le mauvais usage que le savant en peut faire. S'il ne met pas plus de droiture dans sa vie, elle deviendra même pour lui un feu vengeur.

Aussi, doit-on considérer davantage la bonne et sainte vie, et la préférer à la science d'un libertin. C'est le contraire, pourtant, que l'on fait. Les hommes de bien et de vertu, s'ils ne sont point de science raffinée, sont tenus pour sots; on les méprise. Quant à ceux qui sont pauvres, on les écarte, parce qu'ils n'ont rien à donner.

Ainsi, ma propre maison, qui devrait être la maison de la prière, où brilleraient la perle de la justice, avec la lumière de la science unie à une bonne et sainte vie, où l'on respirerait le parfum de la vérité, ma maison est pleine de mensonge. Ceux qui l'habitent devraient posséder la pauvreté volontaire, un zèle sincère pour préserver les âmes, ou les arracher aux mains du démon, et ils n'ont de goût que pour les richesses; le soin des choses temporelles les absorbe tellement, qu'ils n'ont plus aucun souci des spirituelles. Jouer, rire, accroître et multiplier leur bien, voilà qui prend toute leur vie. Ils ne s'aperçoivent pas, les pauvres, que c'est le moyen le plus assuré de perdre leurs richesses! S'ils étaient riches en vertu, ils s'adonneraient à l'administration des choses spirituelles, comme ils le doivent, les biens temporels leur viendraient en

abondance, et mon Épouse n'aurait pas eu à subir, à ce sujet, tant de révoltes.

Qu'ils laissent donc les morts ensevelir les morts : leur devoir, à eux, est de suivre la doctrine de ma Vérité et d'accomplir, en eux-mêmes, ma volonté, en se consacrant au ministère que je leur ai confié. Tout au contraire, ils s'appliquent, avec un amour déréglé, à ensevelir les choses mortes, les choses qui passent, usurpant ainsi l'office des hommes du monde. C'est là, ce qui m'offense, et c'est là, ce qui perd la sainte Église. Qu'ils abandonnent aux séculiers ce qui appartient aux séculiers. C'est aux morts à ensevelir les morts; c'est à ceux qui sont préposés au gouvernement des choses temporelles, à s'occuper de cette administration.

Pourquoi t'ai-je dit que c'est aux morts à ensevelir les morts ? — Ce mot est à double sens. Morts sont ceux qui s'occupent des choses temporelles, avec un amour désordonné, et une sollicitude exclusive, qui les font tomber en péché mortel. Mais morts, aussi, peuvent être dits, ceux qui s'y adonnent, simplement. Car ces biens sont des biens sensibles, des biens corporels, et cette administration est un office corporel. Or le corps, de soi, est chose morte, il n'a pas la vie en lui-même. La vie, il la tient de l'âme, il participe à la vie de l'âme, tant que l'âme habite en lui; il la perd, dès qu'il en est séparé.

Mes ministres consacrés, qui sont appelés à vivre comme des anges, doivent donc laisser les choses mortes aux morts, pour s'adonner à la conduite des

âmes, réalités vivantes qui ne meurent jamais. Qu'ils les gouvernent, qu'ils leur administrent les sacrements, qu'ils leur distribuent les dons et les grâces de l'Esprit-Saint, qu'ils les nourrissent du pain spirituel par une bonne et sainte vie. A ce prix, ma maison sera la maison de prière, abondante en grâces et riche de vertus. Mais ce n'est pas là, ce qu'ils font: leur conduite est tout autre. Aussi peut-on dire que ma maison est devenue une caverne de voleurs. Ils s'y sont établis marchands : ils vendent, ils achètent, et leur seule avarice est la loi de leurs contrats.

Ils ont fait de ma demeure un repaire de bêtes, puisqu'ils vivent, sans moralité, à la façon des bêtes. Oui, ils en ont fait une écurie, où ils se vautrent dans la fange du vice. Ils ont là, dans l'Église, leurs complices diaboliques. comme l'époux a son épouse dans sa maison. Tu vois, combien plus grands que tous les désordres dont je t'avais parlé, sont les maux qui reposent sur ces deux colonnes de pestilence et de corruption, qui sont l'impureté et l'avarice.

CHAPITRE XIX
(128)

Comment ces ministres sont dominés par l'orgueil qui leur fait perdre le sens de la vérité ; et comment, dans cet aveuglement, ils en arrivent à simuler la consécration sans consacrer réellement.

Je veux, maintenant, te parler de la troisième colonne, qui est l'orgueil. Je l'ai placée la dernière, mais s'il est le dernier, l'orgueil est aussi le premier de tous les vices. Car tous les vices ont leur fondement dans l'orgueil, comme toutes les vertus sont établies sur la charité et n'ont vie que par elle. C'est l'amour-propre sensitif, qui engendre et nourrit l'orgueil, comme il est le fondement premier de ces trois colonnes, et de tous les péchés que commettent les créatures. Qui s'aime soi-même d'un amour désordonné, n'a pas en soi la charité, puisqu'il ne m'aime pas. En ne m'aimant pas, il m'offense, il n'observe pas le commandement de la loi qui lui fait un devoir de m'aimer, Moi, au-dessus de tout, et le prochain comme lui-même.

En s'aimant eux-mêmes d'un amour sensitif, ces malheureux ne peuvent donc m'aimer ni me servir ; c'est le monde qu'ils servent et qu'ils aiment : car l'amour sensitif et le monde sont en opposition avec moi. A raison même de cette opposition, qui aime le monde d'un amour sensitif, qui sert le monde d'une manière sensuelle, celui-là me hait ;

comme celui qui m'aime vraiment, hait le monde. C'est pourquoi ma Vérité a dit : *Nul ne peut servir deux maîtres* si opposés : *en servant l'un il mécontente l'autre* [1].

Tu vois donc que l'amour-propre dépouille l'âme de ma charité pour la revêtir du vice de l'orgueil ; et, par là même, tout péché a sa source dans l'amour-propre.

Toutes les créatures raisonnables m'affligent, de toutes je me plains, mais combien plus de ceux que j'ai consacrés mes ministres et qui ont pour devoir d'être humbles. Tous en vérité doivent posséder cette vertu d'humilité qui nourrit la charité, mais combien plus ceux qui sont attachés au service de l'humble Agneau sans tache, mon Fils unique. Ils n'ont pas honte cependant, et toute la race humaine avec eux, de s'exalter eux-mêmes, alors qu'ils me voient, Moi, m'abaisser jusqu'à l'homme pour unir à votre chair le Verbe mon Fils unique, alors qu'ils voient ce Verbe s'empresser à l'obéissance que je lui ai imposée, et se soumettre à la mort ignominieuse de la croix ! Il a la tête inclinée pour te saluer, le front couronné pour t'orner, les bras étendus pour t'embrasser, les pieds percés de clous pour demeurer avec toi ! Et toi, homme misérable, qu'il a fait le ministre de tant de générosité et de tant d'abaissement, tu devrais embrasser la croix et tu la fuis, pour porter tes embrassements à de criminelles et immondes créa-

1. Math., VI, 24.

tures. Tu devrais être ferme et inébranlable dans la doctrine de ma Vérité, fixer en elle ton cœur et ton esprit, et tu es roulé comme une feuille au vent, tu fais voile à tout souffle qui passe. Le souffle de la prospérité te gonfle d'allégresse et tu t'y livres sans mesure ; le vent de l'adversité t'emporte hors de toi et te jette dans la colère, cette moelle de l'orgueil ; — la colère est la moelle de l'orgueil, comme la patience est la moelle de la charité. Ainsi à l'orgueilleux, prompt à la colère, tout est tourment, tout est scandale.

Je réprouve tant l'orgueil, que je l'ai précipité du ciel dès que l'ange voulut s'exalter lui-même. L'orgueil ne monte pas au ciel, il tombe au fond des enfers. Aussi ma Vérité a-t-elle dit : « *Celui qui s'exaltera* (c'est-à-dire l'orgueilleux), *sera abaissé et celui qui s'abaisse sera exalté*[1] ». Dans tous les hommes, quelle que soit leur condition, l'orgueil m'est odieux. mais surtout, comme je te l'ai dit, en ceux qui sont mes ministres : car, ceux-là, je les ai mis en un état d'humilité, pour servir l'humble Agneau. Chez eux, pourtant, quel orgueil ! Comment ce malheureux prêtre ne rougit-il pas de s'enorgueillir ainsi, quand il me voit abaissé devant vous jusqu'à vous livrer le Verbe mon Fils unique, dont je l'ai fait le ministre, quand ce Verbe, pour obéir à ma volonté, s'est humilié jusqu'à la mort, jusqu'à l'opprobre de la croix? Il a la tête déchirée d'épines, et ce malheureux lève le front, contre moi et contre le

1. Luc, xiv, 11.

prochain. Au lieu de l'humble Agneau qu'il devrait être, c'est un bélier, portant cornes d'orgueil, et frappant quiconque l'approche.

O homme infortuné! tu ne penses donc pas que tu ne peux m'échapper? Est-ce là l'office que je t'ai confié, de me frapper, Moi, avec les cornes de l'orgueil, en m'outrageant ainsi que ton prochain, quand, sans droit et sans raison, tu te tournes contre lui? Est-ce donc là cette miséricorde, avec laquelle tu devrais célébrer le mystère du corps et du sang du Christ mon Fils? Tu es devenu, comme une bête féroce, et tu n'as plus aucune crainte de Moi! Tu dévores ton prochain; tu fomentes la division autour de toi, par ta partialité; tu n'as d'égard que pour ceux qui te servent, qui te font des cadeaux, ou pour ceux qui te plaisent, parce que leur vie est semblable à la tienne. Tu les devrais corriger, et leur faire honte de leurs vices, tu leur en donnes l'exemple, au contraire; ils n'ont qu'à t'imiter, pour faire ce qu'ils font ou pis encore. Agirais-tu ainsi si tu étais bon? Mais comme tu es mauvais, tu ne sais pas corriger, tu es insensible aux fautes d'autrui. Tu méprises les humbles, et les pauvres vertueux tu les fuis: tu ne le devrais pas faire, mais tu as tes raisons pour cela. Tu les fuis, parce que la corruption de tes vices ne peut supporter l'odeur de la vertu. Il te répugne de voir mes pauvres à ta porte, et tu évites d'aller les visiter dans leurs besoins : tu les vois mourir de faim, sans venir à leur secours? Et pourquoi donc? sinon parce que ton front porte les cornes de l'orgueil, et que ces cornes

d'orgueil ne veulent pas s'abaisser à accomplir un petit acte d'humilité ! Et pourquoi donc refuses-tu de t'abaisser? Parce que l'amour-propre, où se nourrit l'orgueil, est maître chez toi. Voilà pourquoi, tu ne veux pas condescendre aux malheureux, voilà pourquoi tu ne veux pas administrer aux pauvres, les secours temporels et spirituels, ce service ne devant te rapporter aucun profit.

O maudit orgueil fondé sur l'amour-propre! Comme tu as aveuglé leur intelligence! Ils croient s'aimer eux-mêmes et d'une tendresse sans égale, et ils ne voient pas à quel point ils sont cruels envers eux-mêmes, et qu'ils perdent quand ils peuvent gagner ! Ils sont dans les délices, pensent-ils, ils possèdent richesses et dignités! Ils s'aveuglent sur leur pauvreté et leur bassesse. Ils ne voient pas qu'ils ont perdu cette richesse de la vertu et qu'ils sont tombés des hauteurs de la grâce à la honte du péché mortel. Ils croient voir ; mais ils sont aveugles, parce qu'ils ne se connaissent pas et ne me connaissent pas moi-même. Ils ne connaissent pas leur état, ni la dignité à laquelle je les avais élevés, ils ne connaissent pas la fragilité du monde et son peu de solidité : s'ils la connaissaient, s'en feraient-ils un dieu?

Qui leur a fait perdre cette connaissance? L'orgueil! Et voilà ce qu'ils sont devenus, eux que j'avais élus pour mes anges, pour qu'ils fussent, en en cette vie, les anges de la terre. Des hauteurs du ciel ils sont tombés au fond des ténèbres; et, ces ténèbres se font si épaisses, leur iniquité si pro-

fonde, qu'ils en arrivent, parfois, au crime que je veux te dire.

Il en est d'aveuglés à ce point par le démon, que souvent ils font semblant de consacrer et ne consacrent pas, par crainte de mon jugement, et pour s'enlever tout frein qui pourrait encore les retenir dans leurs mauvaises actions. Le soir, ils ont mangé et bu plus que de raison, puis le matin, ils s'arracheront à leurs impuretés, il leur faudra satisfaire au service du peuple. Le souvenir de leurs fautes les arrête. ils voient qu'en bonne conscience ils ne doivent ni ne peuvent célébrer en cet état. Ils éprouvent quelque crainte de mon jugement, non par haine du vice, mais par l'amour-propre qu'ils ont pour eux-mêmes. O ma très chère fille, vois quel est l'aveuglement de ce prêtre! Au lieu de recourir à la contrition du cœur et de regretter sa faute, avec le ferme propos de s'en corriger, il s'arrête à un autre moyen, il ne consacrera pas! Aveugle qu'il est, il ne voit pas, que le mal qu'il se dispose à accomplir est plus grave encore que celui qu'il a déjà commis! Il va rendre le peuple idolâtre, en proposant à ses adorations une hostie non consacrée, comme si elle était le corps et le sang du Christ mon Fils unique, vrai Dieu et vrai homme! C'est ce qu'elle est, une fois consacrée, mais en cette circonstance elle n'est vraiment que du pain.

Quelles abominations, tu le vois, et quelle patience ne me faut-il pas pour les supporter! S'ils ne se corrigent pas, toutes mes grâces tourneront à leur condamnation.

Mais que doit faire le peuple pour éviter ce péril? Il doit prier sous condition en formulant ainsi sa prière: « *Si ce ministre a dit ce qu'il devait dire*, je crois vraiment que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant qui m'est donné en nourriture par l'ardeur de votre incompréhensible charité, en mémoire de votre très douce passion et du grand bienfait du Sang répandu avec un si ardent amour pour laver nos iniquités. » De cette façon, le peuple ne sera pas trompé par l'aveuglement du ministre, en adorant une chose pour une autre. La faute, en vérité, en est au seul ministre, mais les fidèles n'en seraient pas moins induits à faire un acte défendu [1].

O très douce fille, qui donc empêche la terre de les engloutir? Qui retient ma puissance de les arrêter et de les immobiliser, comme des statues, en présence de tout le peuple, pour les couvrir de confusion? Ma miséricorde. Je me contiens moi-même, ma miséricorde arrête ma justice divine. Je ne veux les vaincre qu'à force de miséricorde. Mais eux, ils sont obstinés comme des démons, ils ne connaissent pas, ils ne voient pas ma miséricorde. Ils semblent que tout ce que je leur donne n'est qu'un dû que je leur paie. Oui, l'orgueil les aveugle à ce point: ils ne voient plus qu'ils n'ont aucun droit, et que c'est pure grâce que je leur accorde.

1. Cette règle ne s'applique qu'au cas précis tel qu'il est exposé ici, c'est-à-dire, quand on se trouve en présence d'un prêtre dont l'inconduite est notoire, et qui donne des motifs de croire qu'il ne consacre pas.

CHAPITRE XX
(129)

De beaucoup d'autres péchés qui se commettent par orgueil et par amour-propre.

Tout ce que je t'ai dit, est pour te donner plus de sujet de pleurer amèrement sur l'aveuglement de ces prêtres, en te découvrant l'état de damnation dans lequel ils se trouvent. C'est aussi, pour te faire mieux connaître ma miséricorde, pour accroître encore ta confiance en cette miséricorde, pour t'amener à l'invoquer avec pleine assurance et à présenter devant moi, ces malheureux ministres de la sainte Église et l'univers entier, en me priant de leur faire miséricorde. Plus tu feras monter vers moi de vœux attristés et d'ardentes prières, plus tu me témoigneras l'amour que tu as pour moi.

Pour moi, personnellement tu ne peux rien, non plus que mes autres serviteurs : vous ne pouvez me servir que dans la personne de ces malheureux, et c'est à eux par conséquent que vous devez faire du bien. Je me laisserai vaincre alors par les désirs, par les larmes, par les prières de mes serviteurs, et je ferai miséricorde à mon Épouse, en la réformant par de bons et saints pasteurs. La présence de bons pasteurs amènera naturellement la conversion des

sujets, car ce sont les mauvais pasteurs, qui sont cause de presque tous les péchés que commettent les inférieurs. S'ils se corrigeaient en effet, si l'on voyait briller en eux la perle de la justice, avec une bonne et sainte vie, le peuple ne serait pas ce qu'il est. Sais-tu quelle est la conséquence de tous ces désordres? C'est que l'un suit les traces de l'autre. Pourquoi les sujets n'obéissent-ils pas? Parce que le prélat, quand il était sujet, n'obéissait pas lui-même à son prélat. Il reçoit à son tour ce qu'il a donné. Il fut un mauvais inférieur, il fait un mauvais pasteur.

La cause de tous ces péchés et de beaucoup d'autres, c'est l'orgueil, qui vient de l'amour-propre. Ignorant et superbe il était, quand il était dans le rang ; beaucoup plus ignorant et superbe il est, maintenant qu'il est prélat. Si grande est son ignorance, si profond son aveuglement, qu'il conférera le sacerdoce à un homme sans culture, sachant à peine lire, ignorant tout des fonctions sacerdotales, d'une telle incapacité que souvent il ne pourra même pas consacrer parce qu'il ne connaît pas bien les paroles sacramentelles. Ce prêtre, ordonné dans ces conditions, sera donc exposé à tomber par ignorance en ce péché que d'autres commettent par malice, en faisant semblant de consacrer tout en ne consacrant pas.

Les pasteurs sont tenus, pourtant, de ne choisir que des hommes expérimentés, d'une vertu éprouvée, possédant la science, et l'intelligence des paroles et des rites du saint ministère. Et voilà que par un renversement des choses, ceux-ci ne regardent ni à la

science, ni à l'âge : ils ne tiennent compte que de leur propre affection : aujourd'hui, paraît-il, ce ne sont pas des hommes mûrs qu'ils consacrent, ce sont des enfants qu'ils choisissent. Qu'importe qu'ils soient de bonne et sainte vie, qu'ils soient instruits de la nature de cette dignité qui leur sera conférée, et du grand mystère qu'ils auront à accomplir ? On ne pense qu'à multiplier la famille sacerdotale, non à multiplier la vertu. Aveugles, rassembleurs d'aveugles, ils ne voient pas que moi je leur demanderai compte de ces actes et de beaucoup d'autres, à leur dernier jour. Après avoir fait des prêtres si ignorants de tout, ils ne leur en confient pas moins le soin de conduire les âmes, alors qu'ils voient bien pourtant qu'ils ne sont même pas capables de se conduire eux-mêmes. Comment donc ceux qui ne peuvent discerner dans leur propre vie ce qui est mal, pourront-ils le découvrir dans les autres pour le corriger. Ils ne le peuvent pas et ils ne le voudraient pas faire, pour ne point se condamner eux-mêmes. Et les brebis, qui n'ont pas de pasteur, qui veille sur elles et les sache conduire, s'égareront facilement ; et, souvent, elles seront dévorées et déchirées par les loups.

Le mauvais pasteur ne se soucie guère d'avoir un bon chien qui aboie au loup : ils en ont un qui leur ressemble. Ces ministres et ces pasteurs, sans zèle aucun pour leurs âmes, n'ont point à leur service le chien de la conscience ; ils n'ont pas à la main le bâton de la justice. Aussi ne corrigent-ils point avec la verge ; le chien de la conscience reste

muet! Il n'aboie plus, pour les reprendre eux-mêmes dans le secret de leur âme, ou rappeler les brebis égarées hors du sentier de la vérité, dès qu'elles n'observent plus mes commandements. Ils ne s'emploient plus à les ramener dans le chemin de la vérité et de la justice, hors des atteintes du loup infernal. Si ce chien faisait entendre son aboiement, si la verge de la sainte justice s'abattait sur leurs égarements, les brebis rebrousseraient chemin pour revenir au bercail. Mais le berger est sans bâton et sans chien; et ses brebis périssent, sans qu'il en ait cure. Le chien de la conscience ne peut plus donner de la voix, tant il est débile, parce qu'il a été privé de sa nourriture.

Car il faut le nourrir le chien; et l'aliment qu'il lui faut, c'est la chair de l'Agneau mon Fils. Quand la mémoire, qui est comme le réservoir de l'âme, est pleine de ce sang, la conscience s'en nourrit. Le souvenir de ce sang enflamme l'âme, de la haine du vice et de l'amour de la vertu. Cette haine et cet amour purifient l'âme de la souillure du péché mortel et donnent vigueur à la conscience préposée à sa garde. Dès que quelque ennemi de l'âme, quelque péché mortel menace d'en franchir le seuil, avant même d'avoir subi son attrait, à la première pensée du mal, aussitôt la conscience est en éveil, son avertissement est comme l'aboiement du chien de garde, qui empêche de commettre l'injustice. Car celui qui a la conscience, possède la justice.

C'est pourquoi ces êtres d'iniquité, indignes d'être appelés mes ministres, et même des créa-

tures raisonnables, puisque leurs vices ont fait d'eux de simples animaux, n'ont plus à leur service ce chien, peut-on dire: car il est tellement débile qu'il n'est plus d'aucun secours, et ils ne possèdent pas, non plus, le bâton de la sainte justice. Leurs vices les ont rendus tellement craintifs que leur ombre même leur fait peur; crainte, qui n'est pas sainte, en vérité, mais toute servile. Ils devraient être prêts à supporter la mort pour arracher les âmes des mains du démon, et c'est eux qui les lui livrent, en ne leur procurant pas l'enseignement d'une bonne et sainte vie et en ne voulant pas même s'exposer pour leur salut à la moindre parole injurieuse.

Maintes fois, ce ministre se trouvera en présence d'une âme à lui confiée, et qui traîne la chaîne de lourdes fautes. Cette âme a de graves obligations de justice vis-à-vis d'autrui, et cependant, par un amour désordonné pour les siens, pour ne pas dépouiller sa famille, elle n'est pas disposée à s'acquitter de cette dette. Le fait est connu de beaucoup de gens; ce malheureux prêtre ne peut pas l'ignorer; on est même venu lui exposer cette situation, afin que, en sa qualité de médecin — ce qu'il doit être, — il puisse donner à cette âme, les soins que réclame son état. Ce pauvre ministre se rendra auprès d'elle, avec l'intention de faire ce qui doit être fait, mais le premier mot malsonnant, le moindre regard menaçant suffisent à lui ôter tout son courage: il n'insistera plus. Parfois, on lui fera un cadeau. Bien pris désormais entre le présent accepté et la

crainte servile, il laissera cette âme comme il l'avait trouvée, aux mains du démon, et il lui donnera le Sacrement, le corps du Christ mon Fils unique. Il voit pourtant, il sait que cette âme est plongée dans les ténèbres du péché mortel ; mais il ne veut pas déplaire aux gens du monde, il est dominé par une crainte désordonnée, il est séduit par le présent qu'on lui a fait; il administre les sacrements à ce pécheur public qui va mourir, et il l'ensevelit en grande pompe avec tous les honneurs ecclésiastiques, alors qu'il aurait dû le jeter hors de l'Église comme un animal, comme un membre retranché du corps.

Quel est donc le principe d'une semblable conduite? L'amour-propre et l'exaltation de l'orgueil. S'il m'avait aimé, Moi, par-dessus toute chose, s'il avait aimé l'âme de ce pauvre malheureux, il fût demeuré humble et n'eût plus eu peur, il aurait cherché à sauver cette âme.

Tu vois combien de maux ont leur fondement, dans ces trois vices, que je t'ai donnés comme les trois colonnes où s'appuient tous les autres péchés : l'orgueil, l'avarice, l'impureté de l'esprit et du corps. Tes oreilles ne pourraient entendre toutes les iniquités que commettent ces membres du démon.

N'as-tu pas vu toi-même, où les entraînent parfois leur orgueil, leur luxure et leur avarice? Il se rencontre quelques âmes trop simples, mais de bonne foi, dont l'esprit est troublé par la crainte d'être possédées du démon. Elles vont trouver ce malheu-

reux prêtre, dans l'espoir qu'il les pourra délivrer et qu'un démon chassera l'autre. Son avidité commencera par recevoir un présent, et ensuite, donnant libre cours à sa lascivité brutale, il dira à cette pauvre âme : « Le tourment dont vous souffrez ne peut être apaisé qu'à une condition ». — Et il l'amènera ainsi à pécher avec lui.

O démon, plus que démon ! car tu es devenu pire que démon ! Beaucoup de démons, en effet, n'ont que dégoût pour ce péché, tandis que toi tu t'y vautres, comme le pourceau dans la boue. O animal immonde, est-ce donc là ce que je suis en droit d'attendre de toi ! C'est pour chasser des âmes le démon, par la vertu du Sang, que je t'ai fait le ministre du Sang, et toi tu introduis le démon dans les âmes ! Ne vois-tu pas que déjà la hache de la divine Justice est à la racine de ton arbre ? Et tes iniquités, je t'en préviens, seront punies avec usure, en temps et lieu, si tu ne les châties toi-même, par la pénitence et par la contrition du cœur. Je n'aurai pas d'égard pour toi, parce que tu es prêtre ! Tu seras punis sévèrement, pour tes crimes, et pour ceux que tu auras fait commettre. Tu seras châtié, plus cruellement que les autres. Tu essayeras alors de chasser le démon, par le démon de la concupiscence !

Et celui-là, non moins misérable, qui se rend auprès d'une pauvre âme pour l'absoudre et la délivrer des liens du péché mortel, et qui par ses suggestions l'amène à commettre le mal avec lui ! Il la laisse chargée de plus lourdes chaînes et plus

honteuses que celles dont il devait la libérer. Si tu t'en souviens bien, tu as vu de tes propres yeux, la pauvre créature ainsi trompée. N'est-ce pas là un pasteur qui n'a plus avec lui le chien de la conscience? Et non seulement il a étouffé la sienne, il tente encore de faire taire celle des autres.

Je leur ai confié la charge de chanter et de psalmodier, la nuit, l'office divin. Eux, au contraire, recourent aux maléfices et aux incantations démoniaques pour que le démon leur procure, la nuit, la visite de ces créatures qu'ils aiment si bassement. Et ils croiront qu'elles sont venues; mais ils sont le jouet d'une illusion.

O malheureux, je t'avais choisi pourtant pour passer dans la prière les veilles de la nuit, et te disposer ainsi, le matin venu, à célébrer le sacrifice! Tu devais répandre sur le peuple l'odeur de la vertu et non l'infection du vice! Je t'ai élevé à l'état des anges, pour te permettre, dès cette vie, de converser avec les anges, par la sainte méditation, afin qu'au dernier jour tu puisses jouir de moi-même dans leur compagnie; et toi, tu mets tes délices à être un démon, à converser avec les démons, et c'est ainsi que tu te prépares à l'instant de la mort! La corne de ton orgueil a crevé, dans l'œil de ton intelligence, la pupille de la très sainte foi: tu as perdu la lumière, et tu ne vois plus en quelle misère tu es tombé! Tu ne crois donc pas que toute faute est punie, et toute bonne action récompensée. Si tu le croyais vraiment, tu agirais autrement; tu ne rechercherais pas, tu ne voudrais pas un pa-

reil commerce; son nom même te serait odieux, et tu ne pourrais l'entendre prononcer sans épouvante. Mais puisque c'est sa volonté que tu suis, puisque c'est dans son œuvre que tu mets ton bonheur, ô deux fois aveugle que tu es, demande donc au démon, je t'en prie, quelle récompense il te réserve pour le service que tu lui rends. Il te répondra qu'il donnera ce qu'il possède lui-même. Il ne peut rien t'offrir que les cruels tourments, que le feu dans lequel il brûle éternellement et où, des hauteurs des cieux, l'a précipité son orgueil.

Toi, ange de la terre, ta superbe t'a fait choir aussi de la sublimité du sacerdoce et des sommets de la vertu, dans un abîme de misères, et si tu ne renonces pas à tes crimes, tu rouleras jusqu'aux profondeurs de l'enfer. Tu as fait de toi-même et du monde ton seigneur et ton dieu. Tu as joui du monde, en cette vie : ta propre sensualité s'est gorgée de ses plaisirs, ô prêtre, que j'avais revêtu du sacerdoce, pour mépriser le monde et ta propre sensualité! Eh bien! maintenant, dis donc au monde, dis donc à ta sensualité, de plaider pour toi devant moi, le Juge souverain! Ils te répondront qu'ils ne peuvent t'être d'aucun secours; ils se riront de toi; ils diront que tu as bien mérité ton sort, qu'il est juste que tu demeures confondu et réprouvé, devant Moi et devant le monde. Tu ne vois pas ton malheur, parce que, je te l'ai dit, la corne de ton orgueil t'a aveuglé. Mais tu le verras, au moment de la mort, alors que tu ne trouveras en toi-même aucune vertu pour éviter la dam-

nation; il n'en est point d'autre, en effet, que dans ma miséricorde, et dans l'espérance de ce sang précieux, dont je t'ai fait le ministre. Tu ne seras pas privé de cette assistance, pas plus que les autres, pourvu que tu veuilles espérer dans le Sang et dans ma Miséricorde. Mais nul ne doit être assez fou ni assez aveugle, pour attendre ce dernier moment.

Songe, qu'à cette heure dernière, le démon, le monde, la sensualité propre, accusent l'homme qui a vécu dans l'iniquité. Ils ne le trompent plus : ils n'essayent plus de lui faire trouver la douceur là où il n'y a que de l'amertume, le bien où il n'y a que mal, la lumière où il n'y a que ténèbres, comme ils avaient accoutumé de faire pendant sa vie; ils lui découvrent la vérité telle qu'elle est. Le chien de la conscience, jusque-là muet, commence à aboyer avec tant de violence, qu'il réduit l'âme presque au désespoir. C'est là l'extrême péril qu'il lui faut éviter, en recevant avec confiance le Sang, malgré tous les crimes qu'elle a commis; car ma Miséricorde, qu'il reçoit par le Sang, est incomparablement plus grande que tous les péchés qui se commettent dans le monde.

Mais, je le répète, que personne ne diffère jusqu'à ce dernier instant; car c'est une chose terrible pour l'homme, que de se trouver désarmé sur le champ de bataille, au milieu de tant d'ennemis.

CHAPITRE XXI
(130)

De beaucoup d'autres péchés que commettent les mauvais pasteurs.

Voilà ce qu'oublient, ma fille très chère, les malheureux dont je t'ai parlé. S'ils y pensaient, ils ne se laisseraient pas aller à tant de crimes, et les autres non plus. Ils marcheraient sur les traces de ceux qui vivaient dans la vertu, et eussent préféré mourir plutôt que de m'offenser, plutôt que de défigurer leur âme, et de porter atteinte à la dignité dont je les avais investis. Ils augmentaient au contraire, ces justes, la dignité et la beauté de leur âme.

Non que, en vérité, la dignité du sacerdoce puisse être accrue ou diminuée, en elle-même, par les mérites ou les fautes personnels des prêtres ; mais les vertus n'en sont pas moins une parure, dont ils peuvent orner leur âme et ajouter ainsi à la beauté qu'elle a reçue dès son origine, quand je la créai à mon image et ressemblance. Ceux-là connaissaient la vérité de ma Bonté, la beauté de leur âme et leur dignité, parce que l'orgueil et l'amour-propre ne les avaient point aveuglés, et privés de ce qui est la lumière de la raison. Dans cette lumière ils m'aimaient, Moi. et ils aimaient le salut des âmes. Mais.

les pauvres malheureux, qui ont perdu cette lumière, vont de crime en crime, tranquillement, sans un remords, jusqu'au bord de la fosse.

Du temple de leur âme, de la sainte Église qui est un jardin, ils ont fait un repaire d'animaux. O très chère fille, quelles abominations il me faut souffrir! Leurs maisons devraient être l'asile de mes serviteurs et des pauvres. Ils devraient n'y avoir d'épouse que leur bréviaire et d'enfants que les livres de la sainte Écriture : c'est dans cette compagnie qu'ils devraient se complaire, pour procurer au peuple la doctrine et lui donner l'exemple d'une sainte vie! Et leurs demeures sont devenues le réceptacle du désordre, elles sont ouvertes aux personnes d'iniquité! Vois-le ce prêtre! Ce n'est pas le bréviaire qui est son épouse, ou il ne le traite que comme une épouse adultère. Une créature du démon a pris sa place et vit avec lui dans le crime. Ses livres, vois-les, c'est la troupe de ses fils; au milieu de ces enfants, fruits de la faute, fruits de son péché, il se sent heureux, sans penser à en rougir.

Les solennités pascales et autres jours de fêtes, où il est tenu de rendre honneur et gloire à mon nom, par l'office divin, et de faire monter vers moi l'encens d'humbles et ferventes prières, il les passe au jeu, à se divertir avec les créatures du démon, à se distraire avec les séculiers, à la chasse ou à la pipée, comme un laïc et un homme de cour.

O malheureux homme! Où en es-tu arrivé! Ce sont les âmes que tu devais poursuivre et prendre pour l'honneur et la gloire de mon nom! C'est dans

les jardins de la sainte Église que tu devais demeurer, et tu cours les bois! Tu es devenu bête toi-même, tu entretiens dans ton âme une foule d'animaux qui sont tes nombreux péchés mortels, voilà pourquoi tu t'es fais oiseleur et chasseur de bêtes! Le jardin de ton âme est passé à l'état sauvage, il est devenu un fourré d'épines. C'est pour cela que tu te plais à courir, par les lieux déserts, à la poursuite des bêtes des forêts.

Rougis donc, ô homme! Considère tes crimes: de quelque côté que tu regardes, tu as de quoi rougir! Mais non, tu es inaccessible à la honte, parce que tu as perdu la véritable et sainte crainte de Moi! Comme une courtisane sans pudeur, tu te vantes d'occuper une grande situation dans le monde, d'avoir une belle famille, une troupe nombreuse d'enfants! Si tu n'en as pas, tu cherches à en avoir, pour laisser des héritiers de ta fortune. Mais tu n'es qu'un bandit, tu n'es qu'un voleur! Tu sais bien que tu ne peux leur laisser ces biens et que tes héritiers ce sont les pauvres et la sainte Église. O démon incarné! esprit sans lumière, tu cherches ce que tu ne dois pas chercher : tu te flattes, tu es fier de ce qui devrait te couvrir de confusion et te faire rougir devant moi, qui vois le fond de ton cœur. Les hommes eux-mêmes te méprisent, mais les cornes de ton orgueil t'empêchent de voir ta honte !

O très chère fille, je l'avais placé, ce prêtre, sur le pont de la doctrine et de ma Vérité, pour qu'il vous administrât à vous, les voyageurs, les sacrements de la sainte Église. Et le voilà qui est

descendu en dessous du pont, il est entré dans le torrent des plaisirs et des misères du monde. C'est là qu'il exerce son ministère, sans s'apercevoir que le flot de la mort va le prendre et l'emporter avec les démons, ses maîtres, qu'il a si bien servis. Il se laisse ainsi aller, sans résistance, au fil de l'eau, dans le courant du fleuve. S'il ne s'arrête, c'est à l'éternelle damnation qu'il va, avec tant de charges et d'accusations contre lui, que ta langue ne le pourrait dire. Plus lourde est sa responsabilité que celle de tout autre. Aussi, la même faute est-elle punie plus sévèrement en lui que dans les hommes du monde. Plus impitoyable aussi est l'accusation que ses ennemis font peser sur lui, quand, au moment de la mort, ils se dressent pour lui reprocher sa vie, comme je te l'ai dit.

CHAPITRE XXII
(131)

De la différence de la mort des justes d'avec celle des pécheurs; Et premièrement de la mort des justes.

Puisque je t'ai dit comment le monde, les démons et la sensualité propre accusaient le prévaricateur, je veux t'exposer plus longuement cette vérité, et t'entretenir en détail de l'état de ces malheureux, en cet instant suprême, pour t'en inspirer encore une plus grande compassion. Je te dirai combien différents sont les combats que doit soutenir l'âme du juste et ceux qui assaillent le pécheur, et combien différente aussi la mort de l'un et de l'autre. Tu apprendras quelle grande paix, plus ou moins profonde suivant la perfection de chacun, remplit l'âme du juste en ce dernier assaut.

Sache bien tout d'abord, que toutes les peines quelles qu'elles soient qu'endurent les créatures raisonnables, ont leur principe dans la volonté. Si leur volonté était bien ordonnée et en accord avec la mienne, elles n'auraient aucune peine. Elles ne seraient pas pour autant délivrées de toutes souffrances; mais ces souffrances, volontairement supportées pour l'amour de Moi, ne seraient plus pour elles des peines, dès lors qu'elles les endureraient

volontiers en voyant que telle est ma volonté. La sainte haine qu'elles conçoivent d'elles-mêmes, met ces âmes en hostilité permanente avec le monde, avec le démon, avec la sensualité propre. Aussi, à leur dernière heure, leur mort est paisible, parce que leurs ennemis ont été vaincus pendant leur vie.

Le monde ne peut accuser cette âme, qui a si bien connu tous les mensonges du monde qu'elle a renoncé au monde et à ses plaisirs.

La fragile sensualité ni le corps ne la peuvent non plus accuser, puisqu'elle a réduit sa sensualité en esclavage par le frein de la raison, et macéré sa chair par la pénitence, par les veilles, par d'humbles et continuelles prières. Elle a tué la volonté sensitive par la haine du vice et par l'amour de la vertu, et radicalement détruit le trop tendre amour, que l'homme a pour son corps. C'est cet amour, c'est cette tendresse que l'âme éprouve naturellement pour son corps qui fait paraître la mort si affreuse, et inspire à l'homme cette peur instinctive de la mort.

Mais, dans le juste parfait, la vertu triomphe de la nature : elle réprime la crainte naturelle, elle la domine par une sainte haine et par le désir de retourner à sa fin. La tendresse naturelle ne peut donc lui livrer assaut, et sa conscience demeure tranquille, parce que, durant sa vie, elle a fait bonne garde, elle a aboyé chaque fois qu'un ennemi paraissait, pour attaquer la cité de l'âme. Comme le chien, qui, à la porte, aboie dès qu'il aperçoit l'ennemi et réveille ainsi les gardes, le chien de la

conscience a donné l'alarme à la garde de la raison ; et la raison, en compagnie du libre arbitre, a pu reconnaître, à la lumière de l'intelligence, si c'était un ami ou un ennemi qui se présentait.

A l'ami, à la vertu, aux saintes pensées du cœur, la raison et le libre arbitre ont ouvert avec plaisir, avec amour, et les ont entourés de soins et de sollicitude. L'ennemi, le vice, les pensées mauvaises, ils l'ont repoussé avec haine et dégoût.

La lumière de la raison et la main du libre arbitre armée de ce glaive de la haine et de l'amour se sont employées à donner la chasse à cet ennemi. Aussi, au moment de la mort, la conscience est-elle sans reproche, parce qu'elle a fait bonne garde : elle laisse donc l'âme en paix.

Il est vrai, cependant, que l'âme du juste, par humilité, et parce qu'aussi elle connaît mieux, à cet instant de la mort, la valeur du temps et le prix de la vertu, se reproche à elle-même de n'avoir pas assez bien employé ce temps. Mais la peine qu'elle en éprouve n'est pas afflictive ; elle lui est profitable, au contraire. Elle amène l'âme à se recueillir en elle-même, pour se mettre en présence du sang de mon Fils, l'humble Agneau sans tache. L'âme ne s'attarde pas à considérer ses mérites passés, car elle ne veut ni ne peut espérer dans sa propre vertu ; tout son espoir est dans le Sang où elle a trouvé ma Miséricorde. Comme elle a vécu avec le souvenir de ce sang, elle s'enivre encore de ce sang, elle s'y plonge jusque dans la mort.

Et les démons, comment pourraient-ils encore

lui faire peur, à cette âme, en l'accusant de ses péchés, puisque, pendant sa vie, sa sagesse a triomphé de leur malice. Ils accourent cependant, pour voir s'ils ne pourront point gagner quelque chose sur elle. Ils se présentent sous des formes horribles, ils prennent des apparences hideuses, ils provoquent en elle mille imaginations diverses, pour l'effrayer. Mais, à l'âme pure de tout venin criminel, cette vision ne cause pas la crainte ni l'effroi qu'elle peut provoquer chez celui qui a vécu dans l'iniquité du siècle. A la vue de ce juste, dont l'ardente charité s'est réfugiée dans le Sang de mon Fils, les démons ne peuvent soutenir ce spectacle, ils s'éloignent, et ce n'est qu'à distance qu'ils essayent encore de lui lancer leurs flèches.

Leurs assauts et leurs cris ne troublent point cette âme, qui, je te l'ai dit ailleurs, a déjà commencé de goûter la vie éternelle. Éclairé par la lumière de la sainte foi, l'œil de son intelligence est tout occupé de moi, son Dieu infini et éternel, dont elle attend la possession de ma grâce et non de ses mérites, par la vertu de Jésus-Christ, mon Fils. Vers ce bien, son espérance tend les bras ; de ses mains l'amour l'étreint, elle commence ainsi à le posséder avant de l'avoir, comme je te l'ai expliqué en un autre endroit. Soudain, en un instant, toute baignée de ce Sang, elle passe par la porte de mon Verbe, pour arriver à moi l'Océan de Paix. Porte et Océan sont unis ensemble, puisque Moi et ma Vérité, mon Fils unique, nous ne faisons qu'Un...

De quelle allégresse est inondée l'âme, qui si

doucement se voit arrivée à ce passage, et qui jouit enfin du bonheur angélique ! Tous ceux dont la mort a cette douceur participent à cette félicité ; mais combien plus encore mes ministres, ceux dont je t'ai dit qu'ils avaient vécu comme des anges, parce que, dans cette vie, ils ont eu une connaissance plus claire et un désir plus intense de mon honneur et du salut des âmes. Ils n'ont pas eu seulement la lumière de la vertu que tous généralement peuvent avoir, mais, en plus de cette lumière surnaturelle d'une vie vertueuse, ils ont possédé la lumière de la sainte science, qui leur a fait mieux connaître ma Vérité. Or, plus on connaît plus on aime, et qui plus aime, plus reçoit. La mesure de votre mérite est la mesure même de votre amour.

Si tu me demandais : Celui qui ne possède pas la science peut-il atteindre à cet amour? Oui certainement, il y peut parvenir, mais exceptionnellement, et un cas particulier ne peut être érigé en loi générale pour tous. Ici, c'est d'après la règle commune que je te parle.

Mes ministres ont encore reçu, de par leur sacerdoce, une dignité plus grande. Leur office spécial à eux, c'est de se nourrir des âmes, pour l'honneur de moi. Certes, à tous et à chacun il a été donné, il a été commandé de demeurer dans l'amour du prochain. Mais à eux seuls, à mes ministres, a été confiée la charge de gouverner les âmes et de leur assurer le service du Sang. S'ils s'acquittent de ce devoir avec zèle, par amour de la vertu, comme je t'ai dit, ils recevront plus que les autres.

O combien heureuse l'âme de ces prêtres, quand elle arrive à cette extrémité de la mort! Toute leur vie, ils sont demeurés les apôtres et les défenseurs de la Foi, pour leur prochain. La Foi a ainsi pénétré leur âme jusqu'aux moelles; et cette Foi leur découvre la place qu'ils obtiendront en moi.

L'espérance qui soutenait leur vie n'avait d'appui que dans ma Providence. Ce n'est pas en eux-mêmes qu'ils avaient mis leur confiance, ils ne se reposaient pas sur leur propre savoir. Comme ils s'étaient dépouillés de toute espérance en eux-mêmes, ils n'avaient point pour quelque créature d'attachement déréglé. Rien de créé ne prenait leur amour. Ils vivaient pauvres, et volontairement: ainsi détachés de tout le reste, ils dilataient à l'aise l'unique espoir qu'ils plaçaient en moi.

Leur cœur était un vase d'amour rempli de la plus ardente charité, qui portait mon nom et l'annonçait au prochain, par les exemples d'une bonne et sainte vie, non moins que par les enseignements de la parole. Ce cœur s'élève donc vers moi, à cette heure, avec un amour ineffable; il m'étreint de toutes ses forces, Moi qui suis sa fin, en me présentant la perle de la justice que toujours il porta devant soi, faisant droit à tous, et rendant à chacun fidèlement ce qui lui était dû. Aussi, me rend-il à moi-même, par son humilité, la justice à laquelle j'ai droit. Il rend honneur et gloire à mon nom, en proclamant que c'est par ma grâce, qu'il lui a été donné de passer le temps de sa vie, avec une conscience pure et sainte; et il a pour lui-même la justice qu'il mérite

en se confessant indigne d'avoir reçu et de recevoir une si grande grâce. Sa conscience me rend bon témoignage, et moi, je lui rends, suivant son mérite, la couronne de justice, ornée de perles précieuses, qui sont les bonnes œuvres que la charité a fait produire à ses vertus.

O Ange de la terre, bienheureux es-tu, de n'avoir pas été ingrat pour les bienfaits que tu as reçus de moi. de ne les avoir ni négligés ni méconnus ! Eclairée de la vraie lumière, ta sollicitude a toujours eu l'œil ouvert, sur ceux qui t'étaient confiés. Pasteur fidèle, au cœur viril, tu as suivi la doctrine du vrai et bon Pasteur, le doux Christ Jésus, mon Fils unique. Aussi, est-ce par lui, en vérité, que tu es arrivé à Moi, baigné et noyé dans son sang, avec le troupeau de tes brebis, dont tu as déjà conduit un grand nombre à la vie éternelle, par la sainte doctrine et par tes exemples, et dont tu laisses beaucoup d'autres encore, en état de grâce.

O fille très chère, comment ceux-là pourraient-ils être troublés par la vue du démon, qui me voient déjà par la Foi et qui me possèdent par l'amour. En eux, point de corruption, point de péché : les ténèbres, les terreurs du dernier passage, ne leur causent donc aucune épouvante, aucun effroi. Ils n'ont point de crainte servile : tout est saint dans leur crainte. Ils n'ont pas peur des illusions du démon, dont la lumière surnaturelle et la révélation des saintes Écritures leur ont fait connaître les pièges ; aussi leur âme n'en est-elle ni obscurcie ni troublée.

C'est ainsi qu'ils passent, glorieusement, baignés dans le Sang, dans un ardent désir du salut des âmes, tout embrasés de l'amour du prochain. Ils passent par la porte du Verbe, ils entrent en Moi, et ma Bonté assigne à chacun sa place et son rang, selon le degré de la charité qu'ils ont eue pour moi.

CHAPITRE XXIII
(132)

De la mort des pécheurs et de leurs peines en ce dernier instant.

Le bonheur de mes prêtres fidèles n'est pas si grand, ma fille très chère, qu'il ne soit encore dépassé par la misère des pauvres infortunés dont je t'ai parlé. Que leur mort est affreuse et qu'elle est enveloppée de ténèbres !

A ce dernier instant, comme je te l'ai dit, les démons, par leurs accusations, les épouvantent et jettent le trouble dans leur esprit. Ils se montrent à eux sous une figure si horrible qu'il n'est point de peine en cette vie, tu le sais, qu'une créature aimât mieux endurer, plutôt que de subir cette vue. Le remords de la conscience se réveille alors avec une telle vivacité, qu'il ronge cruellement le pécheur au plus intime de lui-même.

Tous les plaisirs déréglés, la sensualité propre qui s'était rendue souveraine et tenait en esclavage la raison, l'accusent sans merci parce qu'il reconnaît à cette heure, la vérité de ce qu'il méconnaissait auparavant. Le sentiment de son erreur le jette dans une grande confusion. Il découvre que, toute sa vie, il a vécu comme un infidèle et non en croyant, parce que l'amour-propre avait obnubilé chez lui

la pupille de la très sainte foi : le démon est là, qui l'assiège de la pensée de son infidélité, pour le pousser au désespoir. Oh ! que dire de cette lutte qui le trouve désarmé, privé qu'il est de ce glaive de la charité, qu'il a complètement perdu en devenant membre du démon!

Il n'a point la lumière surnaturelle, non plus que celle de la science, qu'il ne saurait comprendre d'ailleurs, puisque son orgueil ne lui permet pas d'en pénétrer le sens et d'en savourer la moelle. Aussi, l'heure venue de cette suprême bataille, il ne sait plus que faire.

Il n'a point été nourri de l'espérance, puisqu'il n'a point espéré en Moi ni dans le Sang, dont je l'avais constitué le ministre : tout son espoir il l'avait placé en lui-même, dans les honneurs et les plaisirs du monde. Il ne voyait pas, ce malheureux esclave du démon, que tout ce qu'il possédait lui avait été prêté en viager, qu'il en était débiteur, et qu'il lui en faudrait rendre compte devant moi ! Voilà que maintenant il se trouve seul, dans sa nudité, sans aucune vertu, et, de quelque côté qu'il se tourne, il n'entend que plaintes contre lui, il ne voit que sujets de confusion.

L'injustice, dont il s'est rendu coupable durant sa vie, l'accuse devant sa conscience, et lui ôte tout courage, pour demander autre chose que la justice. Si grande est sa honte, si troublante sa confusion, qu'il s'abandonnerait au désespoir, s'il ne s'était fait, pendant sa vie, une certaine habitude d'espérer en ma Miséricorde, bien qu'à raison de ses péchés,

cette espérance ne fût qu'une grande présomption. Car celui qui m'offense en s'appuyant sur ma miséricorde, celui-là ne peut dire en vérité, qu'il espère en ma miséricorde. Mais ce présomptueux n'en a pas moins sucé le lait de la miséricorde. A l'heure de la mort, s'il reconnaît son péché, s'il décharge sa conscience par la sainte confession, il est purifié de la présomption, qui ne m'offense plus, et la miséricorde lui reste.

Par cette miséricorde il peut, s'il le veut, se rattacher à l'espérance. Sans cela, aucun de ces pécheurs n'échapperait au désespoir, et par la désespérance il encourrait avec les démons l'éternelle damnation.

C'est ma miséricorde qui, pendant leur vie, leur fait espérer mon pardon, bien que je ne leur accorde point cette grâce pour qu'ils m'offensent en comptant sur lui, mais pour dilater leur âme dans la charité et dans la considération de ma Bonté. C'est eux qui en usent à contre-sens, quand ils s'autorisent de l'espérance qu'ils ont en ma miséricorde, pour m'offenser. Je ne les en conserve pas moins dans l'espérance de la miséricorde, pour qu'au dernier moment ils aient à quoi se rattacher, qui les empêche de succomber sous le remords, en s'abandonnant au désespoir. Car le péché de la désespérance m'offense davantage et leur est plus mortel, que tous les autres péchés qu'ils ont commis dans le cours de leur existence.

Les autres péchés, en effet, ils les commettent par un entraînement de la sensualité propre ; par-

fois même ils en éprouvent du regret, et ils pensent en concevoir un repentir qui leur obtienne le pardon. Mais au péché de désespoir, comment trouver une excuse dans la fragilité! Là aucun plaisir qui les y attire; au contraire, rien qu'une peine intolérable. Dans le désespoir aussi, il y a le mépris de ma Miséricorde, par lequel le pécheur estime son crime plus grand que ma Miséricorde et que ma Bonté. Une fois tombé dans ce péché, il ne se repent plus, il ne s'afflige plus vraiment, comme il doit s'affliger. Il n'a de pleur que pour son propre malheur, il n'en a point pour mon offense. C'est ainsi qu'il tombe dans l'éternelle damnation.

C'est ce crime seul, tu le vois bien, qui le conduit en enfer, où il est châtié tout à la fois pour ce péché et pour les autres qu'il a commis. S'il eut conçu de la douleur et du repentir de l'offense qu'il m'avait faite à Moi, et s'il eut espéré dans ma miséricorde, il eut obtenu le pardon. Car, je te l'ai dit, ma miséricorde est incomparablement plus grande que tous les péchés que peuvent commettre toutes les créatures ensemble : aussi est-ce le plus cruel affront que l'on me puisse faire, que d'estimer que le crime de la créature est plus grand que ma Bonté.

C'est là le péché qui n'est pardonné, ni en cette vie ni dans l'autre. Au moment de la mort, après toute une existence passée dans le désordre et dans le crime, je voudrais donc que les pécheurs prissent confiance en ma miséricorde, tant j'ai horreur du désespoir. Voilà pourquoi, pendant leur

vie, j'use avec eux de ce doux stratagème, de les faire espérer largement dans ma miséricorde. Après avoir été nourris intérieurement dans cette espérance, ils sont moins enclins à s'en laisser détacher, quand vient la mort, par les durs reproches qu'ils entendent.

Cette grâce est pur don de mon ardente et insondable Charité. Mais cette grâce, ils en ont usé sous l'inspiration ténébreuse de l'amour-propre : de là tout le mal. Ils ne l'ont pas connue en vérité ; il y avait une grande présomption, dans le sentiment qu'ils éprouvaient de la douceur de ma miséricorde.

C'est là un autre reproche que leur fait leur conscience, en présence des démons. Ils comptaient sur le temps, ils se confiaient à la libéralité de la miséricorde ! Oui, mais cette espérance leur était donnée pour dilater leur âme dans la charité et dans l'amour des vertus, pour employer en bonnes œuvres, le temps que je leur accordais par amour. Eux, ils ont passé ce temps, ils se sont servis de cette large espérance en ma miséricorde, pour m'outrager misérablement. O deux fois aveugle ! tu as enfoui la perle et le talent, que je t'avais mis entre les mains pour en tirer profit. Dans ta présomption, tu as refusé de faire ma volonté, et sous la terre de ton amour-propre, de ton amour égoïste, tu as enfoui mon don : il a fructifié, et tu en recueilles à cette heure un fruit de mort. O malheureux, quelle peine s'abat sur toi en cette extrémité ! Tu ne peux plus fermer les yeux sur tes mi-

sères ! Le ver de la conscience ne dort plus, tu le sens qui te ronge ! Les démons élèvent contre toi leurs clameurs, ils t'apportent le prix des services qu'ils ont coutume de payer à leurs esclaves, la confusion et les reproches. Pour qu'en cet instant de la mort tu n'échappes pas à leurs mains, ils veulent jeter ton esprit dans le trouble, pour t'acculer au désespoir et te faire ensuite partager leur sort.

O malheureux ! la dignité à laquelle je t'avais élevé, tu la vois aujourd'hui en pleine lumière, telle qu'elle est en vérité. Cette vue te force à reconnaître, pour ta honte, que c'est pour des œuvres de péché, que tu as retenu ou dépensé les biens de la sainte Église ; il te faut convenir que tu es un larron, que tu es débiteur envers l'Église, et que tu dois restituer ce qui appartient aux pauvres. Ta conscience te représente que ce bien tu l'as dépensé, en gratifications à des pécheresses publiques, pour élever tes enfants, pour enrichir tes parents ; tu l'as gaspillé dans le luxe de ta table, pour l'ornement de ta maison, pour l'acquisition de toute une vaisselle d'argent, toi qui devais vivre dans la pauvreté volontaire !

Elle te représente aussi, ta conscience, l'obligation de l'office divin, la facilité avec laquelle tu l'omettais, sans te soucier du péché mortel, que tu commettais par cette négligence ; elle te rappelle que, lorsque tu le récitais, c'était des lèvres seulement, et le cœur loin de moi.

Et les âmes qui t'étaient confiées ! la charité que

tu leur devais, l'obligation qui t'incombait de les élever dans la vertu, en leur donnant l'exemple d'une vie sainte, en les façonnant par la main de la miséricorde et la verge de la justice! C'est le contraire que tu as fait, et ta conscience t'en accuse, en présence de cette horrible apparition des démons.

Et toi, prélat! Si tu as conféré des prélatures ou des charges d'âmes à quelqu'un de tes inférieurs, en dehors du droit; si tu n'as pas considéré, à qui et comment tu les as données, la conscience te cite à son tribunal. Elle voit clairement, aujourd'hui, pour quels motifs tu les devais distribuer, ces charges. Il ne fallait pas te laisser prendre aux flatteries, ni chercher à plaire aux créatures, ni te laisser séduire par les présents : tu ne devais avoir égard qu'à la vertu, à l'honneur de mon nom et au salut des âmes. Tu ne l'as pas fait, et ta conscience te le reproche à cette heure, pour ton châtiment, pour ta honte. En pleine lumière d'intelligence, elle te dit ce que tu n'aurais pas dû faire et que tu as fait, ce que tu aurais dû faire et que tu n'as pas fait.

Tu sais bien, très chère fille, que l'on connaît plus exactement le blanc quand il est rapproché du noir et le noir quand il est à côté du blanc, que lorsqu'on les voit séparés l'un de l'autre. Ainsi en est-il, pour ces infortunés, pour mes ministres en particulier, mais aussi, généralement, pour tous les pécheurs, lorsqu'au moment de la mort, l'âme commence à apercevoir son malheur. Tandis que le juste a le sentiment de sa béatitude, le coupable voit se dé-

rouler à ses regards sa vie criminelle. Nul besoin qu'un étranger vienne en placer le tableau sous ses yeux: sa conscience suffit à lui remettre en mémoire, tous les crimes qu'il a commis, en regard des vertus qu'il aurait dû pratiquer. Pourquoi les vertus? Pour sa plus grande confusion. Cette comparaison de la vertu avec le vice, fait mieux ressortir par le contraste, l'indignité du péché, et plus le coupable en prend conscience, plus il en éprouve de honte. La vue de ses fautes, en retour, lui fait mieux comprendre la perfection de la vertu, et la considération de son existence, vide de bonnes œuvres, provoque chez lui une douleur plus vive. Dans cette connaissance qu'il prend ainsi de la vertu et du vice, il discerne très bien, n'en doute pas, le bonheur réservé à la vertu du juste et le châtiment qui attend le coupable, plongé dans les ténèbres du péché mortel.

Cette vue exacte des choses, c'est Moi qui la lui donne, non pour le conduire à la désespérance, mais pour lui inspirer une plus parfaite connaissance de lui-même, et une honte de ses péchés mêlée d'espérance. Mon dessein est de l'amener, par cette honte et cette connaissance, à avouer ses fautes et à apaiser ma colère, en implorant humblement son pardon.

Le juste, à ce moment éprouve une joie croissante, dans le sentiment plus intense de ma Charité. S'il est demeuré dans le chemin de la vertu en suivant la doctrine de ma Vérité, c'est à Moi non à lui-même qu'il attribue la grâce de sa fidélité. C'est

donc en Moi que son âme exulte, sous l'influence de cette lumière et de ce sentiment. Il a aussi un avant-goût, il reçoit les arrhes du bonheur tout proche, comme je te l'ai expliqué en un autre endroit.

Ainsi donc, l'un, le juste, qui a vécu dans la plus ardente charité, surabonde de joie, pendant que l'autre, le criminel, l'être de ténèbres, est abîmé dans la douleur. Le juste n'est point ébranlé par la vue des démons ni par leur suggestion, il n'en a pas peur; parce qu'il ne craint qu'une chose au monde, une seule chose le peut faire souffrir, le péché. Mais ceux qui ont passé leur vie dans la débauche et dans le désordre, ceux-là, oui, ont peur des démons et leur vue leur est un supplice. Ils ne peuvent cependant, être précipités par eux dans le désespoir, s'ils ne le veulent, mais il leur faut subir, comme un châtiment, leurs reproches, le réveil de la conscience, la crainte et l'épouvante de leur affreuse présence.

Vois donc, très chère fille, quelle différence pour le juste et pour le pécheur, dans cette peine de la mort, et dans les assauts qu'ils ont à soutenir! Quelle différence aussi dans leur fin ! Je ne t'en ai raconté qu'une toute petite partie. Ce que j'en ai dévoilé au regard de ton intelligence, est si peu de chose auprès de la réalité, que ce que je t'ai exposé de la souffrance de l'un et du bonheur de l'autre, n'est pour ainsi dire rien.

Quel n'est pas l'aveuglement de l'homme, et en particulier de ces malheureux ! Plus ils reçurent de

moi et plus leur esprit fut éclairé par la sainte Écriture, plus ils avaient d'obligations et plus intolérable par conséquent est leur confusion. Plus ils ont connu la sainte Écriture pendant leur vie, plus à cet instant de la mort, ils voient en pleine évidence les grandes fautes qu'ils ont commises. Ils seront, en outre, condamnés à des tourments plus durs que les autres, comme de leur côté les bons seront plus élevés en gloire. Il leur arrivera comme au faux chrétien qui, dans l'enfer, est plus torturé qu'un païen, parce qu'il a possédé la foi et n'a pas voulu de sa lumière, tandis que le païen ne l'a jamais eue. Ces malheureux prêtres, eux aussi, pour une même faute, seront punis plus rigoureusement que les autres chrétiens, à cause du ministère que je leur avais confié pour la distribution du Soleil eucharistique, et parce qu'ils possédèrent la lumière de la science, qui leur permettait de discerner la vérité pour eux et pour les autres, s'ils l'avaient voulu. Il est juste qu'ils reçoivent un plus terrible châtiment.

Ils n'y pensent pas, les infortunés ! S'ils faisaient réflexion sur leur état, ils ne tomberaient pas en tous ces malheurs; ils seraient ce qu'ils doivent être et qu'ils ne sont pas. Par eux le monde entier est corrompu, parce qu'ils font pire que les séculiers eux-mêmes. Ce n'est donc pas seulement leur âme, qu'ils souillent avec leurs impuretés, ils en empoisonnent ceux qui leur sont confiés. Ils sucent le sang de mon Épouse la sainte Église : elle en est devenue toute pâle et défaillante. L'amour et les

soins qu'ils devaient à cette Épouse, ils les ont reportés sur eux-mêmes : ils n'ont de zèle que pour la dépouiller. Ce sont les âmes dont ils devraient être avides, et ils n'ont d'ambition que pour les prélatures et les gros revenus. Par leur mauvaise vie, ils ont provoqué le mépris des séculiers et leur désobéissance envers l'Église. Ce mépris et cette désobéissance ne laissent pas, néanmoins, d'être coupables, et la faute des séculiers n'est pas excusée par celle des ministres.

CHAPITRE XXIV
(133)

Bref résumé de ce qui précède ; et comment Dieu défend aux séculiers de porter la main sur ses prêtres. Comment aussi il invite cette âme à pleurer sur ces prêtres prévaricateurs.

J'aurais bien d'autres crimes encore à te faire connaître, mais je ne veux pas plus longtemps en souiller tes oreilles. Je t'ai fait ce récit, pour satisfaire à ton désir et pour stimuler ton zèle à m'offrir les vœux, à la fois amers et doux, de ton amour. Je t'ai dit l'excellente dignité dont je les ai revêtus, en même temps que le trésor que leurs mains sont chargées de vous distribuer, ce Sacrement de mon Fils, vrai Dieu et vrai homme, que j'ai comparé au soleil, pour te faire comprendre que leurs fautes n'en altèrent pas la vertu. C'est aussi pourquoi, je veux pareillement qu'elles ne diminuent en rien le respect qui leur est dû. Puis je t'ai montré l'excellence de mes ministres fidèles, en qui brille la perle de la vertu et de la sainte justice.

Je t'ai expliqué ensuite, quelle grave offense commettent contre moi ceux qui persécutent l'Église, et l'irrévérence dont, par là même, ils se rendent coupables contre le Sang. Ce qui est fait contre mes ministres, je le considère comme un

attentat contre le Sang ; c'est pourquoi j'ai défendu que l'on touchât à mes christs. Je t'ai entretenu enfin de leur vie coupable, de leurs désordres, des peines et de la confusion qui les attendent à l'instant de la mort, des tourments plus cruels que ceux réservés aux autres pécheurs, qu'ils doivent endurer dans l'au-delà. J'ai tenu ainsi ce que je t'avais promis, de te raconter quelque chose de leur vie, et par là même, j'ai exaucé la demande que tu m'avais adressée, d'accomplir la promesse que je t'avais faite.

Je te dis derechef, que si grands que soient leurs péchés, et fussent-ils plus graves encore, je ne veux pas qu'aucun séculier s'arroge le droit de les punir. S'ils l'osent, leur crime ne demeurera pas impuni, s'ils ne l'expient par la contrition du cœur et ne reviennent à résipiscence. Les uns et les autres, mauvais ministres et persécuteurs sont des démons incarnés. C'est la Justice divine qui permet qu'ils entrent en lutte, et se châtient les uns les autres. Mais le crime du séculier n'excuse pas celui du prélat, ni le crime du prélat celui du séculier.

Maintenant, très chère fille, je vous invite tous, toi et mes autres serviteurs, à pleurer sur ces morts ; à demeurer, comme des brebis fidèles, dans le jardin de la sainte Église, pour vous nourrir des saints désirs et des oraisons continuelles que vous m'offrirez pour eux. Car, je veux faire miséricorde au monde. Ne vous laissez pas distraire de cette nourriture, ni par les injures, ni par la prospérité ; paissez continuellement, en ce pâturage, sans

que jamais l'impatience de l'épreuve, ou une joie désordonnée, puisse vous faire relever la tête. Appliquez-vous humblement à procurer mon honneur, le salut des âmes et la réforme de la sainte Église. Là sera le signe, que vous m'aimez en vérité. Je t'ai déjà manifesté ma volonté, tu le sais bien, que vous demeuriez, toi et les autres, comme des brebis fidèles, toujours occupées à paître dans le jardin de la sainte Église, et supportant toutes les fatigues jusqu'à l'heure de la mort. Fais-le donc, et Moi, de mon côté, je comblerai tes désirs.

CHAPITRE XXV
(134)

Comment cette âme dévote en louant et remerciant Dieu, prie pour la sainte Église.

Alors cette âme, comme enivrée, haletante, et embrasée d'amour, le cœur blessé d'une grande douleur, se tournait vers la souveraine et éternelle Bonté : « O Dieu éternel, disait-elle, ô Lumière au-dessus de toute lumière et foyer de toute lumière ! ô Feu au-dessus de tout autre feu, Feu qui seul brûle sans se consumer ! Feu qui consume dans l'âme tout péché et tout amour-propre, Feu qui ne consume pas l'âme, mais la nourrit d'un amour insatiable, puisqu'en la rassasiant, vous ne la rassasiez pas, elle vous désire toujours ; et plus elle vous désire plus elle vous possède, plus elle vous cherche et plus elle vous trouve, plus elle vous goûte, ô Feu souverain, Feu éternel, abîme de Charité !

O Bien suprême et éternel, qui vous a donc porté, vous le Dieu infini, à m'éclairer de la lumière de votre Vérité, moi votre petite créature ? Nul autre que vous-même, ô Feu d'amour ! L'Amour, toujours, l'Amour seul, vous a poussé et vous pousse encore à créer à votre image et ressemblance vos

créatures raisonnables, et à leur faire miséricorde, en les comblant de grâces infinies et de dons sans mesure. O Bonté au-dessus de toute bonté, vous seul êtes souverainement bon ! Et, cependant, vous nous avez donné le Verbe, votre Fils unique, pour qu'il vécût avec nous, en contact avec notre être de corruption et nos ténèbres ! De ce don quelle fut la cause? L'amour : car vous nous avez aimés avant que nous ne fussions. O Grandeur éternelle ! ô ! grandeur de Bonté. Vous vous êtes abaissée, vous vous êtes faite petite, pour faire l'homme grand. De quelque côté que je me tourne, je ne trouve qu'abîme et feu de votre Charité.

Est-ce moi, pauvre misérable, qui pourrai reconnaître ces grâces et cette ardente Charité que vous m'avez témoignée et que vous me témoignez encore, avec tant d'amour, à moi en particulier, en dehors de la charité générale et de l'amour que vous avez pour vos créatures? Non, certes : Vous seul, très doux et tendre Père, serez reconnaissant pour moi. C'est le sentiment de votre Charité elle-même, qui vous rendra grâce à ma place : car moi, je suis celle qui ne suis pas. Si je disais que je suis quelque chose par moi-même, je mentirais sur ma tête ; menteuse, je serais fille du démon qui est le père du mensonge. Vous seul, êtes Celui qui est. L'existence et toutes les grâces que vous avez ajoutées à mon être, c'est de vous que je les tiens, c'est vous qui me les avez données et me les continuez, par amour, sans que j'y aie aucun droit.

O Père très doux, quand la race humaine était là

gisante et blessée par le péché d'Adam, vous lui avez envoyé le médecin, votre cher Fils, le Verbe d'amour. Et quand j'étais abattue moi-même, languissante dans la négligence et une épaisse ignorance, vous le très doux et très suave médecin, le Dieu éternel, vous m'avez donné une suave et douce et amère médecine, pour me guérir et me tirer de mon infirmité. Elle était suave, parce que c'est, avec votre charité, avec votre suavité que vous vous êtes manifesté à moi, vous la douceur au-dessus de toute douceur. Vous avez éclairé l'œil de mon intelligence par la lumière de la très sainte foi, et dans cette lumière, suivant qu'il vous plut de me le découvrir, j'ai connu l'excellence et la grâce que vous avez conférées à la race humaine en vous donnant à elle tout entier, vrai Dieu et vrai homme, dans le corps mystique de la sainte Église. J'ai appris ainsi la dignité de vos ministres, établis par vous, pour vous distribuer vous-même à nous.

Je désirais l'accomplissement de la promesse que vous m'aviez faite, et vous m'avez accordé beaucoup plus, en me donnant ce que je ne savais pas vous demander. Vous m'avez fait connaître ainsi que le cœur de l'homme ne peut tant demander ni tant désirer, que vous ne lui donniez encore davantage. Je vois que vous êtes le Dieu infini et éternel, et que nous, nous sommes ceux qui ne sont pas. C'est parce que vous êtes infini, et nous finis, que vous donnez à votre créature raisonnable plus qu'elle ne peut et sait désirer. La mesure de son désir n'égale jamais la mesure, suivant laquelle

vous savez, pouvez et voulez exaucer l'âme, et la rassasier de ce qu'elle ne vous a pas demandé. Encore moins, peut-elle mettre dans sa prière, cette amabilité et cette douceur avec laquelle vous donnez.

J'ai donc été éclairée de votre lumière sur votre Grandeur et votre Charité, par l'amour même que vous avez eu pour toute la race humaine, et particulièrement pour vos oints, qui doivent être, en cette vie, les anges de la terre. Vous m'avez montré la vertu et le bonheur de ceux de vos christs qui ont vécu dans la sainte Église comme des lampes ardentes, ornées de la perle de la justice, et j'ai mieux compris par là, la faute de ceux qui vivent dans le désordre. J'en ai conçu une grande tristesse, et pour l'offense qui vous est faite et pour le dommage qui en résulte pour le monde entier. Car ils sont une cause de perdition pour le monde, aux yeux duquel ils apparaissent comme le miroir du vice, quand ils devraient être le miroir de la vertu. Et comme à moi misérable, qui suis la cause et l'instrument de bien des péchés, vous avez montré leur iniquité et confié vos plaintes, j'en ai éprouvé une intolérable douleur.

O amour ineffable ! Vous m'avez donné, en me dévoilant ces choses, une médecine douce et amère, pour me guérir de mon infirmité, pour m'arracher à mon ignorance et à ma tiédeur, pour ranimer mon zèle et provoquer un ardent désir de recourir à vous ! En me montrant ainsi votre Bonté et les outrages que vous recevez de tous les hommes,

mais spécialement de vos ministres, vous avez voulu me faire verser, sur moi-même, pauvre pécheresse, et sur ces morts qui vivent si misérablement, un torrent de larmes, qui jailliront de la connaissance de votre infinie Bonté. Je ne veux donc pas, ô Père éternel, foyer d'amour ineffable et d'ardente charité, je ne veux pas cesser un instant, de faire des vœux pour votre honneur et le salut des âmes ! Je ne veux pas que mes yeux s'arrêtent de pleurer, et je vous demande en grâce, qu'ils soient comme deux fleuves de cette eau qui jaillit de vous, l'Océan de paix !

Grâces, grâces vous soient rendues, à vous, Père, pour avoir exaucé ma demande, et aussi pour m'avoir accordé ce que je ne connaissais pas, ce que je ne demandais pas. En me fournissant un sujet de larmes, vous m'avez invitée à offrir devant vous, de doux et d'ardents désirs, tout chargés d'amour, avec mes humbles et continuelles prières. Je vous demande donc, maintenant, de faire miséricorde au monde et à votre sainte Église, en vous suppliant d'accomplir vous-même, ce que vous-même me faites demander. Oh ! misérable que je suis, quelle douleur en mon âme d'être cause de tous ces maux ! Faites miséricorde au monde, ne tardez plus, laissez-vous fléchir, exaucez enfin le désir de vos serviteurs ! Hélas ! N'est-ce pas vous-même qui provoquez leurs cris ? Écoutez donc leur voix ! N'est-ce pas votre Vérité qui a dit : « *Appelez, et il vous sera répondu ; frappez et il vous sera ouvert, demandez et*

l'on vous donnera[1] *?* » O Dieu éternel, vos serviteurs font appel à votre miséricorde, répondez-leur donc ! Ne sais-je pas que la Miséricorde est tellement divine que vous ne pouvez refuser de l'accorder à qui vous la demande ? Ils frappent à la porte de votre Vérité, parce que dans votre Vérité, votre Fils unique, ils ont connu l'amour ineffable que vous avez pour l'homme. S'ils frappent à la porte, votre charité de feu ne doit donc pas, ne peut pas, refuser d'ouvrir à qui frappe avec persévérance !

Ouvrez donc ! Élargissez, brisez les cœurs endurcis de vos créatures, non à cause d'elles qui ne frappent pas, mais à cause de votre infinie Bonté, mais à cause de l'amour de vos serviteurs qui frappent, en vous implorant pour eux ! Donnez-leur, Père éternel ! Voyez, ils sont là, à cette porte de votre Vérité, qui demandent ! Et que demandent-ils ? Le sang de votre Vérité qui est elle-même la porte ! Ils veulent ce sang dans lequel vous avez lavé l'iniquité et effacé la tache du péché d'Adam. Il est à nous, ce sang, puisque vous nous en avez fait un bain ! Vous ne pouvez pas, vous ne voulez pas le refuser à qui vous le demande. Donnez donc le fruit de ce sang, à vos créatures. Placez dans la balance le prix du sang de votre Fils, et que les démons de l'enfer ne puissent emporter vos brebis !

Oh ! n'est-ce pas vous, le bon Pasteur, qui nous avez donné le vrai Pasteur, votre Fils unique, qui,

1. Luc. xi. 9.

sur votre commandement, a donné sa vie pour ses brebis et les a lavées dans son sang? C'est ce sang, que vous demandent vos serviteurs, avec un grand désir, en frappant à cette porte. C'est par ce sang, qu'ils vous supplient de faire miséricorde au monde, et de faire refleurir à nouveau la sainte Église, en lui envoyant ces fleurs embaumées, que sont les bons et saints pasteurs, pour que la bonne odeur qu'ils répandent dissipe l'infection des fleurs mauvaises et fétides. Père éternel, vous avez dit vous-même, que, pour l'amour que vous portez à vos créatures raisonnables, vous aurez égard aux prières de vos serviteurs, à leurs travaux, aux souffrances qu'ils endurent, sans avoir péché, pour faire miséricorde au monde et réformer votre Église! C'est la consolation qu'attendent vos serviteurs. Ne tardez donc plus à jeter sur nous le regard de votre miséricorde! Répondez-nous, ô Vous qui voulez nous répondre avant même que nous vous invoquions, répondez-nous avec la voix de votre miséricorde!

Ouvrez la porte de votre ineffable charité, cette charité que vous nous avez déjà donnée par votre Verbe. En vérité, je sais que déjà vous ouvrez avant même que nous frappions! Ouvrez donc! C'est avec l'affection, c'est avec l'amour que vous-même avez donnés à vos serviteurs, qu'ils heurtent à cette porte et qu'ils vous appellent, tout remplis d'ardeur pour votre honneur et le salut des âmes. Donnez-leur le pain de vie, le fruit du sang de votre Fils unique, qu'ils vous demandent pour la gloire et l'honneur

de votre nom et pour le salut des âmes! Ne reviendra-t-il pas à votre nom, plus de gloire et de louange, à sauver tant de créatures, qu'à les laisser s'osbtiner dans leur endurcissement?

A vous, Père éternel, tout est possible! Bien que vous nous ayez créés sans nous, vous ne voulez pas nous sauver sans nous. Je vous prie donc, de retourner leur volonté et de la disposer à vouloir ce qu'ils ne veulent pas : je vous le demande par votre infinie miséricorde! Vous nous avez créés de rien! Maintenant que nous sommes, faites-nous miséricorde, réparez les vases que vous avez créés et formés à votre image et ressemblance. Restaurez-les dans la grâce, par la miséricorde et le sang de votre Fils, le doux Christ Jésus.

4e RÉPONSE

LA PROVIDENCE DE LA MISÉRICORDE

CHAPITRE I
(135)

Commencement du Traité de la Providence de Dieu. Et d'abord, de la Providence en général, dans la création de l'homme à l'image et ressemblance de Dieu, dans l'Incarnation de son Fils qui est venu nous ouvrir la porte du paradis fermé par le péché d'Adam — et dans le sacrement de l'autel où il se donne à nous en nourriture.

Alors le Père éternel et souverain, avec une bienveillance ineffable, abaissait sur cette âme le regard de sa clémence comme pour lui montrer, qu'en toutes choses, sa Providence ne fait jamais défaut à l'homme, pourvu qu'il l'accepte librement Tout en se plaignant de ses créatures, il lui disait : O ma très chère fille, oui, comme je te l'ai dit cent fois, je veux faire miséricorde au monde et pourvoir aux nécessités de ma créature raisonnable Mais l'homme, dans son ignorance, trouve la mort là où j'ai mis la vie, et devient ainsi cruel à lui-même.

Mais ma Providence est toujours en éveil, et je veux te faire comprendre que ce que j'ai donné à l'homme est un effet de cette Providence souveraine.

C'est ma Providence qui l'a créé, quand, regardant en moi-même, je fus épris d'amour pour ma créature et pris plaisir à le créer à mon image et ressemblance, suivant un ordre parfait. Je pourvus alors à lui donner la mémoire, pour qu'il conservât le souvenir de mes bienfaits, en le faisant participer de ma Puissance à moi, le Père éternel. Je lui ai donné l'intelligence pour que, dans la Sagesse de mon Fils unique, il connût et comprît ma volonté à moi, le Père, distributeur éternel des grâces. Avec un amour de feu, je lui donnai la volonté, pour aimer ce qu'a vu et connu l'intelligence. Voilà ce qu'a fait ma douce Providence, pour que ma créature fût capable de me comprendre et de me goûter, et pût jouir de mon éternelle Bonté dans mon éternelle vision.

Comment atteindre cette fin ?

Comme je te l'ai dit maintes fois, le ciel était fermé par la faute d'Adam qui avait méconnu sa dignité, pour n'avoir pas assez considéré avec quelle Providence et quel amour ineffable je l'avais créé. Il tomba donc dans la désobéissance, puis de la désobéissance dans l'impureté, par orgueil et par complaisance pour la femme, aimant mieux céder et plaire à sa compagne que d'observer mon commandement. Bien qu'il ne crût pas ce qu'elle lui disait, il consentit à ce qu'elle lui proposait, préfé-

rant me désobéir plutôt que de la contrister.

C'est de cette désobéissance, que sont venus et viennent encore tous les maux. En vous tous elle a inoculé son venin. Je t'expliquerai, en un autre endroit, les dangers de cette révolte, pour te faire mieux comprendre les avantages de la soumission

Pour avoir raison de cette mort, je pourvus alors à donner à l'homme le Verbe mon Fils unique, pour subvenir à vos besoins par un acte de ma sagesse et de ma providence. C'est ma providence en effet qui, par l'amorce de votre humanité et l'hameçon de ma divinité, a résolu de prendre le démon, lequel ne peut connaître ma Vérité. Ma Vérité, le Verbe incarné est venu consumer et détruire le mensonge, par lequel il avait trompé l'homme. — Ce fut là un grand acte de ma Sagesse et de ma Providence.

Considère, fille très chère, que je ne pouvais employer un moyen plus sage que de vous donner le Verbe, mon Fils unique. A lui j'imposai la grande obéissance, pour vous purifier du venin qui, par la désobéissance, avait infecté la race humaine. Lui, dès lors, comme ivre d'amour, en véritable obéissant, il courut à la mort ignominieuse de la très sainte Croix, et par la mort il vous donna la vie ; non pas, par la vertu de son humanité, mais par la vertu de ma divinité, que ma providence avait unie à la nature humaine, pour satisfaire à la faute qui avait été commise contre moi le Bien infini, et qui requérait une satisfaction infinie. Il fallait que la nature humaine, coupable et finie, fût conjointe à un être infini, pour pouvoir m'offrir, à Moi, une ré-

paration infinie, et pour toute la nature humaine, pour tous les hommes passés, présents et futurs. J'ai voulu que, chaque fois qu'un homme m'offenserait, il pût trouver à m'offrir une satisfaction parfaite, dès qu'il voudrait retourner à moi durant sa vie. Et cette satisfaction parfaite vous est assurée par la nature divine unie à la nature humaine. C'est là, l'œuvre de ma Providence ; c'est elle qui a tout ordonné, pour que d'un acte fini, comme est le supplice de la croix, vous receviez dans mon Verbe un fruit infini, par la vertu de la divinité.

Cette Providence infinie, ma providence à moi, Trinité éternelle, votre Dieu et votre Père, résolut de revêtir de sa grâce sa créature humaine, qui avait perdu sa robe d'innocence et, dépouillée de toute vertu, mourait de faim et de froid, dans le pèlerinage de cette vie où elle était exposée à toutes les misères. La porte du ciel était fermée, l'homme n'avait plus d'espérance, et n'en pouvait concevoir aucune qui le pût consoler dans son malheur. Il était plongé dans une immense affliction.

Mais moi, Providence souveraine, je pourvus à cette détresse. Ce ne furent pas vos mérites ni vos vertus, ce fut uniquement ma Bonté qui me porta à vous donner ce vêtement, par ce doux Verbe d'amour mon Fils unique, qui, en se dépouillant de la vie, vous a revêtus d'innocence et de grâce. Cette grâce, cette innocence, vous la recevez par la vertu du Sang : dans le saint baptême, qui vous purifie de la tache du péché originel, dans lequel vous avez été conçus et que vous ont trans-

mis votre père et votre mère. Ce n'est pas par une peine corporelle, comme dans l'ancienne alliance par la circoncision, que ma providence procure cette purification, mais par la douceur du saint baptême. C'est ainsi que j'ai revêtu l'homme.

Et je l'ai réchauffé de même, lorsque mon Fils unique, par toutes les blessures de son corps, vous a découvert le feu de ma charité, qui était caché, jusque-là, sous la cendre de votre humanité? N'est-ce pas assez pour réchauffer le cœur glacé de l'homme? Ne faut-il pas qu'il soit bien obstiné dans son péché, bien aveuglé par l'amour-propre, pour ne pas voir à quel point je l'aime, et d'une si ineffable tendresse ?

Ma providence lui a donné encore la nourriture pour refaire ses forces, au cours de son pèlerinage en cette vie, comme je te l'ai déjà dit, en un autre endroit. J'ai aussi affaibli ses ennemis à tel point que nul ne peut lui nuire, si ce n'est lui-même. Le chemin a été tracé par le sang de ma Vérité, pour qu'il puisse atteindre le terme et parvenir à cette fin, pour laquelle je le créai. Et quelle est cette nourriture? Je te l'ai déjà dit, c'est le corps et le sang du Christ crucifié, vrai Dieu et vrai homme, pain des anges et pain de vie : nourriture qui rassasie celui qui est affamé et fait ses délices de ce pain, mais laisse vide celui qui n'en a point faim. Car cette nourriture veut être mangée par la bouche du saint désir et savourée par l'amour. Tu vois donc bien que ma providence a tout disposé pour procurer à l'homme un réconfort.

CHAPITRE II
(136)

Comment l'espérance est un don de la Providence divine et comment plus on espère parfaitement, plus parfaitement aussi l'on goûte la providence de Dieu.

De plus, j'ai donné à l'homme la consolation de l'espérance.

Lorsque, à la lumière de la très sainte foi, il considère le prix du Sang qui a été payé pour lui, il en conçoit une ferme espérance et la certitude de son salut. Les opprobres du Christ crucifié lui ont rendu l'honneur, car, s'il m'offense par tous les membres de son corps, le Christ béni, mon très doux Fils, a par tout son corps enduré d'affreux tourments. Son obéissance a réparé votre désobéissance, et tous vous avez part à la grâce de son obéissance comme tous vous avez contracté la faute de la désobéissance.

Voilà ce qu'a fait pour vous ma providence. Depuis le commencement du monde jusqu'à aujourd'hui, elle a pourvu aux besoins et au salut de l'homme et elle y pourvoira jusqu'à son dernier jour, par des moyens multiples et variés, suivant que moi-même, le bon et vrai médecin, je jugerai le remède conforme à votre infirmité, et nécessaire pour vous rendre la santé parfaite et vous la conserver. Ma

providence ne manquera jamais à qui cherche son appui et espère en moi comme il faut. Celui qui espère en moi, frappe et appelle en vérité, non seulement en paroles, mais par le sentiment du cœur. A la lumière de la très sainte foi, il me goûte moi-même dans ma providence ; mais non celui qui frappe et appelle en ne faisant entendre que le son de sa voix, et en disant seulement : « Seigneur, Seigneur ».

Je te l'affirme, si leur invocation n'a pas d'autre vertu, ce n'est pas ma miséricorde qui les reconnaîtra, mais ma justice. Ma providence, ai-je dit, ne fait pas défaut à qui espère en moi ; mais elle se détourne de qui me retire sa confiance pour la placer en soi-même. Tu le sais, on ne peut placer son espérance en deux choses contraires. C'est ce qu'a voulu faire entendre ma Vérité, quand elle a dit dans le saint Évangile : « Nul ne peut servir deux maîtres, car s'il sert l'un, il méprise l'autre[1]. » Le service suppose l'espérance. Le serviteur n'accomplit son service, qu'en vue de la récompense et des avantages qu'il prévoit devoir en retirer, ou dans l'espoir de plaire à son maître : par conséquent, il ne servira pas l'ennemi de son maître, car il ne le pourrait faire sans l'espérance de quelque avantage ; mais du même coup, par ce service et par cet espoir, il se verrait privé de ce qu'il attendait de son maître.

Considère, ma fille très chère, qu'il en va de même pour l'âme. Il faut qu'elle me serve et qu'elle

1. Luc, xvi, 13.

espère en moi, ou bien qu'elle serve le monde et qu'elle place en lui son espérance — et en elle-même aussi ; car, dans la mesure où elle sert le monde, loin de moi, d'un service sensuel, dans la même mesure elle sert et aime sa propre sensualité, et, de cet amour, de ce service, elle attend une jouissance, un plaisir, une satisfaction sensuelle —. Mais comme c'est dans une chose finie, vaine et passagère qu'elle a mis son espérance, elle se trouve déçue et n'en retire pas la joie qu'elle en attendait. Tant qu'elle espère ainsi en elle-même et dans le monde, elle ne saurait espérer en moi, puisque le monde, les désirs mondains de l'homme, sont pour moi un objet de haine. Ils me font tellement horreur que c'est à cause d'eux, que j'ai livré mon Fils unique à la mort ignominieuse de la croix. Entre le monde et moi, par conséquent, pas d'alliance possible.

Par contre, celui qui a mis en moi son espérance et me sert de tout son cœur, dans la plénitude de son âme, nécessairement et du même coup et pour la même raison, cesse d'espérer en soi-même et dans le monde : il n'a plus confiance en sa propre fragilité.

Cette véritable et sainte espérance est plus ou moins parfaite, suivant le degré d'amour que l'âme a pour moi : et, c'est dans la même mesure qu'elle goûte ma providence. Ceux qui me servent, avec l'unique espoir de me plaire, la goûtent mieux que ceux qui attendent de leur service une récompense dans la joie qu'ils trouvent en moi. Les premiers sont ceux dont je t'ai exposé la perfection, à

propos du dernier état de l'âme; les autres, qui se laissent conduire par l'espoir de la récompense et de la consolation, appartiennent au second et au troisième degré [1]; ils sont ces imparfaits, dont je t'ai entretenu tout au long, au chapitre des différents états de l'âme.

Parfaits et imparfaits sont l'objet des attentions de ma providence : elle ne manquera à aucun, pourvu qu'il n'ait pas la présomption d'espérer en soi-même. Cette présomption, cette espérance en soi-même, provient de l'amour-propre, et obscurcit par là même l'œil de l'intelligence en la privant de la lumière et de la très sainte foi. L'homme ne marche plus dès lors à la lumière de la raison; il ne connaît plus ma providence. Ce n'est pas qu'il n'en éprouve encore les effets, car il n'est personne, ni juste, ni pécheur, qui échappe à son action. Tout a été fait, tout a été créé par ma bonté. Je suis celui qui suis, et sans moi rien n'a été fait, sinon le péché qui n'est pas. Ainsi donc, ceux qui espèrent

1. Cette numération, introduit encore une confusion dans la pensée. Aux chapitres ou il est traité des états de l'âme, en particulier aux chapitres 76 et 77, le troisième état est celui des parfaits qui aiment Dieu pour lui-même, sans regarder aux consolations, et qui reçoivent les épreuves avec patience. Le quatrième degré, au dire de Catherine, est identique au troisième dans son fond ; sa caractéristique, c'est seulement un élan plus vif qui fait que la patience devient allégresse dans les adversités avec le sentiment continu de la présence divine qui constitue l'union à Dieu.

Ici, la Sainte range dans le troisième état, ceux qui se laissent conduire par l'appât de la récompense, ce qui est le cas des imparfaits. — C'est, évidemment, qu'elle se réfère non pas au numérotage des états *intérieurs*, mais à celui des

en eux-mêmes sont eux aussi tributaires de ma providence, mais ils ne la comprennent pas, parce qu'ils ne la connaissent pas, et ne la connaissant pas,

états des larmes, où le troisième est encore celui des imparfaits qui pleurent la perte des consolations. Nous avons déjà noté (chapitre 95) que le numérotage des états intérieurs et celui des états des larmes ne se correspondent pas parallèlement. Dans l'énumération des différentes sortes de larmes, S. C. compte *premièrement* les larmes des mondains, qui n'ont d'attache qu'aux biens de la terre, et n'ont de pleurs que pour leur perte. — Ces larmes supposent l'état de péché mortel.

Dans l'énumération des *états intérieurs*, S. C. part du commencement de conversion à Dieu par la crainte du châtiment et néglige l'état de péché mortel.

On le peut voir, quand S. C. parlant des imparfaits qui se laissent conduire par l'espoir de la récompense, les place dans le second et le troisième état; il faut entendre, dans le second état intérieur. et le troisième état des Larmes.

On le verra mieux par le tableau suivant :

ÉTATS INTÉRIEURS	ÉTATS DES LARMES
(*État de péché*)	1° Larmes des mondains, sur la perte des biens de ce monde, auxquels ils tiennent uniquement.
1° Commencement de retour à Dieu par la crainte du châtiment.	2° Larmes des esclaves, dominés par la crainte servile, et qui pleurent sur le châtiment qu'ils ont encouru.
2° Retour à Dieu par le repentir de la faute, avec attachement aux consolations spirituelles.	3° Larmes des serviteurs mercenaires, qui pleurent sur le péché, oui, mais aussi sur la perte des consolations.
3° Attachement à Dieu, par amour pour lui seul et patience dans toutes les épreuves.	4° Larmes des parfaits qui pleurent sur l'offense faite à Dieu et la perte des Ames.
4° Union à Dieu par sentiment continu de sa présence avec allégresse dans la souffrance et désir ardent d'être uni à Dieu indissolublement dans la vision de son essence.	5° Larmes des très parfaits qui, de plus, pleurent sur leur exil qui les prive de la vue de Dieu et de l'union indissoluble avec lui.

ils ne l'aiment pas, et n'en reçoivent pas le fruit de grâce. Ils voient tout de travers, là où tout est droit. Aveugles qu'ils sont, en toute chose ils prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière, parce que c'est dans les ténèbres qu'ils ont mis leur espérance, c'est aux ténèbres qu'ils ont voué leur service. Leur aveuglement les fait tomber dans le murmure, et les conduit à la révolte.

O fille très chère, quelle n'est pas leur folie! Comment peuvent-ils bien croire que moi, la souveraine et éternelle Bonté, je puisse vouloir autre chose que leur bien, dans les petites choses, que je permets uniquement pour leur salut, quand ils savent par expérience que, dans les grandes, je ne veux rien d'autre que leur sanctification. Malgré tout leur aveuglement, avec un peu de lumière naturelle, ils devraient reconnaître ma bonté et le bienfait de ma providence. Ils la découvrent sans conteste dans la première création, et dans la seconde création qu'a trouvée l'homme dans le Sang, quand je le constituai à nouveau en grâce, comme je t'ai dit.

C'est là un fait bien évident, auquel on ne peut contredire. Ils n'en ferment pas moins les yeux à cette évidence, et s'effraient de leur ombre, parce que cette lumière naturelle n'a pas été développée dans la vertu. L'homme insensé ne voit pas, que toujours j'ai pourvu aux nécessités du monde en général et de chacun en particulier, suivant son état. Et comme, en cette vie, rien n'est stable, tout

est en perpétuel mouvement, jusqu'à ce qu'il parvienne au terme qui lui est assigné, ma providence ménage sans cesse, à chacun, les secours dont il a besoin, aux différents instants de sa durée

---

CHAPITRE III
(137)

Comment Dieu a pourvu, dans l'ancien testament, aux besoins de l'homme, par la loi et par les prophètes. Puis, par l'envoi de son Verbe, enfin par les apôtres, par les martyrs et les autres saints. Comment rien n'arrive aux créatures qui ne soit l'effet de la providence de Dieu.

J'ai pourvu de façon générale aux besoins du monde, par la loi que je donnai à Moïse, dans l'ancien testament, et par beaucoup d'autres saints prophètes. Sache-le bien, avant l'avènement du Verbe mon Fils unique, le peuple juif fut rarement sans prophètes. Leurs prophéties relevaient le courage du peuple en ranimant en lui l'espérance que ma Vérité, le prophète des prophètes, viendrait l'arracher à la servitude en lui rendant la liberté, et lui ouvrir, par son sang, le ciel si longtemps fermé. Mais depuis qu'est venu le doux Verbe d'amour, aucun prophète ne s'est levé parmi eux, comme pour leur attester que celui qu'ils attendaient leur a bien été donné. Bien que leur aveuglement les eût empêchés et les empêche encore de le reconnaître, aucun prophète ne devait donc leur être envoyé désormais pour le leur annoncer.

Après les prophètes, ma providence envoya le Verbe, comme je t'ai dit, qui fut médiateur entre

moi, le Dieu éternel, et vous. Après lui, vinrent les apôtres, les martyrs et les confesseurs, ainsi qu'il a été expliqué en un autre endroit. C'est ma providence qui a fait toute chose, et ainsi, te dis-je, pourvoira-t-elle à tout jusqu'à la fin.

C'est là, la providence générale, qui concerne toute créature raisonnable qui voudra recevoir les dons providentiels. Mais ma providence pourvoit aussi à toute chose, dans le particulier et dans le détail. C'est elle qui règle la vie et la mort et les circonstances de leur apparition, la faim, la soif, les pertes de fortune, la nudité, le froid, le chaud, les injures, le mépris, les affronts.

Toutes ces choses, c'est moi qui permet qu'elles arrivent aux hommes, bien que je ne sois pas cause de la perversité volontaire de celui qui fait le mal ou profère l'injure. Ce que je lui donne, c'est l'être et le temps, voilà ce qu'il a reçu de moi. Encore ne lui ai-je point donné l'être ni le temps, pour qu'il m'offense, moi, ou son prochain, mais pour qu'il me serve avec amour, ainsi que ses frères, par charité. Je ne fais que permettre cet acte, et seulement pour exercer ou faire éclater la vertu de patience, en celui qui en est victime. Quelquefois je permettrai que le juste soit en butte à la haine de tous, et qu'à la fin, sa mort elle-même fasse l'étonnement des hommes du siècle. Il leur semblera inique que ce juste ait péri de mort violente, ici par l'eau, là par le feu, tantôt par la dent d'une bête féroce, tantôt sous les ruines de sa demeure.

Comme ces événements paraissent déconcertants,

à qui n'est pas éclairé du dedans par la lumière de la très sainte foi ! Et combien simples aux croyants qui, par sentiment d'amour, ont trouvé et goûté ma providence dans les grands gestes qui l'expriment. Le croyant voit et professe que c'est moi qui, par ma providence, dispose toutes choses, dans l'unique dessein de procurer le salut de l'homme. Devant tout ce qui arrive, il s'incline avec respect. Rien ne le scandalise de ce qu'il découvre en lui-même, dans le prochain ou dans mes œuvres : il supporte tout avec une véritable patience.

Aucune créature n'est en dehors de ma providence; c'est elle qui ordonne toute chose. Parfois, quand il grêle, ou que la tempête et la foudre déchaînées par moi s'abattent sur le corps de ma créature, les hommes estiment que son sort fut cruel : ils me reprocheront de n'avoir pas pourvu à son salut, alors que je n'ai permis ce malheur que pour arracher cette âme à la mort éternelle. Mais ils ne savent pas le comprendre et c'est moi qu'ils accusent ! Ainsi les mondains essayent en toute chose de salir mes œuvres et de les réduire à la mesure de leur basse pensée.

CHAPITRE IV
(138)

Comment tout ce que Dieu permet n'arrive que pour notre bien et pour notre salut, et combien aveugles et abusés ceux qui pensent le contraire.

Je veux, ma fille bien-aimée, te faire voir quelle patience il me faut, pour supporter mes créatures, elles que j'ai créées, je te l'ai dit, à mon image et ressemblance, avec une si grande douceur d'amour. Ouvre l'œil de ton intelligence et regarde en moi. Je t'exposerai un cas particulier qui s'est rencontré auquel, s'il t'en souvient bien, tu m'avais prié de pourvoir, et auquel j'ai pourvu, comme tu sais, en rétablissant cet homme, dans son état, sans péril de mort [1]. Ce qui s'est passé dans ce fait particulier, arrive généralement dans tous les autres.

1. *En rétablissant cet homme dans son état, sans péril de mort.* Ces paroles seraient d'une ironie amère s'il ne fallait pas les entendre seulement au sens spirituel. Il s'agit du cas de Nicolas Tuldo, condamné à mort par la Seigneurie Siennoise, et exécuté, mais il fut converti et assisté à ses derniers moments par Catherine. L'état dans lequel il est rétabli, c'est ici *l'état de grâce* et il lui est rendu sans péril de mort, c'est-à-dire *sans péril désormais de péché mortel* qui lui ferait perdre la vie divine; puisque de par la hache du bourreau, il ne recouvra la grâce que pour entrer dans la gloire. Ce coup de hache est ainsi providentiel dans le dessein de la Miséricorde.

Alors, cette âme ouvrant l'œil de son intelligence éclairé par la lumière de la très sainte foi, le fixait sur la divine Majesté, avec un ardent désir. Car les paroles qu'elle avait entendues, lui avaient fait mieux connaître la vérité divine sur la douce providence de Dieu. Pour obéir à son commandement, elle plongeait son regard dans l'abîme de sa charité. Elle voyait alors, comment il était la souveraine et éternelle Bonté, comment, par pur amour, il nous avait créés, puis rachetés par le sang de son Fils, et comment ce même amour était la source de tous les dons qu'il se plaît à répandre, des souffrances ainsi que des consolations.

Tout procède de l'amour, tout est ordonné au salut de l'homme, Dieu ne fait rien que dans ce but. Voilà la vérité qu'elle découvrait dans ce sang répandu avec un tel embrasement d'amour.

Le Père éternel et souverain lui disait alors : Comme ils sont aveuglés par l'amour d'eux-mêmes, ceux qui se scandalisent et se révoltent de ce qui leur arrive. Je te parle ici, tout à la fois et en général et en particulier, en reprenant ce que je te disais. Ils prennent en mal, et croient voulu pour leur perte, pour leur ruine, et en haine d'eux, ce que je fais par amour, et pour leur bien, en vue de les sauver des peines éternelles et de leur donner la vie qui ne passe pas. Pourquoi donc murmurent-ils contre moi? Parce qu'ils n'ont pas mis leur espérance en moi, mais en eux-mêmes ; dès lors pour eux, tout devient ténèbres. Ils ne connaissent plus les choses telles qu'elles sont; ils haïssent donc

ce qu'ils devraient vénérer, et dans leur orgueil, ils veulent juger mes jugements secrets qui sont la droiture même. Ils ressemblent à ces aveugles qui, soit par le toucher, soit par le goût, soit par le son de la voix, voudraient juger de la valeur des choses, en s'en référant uniquement aux impressions de ces sens inférieurs et bornés. Ils ne veulent pas s'en rapporter à moi, qui suis la vraie lumière, à moi qui les nourris spirituellement et corporellement, à moi sans lequel ils n'ont plus rien. Quand ils reçoivent quelque service d'une créature, c'est moi qui ai disposé cette créature, qui lui ai donné aptitude et savoir, volonté et puissance de leur être utile. Ces insensés ne se veulent conduire qu'en touchant de la main. Mais le toucher est trompeur ; il n'a pas la lumière, qui fait discerner la couleur ; pareillement, le goût peut être induit en erreur, car il ne voit pas l'insecte impur qui vient parfois se poser sur les aliments. L'oreille peut être abusée par la douceur du son, parce qu'elle ne voit pas celui qui chante, et si l'on se fie à lui, en ne s'en rapportant qu'à sa voix, il peut vous donner la mort.

Ainsi font ces aveugles, qui ont perdu la lumière de la raison [1] ; ils n'en veulent croire qu'aux impressions de leurs sens, ils sont comme ceux qui se contentent de tâter avec la main. Les plaisirs du

1. Notons que *la lumière de la raison* ne désigne pas ici, directement la raison naturelle elle-même, mais la foi, qui est la lumière qui éclaire la raison.

monde leur semblent délicieux; mais comme ils ne voient pas, ils ne se rendent pas compte que ces plaisirs ressemblent à une étoffe garnie d'une infinité d'épines, qu'ils sont accompagnés de grandes tristesses et de beaucoup de soucis, et que le cœur qui les possède en dehors de moi est insupportable à soi-même.

Ces plaisirs semblent doux et agréables à la bouche, je veux dire au désir désordonné qui les convoite. Mais sur ces plaisirs grouillent des bêtes immondes, tout un essaim de péchés mortels, qui vont infecter l'âme, la défigurer au point de lui faire perdre ma ressemblance et de lui ôter la vie de la grâce. Si cette âme n'ouvre enfin les yeux à la lumière de la foi, pour aller se purifier dans le Sang, c'est pour elle la mort éternelle.

Elle écoute l'amour-propre. Ah! la douce chanson, croit-elle. — Et pourquoi? — Parce que d'elle-même, l'âme court droit à l'amour de la sensualité : elle est donc tout oreille pour la chanson qui l'abuse; elle ne regarde plus rien, elle va devant elle, suivant la voix qui la charme, tout entière à cette séduction; elle trouve le fossé et la culbute; la voilà prise dans les liens du péché, la voilà aux mains de ses ennemis. Aveuglée par son amour-propre, par la confiance qu'elle avait mise en elle-même et dans son propre savoir, je n'étais plus rien à ses yeux, moi qui suis son guide et sa voie. Elle a été tracée cette voie, par le Verbe mon Fils qui a dit : Je suis la voie et la vérité, la vie et la lumière. Qui passe par lui, ne peut être trompé

ni marcher dans les ténèbres, et nul ne peut venir à moi, sinon par lui, parce qu'il est une même chose avec moi. Je te l'ai déjà dit, j'ai fait de mon Fils un pont qui vous permette à tous de pouvoir parvenir à votre fin, et néanmoins, malgré tout cela, les hommes n'ont pas confiance en moi, qui ne veux que leur sanctification. C'est dans ce but, qu'avec un immense amour, je leur donne ou je permets tout ce qui leur arrive, et sans cesse ils se scandalisent de moi. Je les supporte avec patience, et je les conserve, parce que je les aime malgré qu'ils ne m'aiment pas ; eux, cependant, me poursuivent sans relâche de leurs révoltes, de leur haine, de leurs murmures, de leurs nombreuses infidélités. Dans leur aveugle pensée, ils veulent entreprendre de scruter mes desseins les plus secrets, tous ordonnés suivant la justice et inspirés par l'amour, et ils ne se connaissent même pas eux-mêmes. Cependant qui ne se connaît pas soi-même ne peut me connaître, moi, en vérité, ni comprendre mes jugements. Aussi toutes leurs vues sont-elles fausses.

CHAPITRE V
(139)

Comment Dieu pourvut, en une circonstance particulière, au salut d'une âme.

Veux-tu savoir, ma fille, combien le monde se trompe sur les mystères de ma providence? Eh bien, ouvre l'œil de l'intelligence et regarde en moi, tu verras le cas particulier que j'ai promis de t'exposer. Ce qui sera dit de celui-là, peut être appliqué en général à tous les autres.

Pour obéir au Père éternel et souverain, cette âme fixait alors son regard sur lui, avec un désir ardent, et le Dieu éternel, lui découvrant la damnation de celui qui avait été le sujet de cet événement, lui disait : Je veux que tu saches que pour arracher cette âme à l'éternelle damnation dans laquelle tu vois qu'elle se trouvait, j'ai permis cet accident, afin que, par son sang, il trouvât la vie dans le sang de ma Vérité, mon Fils unique.

Je n'avais pas oublié le respect et l'amour qu'il portait à Marie, la très douce mère de mon Fils unique, à laquelle ma bonté a accordé en l'honneur du Verbe, que quiconque, juste ou pécheur, l'honorerait comme il convient, ne serait jamais la proie du démon infernal. Elle est comme une amorce,

posée par ma bonté, pour prendre les créatures douées de raison.

C'est donc par miséricorde, que j'ai procuré ou permis cet accident, que la volonté perverse des hommes d'iniquité qualifie de cruel. Mais leur jugement procède de l'amour-propre qu'ils ont pour eux-mêmes, et qui, en les privant de la lumière, les empêche de connaître ma Vérité. Ils la connaîtraient bien, s'ils voulaient chasser cette nuée, ils l'aimeraient, ils n'auraient que du respect pour tout ce qui leur arrive, et, au moment de la moisson, ils recueilleraient le fruit de leurs travaux.

Pour ce que tu me demandes, sois assurée, ma fille, que j'exaucerai tes vœux et ceux de mes serviteurs. Je suis votre Dieu, le Dieu qui récompense tous les labeurs, et accomplit les saints désirs, pourvu que je trouve qui frappe vraiment à la porte de ma miséricorde, sous la lumière de la foi, pour ne pas errer et pour espérer fermement en ma providence.

CHAPITRE VI
(140)

Où Dieu explique sa providence à l'égard des hommes et se plaint de leurs infidélités. Exposé d'une figure de l'ancien testament, qui enferme une précieuse doctrine.

Après t'avoir montré ma providence dans une occasion particulière, je reviens maintenant à son action générale.

Tu ne saurais te faire une idée de l'ignorance de l'homme. Il perd tout sens, et tout jugement, dès qu'il met en lui-même son espérance et s'en remet à sa propre sagesse. O homme insensé! Tu ne vois donc pas que ta sagesse elle-même, ce n'est pas de toi que tu la tiens? C'est ma bonté, qui pourvoit à tes besoins, qui te l'a donnée. Qui te le prouve ? Ta propre expérience.

Combien de fois n'as-tu pas souhaité de faire une chose, sans pouvoir et sans savoir la faire. Une autre fois, c'est le temps qui te fera défaut ; ou si ce n'est pas le temps qui te manque, ce sera la volonté !

Tout cela vient de moi; tout cela, ma providence l'ordonne à ton salut. Elle veut ainsi te faire connaître que par toi-même tu n'es pas, et que tu as raison de t'humilier, non de t'enorgueillir. Tu te heurtes ainsi, en toutes choses, au changement et à la privation sans

que ta volonté puisse rien, pour les fixer et les retenir. Il n'est que ma grâce qui soit ferme et qui demeure ; d'elle-même elle ne change pas et ne peut t'être enlevée. Nul n'a pouvoir de te séparer d'elle et de te rejeter au péché, à toi seul il appartient de changer et de la perdre. Comment donc peux-tu lever la tête contre ma bonté? Le ferais-tu si tu voulais obéir à la raison, et pourrais-tu placer en toi-même ton espérance et te confier en ta propre sagesse ? Il faut être devenu un animal sans raison, pour ne pas voir que tout change, excepté ma grâce. Pourquoi donc n'as-tu pas confiance en moi, ton Créateur ? Pourquoi compter sur toi-même ? Ne suis-je pas fidèle et loyal envers toi? Oui, certainement, tu ne peux pas l'ignorer, tu l'expérimentes tous les jours.

O très douce et très chère fille, c'est l'homme qui n'a pas été fidèle ni loyal envers moi. Il a transgressé le commandement que je lui avais imposé, et sa désobéissance l'a précipité dans la mort, alors que moi je lui demeurai fidèle. Je lui ai tenu parole, en lui maintenant ce pourquoi je l'avais créé, désireux toujours de lui procurer le bien suprême et éternel.

Pour réaliser ce dessein de ma vérité, j'ai uni ma divinité, l'Altesse Souveraine, avec la bassesse de son humanité. Racheté et restauré dans la grâce par la vertu du sang de mon Fils unique, l'homme peut donc dire qu'il a expérimenté ma fidélité. Et pourtant il doute encore, semble-t-il, que je sois assez puissant pour le secourir, assez fort pour l'assister

et le défendre contre ses ennemis, assez sage pour éclairer l'œil de son intelligence, ou que j'aie assez de clémence pour vouloir lui donner ce qui est nécessaire à son salut. Il paraît croire que je ne suis pas assez riche pour faire sa fortune, ni assez beau pour le remettre en beauté ; l'on dirait qu'il a peur, de ne pas trouver chez moi de pain pour le nourrir, ni de vêtement pour le couvrir.

Toute sa conduite révèle bien que c'est ainsi qu'il en juge. Car, s'il croyait en moi, vraiment, sa foi ne produirait-elle pas de bonnes et saintes œuvres ? Chaque jour cependant il éprouve que je suis fort. N'est-ce pas moi qui le conserve dans l'être et le défend de ses ennemis ? Il voit bien que nul ne peut résister à ma force et à ma puissance ; du moins, s'il ne le voit pas, c'est qu'il ne veut pas le voir.

C'est ma sagesse qui a tout ordonné dans le monde, et qui le gouverne avec tant de mesure que rien n'y manque, et qu'on n'y peut rien ajouter, ni pour l'âme ni pour le corps. J'ai pourvu à tout sans que votre volonté ait pu m'y contraindre, puisque vous n'étiez pas encore. C'est ma seule clémence qui m'a poussé moi-même, à faire le ciel et la terre, et la mer et le firmament. J'ai créé le ciel, pour qu'il se meuve sur vos têtes, j'ai créé l'air, pour que vous respiriez : le feu et l'eau pour tempérer l'un par l'autre ; le soleil, pour ne pas vous laisser dans la nuit. Tout ainsi a été fait et ordonné pour subvenir aux besoins de l'homme. Le ciel est peuplé d'oiseaux, la terre se couvre de fruits et de nombreux animaux pour la subsistance de l'homme ;

la mer est riche de poissons; en toutes choses éclate ainsi l'ordre parfait de ma providence.

C'est après avoir produit toutes ces choses excellentes qu'enfin je créai l'homme à mon image et ressemblance, et que je le plaçai en ce jardin qui, par la faute d'Adam, pousse maintenant des épines, là où primitivement l'on ne trouvait que fleurs embaumées d'innocence, de la plus grande suavité. Tout était soumis à l'homme, mais sa désobéissance introduisit la révolte au dedans de lui-même et parmi toutes les autres créatures. Le monde entier tomba en sauvagerie et l'homme avec lui, l'homme qui, à lui seul, est tout un monde!

Nouvelle intervention de ma providence ! J'envoyai dans le monde ma Vérité, le Verbe incarné qui détruisit la sauvagerie, arracha les épines du péché originel. Il en fit un jardin arrosé par le sang du Christ crucifié et dans lequel il planta les sept dons du Saint-Esprit, après l'avoir nettoyé du péché mortel. Cela fut accompli, non pendant la vie, mais après la mort de mon Fils unique.

Ce dessein providentiel fut figuré dans l'ancien testament, lorsque Elisée fut prié de venir ressusciter un enfant qui était mort[1]. Elisée n'y alla pas, mais il y envoya Giézi, avec son bâton, en lui recommandant de poser le bâton sur l'enfant mort. Giézi partit, il fit ce qu'Elisée lui avait dit, mais il ne ressuscita pas l'enfant. Ce que voyant, Elisée se rendit lui-même en personne auprès de l'enfant;

1. IV Reg., IV: 22.

s'étendant sur lui, il appliqua tous ses membres sur les membres du mort en lui soufflant sept fois dans la bouche, et l'enfant respira sept fois, en signe de la vie qui lui était rendue.

Cette figure symbolise Moïse que j'envoyai avec le bâton de la Loi, en le chargeant de l'imposer au mort, qui était le genre humain. Mais la loi ne rendit point la vie au genre humain.

J'envoyai le Verbe, mon Fils unique, figuré par Elisée, et qui s'adapta à la forme de cet enfant mort par l'union de la nature divine à votre nature humaine. C'est avec tous ses membres, que la nature divine opéra cette union, avec ma puissance, avec la sagesse de mon Fils, avec la clémence de l'Esprit-Saint; en un mot, c'est moi tout entier, abîme de la Trinité, qui fis alliance avec la nature humaine en m'unissant à elle.

Après cette union, mon doux Verbe d'amour en opéra une autre, en courant, dans l'ivresse de son cœur, à la mort ignominieuse de la croix, où il s'étendit lui-même. C'est après cette seconde union qu'il communiqua à cet enfant mort les sept dons du Saint-Esprit en soufflant dans la bouche de l'âme, c'est-à-dire dans sa puissance affective, et en la délivrant de la mort par le saint baptême. Elle respira alors, en preuve de la vie qu'elle avait retrouvée, en rejetant d'elle-même les sept péchés mortels.

C'est ainsi que l'âme humaine est devenue un jardin plantureux, aux fruits suaves et délicieux. Le jardinier, il est vrai, qui est le libre arbitre, peut encore, selon qu'il lui plaît, cultiver ce jardin ou le

ramener à l'état sauvage. S'il y sème cette mauvaise graine de l'amour-propre, par laquelle se propagent les sept péchés capitaux, qui à leur tour produisent tous les autres, il aura tôt fait d'étouffer les sept dons du Saint-Esprit et de détruire toutes les vertus. Plus de force désormais; le voilà malade. Plus de tempérance, plus de prudence, parce qu'il a perdu la lumière qui guidait la raison. Plus de foi, plus d'espérance, plus de justice. Il ne respecte plus le droit, il n'espére qu'en lui, et avec sa foi morte il ne croit qu'à soi. Il met sa confiance dans les créatures, non en moi-même. Plus de charité, plus de piété ! L'amour de sa propre fragilité a tout détruit. Comment pourrait-il être bon pour le prochain, il est devenu si cruel à lui-même ! Le voilà, par son fait, dépouillé de tout bien, et tombé dans le plus grand des maux.

Et qui donc lui rendra la vie ? Ce même Elisée, le Verbe incarné, mon Fils unique ! Et comment ? Que ce jardinier s'arme de la haine de soi-même — sans elle il n'avancerait à rien — et qu'il arrache les épines de son propre péché ; puis, qu'avec amour, il s'empresse de se conformer à la doctrine de ma vérité : qu'il arrose son jardin avec le Sang, ce sang que le prêtre répand sur sa tête, lorsqu'il va se confesser avec un vrai repentir dans le cœur, le regret de la faute, le désir de la satisfaction, et la résolution de ne plus m'offenser. Voilà le moyen par lequel l'homme peut restaurer le jardin de son âme, pendant cette vie ; passé ce temps, il n'y a plus de remède, tout est fini, comme je te l'ai expliqué maintes fois.

CHAPITRE VII
(141)

Comment la Providence divine nous ménage des tribulations pour notre salut. Du malheur de ceux qui mettent leur confiance en eux-mêmes, et de l'excellence de ceux qui espèrent dans la providence.

Tu vois donc que, par ma providence, j'ai réparé la ruine de l'homme, cet autre monde.

Mais j'ai laissé sur la terre les épines de nombreuses tribulations, et permis que partout l'homme se heurtât à la rébellion des choses. Ce n'est pas sans un conseil de ma providence que j'en ai agi de la sorte, ni sans égard à votre bien. Ma sagesse s'est inspirée de vos besoins. J'ai voulu détourner l'homme de placer son espérance dans le monde, pour l'amener à courir droit à moi qui suis sa fin, et j'ai pensé que du moins les coups répétés des tristesses humaines lui apprendraient à porter plus haut son cœur et ses désirs. Cependant telle est son ignorance de cette vérité, si grand est son attrait pour les délices du monde, que, malgré toutes les épines, toutes les souffrances qu'il y trouve, il ne paraît pas vouloir s'en détacher, ni se soucier de rentrer dans sa patrie.

Que serait-ce donc, ma fille, tu le peux comprendre, s'il trouvait en ce monde tout à souhait,

dans une joie tranquille, jamais traversée d'aucune peine? Voilà pourquoi ma providence a permis, que le monde produisît en abondance les tribulations. Par elles j'éprouve la vertu de mes serviteurs, et dans les peines qu'ils souffrent, dans la force avec laquelle ils les endurent, dans la violence qu'ils se font à eux-mêmes, je trouve un titre à la récompense. Ainsi ma providence a tout ordonné, tout disposé avec une sagesse parfaite.

J'ai donné beaucoup à l'homme, parce que je suis riche et que je le pouvais faire; et je le puis toujours, car ma richesse est infinie. Tout a été fait par moi, et sans moi rien ne peut être. Et donc l'homme veut-il la beauté, je suis la beauté ; veut-il la bonté, je suis la bonté, car je suis bon souverainement; je suis la sagesse, je suis doux, je suis juste, je suis miséricordieux. Je suis généreux et non pas avare ; je suis celui qui donne à qui lui demande ; j'ouvre à celui qui frappe vraiment ; je réponds à qui m'appelle. Je ne suis pas ingrat, je reconnais mes serviteurs et j'aime à récompenser ceux qui se dépensent pour moi, pour l'honneur et la gloire de mon nom. Je suis joyeux et je conserve en constante allégresse l'âme qui s'est revêtue de ma volonté. Je suis cette grande providence, qui jamais ne fait défaut à mes serviteurs qui espèrent en elle, soit pour leur âme, soit pour leur corps.

Comment l'homme peut-il refuser de croire que j'aurai soin de lui, lui que j'ai créé à mon image et ressemblance, quand il me voit nourrir et préserver le ver dans le bois sec, donner leur pâture

aux bêtes des champs, aux poissons de la mer, aux oiseaux de l'air, à tous les êtres vivants qui sont sur terre? Je fais luire mon soleil sur les plantes, et je répands sur elles la rosée qui féconde, N'est-ce pas pour son service que tout a été fait? Ma bonté n'a rien créé sans penser à lui. De quelque côté qu'il se tourne, au spirituel comme au temporel, il ne trouve rien d'autre que l'abîme de feu de ma charité, servie par la grande et douce et parfaite providence.

Mais il ne voit pas, parce qu'il s'est privé de la lumière, et qu'il ne veut pas voir. Dès lors il se scandalise de l'épreuve, il restreint sa charité envers le prochain, il se fait avare et s'inquiète du lendemain, comme si ma Vérité ne le lui avait pas défendu quand elle a dit : *Ne vous tourmentez pas pour le jour qui vient : à chaque jour suffit sa peine!* Il vous reprochait ainsi votre peu de confiance, en vous mettant sous les yeux ma providence et la brièveté du temps. Ne vous inquiétez pas pour demain, disait-il. C'est comme s'il avait dit : Ne vous donnez pas de souci pour ce que vous n'êtes pas sûr d'avoir : c'est assez de suffire au jour présent [1]. Il vous enseignait à demander d'abord le royaume des cieux, c'est-à-dire la bonne et sainte vie. Quant à ces choses de rien, je sais bien, moi votre Père du ciel, que vous en avez besoin, puisque c'est pour vous que je les ai faites, puisque c'est pour vous que j'ai commandé à la terre de vous donner ses fruits.

1. Math., VI, 34.

Il n'a donc pas lu cette doctrine que lui a donnée le Verbe ma Vérité, ce malheureux qui, par défiance, retient son cœur et n'ouvre qu'à demi la main qui doit être secourable au prochain ! Il va devenir ainsi insupportable à soi-même. Cette confiance qu'il a mise en lui, avec cette défiance vis-à-vis de moi, est la source de tous les maux. C'est ainsi qu'il se fait juge de la volonté des hommes, sans remarquer que ce jugement n'est pas de sa compétence, et n'appartient qu'à moi seul. Quant à ma volonté, il ne la comprend pas et la juge fort mal, à moins qu'elle lui ménage quelque prospérité, quelque satisfaction ou quelque plaisir du monde. S'il ne voit rien venir de ce côté, comme c'est là qu'il a placé tout son cœur et tout son espoir, il lui semble que ma providence ne fait rien pour lui, et qu'il ne reçoit rien de ma bonté ; tout lui manque, croit-il, et tout l'abandonne. Aveuglé qu'il est par sa propre passion, il ne voit pas le trésor qu'il y a dans cette détresse, il ne perçoit pas le fruit de la véritable patience. C'est la mort qu'il en retire, et il a dès cette vie, un avant-goût de l'enfer.

Et moi cependant, dans ma bonté, je ne laisse, malgré tout, de pourvoir à ses besoins. Je commande à la terre de donner ses fruits au pécheur comme au juste ; sur son champ je fais luire mon soleil et je répands ma rosée, comme sur le champ du juste. Souvent même c'est le pécheur qui recevra avec plus d'abondance.

Ainsi en dispose ma bonté, pour verser plus largement les richesses spirituelles dans l'âme du

juste, qui s'est dépouillé pour mon amour des biens temporels, en renonçant au monde, à tous ses plaisirs et à sa volonté propre. Ceux qui enrichissent leur âme et dilatent ainsi leur cœur dans l'abîme de ma charité, y perdent toute inquiétude au sujet d'eux-mêmes, au point que non seulement ils n'ont aucun souci des biens du monde, mais encore ne peuvent-ils plus penser à eux-mêmes. C'est alors que moi, je prends en main le gouvernement de leurs affaires spirituelles et temporelles. Outre ma providence générale, j'ai pour eux une providence particulière; c'est la clémence de mon Esprit-Saint qui se met à leur service et se fait ainsi leur servante.

Ne te souvient-il pas d'avoir lu, dans la vie des Pères du désert, l'histoire de ce saint homme qui avait renoncé à tout et à lui-même, pour la gloire et l'honneur de mon nom. Comme il était malade, c'est ma clémence qui veillait sur lui, et lui envoya un ange pour l'assister et pourvoir à ses besoins. Le corps était ainsi secouru dans sa misère, tandis que l'âme demeurait dans une inexprimable allégresse, en savourant la douceur de ce commerce angélique.

En pareille occurrence, l'Esprit-Saint est pour l'homme une mère qui le nourrit au sein de ma divine charité. Il l'a rendu libre, il l'a fait seigneur, en l'affranchissant de la servitude de l'amour-propre. Car là où brûle le feu de ma charité, là ne peut demeurer cette eau de l'amour-propre qui éteint dans l'âme ce doux feu. Mon Esprit-Saint, ce serviteur que ma puissance lui a

donné, le revêt lui-même, il le nourrit, il l'enivre de douceur, il le comble de richesses inestimables. Il retrouve tout, pour avoir tout quitté. Pour s'être dépouillé de lui-même il est revêtu de moi. Il s'est fait lui-même, en toute chose, serviteur, par humilité, et le voilà devenu seigneur, maître du monde et de lui-même! Il s'est comme aveuglé en renonçant à ses vues personnelles, et le voilà qui jouit de la plus pure lumière ! En désespérant de soi, il a conquis la couronne d'une foi vivante et d'une parfaite espérance qui ne l'abandonne jamais. Il goûte la vie éternelle, délivré de toute peine, parce que ses souffrances mêmes sont exemptes d'affliction. Il juge tout en bien, parce qu'en tout il découvre ma volonté et qu'il sait à la lumière de la foi que je ne veux rien d'autre que sa sanctification ; aussi, sa patience est-elle inaltérable.

Oh! combien heureuse cette âme, qui, dans un corps mortel, n'en goûte pas moins le bien immortel! Elle reçoit tout avec respect ; la main gauche ne lui pèse pas plus que la main droite [1]. Tribulation ou consolation, faim ou nourriture, soif ou rafraîchissement, froid ou chaud, nudité ou vêtement, vie ou mort, honneur ou affront, affliction ou réconfort, elle accepte tout, elle est accueillante à tout, avec une humeur égale et tranquille. Rien ne l'abat, rien ne la trouble, rien ne l'ébranle. Elle est établie sur la roche vive : elle a vu à la lumière de la foi, et

1. C'est-à-dire que les souffrances sont aussi bien accueillies que les joies. Cette locution est expliquée par ce qui suit.

avec une ferme espérance, que tout ce qui vient de moi, c'est avec un même amour que je le donne et dans une même pensée, la pensée et l'amour de votre salut. Elle sait que ma providence pourvoit à tout, que dans les grandes épreuves, je donne à l'âme une grande force, et que je n'impose jamais un fardeau plus lourd qu'elle ne le peut porter, pourvu qu'elle se dispose à le vouloir accepter, pour mon amour. Le sang de mon Fils vous a bien prouvé, que ce n'est pas la mort du pécheur que je veux, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. C'est pour qu'il vive, que je lui envoie tout ce qui lui arrive. Cette vérité est toujours présente à l'âme dépouillée d'elle-même, et voilà pourquoi elle ne trouve que sujet de joie, en tout ce qu'elle voit ou qu'elle éprouve, en elle-même ou dans les autres. Elle n'a jamais peur de manquer des petites choses, quand, par la lumière de la foi, elle est assurée des plus grands biens, comme je te l'ai exposé au commencement de ce traité. Oh ! que glorieuse est cette lumière de la très sainte foi, qui lui a fait connaître et voir, et sans cesse lui découvre ma Vérité ! Elle vient, cette lumière, de l'Esprit-Saint, le bon serviteur : elle est une lumière surnaturelle, que l'âme obtient de ma bonté, en exerçant la lumière naturelle que je lui ai donnée.

CHAPITRE VIII
(142)

Comment Dieu exerce sa providence sur l'âme, en lui donnant son sacrement. Comment il pourvoit aux désirs de ses serviteurs affamés du sacrement du corps du Christ. Comment il pourvut maintes fois, par une intervention merveilleuse, au besoin d'une âme qui désirait ardemment l'Eucharistie.

Sais-tu, très chère fille, comment je pourvois aux besoins de mes serviteurs qui espèrent en moi ? De deux manières. Ma providence, à l'égard de mes créatures raisonnables, s'exerce à la fois sur l'âme et sur le corps, et toutes les dispositions de ma providence vis-à-vis du corps, sont ordonnées au service de l'âme ; elles ont pour but de la faire pénétrer plus avant dans la lumière de la foi, d'accroître son espérance en moi, en la dépouillant de plus en plus de la confiance qu'elle pourrait avoir en elle-même. C'est ainsi, qu'elle en arrive à voir et à reconnaître que je suis celui qui est, celui qui peut, celui qui veut, celui qui sait subvenir à ses besoins et pourvoir à son salut.

Pour ce qui est proprement de l'âme et de sa vie, je lui ai donné, tu le sais, les sacrements de la sainte Église. Voilà sa nourriture, à elle ! Ce n'est pas le pain matériel, la nourriture grossière qui convient au corps et que j'ai donnée au corps ; car

l'âme est immatérielle, il lui faut une nourriture immatérielle et c'est de ma parole qu'elle doit vivre. C'est pourquoi ma Vérité a dit, dans le saint évangile, que l'*homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole venue de moi* [1]. Elle doit donc suivre spirituellement, du fond du cœur, la doctrine de ma Parole incarnée, qui par la vertu de son sang dans les sacrements lui donne la vie; car ces sacrements sont spirituels, et c'est à l'âme qu'ils sont donnés, bien qu'ils soient faits et administrés par l'intermédiaire du corps. Cet acte matériel ne communiquerait pas la vie à l'âme, si elle ne s'y disposait à le recevoir spirituellement par un vrai et saint désir, et ce n'est pas dans le corps, mais dans l'âme, qu'est ce désir. Voilà pourquoi je t'ai dit que les sacrements sont spirituels et que c'est à l'âme immatérielle qu'ils sont donnés. C'est bien sur le corps que s'exerce le rite extérieur, mais c'est au désir de l'âme qu'il appartient d'en recevoir l'effet.

Pour accroître cette faim, ce saint désir de l'âme, parfois je lui inspirerai ce vœu du sacrement, sans qu'elle puisse le satisfaire. Cette privation ne fait qu'attiser son ardeur, et lui apprend à se connaître elle-même, en l'amenant à se juger indigne par humilité. C'est moi qui l'en rend digne par divers moyens ménagés par ma providence pour lui procurer ce sacrement. Tu le sais bien, pour l'avoir entendu raconter et pour l'avoir éprouvé toi-même, si tu ne l'as pas oublié. La clémence de

1. Math., IV, 4.

mon Esprit-Saint, que ma bonté lui a donné pour la servir, suggère alors à quelque prêtre la pensée qu'il doit administrer cette nourriture. L'Esprit-Saint le presse par l'ardeur de ma charité, et stimule sa conscience. Sous cette poussée intérieure, le prêtre est amené à apaiser la faim de cette âme et à combler ses vœux. Parfois je la ferai attendre ainsi jusqu'au dernier moment, et quand elle aura perdu tout espoir, c'est alors qu'elle obtiendra ce qu'elle désire.

N'aurais-je pu pourvoir à lui procurer, dès le commencement, la satisfaction que je lui ai fait attendre? Oui, en vérité, mais si j'ai différé, c'était pour accroître en elle la lumière de la foi et l'habituer à ne jamais se lasser d'espérer en ma bonté, en même temps que je la rendais plus circonspecte et plus prudente en lui apprenant à ne pas retourner en arrière, en se relâchant de l'intensité de son désir.

Te souviens-tu de cette âme, qui était venue au saint temple, avec un grand désir de la communion? Comme le prêtre montait à l'autel, elle lui demanda le corps du Christ, vrai Dieu et vrai homme. Il lui répondit qu'il ne voulait pas le lui donner. Le gémissement et l'ardeur de cette âme s'en accrurent d'autant. Le prêtre en éprouva du trouble dans sa conscience, et à l'élévation du calice, le remords devint si violent, qu'il dit au clerc qui l'assistait : Demande-lui si elle veut la communion, je la lui donnerai volontiers. C'était l'Esprit-Saint, le serviteur attaché par ma providence au service de cette

âme, qui travaillait ainsi le cœur de ce prêtre, pour l'amener à satisfaire à son désir.

Et quel profit pour cette âme dans ce refus ! Ce qui n'était en elle qu'une étincelle de foi et d'amour devenait un grand feu, et ce désir embrasait tellement son cœur qu'il lui semblait que la vie allait quitter son corps. Je n'avais permis ce délai que pour détruire en elle tout amour-propre, toute hésitation, toute espérance qu'elle aurait pu avoir en elle-même. Ma providence fit concourir à ce dessein l'action d'une créature, mais en d'autres circonstances, le bon serviteur qu'est l'Esprit-Saint y pourvoira seul, sans aucun intermédiaire, comme il est arrivé maintes fois à plusieurs personnes, et comme l'éprouvent tous les jours ceux qui me servent. Je t'en citerai, entre autres, deux exemples admirables, pour fortifier ta foi et l'attacher davantage encore à ma providence.

Rappelle-toi, — tu dois en avoir conservé le souvenir pour l'avoir appris de cette âme elle-même — que le jour de la conversion de mon glorieux apôtre Paul, mon cher héraut, il y avait dans une église, une âme si désireuse de recevoir ce sacrement, le pain de vie, nourriture des anges qui vous a été donné à vous mes créatures humaines, qu'elle le demanda à presque tous les prêtres qui vinrent célébrer ce jour-là. Par une disposition de ma providence, de tous elle essuya un refus [1]. Je voulais ainsi lui

1. L'âme dont il est ici parlé c'est Catherine elle-même. Voir sa Vie par Raymond de Capoue, IIe partie, ch. XII. Ce refus général s'explique par la pratique en usage à cette époque,

apprendre que si les hommes la rebutaient, je lui restais fidèle, moi son créateur. Pour le lui prouver, j'usai d'un doux stratagème, afin de la mieux enivrer de ma providence.

La dernière messe allait être dite. Elle avait averti celui qui servait à l'autel, qu'elle désirait communier ; mais celui-ci s'abstint de prévenir le prêtre. Cependant, comme elle n'en avait point reçu de réponse négative, elle attendait avec ferveur, le moment où elle pourrait s'approcher de la communion. La messe terminée et se voyant frustrée dans son espérance, elle éprouva une faim si grande de ce pain de vie, un désir si ardent de le recevoir, qu'elle ne savait comment le contenir, en même temps que son humilité la portait à se considérer comme indigne et lui faisait reproche de la présomption qu'elle avait eue, d'oser s'unir à un si grand mystère.

Alors moi, qui exalte les humbles, moi le Dieu de l'éternité, j'attirai à moi le désir et l'ardeur de cette âme et je plongeai son esprit dans l'abîme de ma Trinité. J'inondai de clartés l'œil de son intelligence sur ma puissance à moi le Père éternel, sur la sagesse de mon Fils unique, sur la clémence de l'Esprit-Saint, distincts tous trois dans l'unité d'une

peu favorable à la communion fréquente. Catherine communiait fréquemment, mais non pas quotidiennement. Elle fut en butte, à raison de cette fréquence, à bien des reproches de certains personnages, que le bienheureux Raymond, son Confesseur, qualifie de *vrais Satrapes de Philistins, plutôt que chefs de chrétiens!*

même essence. Cette âme s'unit si étroitement à ce divin objet, que son corps en était soulevé de terre ; car, dans cet état unitif, l'âme, comme je te l'ai expliqué, est plus parfaitement unie à moi par le sentiment de l'amour qu'elle ne l'est à son propre corps. C'est au sein de cet abîme, que, pour satisfaire son désir, je lui donnai moi-même la sainte communion, et en signe de la réalité de cette grâce, pendant plusieurs jours, elle éprouva d'une manière merveilleuse, par ses sens corporels, le goût et l'odeur du sang et du corps du Christ crucifié, ma Vérité. Elle en fut toute renouvelée dans la lumière de ma providence, qu'elle avait goûtée avec tant de douceur.

Cette intervention providentielle ne fut sensible qu'à cette âme seule : elle demeura invisible pour les autres créatures.

Quant au second fait, il eut pour témoin le prêtre qui fut acteur dans l'événement, et qui le vit de ses yeux.

Cette âme avait un grand désir d'entendre la messe et d'y communier ; mais, retardée par une infirmité, elle n'avait pu se rendre à l'église à l'heure voulue. Elle y vint cependant, mais en retard. Quand elle arriva, le prêtre en était à la consécration. La messe se célébrait à un autel placé au chevet de l'église, mais elle demeura au bas du temple, à l'autre extrémité, parce que l'obéissance ne lui permettait pas d'entrer plus avant. C'est donc là qu'elle se tint. Elle disait dans ses gémissements : O âme misérable, ne vois-tu pas quelles

apprendre que si les hommes la rebutaient, je lui restais fidèle, moi son créateur. Pour le lui prouver, j'usai d'un doux stratagème, afin de la mieux enivrer de ma providence.

La dernière messe allait être dite. Elle avait averti celui qui servait à l'autel, qu'elle désirait communier ; mais celui-ci s'abstint de prévenir le prêtre. Cependant, comme elle n'en avait point reçu de réponse négative, elle attendait avec ferveur, le moment où elle pourrait s'approcher de la communion. La messe terminée et se voyant frustrée dans son espérance, elle éprouva une faim si grande de ce pain de vie, un désir si ardent de le recevoir, qu'elle ne savait comment le contenir, en même temps que son humilité la portait à se considérer comme indigne et lui faisait reproche de la présomption qu'elle avait eue, d'oser s'unir à un si grand mystère.

Alors moi, qui exalte les humbles, moi le Dieu de l'éternité, j'attirai à moi le désir et l'ardeur de cette âme et je plongeai son esprit dans l'abîme de ma Trinité. J'inondai de clartés l'œil de son intelligence sur ma puissance à moi le Père éternel, sur la sagesse de mon Fils unique, sur la clémence de l'Esprit-Saint, distincts tous trois dans l'unité d'une

peu favorable à la communion fréquente. Catherine communiait fréquemment, mais non pas quotidiennement. Elle fut en butte, à raison de cette fréquence, à bien des reproches de certains personnages, que le bienheureux Raymond, son Confesseur, qualifie de *vrais Satrapes de Philistins, plutôt que chefs de chrétiens!*

même essence. Cette âme s'unit si étroitement à ce divin objet, que son corps en était soulevé de terre ; car, dans cet état unitif, l'âme, comme je te l'ai expliqué, est plus parfaitement unie à moi par le sentiment de l'amour qu'elle ne l'est à son propre corps. C'est au sein de cet abîme, que, pour satisfaire son désir, je lui donnai moi-même la sainte communion, et en signe de la réalité de cette grâce, pendant plusieurs jours, elle éprouva d'une manière merveilleuse, par ses sens corporels, le goût et l'odeur du sang et du corps du Christ crucifié, ma Vérité. Elle en fut toute renouvelée dans la lumière de ma providence, qu'elle avait goûtée avec tant de douceur.

Cette intervention providentielle ne fut sensible qu'à cette âme seule : elle demeura invisible pour les autres créatures.

Quant au second fait, il eut pour témoin le prêtre qui fut acteur dans l'événement, et qui le vit de ses yeux.

Cette âme avait un grand désir d'entendre la messe et d'y communier ; mais, retardée par une infirmité, elle n'avait pu se rendre à l'église à l'heure voulue. Elle y vint cependant, mais en retard. Quand elle arriva, le prêtre en était à la consécration. La messe se célébrait à un autel placé au chevet de l'église, mais elle demeura au bas du temple, à l'autre extrémité, parce que l'obéissance ne lui permettait pas d'entrer plus avant. C'est donc là qu'elle se tint. Elle disait dans ses gémissements : O âme misérable, ne vois-tu pas quelles

CHAPITRE IX
(143)

De la providence de Dieu à l'égard de ceux qui sont en péché mortel.

L'âme est ou en état de péché mortel ou en état de grâce. En ce second état, ou elle demeure encore imparfaite ou elle est parvenue à la perfection. Dans tout ces états, l'âme est l'objet de ma providence, qui en use largement avec elle ; mais divers sont les moyens choisis par ma sagesse infinie, comme divers aussi les besoins auxquels elle doit pourvoir.

Les hommes mondains, plongés dans la mort du péché, ma providence s'emploie à les réveiller par l'aiguillon de la conscience. Je les harcèle sans relâche, et sous toutes les formes, par des moyens si multiples et si variés que ta parole ne les saurait redire, parce qu'au fond de leur cœur, ils sentent toujours cette blessure. Je ne leur permets pas d'échapper à son importunité, et la douleur qu'ils en éprouvent se fait si cuisante, que souvent ils n'y peuvent plus tenir et abandonnent la faute du péché mortel.

Parfois, comme de vos épines j'aime à retirer la rose, lorsque le cœur de l'homme glisse au péché mortel, pour s'être laissé prendre à l'amour de la

créature, en dehors de ma volonté, je fais en sorte que le temps et le lieu lui manquent pour l'exécution de ses mauvais desseins. Son cœur languit et se ronge devant l'obstacle qu'il ne peut vaincre; il se replie sur lui-même; il entend le reproche de sa conscience, il comprend que c'est par sa faute qu'il se torture, il en conçoit du repentir, et rejette alors loin de lui son fol amour. Car n'est-ce pas folie en vérité que de placer son affection en une chose qu'on reconnaît ensuite dès qu'on ouvre les yeux, n'être pas même une vétille. Certes la créature qu'il aimait d'un si misérable amour est un bien, elle est quelque chose. Mais ce qu'il attendait d'elle, n'était pas même une bagatelle; c'était le péché, et le péché n'est pas quelque chose. Sur cette épine qui déchire l'âme, j'ai fait fleurir la rose, comme j'ai dit, de ce néant qu'est la faute, j'ai fait un moyen de salut.

Qui m'a poussé à en agir de la sorte? Pas le pécheur, assurément, qui ne me cherche pas, qui ne demande point mon assistance, qui n'invoque point ma providence, si ce n'est pour favoriser ses coupables desseins, ou lui ménager les plaisirs, les richesses ou les honneurs du monde. Qui m'y a donc conduit? L'Amour! Car avant même que vous ne fussiez, je vous aimais ; et sans même que vous m'aimiez, je vous aime, moi, et ineffablement! Voilà, oui, voilà la force qui me pousse ; et c'est aussi les prières de ceux qui me servent. A ceux-ci la clémence de mon Esprit-Saint, le bon serviteur, sert toujours comme nourriture, l'honneur de mon

nom et l'amour de leur prochain. Aussi toujours occupés du salut de leurs frères, ils s'efforcent d'apaiser ma colère et de lier les mains de ma divine justice, sans cesse provoquée par l'iniquité des hommes qui mériteraient de tomber sous ses coups. Ils me font ainsi violence à moi-même, par leurs larmes, par leurs humbles et continuelles prières. Et qui donc les fait crier vers moi, sinon ma providence qui pourvoit ainsi à la détresse de ce mort? Car il a été dit que je veux non la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Sois tout amour pour ma providence, ma fille. Si tu veux seulement ouvrir les yeux, ceux de ton esprit et ceux de ton corps, tu verras des hommes criminels plongés dans cette affreuse misère. Privés de ma lumière, la corruption de la mort dans leur âme, êtres d'obscurité et de ténèbres, ils vont chantant et riant, prodiguant leur temps dans la vanité, dans les plaisirs, dans la basse débauche. Manger, boire, jouir, voilà toute leur vie: leur Dieu c'est leur ventre. Hors de là ils n'ont que haine, rancœur, orgueil, et mille autres vices dont je t'ai parlé. Et ils n'ont pas conscience de leur état! S'ils ne changent pas de vie, ils sont dans le chemin, qui mène tout droit à la mort éternelle, et ils y vont en chantant!

N'estimerait-on pas grande sottise, extravagante folie, le fait d'un condamné à mort qui irait à l'échafaud, en chantant et dansant, et en donnant des signes d'allégresse? Oui, assurément. Et c'est la folie de ces malheureux, folie d'autant plus grande

que sans comparaison aucune, ils éprouvent plus de dommage incontestablement de la perte de leur âme que ceux-là de la mort de leur corps. Ils perdent la vie de la grâce, ceux-là la vie corporelle ; par l'éternelle damnation ils subissent une peine infinie, ceux-là, une peine finie. Et ils y courent, et ils chantent ! O deux fois aveugles, insensés et fous au-dessus de toute sottise !

Cependant mes serviteurs sont dans les larmes, leur corps est dans l'affliction, leur cœur en souffrance. Veilles, prières incessantes, soupirs, gémissements, macérations, ils acceptent tout, ils affrontent tout, pour le salut de ces pécheurs qui, de leur côté, les tournent en dérision. Mais leurs railleries retombent sur leurs têtes, et le châtiment de la faute revient toujours à celui qui l'a commise, tandis que la récompense de tous les labeurs, supportés pour l'amour de moi, fait retour à celui à qui ma bonté a fait la grâce de la mériter. Car moi votre Dieu, je suis le Dieu juste, je rendrai à chacun selon ses œuvres.

Mes serviteurs ne se laissent pas décourager par les moqueries, par les persécutions et les ingratitudes de ces malheureux : ils n'en prient pour eux qu'avec plus de zèle et plus de ferveur. Et qui donc les excite ainsi à frapper à la porte de ma miséricorde ? Qui ? sinon encore ma providence, attentive à procurer le salut de ces misérables, et qui, dans ce but, grandit la vertu et attise le feu de la charité dans l'âme de mes serviteurs ? Infinies en vérité, les ressources providentielles ménagées par moi à

l'âme du pécheur, pour le retirer du péché mortel !

Je vais te parler maintenant de la conduite de ma providence à l'égard de ceux qui, sortis de leur faute, demeurent encore imparfaits. Sans revenir sur ce qui a été exposé avec ordre des états de l'âme, j'y toucherai très brièvement.

CHAPITRE X
(144)

De la providence de Dieu à l'égard de ceux qui sont encore dans l'amour imparfait.

Sais-tu, très chère fille, quel moyen j'emploie pour faire sortir l'âme imparfaite de son imperfection ?

Quelquefois je la livre à elle-même, à la multiple variété des pensées qui confusément l'obsèdent, et à l'aridité de son esprit. Il lui semble alors qu'elle est entièrement abandonnée de moi, et qu'elle n'a plus d'affection pour rien ; ni pour le monde, parce qu'en réalité elle n'en a pas ; ni pour moi, croit-elle, parce qu'elle n'éprouve en elle-même aucun sentiment, sauf dans sa volonté, une certaine disposition à ne pas vouloir m'offenser. Cette porte de la volonté libre, je ne donne pas licence aux ennemis de l'ouvrir. Je permets bien aux démons et aux autres ennemis de l'homme, d'enfoncer les autres portes, mais pas celle-là, qui est la principale et dont dépend le sort de la cité de l'âme. C'est au libre arbitre qu'est confiée la garde de cette porte. C'est moi qui l'ai fait libre ; à lui de répondre, à son gré, oui ou non.

Nombreuses sont les portes de cette cité. Mais il en est trois qui ont plus d'importance que les autres.

La principale est celle que je viens de dire, la volonté, qui est inexpugnable, si elle ne consent à se livrer, et qui commande les deux autres, qui sont la mémoire et l'intelligence. Si la volonté consent à lui livrer passage, l'ennemi, l'amour-propre, fera irruption dans la place, avec toute la troupe hostile qui le suit. Dès lors, l'intelligence est envahie par les ténèbres ennemies de la lumière, et la mémoire est occupée par la haine, par le ressentiment que provoque en elle le souvenir de l'injure reçue, haine et ressentiment directement hostiles à la charité, à l'amour du prochain. Elle est assaillie soudain par le souvenir de mille plaisirs du monde aussi nombreux, aussi variés que les divers péchés qui sont les ennemis nés des vertus.

Ces portes une fois livrées, toutes les autres issues s'ouvrent d'elles-mêmes; ce sont tous les sens du corps, qui sont des organes correspondants aux facultés de l'âme. L'affection déréglée de l'homme, qui a ouvert ses portes, est donc en communication avec ces organes ; tous ceux-ci par conséquent sont contaminés par la corruption de la volonté, et leurs opérations s'en trouvent elles-mêmes souillées. L'œil donne et propage la mort, parce que désormais il n'est occupé qu'à considérer des objets de mort avec des regards dissolus, des manières provocantes, un extérieur déshonnête, signe de la vanité et de la légèreté du cœur. L'homme est ainsi, pour lui-même et pour les autres, une cause de mort.

O malheureux ! je t'avais donné tout cela pour élever tes regards vers le ciel. La beauté de mes

créatures devait te conduire à moi, pour y contempler la beauté de mes mystères ; et c'est en bas que tu regardes ; tu n'as d'yeux que pour la boue, et tu n'en retires pour toi que la mort !

L'oreille aussi prend plaisir aux choses déshonnêtes, elle accueille les propos sur autrui pour le pouvoir juger. Que ne s'emploie-t-elle à écouter ma parole et à s'informer des besoins du prochain ! C'est pour cela que je l'ai faite.

La langue a été donnée à l'homme pour annoncer ma parole et faire l'aveu de ses fautes, comme aussi pour coopérer au salut des âmes. Il l'emploie, au contraire, à blasphémer contre moi, son Créateur, et à la perte du prochain. N'est-ce pas elle, en effet, qui met en pièces sa réputation, qui murmure contre lui, qui calomnie ses œuvres, rabaissant les bonnes et exaltant les mauvaises. Jurements, faux témoignages, paroles lascives, dangereuses pour soi-même et pour les autres, voilà ses méfaits. Et n'est-ce pas elle encore, qui lance ces mots d'injures qui traversent le cœur du prochain comme un poignard et provoquent sa colère ? Que de maux, que d'homicides, que d'impuretés, que de haines, que de vengeances, que de pertes de temps, sont imputables à la langue !

L'odorat ne pèche-t-il pas, lui aussi, par le plaisir désordonné qu'il recherche dans ses propres sensations. Et le goût, avec son avidité insatiable, avec ses appétits déréglés, toujours en quête de mets variés et sans cesse renouvelés, comme s'il n'avait pour objectif que de remplir le ventre ! Elle

ne remarque pas, la pauvre âme, qu'elle ouvre ainsi la porte à tous les abus, que les excès dans la nourriture allument dans sa chair fragile de violents désirs où elle risque d'être consumée.

Les mains, à leur tour, prennent plaisir à dérober le bien d'autrui, et trouvent leur satisfaction à des actes bas et déshonnêtes, elles que j'ai faites pourtant, pour assister le prochain dans ses infirmités, et pour répandre l'aumône qui subvient à sa détresse ! Les pieds ont été donnés à l'homme pour porter le corps, pour le transporter d'un lieu à un autre, là où l'appelle sa propre utilité ou celle du prochain, pour la gloire et l'honneur de mon nom : et ils ne servent qu'à courir à des lieux de perdition, à toutes les occasions de péché, aux conversations légères et corruptrices, par lesquelles il entraîne au mal et les autres et lui-même, au gré de sa volonté désordonnée.

Tout cela je te l'ai dit, ma très chère fille, pour te donner sujet de pleurer sur la désolation où est réduite la noble cité de l'âme, et pour te faire voir quels maux innombrables font irruption par la porte principale de la volonté. Moi, cependant, je n'ai donné licence à aucun de ses ennemis d'en franchir le seuil, bien que, comme je l'ai dit, je leur laisse faculté d'attaquer les autres portes. Ainsi, je permets que l'intelligence soit occupée par les ténèbres d'esprit ; quelquefois, c'est la mémoire, qui a comme perdu tout souvenir de moi ; en d'autres temps, c'est toute la sensibilité qui semble en révolte, tous les sens du corps qui se sont mis en

insurrection. Même à regarder les choses saintes, à les toucher, à les voir, à les sentir, à s'en approcher, l'âme éprouve des troubles dans la sensibilité, comme si tout provoquait, chez elle, des émotions déshonnêtes et corruptrices. Mais rien de tout cela ne donne la mort à l'âme, car je ne veux pas sa mort, pourvu qu'elle prenne garde de ne pas ouvrir la porte de la volonté. Je permets à ces ennemis de s'agiter au dehors, mais non de pénétrer au dedans. Ils ne peuvent entrer dans la place, qu'autant que la volonté propre le veut.

Et pourquoi exposer ainsi à tant de tourments et d'afflictions cette âme entourée de tant d'ennemis ? Ce n'est pas pour qu'elle succombe et perde le trésor de ma grâce, mais pour lui donner une idée plus haute de ma providence. Je veux l'amener ainsi à se confier en moi, et non pas en elle-même ; je veux la réveiller de sa négligence, et par le péril qui la trouble lui faire chercher un refuge en moi, son unique défenseur. C'est moi qui suis son père, un père tendre, qui veut son salut, et, dans cette pensée, travaille à la rendre humble, à la convaincre qu'elle n'est pas, à lui faire reconnaître que l'être et les grâces qui s'ajoutent à l'être, elle a tout reçu de moi qui suis sa vie.

Et comment l'âme apprend-elle à connaître que je suis sa vie, et à découvrir l'action de ma providence, au milieu de ces assauts ? Par la grande délivrance ! Je ne la laisse pas continuellement se débattre dans ces épreuves : elles vont et viennent, suivant que je le juge utile à son progrès. Parfois

elle croit être en enfer, et soudain, sans aucun effort, sans aucun acte de sa part, elle se trouve délivrée. et éprouvant un avant-goût de la vie éternelle. Une grande sérénité est descendue en elle, il lui semble que tout ce qu'elle voit lui parle de Dieu, et tout son cœur s'embrase d'amour, dans la contemplation de ma providence, qui s'est ainsi manifestée à elle. Elle voit qu'elle a été retirée d'une violente tempête, sans qu'elle fût pour rien dans cette délivrance. La lumière lui est venue à l'improviste, sans qu'elle y pensât ; elle comprend, dès lors, que c'est mon inestimable charité qui, seule, est venue à son secours au moment de sa détresse, quand elle n'en pouvait plus.

Pourquoi donc, quand elle s'appliquait elle-même à l'oraison et à ses autres exercices ordinaires, ne lui ai-je pas répondu par un rayon de lumière qui eût dissipé ses ténèbres? — Parce qu'elle était encore imparfaite, et qu'ainsi elle eût pu s'attribuer à elle-même, dans son exercice, ce qui ne lui appartenait pas. Tu vois comment, les combats qu'il lui faut subir, sont un moyen pour celui qui est encore imparfait d'arriver à la perfection, par l'expérience qu'il fait, dans ces assauts, de ma divine providence. C'est par là même qu'il s'élève au-dessus de l'amour imparfait.

Il est encore une sainte ruse que j'emploie, pour déprendre l'âme de son imperfection. Je lui fais concevoir, pour quelque créature, une affection spirituelle et particulière, en plus de l'amour général qu'elle doit à tous. Par ce moyen elle s'exerce à

la vertu et sort peu à peu de sa négligence : son cœur se détache des autres créatures qu'elle aimait d'un amour trop sensible, père, mère, frères, sœurs; son amour se purifie peu à peu de toute passion, et elle en arrive à ne les aimer plus que pour moi, son Dieu. Ainsi cet amour que je lui ai inspiré, réglé suivant la mesure que je lui ai moi-même imposée, sert à la délivrer de l'attachement excessif qu'elle avait auparavant pour les créatures, et l'arrache par là même, tu le vois, à cette imperfection.

Mais il est encore un autre effet de cette affection spirituelle : c'est de permettre à l'âme d'éprouver si elle m'aime parfaitement, ou non, comme aussi la créature qu'elle aime ainsi spirituellement. C'est à cette expérience que j'ai voulu la soumettre par cet amour, en lui ménageant l'occasion de se rendre compte elle-même de la valeur de ses sentiments. Si elle ne prenait conscience de ce qu'ils sont, il lui importerait peu qu'ils fussent ou non de moi, elle n'en concevrait ni déplaisir ni joie.

Je lui ai déjà fait connaître par ce moyen, t'ai-je dit, qu'elle était encore imparfaite. Or il est bien certain que si l'amour qu'elle a pour moi est imparfait, imparfait aussi doit être celui qu'elle porte à la créature raisonnable. Car la charité parfaite du prochain dépend essentiellement de la parfaite charité que l'on a pour moi. La même mesure de perfection ou d'imperfection qu'elle a mise dans son amour pour moi se retrouve dans l'amour qu'elle porte à la créature. Comment son affection spirituelle pour la créature va-t-elle lui faire dis-

cerner cette mesure ? A bien des signes. Et même si elle veut avoir l'œil ouvert, son intelligence ne tardera guère à l'apercevoir et à la constater par l'expérience. Mais comme je t'en ai entretenu largement en un autre endroit, je ne t'en dirai ici que quelques mots.

Cette créature, elle l'aime, ai-je dit, d'une affection particulière. Et voilà soudain qu'elle croit s'apercevoir qu'elle en est moins aimée. L'amie, semble-t-il, a moins d'attention pour elle; il fait plus rare ces entretiens qui lui procuraient tant de consolation, tant de profit, tant de douceur ; ou bien, et surtout, elle a cru voir que cette personne aimée réserve plus fréquemment pour une autre ces rencontres et ces conversations. La peine qu'elle éprouve de leur privation n'en devient que plus cruelle! C'est cette peine qui l'introduit dans la connaissance d'elle-même.

Dès lors, si elle veut obéir à la lumière et se conduire avec la prudence qui doit régler ses affections, c'est d'un amour plus parfait qu'elle aimera cette créature que je lui ai donnée comme un moyen. Elle comprendra que c'est par la connaissance d'elle-même et par la haine qu'elle a conçue de son propre sentiment, qu'elle aura raison de son imperfection et pourra s'élever à la perfection. Une fois là, son amour deviendra de plus en plus parfait, de plus en plus grand, et pour les créatures en général, et pour cette créature en particulier, moyen providentiel que ma bonté lui a ménagé, pour l'encourager à la haine de soi et à l'amour de la vertu, en cette vie de pè-

lerinage; pourvu, cependant, qu'elle ne soit pas assez sotte pour se laisser dominer et troubler par sa peine, au point de s'abandonner au dégoût de l'esprit, au chagrin du cœur, et de renoncer à ses exercices. Dans ces conditions, cette affection constituerait un vrai danger : l'âme tournerait à sa propre ruine et changerait, en instrument de mort, ce que je lui procurai comme un moyen de vie. Non, ce n'est pas là ce qu'elle doit faire. Qu'elle donne à son zèle un autre objet, pour le rendre saint. Qu'avec humilité elle se reconnaisse indigne des consolations qu'elle recherchait et dont elle se voit privée. Qu'elle considère à la lumière de la foi, que c'est la vertu qui doit être le motif principal de son amour, et que la vertu n'a pas diminué dans la personne qu'elle aime; qu'elle conçoive alors le désir de supporter toute peine, de quelque côté qu'elle lui vienne, pour la gloire et l'honneur de mon nom. C'est ainsi qu'elle accomplira ma volonté en elle-même, et qu'elle recevra ce fruit de la perfection ; c'est pour la faire parvenir à cette lu ière que j'ai disposé dans sa vie les luttes, les secours, et tous les événements.

Voilà les moyens dont se sert ma providence à l'égard des imparfaits. Il en est bien d'autres encore : la langue humaine serait incapable d'en exprimer le nombre et la variété.

CHAPITRE XI
(145)

De la providence de Dieu vis-à-vis de ceux qui sont dans la charité parfaite.

Je te parlerai maintenant des parfaits et des dispositions de ma providence, pour les conserver en leur état, pour éprouver leur perfection et la développer incessamment; car, en cette vie, nul n'est si parfait qu'il ne puisse le devenir davantage. Voici un des nombreux moyens que j'emploie pour promouvoir leur progrès.

Ma Vérité elle-même a dit : *C'est moi, la vigne véritable; mon Père est le laboureur; vous, vous êtes les rameaux*[1].

Celui qui demeure en lui, qui est la vigne véritable issue de moi le Père, en s'attachant à sa doctrine, celui-là porte fruit. Pour que votre fruit soit plus abondant et plus savoureux, je vous laboure par les nombreuses tribulations, les affronts, les injures, les outrages, les mépris, les reproches, par les paroles, par les faits, par la faim, par la soif, suivant qu'il plaît à ma bonté, et suivant la mesure que chacun est capable de porter. La tri-

1. Jean, XV, 1.

bulation est le signe démonstratif, qui fait juger de la perfection ou de l'imperfection de la charité dans une âme. Les injustices et les épreuves que je ménage à mes serviteurs exercent leur patience et avivent le feu de leur charité, par la compassion qu'elles provoquent en eux, pour l'âme de celui qui leur fait injure ; car ils sont plus sensibles à l'offense qui m'est faite et au dommage de leur persécuteur qu'à leur propre injure.

Ainsi font ceux qui sont dans l'état de grande perfection et pour qui tout est moyen de progrès ; aussi est-ce pour leur avancement que je dispose tout ce qui leur arrive. Je mets en eux une faim du salut des âmes qui les aiguillonne sans cesse, et leur fait frapper jour et nuit à la porte de ma miséricorde, dans un complet oubli d'eux-mêmes, comme je te l'ai expliqué à propos de l'état des parfaits. Or plus ils se perdent ainsi, plus ils me trouvent.

Et où me cherchent-ils ? Dans ma Vérité, en suivant parfaitement la voie de sa douce doctrine. Ils ont lu son doux et glorieux livre, et ils y ont appris que, pour obéir à mon commandement et montrer combien il aimait mon honneur et le genre humain, il a voulu courir, à travers les supplices et les opprobres, à la table de la très sainte Croix, où par son sacrifice il a fait sa nourriture de la race humaine ; c'est ainsi que, par sa passion et par son amour des hommes, il m'a témoigné à moi-même tout l'amour qu'il avait de ma gloire.

Mes Fils bien-aimés, eux aussi, ceux qui sont parvenus à cet état de la grande perfection, me

démontrent, par leur persévérance, par leurs veilles, par leurs humbles et constantes prières, qu'ils m'aiment, Moi, véritablement, et qu'ils ont bien étudié le livre de ma Vérité, puisqu'ils en pratiquent la sainte doctrine, en supportant tout, souffrances et labeurs, pour le salut de leur prochain. Car ils n'ont point d'autre moyen que celui-là, de me prouver l'amour qu'ils ont pour moi. Tout autre moyen que l'on pourrait imaginer, pour me témoigner de l'amour, reposerait sur ce moyen principal qui est la créature raisonnable. Comme je te l'ai dit ailleurs, tout le bien que l'on peut produire s'accomplit par l'intermédiaire du prochain, parce qu'on ne peut vraiment faire le bien que dans la charité, qui est l'amour de moi-même et du prochain. Tout ce qui est fait en dehors de la charité n'est pas vraiment un bien, quelque vertueux que soient par ailleurs les actes accomplis. De même aussi, d'ailleurs, l'on commet le mal, par l'intermédiaire du prochain, par le manque de charité.

Tu comprends par là que c'est par ce moyen que je leur ai déterminé, que mes serviteurs prouvent leur perfection et l'amour pur qu'ils ont pour moi, en s'employant sans relâche, et à travers toutes les souffrances, pour le salut du prochain. C'est pourquoi je les émonde par les tribulations, pour qu'ils produisent des fruits plus abondants et plus suaves. Le parfum de leur patience monte jusqu'à moi.

Quelle suavité et quelle douceur dans ce fruit! Et combien profitable à l'âme, qui porte ainsi la

douleur sans faiblir ! Si elle le pouvait voir, il n'est pas de souffrance qu'elle ne recherchât avec empressement et qu'elle ne reçût avec allégresse. C'est pour procurer ce grand trésor à mes fils bien-aimés, que je leur impose le fardeau de grandes souffrances, pour ne pas laisser se rouiller en eux la vertu de patience. S'ils ne la tenaient ainsi en continuelle activité, quand viendrait le temps de l'exercer, ils la trouveraient toute recouverte de cette rouille de l'impatience qui ronge l'âme.

Parfois, j'use avec eux d'un agréable stratagème pour les maintenir dans l'humilité. Je laisse s'endormir en eux toute leur puissance affective, au point que ni dans leur volonté ni dans leur sensibilité, ils n'éprouvent aucune impression contraire à la vertu, sinon comme le peuvent faire des personnes endormies ; je ne dis pas mortes, car dans l'âme parfaite la sensibilité peut sommeiller, elle ne meurt pas et même, si l'âme se relâche de l'exercice ou de l'ardeur du saint désir, elle se réveillera plus violente que jamais. Que nul donc, si élevé qu'il soit en perfection, ne se croie assuré du côté des sens : tous ont besoin de demeurer dans une sainte crainte de moi-même. Nombreux sont ceux qui tombent misérablement et qui ne seraient pas tombés, s'ils avaient eu plus de défiance.

Je dis donc que, chez ces parfaits, il semble parfois que leur faculté de sentir soit endormie. Parce qu'ils ont supporté de grandes épreuves sans en être émus, ils seront portés à croire qu'ils ne sont pas susceptibles d'être tout à coup troublés

par le plus petit incident, par la moindre bagatelle, dont ils seraient les premiers à rire. Et les voilà soudain qui se sentent si vivement affectés au dedans d'eux-mêmes, qu'ils en demeurent stupéfaits. C'est ma providence qui a ménagé cette expérience, pour l'avancement de l'âme : elle la ramène ainsi dans la vallée de l'humilité. Plus prudente désormais, l'âme se dresse contre elle-même avec une rigueur impitoyable, poursuivant de sa haine et accablant de ses reproches cette révolte de ses sens. Ce châtiment a pour effet de plonger la sensibilité en un sommeil plus profond.

A quelques-uns de mes grands serviteurs, ma providence prouve sa vigilance, en leur laissant cet aiguillon que connut le cher apôtre Paul, mon vase d'élection. Bien qu'il eût reçu la doctrine de ma Vérité dans l'abîme du Père éternel, je ne voulus point éteindre en lui les rébellions de la chair. Ne pouvais-je cependant délivrer Paul et mes serviteurs de ces révoltes des sens ? Oui, assurément. Pourquoi donc ma providence ne le fait-elle pas ? Pour leur procurer un sujet de mérite, et pour les maintenir dans la connaissance d'eux-mêmes qui leur inspire la véritable humilité. C'est encore pour les rendre miséricordieux à l'égard du prochain, et compatissants à leurs peines sans aucune dureté. Ils auront en effet bien plus de compassion pour ceux qui sont dans la souffrance et dans la tribulation, s'ils font eux-mêmes l'expérience des mêmes épreuves. Leur amour s'en accroît d'autant, et ils courent vers moi, tout oints de la véritable humi-

lité et embrasés du feu de la divine charité. C'est par ces moyens, et une infinité d'autres, que je les achemine à l'union parfaite, comme je t'ai dit. Ils parviennent ainsi à une union si complète, et à une connaissance si pleine de ma bonté, que, bien qu'encore dans un corps mortel, ils n'en goûtent pas moins le bonheur des immortels, et tout en demeurant dans la prison du corps, il leur semble qu'ils en sont sortis. Comme ils m'ont ainsi beaucoup connu, ils m'aiment davantage, et qui aime beaucoup, se tourmente aussi beaucoup ; aussi, leur tourment s'accroît-il en même temps que leur amour. Et quel tourment endurent-ils donc ? Ce ne sont ni les injures qu'ils ont subies, ni les souffrances de leur corps, ni les assauts du démon, ni aucune autre contrariété qui leur pourrait advenir à eux personnellement. Rien de tout cela ne les peut affliger. S'ils se lamentent, c'est des offenses qui me sont faites à moi, en voyant et en éprouvant que je suis digne d'être aimé et servi ; c'est de la perte des âmes, qu'ils voient s'enfoncer dans les ténèbres du monde, et tomber dans un tel aveuglement. Car dans cette union que l'âme a contractée avec moi par sentiment d'amour, elle regarde et connaît en moi l'ineffable amour que j'ai pour mes créatures ; elle voit qu'elles représentent mon image, et elle s'éprend d'amour pour elles pour l'amour de moi. De là l'intolérable tourment qu'elle éprouve quand elle les voit se séparer de ma bonté. Si grande est cette douleur que toute autre peine ne lui semble plus rien en comparaison, et qu'elle

demeure insensible à toutes les autres souffrances, comme si ce n'était pas elle qui les endurât.

Une autre attention de ma providence, est de me manifester moi-même à mes serviteurs. Je leur fais voir en moi, avec une grande tristesse, les iniquités et les misères du monde, la damnation des âmes en général et en particulier, selon qu'il plaît à ma bonté, pour les faire progresser dans l'amour et dans la peine. Stimulés ainsi par le feu du désir, ils crient vers moi avec une ferme confiance, éclairés par la lumière de la très sainte foi, pour demander mon assistance en faveur de tant d'infortunés. Ainsi, du même coup, ma divine providence pourvoit aux besoins du monde, vaincue qu'elle est par les doux désirs tourmentés de mes serviteurs, et eux-mêmes en retirent avantage, par la connaissance plus profonde qu'ils y trouvent et par l'union plus parfaite qu'ils font avec moi.

Tu le vois donc bien, nombreuses sont les voies et bien variés les moyens par lesquels je conduis les parfaits. Tant qu'ils sont en cette vie, ils sont toujours capables de progresser dans la perfection et de mériter davantage. C'est pourquoi, sans cesse je m'emploie à les dépouiller de tout amour-propre désordonné, spirituel ou temporel, et je les travaille par de nombreuses tribulations, pour qu'ils produisent un fruit plus abondant et meilleur. Le déchirement qu'ils endurent en voyant que l'on m'offense et que les âmes perdent la grâce, éteint en eux tout autre sentiment, tellement que toutes les peines de cette vie leur paraissent, auprès

de cette douleur, moins que bagatelles. Dans cet état, ils n'ont plus aucune recherche personnelle ; tribulation ou consolation, tout leur est égal. Ce n'est pas leur satisfaction dont ils sont avides, ce n'est pas d'un amour mercenaire qu'ils m'aiment, en vue de leur propre plaisir : ce qu'ils veulent uniquement, c'est la gloire et l'honneur de mon nom.

Tu peux donc voir, ma très chère fille, que ma providence s'étend à toutes mes créatures raisonnables, que les moyens qu'elle emploie sont admirables, et les occasions qu'elle ménage infiniment variées. Les hommes de ténèbres ne les connaissent pas, car les ténèbres ne sauraient être accueillantes à la lumière. Seuls les peuvent apercevoir, ceux qui possèdent la lumière, et plus ou moins parfaitement, suivant le degré de leur lumière. Cette lumière se trouve dans la parfaite connaissance que l'âme a d'elle-même, qui la fait s'insurger contre les ténèbres, avec une haine qui la prend tout entière.

CHAPITRE XII

(146)

Bref résumé de ce qui précède. — Explication des paroles du Christ à saint Pierre : « Jette tes filets à droite de la barque. »

Je t'ai expliqué comment je pourvois aux besoins de mes créatures, soit en général, soit en particulier. Ce que je t'en ai fait voir est comme la vapeur d'une goutte de rosée en comparaison de l'Océan. Je t'ai exposé les moyens que j'emploie, pour accroître dans l'âme la faim et le désir du sacrement. Tu as pu apprendre aussi, comment l'action de ma providence se fait sentir à l'intérieur de l'âme, par l'intermédiaire du Saint-Esprit, le serviteur, qui distribue ma grâce au méchant pour le ramener au bien, à l'imparfait pour l'acheminer vers la perfection, au parfait pour le rendre plus parfait encore. Car vous pouvez toujours progresser, et devenir de bons et parfaits médiateurs entre moi et les hommes qui se sont mis en révolte contre moi. Je t'ai dit en effet, s'il t'en souvient bien, que c'est par la médiation de mes serviteurs, que je ferai miséricorde au monde, et que c'est à cause de leurs souffrances que je réformerai mon Épouse. Vraiment, on les peut appeler un autre

Christ crucifié, puisqu'ils ont accepté de remplir son office. Mon Fils unique est venu comme médiateur, pour mettre fin à la guerre, et réconcilier dans la paix, l'homme et moi, en souffrant avec patience jusqu'à la mort ignominieuse de la croix.

C'est aussi l'œuvre de ces crucifiés. Ils se font médiateurs par leurs prières, par leurs paroles, par leur bonne et sainte vie, proposée comme un modèle aux yeux de tous. En eux brillent les pierres précieuses des vertus, et cette patience avec laquelle ils supportent les défauts du prochain. Ce sont là, les amorces auxquelles ils prennent les âmes. Ils lancent le filet non de la main gauche, mais de la main droite, comme le disait ma Vérité à Pierre et aux autres disciples après la Résurrection. La main gauche, c'est-à-dire l'amour-propre, est morte chez eux; mais la main droite est vivante. Elle est ce vrai et pur amour, cette douce et divine dilection, avec laquelle ils jettent le filet du saint désir, en moi, l'océan de paix. En rapprochant le récit qui précède la résurrection de celui qui la suit, tu y verras qu'en retirant le filet, c'est-à-dire en enfermant leur désir dans la connaissance d'eux-mêmes, ils prennent une telle abondance de poissons qu'ils ne peuvent suffire à le ramener à eux, et qu'ils sont obligés d'appeler un compagnon pour les aider dans cette besogne. En effet l'acte de saisir et de lancer le filet doit être accompagné de la véritable humilité, et il faut appeler le prochain par amour, pour le prier d'aider à retirer ces poissons qui sont les âmes.

Cette vérité tu l'expérimentes en toi-même, et tu la peux observer dans mes serviteurs. Si lourd est le poids de ces âmes qu'ils enferment dans le filet de leur saint désir, qu'ils crient au secours; ils voudraient que toutes les créatures raisonnables accourusssent à leur aide, et vinssent prêter à leur propre insuffisance l'assistance de leur humilité. Voilà pourquoi je t'ai dit qu'ils faisaient appel à l'humilité et à la charité du prochain pour les aider à retirer ces poissons, qui se trouvent pris en grande abondance, bien que plusieurs s'en échappent par leur propre faute et ne demeurent pas enfermés dans le filet. Le filet du saint désir les a bien tous pris, puisque l'âme affamée de mon honneur ne se contente pas d'une partie, mais veut y englober tous les hommes.

Elle veut les bons, pour qu'ils l'aident dans cette pêche à faire entrer les poissons dans le filet, et que par cette œuvre ils se conservent dans le bien et avancent dans la perfection; les imparfaits, elle voudrait qu'ils devinssent parfaits, et les mauvais, elle désire les voir devenir bons. Les infidèles plongés dans les ténèbres, elle souhaite qu'ils parviennent à la lumière du saint baptême. Elle les veut tous, quels que soient leur état, leur condition, parce qu'en moi elle les voit tous, créés par ma bonté à l'amour de feu, et rachetés par le sang du Christ crucifié, mon Fils unique. Tous sont donc pris dans le filet de son saint désir : mais beaucoup s'en échappent, comme je te l'ai dit, qui se privent de la grâce par leur faute, ou qui, comme les infidèles

et les autres, demeurent dans le péché mortel. Cela n'empêche pas qu'ils soient compris en ce désir et cette incessante prière : car qu'une âme s'éloigne de moi par ses offenses ainsi que de la société de mes serviteurs, en manquant à l'amour et au respect qu'elle leur doit, les sentiments que ceux-ci ont pour elle n'en subissent aucun dommage. Le propre de leur charité est de demeurer inaltérable. C'est ainsi qu'ils jettent de la main droite cet aimable filet.

O fille très chère, il est raconté dans le saint Évangile, que lorsque ma Vérité commanda au glorieux apôtre Pierre de jeter à la mer ses filets, Pierre répondit, que toute la nuit il s'était fatigué sans rien prendre [1], mais, ajouta-t-il, sur votre commandement, je vais le jeter. Il le jeta ; il prit une si grande quantité de poissons qu'il ne le pouvait retirer seul, et qu'il dut appeler les disciples à son aide.

Considère cet acte de Pierre ! Dans la réalité qui vient d'être décrite, tu découvriras une figure, et tu comprendras par tout ce que je t'ai dit que cette figure s'applique à toi. Car, sache-le bien, tous les mystères, toutes les actions accomplies en ce monde par ma Vérité avec ses disciples ou en dehors des disciples, étaient représentatifs de ce qui se passe dans l'intime de l'âme de mes serviteurs et chez tous les hommes. Vous pouvez retirer de tous ces faits un enseignement et une règle

1. Luc, v, 5-7.

de vie. Qu'on les médite à la lumière de la raison, et les esprits les plus grossiers comme les plus subtils, les intelligences vulgaires comme aussi les plus hautes peuvent en tirer profit chacun peut en prendre sa part, s'il le veut.

Pierre, t'ai-je dit, au commandement du Verbe, jeta le filet: il fut donc obéissant, en croyant avec une foi vive, qu'il prendrait du poisson, et il en prit en effet beaucoup; mais ce ne fut pas pendant la nuit. Sais-tu quel est ce temps de la nuit? C'est la nuit ténébreuse du péché mortel, où l'âme est privée de la lumière de la grâce. En cette nuit, elle ne saurait rien prendre, parce qu'elle jette le filet de son désir non dans l'océan de vie, mais dans la mer morte, où elle ne trouve que la faute qui n'est pas quelque chose. Elle se fatigue en vain, tous ses efforts sont inutiles. Ceux qui s'imposent toutes ces peines se font les martyrs du démon, non du Christ crucifié. Mais, quand le jour paraît, quand l'âme sort de la nuit du péché, pour recouvrer la lumière de la grâce, elle retrouve du même coup dans son esprit le commandement de la loi que je lui ai donnée, de jeter le filet, à la parole de mon Fils, en m'aimant par-dessus toute chose, et le prochain comme soi-même. Docile dès lors à la lumière de la foi, avec une ferme confiance, elle jette son filet, sur sa parole, en suivant la doctrine et les exemples de ce doux Verbe d'amour et de ses disciples. Comment son filet se remplit et quels sont ceux qu'il appelle à son aide. Je te l'ai déjà dit, et je n'y reviens plus.

CHAPITRE XIII
(147)

Comment il en est qui sont plus habiles à jeter le filet et qui prennent plus de poissons. De l'excellence de ces parfaits.

Tout ce que je viens de dire est pour te faire comprendre, par la lumière de l'intelligence, avec quelle providence, ma Vérité, dans le temps qu'elle vivait avec vous, réglait tous ses services[1] et accomplissait toutes ses actions. Tu apprendras par là même comment se conduit et ce que doit faire une âme qui est en cet état de grande perfection. Remarque-le bien, l'un agit plus parfaitement que l'autre, suivant qu'il obéit plus promptement à cette parole, et avec une plus parfaite lumière, dépouillé de toute confiance en lui-même, toute son espérance reposant en moi, son Créateur.

Celui qui obéit aux préceptes et aux conseils intérieurement et extérieurement jette son filet plus parfaitement que celui qui observe les commandements réellement, et les conseils d'esprit seulement. Celui qui n'observerait pas les conseils mentalement n'observerait déjà plus les commandements réellement : ces deux conditions sont inséparables comme

1. Gigli a *ministerii*. Cornetti porte *misterii*. Cartier a traduit « mystère » bien qu'il prétende suivre Gigli.

je te l'ai expliqué plus longuement en un autre endroit. Qui lance plus parfaitement le filet, pêche aussi plus parfaitement ; et les parfaits dont je t'ai parlé font une pêche très abondante et excellente.

Supérieurs en effet sont leurs moyens d'action, par la belle ordonnance qu'ils ont su mettre en leurs puissances, par la bonne et douce garde exercée par le libre arbitre à la porte de la volonté. Tous leurs sentiments s'accordent en la plus suave harmonie, à l'intérieur de la cité de l'âme, dont toutes les portes sont à la fois ouvertes et fermées. La volonté est fermée à l'amour-propre, elle est ouverte au désir, au zèle de mon honneur, et à l'amour du prochain. L'intelligence est fermée à la considération des plaisirs, des vanités et des bassesses du monde, ténèbres épaisses qui obscurcissent l'esprit qui s'y attache et le plongent dans la nuit ; elle est ouverte à la mémoire et au souvenir de mes bienfaits. Toute la puissance affective de l'âme entre alors en jubilation et entonne un cantique, dont la prudence a réglé tous les accords et dont la dominante est la gloire et l'honneur de mon nom. Elle a accordé pour cette harmonie, les grandes cordes des puissances de l'âme, comme aussi les cordes plus grêles des sens qui sont les organes du corps. Si les hommes d'iniquité rendent un son de mort en accueillant leurs ennemis, ceux-ci, mes parfaits, font entendre un hymne de vie, et en recevant leurs amies, les vraies et solides vertus, ils leur donnent le concert de leurs œuvres bonnes et saintes

Chaque membre s'acquitte de la fonction que je lui ai assignée, et chacun à son rang, dans un ordre parfait. L'œil s'applique à voir, l'oreille à entendre, l'odorat à sentir les odeurs, le goût à percevoir les saveurs, la main à toucher et à œuvrer, les pieds à marcher. Et tous s'accordent en un même son harmonieux, qui est le service du prochain, pour l'honneur et la gloire de mon nom et le progrès de l'âme, par leurs bonnes, vertueuses et saintes opérations, soumis qu'ils sont, comme organes, à toutes les impulsions de la volonté. Ce bel accord a toutes mes complaisances ; il ravit les anges et fait les délices de tous les vrais amateurs, qui l'écoutent dans la joie et dans l'allégresse, chacun participant au bonheur d'autrui.

Il fait aussi l'admiration du monde. Qu'ils le veuillent ou non, les hommes d'iniquité ne peuvent pas demeurer insensibles à la douceur de cette harmonie. Beaucoup se laissent prendre à son charme, et sa séduction les arrache à la mort pour les ramener à la vie. Tous les saints ont attiré les âmes par cette musique. Le premier qui ait fait entendre ce concert de vie fut le doux Verbe d'amour, lorsque, après avoir pris votre humanité pour l'unir à la divinité, il fit entendre sur la croix un si doux chant qu'il attira à lui le genre humain, et subjugua le démon auquel il enleva le pouvoir usurpé qu'il avait possédé si longtemps par la faute de l'homme. C'est à l'école de ce maître que tous vous avez appris l'harmonie. C'est lui qui vous a enseigné à accorder vos instruments. C'est avec cet art qu'ils tenaient

de lui, que les apôtres furent si puissants et répandirent sa parole dans le monde entier : martyrs, confesseurs, docteurs, vierges, tous ont attiré et séduit les âmes par le bel accord de leur vie. Vois la glorieuse vierge Ursule, qui sut tirer de son instrument des sons si doux qu'elle entraîna à sa suite onze mille vierges, et en conquit autant et davantage encore d'une race étrangère. Et ainsi tous les autres, qui d'une manière, qui d'une autre, ont exercé la même séduction. Quelle en est la cause, sinon mon infinie providence, qui a pourvu mes serviteurs de ces instruments, et en a réglé l'instrumentation, en leur apprenant l'art de leur faire rendre de semblables accords.

D'ailleurs tout ce que je leur donne, tout ce que je leur ménage en cette vie, n'est qu'un moyen pour les amener à tirer de leurs instruments encore plus d'harmonie, si toutefois ils veulent profiter des leçons de ma providence, en ne se laissant point aveugler par la nuée de l'amour-propre, de leur bon plaisir et de leur propre sagesse.

CHAPITRE XIV
(148)

De la providence de Dieu en général vis-à-vis de ses créatures, en cette vie et dans l'autre.

Ma fille, dilate ton cœur et ouvre l'œil de ton intelligence éclairée par la lumière de la foi, pour voir avec quel grand amour et quelle providence j'ai créé l'homme et tout ordonné en lui pour qu'il jouisse du souverain et éternel bonheur qui est le mien. J'ai pourvu à tout, je te l'ai dit, pour l'âme et pour le corps, dans les imparfaits et dans les parfaits, dans les bons et dans les méchants, au spirituel comme au temporel, au ciel et sur la terre, en cette vie mortelle comme dans la vie immortelle.

Durant votre passage en cette vie mortelle, je vous ai enchaînés dans les liens de la charité. Qu'il le veuille ou non, l'homme est lié à son semblable, s'il se sépare de lui par un sentiment contraire à la charité avec le prochain, il n'en demeure pas moins attaché à lui par la nécessité. J'ai voulu que vous demeuriez unis les uns aux autres et par les actes et par le cœur dans la charité; mais si vous perdez la charité du cœur par vos péchés, pour que vous soyez obligés de conserver encore des liens entre

vous, dans le commerce extérieur, ma providence n'a pas voulu donner à chaque homme tous les moyens de subvenir par lui-même à toutes les nécessités de la vie humaine. Chacun a reçu en partage un talent particulier, et tous sont ainsi obligés de recourir les uns aux autres pour se procurer ce dont ils ont besoin. Tu le peux voir, l'artisan a recours au laboureur et le laboureur ne peut se passer de l'artisan. Chacun d'eux a besoin de l'autre, parce que chacun d'eux ne sait pas faire ce que l'autre produit. Pareillement le clerc et le religieux ont besoin du séculier et le séculier ne peut se passer du religieux ; ils sont nécessaires l'un à l'autre. Ainsi en est-il du reste des hommes.

Ne pouvais-je accorder à chaque homme tout ce qui lui était nécessaire ? Oui bien. Mais c'est ma providence qui a voulu que chacun fût soumis à son semblable et fût ainsi amené par le besoin qu'ils ont les uns des autres à demeurer unis par les actes extérieurs et par le sentiment intérieur de la charité. J'ai fait éclater en eux ma magnificence, ma bonté, ma providence, et ils se laissent mener par les ténèbres de leur propre sensualité. Les membres mêmes de votre corps devraient vous faire rougir, car eux pratiquent entre eux la charité que vous ignorez vous-même. Quand la tête est malade, la main lui prête assistance, si c'est un doigt, ce tout petit membre, qui souffre, la tête ne dédaigne pas de se porter à son aide sous prétexte qu'elle est la partie la plus haute et la plus noble du corps : elle vient au contraire à son secours

avec tout ce qu'elle possède, avec l'ouïe, avec la vue, avec la parole. Ainsi font tous les autres membres. Ce n'est pas de même qu'en agit l'homme orgueilleux, qui voyant l'un de ses membres pauvre et infirme, ne l'assiste pas dans sa nécessité, non pas certes de tout son avoir, mais encore de la moindre parole de bonté : il n'a pour sa misère que des reproches et en détourne la tête avec dégoût. Il regorge de richesse et il laisse son semblable mourir de faim. Il ne s'aperçoit pas que sa bassesse et sa cruauté font monter jusqu'à moi une odeur de mort ; mais c'est pour les profondeurs de l'enfer qu'est faite sa corruption.

Ma providence cependant veille sur ce pauvre, et par la pauvreté lui prépare des richesses magnifiques, tandis que le riche, s'il ne revient à résipiscence, subira les reproches dont l'accablera ma Vérité et qu'elle annonce dans le saint Évangile : « *J'ai eu faim, tu ne m'as pas donné à manger ; j'ai eu soif, tu ne m'as pas donné à boire ; j'ai été nu, tu ne m'as pas vêtu ; j'ai été malade, j'ai été prisonnier, tu ne m'as pas visité*[1]. »

Il lui servira de peu, à ce dernier jour, de prétendre s'excuser en disant : Mais ! je ne vous ai pas vu ! si je vous avais vu, je n'eusse pas manqué de vous assister ! — Ce malheureux riche sait bien, c'est ma Vérité qui l'a dit, que ce qui est fait à ses pauvres est fait au Christ lui-même. Ce sera donc bien justement qu'il recevra avec les démons, un

1. Math., xxv, 42.

châtiment sans fin. Car j'avais tout disposé, sur cette terre, pour le détourner de cette éternelle douleur.

Si tu élèves tes regards vers moi, qui suis la vie qui ne passe pas, si tu contemples la nature angélique et les citoyens de cette cité immortelle, qui, par la vertu du sang de l'Agneau, ont obtenu la vie éternelle, tu verras que j'ai disposé avec ordre leur charité. Je n'ai pas voulu qu'aucun pût jouir tout seul, à part soi, de sa félicité dans cette vie bienheureuse, qu'il a reçue de moi, sans que tous les autres en eussent leur part. Non, je ne l'ai pas voulu, et leur amour mutuel s'ordonne en une charité si parfaite que le plus grand jouit du bonheur du plus petit et que le plus petit prend part à la joie du plus grand. Quand je parle de plus petit, c'est de la mesure qu'il a reçue que je l'entends; car tous ont la plénitude, le plus petit comme le plus grand, mais chacun à des degrés divers, comme je te l'ai expliqué ailleurs.

O combien fraternelle est cette charité! Comme étroitement elle unit à moi toutes ces âmes et toutes entre elles, puisque c'est de moi qu'ils la tiennent, et qu'ils reconnaissent avec sainte crainte et parfait respect, que c'est de moi qu'ils l'ont reçue. Cette considération les embrase d'amour pour moi; et en moi dès lors, ils voient et connaissent la dignité à laquelle je les ai élevés. L'ange entre en communication avec l'homme, avec l'âme bienheureuse, et les bienheureux avec les anges: unis qu'ils sont par les liens de la charité, chacun se réjouit du bonheur

de l'autre; et tous ensemble exultent dans la possession de moi-même. C'est une jubilation, une allégresse sans tristesse, une douceur sans amertume, parce que dans leur vie et à leur mort, ils m'ont goûté, moi, par sentiment d'amour, dans la charité du prochain.

Qui donc a établi cette belle ordonnance de l'amour? Ma sagesse, par les soins admirables de ma douce providence. Elle est partout et, si tu regardes au purgatoire, tu la trouveras encore, toujours ineffable et douce, à l'égard de ces pauvres âmes, qui par ignorance n'ont pas su tirer profit du temps et qui, séparées du corps, ne sont plus en état de pouvoir mériter. Aussi est-ce par vous que j'ai pourvu à leur situation, vous à qui le temps est encore donné, tant que vous êtes dans cette vie mortelle, et qui pouvez l'employer pour elles. Par vos aumônes, par les messes que vous pouvez faire dire à mes ministres, par les jeûnes, par les prières faites en état de grâce, il vous est donné d'abréger la durée de leur peine, en faisant appel à ma miséricorde.

N'avais-je pas raison de te dire que tu trouverais là encore, ma douce et fidèle providence. En t'exposant tout ce qu'elle a fait dans l'intérieur de l'âme pour votre salut, j'ai voulu t'embraser d'amour et te munir, par la lumière de la foi, d'une ferme espérance en ma providence. Sors de toi-même, et pour toute ta conduite espère en moi, sans crainte servile.

CHAPITRE XV
(149)

De la providence de Dieu à l'egard de ses serviteurs pauvres : comment il leur procure les choses temporelles.

Je veux maintenant te dire un mot des moyens que j'emploie, pour secourir mes serviteurs qui espèrent en moi dans les nécessités du corps.

Tous ont part à ma sollicitude, mais ils en éprouvent plus ou moins les effets suivant qu'ils sont plus ou moins parfaits, plus ou moins dépouillés du monde et d'eux-mêmes. Elle n'abandonne jamais mes pauvres, ceux qui sont pauvres en esprit et de volonté, par amour spirituel de la pauvreté. Voilà les vrais pauvres. Beaucoup sont pauvres qui ne voudraient pas l'être. Ceux-là sont riches de volonté, bien que mendiants dans la réalité, parce qu'ils n'espèrent pas en moi et n'acceptent pas volontairement la pauvreté, que je leur ai donnée comme une médecine pour leur âme: la richesse eût été pernicieuse pour eux et eût amené leur damnation.

Mes serviteurs, eux, sont pauvres, sans être mendiants. Le mendiant, maintes fois, manque du nécessaire et souffre de grandes privations, tandis que le pauvre n'est pas dans l'abondance, mais a du moins ce qu'il lui faut. Jamais je ne laisse manquer

celui qui se fie à moi, tant qu'il espère en moi. Je le réduis parfois à une certaine extrémité, pour lui faire voir et toucher que c'est moi qui peux et veux subvenir à ses besoins, pour lui faire aimer davantage ma providence et l'attacher à cette épouse, la vraie pauvreté. Mais alors, la clémence de mon Esprit-Saint, leur serviteur toujours attentif, voyant qu'ils n'ont pas ce qui leur est nécessaire pour les besoins du corps, soufflera la pensée et excitera le désir de les secourir, en quelque personne plus fortunée qui les assistera dans leur détresse.

Toute la vie de mes chers pauvres est ainsi gouvernée, par la sollicitude que j'inspire à leur endroit aux serviteurs du monde. Il est vrai que pour éprouver leur patience, leur foi, leur persévérance, je permettrai qu'ils reçoivent des reproches, des injures, des affronts ; mais celui-là même qui les insulte, est amené par ma clémence, à leur faire l'aumône et à subvenir à leurs besoins.

C'est là ma providence générale à l'égard de mes chers pauvres ; mais quelquefois, avec mes grands serviteurs, j'interviendrai directement par moi-même, sans recourir aux créatures. Tu en as fait toi-même l'expérience, et tu as entendu conter ce trait de ton glorieux père Dominique. Dans les premiers temps de son ordre, les frères étaient dans la plus grande détresse. L'heure du repas venue, ils n'avaient rien à manger, mais mon bien-aimé serviteur Dominique, éclairé par la lumière de la foi, et plein de confiance dans ma providence, dit à ses fils : Mettez-vous à table. Les frères obéirent à sa

parole et se mirent à table. Alors moi, qui ne fais jamais défaut à qui place en moi son espérance, j'envoyai deux anges, avec un pain très blanc, qui suffit largement à leurs besoins, pour plusieurs repas. Ce fut là un acte de ma providence, où l'homme n'eut aucune part et où la clémence de l'Esprit-Saint a tout fait.

En d'autres circonstances, je multiplie une petite quantité qui est insuffisante pour les besoins de mes serviteurs, comme il arriva à cette douce vierge, sainte Agnès, qui, depuis son enfance jusqu'à son dernier jour, me servit avec une si sincère humilité et une si ferme espérance, que jamais elle n'eut la moindre inquiétude, pour elle-même ou pour sa famille. Quand Marie lui donna l'ordre de bâtir un monastère à la place occupée par des femmes de mauvaise vie, elle était pauvre, elle manquait de tout. Mais sa foi était vive, elle ne prit même pas le temps de se demander jamais comment elle pourrait faire. Tout de suite, elle se mit à l'œuvre et, avec l'assistance de ma providence, elle changea ce lieu de honte en lieu saint et bâtit un monastère capable de recevoir des religieuses. Elle y assembla aussitôt dix-huit jeunes vierges, qui n'avaient rien que ce qu'elles pouvaient attendre de ma providence. Une fois, entre autres, je permis qu'elles manquassent de pain; trois jours entiers, elles ne vécurent qu'avec des herbes.

Tu pourrais me demander : Comment en avez-vous agi ainsi avec elles? Ne venez-vous pas de me dire que vous ne manquiez jamais à ceux qui es-

pèrent en vous, dans leur besoin? Il semble bien que dans ce cas-ci, vous les avez abandonnées dans leur nécessité, car, d'après la loi commune, l'homme ne peut soutenir son corps seulement avec des herbes. Il peut y avoir des exceptions pour les parfaits ; mais, si Agnès était dans l'état de perfection, ses compagnes ne l'étaient pas.

Je te répondrai que, dans cette circonstance, j'ai agi de la sorte pour accroître jusqu'à l'ivresse, dans l'âme d'Agnès, l'amour de ma providence. Quant à celles qui étaient encore imparfaites, je les préparais ainsi au miracle qui suivit, et qui devait commencer de les affermir dans la lumière de la très sainte foi. Je communique d'ailleurs aux herbes ou à toute autre substance, en pareil cas, une vertu spéciale, ou je dispose le corps humain de telle sorte qu'il s'accommode mieux de ces quelques herbes, ou même du jeûne absolu, qu'il ne faisait auparavant du pain et des autres aliments qui servent d'ordinaire à la nourriture de l'homme. Tu le sais bien, pour en avoir fait toi-même l'expérience.

Après ces trois jours de disette, où elles étaient restées sans pain, Agnès éleva vers moi le regard de son esprit, tout baigné de la lumière de la très sainte foi : « Mon père, me dit-elle, mon Seigneur et éternel époux, ne m'avez-vous ordonné de faire sortir ces vierges de la maison de leurs parents que pour les laisser mourir de faim? Pourvoyez, Seigneur, à leurs besoins ! » C'était moi qui lui inspirais cette demande. Je me plaisais ainsi à éprouver sa foi, et j'avais pour agréable son humble prière.

Ma providence étendait déjà sa sollicitude au désir qu'elle exprimait ainsi devant moi, en inspirant à une personne la résolution d'apporter au monastère cinq petits pains.

Dans ce même temps, Agnès avertie par moi de ce qui se passait, disait à ses sœurs : « Allez, mes filles, on vous appelle au four, et apportez ce pain. — Dès que le pain fut servi, elles se mirent à table et Agnès elle-même distribua le pain. Moi, je communiquai à son action une telle vertu, que toutes furent pleinement rassasiées. On recueillit les morceaux qui restaient, et ils étaient si abondants, qu'ils suffirent amplement à un autre repas. Ma providence avait eu recours ici au prodige de la multiplication.

Voilà les moyens qu'emploie ma providence envers mes serviteurs, envers ceux qui sont pauvres volontairement, et non seulement volontairement mais spirituellement ; car, sans cette intention spirituelle, leur pauvreté ne leur servirait de rien. Certes, les philosophes, eux aussi, par amour pour la science et dans le désir de l'acquérir, méprisaient les richesses et se faisaient pauvres volontairement. Leur lumière naturelle suffisait à leur apprendre que les soucis des richesses de ce monde les empêcheraient d'acquérir cette science, dont la possession était le but assigné à leur intelligence comme terme de ses efforts. Mais comme cette volonté d'être pauvre n'était pas spirituelle, n'était pas inspirée par la gloire et l'honneur de mon nom, ils n'obtenaient point par elle, la vie de la grâce ni la perfection : ils n'avaient droit qu'à la mort éternelle.

CHAPITRE XVI
(150)

Des maux qui découlent de la possession ou du désir déréglé des richesses temporelles.

Hélas ! ma très chère fille, vois donc quelle honte pour ces hommes si misérablement avides des biens de ce monde, et qui ne suivent même pas les indications de la lumière naturelle, pour l'acquisition du bien suprême et éternel ! Ils ne font même pas ce que faisaient ces philosophes, par amour de la science. Dès qu'ils avaient compris que les richesses étaient un obstacle pour eux, ceux-ci s'en dépouillaient, et ceux-là de leurs richesses veulent se faire un dieu, ni plus ni moins ! N'est-il pas évident qu'ils ont plus de douleur de la perte de ces biens temporels, que de me perdre, moi, le bien suprême, l'éternelle richesse.

A y regarder de près, tu découvriras que c'est dans ce désir désordonné, dans cette volonté déréglée de devenir riche, qu'est la source de tous les maux. De là vient l'orgueil, qui veut dominer les autres. De là, l'injustice envers soi-même et envers autrui. De là, l'avarice, qui fait que par soif de l'or on se met peu en peine de savoir si pour s'enrichir l'on dépouille son frère, ou si l'on grossit ses propriétés des biens de la sainte Église,

acquis par le sang du Verbe, mon Fils unique ; de là, ce marché où l'on met à l'encan la chair de son prochain ; de là, ce trafic du temps, où l'on vend ce qui n'est pas à soi, comme le font les usuriers ; de là, cette gourmandise provoquée par l'abondance des mets, cette avidité gloutonne qui mène à l'impureté. Sans les facilités que leur donne la fortune, en verrait-on si souvent qui vivent dans le dérèglement et dans la honte. Que d'homicides, que de haines, que de rancunes, que de cruautés à l'égard du prochain, que d'infidélités envers moi ! Ils s'attribuent à eux-mêmes tout le mérite d'avoir fondé leur fortune, sans reconnaître que les talents qu'ils y ont déployés, c'est de moi qu'ils les tiennent. Ce n'est pas à moi que va leur confiance : ils n'en ont plus que dans leurs richesses.

Combien vaine pourtant cette espérance ! Et combien aveugles ceux qui ne s'aperçoivent pas de sa fragilité ! Ces richesses, il n'est pas rare qu'ils les perdent dès cette vie, par une dispensation spéciale de ma bonté, et pour leur bien ; tout au moins, est-il certain qu'ils les perdront à la mort. Ils en verront alors l'inconstance et le vide ! Elles tiennent l'âme en continuelle inquiétude, elles la tuent. Elles rendent l'homme cruel à lui-même, elles lui font perdre cette dignité de l'infini, pour le ramener au fini. Ce désir de la volonté qui doit l'unir à moi, qui suis le bien infini, l'homme le détourne de moi, pour l'abaisser à des choses finies et l'y attacher de tout son amour. Il y perd le goût de la vertu, il n'en perçoit plus la saveur, comme non plus le parfum

de la pauvreté. Il y perd la maîtrise de soi-même, en se faisant l'esclave de l'or. Il en est insatiable, parce qu'il aime une chose qui est moins que lui et incapable par conséquent de le satisfaire. Car toutes les créatures ont été faites pour l'homme, pour le service de l'homme, non pour que celui-ci se fasse leur serviteur. L'homme ne doit servir que moi qui suis sa fin.

A combien de périls, à combien de privations, et sur mer et sur terre, ne s'expose pas l'homme pour amasser la grande fortune, et revenir ensuite dans sa cité, pour y vivre dans les plaisirs et les honneurs ! A-t-il quelque souci d'acquérir les vertus ? supporte-t-il la moindre peine pour leur possession ? Ce sont pourtant les richesses de l'âme. Son cœur, qui devrait être dévoué à me servir, est comme immergé dans cet amour des richesses, et sa conscience est écrasée sous le poids des gains illicites. Vois à quel abaissement il en est réduit, et la triste condition de son esclavage !

Si encore, sa fortune était stable ; mais rien de plus mobile. Riche aujourd'hui, demain pauvre ! Maintenant, sur le faîte, et tout à l'heure dans la poussière ! Le voici honoré et respecté du monde à cause de ses richesses ; et voilà que le monde le raille de les avoir perdues, il l'accable de ses sarcasmes, il lui fait honte de sa ruine, il est sans pitié pour sa chute ! Cet homme se faisait aimer et on l'aimait, uniquement pour ses richesses ! S'il s'était appliqué à mériter et à s'attirer l'affection et le respect, par de véritables vertus, l'estime et l'amour

des hommes lui fussent demeurés dans le désastre de sa fortune, qui eût laissé intact le trésor de ses vertus.

Et combien lourds les fardeaux qui pèsent sur cette conscience ! Elle en est si écrasée, qu'elle ne peut courir dans le chemin où elle doit cependant accomplir son voyage, ni passer par la porte étroite.

Dans le saint Évangile, ma Vérité vous a dit qu'il était plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans la vie éternelle [1]. Ces riches, ce sont ceux qui, par un attachement déréglé pour les biens de ce monde, possèdent ou convoitent les richesses. Nombreux sont ceux comme je t'ai dit, qui, pauvres en réalité, par leur attachement désordonné n'en possèdent pas moins le monde entier avec la volonté, s'ils pouvaient, de s'en rendre maîtres. Impossible à ceux-là de passer par la porte qui est étroite et basse ; à moins qu'ils ne jettent leur charge, en retirant leur cœur de l'amour du monde, et qu'ils ne courbent la tête par humilité.

Or, c'est par cette porte qu'il faut passer : il n'y en a pas d'autre qui donne accès dans la vie. Il y a bien une grande porte ; mais c'est sur l'éternelle damnation qu'elle s'ouvre ! Et c'est par elle, que ces aveugles vont passer, sans voir la ruine où ils s'engagent, et ayant déjà un avant-goût de l'enfer. De toutes parts, ils sont entourés de tourments.

1. Marc, x, 25.

S'ils désirent ce qu'ils ne peuvent avoir, ils se rongent de ne le point posséder. S'ils possèdent ce qu'ils désirent, il leur arrive d'en être dépouilés, et ce n'est pas sans déchirement qu'ils perdent ce qu'ils détenaient avec tant d'amour : leur douleur est égale à leur avidité. Ils perdent aussi la charité du prochain, et ne se mettent point en peine d'acquérir la moindre vertu.

O pourriture du monde ! Saines, en vérité, sont en elles-mêmes les choses du monde, que je créai, moi, bonnes et parfaites, mais pourri, celui qui les possède ou les recherche avec un amour désordonné ! Ta langue serait impuissante à redire, ma fille, tous les maux qui découlent de cet attachement déréglé et en proviennent tous les jours. Et ces malheureux esclaves de la richesse ne veulent pas voir ni reconnaître leur misérable sort.

CHAPITRE XVII
(151)

Excellence de la pauvreté spirituelle. Comment le Christ a enseigné cette pauvreté, non seulement par ses paroles, mais par son exemple. De la providence de Dieu envers ceux qui embrassent cette pauvreté.

Je t'ai déjà touché un mot, pour te faire mieux apprécier le trésor de la pauvreté volontaire spirituelle. Qui la connaît, sinon les chers pauvres mes serviteurs qui, pour passer par ce chemin et entrer par cette porte étroite, ont jeté bas le fardeau des richesses ? Les uns le font réellement et spirituellement ; ce sont ceux qui observent, réellement et spirituellement, et commandements et conseils. Les autres se contentent d'observer le conseil spirituellement, en se dépouillant de toute attache aux biens de ce monde. Dès lors, ils ne les possèdent plus avec un amour désordonné ; ils observent avec un saint respect, l'ordre que j'ai fixé moi-même ; ils ne se font pas les propriétaires de ce qu'ils ont, ils en demeurent les dispensateurs, au service des pauvres. Ce second état est bon ; le premier est plus parfait, plus méritoire, plus dégagé d'entraves, plus propice aux interventions extérieures et éclatantes de ma providence, que je veux achever de te faire connaître en te recommandant la pauvrete

véritable. Dans l'un et l'autre état, mes serviteurs inclinent la tête et se font petits par humilité. Mais puisque, dans un autre endroit, s'il t'en souvient, je t'ai entretenue suffisamment du second, je te parlerai ici uniquement du premier.

J'ai dit et montré comment tous les maux, toutes les ruines, toutes les douleurs, en cette vie et dans l'autre, proviennent de l'amour des richesses. Par contre je te dis maintenant que tout bien, toute paix, tout repos vous sont assurés par la pauvreté véritable. Regarde donc un peu mes pauvres! Sur leur visage quelle allégresse, dans toute leur personne quelle jubilation! Jamais ils ne s'attristent de rien, si ce n'est de mon offense; mais cette tristesse, bien loin d'affliger l'âme, la fait vivre. Par la pauvreté, ils ont acquis la suprême richesse; ils ont renoncé aux ténèbres pour trouver la plus parfaite lumière; ils sont sortis de la tristesse du monde, pour entrer dans l'allégresse; au prix de biens périssables ils ont acquis des biens immortels. Aussi leur âme est-elle inondée d'une telle joie, que plus grande ne saurait être. Les labeurs leur sont un repos, les souffrances un rafraîchissement.

Vis-à-vis de tous les hommes leurs rapports sont réglés par la justice et par la charité fraternelle. Ils ne demandent rien aux créatures, eux en qui brille la vertu de la très sainte foi, de l'espérance vraie, et que dévore le feu de la divine charité. Par cette lumière de la très sainte foi, ils ont trouvé en moi la richesse suprême et impérissable, ils ont élevé leur espérance au-dessus du monde et de la vanité

de tous ces biens, et ils ont embrassé la pauvreté véritable. Ils en ont fait leur épouse, et accueilli du même coup tout le cortège de ses servantes. Et sais-tu quelles sont les servantes de la pauvreté? C'est l'abnégation, c'est le mépris de soi, c'est la sincère humilité, qui conservent et nourrissent dans l'âme, l'amour de la pauvreté. C'est avec cette foi, cette espérance, cette ardeur de charité, que mes vrais serviteurs ont foulé aux pieds les richesses et leur propre sentiment. Ainsi fit le glorieux apôtre Mathieu ; il abandonna tout son argent, et laissa là son comptoir pour servir ma Vérité, qui vous apprit la manière et la règle, en vous montrant comment l'on aime et comment on sert la pauvreté.

C'est plus que des paroles que vous avez de lui, il vous a donné l'exemple. Depuis le premier jour de sa naissance jusqu'au dernier instant de sa mort, c'est par toute sa vie qu'il vous enseigna cette doctrine. Bien qu'il fût la suprême richesse, à raison de la nature divine par laquelle il est une même chose avec moi, et moi, le trésor des trésors, une même chose avec lui, il a voulu, pour vous, s'unir à la pauvreté ; pour vous, il en a fait son épouse.

Si tu le veux voir dans l'extrême pauvreté, regarde ce Dieu, qui est fait homme ; contemple-le dans cette bassesse, revêtu de votre humanité. Considère ce doux Verbe d'amour, naissant dans une étable, au cours d'un voyage de Marie, pour vous apprendre à vous, qui êtes voyageurs, que toujours, vous devez renaître dans cette étable, qui est la connaissance de vous-mêmes, où vous me trouverez, moi,

qui par la grâce suis déjà né dans l'intime de vos âmes.

Tu le vois couché entre des animaux, en une si grande détresse que Marie n'a même pas de quoi le couvrir. Il fait froid cependant, et, pour le réchauffer, elle n'a qu'un peu de foin et l'haleine des animaux. Il est, par lui-même, le feu de la charité, et il a voulu souffrir du froid dans son humanité, pleurant toute sa vie : au cours de son existence en ce monde, il a voulu souffrir, sans ses disciples ou avec ses disciples. Une fois, la faim contraignit ses disciples à égrener des épis pour en manger les grains. Au dernier jour de sa vie, il fut dépouillé, mis à nu, attaché à la colonne, flagellé. Sur la croix, la soif le dévore et il se trouve en un si grand dénûment que la terre et le bois lui manquent pour appuyer sa tête, et qu'il doit la reposer sur son épaule. C'est alors qu'enivré d'amour, il vous fait un bain de son sang, qui, de toutes les blessures de cet Agneau, coule jusqu'à la dernière goutte. C'est du fond de sa misère, qu'il vous communique la grande richesse. De ce bois étroit de la croix où il est étendu, il répand ses largesses sur toutes les créatures raisonnables ; en goûtant à l'amertume du fiel, il vous procure à vous l'inaltérable douceur. Plongé dans la tristesse, il vous distribue la consolation; en demeurant attaché et cloué à la croix, il vous délivre des liens du péché mortel ; en devenant esclave, il vous fait libres et vous arrache à la servitude du démon. Il a été vendu, et il vous rachète par son sang. En acceptant pour lui la mort, à vous il a donné la vie.

Quelle belle règle d'amour il vous a donc enseignée ! Il vous a donné la plus grande preuve d'amour qui se puisse voir, en donnant sa vie pour vous, pour vous qui étiez ses ennemis et mes ennemis à moi, le Père éternel et souverain. Voilà ce que ne connaît pas l'homme ignorant, qui m'offense tant et estime si peu un si grand prix.

Il vous a donné la règle de l'humilité vraie, en se soumettant lui-même aux opprobres de la croix ; de l'abaissement, en endurant les outrages et les affronts sans nombre ; de la vraie pauvreté, puisque, dans la sainte Écriture, il a pu se plaindre lui-même, que : « *les renards ont leur tanière, les oiseaux du ciel ont leur nid*, tandis que *le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* [1] ».

Ces leçons, qui les peut comprendre? Celui qui possède la lumière de la très sainte foi. Mais qui donc la possède, cette lumière? Mes pauvres en esprit, qui ont choisi pour épouse la reine Pauvreté, en rejetant loin d'eux ces richesses qui causent les ténèbres de l'infidélité.

Cette reine a son royaume, qu'aucune guerre ne trouble, dont rien n'altère la paix et la tranquillité. La justice y abonde, parce que tout ce qui est une occasion d'injustice en a été banni. Les murailles de la cité sont fortes, parce qu'elles n'ont pas été établies sur la terre, mais sur la roche vive, le doux Christ Jésus, mon Fils unique. L'intérieur de cette cité est éclairé d'une lumière sans ombre, parce que

[1] Luc, IX, 58.

la mère de cette reine, c'est l'abîme même de la divine charité. Cette cité a pour ornement la piété, la miséricorde, parce qu'on en a expulsé le tyran de la richesse, qui la souillait de ses cruautés. Entre tous les citoyens, c'est une bienveillance qui a sa source dans une fraternelle dilection. On y trouve aussi l'infatigable persévérance, la prudence qui possède et gouverne la cité, avec une sagesse avisée et vigilante. L'âme qui épouse cette douce reine Pauvreté devient maîtresse, par le fait, de tous ces trésors, car ce qui est à l'une est à l'autre.

Malheur à elle, si le désir des richesses périssables allait porter la mort dans cette âme! Elle perdrait du même coup tous ces biens, et chassée de la cité, elle se trouverait dans la plus grande misère; mais, si elle demeure loyale et fidèle à cette épouse, c'est pour toujours, c'est pour l'éternité qu'elle a été associée à son trésor.

Pour en apprécier l'excellence, il n'est encore que la lumière de la foi. Cette épouse revêt son époux de la pureté, et le dépouillant des richesses, cause pour lui de tant de souillures, elle l'isole des compagnies mauvaises et lui en procure de bonnes; elle le guérit de sa coupable négligence, en le délivrant des soucis du monde et de ses biens; elle écarte de lui l'amertume et ne lui réserve que douceur; elle taille les épines pour ne laisser que la rose. Elle purge l'âme et l'allège des humeurs corrompues, de l'amour déréglé, puis elle la dispose à faire sa nourriture des vertus qui lui font éprouver une grande suavité. Elle met à son service la

haine et l'amour, en leur confiant les soins de propreté à l'intérieur. La haine du vice et de la sensualité fait le nettoyage de l'âme ; l'amour des vertus remet tout en ordre, en faisant taire les doutes, en supprimant la crainte servile, et en lui rendant la sécurité avec la sainte crainte. Toutes les grâces, toutes les joies et les consolations qu'elle peut désirer, sont désormais le lot de l'âme qui a pris pour épouse la reine Pauvreté. Elle n'a pas peur des brigues, parce qu'il n'est personne pour lui faire la guerre; elle ne redoute pas la faim ni la disette, car sa foi ne voit de bien que moi, qui suis toute richesse et n'espère qu'en moi, providence attentive, qui pais et nourris ceux qui se fient à moi. A-t-on jamais trouvé un de mes vrais serviteurs, époux de la pauvreté, qui soit mort de faim? Non en vérité. Mais il s'en est bien rencontré, parmi ces grands riches, qui ont péri de misère, pour avoir placé toute leur espérance dans leurs trésors au lieu d'avoir confiance en moi. A mes pauvres jamais je n'ai manqué, parce qu'ils ne manquaient pas de confiance ; toujours j'ai pourvu à leurs besoins, comme un bon et tendre père. Oh ! avec quelle allégresse, avec quel abandon ils sont venus à moi, dès qu'ils ont connu à la lumière de la foi, que depuis le premier jusqu'au dernier jour du monde, ma providence a veillé, veille et veillera sur eux, en toute chose, au temporel comme au spirituel, comme je t'ai dit. Je leur ménage des souffrances, je ne te l'ai pas caché, pour assurer leur progrès dans la foi et dans l'espérance, et leur pro-

curer une occasion de mérite, mais jamais je ne manque de les assister dans leurs besoins. En toute occurrence, ils ont éprouvé l'abîme de ma divine providence et goûté le lait de la divine douceur.

Aussi ne redoutent-ils point l'amertume de la mort, morts déjà à eux-mêmes et aux richesses et fidèlement attachés à leur épouse la pauvreté. Éperdument amoureux de ma volonté et ne vivant que pour elle, ils sont prêts à supporter le froid, la nudité, le chaud, la faim, la soif, les railleries, les affronts, et, de tout leur cœur, ils s'empressent à la mort, heureux de donner leur vie par amour de la vie, par amour pour moi qui suis leur vie, et de verser leur sang pour l'amour du Sang.

Regarde-les mes pauvres ! Vois les apôtres et les autres, mes glorieux martyrs, Pierre, Paul, Étienne, Laurent !

Laurent, dans son supplice, paraissait être non sur un gril de feu, mais sur un lit de fleurs délicieuses, donnant tranquillement la réplique au bourreau : « Ce côté est cuit, lui disait-il, tourne-le, et commence à manger ». Le grand feu de la charité divine, qui dévorait son âme, l'empêchait de sentir le petit feu qui brûlait son corps.

A Étienne, les pierres semblaient des roses. Et la cause ? L'amour avec lequel il avait pris pour épouse la pauvreté véritable. Il avait quitté le monde, pour l'honneur et la gloire de mon nom, pour épouser la pauvreté, dans la lumière de la foi, avec une ferme espérance et une prompte obéissance. Tous ceux-là s'étaient faits obéissants aux commandements et

aux conseils que leur avait donnés ma Vérité, réellement et mentalement, comme il a été dit. Ils n'avaient de désir que de la mort, de dégoût et d'impatience que de la vie, non pour fuir le labeur et la peine, mais pour s'unir à moi qui suis leur fin. Et pourquoi ne craignent-ils pas la mort, dont la peur est naturelle à l'homme? Parce que leur épouse, la pauvreté, leur a donné la sécurité, en les dégageant de l'amour d'eux-mêmes et des biens de ce monde. Par la vertu, ils ont donc foulé aux pieds l'amour naturel et reçu cette lumière et cet amour divin qui sont surnaturels.

Comment l'homme qui est parvenu à cet état, pourrait-il s'attrister de la mort, quand il désire de quitter la vie, quand il la regarde comme un fardeau, toujours plus lourd à porter, à mesure qu'elle se prolonge davantage. Regretterait-il d'abandonner les biens du monde, celui qui les a méprisés avec tant d'ardeur? Ce n'est pas un mystère, que celui qui n'aime pas une chose n'a nul chagrin de la perdre, et qu'il se réjouit de la quitter, quand il la déteste. Ainsi, de quelque côté que tu regardes, tu trouves en eux la paix parfaite, le repos et tout bien; tandis que dans les malheureux qui possèdent de grandes richesses, avec un amour si désordonné, tu ne rencontres que les plus grands maux et d'intolérables souffrances. Voilà l'exacte vérité. Les apparences parfois pourraient faire croire le contraire : les apparences sont menteuses.

Qui n'eût pensé que le pauvre Lazare était dans la plus grande misère, tandis que le riche maudit

était dans l'allégresse et la tranquillité? Il n'en était rien cependant. Avec toutes ses richesses, le riche endurait plus de peines, que le pauvre Lazare dévoré par la lèpre. Le riche avait conservé sa propre volonté toute vive, qui faisait son tourment. En Lazare, la volonté était morte, ou ne vivait qu'en moi, qui le fortifiais et le consolais dans sa souffrance. Repoussé des hommes, en particulier de ce riche maudit, sans personne pour laver ses plaies et s'occuper de lui, ma providence lui envoyait quelque animal sans raison qui léchait ses ulcères. Mais au terme de leur vie, — vous le voyez à la lumière de la foi, — Lazare a la vie éternelle, le riche est en enfer.

Oui, je le répète, les riches sont plongés dans la tristesse, et mes chers pauvres débordent d'allégresse. Je les garde sur mon sein, où je leur donne le lait des multiples consolations. Pour avoir tout quitté, ils me possèdent tout entier. L'Esprit-Saint se fait la nourrice de leur âme et de leur pauvre corps, en quelque situation qu'ils se trouvent. Ma providence leur envoie même des animaux, pour les assister quand il en est besoin. Je secoure le solitaire malade, en inspirant à un autre solitaire de quitter sa retraite pour l'aller visiter. Tu sais bien toi-même, que maintes fois il est arrivé que je te faisais sortir de ta cellule, pour subvenir aux nécessités des pauvres qui avaient besoin de toi. En d'autres circonstances, ne t'ai-je pas fait expérimenter pour toi-même, les attentions de cette même providence, en t'envoyant les secours qui t'étaient

nécessaires. Quand manquait la créature, je ne manquais pas, moi, ton Créateur. Non : toujours, d'une manière ou d'une autre, je fais sentir ma providence !

D'où vient, par exemple, qu'un homme comblé de richesses, qui donne à son corps tous les soins, qui le revêt de luxueux habits, sera toujours malade ? Puis, pour l'amour de moi, il embrasse la pauvreté, n'a de vêtements que ce qu'il lui faut, et désormais le voilà devenu sain et fort ; il semble que rien ne puisse lui nuire, son corps résiste à tout, il s'accommode de tout, du froid, du chaud, de la nourriture la plus grossière. Encore une fois d'où vient ce renversement des choses, sinon de ma providence, qui a voulu l'arracher aux soins excessifs dont il entourait son corps, pour l'amener à renoncer à tout.

Vois donc, fille bien-aimée, quelle est la paix et la joie tranquille où vivent mes amis les chers pauvres !

CHAPITRE XVIII
(152)

Résumé de ce qui a été dit sur la divine providence.

Je t'ai donc donné une idée, oh! bien incomplète, bien réduite, de ma providence vis-à-vis de toute créature, quel que soit son état. Je t'ai montré que dès l'instant que je créai le premier monde et le second [1], ma créature, en lui donnant l'être à mon image et ressemblance, je n'ai cessé de faire intervenir ma providence. Ce que j'ai fait, je le fais encore, et le ferai jusqu'au dernier jour, pour pourvoir à votre salut, car je veux votre sanctification, et tout ce qui vous arrive, est ordonné par moi à cette fin.

C'est ce que ne voient pas les mondains, les hommes de péché, parce qu'ils se sont privés de la lumière et, parce qu'ils ne le voient pas, t'ai-je dit, ils se scandalisent de moi. Néanmoins je les supporte avec patience, je les attends jusqu'au dernier jour et ne cesse d'ici là de subvenir à leurs besoins, à eux qui sont pécheurs, comme à ceux des justes, dans les choses temporelles et dans les spirituelles.

1. Le premier monde, c'est la création matérielle, le second monde c'est l'homme, qui est par sa nature complexe et par la connaissance qu'il a des choses créées, comme un second monde.

Je t'ai exposé l'imperfection des richesses, en essayant de te donner quelque idée de la misère où elles conduisent ceux qui les possèdent avec un amour déréglé. Je t'ai dit l'excellence de la pauvreté et des vrais trésors qu'elle apporte à l'âme, qui la choisit pour son épouse et l'accueille, avec sa sœur, l'abnégation, dont je parlerai bientôt, en t'entretenant de l'obéissance. Je t'ai fait voir combien cette vertu me plaît, combien elle m'est chère, et de quels soins l'entoure ma providence.

Tout ce que je t'ai dit à la louange de cette vertu et de la très sainte Foi qui conduit l'âme à cet état si excellent et si parfait, est pour te faire avancer toi-même dans la foi et dans l'espérance, et t'amener à frapper à la porte de ma miséricorde. Crois bien, et d'une foi vive, que ton désir et celui de mes serviteurs je l'exaucerai, en vous ménageant des souffrances jusqu'à la mort. Mais, courage, réjouis-toi en moi, qui suis ton défenseur et ton consolateur.

Tu m'avais demandé de t'expliquer ma providence et les moyens que j'emploie pour subvenir aux besoins de mes créatures : c'est fait ! Tu vois donc bien que je ne demeure pas indifférent aux saints et vrais désirs.

CHAPITRE XIX
(153)

Comment cette âme, après avoir loué et remercié Dieu, le prie de lui parler sur la vertu d'obéissance.

Alors cette âme, éprise jusqu'à l'ivresse de la vraie et sainte pauvreté, se dilatait dans la souveraine et éternelle Grandeur, et se sentait transformée dans l'abîme de la providence infinie et ineffable. Bien que toujours dans le vaisseau de son corps, il lui semblait qu'elle l'avait quitté, tant elle était embrasée et toute ravie en Dieu par le feu de sa charité. Elle tenait le regard de son intelligence fixé sur la divine Majesté, pendant qu'au Père éternel et souverain elle disait : O Père éternel ! ô feu, ô abîme de charité ! ô éternelle clémence ! ô espérance, ô refuge des pécheurs, ô sagesse inestimable ! ô bien éternel et infini ! ô fou d'amour ! Avez-vous donc besoin de votre créature ? Oui, me semble-t-il, car vous en agissez avec elle comme si vous ne pouviez vivre sans elle, Vous qui êtes la vie qui fait vivre toute chose et sans laquelle rien ne vit ! Pourquoi donc êtes-vous si épris de votre créature ? Pourquoi cet amour éperdu pour votre œuvre ? Toutes vos complaisances sont pour elle, vous ne trouvez de délices qu'avec elle, le désir

de son salut est en vous comme une ivresse ! Elle vous fuit pourtant, mais vous êtes à sa poursuite. Elle s'éloigne, et vous vous faites plus proche. Pouviez-vous vous placer plus près d'elle, qu'en vous revêtant de son humanité ? Et que dirai-je ? Je ferai comme le bègue, je dirai a, a, puisque je ne sais dire rien d'autre, puisque la langue ne saurait exprimer le sentiment de l'âme, qui infiniment ne désire que vous ! Il me semble que je pourrais répéter la parole de Paul : « Ni la langue ne peut dire, ni l'oreille entendre, ni l'œil voir, ni le cœur penser ce que j'ai vu. » — Et qu'as-tu vu ? — « Les mystères de Dieu[1] ! »

Et moi, que dirai-je ? Que peuvent faire ici les sentiments grossiers ? Je dirai seulement, que mon âme a goûté et vu l'abîme de la souveraine et éternelle providence.

Maintenant, je vous rends grâces à vous, Seigneur, Père éternel, pour l'immense bonté que vous m'avez témoignée à moi, pauvre misérable si indigne de toute grâce. Mais, puisque je vois que vous exaucez les saints désirs et que votre Vérité ne peut mentir, je vous exprime le vœu, que vous me parliez un peu désormais de la vertu d'obéissance et de son excellence. Vous-même, Père éternel, vous m'avez promis de me l'expliquer, pour m'en inspirer l'amour, afin que jamais je ne m'écarte de l'obéissance que je vous dois. Qu'il vous plaise, par votre infinie bonté, de me faire connaître la perfection

1. I Cor. 11-8, 9.

de cette vertu, — où je pourrai la trouver, — ce qui peut me la faire perdre, — qui me la peut procurer, — à quel signe je puis juger que je la possède ou que j'en suis privée !

DE L'OBÉISSANCE

CHAPITRE I
(154)

Où l'on trouve l'obéissance? — Ce qui la fait perdre. — A quel signe l'homme peut connaître qu'il la possède ou non? — Quelle est la compagne de l'obéissance? — Qui la nourrit?

Alors le Seigneur, Père éternel et bon, abaissa le regard de sa miséricorde et de sa clémence sur cette âme : O fille très chère, lui dit-il, les saints désirs et les justes prières doivent être exaucés. C'est pourquoi moi, la Vérité souveraine, je demeurerai fidèle à ma vérité, en accomplissant la promesse que je t'ai faite et en réalisant ton désir. Tu m'as demandé où tu trouveras l'obéissance, ce qui peut te la faire perdre, le signe auquel tu reconnaîtras que tu la possèdes, ou non!

Je réponds que tu la trouveras dans le doux Verbe d'amour, mon Fils unique. Si prompte fut en lui l'obéissance que, pour la pratiquer, c'est avec

empressement qu'il alla à la mort ignominieuse de la croix. Regarde maintenant le premier homme, tu y découvriras la cause qui le fit manquer à l'obéissance que je lui avais imposée, moi, le Père éternel. L'orgueil, fils de l'amour-propre et de la complaisance qu'il eut pour sa compagne, voilà la cause qui le détourna de l'obéissance parfaite, et l'engagea dans cette révolte où il perdit la vie de la grâce et l'innocence première, pour tomber dans l'impureté et dans la plus profonde misère, où il entraîna avec lui toute sa race, comme je te l'ai dit.

Le signe que tu possèdes cette vertu, est la patience; l'impatience, par contre, te fera connaître qu'elle te manque. Ce que je t'expliquerai te fera comprendre qu'il en est bien ainsi.

Mais remarque tout d'abord, qu'il y a deux manières de pratiquer l'obéissance, dont l'une est plus parfaite que l'autre; elles ne sont pas d'ailleurs séparées, mais unies, comme je te l'ai dit à propos des commandements et des conseils. L'une est bonne et parfaite, l'autre très parfaite, mais il n'est personne qui puisse entrer dans la vie éternelle s'il n'est obéissant. Sans l'obéissance, on reste dehors; car l'obéissance est la clef, avec laquelle fut ouverte la porte qui avait été fermée par la désobéissance d'Adam. Poussé par ma bonté infinie et ne pouvant me faire à l'idée que l'homme que j'aimais tant, ne faisait pas retour à moi sa fin dernière, je pris la clef de l'obéissance et je la remis aux mains du doux Verbe d'amour, ma Vérité, que j'établis portier du ciel. C'est lui qui en ouvrit la porte. Sans cette clef

et sans ce portier, nul n'y peut avoir accès. C'est ce qu'il vous a appris dans son Évangile, quand il vous a dit que *nul ne peut venir à moi, le Père, si ce n'est par lui.* Quand il quitta la société des hommes pour retourner près de moi en montant au ciel, il vous laissa cette précieuse clef de l'obéissance. Comme tu sais, il établit son vicaire, le Christ sur terre, à qui tous vous êtes tenus d'obéir jusqu'à la mort. Qui se sépare de son obédience est en état de damnation, comme je te l'ai dit en un autre endroit.

Je veux te faire voir, maintenant, cette vertu si excellente dans l'humble Agneau sans tache et t'apprendre d'où elle procède. D'où vient donc que ce Verbe fut si obéissant? De l'amour qu'il eut de mon honneur et de votre salut. Et cet amour d'où procédait-il? De la claire vision qu'avait son âme de la divine essence et de l'immuable Trinité. Il me voyait ainsi toujours moi-même, le Dieu éternel. Cette vision produisait en lui, avec une perfection absolue, cette fidélité, que la lumière de la foi ne réalise en vous qu'incomplètement. Il me fut donc fidèle à moi, son Père éternel, et sous cette glorieuse lumière, dans l'ivresse de l'amour, il s'est élancé dans la voie de l'obéissance.

Mais l'amour ne va jamais seul, sans son cortège des vraies et réelles vertus, qui toutes puisent leur vie, dans le foyer même de la charité; toutefois, les vertus de mon Christ n'ont pas la même mesure des vôtres. Parmi ces vertus, la principale est la patience, qui est comme la moelle de l'amour : c'est

elle qui est pour l'âme, le signe infaillible, qu'elle est en grâce avec Dieu et qu'elle aime véritablement. C'est pourquoi sa mère, la charité, l'a donnée pour sœur à la vertu d'obéissance, et les a si bien unies ensemble que la perte de l'une entraîne la mort de l'autre. On les a toutes les deux, où l'on ne possède ni l'une ni l'autre.

L'obéissance a une nourrice qui sans cesse l'alimente, et qui est la vraie humilité. On n'est obéissant qu'autant qu'on est humble, et l'on ne saurait être humble si l'on n'est obéissant. Cette vertu d'humilité n'est-elle pas mère nourricière de la charité? Comment s'étonner dès lors, qu'elle nourrisse de son même lait la vertu d'obéissance. Le vêtement dont la couvre cette bonne nourrice, c'est le mépris de soi-même, c'est le désir des opprobres, qui porte l'âme à se contrarier en tout pour me plaire. Où trouver cette vertu? Dans le doux Christ Jésus, mon Fils unique. Qui donc plus que lui s'est abaissé ! Il s'est abreuvé d'opprobres, de moqueries et d'affronts : il s'est renoncé soi-même en donnant sa vie corporelle pour me plaire. Et patient, qui le fut plus que lui? Pas une plainte, pas un murmure, mais une patience douce aux injures, qui lui faisait accomplir avec élan d'amour, l'obéissance que je lui avais imposée, moi, son Père éternel.

C'est donc en lui, que vous trouverez l'obéissance parfaite. Il vous en a fourni la règle ; il vous en a laissé la doctrine, en commençant par l'observer lui-même, et cette doctrine vous donne la vie, parce

qu'elle est la voie droite. C'est lui-même qui est la voie; aussi a-t-il dit qu'il était la voie, la vérité et la vie. Qui suit cette voie est dans la lumière, et celui qui marche dans la lumière ne peut heurter, ni être heurté, sans s'en apercevoir; il s'est sorti des ténèbres de l'amour-propre qui le faisait tomber dans la désobéissance. Je te l'ai dit, en effet, l'obéissance a pour compagne inséparable l'humilité, elle procède de l'humilité. En conséquence, la désobéissance est un fruit de l'orgueil, qui a sa source dans l'amour-propre, destructeur de l'humilité.

La désobéissance a une sœur, elle aussi, que lui a donné l'amour-propre, et qui est l'impatience : elle a pour nourrice la superbe. Sous sa conduite, l'âme, dans les ténèbres de l'infidélité, se précipite par le chemin obscur qui mène à la mort éternelle.

A vous tous, donc, il faut lire en ce glorieux livre, où vous trouverez écrite cette vertu d'obéissance avec toutes les autres.

CHAPITRE II
(155)

Comment l'obéissance est une clef qui ouvre le ciel. De la nécessité de porter toujours cette clef attachée à la ceinture. Ses qualités.

Après t'avoir expliqué où se trouve l'obéissance, d'où elle vient, quelle est sa compagne, et qui la nourrit, je te parlerai maintenant des obéissants et des désobéissants, de l'obéissance commune et de l'obéissance particulière, je veux dire de l'obéissance aux préceptes et de l'obéissance aux conseils.

Toute votre foi est fondée sur l'obéissance, et c'est par l'obéissance que vous prouvez que vous êtes fidèles. A tous sans exception ma Vérité a imposé les commandements de la loi, dont le principal est de m'aimer, moi, par-dessus toute chose et le prochain comme vous-mêmes. Ce précepte est si étroitement lié à tous les autres qu'on ne saurait observer l'un sans les observer tous, ni négliger l'un sans les enfreindre tous. Qui garde le premier garde tous les autres. Il est fidèle à moi et au prochain : il m'aime, moi, et demeure dans l'amour de ma créature. Par là même il est obéissant, il se soumet lui-même aux commandements de la loi, et aux créatures, à cause de moi, supportant avec humilité et

patience toutes les peines et les injures qui lui peuvent venir du prochain.

Telle est encore l'excellence de l'obéissance, que c'est par elle que vous recevez la grâce, comme c'est la désobéissance qui vous a communiqué la mort; mais il ne suffirait pas qu'elle se fût trouvée seulement dans mon Verbe, il faut aussi que vous la pratiquiez vous-mêmes. Je te l'ai déjà dit[1], elle est une clef qui ouvre le ciel, et cette clef, il l'a confiée aux mains de son vicaire. Ce vicaire la remet à chacun de vous, lorsque, dans la réception du baptême, vous vous engagez à renoncer au démon, au monde, à ses pompes, à ses plaisirs. Par cette promesse de soumission, chacun reçoit la clef de l'obéissance, chacun la possède pour son propre usage, et c'est la même clef que celle de mon Verbe.

Si l'homme ne se laisse pas conduire par la lumière de la foi et par la main de l'amour, pour ouvrir avec cette clef la porte du ciel, jamais il n'entrera dedans, bien que mon Verbe en ait déjà ouvert la porte. Je vous ai créés sans vous, mais je ne vous sauverai pas sans vous.

Il vous faut donc porter à la main cette clef; il ne faut pas rester assis, il faut marcher. En avant, par le chemin ouvert par ma Vérité! Et debout! Quittez ces choses finies où votre cœur se pose. Plus de ces hommes insensés, qui suivent le vieil homme leur premier père, et jettent dans la fange de l'impureté la clef de l'obéissance, après l'avoir couverte de la rouille de l'amour-propre et l'avoir

1. Voir plus haut, ch. 154, p. 252.

faussée sous le marteau de l'orgueil. Le Verbe est venu, mon Fils unique, il a pris lui-même en main cette clef de l'obéissance, il l'a purifiée dans le feu de la divine charité, il l'a retirée de la boue pour la laver dans son sang, il l'a redressée avec le glaive de la justice, quand sur l'enclume de son corps il répara vos iniquités. Il l'a si bien forgée désormais que, quelque accident que l'homme lui fasse volontairement subir, l'homme le peut réparer lui-même par son libre arbitre, avec le secours de ma grâce, en se servant des mêmes instruments.

O homme aveugle, et deux fois aveugle! Tu vois bien que cette clef de l'obéissance, tu l'as faussée! Et tu ne te soucies pas de la réparer? La désobéissance a fermé le ciel, crois-tu donc que c'est elle qui te l'ouvrira! L'orgueil en a été précipité, penses-tu que c'est lui qui l'emportera d'assaut? Tu portes un vêtement déchiré et malpropre, et tu te flattes d'être admis au festin de noces? Tu t'es assis, tu croupis dans les liens du péché mortel, et tu prétends arriver, et sans clef, à ouvrir la porte du cénacle? Non, ne t'imagines pas cela, ce serait une illusion décevante! Il faut rompre tes entraves, il faut sortir du péché mortel par la sainte confession, accompagnée de la contrition du cœur, de la satisfaction et du ferme propos de ne plus m'offenser. Tu te déferas alors de l'habit sale et laid qui te souille, et, revêtu de la robe nuptiale, tu pourras courir à la lumière de la foi jusqu'à cette porte : avec l'obéissance, tu auras en main la clef qui te permettra de l'ouvrir. Pour ne pas la perdre,

attache-la! Mets-y un cordon à cette clef, le cordon de l'abnégation, du mépris de toi-même et du monde; par ce lien, fixe-la à ma volonté, à moi ton Créateur ; puis, que cette volonté soit comme une ceinture qui t'enserre toujours. Ainsi tu ne la perdras jamais.

Nombreux sont ceux, sache-le bien, qui ont commencé par se munir de cette clef de l'obéissance, après que la lumière de la foi leur eut fait voir, que sans elle ils ne peuvent échapper à la damnation éternelle. Mais ils la portent à la main, sans ceinture et sans cordon pour l'y attacher. C'est-à-dire qu'ils ne se sont pas revêtus parfaitement de mon bon plaisir : ils se complaisent encore en eux-mêmes; ils ne se sont pas procuré le cordon de l'abnégation; ils ne se soucient pas d'être comptés pour rien, ils attachent trop de prix aux louanges des hommes. Ceux-là sont tout près d'égarer la clef, pour peu qu'il leur arrive quelque peine ou quelque tribulation un peu plus forte, soit de corps, soit d'esprit. S'ils n'y prennent garde, maintes fois, la main du saint désir se relâchera de son étreinte, et ils la perdront. En vérité, elle est moins perdue qu'égarée; car il est en leur pouvoir de la retrouver, s'ils le veulent, tant qu'ils vivent. Mais, s'ils ne le veulent, ils ne la retrouveront jamais. Qui leur fera connaître qu'ils l'ont égarée? L'impatience : car patience et obéissance sont inséparables. Qui n'est pas patient a, par là même, la preuve que l'obéissance n'habite pas dans son âme.

Ah! Combien douce et glorieuse cette vertu qui

enferme en elle toute les vertus ! Elle a été conçue et enfantée par la charité. Sur elle est établie la pierre de la très sainte foi. Elle est une reine : celui qui l'épouse est à l'abri de tous les maux, elle apporte avec elle la paix et la tranquillité. Contre elle viennent se briser tous les flots d'une mer en courroux. Elle est le centre même de l'âme qu'aucune tempête ne peut atteindre. Contre les injures, celui qui la possède n'a jamais de haine; il veut obéir, et il sait qu'il est une loi de pardon. Les privations ne lui causent nulle affliction ; car l'obéissance lui a appris à ne désirer que moi seul, qui puis, si je le veux, réaliser tous ses désirs, en même temps qu'elle l'a dépouillé des richesses du monde. Ainsi, en toutes choses qu'il serait trop long d'énumérer, il trouve paix et tranquillité, pour avoir élu pour épouse la reine obéissance, que j'ai comparée à une clef.

O obéissance, qui accomplis la traversée sans peine, et arrive sans péril au port du salut ! Tu te conformes au Verbe, mon Fils unique; tu prends passage sur la barque de la très sainte Croix, prête à tout souffrir plutôt que de t'écarter de l'obéissance du Verbe et d'enfreindre sa doctrine. De la très sainte Croix, tu as fait une table, où tu te nourris des âmes, inébranlable dans l'amour du prochain. Toute pénétrée d'humilité, tu n'as point de convoitise du bien d'autrui, en dehors de ma volonté. Tu es toute droite, sans aucun détour; tu fais le cœur loyal, sans feinte aucune, à l'amour généreux, exempt de tout calcul. Tu es une aurore qui an-

nonce la lumière du divin amour! Tu es un soleil qui échauffe, parce que sans cesse tu es embrasée de la charité! C'est toi qui fais germer la terre, car par toi tous les organes du corps, toutes les facultés de l'âme produisent des fruits de vie, pour elle-même et pour le prochain. Tu es toute charmante, parce que jamais la colère ne trouble ton visage; il conserve inaltérable la sérénité de la force, et la grâce que répand l'aimable patience. Comme ta longue persévérance te fais grande! Si grande, que tu vas de la terre au ciel, puisque c'est par toi et par toi seule qu'on le peut ouvrir. Tu es une perle cachée, méconnue, piétinée par le monde, et tu es la première à te mépriser toi-même et à te mettre sous les pieds de tous. Si haute pourtant est ta puissance que nul ne te peut commander : tu es affranchie de la mortelle servitude de la sensualité, qui ravalait ta dignité. En tuant cet ennemi par la haine et le mépris de la volonté propre, tu as reconquis ta liberté.

CHAPITRE III
(156)

Où l'on parle à la fois de la misère des désobéissants et de l'excellence des obéissants.

Sache-le bien, ma fille très chère, tous les desseins de ma providence, tous les efforts de ma bonté, étaient pour que mon Verbe réparât cette clef de l'obéissance. Mais les hommes mondains, qui n'ont aucune vertu, refusent le don qu'il leur a fait.

Ils sont comme des animaux débridés. Depuis qu'ils ont perdu le frein de l'obéissance, ils se précipitent de mal en pis, de péché en péché, de misère en misère, de ténèbres en ténèbres, de mort en mort, jusqu'au bord de la fosse, jusqu'au terme de leur vie, portant au fond de la conscience ce ver qui, sans cesse, les ronge. Sans doute ils peuvent encore reprendre le joug de l'obéissance, pour se soumettre volontairement aux commandements de la loi, et profiter du temps qui leur est laissé, pour se repentir de leur révolte passée; mais combien difficile ce retour, après cette longue habitude du péché! Aussi, que personne ne compte sur cette dernière heure, que personne ne remette à l'instant de la mort, pour ressaisir en main la clef de l'obéissance. Chacun, il est vrai, peut et doit espérer

jusqu'à la fin, tant qu'il lui reste encore un peu de temps ; mais nul ne doit s'autoriser de cette espérance, pour différer toujours l'amendement de sa vie.

Quelle est donc la cause de tous ces maux qui leur arrivent? Quelle est la raison de cet aveuglement qui les empêche de reconnaître le trésor mis à leur disposition? La nuée de l'amour-propre, avec ce misérable orgueil, qui les a fait s'écarter de l'obéissance et tomber dans la révolte. N'étant point obéissants, ils ne sont pas non plus patients et, dans leur impatience, ils ont à souffrir des peines intolérables. Ils se sont ainsi détournés de la voie de la vérité, pour se laisser engager dans le chemin du mensonge et se faire les serviteurs et les amis des démons. S'ils ne changent pas de vie, leur désobéissance les conduira tout droit, en compagnie de leurs maîtres, à l'éternel supplice.

Pendant ce temps, mes fils très chers, les obéissants, qui auront observé la loi, seront dans la joie et l'allégresse que leur procurera ma vision éternelle, en la société de l'humble Agneau immaculé, auteur, observateur et promulgateur de la loi. En l'accomplissant en cette vie, ils ont déjà goûté la paix, et dans la vie bienheureuse ils en jouissent avec plénitude. C'est une paix sans trouble, une joie parfaite et sans mélange, une sécurité exempte de toute crainte, une richesse inépuisable, une satiété sans dégoût, une faim sans tourment, une lumière sans ombre, un bonheur souverain, infini, sans limite, et un bon-

heur qu'ils partagent avec tous ceux qui l'ont su goûter comme eux.

Qui leur a procuré une pareille félicité? Le sang de l'Agneau. C'est par la vertu du sang de l'Agneau, que la clef de l'obéissance a été purifiée de la rouille qui la recouvrait, et rendue capable d'ouvrir la porte du ciel. C'est donc en vertu du Sang que l'obéissance l'a ouverte.

O ignorants! O insensés! Ne tardez plus, sortez de la fange de vos vices, où vous paraissez vous complaire, comme le pourceau à vautrer sa chair dans la boue. Laissez là les injustices, les homicides, les haines, les rancunes, les calomnies, les murmures, les médisances, les cruautés dont vous accablez votre prochain, renoncez à ces vols, à ces trahisons, à ces plaisirs désordonnés, aux délices du monde. Abattez cette corne de la superbe, vous aurez éteint du même coup la haine que vous avez dans le cœur, contre qui vous a fait injure. Comparez les injures que vous me faites, à moi, et à votre prochain, avec celles dont vous vous plaignez, et vous trouverez que les vôtres ne sont que bagatelles auprès de celles que vous m'infligez, à moi, et à votre prochain. Ne voyez-vous pas, qu'en gardant votre haine, vous me faites injure à moi, en transgressant mon commandement, en même temps que vous lui faites injure à lui, qui a droit à ce que vous l'aimiez en charité. Car il vous a été commandé de m'aimer, moi, par-dessus toute chose, et le prochain comme vous-mêmes.

Il n'y a à mon précepte aucune glose pour vous

dire : s'il vous fait injure, ne l'aimez plus. C'est mon Verbe qui l'a porté, et il vous l'a donné tout simple, dégagé de tout commentaire, et après l'avoir observé lui-même, dans toute sa pureté. C'est avec cette simplicité que vous devez l'observer vous-mêmes. Si vous y manquez, vous vous ferez tort à vous-mêmes, vous ferez injure à votre âme en la privant de la vie de la grâce.

Ouvrez donc les yeux à la lumière de la foi et prenez, oui, prenez la clef de l'obéissance. Ne marchez plus en aveugles dans cette nuit glacée. Mais, le feu de l'amour au cœur, embrassez cette obéissance, pour goûter la vie éternelle, dans la compagnie des observateurs de la loi.

CHAPITRE IV
(157)

De ceux qui aiment tant cette vertu, qu'ils ne se contentent pas de l'obéissance commune aux commandements, mais veulent pratiquer l'obéissance particulière.

Il en est, ma fille bien-aimée, qui ont mis tout leur effort à attiser en eux ce doux feu d'amour pour cette obéissance, en même temps que la haine de leur propre sensualité. Car cet amour ne va pas sans cette haine, et cette haine s'accroît de tout ce qui augmente cet amour. Amour et haine ont grandi à ce point qu'ils ne peuvent plus se contenter de cette obéissance générale aux commandements de la loi qui est obligatoire pour tous, s'ils veulent éviter la mort et posséder la vie : ils veulent encore s'imposer une obéissance particulière qui les mène droit à la grande perfection. En plus des préceptes, ils s'astreignent à la pratique des conseils, non seulement en esprit, mais en réalité. Par haine d'eux-mêmes et pour tuer en eux leur volonté, ils forment le dessein de se lier plus étroitement, en se soumettant au joug de l'obéissance dans la sainte religion, ou même en dehors de la religion, en s'engageant à obéir à un directeur à qui ils enchaînent leur volonté, pour parvenir plus aisément à ouvrir le ciel. Ce sont ceux dont je t'ai

dit qu'ils choisissaient l'obéissance la plus parfaite. Je t'ai entretenu de l'obéissance commune, et comme je sais que ton désir est que je parle de l'obéissance plus particulière qui mène à la grande perfection, je vais maintenant traiter de celle-ci; car elles sont si étroitement unies entre elles, comme je t'ai dit, qu'on ne saurait les séparer l'une de l'autre. En t'exposant l'obéissance commune, je t'ai dit d'où elle procède — où on la trouve — ce qui peut vous la faire perdre. Je suivrai le même ordre, pour te parler de l'*obéissance particulière*.

CHAPITRE V
(158)

Comment on parvient de l'obéissance commune à l'obéissance particulière. De l'excellence des Ordres religieux

L'âme qui s'est soumise avec amour au joug de l'obéissance aux préceptes, en suivant la doctrine de ma Vérité de la manière que je t'ai expliquée, par l'exercice des vertus et par la pratique de la loi, parviendra à l'obéissance particulière, guidée par la même lumière qui l'a conduite à la première. La lumière de la très sainte foi lui aura fait connaître dans le sang de l'humble Agneau qui est ma Vérité, l'amour ineffable que je lui porte, en même temps que sa propre fragilité qui l'empêche d'y répondre aussi parfaitement que j'y ai droit. C'est alors qu'avec cette lumière elle va cherchant où et comment elle pourra s'acquitter envers moi, fouler aux pieds sa propre sensualité et tuer sa volonté propre. Elle regarde autour d'elle, et la lumière de la foi lui découvre le bien qu'elle cherche : c'est la sainte religion, instituée par l'Esprit-Saint et proposée à toutes les âmes qui veulent atteindre cette perfection, comme une barque qui les conduira au port du salut. Le patron de cette barque est l'Esprit-Saint lui-même, dont la direction n'est jamais

mise en défaut par les manquements des subordonnés, quel que soit le religieux qui enfreigne ses ordres. Les méfaits de celui-ci ne nuisent qu'à lui-même, la barque n'en reçoit aucun dommage. Le pilote peut bien, il est vrai, la jeter dans la tempête, comme le font les mauvais pasteurs, préposés au gouvernail par le patron de la barque. Mais cette barque, en elle-même, est plus désirable qu'on ne le saurait dire.

Je dis donc que cette âme, qui a su attiser en elle le feu du saint désir avec la haine d'elle-même, n'a pas plutôt découvert, à la lumière de la foi, ce refuge assuré, qu'elle veut y avoir une place. Et elle y entre morte, si elle est vraiment obéissante, si elle a parfaitement pratiqué l'obéissance commune ; si cependant, elle y entre encore imparfaite, ce n'est pas ce qui l'empêchera de pouvoir parvenir à la perfection. Elle y parviendra sans nul doute, si elle veut s'exercer à la vertu d'obéissance. On peut même dire, que la plus grande partie de ceux qui entrent en religion, n'ont pas parfaitement pratiqué l'obéissance aux commandements. Quelques-uns l'ont fait, oui ; mais combien sont entrés dans la religion, celui-ci avec l'irréflexion de l'enfance, celui-là par crainte, cet autre par quelque chagrin, quelques-uns attirés par des flatteries. Mais l'important est qu'ils s'y exercent dans la vertu, et qu'ils y persévèrent jusqu'à la mort. Ce n'est pas sur les dispositions qu'ils y apporteraient en entrant, que l'on peut juger de leur perfection, mais d'après leur persévérance. Ils ne sont pas rares, ceux qui se

sont présentés, après avoir observé parfaitement les commandements, et qui ensuite, ont regardé en arrière ou sont demeurés dans leur Ordre, sans faire de progrès dans la perfection. Les circonstances ou les dispositions avec lesquelles ils ont pris passage dans la barque, sont préparées et voulues par moi, qui les appelle tous de diverses manières. Mais ce n'est pas d'après ces conditions premières encore une fois, que l'on peut porter un jugement sur leur perfection : elle dépend toute, du sentiment intérieur avec lequel, une fois dans l'Ordre, on y persévère dans une véritable obéissance.

Cette barque est chargée de richesses. Celui qui lui a confié son sort n'a pas à se préoccuper de ses besoins spirituels ou temporels. S'il est véritablement obéissant, fidèle observateur de la règle, c'est le Saint-Esprit lui-même, le patron de la barque, qui pourvoit à ses besoins, comme je te l'ai déjà dit en te parlant de ma providence, et en t'expliquant que si mes serviteurs sont pauvres, ils ne sont pas pourtant réduits à la mendicité. Il en est ainsi de ceux qui entrent dans la religion; ils ne manquent jamais du nécessaire. Tous ceux qui ont pratiqué l'obéissance dans un Ordre ont pu en faire l'expérience, et tu peux voir toi-même qu'aux différentes époques, où dans les ordres religieux fleurissait cette vertu, en même temps que la pauvreté et la charité fraternelle, jamais les biens temporels ne firent défaut : les ressources étaient même bien supérieures à leurs besoins. Mais depuis qu'ils ont été empoisonnés par l'amour-propre, depuis que

l'égoïsme a introduit chez eux la vie privée, depuis que l'obéissance a été abandonnée, ils ont vu cette abondance diminuer, et leur misère s'accroître en même temps que leurs possessions. Juste châtiment de leur désobéissance, dont ils peuvent ainsi voir les fruits dans les plus petites choses! Car, s'ils avaient été obéissants, ils auraient observé leur vœu de pauvreté, ils n'auraient pas possédé quelque chose comme leur appartenant en propre, ni mené la vie privée.

L'on trouve aussi sur cette barque, le trésor de ces saintes règles, composées avec tant de sagesse et tant de lumière, par ceux qui étaient devenus des temples du Saint-Esprit. Vois avec quelle belle ordonnance, Benoît sut disposer sa barque. Considère quelle perfection, quel parfum de pauvreté, quelles perles de vertus sur la barque de François. Il la lança dans la voie de la haute perfection, qu'il pratiqua le premier, en donnant à ses disciples pour épouse, la véritable et sainte pauvreté qu'il avait choisie, par abnégation et mépris de lui-même. Il ne souhaitait pas de plaire à aucune créature, en dehors de ma volonté; au monde il ne demandait qu'une chose, les humiliations. Il macérait son corps, il mortifiait sa volonté, il se couvrait d'opprobres, de souffrances et d'affronts, pour l'amour de l'humble Agneau, avec lequel il s'était si amoureusement attaché et cloué sur la croix que, par une faveur singulière, apparurent sur son corps les plaies de ma Vérité, pour manifester dans sa chair

l'ardeur qui embrasait son âme. C'est ainsi que François fraya la route aux autres.

Mais, me diras-tu, toutes les autres religions ne sont-elles pas également fondées sur la pauvreté? Oui, en vérité, mais elle n'est pas pour chacune, le bien principal? Il en est d'elle comme des autres vertus. Toutes les vertus procèdent de la charité, et cependant, comme je te l'ai dit ailleurs, chacun a une vertu qui lui est propre; à celui-ci, telle vertu, à celui-là telle autre, bien que tous possèdent la charité. François, mon cher pauvre, eut en propre la vraie pauvreté, et à cause de l'amour qu'il avait pour elle, il en fit la pièce principale de sa barque, sur laquelle il établit une discipline étroite, faite pour des âmes, non pas communes, mais parfaites, peu nombreuses, mais bonnes. Je dis peu nombreuses, parce qu'il n'en est pas beaucoup, pour embrasser vraiment cette perfection. Mais, à raison même de leur relâchement, leur nombre s'est multiplié, en même temps que diminuait leur vertu. De ce malheur il ne faut pas accuser la barque, il n'est imputable qu'à la désobéissance des sujets ou à la négligence des mauvais pilotes.

Regarde maintenant la barque de ton père Dominique, mon fils bien-aimé, et vois avec quel ordre parfait tout y est disposé. Il a voulu que ses frères n'eussent point d'autre pensée que mon honneur et le salut des âmes, par la lumière de la science. C'est cette lumière dont il a voulu faire l'objet principal de son ordre. Il n'a pas renoncé pour autant, à la vraie pauvreté volontaire; il l'aima, lui

aussi, et la preuve qu'il la pratiquait, et qu'il avait en horreur la richesse, c'est la malédiction que par testament il laissa en héritage à ses fils, lorsqu'il déclara maudits de lui-même et de moi, ceux qui introduiraient, dans son Ordre, les possessions soit privées, soit communes. N'est-ce pas le signe que, lui aussi, avait élu pour son épouse la reine pauvreté. Mais, comme objet propre et plus spécial de sa religion, il avait choisi cette lumière de la science, pour extirper les erreurs qui s'étaient élevées de son temps. Son office fut celui du Verbe, mon Fils unique. Il apparut surtout au monde comme un apôtre, tant étaient puissants la vérité et l'éclat avec lesquels il semait ma parole, dissipait les ténèbres et répandait la lumière. Il fut lui-même une lumière que je donnai au monde, par l'intermédiaire de Marie; sa mission, dans le corps mystique de la sainte Église, fut d'extirper les hérésies.

Par l'intermédiaire de Marie, ai-je dit, et pourquoi? Parce que c'est Marie qui lui donna l'habit : c'est à elle que ma bonté avait commis ce soin. A quelle table a-t-il invité ses fils pour se nourrir de cette lumière de la science? A la table de la croix. La croix est la table, où vient s'asseoir le saint désir, pour se nourrir des âmes, pour mon honneur à moi. Dominique a voulu que toute leur vie, ils demeurassent à cette table, pour y chercher, par la lumière de la science, la gloire et l'extension de mon nom et le salut des âmes. Pour qu'ils ne soient pas distraits de cette pensée, il les a délivrés du souci des choses temporelles, en leur imposant l'obliga-

tion d'être pauvres. Il y en eut un, il est vrai, parmi ses disciples, dont la foi faiblit et qui eut peur de n'être pas assisté dans ses besoins. Mais ce n'était pas lui qui manquait de foi ; il la portait comme une armure, et c'est avec une inébranlable confiance, qu'il espérait en ma providence.

Il soumit les siens à l'obéissance, et demanda que chacun fût fidèle à s'acquitter de la tâche qui lui était assignée. Comme aussi, la luxure obscurcit l'œil de l'intelligence et que même la vie du corps se trouve affaiblie par ce misérable vice, il entendit entourer le religieux d'une sauvegarde, pour conserver intacte la lumière de l'esprit, et le tenir ouvert aux clartés de la science. Il institua donc le troisième vœu de continence, et il voulut que tous sans exception l'observassent, avec une véritable et complète obéissance. Aujourd'hui on ne l'observe guère ! On change en ténèbres la lumière même de la science, en l'enveloppant des fumées de l'orgueil. Non certes que la lumière en elle-même soit obscurcie par ces ténèbres, mais c'est l'âme du savant qui devient ténébreuse. Et là où est l'orgueil, il ne peut y avoir d'obéissance.

Je t'ai déjà dit, que l'homme n'est obéissant qu'autant qu'il est humble, et qu'il n'est humble qu'autant qu'il est obéissant. S'il viole son vœu d'obéissance, il est bien rare qu'il ne transgresse pas aussi celui de continence, soit en actes, soit de désir.

C'est ainsi que Dominique ton père, a disposé sa barque. Il l'a gréée de ces trois cordages qui sont l'obéissance, la continence et la vraie pauvreté.

La discipline y est toute royale: il n'a pas voulu que sa règle obligeât sous peine de péché mortel. C'est moi, la vraie lumière qui l'ai éclairé en ce point. Ma providence a eu égard par là, à la faiblesse des moins parfaits : car bien que tous ceux qui observent la constitution soient parfaits, il s'en rencontre néanmoins toujours, en cette vie, qui sont moins parfaits que les autres. De la sorte, parfaits et non parfaits sont à l'aise, à bord de cette barque. Dominique s'accorde ainsi avec ma Vérité, en voulant non la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Aussi sa religion est-elle toute large, toute joyeuse, toute parfumée : elle est elle-même un jardin de délices.

Mais les malheureux qui n'en observent pas la règle et en transgressent les ordonnances, l'ont transformé en une lande inculte et sauvage. On n'y trouve plus guère ni le parfum de la vertu ni la lumière de la science, en ceux que l'ordre nourrit dans son sein. Ce n'est pas l'Ordre que j'accuse, car par lui-même, je te l'ai dit, il est plein de délices ; mais il n'est plus ce qu'il était au commencement.

Il était une fleur. Il comptait des religieux de grande perfection, qui rappelaient saint Paul, par l'éclat de leur lumière. Leurs yeux n'avaient pas plutôt découvert les ténèbres de l'erreur, qu'ils les avaient déjà dissipées.

Vois le glorieux Thomas! quelle noble intelligence et tout entière appliquée à la contemplation

de ma Vérité. C'est là qu'il trouva [1] la lumière surnaturelle et la science infuse; aussi cette grâce l'obtint-il beaucoup plus, par ses prières que par l'étude. Il fut un flambeau très resplendissant, qui répandit la lumière dans son Ordre et dans tout le corps mystique de la sainte Église, en chassant les ténèbres de l'hérésie.

Considère Pierre, vierge et martyr, qui, par son sang, jeta tant d'éclat qu'il éclaira les hérétiques eux-mêmes, et qui eut pour l'erreur tant de haine, qu'il résolut d'y sacrifier sa vie. Tant qu'il vécut, il ne fit que prier, prêcher, disputer avec les hérétiques, confesser, proclamer la vérité, dilater la foi; inaccessible à la crainte, il la confessa non seulement par sa vie, mais jusque dans la mort. Au moment d'expirer sous les coups de son assassin, la voix et l'encre lui manquant, il trempa le doigt dans son sang. Il n'a pas de parchemin, le glorieux martyr, mais il s'incline, pour écrire sur la terre sa profession de foi : *Credo in Deum, je crois en Dieu.* Son cœur était si embrasé du feu de ma charité, qu'il ne ralentit pas sa course, ni ne détourna la tête, en apprenant que c'était à la mort qu'il allait. Je lui avais révélé dans quelle circonstance il devait mourir; mais lui, en vrai chevalier, qui ne connaît

1. L'Italien donne *acquisto : acquit.* J'ai traduit; « trouva ». Il est évident que le mot *acquit*, si on le prenait dans son sens théologique rigoureux, serait contradictoire à ce qui suit. Ce qui serait acquis, ici, c'est la *Science infuse*, dont la caractéristique est de n'être pas « *acquise* ». Ce mot a ici le sens plus large, il signifie : *Obtenir.*

pas la peur, n'en fut que plus animé à la bataille. Et combien d'autres que je pourrais dire, qui, sans avoir subi le martyre du sang, ont enduré celui de désir, comme le bienheureux Dominique.

Oh ! les bons ouvriers que ce père envoya travailler à sa vigne, pour arracher les mauvaises herbes des vices, et y planter les vertus ! Oui, Dominique et François ont été vraiment deux colonnes dans la sainte Église : François par la pauvreté, qui fut sa marque distinctive, et Dominique par la science.

CHAPITRE VI

(159)

De l'excellence des religieux fidèles à l'obéissance, et de la misère des religieux désobéissants.

Le lieu de l'obéissance est trouvé : ce sont ces barques que le Saint-Esprit a fait construire par les patriarches. C'est pourquoi je t'ai dit que c'était le Saint-Esprit, le patron de ces barques. C'est à la lumière de la très sainte foi qu'elles ont été édifiées, et la même lumière vous apprend que c'est ma clémence, l'Esprit-Saint lui-même, qui les gouverne.

Après donc t'avoir entretenu du lieu de l'obéissance et de sa perfection, je te parlerai maintenant de l'obéissance et de la désobéissance, et de ceux qui sont sur cette barque, sans descendre dans le particulier, et sans viser un ordre plutôt qu'un autre. J'exposerai parallèlement le vice de la désobéissance et la vertu d'obéissance, pour les faire mieux ressortir l'une et l'autre par cette opposition, et définir comment se doit comporter celui qui veut prendre place dans la barque de la religion.

Quelle voie doit donc suivre celui qui veut arriver à l'obéissance particulière ? Qu'il se laisse guider par la lumière de la très sainte foi : elle lui

enseignera qu'il doit tuer sa volonté propre, avec le glaive de la haine de la sensualité, en acceptant l'épouse et sa sœur qui lui donnera la charité. L'épouse est la véritable et prompte obéissance ; la sœur est la patience. Et il faut de plus la nourrice, qui est l'humilité. Sans cette nourrice, l'obéissance mourrait de faim. Oui, l'obéissance ne peut vivre dans une âme, où ne se trouve pas cette bonne vertu d'humilité. L'humilité elle-même n'est pas seule, elle a pour servante l'abnégation, le mépris de soi-même et du monde, qui fait que l'âme ne se compte pour rien et, au lieu d'ambitionner les honneurs, n'a de convoitise que pour les affronts. C'est avec ces dispositions, dans cet état de mort, que l'on doit entrer en religion, lorsqu'on est en âge de le faire. Mais quelque disposition qu'on y apporte, je te l'ai déjà dit, j'ai bien des manières différentes d'appeler les âmes. Une fois entré, l'on doit acquérir et conserver en soi cette perfection, prendre en main généreusement et sans retard, la clef de l'obéissance de la religion, qui ouvre le portillon qui se trouve dans la porte du ciel. Car il y a, ouvrant dans la porte du ciel, un portillon spécial, réservé à ceux qui ne se sont pas contentés de l'obéissance générale, la grosse clef qui sert à ouvrir la grande porte du ciel. Ils se sont munis d'une clef plus petite qui leur permet d'entrer par cette petite porte basse et étroite. Ce portillon n'est pas séparé de la grande porte, il ouvre dans la porte même, comme tu en as fréquemment l'image matérielle sous les yeux. Cette petite clef, ils doivent la con-

server, puisqu'ils ont pris eux-mêmes l'obligation de s'en servir ; et il leur est défendu de la rejeter.

A ces vrais obéissants, la lumière de la foi a fait comprendre, qu'il leur serait impossible de passer par ce portillon, chargés de richesse et avec le fardeau de leur propre volonté ; qu'à le tenter ils s'épuiseraient en de vains labeurs, et pourraient y perdre la vie ; qu'à vouloir s'y engager, le front haut et sans courber la tête, bon gré mal gré, ils risqueraient de se rompre le cou. Ils ont donc jeté bas tout le fardeau des richesses et de leur volonté propre, pour observer le vœu de la pauvreté volontaire ; désormais ils ne veulent rien posséder. La foi leur a fait voir clairement, à quel péril ils s'exposeraient, et ils manqueraient pareillement à l'obéissance, en transgressant le vœu de la pauvreté qu'ils ont librement contracté.

Se laissent-ils aller à la superbe ? Leur volonté relève-t-elle la tête ? Quand la nécessité de l'obéissance s'impose, ne savent-ils pas incliner le front avec humilité, ne se soumettent-ils qu'avec orgueil, ne baissant la tête qu'à regret, la volonté brisée en quelque sorte par la force ? N'obéissent-ils qu'avec, au fond du cœur, le mépris de leur Ordre et de leur supérieur ? Oh ! alors ils ne tarderont guère à glisser dans un autre péril, et à enfreindre leur vœu de continence.

Ceux qui n'ont pas su régler leurs désirs, ni se dépouiller des biens temporels, recherchent les nombreuses relations et ne manquent pas de trouver beaucoup d'amis qui les aiment par intérêt. Les

relations amènent des affections plus étroites ; leur corps est avide de plaisirs. Comme ils n'ont point cette bonne nourrice, l'humilité, ni sa sœur l'abnégation, ils se complaisent en eux-mêmes, ils aiment leurs aises, ils recherchent le bien-être, non comme des religieux, mais comme des grands seigneurs. Tous ces soucis mondains remplacent pour eux les veilles et la prière. Ils ne pourraient pas se laisser aller à ces écarts, et à beaucoup d'autres, s'ils n'avaient pas d'argent pour suffire à toutes ces dépenses. C'est ainsi qu'ils se laissent entraîner à l'impureté : impureté du corps, ou tout au moins de l'esprit ; car si parfois la honte les arrête, ou s'ils n'ont pas l'occasion de satisfaire leur mauvais dessein, ils ne laissent pas que de commettre le mal dans leur cœur. Et comment pourraient-ils conserver leur âme pure, avec toutes ces conversations mondaines, avec toutes ces délicatesses sensuelles, avec toutes ces recherches dans la nourriture, et sans les veilles, sans la prière ?

Tous ces maux, tous ces périls qu'entraînent la possession des richesses et l'attachement à la propre volonté, la lumière de la foi les découvre de loin au véritable obéissant. Il voit clairement qu'il faut passer par ce portillon étroit, et qu'il n'y entrerait pas vivant, s'il ne possédait pour l'ouvrir, la clef de l'obéissance. Pas d'autre moyen pour lui de le franchir, je te l'ai dit. Il ne doit pas quitter cette barque de la religion ; et, qu'il le veuille ou non, il lui faut passer par la stricte obéissance à son supérieur.

Aussi le parfait obéissant s'élève-t-il au-dessus de lui-même, et maîtrise-t-il sa propre volonté. Avec une foi vive, il domine ses propres sentiments. Dans la maison de son âme, il sait se faire de la haine de soi-même un serviteur, qui l'aide à en chasser l'ennemi, l'amour-propre. Car il ne veut pas que la reine obéissance, que sa mère la charité lui a donnée comme épouse, par la lumière de la très sainte foi, reçoive chez lui la moindre offense. Voilà pourquoi il fait appel à la haine de soi-même pour jeter dehors l'ennemi de la reine, l'amour-propre, et rendre à cette épouse, la compagne et la nourrice dont elle ne peut être séparée. L'amour qu'il a pour l'obéissance, lui fait ainsi introduire chez lui les vrais amis de l'épouse, et ses féaux serviteurs, les vertus, les coutumes, les observances de l'ordre. Quand cette aimable épouse prend possession de sa maison, elle y est donc escortée de sa sœur la patience, et de sa nourrice l'humilité, qui est suivie à son tour de l'abnégation ou mépris de soi. Dès qu'elle a fait, ainsi escortée, son entrée dans l'âme, l'obéissance y possède la paix et la tranquillité, parce que tous ses ennemis ont été jetés dehors. Elle habite e jardin de la vraie continence ; elle reçoit dans la pupille de la foi, le rayon qui lui vient du Soleil de l'intelligence, et à la lumière duquel elle contemple son unique objet, ma Vérité ! Elle y trouve le feu qui réchauffe aussi l'ardeur de tous les serviteurs qui forment son cortège, car c'est avec un ardent amour, qu'elle observe les règles de l'Ordre.

Quels sont donc ses ennemis ainsi mis dehors? Le principal est l'amour-propre, qui produit l'orgueil, l'ennemi né de la charité et de l'humilité; c'est l'impatience qui détruit la patience; la désobéissance qui en veut directement à l'obéissance; l'infidélité qui s'oppose à la foi; la présomption et la confiance en soi, si contraires à l'espérance véritable que l'âme doit mettre en moi; c'est l''injustice qui viole le droit; l'imprudence qui ne s'accorde point avec la prudence; l'intempérance, ennemie de la mesure; la transgression des règles de la religion, fatale à la fidélité à ses observances. Ce sont encore les mauvaises habitudes de ceux qui vivent dans le péché et qui ne peuvent convenir à la vie régulière des bons religieux; elles sont la ruine des usages et des bonnes coutumes de l'ordre. Voilà autant de cruels ennemis de l'obéissance. Et combien d'autres! La colère si contraire à la bienveillance, la haine de la vertu si opposée à l'amour du bien, la luxure qui détruit la pureté de l'âme, la négligence qui étouffe le zèle. l'ignorance qui obscurcit la connaissance, le sommeil, qui prive des veilles et des continuelles oraisons. Dès que l'âme, éclairée par la lumière de la foi, a compris que ce sont là autant d'ennemis prêts à faire affront à son épouse la sainte obéissance, elle fait appel à la haine et à l'amour, à la haine qui jette dehors tous ses ennemis, à l'amour qui assemble autour d'elle tous ses amis. La haine, de son glaive, tue impitoyablement la volonté perverse qui, nourrie par l'amour-propre, donnait vie à tous ces ennemis de la véritable obéissance. Une

fois décapité celui qui était le principal et entretenait tous les autres, l'âme est délivrée, elle demeure en paix, sans aucun trouble. Elle n'a plus désormais à craindre la guerre, puisqu'elle s'est affranchie de tout ce qui pouvait être pour elle, une cause d'amertume et de tristesse.

Et qui donc la pourrait troubler? Est-ce l'injure? Non: car elle est patiente, et la patience est sœur de l'obéissance! Sont-ce les obligations et les observances de l'Ordre? Non, l'obéissance les lui fait accomplir! Est-ce l'obéissance elle-même qui lui est un lourd fardeau? Non : elle a foulé aux pieds sa propre volonté: elle ne veut pas soumettre à son propre examen, pour la juger, la volonté du supérieur. La lumière de la foi lui fait voir ma volonté dans la sienne; que le prélat commande ou qu'il se taise, en tout, elle n'aperçoit que ma clémence qui ordonne toute chose à son salut. Éprouvera-t-elle du dégoût ou de l'ennui, de se voir imposer les occupations les plus viles de l'Ordre, ou d'avoir à supporter les réprimandes, les railleries, les sarcasmes, les humiliations, les mépris qui lui viendront de la part des hommes? Souffrira-t-elle d'être comptée pour rien? Non: car elle s'est éprise d'amour pour l'abnégation et le mépris d'elle-même; elle n'a pour elle qu'une parfaite haine; elle se rejouit dans la patience, elle tressaille de joie, elle est dans l'allégresse, en compagnie de son épouse la véritable obéissance. Elle n'a d'affliction que de l'offense qui m'est faite, à moi son Créateur.

Elle n'a de commerce qu'avec ceux qui me crai-

gnent véritablement. Si cependant elle doit converser avec ceux qui sont en révolte contre ma volonté, ce n'est pas pour imiter leurs défauts, mais pour les arracher à leur misère. Sa charité fraternelle voudrait partager avec eux le bien qu'elle porte en elle, car elle voit combien plus de louange et de gloire en reviendraient à mon nom, si elle multipliait autour d'elle les vrais observateurs de la règle. Aussi s'emploie-t-elle de tout son effort, à rappeler à leurs devoirs religieux et séculiers, par la parole, par la prière, par tous les moyens en son pouvoir, n'ayant rien de plus à cœur que de les retirer des ténèbres du péché mortel.

Ainsi, qu'il s'entretienne avec les justes ou avec les pécheurs, toutes les conversations du véritable obéissant sont bonnes et parfaites, dirigées qu'elles sont par une charité généreuse et bien ordonnée. De sa cellule il se fait un ciel, où il se plaît à parler et à converser avec moi, son Seigneur et Père éternel, dans un profond sentiment d'amour, fuyant l'oisiveté par d'humbles et continuelles oraisons.

Quand les imaginations, par illusion du démon, viennent l'assiéger dans sa cellule, il ne s'étend point sur le divan de la paresse, en s'abandonnant au repos; il ne s'arrête pas à examiner curieusement avec sa raison, les mouvements de son cœur et ses pensées. Non, il fuit l'oisiveté. Armé de la haine de soi, il se dresse contre lui-même et contre sa sensualité, il se réfugie dans une véritable humilité, il fait appel à la patience pour supporter l'épreuve qui visite son âme, et il résiste

à ses assauts par les veilles et les prières. Le regard de son intelligence fixé sur moi, il voit à la lumière de la foi, que tout son secours est en moi, que je puis, que je sais, que je veux le secourir. Je lui ouvre les bras de ma tendresse. et je l'invite à venir y chercher une protection contre lui-même Si l'oraison mentale lui semble impraticable, dans le trouble et l'agitation de son esprit, il recourt à la prière vocale, ou à quelque exercice corporel pour ne pas demeurer oisif ; et il se tourne vers moi, le cœur plein de foi, persuadé que mon amour ne lui refuse rien. Du fond de son âme, l'humilité véritable lui fait entendre, qu'il est indigne de la paix et du repos d'esprit, dont jouissent mes autres serviteurs, et qu'il a mérité tous les châtiments. Après s'être ainsi abaissé lui-même en son âme, par la haine et le mépris de soi, il lui semble qu'il ne pourra jamais assez souffrir. Son espérance en moi, ne l'abandonne pas plus que ma providence. Par la foi, par l'obéissance, il traverse sans péril, sur la barque de la religion, cette mer des tempêtes. Voilà comment, dans le recueillement de sa cellule, il échappe à l'oisiveté.

L'obéissant veut être le premier à entrer au chœur et le dernier à en sortir. Voit-il un Frère plus obéissant et plus zélé, il en conçoit une sainte envie, et cherche à lui dérober cette vertu à son propre profit, sans vouloir cependant qu'elle diminue en lui ; car un pareil désir serait contraire à la charité envers son prochain.

L'obéissant ne déserte pas le réfectoire, il est

fidèle à s'y rendre et il a plaisir à s'y trouver en compagnie des pauvres. Pour marquer qu'il aime la table commune et pour s'ôter tout moyen de prendre ses repas en dehors, il ne garde rien par devers lui, il observe strictement son vœu de pauvreté, et avec d'autant plus de perfection qu'il n'a nul souci des besoins du corps. Dans sa cellule, point d'ornements: elle n'est pleine que du parfum de la pauvreté. Il ne craint pas que les voleurs ne viennent le dépouiller, ni que la rouille ou les teignes ne lui rongent ses vêtements. S'il lui est fait quelque présent, il ne songe pas à le mettre de côté, mais il le partage avec ses frères, sans s'inquiéter du lendemain, tranquille quand il a pourvu aux nécessités du jour. Son unique pensée, c'est le royaume du ciel. Ce qui le préoccupe c'est la véritable obéissance et les moyens de l'observer plus parfaitement. Pour mieux suivre la voie de l'humilité, il se soumet à tous, au petit comme au grand, au pauvre comme au riche ; il se fait le serviteur de tous, sans refuser aucun labeur, heureux de servir chacun avec amour.

L'obéissant ne veut pas obéir à sa manière à lui, choisir son temps, le lieu qui lui plaît. Non, il obéit à la manière de son ordre et de son supérieur et, si son obéissance est parfaite, il le fait sans le moindre ennui, sans en éprouver la moindre affliction. Cette clef à la main, il passe par le portillon étroit de la religion, sans difficulté, sans violence, parce qu'il a observé et observe toujours, le vœu de pauvreté, l'obéissance vraie et la continence, après

avoir abattu la superbe, et s'être soumis au joug de l'obéissance par humilité. Aussi, en passant ce portillon bas et étroit, ne se heurte-t-il point le front par impatience. Il sait tout supporter, avec force et avec persévérance, et ce sont là les amis de l'obéissance. Les assauts du démon, il en a raison en mortifiant et en macérant sa chair, en la privant des délicatesses et des plaisirs qu'elle convoite, en lui imposant toutes les fatigues de la règle, avec foi, sans aucun dédain. Comme un petit enfant qui ne garde aucun ressentiment des corrections de son père ou des injures qui ont pu lui être faites, le vrai religieux ne conserve non plus nulle aigreur des humiliations, des fatigues, ou des réprimandes qu'il a pu recevoir dans l'Ordre, de la part de son prélat. Dès que celui-ci le rappelle, il revient humblement à lui, sans haine, sans colère, sans rancune, mais avec bienveillance et douceur.

C'est de ces petits enfants dont parlait le Christ, ma Vérité, quand devant les disciples, disputant entre eux pour savoir lequel serait le plus grand, il invita un enfant à s'approcher et leur dit : *Laissez les petits enfants venir à moi, c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. Qui ne deviendra petit comme un enfant, et ne vivra comme lui, celui-là n'entrera point dans le royaume des cieux.* Car, ma chère fille, c'est *celui qui s'abaissera lui-même qui sera exalté, et celui qui s'élèvera lui-même sera humilié ainsi que l'a dit encore ma Vérité* [1].

1. Math. XVIII. 1-5. — Marc. IX. 33. — Luc. IX. 45.

C'est donc bien justement que ces petits, ces humbles, qui se sont abaissés par amour, qui se sont faits serviteurs par une véritable et sainte obéissance, qui n'ont point enfreint la règle de la religion ni résisté à leur prélat, je les exalterai, moi, le Seigneur et Père éternel, au milieu des vrais citoyens de la vie bienheureuse, où tous leurs travaux trouveront leur récompense. Dès cette vie même ils ont un avant-goût de la vie éternelle.

CHAPITRE VII
(160)

Comment les vrais obéissants reçoivent cent *pour* un, *et la vie éternelle ! Ce qu'il faut entendre par* cet un *et par* ce cent.

C'est[1] en ces vrais obéissants que se vérifie la parole de mon Fils unique, le doux Verbe d'amour. A Pierre qui lui demandait : *Maître, nous avons tout quitté pour l'amour de vous, et nous vous avons suivi! Que nous donnerez-vous en retour?* ma Vérité fit cette réponse : *Je vous donnerai cent pour un*[1] *et vous posséderez la vie éternelle.* — Comme s'il eût dit : Pierre, tu as bien fait de tout quitter ; c'était l'unique moyen de me suivre. En retour, moi, je te donnerai, en cette vie, cent pour un !

Quel est donc, très chère fille, ce centuple, que doit suivre encore la vie éternelle ? Qu'entendait et que voulait dire ma Vérité ? Parlait-elle des biens temporels ? Pas spécialement, bien que je les multiplie parfois au bénéfice de ceux qui se montrent généreux dans leurs aumônes. Et qu'est-ce donc ? — Entends-le bien, celui qui donne sa volonté, me donne *une* chose : sa volonté. Et moi, pour cette unique chose, je lui donne *cent*. Pourquoi ce nombre

1. Marc, x, 28-30.

de *cent* ? Parce que cent est le nombre parfait, auquel on ne peut rien ajouter, à moins de recommencer à compter par un premier. La charité, elle aussi, est la plus parfaite de toutes les vertus ; l'on ne saurait s'élever à une vertu plus parfaite, et l'on ne peut ajouter à sa perfection qu'en revenant à la connaissance de soi-même pour recommencer une nouvelle centaine de mérites, mais c'est toujours au nombre *cent* que l'on arrive et que l'on s'arrête. Voilà le centuple que j'ai donné à ceux qui m'ont apporté l'*un* de leur volonté propre, soit par l'obéissance commune soit par l'obéissance particulière.

C'est avec ce centuple, que vous obtenez la vie éternelle ; car seule la charité entre dans le ciel en souveraine, escortée des mérites de toutes les autres vertus qui, elles, restent dehors. La charité pénètre ainsi jusqu'à moi, la Vie qui ne passe pas, où l'on goûte la vie éternelle, parce que je suis la Vie éternelle elle-même. La Foi n'est pas admise au ciel, parce que les bienheureux possèdent par expérience et dans son essence même tout ce qu'ils ont cru par la foi. L'Espérance non plus n'y a point d'accès ; car ils ont réellement ce qu'ils espéraient. Ainsi en est-il des autres vertus. Seule, la Charité y fait son entrée, comme une reine, et me possède moi, qui suis son propriétaire.

Tu le vois, ces petits enfants reçoivent donc bien cent pour un, et en plus, avec ce centuple, la vie éternelle. Ce centuple c'est le feu de la divine charité. Et parce qu'ils ont reçu de moi ce centuple, ils sont dans une merveilleuse allégresse qui prend

tout leur cœur. La charité ne connaît pas la tristesse, et l'allégresse fait le cœur large et généreux, sans étroitesse ni duplicité. L'âme qui a été transpercée de cette douce flèche, ne manifeste jamais sur son visage ou dans ses paroles, autre chose que ce qu'elle a dans le cœur. Si elle sert le prochain, c'est sans faux-semblant et sans intérêt personnel, uniquement parce que la charité est accueillante à toute créature. Aussi, l'âme qui la possède ne connaît-elle jamais la peine ni la tristesse; elle ne s'afflige de rien. Entre l'obéissance et elle, jamais un désaccord; elle est obéissante jusqu'à la mort.

CHAPITRE VIII

(161)

De la perversité, des misères et des peines du désobéissant, et des fruits amers que produit la désobéissance.

Tout autre est le sort du malheureux désobéissant, qui a pris passage sur la barque de la religion. Il souffre tant, tout en faisant souffrir les autres, que dès cette vie il a comme un avant-goût de l'enfer. Toujours triste, toujours inquiet, la conscience bourrelée de remords, mécontent de l'Ordre, mécontent de son prélat, il est insupportable à lui-même. Or qu'a donc à voir, ma fille, ce religieux qui a pris en main la petite clef de l'obéissance à la règle, avec la désobéissance dont il s'est fait l'esclave ! Le voilà cependant qui a choisi pour épouse, dame désobéissance, avec tout son cortège, l'impatience qui l'accompagne, la superbe qui la nourrit et qui procède de l'amour de soi, le sens propre et le bon plaisir personnel. Toute l'ordonnance est renversée, tout est à rebours de ce que je t'ai dit à propos de l'obéissance.

Comment ce malheureux, privé de la charité, pourrait-il trouver dans la religion autre chose que des peines? L'orgueil lui fait dresser la tête, et il lui faut la baisser de force ; toutes ses volontés sont en opposition continuelle avec la volonté de l'Ordre.

On lui commande l'obéissance; il n'aime que la révolte. On lui impose la pauvreté volontaire; il l'a en horreur; il possède tout ce qu'il peut, et il désire encore davantage. On exige de lui la continence et la pureté; il rêve de luxure. La transgression des trois vœux, ma fille, est pour le religieux la ruine. Si profondes sont ses chutes et si lamentables, que son extérieur même se ressent du désordre de son âme. Son air n'a rien de religieux, il semble un démon incarné, comme je te l'ai dit ailleurs plus longuement. Je ne laisserai pas cependant de t'exposer son erreur et les fruits que produit sa révolte, pour mieux te convaincre encore de l'excellence de l'obéissance.

Ce malheureux est le jouet de son amour-propre. Sa foi morte n'éclaire plus suffisamment le regard de son intelligence, qui s'est arrêté avec complaisance à la satisfaction de sa propre volonté et aux choses de la terre. Son corps a quitté le monde, son cœur y est demeuré. Comme l'obéissance lui paraît pénible, il s'est mis à désobéir, croyant par là même échapper à la peine. Et voilà que le fardeau s'est fait beaucoup plus lourd; car enfin il lui faut se soumettre, ou par force, ou par amour. Combien plus douce était pour lui, et plus aisée, l'obéissance acceptée par amour.

O l'insensé! Et qui l'abuse, sinon lui-même? Il cherche son plaisir, et son désir même cause sa peine, en lui rendant insupportables ses propres actes dont l'obéissance lui fera une obligation. Il veut jouir, il aime son repos, il souhaiterait de se

faire de cette vie même la vie éternelle, et l'Ordre veut qu'il soit voyageur, et sans cesse le lui rappelle. Dès qu'il commence à s'attacher à un lieu, où il serait heureux de se fixer pour son plaisir, il reçoit une autre destination. Le voilà encore dans la peine, parce que sa volonté propre vit toujours, toujours prête à dire non ; mais, s'il ne se soumet pas, il s'expose aux corrections et aux châtiments, prévus par la discipline de l'Ordre. Et c'est ainsi pour lui un continuel tourment.

Tu vois donc combien il se trompe lui-même! C'est en voulant fuir les peines qu'il s'y précipite, parce que son aveuglement l'empêche de connaître la voie de la véritable obéissance, qui est une voie de vérité, tracée par l'Agneau obéissant, mon Fils unique, qui en a aplani toutes les aspérités. Et le voilà, s'engageant dans la voie du mensonge, croyant y trouver du plaisir, et il n'y rencontre que souffrance et amertume. Et qui donc l'y entraîne? L'amour, son amour de l'indépendance! Sur cette mer orageuse, il entend naviguer par ses propres bras en s'en fiant à sa pauvre science personnelle; il ne veut pas se laisser porter par les bras de l'Ordre ni gouverner par son supérieur. Il est bien, de corps, dans la barque de la religion, mais son esprit est ailleurs. Il l'a désertée par le désir, en n'observant pas les règles et les coutumes de l'Ordre, et en violant les trois vœux qu'il s'est engagé à garder par sa profession religieuse. Le voilà sur cet océan des tempêtes, à la merci des vents contraires, rattaché à la barque par un morceau d'étoffe seulement,

par l'habit qu'il porte, puisque son cœur en est absent. Ce n'est pas un religieux, mais un homme vêtu en religieux. Encore est-ce bien un homme ? N'est-ce pas plutôt un être à figure humaine, qui n'est pas vraiment homme, puisque, dans sa vie, il est pire qu'un animal? Il ne se doute pas qu'il se donne beaucoup plus de peine, à vouloir ramer seul avec ses propres bras, qu'à naviguer avec ceux d'autrui. Il ne se rend pas compte, qu'il est en péril de mort éternelle ; il ne voit pas que, si ce morceau d'étoffe se détachait de la barque, aussitôt cet unique lien rompu par la mort, il n'y aurait plus pour lui de remède ! Non ! il ne voit rien ! La nuée de l'amour-propre, qui le conduit à la désobéissance, a éteint chez lui la lumière, et ne lui laisse plus apercevoir son malheur. O illusion ! et combien lamentable !

Quels fruits produira cet arbre mauvais, sinon des fruits de mort? Est-ce que ses racines ne plongent pas dans l'orgueil, est-ce qu'il ne tire pas tout son suc de l'estime et de l'amour de soi-même? Aussi, tout ce qui en sort, fleurs, feuilles, fruit, rameaux, tout y est gâté, tout y est corrompu. Les trois rameaux qu'il porte, obéissance, pauvreté, continence, ces trois rameaux sont pourris, par la sève empoisonnée que leur envoie le tronc lui-même, une affection mal placée et nourrie d'orgueil. Les feuilles, ce sont ces paroles malséantes et si libertines qu'on les trouverait déplacées, même dans la bouche d'un laïc débauché. A-t-il à annoncer mon Évangile, il s'applique à le faire, sans doute, en un langage distingué mais qui manque

de simplicité, parce que son dessein est beaucoup moins de nourrir les âmes du bon grain de ma parole, que de faire admirer les ressources de sa rhétorique. Et les fleurs, les fleurs de cet arbre, quelle odeur fétide elles répandent ! Ce sont toutes ces pensées frivoles, qu'il accueille volontairement, dans lesquelles il se complaît et qu'il entretient avec délices, en se gardant bien d'éviter les lieux et les occasions qui les lui apportent, quand encore il ne les cherche pas lui-même, pour réaliser les désirs qu'elles font naître en lui.

Le voilà dans le péché, ce fruit vénéneux qui tue la vie de la grâce, et donne la mort éternelle. Et quelle infection dans ce fruit, sorti d'une telle fleur ! C'est la désobéissance qui le porte à tout examiner, à tout critiquer, à tout juger en mal, dans la volonté de son supérieur ! C'est l'impureté qui fait ses délices des longues conservations et des entretiens suspects avec les dévotes !

O malheureux ! Tu ne vois donc pas quelle troupe d'enfants sera la conséquence de ces fréquentations, commencées sous couleur de dévotion ! Tu n'as pas voulu pour enfants, les vertus, comme le véritable obéissant ! — Et voilà ce qu'amène la désobéissance !

Présume-t-il que son prélat lui refusera l'autorisation que désire sa volonté perverse, il cherche dès lors à le circonvenir, usant tour à tour de paroles insinuantes ou aigres, flatteuses ou irrévérencieuses jusqu'à l'insolence. De son frère il ne supporte rien. La moindre parole qui lui sera dite, la

moindre observation qui lui sera faite le mettront hors de lui-même. C'est alors qu'on lui voit produire ce fruit vénéneux de l'impatience, ces paroles de colère et de haine contre son frère, attribuant à la malveillance ce que celui-ci n'a fait que pour son bien. Tout lui est ainsi une occasion de scandale, tout concourt à lui faire une vie de tristesse, et pour l'âme et pour le corps. Et pourquoi donc tout ce dépit, pour un mot de son frère ? Pourquoi ? parce qu'il a pour lui-même trop de sensuelle complaisance.

Il fuit sa cellule comme la peste. Il a commencé par déserter cette cellule intérieure de la connaissance de soi-même. C'est ce premier abandon qui l'a conduit à la désobéissance, et il ne peut maintenant demeurer dans sa cellule extérieure. On ne le voit guère au réfectoire : il l'évite comme un ennemi personnel, tant qu'il a de quoi suffire à sa propre dépense ; quand il est à court, c'est la nécessité qui l'y amène.

Oh ! combien plus avisés ces obéissants, qui ont voulu observer leur vœu de pauvreté, et ne rien avoir pour leur entretien, afin de demeurer fideles toujours à cette douce table commune où, dans la paix et la tranquillité, ils trouvent tout à la fois le pain de l'âme et celui du corps. Ils n'ont point le constant souci de chercher à se procurer des mets à leur goût, comme le malheureux qui fuit le réfectoire, parce qu'il n'y trouve rien que d'amer.

Au chœur, il est toujours le dernier entré et le premier sorti. Si ses lèvres disent qu'il est près de

moi, son cœur est demeuré très loin. Le chapitre, il l'évite volontiers et tant qu'il peut, par peur des pénitences qu'on y donne ; quand il ne peut faire autrement que de s'y trouver, il aimerait autant rencontrer son ennemi mortel ; il a l'esprit troublé, il y éprouve une honte qu'il n'a pas eue, certes, pour enfreindre les observances, et qu'il n'a pas même de commettre le péché mortel. La raison? la désobéissance ! Il ne connaît pas les saintes veilles de la prière. Il néglige non seulement l'oraison mentale, mais encore, maintes fois, il omettra de dire l'Office qu'il est cependant tenu de réciter. Chez lui, point de charité fraternelle : il n'aime que lui seul, et encore d'un amour bestial où la raison n'a point de part. Si grands sont les maux, si amers les fruits qui tombent sur la tête du désobéissant que la langue humaine ne les saurait dire !

O désobéissance, qui dépouilles l'âme de toute vertu pour la revêtir de tous les vices ! O désobéissance, qui prives l'âme de la lumière de l'obéissance ! Tu lui ôtes la paix pour lui laisser la guerre, tu lui prends la vie pour lui donner la mort ! Tu la jettes hors de la barque des observances de l'Ordre, tu la précipites dans la mer, où elle doit nager seule, à la force des bras, sans l'appui de ceux de la religion ! Tu la couvres de toutes les misères, tu la fais mourir de faim, en la privant du mérite de l'obéissance, qui doit être sa nourriture. Continuellement tu l'abreuves d'amertume, tu lui retires toute consolation, tu la sèvres de toute douceur, tu

lui dérobes tout bien, en la livrant à tous les maux. Dès cette vie tu lui fais subir l'apprentissage des cruels tourments. Si elle ne se corrige pas, avant que ne soit déchiré par la mort le pan d'étoffe qui la rattache encore à la barque, c'est toi, ô désobéissance, qui aura conduit cette âme à l'éternelle damnation, en compagnie des démons qui, pour s'être révoltés contre moi, tombèrent du ciel jusqu'au fond des abîmes. O désobéissant, c'est là ton sort, à toi, qui toujours fus rebelle à l'obéissance! Cette clef qui te devait servir à ouvrir la porte du ciel, tu l'as rejetée loin de toi. C'est la clef de la désobéissance que tu as voulue : elle t'a ouvert l'enfer.

CHAPITRE IX
(162)

De l'imperfection de ceux qui vivent avec tiédeur dans la religion, tout en se gardant du péché mortel. Remède pour sortir de cette tièdeur.

O très chère fille, combien donc sont ceux, qui, aujourd'hui, sur cette barque de la religion, cherchent leur intérêt personnel? Ils sont multitude; et, en regard de ceux-là, bien petit est le nombre des vrais obéissants. Il est vrai qu'entre les parfaits et les malheureux dont je viens de parler, il se rencontre une catégorie considérable, formée de ceux qui vivent dans l'Ordre, d'une façon quelconque. Ils sont assez loin de la perfection qu'ils devraient avoir, sans être absolument mauvais. Leur conscience est assez vigilante, pour se garder du péché mortel : mais pour tout le reste leur cœur n'a que tiédeur et indifférence.

Cependant, s'ils ne règlent pas leur vie suivant les observances de l'ordre, ils demeurent en grand péril. Ils ont besoin de stimuler leur zèle, de secouer leur torpeur, pour se réveiller de leur engourdissement; à s'y endormir, ils risquent des chutes faciles. Si par hasard ils réussissent à les éviter, ils n'en continueront pas moins à se laisser conduire en

bien des occasions par leur sens propre et leur satisfaction personnelle, sous couleur de religion. Ils s'attacheront aux pratiques et aux cérémonies extérieures de la religion plus qu'ils ne s'inspireront de son esprit, et souvent ils se laisseront aller, par défaut de lumière, à juger témérairement de ceux qui se conforment plus parfaitement qu'eux à l'esprit de la règle, mais sont moins assidus dans l'accomplissement des actes extérieurs, qu'ils observent eux-mêmes.

Ainsi donc c'est tout préjudice pour eux, de se contenter de cette obéissance quelconque. Cette tiédeur leur rend l'observance très laborieuse, et ils ne s'y soumettent qu'à grand'peine, parce que leur cœur indifférent trouve ce fardeau trop lourd ; à le porter, ils se fatiguent beaucoup, pour en retirer peu de mérite. Ils manquent ainsi à la perfection qu'ils ont embrassée et qu'ils sont tenus d'observer, et s'ils font moins de mal que les autres dont je t'ai parlé, cependant ils font mal. Ils n'ont pas quitté le siècle pour garder la clef de l'obéissance commune ; c'est avec la petite clef de l'obéissance religieuse qu'il leur faut ouvrir le ciel ; et cette petite clef, ils la doivent porter attachée, par le cordon de l'abnégation et du mépris d'eux-mêmes, à la ceinture de l'humilité, et la tenir toujours à la main du fervent amour, comme je te l'ai dit.

Sache bien, ma très chère fille, qu'ils sont capables d'arriver à la grande perfection, s'ils le veulent, car ils en sont bien plus près que les autres qui sont pécheurs. Mais aussi, dans leur

état, il leur est moins aisé de sortir de leur imperfection qu'au pécheur, dans l'état de péché, de s'arracher à sa misère.

Sais-tu pourquoi? c'est que le pécheur voit évidemment qu'il fait mal, la conscience le lui montre. S'il ne renonce pas à sa faute, bien que la lumière naturelle lui découvre que ce qu'il fait est mal, c'est l'amour-propre qui en est cause, c'est l'amour de ses aises qui l'a tellement débilité, qu'il ne se sent plus capable de cet effort. Si on lui demandait : Ne sais-tu pas que c'est mal de faire cela? il répondrait : oui, mais ma fragilité est si grande, qu'il ne me semble pas que je puisse en sortir. Cependant, ce disant, il ne dit pas vrai; avec mon aide, s'il le veut, il en peut sortir : mais il n'en sait pas moins qu'il fait mal, et, avec cette connaissance, il lui est aisé de se retirer du péché, s'il le veut. Mais, ces tièdes, qui ne font ni grand mal ni grand bien, n'ont pas conscience de leur état de torpeur, ni ne sentent dans quel péril ils se trouvent. Ne le voyant point, ils n'ont point souci d'y échapper, ni même qu'on les en avertisse. Si on leur ouvre les yeux, l'indifférence de leur cœur est telle qu'ils demeurent encore retenus par les liens d'une longue habitude.

Comment donc pourront-ils s'arracher à cette tiédeur? Qu'avec la haine de leur propre estime et réputation, ils prennent ce bois de la connaissance d'eux-mêmes et le jettent dans le feu de ma divine charité en épousant à nouveau, comme s'ils entraient dans l'Ordre pour la première fois,

la sainte obéissance, avec l'anneau de la très sainte foi. Qu'ils ne s'endorment plus dans cet état qui m'est si odieux à moi et si dangereux pour eux-mêmes. C'est à ces religieux surtout que l'on pourrait dire cette parole : « *Malheur à vous, les tièdes! Que n'êtes-vous de glace! Si vous ne changez point, vous m'obligerez à vous vomir de ma bouche*[1]. » Je les vomirai en effet et de la manière que j'ai dite; car, s'ils demeurent dans leur torpeur, ils sont tout près de tomber et, s'ils tombent, je les réprouverai. J'aimerais mieux que vous fussiez glacés, c'est-à-dire que vous fussiez restés dans le monde avec l'obéissance commune, qui est comme une glace en regard de l'obéissance religieuse. C'est en ce sens que j'ai dit : « Puissiez-vous être de glace ! »

Je t'ai interprété cette parole pour que tu ne tombes pas en cette erreur, de croire que je préférerais la glace du péché mortel à la tiédeur de l'imperfection. Non, je ne puis vouloir le péché; je suis exempt de ce poison. Il me déplaît tellement, même dans l'homme, que je n'ai pas voulu le laisser sans châtiment. Comme l'homme ne suffisait pas à porter la peine due à sa faute, j'envoyai le Verbe, mon Fils unique, qui l'infligea à son corps par l'obéissance.

Qu'ils sortent donc de leur engourdissement et qu'ils s'adonnent aux saints exercices, aux veilles, à l'humble et persévérante prière; qu'ils aient tou-

1. Apoc., III, 15.

jours le regard fixé sur la règle et sur les patrons de cette barque, qui ont été des hommes comme eux, nés de la même manière et nourris du même pain.

Et moi ! Ne suis-je pas toujours le même Dieu que j'étais alors ? Ma puissance n'est pas affaiblie, ma volonté ne s'est pas lassée à vouloir votre salut, ma sagesse ne s'est pas épuisée à vous distribuer la lumière, pour vous faire connaître ma Vérité. Ils peuvent donc bien, s'ils le veulent, s'arracher à leur engourdissement, pourvu qu'ils consentent à voir leur état. Pour ce, il leur faut purifier le regard de leur intelligence de la nuée de l'amour-propre ; une fois éclairés de ma lumière, c'est à eux de se lancer dans la voie, à l'exemple des parfaits obéissants. Ils réussiront par ce moyen ; autrement, non. Mais toujours est-il que ce moyen est à leur disposition. Le voici.

CHAPITRE X
(163,

De l'excellence de l'obéissance et des biens qu'elle procure à qui la pratique en toute vérité.

Voici donc le vrai moyen qu'emploie le véritable obéissant, et auquel il s'attache plus étroitement chaque jour, pour accroître en lui la vertu d'obéissance, à la lumière de la foi. C'est d'aller, par ses désirs, au-devant des affronts, des mépris, des lourds fardeaux qui lui sont imposés par le supérieur, pour ne pas laisser se rouiller en lui l'obéissance et sa sœur la patience, afin de les trouver toutes prêtes dans le moment où il en a besoin pour agir. Pour ne pas éprouver de répulsion devant la tâche commandée, sans cesse il se tient en appétit de soumission; continuellement et sans relâche, comme une musique intérieure, chante son désir. L'obéissance est une épouse pleine de zèle, qui ne veut jamais demeurer oisive.

Aimable obéissance! Délicieuse obéissance! Suave obéissance! Obéissance radieuse, qui dissipe les ténèbres de l'amour-propre! Obéissance vivifiante, qui donne la vie de la grâce à l'âme qui t'a élue pour épouse; qui la délivre de cette volonté propre qui introduit en elle la division et la mort! Tu es généreuse, puisque toute créature raisonnable peut faire

de toi sa servante. Tu es tendre et compatissante. Avec bonté, avec mansuétude, tu acceptes tous les fardeaux, parce que tu as pour compagnes la force et la vraie patience! Ton front est ceint de la couronne de la persévérance. Rien ne t'abat, ni les importunités du supérieur, ni les grandes charges qu'il t'impose sans discrétion : la lumière de la foi t'apprend à tout supporter. Tu es tellement liée avec l'humilité, qu'aucune créature ne peut t'arracher aux mains du saint désir, dans l'âme qui te possède.

Que dire, très chère et bien-aimée fille, de l'excellence de cette vertu? Disons qu'elle est un bien sans mélange. Elle demeure cachée dans la barque, à l'abri de tous les vents contraires. Grâce à elle, l'âme accomplit sa traversée, par les bras de la religion et des supérieurs, et non par les siens; car le vrai obéissant n'a pas de compte à me rendre de lui-même; seul son prélat est responsable devant moi.

Enflamme-toi, fille bien-aimée, pour cette glorieuse vertu! Veux-tu me remercier des bienfaits que tu as reçus de moi, Père éternel? Sois obéissante! C'est l'obéissance qui te prouvera que tu n'es pas ingrate, parce qu'elle procède de la charité; c'est l'obéissance qui te prouvera que tu n'es pas ignorante, parce qu'elle procède de la connaissance de ma Vérité. Elle est un trésor, que vous a fait connaître mon Verbe qui vous enseigna la voie de l'obéissance, comme votre règle et votre modèle en se faisant obéissant jusqu'à la mort ignominieuse

de la croix. Son obéissance est la clef qui a ouvert le ciel, et c'est sur son obéissance qu'est fondée l'obéissance soit commune, soit particulière, comme je te l'ai exposé au commencement de ce traité. Cette obéissance donne à l'âme une lumière qui lui découvre qu'elle est fidèle : fidèle à moi, fidèle à la religion et à ses supérieurs. Dans cette lumière de la très sainte foi, l'âme s'est oubliée elle-même, elle ne se cherche pas pour elle-même ; car, par l'obéissance acquise à la lumière de la foi, elle a prouvé que, dans sa volonté, elle est morte à ce sens propre, dont l'instinct est de se mêler des affaires d'autrui au lieu de s'occuper des siennes. N'est-ce pas, en effet, ce que fait le désobéissant, qui s'applique à scruter la volonté de celui qui lui donne un ordre, pour la juger d'après ses basses pensées et ses vues obscures, au lieu de s'employer à examiner sa propre volonté perverse, qui est pour lui un principe de mort.

Le véritable obéissant, au contraire, juge toujours en bien, à la lumière de la foi, la volonté de son prélat. Aussi ne cherche-t-il jamais sa volonté propre, toujours il incline la tête, et son âme est embaumée du parfum de sa parfaite obéissance. Plus l'âme progresse dans la lumière de la très sainte foi, plus aussi, dans l'âme, grandit cette vertu d'obéissance. Car c'est à cette lumière de la foi que l'âme se connaît et me connaît, c'est par elle qu'elle m'aime, par elle qu'elle s'humilie : et, plus elle aime, plus elle est humble, plus aussi elle est obéissante. L'obéissance, dès lors, et sa sœur la

patience, sont donc le signe que l'âme est vraiment revêtue de cette robe nuptiale de la charité, nécessaire pour entrer dans la vie éternelle.

L'obéissance ouvre le ciel, mais elle demeure à la porte. C'est la charité qui a fourni elle-même cette clef, qui entre, portant avec elle le mérite de l'obéissance. De toutes les vertus, comme je te l'ai dit, la charité est la seule qui ait accès dans la vie qui ne passe pas. Mais la fonction propre de l'obéissance, c'est d'être la clef qui ouvre. C'est par la désobéissance du premier homme que le ciel fut fermé, et c'est l'obéissance de l'humble et immaculé et fidèle Agneau, mon Fils unique, qui rouvrit la vie éternelle, fermée depuis si longtemps.

CHAPITRE XI
(164)

Distinction de deux obéissances : celle des religieux et celle que l'on rend à une personne en dehors de la religion.

Puisque je te l'ai dit, mon Verbe vous a laissé pour règle et pour doctrine l'obéissance. Il vous la donne, comme une clef qui vous permet d'ouvrir la porte qui vous conduit à votre fin. Il vous l'a laissée sous forme de précepte, pour ce qui est de l'obéissance commune à tous, et sous forme de conseil, pour ceux qui veulent parvenir à la grande perfection, et passer par le portillon étroit de la religion.

Mais il y a encore l'obéissance de ceux qui n'appartiennent à aucun ordre religieux et qui n'en ont pas moins pris passage sur la barque de la perfection. Ce sont ceux qui observent la perfection des conseils en dehors de tout Institut. Ils ont renoncé non pas seulement d'esprit, mais aussi, réellement, aux richesses et aux pompes du monde ; ils gardent la chasteté, soit dans l'état de virginité, soit dans la vertu de continence s'ils ne sont plus vierges ; et quant à l'obéissance, ils la pratiquent en se soumettant, comme je te l'ai dit en un autre endroit, à une personne à laquelle ils s'efforcent d'obéir parfaitement jusqu'à la mort.

Si tu me demandes qui a plus de mérite, ou de ceux qui pratiquent ainsi les conseils, ou de ceux qui sont dans un ordre religieux, je te réponds que le mérite de l'obéissance ne se mesure pas à l'acte extérieur, ni au lieu, ni à la personne qui commande et qui peut être bonne ou mauvaise, séculière ou religieuse : il est proportionné à l'amour de celui qui obéit. Voilà l'exacte mesure du mérite de l'obéissance.

L'imperfection d'un mauvais prélat ne préjudicie en rien à celui qui obéit; bien des fois, au contraire, elle lui est utile, en ce que les persécutions ou les rigueurs indiscrètes d'ordres sévères développent chez lui la vertu d'obéissance et sa sœur la patience. L'imperfection du lieu ne lui cause non plus aucun détriment. Je dis imperfection : parce que la religion est plus parfaite, plus assurée, plus stable qu'aucune autre condition, et j'appelle imparfait, en comparaison, l'état de ceux qui ont pris en main la petite clef de l'obéissance, en observant les conseils en dehors d'un ordre religieux. Je n'entends pas dire, pour autant, que leur obéissance est imparfaite et moins méritoire; car, toute obéissance, ainsi qu'il a été dit, comme aussi toutes les autres vertus, a pour mesure l'amour.

Il est bien vrai, qu'à beaucoup de titres, soit à cause du vœu que l'on émet entre les mains du supérieur, soit à cause des observances plus lourdes qu'on y rencontre, l'obéissance est mieux éprouvée dans la religion qu'en dehors d'elle. Tous les actes extérieurs sont liés à ce joug, et l'on ne peut le rejeter à volonté sans faute mortelle, parce qu'il est

approuvé par la sainte Église et qu'on s'y est obligé par un vœu. Il n'en est pas de même pour ceux du dehors. Ils ne sont liés, que par leur amour de l'obéissance et non par un vœu solennel. Ils peuvent donc, sans péché mortel, se soustraire à l'obéissance de cette personne, s'ils ont des raisons légitimes de le faire. Cependant, il ne leur est pas permis de se dégager, par défaillance ou lassitude : se soustraire ainsi à l'obéissance serait une faute très grave, mais non à proprement parler un péché mortel [1].

Sais-tu la différence qu'il y a entre les uns et les autres? La différence qu'il y a entre celui qui s'empare du bien d'autrui, et celui qui reprend ce qu'il avait prêté par amour, avec l'intention, il est vrai, de ne pas le réclamer, mais sans s'y être engagé positivement, par acte authentique. Le religieux, au contraire a fait une donation, par acte public, lors de sa profession, en vertu de laquelle il a renoncé à lui-même entre les mains de son supérieur et promis d'observer l'obéissance, la continence et la

1. Qu'on note cette distinction: une faute *très grave*, qui n'est *pas* un péché *mortel*. — Toutes les âmes de saints, de tous les lieux et de tous les temps, ont parlé de la sorte. Mais aussi l'on peut dire, que le sens chrétien, au moyen âge et chez les théologiens en particulier, avait fait de ce langage, la vraie langue chrétienne. — Toute faute, même vénielle, si elle est délibérée. est grave et très grave, parce qu'elle est une offense à Dieu. De nos jours on identifie faute *vénielle* et faute *légère*, faute *mortelle* et faute *grave*. Rien n'est plus propre à encourager la tiédeur. Ce qu'il y a de plus regrettable, c'est que cette terminologie de bas christianisme, qui marque un affaiblissement du sens chrétien, a été trop souvent employé, un peu à la légère sans doute, par de graves théologiens.

pauvreté volontaire. Son prélat lui a promis, en retour, s'il était fidèle à ses engagements jusqu'à la mort, de lui donner la vie éternelle.

Ainsi donc, pour ce qui est des obligations, du lieu et du mode, l'une est plus parfaite, l'autre moins parfaite ; l'une offre plus de sécurité, et, si l'on tombe, elle offre plus de secours pour se relever, l'autre est plus incertaine et présente moins de garantie. Si l'on vient à tomber, l'on y est plus exposé à tourner la tête en arrière, parce qu'on ne se sent pas lié par un vœu émis dans une profession publique ; on est dans la condition du novice avant sa profession, et qui jusque-là peut toujours se retirer. Dès qu'il a prononcé ses vœux il ne le peut plus.

Mais dans l'une ou dans l'autre obéissance, je te l'ai dit et je te le répète, le mérite est mesuré à l'amour du véritable obéissant. Dans quelque état qu'il se trouve, chacun peut donc avoir un mérite parfait, puisqu'il ne dépend que de l'amour. J'appelle celui-ci à un état, celui-là à l'autre, suivant les dispositions d'un chacun, mais dans les deux, tous peuvent mériter pleinement suivant la mesure de leur amour. Si le séculier aime plus que le religieux, il recevra davantage ; si le religieux aime plus que le séculier, plus grande sera sa récompense. Et ainsi en est-il pour tous les autres.

CHAPITRE XII

(165)

Comment Dieu ne mesure pas sa récompense à l'importance ni à la durée des œuvres des obéissants, mais à la grandeur de la charité et à la promptitude de l'obéissance. Miracles que Dieu a opérés par cette vertu. De la discrétion, dans l'acte d'obéissance. Des œuvres et de la récompense des vrais obéissants.

Je vous ai tous placés dans la vigne de l'obéissance pour vous y occuper à différents travaux. Le prix que je donnerai à chacun, lui sera compté non d'après le labeur qu'il aura fourni ou le temps qu'il y aura employé, mais d'après l'amour qu'il y aura mis. Celui qui vient sur le tard ne reçoit pas nécessairement moins, que celui qui est arrivé dès le commencement. C'est ce que ma Vérité a voulu vous enseigner dans le saint Évangile, par l'exemple de ceux qui étaient oisifs, et que le Seigneur envoya travailler à sa vigne. Ceux qui étaient venus dès l'aurore, ne reçurent pas davantage que ceux qui ne vinrent qu'à la première heure[1], et ceux qui se pré-

1. On sait que la première heure correspondait, par rapport à notre manière actuelle de compter, à six heures du matin, la troisième heure à neuf heures du matin ; la sixième heure à midi ; la neuvième à trois heures du soir ; le soir à six heures du soir. Quand il est dit que ceux qui étaient venus dès l'aurore

sentèrent à la troisième heure, à la sixième, à la neuvième ou même au soir, eurent autant que les premiers. Ma Vérité a voulu vous apprendre par là, que vous serez récompensés, non selon la durée ou l'importance de votre labeur, mais selon le degré de votre amour.

Beaucoup sont appliqués dès l'enfance à travailler à cette vigne : d'autres ne s'y mettent que plus tard, quelques-uns même n'y arrivent que dans la vieillesse. Ceux-ci parfois, à la vue du peu de temps qui leur reste, s'adonnent à la tâche avec un si ardent amour, qu'ils atteignent ceux qui s'y sont consacrés depuis l'enfance, mais qui n'ont marché qu'à pas lents. C'est donc l'amour avec lequel on obéit qui donne aux œuvres de l'obéissance tout leur mérite : c'est par l'amour, que l'âme remplit sa coupe en moi qui suis l'océan de paix. Chez plusieurs, si prompte est cette obéissance, si incarnée en quelque sorte au plus profond de leur âme, que non seulement ils ne s'attardent pas à rechercher le pourquoi des ordres de leur supérieur, mais qu'ils attendent à peine que le commandement soit sorti de sa bouche. A la lumière de la foi, ils pénètrent l'intention du prélat. Aussi le véritable obéissant obéit-il plus à l'intention qu'à la

ne reçurent pas davantage que ceux qui étaient venus à la première heure, c'est dire pas davantage que ceux qui vinrent avant six heures du matin. Cette donnée suppose un jour placé entre l'équinoxe de printemps et l'équinoxe d'hiver. Sainte Catherine introduit ici quelques éléments, qui ne se trouvent pas dans la parabole évangélique. Math. xx, 6.

parole, en jugeant que l'intention du prélat est dans ma volonté, et que c'est par commission de moi et par ma volonté qu'il lui commande : c'est pour cela que je t'ai dit, qu'il obéissait plus à l'intention qu'à la parole. Il n'exécute sa parole que parce que tout d'abord il s'est soumis avec amour à sa volonté, éclairé par la lumière de la foi qui lui fait voir sa volonté en moi.

On lit dans la vie des Pères, un bel exemple de cette obéissance inspirée par l'amour. Un solitaire ayant reçu un ordre de son supérieur au moment où il avait commencé d'écrire un O, — une bien petite chose pourtant ! — il ne prit pas le temps de le finir ; sans le moindre retard, il alla où l'appelait l'obéissance. Pour lui témoigner par un signe extérieur, combien cette promptitude m'était agréable, ma clémence acheva en or la lettre commencée.

Cette gracieuse vertu me plaît tant, que, pour aucune autre je n'ai accompli tant de miracles, ni donné tant de signes et de témoignages de la satisfaction qu'elle me cause. C'est qu'elle procède de la lumière de la foi. Pour démontrer combien elle m'est agréable, la terre lui obéit, les animaux lui sont soumis, l'eau se fait solide pour porter l'obéissant.

La terre lui est soumise, ai-je dit ! Ne te souvient-il pas d'avoir lu l'histoire de ce disciple, à qui son abbé remit un bâton de bois sec, en lui imposant par obéissance, d'aller le planter en terre et de l'arroser chaque jour. Éclairé par la lumière de la foi, il ne s'arrêta pas à demander comment la

chose serait possible : sans s'enquérir de ce qui adviendrait, simplement il obéit. En vertu de son obéissance et de sa foi, le bois sec reverdit et porta des fruits, pour témoigner que cette âme avait échappé à la sécheresse de la désobéissance, pour retrouver sa sève et produire le fruit de l'obéissance. Aussi, les saints pères appelaient-ils le fruit de cet arbre, la pomme de l'obéissance.

Et les animaux ! Veux-tu voir comme ils sont au service de l'obéissant ? Regarde ce disciple à qui son abbé commanda, au nom de l'obéissance, de s'emparer d'un dragon. Simplement il y alla et par la vertu de son obéissance ramena la bête qu'il conduisit au supérieur. Celui-ci, en vrai médecin, voulant préserver son religieux de la vaine gloire et éprouver sa patience, le chassa de sa présence en lui disant : « Va, tu n'es qu'une bête qui en conduit une autre enchaînée. »

Et le feu ! regarde : c'est la même soumission ! Tu as lu dans la sainte Écriture, combien, plutôt que de transgresser mes commandements, ont préféré se laisser jeter dans les flammes ! Le feu ne leur causait aucun mal. C'est le fait des trois enfants dans la fournaise, et c'est aussi l'histoire de bien d'autres que je pourrais citer.

L'eau à son tour ! Tu connais ce trait de Maur, envoyé par l'obéissance, pour tirer de l'eau un disciple en train de se noyer. Il n'eut aucun retour sur lui-même ; il n'eut d'autre pensée, à la lumière de la foi, que d'accomplir l'ordre de son prélat, et il s'avança hardiment. Il alla sur l'eau comme s'il eut

marché sur terre et sauva par ce moyen ce compagnon.

Si tu ouvres l'œil de ton intelligence, tu verras en toutes choses, éclater l'excellence de cette vertu. Pour l'obéissance il faut laisser tout le reste. Serais-tu élevée à une si haute contemplation et à une si parfaite union de ton esprit en moi, que ton corps fût emporté lui-même au-dessus de terre, si tu recevais un ordre au nom de l'obéissance, tu devrais faire tous tes efforts pour t'arracher à ta contemplation, si toutefois tu le pouvais. Car je parle en général et non pas des cas exceptionnels qui ne tombent pas sous la loi. Songe donc que tu ne dois jamais quitter l'oraison, alors même que l'heure est passée, sinon par nécessité, ou par charité, ou par obéissance, et juge par là à quel point j'exige de mes serviteurs la promptitude dans l'obéissance, et combien elle me plaît.

Tout ce que fait l'obéissant est méritoire. S'il mange, c'est par obéissance; s'il dort, c'est par obéissance. Qu'il marche ou qu'il s'arrête, qu'il jeûne ou qu'il veille, c'est par obéissance ; sert-il le prochain, c'est par obéissance. Va-t-il au chœur ou au réfectoire, ou demeure-t-il dans sa cellule, qui conduit ses mouvements ou qui le tient immobile ? L'obéissance, qui à la lumière de la foi, le jette, mort à tout ce qui est volonté propre, plein de haine et de mépris pour lui-même, entre les bras de la religion et de son prélat. Par cette obéissance il se tient tranquille dans la barque, abandonnant à son supérieur toute sa conduite. Il

traverse ainsi l'océan des tempêtes qu'est cette vie, au milieu d'un calme parfait, l'esprit serein et le cœur tranquille. Il se sent fort et assuré, parce qu'il s'est délivré de toute crainte et de toute défaillance, en renonçant à la volonté propre, d'où proviennent faiblesse et peine désordonnée.

Quels sont la nourriture et le breuvage de celui qui a élu pour son épouse, l'obéissance ! Il se nourrit de la connaissance de lui-même et de moi. Sans cesse il a sous les yeux, que de lui-même il n'est pas ; il ne perd jamais de vue son imperfection et il découvre du même regard, que moi, Je suis celui qui suis, en qui il goûte ma Vérité, telle que ma Vérité elle-même, mon Fils unique, la lui a fait connaître. Et de quoi s'abreuve-t-il ? Du Sang, de ce sang par lequel le Verbe lui a manifesté ma Vérité et l'amour ineffable que j'ai pour lui ; de ce sang, par lequel mon Fils a témoigné de l'obéissance que moi, son Père éternel, je lui avais imposée à cause de vous. Aussi, s'enivre-t-il de ce sang, et dans son ivresse, ivresse du sang, ivresse de l'obéissance du Verbe, il se perd lui-même, il perd son sens propre, sa propre science, pour me posséder moi par la grâce, et me goûter par sentiment d'amour, à la lumière de la foi, dans la sainte obéissance.

Toute sa vie est comme un hymne de paix, et, à la mort il reçoit ce que son prélat lui avait promis à sa profession, la vie éternelle, la vision de paix, de suprême tranquillité, le repos qui ne finira plus, un bien inappréciable dont nul ne peut estimer ni comprendre la valeur. Il est infini, et rien de fini ne

saurait être sa mesure, comme la coupe plongée dans la mer ne peut en absorber l'immensité, mais seulement la quantité qu'elle en peut contenir. Seule la mer se comprend elle-même. Et moi aussi, l'océan de paix, je suis celui-là seul qui me comprends et m'apprécie ce que je vaux. De m'estimer et de me comprendre ainsi vient la joie qui me remplit moi-même. Cette joie, ce bien que je porte en moi, je vous y fais participer, chacun selon sa mesure, mais avec plénitude; aucun vide ne demeure, en celui qui possède la parfaite béatitude: il comprend et connaît de ma bonté, autant que je lui ai donné à connaître de moi. Voilà donc le sort de l'obéissant. Éclairé par la lumière de la foi en ma Vérité, embrasé du feu de la charité, oint d'humilité, enivré du Sang, accompagné de la patience, cette sœur de l'obéissance, du mépris de lui-même, de la force, de la longue persévérance et de toutes les autres vertus, je veux dire des mérites acquis par toutes les vertus, il a trouvé en moi, son Créateur, le terme de son espérance et la réalisation de son désir.

CONCLUSION

CHAPITRE I
(166)

Résumé de tout le livre.

Maintenant, fille très chère et très aimée, j'ai satisfait ton désir au sujet de l'obéissance, du commencement à la fin.

S'il t'en souvient, tu me présentas d'abord, avec un désir plein d'angoisse que je t'inspirai moi-même pour faire croître en ton âme le feu de ma charité, quatre demandes.

La première pour toi : je l'ai exaucée, en t'illuminant de ma vérité, et en t'expliquant par quel moyen tu pourras parvenir à connaître la vérité à laquelle tu aspirais de toute ton âme. Ce moyen, t'ai-je dit, c'est la connaissance de toi-même et de moi, à la lumière de la foi.

Tu m'as demandé, en second lieu, que je fasse miséricode au monde.

La troisième prière était pour le corps mystique de la sainte Église. Tu me suppliais de le délivrer des ténèbres et des persécutions, t'offrant toi-même pour que je punisse sur toi les iniquités des ministres. Je t'expliquai alors qu'aucune peine temporelle et transitoire n'est capable de satisfaire par elle-même à l'offense commise contre moi, le bien

infini. Elle n'est vraiment satisfaisante, que si elle est unie au désir de l'âme et accompagnée de la contrition du cœur. Comment? Je te l'ai exposé tout au long.

Je t'ai dit que je veux faire miséricorde au monde, en te montrant que la miséricorde est ma marque distinctive. C'est par miséricorde, c'est à cause de l'amour ineffable que j'eus pour l'homme, que j'envoyai le Verbe, mon Fils unique, et pour te faire bien comprendre le don de ma charité, je l'ai comparé à un pont, qui relie le ciel à la terre, par l'union de la nature divine à votre nature humaine.

Pour t'éclairer davantage encore de ma Vérité, je t'ai exposé comment l'on montait ce pont par trois degrés qui sont les trois puissances de l'âme. Je t'ai aussi représenté ces trois degrés sur le corps même du Verbe, par les pieds, par le côté, par la bouche, correspondant aux trois états de l'âme : l'état imparfait, l'état parfait et l'état très parfait, dans lequel l'âme atteint l'excellence de l'amour unitif.

Dans chacun de ces états, je t'ai indiqué ce qui détruit l'imperfection et procure la perfection ; quelle voie il faut suivre pour y arriver ; les embûches cachées du démon et l'amour-propre spirituel.

Je t'ai entretenue à propos de ces trois états, des trois réprimandes que fait ma clémence. La première est adressée à l'homme pendant sa vie ; la seconde, à la mort, pour ceux qui meurent sans espérance, en état de péché mortel ; ce sont eux

qui s'engagent sous le pont dans la voie du démon ; je t'ai dit leurs misères. La troisième réprimande, je la ferai entendre au jugement général. Je te parlai à cette occasion de la peine des damnés et de la gloire des bienheureux, quand chacun aura retrouvé la propriété de son corps.

Je te promis aussi, et je te promets encore, que par la grande patience de mes serviteurs, je réformerai mon Épouse, je vous invitai tous à souffrir pour elle, en te confiant la douleur que me causait l'iniquité de mes ministres. Je t'ai fait voir l'excellence des prêtres dans la dignité à laquelle je les ai élevés, et le respect que j'exige pour eux de la part des séculiers. Leurs défauts ne doivent diminuer en rien le respect à leur égard. J'ai dit combien c'est me déplaire que d'en agir autrement. En même temps et par contraste, tu as pu considérer la vertu de ceux qui vivent comme des anges. A ce sujet, je t'ai entretenue de l'excellence du sacrement de l'autel.

En traitant des trois états de l'âme, je t'ai fait connaître les états des larmes, d'où elles procèdent, et comment elles se réfèrent aux différents états intérieurs. Toutes les larmes, ai-je dit, ont leur source dans le cœur, et je t'ai expliqué pourquoi. Je t'ai distingué quatre sortes de larmes, puis une cinquième qui cause la mort.

A ta quatrième prière, qui portait sur un objet tout particulier, j'ai répondu que j'avais pourvu au cas spécial dont il s'agissait, et tu sais comment je l'ai fait. C'est à ce propos que je t'ai expliqué ma

providence générale et particulière, en te montrant comment du premier instant de la création jusqu'au dernier jour du monde, rien n'a été fait et rien ne se fait que par le conseil de ma divine providence. Dans tout ce que je permets, dans tout ce que je vous donne, dans les tribulations et dans les consolations, temporelles ou spirituelles, je ne fais rien que pour votre bien, pour que vous soyez sanctifiés en moi, pour que ma Vérité s'accomplisse en vous. Ma Vérité c'est que je vous créai pour que vous possédiez la vie éternelle, et cette vérité, je vous la rendis sensible par le sang du Verbe, mon Fils unique.

Enfin, en dernier lieu, j'ai satisfait au désir que tu m'exprimais en même temps qu'à la promesse que je t'avais faite, en t'entretenant de la perfection de l'obéissance et de l'imperfection de la désobéissance. J'ai dit d'où vient l'obéissance, ce qui la fait perdre. Je l'ai comparée à une clef nécessaire à tous. Puis je t'ai parlé de l'obéissance particulière dans les parfaits et dans les imparfaits, en ceux qui sont dans la religion et en ceux qui vivent en dehors de la religion, en déterminant distinctement et à part, la condition de chacun. Tu as vu la paix que procure l'obéissance, la guerre soulevée par la désobéissance, tu as pu comprendre quelle profonde illusion est celle du désobéissant, et comment la mort est entrée dans le monde, par la désobéissance d'Adam.

Maintenant, moi, Père éternel, souveraine et immuable Vérité, je clos ce discours en affirmant

que par l'obéissance du Verbe, mon Fils unique, vous avez la vie. Comme tous dans le vieil homme, le premier Adam, vous avez contracté la mort, ainsi tous ceux qui veulent porter la clef de l'obéissance, reçoivent la vie par l'homme nouveau, le doux Christ Jésus, duquel pour vous j'ai fait un pont : car la route qui menait au ciel avait été rompue.

Pour finir, je vous invite tous à pleurer, toi et mes serviteurs. C'est par vos larmes et par vos humbles et continuelles prières que je veux faire miséricorde au monde. Morte à toi-même, élance-toi dans ce chemin de la vérité. Cours, oui, cours, pour que je ne puisse pas te reprocher d'aller lentement. Car désormais, je serai plus exigeant pour toi que je ne l'étais auparavant, après m'être manifesté moi-même à toi dans ma vérité. Garde-toi bien de jamais sortir de la cellule de la connaissance de toi-même. Conserve là, dans cette cellule intérieure, et exploite le trésor que je t'ai donné. C'est une doctrine de vérité fondée sur la roche vive, le doux Christ Jésus. La lumière qu'elle rayonne fait discerner les ténèbres. Revêts-toi donc de cette lumière, fille très douce et bien-aimée, ô ma vraie fille !

CHAPITRE II

(167)

Comment cette âme très dévote, en remerciant et en louant Dieu prie pour le monde entier et pour la sainte Eglise. Elle termine cet ouvrage en recommandant la vertu de foi.

Alors, cette âme, qui avec le regard de l'intelligence et à la lumière de la très sainte foi, avait vu et connu la Vérité et l'excellence de l'obéissance, qui l'avait entendue par le sentiment, goûtée par l'amour, dans un désir pâmé, qui fixait toute son âme dans la divine Majesté, lui rendait grâce : Merci, disait-elle, merci à vous Père éternel, qui ne m'avez pas méprisée, moi, votre créature, qui n'avez pas détourné de moi votre visage, mais avez au contraire exaucé mes désirs. Vous la lumière, vous n'avez pas regardé à mes ténèbres ; vous la vie, vous ne m'avez pas repoussée, moi qui suis la mort. Vous le médecin, vous n'avez pas fui de moi, à cause de mes graves infirmités. Vous, pureté éternelle, vous n'avez pas été rebuté par mes innombrables souillures. Vous l'Infini, vos yeux se sont abaissés sur moi, qui suis finie. Vous la sagesse, vous avez condescendu à ma folie. Ni le nombre et l'énormité de mes fautes n'ont arrêté votre sagesse, votre bonté, votre clémence, votre bien infini, et vous ne m'avez point méprisée, malgré les innombrables

misères qui sont en moi. Votre clémence m'a fait connaître la vérité et avec elle j'ai trouvé votre charité et l'amour du prochain. Et qui donc vous a déterminé? Pas mes vertus assurément, mais votre amour, uniquement votre amour! C'est votre amour qui vous a porté à éclairer mon intelligence de la lumière de la foi, pour que je puisse connaître et entendre la vérité que vous m'avez révélée.

Faites que ma mémoire soit capable de conserver vos bienfaits, que ma volonté brûle du feu de votre charité, et que ce feu fasse bouillonner dans mes veines et répandre pour vous, tout mon sang; qu'avec le sang versé pour l'amour du Sang et avec la clef de l'obéissance, j'ouvre enfin la porte du ciel. Cette même grâce, je vous la demande aussi, et de tout mon cœur, pour toute créature raisonnable en général et en particulier, et pour le corps mystique de la sainte Église. Je confesse et je ne nie pas, que vous m'avez aimée avant que je ne fusse et que vous m'aimez ineffablement, comme si vous étiez fou de votre créature.

O Trinité éternelle! ô Déité! ô Nature divine qui avez donné un tel prix au sang de votre Fils! Vous, Trinité éternelle, vous êtes une mer sans fond où plus je me plonge, plus je vous trouve, et plus je vous trouve, plus je vous cherche encore. De vous, jamais on ne peut dire : c'est assez! L'âme qui se rassasie dans vos profondeurs vous désire sans cesse, parce que toujours elle est affamée de vous, Trinité éternelle; toujours elle souhaite de voir votre lumière dans votre lumière. Comme le cerf

soupire après l'eau vive des sources, ainsi mon âme désire sortir de la prison ténébreuse du corps, pour vous voir en vérité! Oh! combien de temps encore votre visage sera-t-il caché à mes yeux ô Trinité éternelle, feu et abîme de charité? Dissipez donc aujourd'hui même le nuage de mon corps! La connaissance que vous m'avez donnée de vous, dans votre Vérité, me fait désirer avec violence de déposer le fardeau de ma chair, de donner ma vie pour la gloire et l'honneur de votre nom. Car j'ai goûté et j'ai vu, avec la lumière de mon intelligence dans votre lumière, votre abîme, ô Trinité éternelle, et la beauté de la créature. En me contemplant en vous, j'ai vu que j'étais votre image, et que vous m'avez donné votre puissance à vous, Père éternel, avec dans mon intelligence la sagesse, qui est votre Fils unique, en même temps que l'Esprit-Saint qui procède de vous et de votre Fils, faisait ma volonté capable de vous aimer. Vous, Trinité éternelle, vous êtes le Créateur, et moi, votre créature. J'ai connu, dans la réparation que vous avez faite de moi par le sang de votre Fils, que vous êtes épris de la beauté de la créature!

O abîme, ô Divinité éternelle! Océan sans fond! Eh! pouvez-vous me donner davantage que de vous donner vous-même? Vous êtes le feu qui brûle toujours et ne s'éteint jamais. Vous êtes le feu qui consume en lui-même tout amour-propre de l'âme; vous êtes le feu qui fond toute glace et qui éclaire; c'est à sa lumière que vous m'avez fait connaître votre vérité! Vous êtes la lumière au-dessus de

toute lumière ; c'est cette lumière qui communique à l'œil de l'intelligence une clarté surnaturelle, si abondante et si parfaite que la lumière de la foi en est éclairée, cette foi, par laquelle je vois que mon âme a la vie, et dans cette clarté vous reçoit, vous, la Lumière. Par la lumière de la foi, je possède la sagesse dans la sagesse du Verbe votre Fils. Par la lumière de la foi, je suis forte, constante et persévérante. Par la lumière de la foi, j'espère et je ne me laisse pas défaillir en route. Cette lumière m'indique le chemin et, sans cette lumière, je marcherais dans les ténèbres. C'est pourquoi je vous ai demandé, Père éternel, de m'éclairer de la lumière de la très sainte foi. Cette lumière est vraiment un océan, car elle plonge l'âme en vous, l'océan de paix, ô Trinité éternelle ! L'eau de cette mer n'est pas trouble ; l'âme n'y a pas peur, car elle y connaît la vérité. Elle est transparente et laisse voir les choses qu'elle recèle en ses profondeurs. Aussi là où abonde la resplendissante lumière de la foi, l'âme a, pour ainsi dire, l'évidence de ce qu'elle croit. Elle est un miroir, — c'est vous, Trinité éternelle, qui me l'avez appris, — et en regardant dans ce miroir tenu par la main de l'amour, je m'y contemple moi-même en vous, moi votre créature, et vous-même en moi, par l'union que votre Divinité a contractée avec notre humanité. Dans cette lumière je vous connais, et vous êtes présent à mon esprit, vous le Bien suprême et infini.

Bien au-dessus de tout bien ! Bien qui fait la félicité ! Bien incompréhensible ! Bien inestimable !

Beauté qui surpasse toute beauté, Sagesse au-dessus de toute sagesse, bien plus, la Sagesse même ! Vous, le pain des anges, dans l'ardeur de votre amour vous vous êtes donné aux hommes. Vous êtes le vêtement qui couvre toute nudité, la nourriture qui réjouit par sa douceur, tous ceux qui ont faim. Car vous êtes doux, sans ombre d'amertume!

O Trinité éternelle, dans votre lumière que vous m'avez donnée et que j'ai reçue, avec la lumière de la très sainte foi, j'ai connu, par les explications aussi nombreuses qu'admirables, la voie de la grande perfection. Vous me l'avez montrée, pour que je vous serve dans la lumière et non dans les ténèbres, pour que je sois un miroir de bonne et sainte vie, et que je renonce enfin à cette existence misérable, où jusqu'ici et par ma faute, je vous ai servi dans les ténèbres.

Je ne connaissais pas votre Vérité, voilà pourquoi je ne l'ai pas aimée! Et pourquoi vous ai-je ignoré? Parce que je ne vous voyais pas, à la glorieuse lumière de la très sainte foi, parce que la nuée de l'amour-propre obscurcissait l'œil de mon esprit! Et c'est vous, Trinité éternelle, qui par votre lumière avez dispersé ces ténèbres.

Qui donc pourra s'élever jusqu'à votre hauteur, pour vous remercier de vos largesses divines et de l'immense bienfait que vous m'avez accordé, par cette doctrine de vérité ? C'est vous-même qui me l'avez apprise; elle est un don particulier que vous m'avez fait, en dehors des grâces communes que

vous répandez sur les autres créatures ! Vous avez voulu condescendre à ma nécessité et à celle des autres âmes qui voudront y trouver un miroir de vie.

Mais répondez, vous-même, Seigneur, à tant de bienfaits ! C'est vous qui avez donné, remerciez vous-même et rendez grâces, en répandant en moi une lumière surnaturelle, afin que par cette lumière je puisse vous dire ma reconnaissance. Revêtez-moi, Vérité éternelle, revêtez-moi de vous-même, pour que je passe cette vie mortelle dans la véritable obéissance et dans la lumière de la foi très sainte, dont vous avez à nouveau enivré mon âme.

Deo gratias. Amen.

*
* *

Ici finit le livre fait et composé par la très vénérable Vierge, très fidèle servante et épouse de Jésus-Christ crucifié, Catherine de Sienne, de l'habit de saint Dominique, en l'an du Seigneur 1378, au mois d'octobre. *Amen.*

Priez Dieu pour votre frère inutile.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

P, désigne la préface.
I, — le premier volume.
II, — le second volume.
Les chiffres romains indiquent les pages de la préface.
Les chiffres arabes — — du dialogue.

E

I

J

FIN

213-21. — Imprimerie des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, Paris.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY